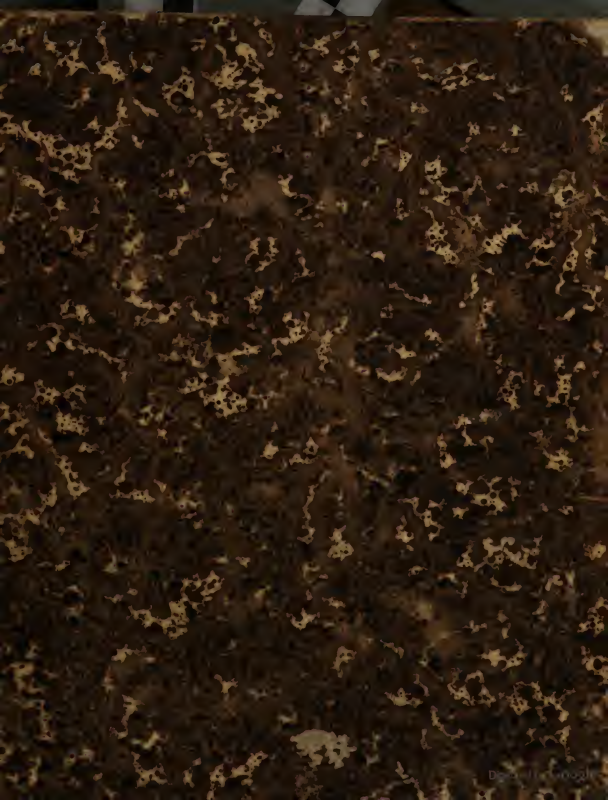




34-8-25

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio  Falchetto



Num.° d'ordine

B

34-29-31

129

~~8~~

25-2*

B. Prov.

AL

459-461

HISTOIRE
D'ANGLETERRE,
CONTENANT
LA MAISON
DE STUART,
PAR M. HUME.

*Quanta Potestas, quanta dignitas, quanta majestas, quantum
denique numen sit Historiæ, cum frequenter aliàs, tum hic
maximè sensi.*

PLIN. Epist. 9. 27.



A L O N D R E S.

M. DCC LX VII.

v

S O M M A I R E S

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE CHAQUE REGNE.

Introduction, page 1. Mort & Caractère de la Reine Elisabeth, pag. 2.

J A C Q U E S I.

§ I. Premières Transactions de ce Regne, pag. 3. Négociation de Rosny, pag. 6. Conspiration de Raleigh, pag. 7. Caractère des Puritains, pag. 10. Conférence d'Hamptoncourt, pag. 13. Révolution des Esprits en Europe, pag. 20. Paix avec l'Espagne, pag. 25.

§ II. Conspiration des Poudres, pag. 27. Caractère de l'Eglise de Rome avant la réformation, pag. 35. Assemblée d'un nouveau Parlement, pag. 38. Mort d'Henry IV. Roi de France, pag. 63. Arminianisme, pag. 54. Etat de l'Irlande, pag. 56.

§ III. Mort du Prince Henri, pag. 62. Mariage de la Princesse Elisabeth avec l'Electeur Palatin, pag. 63. Elévation du Comte de Sommerset, pag. 63. Son Mariage, pag. 68. Empoisonnement d'Overbury, pag. 69. Convocation d'un Parlement, pag. 70. Chûte de Sommerset, pag. 73. Elévation de Buckingham, pag. 76. Affaires d'Ecosse, pag. 78.

§ IV. Expédition du Chevalier Raleigh, pag. 91. Exécution de Raleigh, pag. 99. Idées du Roi sur le Mariage de son Fils, pag. 99. Soulèvement en Bohême, pag. 100. Perte du Palatinat, pag. 103. Convocation d'un Parlement, pag. 105. Chûte de Bacon, pag. 111. Rupture entre le Roi & le Parlement, pag. 114. Raisons des deux Parties, pag. 118.

Tome I.

2



§ V *Négociations touchant le Mariage du Prince de Galles & le Palatinat*, p. 122. *Caractere de Buckingham*, p. 127. *Le Mariage d'Espagne rompu*, p. 135. *Rupture avec l'Espagne*, p. 146. *Traité avec la France*, p. 147. *Expédition de Mansfeld*, p. 149. *Mort du Roi*, p. 150. *Son caractere*, Ibidem. *Gouvernement Civil d'Angleterre*, p. 152. *Gouvernement Ecclesiastique*, p. 159. *Mœurs*, p. 160. *Finances*, p. 162. *Armes*, p. 169. *Commerce*, p. 171. *Manufactures*, p. 172. *Colonies*, p. 176. *Agriculture*, p. 178. *Littérature*, Ibidem. *Caractere des Ecrivains Anglois de ce tems*, p. 180.

C H A R L E S I.

§ I. *Parlement de Westminster*, p. 187. *Parlement d'Oxford*, p. 194. *Expédition Navale contre l'Espagne*, p. 198. *Second Parlement*, p. 199. *Accusation contre Buckingham*, p. 200. *Mesures violentes de la Cour*, p. 207. *Guerre avec la France*, p. 215. *Expédition de l'Isle de Rhé*, p. 218.

§ II. *Troisième Parlement*, p. 219. *Pétition de Droit*, p. 226. *Prorogation du Parlement*, p. 232. *Mort de Buckingham*, p. 233. *Tonnage & Pondage*, p. 237. *Arminianisme*, p. 241. *Dissolution du Parlement*, p. 246.

§ III. *Paix avec la France & l'Espagne*, p. 248. *Etat de la Cour & du Ministère*, p. 250. *Caractere du Roi*, p. 250. *Caractere de la Reine*, p. 251. *Élévation de Strafford*, p. 252. *Laud, Evêque de Londres*, p. 253. *Innovations dans l'Eglise*, Ibidem. *Double levée irrégulière d'argent*, p. 271. *Sévérité de la Chambre Etoilée & de la Haute Commission*, p. 272. *Procès d'Hamden*, p. 286.

§ IV. *Mécontentemens en Ecosse*, p. 290. *Introduction des Canons & de la Liturgie*, p. 295. *Tumulte à Edimbourg*, p. 296. *Le Covenant*, p. 299. *Assemblée générale*, p. 301. *Charles marche en Ecosse avec une Armée*, p. 307. *Traité mal conçu*, p. 309. *L'Episcopat aboli*, p. 303. *Guerre*, p. 304. *La Guerre se renouvelle*, p. 311. *Quatrième Parlement Anglois*, p. 312. *Dissolu-*

tion du Parlement, p. 320. Mécontentement en Angleterre, p. 321. Traité de Rippon, p. 327. Grand Conseil des Pairs, p. 328.

§ V. Affemblée du Parlement, p. 332. Straffort accusé, p. 334. Land, accusé, p. 336. Finch, Secrétaire d'Etat, & Garde des Sceaux, prend la fuite, p. 337. Windebank, Secrétaire d'Etat, fuit aussi, Ibidem. Grande Autorité des Communes, Ibidem. Les Evêques, attaqués, p. 348. Tonnage & Pondage, p. 354. Bill Triennal, p. 355. Procès du Comte de Straffort, p. 358. Exécution de Straffort, p. 376. La Haute Commission & la Chambre Etoilée sont abolies, p. 379. Voyage du Roi en Ecosse, 381.

§ VI. Etablissement d'Ecosse, p. 383. Sources de la Conspiration d'Irlande, p. 385. Conspiration, p. 389. Soulèvement & massacre d'Irlande, p. 392. Reprise du Parlement d'Angleterre, p. 398. Remontrance générale, p. 403. Raisons des deux Parts, p. 405. Accusation contre les Evêques, p. 417. Cinq Membres accusés, p. 418. Tumulte, p. 423. Le Roi quitte Londres, Ibid. Le Roi va faire sa Résidence à York, p. 433. Préparatifs pour la Guerre Civile, p. 439.

§ VII. Commencement de la Guerre Civile, p. 443. Etat des Partis, Ibidem. Bataille d'Edge-Hill, p. 453. Bataille de Bradock-down, pag. 467. Bataille de Stratton, Ibidem. Bataille de Landsdown, p. 463. Bataille de Roundway-down, p. 464. Hambden est blessé, p. 465. Sa mort & son caractère, Ibidem. Siege de Gloucester. p. 468. Conspiration du Poëte Waller, p. 471. Bataille de Newbury, p. 475. Mort & Caractère du Lord Falkland, p. 476. Olivier Cromwel commence à se faire remarquer, p. 477. Le Parlement a recours aux Ecoffois, p. 478. Ligue & Covenant solennel, p. 482. Armement de Ecoffois, p. 483. Etat de l'Irlande, Ibidem.

VIII. p. 487. Continuation de la Guerre, p. 492. Invasion des Ecoffois, Ibidem. Bataille de Marston, p. 495. Newcastle abandonne la Cause Royale, son Caractère, p. 496. Bataille de Copredy-Bridge, p. 499. Armée d'Essex dissipée, Ibidem. Ori-

gine & Caractere des Indépendans, p. 501. *Manege des Indépendans*, p. 505. *Fairfax*, p. 510. *Cromwel*, Ibidem. *Traité d'Uxbridge*, p. 511. *Exécution de Laud*, p. 517.

§ IX. *Victoires de Montrose en Ecosse* p. 521. *Nouveau modele de l'Armée Parlementaire*, p. 528. *Bataille de Nasey*, p. 533. *Conquête de Fairfax à l'Ouest*, p. 537. *Défaite de Montrose*, p. 539. *Le Gouvernement Presbytérien, établi en Angleterre*, p. 544. *Luite du Roi*, p. 547. *Le Roi est vendu par les Ecoſſois*, p. 552. *Le Roi est livré*, p. 554.

§ X. p. 555. *Mutineries de l'Armée Parlementaire*, p. 558. *Parlement Militaire*, p. 560. *Le Roi est enlevé par Joyce*, p. 561. *L'Armée marche contre le Parlement*, p. 563. *L'Armée subjugue le Parlement* p. 573. *Le Roi s'enfuit dans l'Isle de Wight* p. 578. *Seconde Guerre Civile*, p. 585. *Invasion des Ecoſſois*, p. 586. *Les derniers efforts des Royalistes sont étouffés*, p. 596. *L'Armée se saisit encore de la Personne du Roi*, p. 599. *Procès du Roi*, p. 605. *Exécution du Roi*, p. 610. *Caractere de Charles I*, p. 613. *La Monarchie est abolie en Angleterre*, p. 617. *Icon Basiliki, ouvrage attribué au Roi*, p. 619.

R É P U B L I Q U E.

§ I. *Etat de l'Angleterre*, p. 622. *Etat de l'Ecosse*, p. 625. *Etat de l'Irlande*, p. 626. *Destruction des Levellers*, p. 633. *Levée du Siege de Dublin*, p. 635. *Tredah emporté d'assaut*, Ibid. *Charles II est proclamé Roi d'Ecosse*, p. 637. *Embarras de Charles*, p. 638. *Entreprise de Montrose en Ecosse*, p. 641. *Il est pris par les Conventaires*, p. 643. *Sa Sentence & son Exécution*, p. 645. *Exploits de Cromwel*, p. 650. *Bataille de Dumbar*, p. 653. *Fuite du Roi*, p. 659. *Etablissement de la République Angloise*, pag. 663. *Guerre contre les Hollandois*, p. 671. *Dissolution du Parlement*, p. 677.



HISTOIRE DE LA MAISON DE STUART, SUR LE TRÔNE D'ANGLETERRE.

J A C Q U E S L

JAMAIS la Couronne d'Angleterre ne fut transmise avec plus de tranquillité du pere au fils, qu'elle passa de la maison de Tudor à celle de Stuart. Pendant tout le regne d'Elisabeth, les yeux de la nation s'étoient employés à lui chercher un successeur; & lorsque le grand âge de cette Princesse fit envisager sa mort de plus près, le Roi d'Ecosse parut le seul qui pût former de justes prétentions au trône. Il étoit arriere-petit-fils de Marguerite, fille aînée de Henri VII, & le défaut de la ligne masculine rendoit ses droits incontestables. Si la religion de Marie Stuart, & d'autres préjugés, avoient été regardés comme un obstacle considérable à sa succession, ces objections, qui n'ont de force que dans des

INTRODUC-
TION.

Tome I.

A

circonstances très-rares, ne pouvoient être alléguées contre son fils. D'un autre côté, on considéroit que si le titre du sang avoit été souvent violé depuis la conquête des Normands, ces licences étoient moins venues d'aucun principe délibéré, que de la violence & de l'injustice. A la fin, l'héritier naturel avoit prévalu; & son exclusion, comme son rétablissement, avoit toujours été accompagné de convulsions assez vives, pour faire sentir aux têtes prudentes le danger de ces irrégularités. Il est vrai que le testament de Henri VIII, autorisé par acte de Parlement, avoit tacitement exclu la ligne d'Ecosse; mais la tyrannie & les caprices de ce Monarque avoient rendu sa mémoire si odieuse, qu'un règlement de cette nature, destitué de toute justice, n'eut aucun poids pour le peuple. D'ailleurs la Reine Elisabeth, en expirant, avoit reconnu droit manifeste de Jacques, son cousin, & toute l'Angleterre parut se disposer avec joie pour sa réception. Quoi qu'il eût reçu la naissance & l'éducation au milieu d'un peuple étranger, & mal disposé pour ses plus proches voisins, on se promettoit de son caractère de sagesse & de modération, qu'il embrasseroit les maximes d'un Monarque Anglois; & la politique même faisoit prévoir plus d'avantages à s'unir avec l'Ecosse, que d'inconvéniens à recevoir la loi d'un Prince de cette nation. Elisabeth avoit reconnu si clairement avec quelle joie les Anglois se tournoient vers son successeur, qu'elle en avoit conçu la plus profonde mélancolie; & cette sage Princesse, à qui sa pénétration & son expérience donnoient une parfaite connoissance des affaires humaines, n'avoit point encore assez pesé l'ingratitude des Courtisans & l'inconstance du Peuple.

Mort & caractères de la Reine Elisabeth.

Elle mourut le 24 Mars 1603, après un long & heureux règne (a); heureux parce qu'il avoit été prudent. Jamais femme n'a joui de tant de gloire & de réputation. On a disputé long-tems, & l'on demande encore, qui doit être regardé comme le plus grand des hommes; mais aussi long-tems que le nom d'Elisabeth subsistera, la prééminence ne sera point incertaine entre les femmes. Elle réunissoit presque toutes

(a) De plus de 44 ans; elle en avoit 67.

DE LA MAISON DE STUART.

3

Les vertus, dont l'assemblage peut faire la perfection du caractère d'un Souverain. Sa sévérité même & son économie, par lesquelles elle sembloit pencher vers l'extrême, convinrent si particulièrement aux circonstances de sa situation, que l'influence de ces qualités parut égale à celle de ses plus éclatantes vertus. Elle avoit été sans cesse accompagnée de la victoire au dehors, & de la paix dans l'intérieur de ses Etats. Enfin, elle laissa la nation dans une condition si florissante, que son successeur, en montant sur le trône d'Angleterre, se vit tout d'un coup en possession de toutes sortes d'avantages; excepté celui d'un nom comparable à l'illustre nom qu'il remplaçoit.

Son VOYAGE, d'Edimbourg à Londres, présenta d'abord aux Observateurs l'occasion de comparer quelques circonstances, que la partialité naturelle en faveur d'un nouveau Souverain ne put faire interpréter à son avantage. Dans sa route, l'intérêt, ou la curiosité, aiant amené de toutes parts autour de lui une foule d'Anglois de toute sorte de rangs; les émoignages de joie furent vifs, & les acclamations fort bruyantes. Chacun crut se rappeler l'air affable & populaire de la Reine, dans ces assemblées & ces réjouissances publiques: mais Jacques, quoique sociable & familier avec ses Amis & ses Courtisans, haïssoit le bruit tumultueux de la multitude; & s'il étoit fort éloigné de haïr la flatterie, il aimoit encore plus son repos & ses aises. Aussi prit-il le parti de défendre, par une proclamation, ce grand concours de peuple; sous prétexte de la rareté des provisions, & d'autres inconvéniens qu'il devoit nécessairement entraîner.

Cependant il ne fut pas insensible à ces apparences extraordinaires d'affection; & naturellement affectueux lui-même, il paroît qu'il se hâta d'en témoigner quelque reconnaissance à ses nouveaux sujets. C'est probablement à ce motif qu'il faut attribuer la profusion des titres, par laquelle on observe qu'il commença son regne. Dans les six premières semaines, il ne fit pas moins de 237 Chevaliers. Si l'on avoit reproché à la Reine Elisabeth de ménager trop les honneurs, aussi-bien que son argent, on revint bientôt à juger plus avantageusement de cette économie; & tout le monde s'aperçut que Jacques, en prodiguant des faveurs prématurées, n'avoit pas même obligé

A ij

Jacques I.

1603.

Premières
Transactions
de son regne.

ceux qui les avoient reçues. Les titres de toute espèce devinrent si communs, qu'ils cessèrent de passer pour des marques de distinction; & la distribution qu'on en voioit faire, sans délibération & sans choix, à quantité de personnes, inconnues même au Prince, les fit bien moins regarder comme une preuve de son estime & de son amitié, que de son bon naturel & de sa foiblesse. Une palquinade, affichée aux portes de S. Paul, promit une méthode, nécessaire aux mémoires foibles, pour retenir les noms de la nouvelle Noblesse.

On présume que les Anglois auroient eu plus d'indulgence pour cette excessive facilité du Roi, s'il eût borné ses faveurs à leur nation, ou s'il n'eût pas oublié, dans le partage, les loix de l'égalité en faveur de ses anciens sujets. Jacques, dont le regne entier fut plutôt conduit par ses inclinations naturelles que par les règles de la prudence politique, avoit amené d'Ecosse un grand nombre de Courtisans, dont l'impatience & l'importunité pouvoient en imposer sur plusieurs points au caractère facile de leur maître, & lui arracher des bienfaits, dont il étoit naturel de s'imaginer que les Anglois se croiroient blessés. Le Duc de Lenox, le Comte de Marr, les Lords Hume & Kinloss, le Chevalier George Hume & le Secrétaire Elphinstone, obtinrent immédiatement l'entrée du Conseil privé d'Angleterre. Le Chevalier George Hume, créé Comte de Dunbar, fut pendant toute sa vie le favori déclaré du Roi, & passa toujours pour le plus sage & le plus vertueux, quoique le moins puissant, de tous ceux qu'on vit honorés de cette distinction. Hay, créé alors Comte de Carlisle; & peu de tems après Vicomte de Duncafter, acquit une fortune immense des biens de la Couronne, & se fit honneur de l'emploier avec la magnificence d'un Courtisan. Ramsay obtint le titre de Comte d'Holderness. Quantité d'autres, élevés tout d'un coup au sommet de la grandeur, augmentèrent, par leur insolence, cette envie qui devoit naturellement les suivre en qualité d'Ennemis & d'Etrangers.

Cependant la justice oblige de reconnoître que Jacques laissa presque tous les principaux offices entre les mains des Ministres d'Elisabeth, & se reposa de la conduite des affaires, étrangères & domestiques, sur divers Anglois. Dans ce nom-

bre , Cecil , Secrétaire d'Etat , créé successivement Lord Effindon , Vicomte de Cranborn , & Comte de Salisbury , fut toujours regardé comme son premier Ministre & son principal Conseiller. Quoique la capacité & la pénétration de ce Seigneur fussent assez connues , sa faveur , dès le premier moment de l'accession du Roi , causa beaucoup de surprise. Il étoit fils du fameux Burleigh , qui avoit rendu de grands services à sa Reine & à sa patrie , mais dont le nom devoit être odieux à Jacques , pour avoir été l'ennemi de sa mere , & la principale cause de sa mort tragique , cette grande tache dans les brillantes annales d'Elisabeth. Cecil , comme son Pere , avoit été à la tête du Parti qui s'étoit opposé à la grandeur du Comte d'Essex , & qui secondé par l'imprudence ou plutôt par les frénétiques emportemens de ce Favori même , l'avoit enfin conduit à l'échaffaut. Le peuple , à qui le Comte étoit infiniment cher , avoit fait éclater son ressentiment contre ses ennemis ; & Jacques encore plus , lui qui avoit entretenu la plus étroite correspondance avec le Comte d'Essex , & qui l'avoit regardé comme un zélé partisan de la succession dans la maison de Stuart. Le Chevalier Raleigh , le Lord Grey & le Lord Cobham , associés de Cecil , ressentirent immédiatement les effets des préventions de leur maître , & perdirent leurs emplois. Mais Cecil , qui possédoit l'adresse & les ruses d'un Courtisan , comme la plupart des talens d'un homme d'Etat , avoit trouvé le secret de faire sa paix avec Jacques ; & trompant la vigilance d'Elisabeth , & celle des autres Ministres , il étoit entré dans un commerce secret avec le successeur , pendant les dernières années de la Reine.

L'habileté de Jacques & de ses Ministres fut bientôt mise à l'épreuve , par l'arrivée d'un grand nombre d'Ambassadeurs de la plupart des Princes & des Etats de l'Europe , qui vinrent féliciter le Roi sur son accession au trône , & former avec lui de nouveaux Traités & de nouvelles alliances. Outre ceux de Venise , de Dannemarck & du Palatinat , Henri Frederic de Nassau , accompagné de Barnevelt , Pensionnaire de Hollande , représenta les Etats des Provinces Unies. D'Assemberg fut envoyé par l'Archiduc Albert , & Taxis étoit

JACQUES I.

1603.

JACQUES I.

1603.

8 Juin.

attendu d'Espagne. Mais celui qui excita le plus d'attention, par les grandes qualités de son maître & par les siennes, fut le Marquis de Rosny, ensuite Duc de Sully, premier Ministre & favori de Henri IV de France.

Lorsque les domaines de la maison d'Autriche étoient tombés sur la tête de Philippe II, toute l'Europe avoit été frappée de terreur. On avoit appréhendé qu'une Puissance élevée par la fortune, ne fut augmentée sans bornes par la sagesse & la conduite de ce Monarque. Mais le tems apprit, que jamais crainte n'avoit été moins fondée. De la lenteur sans prudence, de l'ambition sans entreprise, de la fausseté sans pouvoir tromper, & du raffinement sans vraie profondeur; tel étoit le caractère de Philippe, & tel celui qu'il imprima aux Conseils d'Espagne. Des Provinces rebelles ou dépeuplées, des habitants irrités ou indolens, furent le spectacle que ces domaines, répandus dans tous les climats du monde, offrirent à Philippe III, Prince foible, & au Duc de Lerme, foible & odieux Ministre. Mais quoique la discipline militaire, qui se soutenoit encore, fût l'unique reste, qui donnât quelque apparence de vigueur à ce corps languissant, la terreur causée par le pouvoir & l'ambition étoit encore si vive, que le vœu commun, dans tous les Etats de l'Europe, étoit l'affoiblissement de la Maison d'Autriche. On ne considéroit point que la France, unie alors dans une paix domestique, & gouvernée par le plus héroïque & le plus aimable Prince que l'histoire moderne ait à vanter, étoit devenue d'elle-même un contre-poids suffisant pour la grandeur de l'Espagne. Peut-être ce Prince n'y faisoit-il pas attention lui-même, lorsqu'il proposa, par son Ministre, une ligue de la France & de l'Angleterre avec la République de Venise, les Provinces Unies & les Couronnes du Nord, pour attaquer de toutes parts les Etats Autrichiens, & rabattre le pouvoir exorbitant de cette ambitieuse maison. Mais le génie du Monarque Anglois ne répondoit pas à de si vastes entreprises. La paix étoit sa passion favorite; & ce fut un bonheur particulier pour lui, que par les conjonctures du tems, ce qui lui étoit le plus agréable devint ce que ses sujets pouvoient souhaiter de plus avantageux pour eux-mêmes.

Négociation
de Rosny

Ainsi l'Ambassadeur de France se vit obligé de renoncer à ses grandes vûes, & de concerter avec Jacques les moyens de pourvoir à la sûreté des Provinces Unies. Cet objet même n'étoit pas sans difficulté. Jacques, avant son accession au trône d'Angleterre, avoit conçu de puissans scrupules sur la révolte des Pays-bas; & son naturel, ouvert & sincere, du moins lorsqu'il n'avoit pas volontairement recours à la dissimulation, l'avoit porté dans quelques occasions jusqu'à donner aux Hollandois le nom de rebelles. Cependant, après avoir approfondi les dispositions de ses Ministres & de ses Courtisans Anglois, il les trouva si déterminés en faveur de cette République, & si persuadés que leurs intérêts étoient les mêmes, qu'il fut obligé de faire ceder, à la politique, ses idées de justice; idées rares dans un Monarque, & qui peuvent être fausses sans en être moins respectables. Il convint, avec Rosny, de soutenir secrètement les Etats généraux, de concert avec la France, dans la crainte que la foiblesse & le désespoir ne les forçassent de rentrer sous leur ancien joug. Les articles du Traité furent simples & en petit nombre. Ils portoient que les deux Rois laisseroient aux Hollandois la liberté de lever les Troupes en France & en Angleterre, & qu'ils fourniroient un subsidie annuel de 1400000 livres, pour les paier; que toute la somme seroit avancée par le Roi de France, avec déduction du tiers, pour ce qu'il devoit à la Reine Elisabeth; que si l'un des deux Princes étoit attaqué par les Espagnols, ils s'assisteroient mutuellement, Henri avec un corps de dix mille hommes, & Jacques avec six mille. Ce Traité, un des plus sages & des plus équitables que Jacques ait conclu dans tout le cours de son regne, fut plus l'ouvrage de ce Prince que d'aucun de ses Ministres.

Dans la profonde tranquillité, extérieure & domestique, qui faisoit alors le bonheur de la nation, rien ne put être plus surprenant que la découverte d'une conspiration, pour renverser le gouvernement, & mettre sur le trône Arabelle Stuart, proche parente du Roi, & descendue comme lui d'Henri VII. Tout est encore mystérieux dans cette entreprise, & l'Histoire n'offre rien qui puisse y jeter le moindre

JACQUES I.
1603.

Conspira-
tion de Ra-
leigh.

JACQUES '.

1603.

jour. On accusa du complot, Warfon & Clarke, deux Prêtres catholiques, le Lord Gray, Puritain; le Lord Cobham, homme sans réflexion & sans principes; le Chevalier Raleigh, soupçonné d'être un de ces philosophes, très-rares alors en Angleterre, qu'on a distingués depuis par le nom de *Free-thinkers* (a), Broke, frère du Lord Cobham, le Chevalier Griffin Markam, Copley, & le Chevalier Edouard Parham. On n'a point expliqué jusqu'aujourd'hui, & l'on n'imagine point aisément quel intérêt put unir dans une si dangereuse vûe, des gens si peu d'accord dans leurs opinions & leurs principes, ni quel but ils s'étoient proposé, ni par quels maïens ils se promettoient d'y parvenir. Raleigh, Grey & Cobham passoient dans l'opinion commune pour s'être opposés, après la mort de la Reine, à la proclamation du Roi, jusqu'à ce qu'on eut fait des conditions avec lui; & cette raison, jointe à plusieurs autres, les faisant regarder de mauvais œil à la Cour, on pencha d'abord à soupçonner que le complot n'étoit qu'une invention du secrétaire Cecil, pour se défaire de ses anciens Associés, qui étoient devenus ses plus mortels ennemis. Mais la confession & le procès des coupables ne laisserent aucun doute de la réalité d'un projet; & quoiqu'on ne put découvrir aucune marque d'une entreprise concertée, il parut qu'une troupe d'empoités & d'ambitieux, qui tenoient de fréquentes conférences, & qui croïoient le reste du monde aussi mécontent qu'eux-mêmes, avoient formé des desseins très-criminels, jusqu'à s'être mis en liaison, du moins quelques-uns, avec d'Aremberg, Ambassadeur de la Cour de Flandres, pour causer de l'embarras au nouveau Gouvernement. Les deux Prêtres & Broke furent exécutés (b). Cobham, Grey & Markham, obtinrent grace, après avoir mis la tête sur le Billot (c). Raleigh n'obtint qu'un répit, & demeura long-tems prisonnier.

On apprend, dans les Mémoires de Sully, que Raleigh avoit fait secrètement l'offre de ses services à l'Ambassadeur de

(a) C'est-à-dire, qui pensent librement.

(b) Les deux premiers, le 29 No-

vembre; Broke, le 5 Décembre.

(c) Le 5 Décembre.

France ;

France; ce qui donne lieu de présumer qu'aïant été rejeté par ce Ministre, il s'étoit adressé dans la même vue à l'Ambassadeur Flamand. Mais c'est une simple conjecture, qu'on croit pouvoir former aujourd'hui; car il faut avouer qu'il ne paroît aucune preuve de cette intelligence dans son procès, ni même aucune circonstance qui puisse justifier sa condamnation. Il n'ut pour accusateur que le seul Cobham, dans un mouvement de passion, en apprenant que Raleigh avoit touché, devant les Juges, à quelques points d'où la connoissance & la conviction du crime de Cobham pouvoient dépendre. Cobham retracta dans la suite cette accusation, & retracta presque aussitôt sa retractation. Cependant ce fut sur la déposition par écrit de ce seul témoin, homme sans honneur & sans jugement, qui s'étoit contredit lui-même, qui n'avoit pas été confronté à Raleigh, & qui n'étoit soutenu par le concours d'aucune circonstance, qu'au mépris des loix & de l'équité, ce grand homme fut jugé coupable. Son nom étoit fort éloigné de plaire alors aux Anglois; & chacun donna volontiers la voix contre l'ennemi capital du Comte d'Essex, l'ancien Favori du peuple. Le Chevalier Coke (b), célèbre Jurisconsulte, Procureur Général, parlant pour la Couronne, s'emporta contre Raleigh dans des termes si grossiers, qu'ils peuvent passer, non-seulement pour une tache à sa mémoire, mais pour un sujet de reproche contre les usages de ce siècle. *Traître, monstre, vipère, araignée infernale*, furent les expressions qu'il employa contre un des plus illustres personnages du Royaume, dont la vie & la fortune étoient en danger, & qui, n'ayant pour Avocat que lui-même, se défendit avec une modération, une éloquence & un courage admirables.

Ensuite les premiers soins, qui occupèrent le Roi; furent entièrement conformes aux inclinations de son cœur. Il eut la satisfaction de s'employer à donner magistralement des loix à une assemblée de Théologiens, concernant les points de foi & de discipline, & de recevoir les applaudissemens de ces saintes ames, pour la supériorité de son zèle & de son savoir. Les disputes de religion, entre l'Eglise Anglicane & les Pu-

(a) Edouard Coke.

JACQUES I.

1604.

Caractere
des Puritains

ritains, l'avoient engagé à convoquer une assemblée au Château d'Hamptoncour, pour y chercher des expédiens dont on pût se promettre la conciliation des deux Partis.

On peut assurer généralement des premiers Réformateurs, qui déclarerent une si furieuse guerre aux superstitions Romaines, & qui servirent heureusement à les extirper, qu'ils furent tous enflammés du plus haut enthousiasme. Ces deux especes de monstres, la superstition & le fanatisme, sont diametralement opposés; & la force du dernier doit être extreme, pour inspirer le courage de censurer l'autorité, & la hardiesse d'introduire dans le monde ses propres innovations. Delà cette rage de dispute, qui faisoit de toutes parts les nouveaux Religionnaires, ce dédain de la subordination ecclésiastique, ce mépris de cérémonies & de la pompe extérieure du culte. Delà aussi cette fermeté inflexible, qui leur fit braver les dangers, les tourmens, & la mort, même, lorsqu'en prêchant la doctrine de paix, ils portoient le tumulte de la guerre dans toutes les parties de l'Eglise chrétienne.

Quelque oblinée, quelque ennemie de la condescendance que cette sorte de religion ait toujours été, elle reçut nécessairement quelque altération, suivant la différente situation des affaires civiles & les différentes especes de gouvernement qu'elle rencontra dans ses progrès. Dans les Electorats d'Allemagne, en Dannemarck, en Suede, où le Monarque fut aisément persuadé, & s'acquit de l'autorité parmi les Réformateurs en se mettant à leur tête, comme l'esprit d'enthousiasme fut temperé par des idées d'ordre, la juridiction épiscopale, avec quelques cérémonies décentes, fut conservée dans le nouvel établissement. En Suisse, à Geneve, où le gouvernement étoit populaire; en France, en Ecosse, & dans les Pais-bas, où le peuple entreprit de se réformer par opposition à ses maîtres; le génie du fanatisme se déploya dans toute son étendue, & changea jusqu'aux moindres circonstances de la discipline & du culte. Une parfaite égalité fut établie entre les Ecclésiastiques; & leur imagination enflammée, secouant le joug de toutes les formes de liturgie, eut la liberté de s'adresser au Ciel, par des invocations vagues & sans préparation.

Ce furent les Prédicateurs de Suisse, de France & des Pais-bas, qui apportèrent la réformation en Angleterre: mais le gouvernement y étant monarchique, & la magistrature aiant pris les rênes dans cette grande révolution, si les doctrines spéculatives furent empruntées des plus fanatiques Eglises, la discipline & le culte se trouverent naturellement adoucis par un esprit de religion plus humain. Cependant, lorsque les persécutions de la Reine Marie eurent mis en fuite les plus obstinés Réformateurs, ils eurent le tems de prendre une plus forte teinture d'enthousiasme, qu'ils rapportèrent dans toute sa force & sa violence après l'accession d'Elisabeth. Cette fameuse Princesse, à qui son goût naturel donnoit de justes idées d'ordre & de décence, & qui trouvoit, dans un jugement fort sain, des motifs d'horreur pour les innovations, s'efforça par une sévérité constante, de reprimer cet excès de fanatisme, qui dès le premier moment lui parut menacer l'Eglise & l'Etat. Un acte du Parlement, de l'année 1593, condamne aux fers toutes personnes au-dessus de l'âge de 16 ans, qui seront un an sans se faire voir à l'Eglise, ou qui se seront déclarés de vive voix ou par écrit contre la religion établie, jusqu'à ce qu'ils aient fait preuve de leur conformité par une déclaration publique. Ceux qui s'obstineroient à la refuser pendant trois mois, devoient être bannis du Roiaume; & s'ils y demeuroient après le tems limité, ils étoient déclarés coupables de félonie, sans pouvoir être sauvés par le bénéfice du Clergé. La sévérité fut portée à cet excès, sous l'administration d'Elisabeth.

D'un autre côté, elle avoit établi une Cour de haute commission, pour conserver l'uniformité du culte dans toutes les Eglises, & pour imposer des peines sévères aux Innovateurs. Les pouvoirs, dont cette Cour fut revêtue, étoient la plupart à discrétion; mais la loi l'autorisoit à punir, par une amende de vingt livres sterling, quiconque se dispensoit un mois entier du culte établi.

Quoique la sévérité d'Elisabeth, pour les Catholiques, eût fort affoibli ce Parti, dont l'esprit étoit opposé à celui qui prévaloit dans la nation, les mêmes rigueurs avoient eu si peu d'effet sur les Puritains, qui étoient encouragés au

JACQUES I.

1604.

contraire par cet esprit national, que sept cent cinquante Ecclésiastiques de leur secte signèrent un mémoire, qui fut présenté au Roi dans les premiers jours de son accession ; & quantité d'autres parurent disposés à les seconder. Ils espéroient tous que Jacques, ayant reçu son éducation en Ecosse, & fait une constante profession d'attachement à l'Eglise établie dans cette contrée, rabattroit du moins, en leur faveur, quelque chose de la rigueur des loix ; s'il ne les distinguoit point par des graces. Mais ces dispositions étoient absolument changées. Plus il avoit connu les Ministres Puritains, moins il avoit eu de penchant à les favoriser. Il avoit remarqué, dans leurs freres Ecossois, un goût violent pour l'état républicain, avec un vif attachement à la liberté civile ; principes, qui touchent de fort près au religieux enthousiasme dont ils étoient animés. Il avoit trouvé que la plupart étant d'une vile naissance & mal élevés, les magnifiques prétentions, qu'ils marquoient dans leurs *adresses* familiares à leur Créateur, dont ils se regardoient comme des favoris particuliers, les portoient à prendre d'extrêmes libertés avec leurs Souverains temporels. A titre de Monarque & de Théologien, il avoit également éprouvé qu'il en devoit attendre peu de complaisance. N'avoient-ils pas censuré ses ordres, contesté ses principes de doctrine, repris sa conduite en sa présence, & devant le peuple entier ? S'il s'étoit soumis à l'indignité de rechercher leur faveur par la flatterie & la dissimulation, il n'en avoit conçu que plus de ressentiment contre eux, & sa résolution étoit de leur faire sentir, à leur tour, le poids de son autorité. Quoiqu'il eût souvent trouvé de la résistance, des factions & de l'opiniâtreté, dans la Noblesse d'Ecosse, il n'en étoit pas plus mal disposé pour cet ordre ; ou plutôt il leur avoit marqué plus de faveur & d'affection, en Angleterre, que la raison & la saine politique n'en pouvoient justifier. Mais l'ascendant, que le Clergé presbytérien avoit pris sur lui, étoit ce que l'orgueil monarchique avoit peine à digérer.

Il ne redoutoit pas moins la faveur populaire, que cet ordre d'hommes avoit acquise dans ses deux Etats. Comme on s'imagine, dans la plupart des religions, que l'austérité des

mœurs, & l'abnégation de soi-même nous attirent la prédilection d'un Etre bienfaisant, qui ne nous a créés que pour le bonheur, Jacques observa que la rustique sévérité de ces Ecclésiastiques & de toute leur secte, leur avoit donné, aux yeux de la plus grande partie du peuple, une apparence de vertu & de sainteté. La forte inclination qu'il avoit lui-même pour la joie, pour le vin, & pour toutes sortes d'amusemens, lui fit craindre qu'une vie si libre ne lui attirât leur censure. Ainsi, son naturel lui donnant autant d'aversion pour les Puritains que la politique, il résolut, s'il étoit possible, d'arrêter leurs progrès en Angleterre.

Mais c'étoit le caractère des vues de Jacques, pendant tout son regne, d'être plus sages & plus équitables dans leur fin, que prudentes & politiques dans les moyens. Quoique persuadé avec raison qu'aucune partie du Gouvernement civil ne demande plus de soin & de discernement que la conduite des Sectes religieuses, dont les différens génies, les affections & les haines, ont une puissante influence sur les affaires publiques, il n'avoit pas compris, qu'autant, & dans la même proportion, que cette connoissance pratique de la Théologie est nécessaire, les raffinemens spéculatifs en sont bas, & même dangereux, dans un Monarque. Jacques, par le zèle qui le fit entrer dans des disputes frivoles, leur donna un air d'importance qu'elles n'auroient point acquis autrement; & la part qu'il prit à la querelle, ne lui permit plus d'avoir recours au mépris & au ridicule, seule méthode propre à l'appaiser. L'Eglise d'Angleterre n'avoit point encore abandonné les rigides doctrines de la grace & de la prédestination. Les Puritains ne s'étoient point encore séparés tout à fait d'elle, & n'avoient pas ouvertement renoncé à l'Episcopat. Quoiqu'il y eût une différence considérable dans l'esprit des Partis, les sujets apparens de dispute ne concernoient que l'usage du signe de la Croix dans le baptême, de l'anneau dans le mariage, du surplis, & de l'inclination de tête au nom de Jesus. Telles étoient les grandes questions, qui furent agitées solennellement dans la conférence d'Hampton-cour, entre quelques Evêques, assistés de la plus noble partie de leur Clergé, & les chefs du parti Puritain, sous les yeux du Roi & de ses Ministres.

JACQUES I.

1604.

Conférence
d'Hampton-
cour.

JACQUES I.

1604.

4 Janvier.

Les Puritains eurent assez peu de raison, pour se plaindre de la partialité qui regna dans la dispute; comme si la recherche de la vérité eût été l'objet de cette conférence, & que dans une controverse théologique entre des Princes & des Prélats, on eût dû compter sur une candide indifférence, si rare entre les particuliers mêmes, dans les simples questions de philosophie. A la vérité, Jacques, dès l'ouverture, témoigna la plus forte inclination pour l'Eglise établie, & répéta fort souvent une maxime, qui, sans être tout à fait mal-fondée, demande néanmoins de grandes restrictions : *POINT D'EVÊQUES POINT DE ROI*. Les Prélats, de leur côté, prodiguèrent des louanges au roi althlète; & l'Archevêque de Cantorbery déclara, que *sa Majesté avoit parlé, visiblement, avec l'assistance particulière de l'esprit de Dieu*. On convint d'un petit nombre de changemens dans la liturgie; & les deux Partis se séparèrent, peu satisfaits l'un de l'autre.

C'étoit l'usage fréquent des ministres Puritains, de tenir entre-eux certaines assemblées, qu'ils nommoient prophétiques, dans lesquelles, alternativement, & suivant l'inspiration de l'Esprit, ils déployoient leur pieux zèle en prières & en exhortations, échauffant au plus haut degré leur propre enthousiasme & celui de leurs auditeurs, par cette contagion de société dont l'influence est si forte sur les religieuses ferveurs, & par l'émulation mutuelle qui naissoit de ces exercices d'éloquence. Elisabeth avoit supprimé cette pratique, dont elle connoissoit le danger; & les Ministres, dans cette conférence, en demandèrent le rétablissement. Mais Jacques leur fit cette *élégante* réponse : « Si vous aspirez à la forme Presbyterienne d'Ecosse, elle s'accorde avec la monarchie, comme Dieu & le diable s'accordent ensemble. Alors Pierre & Jacques, Guillaume & Gautier (a) s'assembleront, & leur censure s'exercera sur moi & mon Conseil. Ainsi je réitère ce que j'ai dit : *le Roi s'avisera* (b). Attendez, je vous prie, une demie douzaine d'années pour renouveler votre demande; & si vous me voyez alors gras & pécurieux, peut-

(a) Ce discours est fort plat dans l'Anglois, & d'une platitude difficile à rendre en François.

(b) Ces deux mots sont en François dans l'original.

«être pourrai-je vous écouter : car ce gouvernement-ci va
 «me tenir en haleine, & me donne assez d'ouvrage». Telles
 furent les considérations politiques, qui déterminèrent le
 Roi dans le choix d'un parti de religion.

JACQUES I.

1604.

Il eut bientôt une autre occasion d'exercer son savoir &
 son éloquence; mais ce fut dans une assemblée, où l'on réu-
 nissoit un peu plus d'esprit, qu'il n'en paroïssoit dans ses
 Evêques & ses Théologiens. Le Parlement devoit enfin s'as-
 sembler, après un long délai, causé par la peste, qui avoit
 fait tant de ravages à Londres, qu'il y étoit mort trente mille
 personnes dans l'espace d'un an; quoiqu'on ne comptât encore
 qu'environ cent cinquante mille habitans dans cette ville.

Parlement.

19 Mars.

Le discours de Jacques, à l'ouverture du Parlement, fait
 connoître pleinement son caractère, & prouve qu'il avoit
 plus de lumières & de talens, que de prudence, ou de dé-
 cence & de vrai discernement. Quoique pour le stile & le
 fond du sujet, il y ait peu d'Ecrits du même tems qui l'em-
 portent sur cette harangue, elle manque de cette précision
 & de cette réserve majestueuses, qui conviennent à un Roi,
 lorsqu'il parle au Conseil général de la nation. Cependant
 elle contient un trait assez remarquable de candeur, dans
 l'aveu qu'il fait de son excessive facilité à céder aux sollici-
 tations; défaut dont il promet de se corriger, mais dont il
 ne put se défaire, & qui lui attira de nouveaux chagrins
 pendant toute la durée de son regne.

La première affaire, où les Communes se trouverent enga-
 gées, étoit d'une importance extrême pour leurs privilèges:
 aussi ne les vit-on manquer, ni de prudence, ni de résolu-
 tion, dans leur conduite. Dans les premiers périodes du gou-
 vernement Anglois, la chambre des Communes étoit d'un peu
 de poids dans la balance de la Constitution, que de la part
 de la Couronne, comme de celle du peuple & de la Chambre
 même, on avoit apporté peu d'attention au choix & à la
 continuation des Membres. Lorsque les Parlemens étoient pro-
 longés au delà d'une session, l'usage accordoit au Chancelier
 une autorité à discrétion, pour appeler, par ses lettres, de
 nouveaux Membres à la place de ceux qu'il jugeoit incapa-
 bles de servir, soit par leurs emplois, la maladie ou d'autres

JACQUES I.

1063.

Journal du
17 Janvier
1580.Journal du
18 Mars
1580.

obstacles. Cette pratique donnoit au Ministre, & par conséquent au Prince, le pouvoir illimité de cribler à son gré les Représentatifs de la nation : cependant elle causa si peu de jalousie, que les Communes, d'elles-mêmes, sans aucune influence de la Cour, sans intrigue, & contre des résolutions plus anciennes de leur propre Chambre, la confirmèrent, dans la vingt-troisième année du regne d'Elisabeth. Quoiqu'alors quelques Membres, auxquels on avoit suppléé à l'occasion de leur maladie, eussent reparu dans la Chambre, après leur guérison, pour y réclamer leur place, l'autorité du Chancelier étoit si respectée, que ce seul motif fit adhérer tout le monde à sa sentence, & les nouveaux Membres furent conservés. C'étoit conférer à la Couronne une dangereuse prérogative : mais, ce qui découvre le génie de ce siècle, ou plutôt dans quels canaux le pouvoir couloit alors, la Couronne attachait si peu de prix à cette nouvelle autorité, que deux jours après, le Chancelier la résigna volontairement aux Communes, & leur donna le pouvoir de juger d'une vacance particulière dans leur Chambre : & vers la fin de la session, lorsque la question, concernant les nouvelles lettres du Chancelier, fut rappelée, les Communes furent si peu effrayées de l'exemple, qu'en admettant de nouveau quelques anciens Membres dont les places avoient été déclarées vacantes pour quelques légères maladies, elles ne laisserent point de confirmer la sentence du Chancelier, pour ceux dont les maladies parurent dangereuses ou incurables. Enfin, elles se contenterent, pour le maintien de leurs privilèges, d'établir « que pendant la » tenue du Parlement, on ne donneroit aucune lettre pour » choisir ou rappeler un Membre, sans un ordre de la » Chambre ». On observe que sous le regne d'Elisabeth & les précédens, les Sessions du Parlement ne durèrent pas plus de la douzième partie des vacations ; & pendant le cours du dernier, le pouvoir du Chancelier, lorsqu'il lui prit envie de l'exercer, fut encore moins limité que jamais par les résolutions des Communes.

Dans un Parlement postérieur, l'autorité absolue de la Reine prit un essor beaucoup plus ouvert, & donna, pour la première fois, l'alarme à cette Chambre. De nouvelles lettres
du

du Chancelier, dans un tems où nulle place n'étoit vacante, suscitèrent une dispute assez vive; & la Reine fit déclarer aux Communes, par un Messager, que ces questions n'étoient pas de leur ressort. Elles appartenoient, leur fit-elle dire, uniquement à son Chancelier, qu'elle avoit chargé d'en conférer avec les Juges ordinaires, pour régler une fois tous les différens qui regardoient les élections. Peu de jours après, les Communes eurent le courage de déclarer, par un bil, « Qu'il étoit d'un exemple dangereux, lorsque deux Chevaliers d'un même Comté avoient été légitimement élus, d'en-voier des lettres pour une seconde élection, sans un ordre de la Chambre même; que la discussion & le jugement des affaires de cette nature n'appartenoient qu'à la Chambre; & qu'on n'enverroit aucun député au Lord Chancelier, pas même pour lui demander ce qu'il avoit fait sur ce point, parce qu'on croioit ne le pouvoir sans déroger au droit & aux privilèges de la Chambre. C'est le plus grand, & presque le seul exemple de liberté parlementaire, qu'on connoisse sous le regne arbitraire de cette Princeesse.

JACQUES I.

1604.

Journal du
Chevalier
Hewes, p.
27.

39. H. V.

Journal du
8 Février
1580.

Les Proscrits, à titre de dettes ou de crimes, avoient été déclarés, par les Juges, incapables de tenir rang dans la Chambre, où ils devoient faire eux-mêmes l'office de législateurs. Mais cette opinion des Juges étoient demeurée souvent sans force. Cependant on trouve dans le cas de Vaughan, qui fut mis en cause pour le même sujet, qu'ayant prouvé que toutes les dettes avoient été contractées pour cautionnement, & qu'il s'étoit acquitté de la plus grande partie par une honnête composition, ces circonstances parurent assez favorables pour lui faire obtenir de garder sa place : d'où l'on peut conclure, avec évidence, qu'autrement elle auroit été déclarée vacante.

Lorsque Jacques fit la convocation de ce Parlement, il l'accompagna d'une proclamation, dans laquelle, entre quantité d'avis généraux qu'il donnoit à son peuple avec la bonté d'un pere, il lui recommandoit instamment de ne faire choix d'aucun Proscrit pour son Représentatif. Il ajoutoit : « Si quel-
qu'un prend la place de chevalier, de citoyen ou de bourgeois, sans être ducement élu, suivant les loix & les statuts

11 Janvier
1604.

JACQUES I.

1604.

„qui concernent les élections, & suivant le véritable esprit
 „de cette proclamation, le coupable, dans ce cas, sera sujet
 „à l'amende & à la prison. Il est clair que cette ordonnance
 étoit mise sur le pied d'une loi, & dans un point aussi sacré
 que celui des élections : circonstances effrayantes, si l'on n'a-
 voit eu lieu de penser qu'une démarche, qui suivoit de si
 près le commencement du nouveau règne, venoit plus de
 précipitation & d'ignorance, que d'aucune intention sérieuse
 de donner atteinte aux privilèges du Parlement.

Le Chevalier François Godwin, élu pour le Comté de
 Bucks, fut congédié, suivant l'usage, en vertu d'un ordre
 de chancellerie. Le Chancelier, après l'avoir déclaré proscrit,
 jugea sa place vacante, & fit expédier des lettres pour une
 nouvelle élection. Son Comté lui substitua le Chevalier Jean
 Fortescue. Mais le premier acte de la Chambre fut opposé à
 la sentence du Chancelier, & rendit sa place à Godwin. A
 l'instigation du Roi, les Seigneurs demandèrent là-dessus une
 conférence; mais ils furent absolument refusés par les Com-
 munes, sous prétexte que la question regardoit uniquement
 leurs privilèges. Cependant elles prirent le parti de faire de-
 mander au Roi, par la bouche de leur Orateur, une confé-
 rence, où elles soutinrent que si, pour la forme, les retours
 se faisoient par ordre de chancellerie, le droit de juger, par
 rapport aux élections, ne laissoit pas d'appartenir à la Cham-
 bre même. Jacques, peu content, ordonna une conférence
 entre la Chambre & les Juges, dont l'opinion étoit opposée
 là-dessus à celle des Communes. Cette conférence, dit-il,
 il la commandoit en qualité de Souverain *absolu* (a); épithète

(a) Le Chevalier Charles Cornwal-
 lis, Ambassadeur de Jacques à Madrid,
 étant pressé par le Duc de Lerne d'en-
 trer dans une ligue avec l'Espagne, dit
 à ce Ministre : « Quoique le Roi mon
 maître soit un Roi *absolu*, & ne
 doive par conséquent aucun compte
 de ses actions, c'est néanmoins un
 si gracieux Prince, & si jaloux de l'a-
 mour & de la satisfaction de ses su-
 jets, que je suis sûr qu'il ne voudroit
 pas prendre un engagement de cette
 importance, sans leur avoir commu-

„nié ses intentions. *Wenwood*, tom. 1.
 „1. p. 122. On lit l'observation sui-
 vante, dans la Préface de l'histoire du
 monde, par Raleigh : « Philippe II.
 „tenta, par la force, dans les Pays-bas,
 „non-seulement de se rendre Monar-
 „que *absolu*, comme les Rois de Fran-
 „ce & d'Angleterre, mais, à l'exem-
 „ple du Turc, de fouler aux pieds tou-
 „tes les loix naturelles & fondamen-
 „tales du pais, les privilèges & les
 „anciens droits. On peut inférer de
 ces passages, ou que la signification

qui ne fut pas, comme on peut se l'imaginer, fort agréable à des oreilles Angloises, mais à laquelle Elifabeth avoit un peu accoutumé la nation. Il ajouta « que tous leurs privilèges » étoient autant de faveurs qu'il leur avoit accordées; sentiment que la conduite d'Elifabeth fait juger qu'elle entretenoit aussi, quoique sa prudence, & le desir de se conserver l'affection du peuple, l'eussent toujours empêchée de l'exprimer ouvertement.

Les Communes se trouverent dans quelque embarras. Leurs yeux étoient ouverts. Elles voioient les conséquences de ce pouvoir, dont le Chancelier s'étoit emparé, & que leurs prédécesseurs avoient reconnu, dans quelques exemples, par une aveugle soumission. « Ainsi, dit alors un Membre, le droit » d'élection libre, est perdu pour les Comtés; elle dépendra » du Roi & de son Conseil. Il est question de courage, de » jugement & de bonne foi, pour chercher le moien de maintenir notre privilege. Cette entreprise ne peut être regardée » comme un mépris; c'est la défense de nos droits communs, » qui nous ont été laissés par nos ancêtres, & que la justice » & la raison nous obligent de transmettre à notre postérité. Un autre dit: « c'est ce qu'on peut nommer un *Quo arrango* (a), pour se saisir de toutes nos libertés. Un autre ajouta: « De cette maniere, un Chancelier pourra convoquer un Parlement, composé à son gré. La moindre suggestion du premier venu pourra faire envoyer une nouvelle lettre. Il est » clair qu'on en est venu à la question, si c'est au Parlement » ou au Chancelier, qu'appartient l'autorité?

Malgré cette vigilance de l'esprit de liberté, qui se faisoit remarquer dans les Communes, la déférence alla si loin pour la majesté royale, qu'elles formerent un Comité, pour conférer avec les Juges en présence du Roi & du Conseil. Dans

du mot *absolu*, n'étoit pas alors la même qu'aujourd'hui, ou que les idées qu'on avoit du gouvernement Anglois, étoient différentes. La seconde de ces deux conclusions paroît la plus juste. Le mot Anglois *absolu*, qui est dérivé du latin & du françois, a toujours le même sens dans ces deux langues. Monarchie *absolue*, dans la réponse de

Charles I. aux 19 propositions, est opposée à Monarchie limitée; & le Roi d'Angleterre est reconnu pour n'être pas absolu; tant les choses ont changé, même avant la guerre civile.

(a) Terme de jurisprudence Angloise, qui signifie une injonction du Roi pour se faire rendre compte des droits royaux qui se trouvent usurpés.

JACQUES I.
1604.

cette discussion, la question de droit parut un peu plus douteuse aux yeux de ce Prince, qu'il ne se l'étoit imaginé ; & pour en sortir avec honneur, il proposa que laissant à part Godwin & Fortescue, on expédiât, par ordre de la Chambre, des lettres pour une nouvelle élection. Les Communes embrasserent cet expédient, mais de manière qu'en témoignant leur respect pour le Roi, elles mirent à couvert pour l'avenir la possession libre de leurs places, & le droit qu'elles s'attribuoient de juger seules des élections & des retours. Un pouvoir de cette nature, si essentiel à l'exercice de tous leurs autres pouvoirs, qui le sont tant eux-mêmes à la liberté publique, ne peut raisonnablement passer pour une usurpation dans les Communes, & doit être regardé comme un privilège inhérent, qu'elles eurent le bonheur de sauver du doute où la négligence de quelques autres Parlemens l'avoit fait tomber. Dans le même tems, l'affaire du Chevalier Thomas Shirley leur donna l'occasion d'établir un autre droit, qui étoit de punir ceux à la poursuite desquels on arrêtoit un Membre, & les officiers mêmes qui se chargeoient de l'exécution. La réflexion précédente peut s'appliquer aussi à la confirmation de ce privilège.

Révolution
d'esprit en
Europe.

Vers ce tems, il paroît que dans toute l'Europe, & particulièrement en Angleterre, l'esprit humain éprouva, quoiqu'insensiblement, une révolution générale. Si les Lettres avoient commencé à revivre dès le siècle précédent, elles n'avoient guère été cultivées que dans les Colléges ; & l'on ne s'étoit point encore aperçu qu'elles se fussent répandues dans les différens ordres du monde. Mais, de jour en jour, les arts libéraux & mécaniques firent des progrès. La navigation s'étoit étendue sur le globe entier. Les voïages étoient devenus sûrs & agréables. Le système de la politique, en Europe, s'étoit comme amplifié, & formoit un plus grand cercle.

L'effet de cette fermentation universelle fut d'agrandir les idées des hommes. Bientôt toutes les parties des Gouvernemens gothiques, qui sembloient endormies depuis plusieurs siècles, commencerent de toutes parts à se remuer, & formerent des entreprises l'une sur l'autre. Dans le Continent, où la nécessité de la discipline avoit enfanté des armées merce-

naires, la plupart des Princes s'étoient fait une autorité sans bornes; & par la force ou l'intrigue ils avoient envahi la liberté de leurs peuples. En Angleterre, l'amour même de la liberté, qui, lorsqu'il n'est pas tenu en bride, est extrêmement actif dans les belles âmes, acquit de nouvelles forces, & fit former de plus grandes vues, convenables à cette culture d'esprit qui devenoit chaque jour plus commune entre les personnes de naissance & d'éducation. Un commerce familier avec les précieux restes de l'antiquité, alluma dans les cœurs généreux une vive passion pour un gouvernement limité, & produisit l'émulation pour les vertus mâles, que les Auteurs Grecs & Romains ont recommandées par tant de puissans exemples & par de si pathétiques expressions. Le gouvernement d'Elisabeth, sévère, quoique populaire, avoit confiné cet esprit naissant, dans des bornes fort étroites : mais lorsqu'on vit succéder au trône une famille étrangère, & le sceptre dans les mains d'un Prince moins redouté & moins cher à la nation, les symptômes d'un génie plus indépendant éclatèrent aussitôt.

Heureusement le Prince n'avoit, ni la capacité nécessaire pour s'appercevoir de ce changement, ni ce qu'il falloit d'art & de vigueur pour en reprimer les premiers effets. Jaloux des droits de son rang, parce qu'il ne trouvoit point dans lui-même le poids de l'autorité personnelle, il avoit formé dans sa propre tête un système spéculatif de gouvernement absolu, qu'il se flatta que peu de ses sujets, hors les rebelles & les traîtres, feroient difficulté d'approuver. De quelque part qu'il jettât les yeux, tout concouroit à nourrir ses préventions. S'il se comparoit aux autres Souverains héréditaires de l'Europe, ne considérant point les innovations qu'ils avoient introduites, ni les forces militaires dont ils avoient trouvé le moyen de soutenir leur autorité, il s'imaginoit qu'il lui suffisoit de tenir le même rang, pour jouir des mêmes prérogatives. En Angleterre, ce pouvoir presque illimité, qui avoit duré près d'un siècle, & sur tout pendant le dernier règne, il l'attribuoit uniquement à la naissance & au titre royal; nullement à la prudence ou à l'élévation d'esprit des Monarques; ou ce qui devoit le frapper encore plus, au hazard des conjonctures.

JACQUES I.

1604.

L'opposition même, qui lui avoit causé de l'embarras en Ecosse, l'encourageoit dans ses idées favorites, lorsqu'il faisoit réflexion que la même résistance qui s'étoit opposée à l'autorité royale, avoit violé toute espèce d'ordre & de loi, & donné occasion aux ravages d'une barbare Noblesse, ou à l'insolence plus insupportable encore, d'une foule de séditieux Prédicans. Ainsi, c'étoit dans la seule personne que le pouvoir légal lui paroissoit concentré, par un droit héréditaire & divin : & cette opinion pouvoit devenir dangereuse, peut-être fatale à la liberté, si la fermeté même de sa persuasion, & son évidence apparente, ne l'eussent porté à se reposer entièrement sur son droit, sans prendre les moindres mesures de force ou de politique pour le soutenir.

Telles étoient les dispositions opposées du Parlement & du Prince, à l'accession de la ligne d'Ecosse ; dispositions, quine faisoient que de naître, & qui commençoient à se déclarer dans le Parlement, mais tout à fait établies, & reconnues ouvertement, de la part du Prince. La chaleur & le jugement de la chambre des Communes éclaterent, non-seulement dans la défense de leurs propres privilèges, mais encore dans les tentatives qu'elles firent, quoiqu'alors inutilement, pour délivrer le Commerce des droits d'entrée, que la hauteur d'Elisabeth, dans l'exercice de ses prérogatives, & l'on peut dire sur ce point sa tyrannie mal conçue, lui avoit imposés.

Jacques, de son propre mouvement, avoit déjà révoqué quantité de Patentes accordées par cette Princesse, qui étoient autant de monopoles, extrêmement nuisibles à l'industrie. Mais les Compagnies exclusives subsistoient encore ; autre espèce de monopole, par lequel presque tout le Commerce étranger, à l'exception de celui de France, étoit tombé entre les mains d'un petit nombre de ravisseurs, & toute espérance de progrès futur dans le Commerce, sacrifiée pour jamais à de petits avantages passagers du Souverain. Ces Compagnies, quoiqu'arbitrairement érigées, avoient poussé si loin leurs privilèges, que tout le Commerce du Royaume étoit concentré dans Londres. Il paroît que les Entrées de ce Port montoient annuellement à 110000 livres sterling, tandis

que celles de tous les autres Ports n'en rendoient pas plus de dix-sept mille. Tout le Commerce de Londres étoit alors dans les mains d'environ deux cent citoïens, qui pouvoient facilement s'entendre pour mettre le prix, qui leur convenoit, à toutes les marchandises qui entroient dans le Roïaume ou qui en sortoient. Le Comité, établi pour redresser cet énorme abus, le plus grand dont on trouve l'exemple dans l'histoire d'Angleterre, insiste sur le fait, comme reconnu & bien avéré, quoique fort contraire à l'opinion reçue aujourd'hui, que la Marine angloise étoit sensiblement déchûe sous le regne précédent : & quoique rien ne soit plus commun que les plaintes de la diminution du Commerce, dans les tems même les plus florissans, elle pouvoit être une suite naturelle de ces établissemens arbitraires, dans un tems où le Commerce de toutes les autres nations de l'Europe, à l'exception de l'Ecosse, jouïssoit d'une indulgence & d'une liberté parfaites. Pendant que les Communes tentoient de procurer cet avantage à la partie commerçante de la nation, elles s'efforcèrent aussi de délivrer les Terres du fardeau des *Garde-nobles*, & de faire disparaître ces restes de servitude féodale, qui fatiguoient encore la nation. Toute cette affaire fut conduite avec de justes égards pour la Couronne ; & le remède qu'on cherchoit ne fut pas regardé comme un droit, mais comme une véritable faveur. Les profits qui revenoient au Roi, des *Garde-nobles*, & du délai de l'hommage, furent estimés ; & la Chambre proposa de composer pour ses prérogatives, par un revenu sûr & indépendant ; mais après quelques débats entre les Membres, & quelques conférences avec les Seigneurs, on y trouva des difficultés, qu'il n'étoit pas aisé de lever, & l'affaire demeura sans conclusion.

On ne vit pas finir plus heureusement une entreprise de même nature, pour délivrer la nation du droit qui se nommoit *Purveyance* ; ancienne prérogative de la Couronne, qui autorisoit les officiers de la maison du Roi, à prendre, sans le consentement des propriétaires, les provisions pour la famille royale, & des chariots attelés pour le transport du bagage, en payant un prix réglé. L'abus, que les pourvoieurs avoient fait de cette prérogative, porta les Communes à

JACQUES I.

1604.

Wardships.

marquer quelque desir de la racheter, par une somme de 50000 livres sterling qu'elles offrirent au Roi.

Dans une autre affaire de la plus haute importance, qui fut apportée devant ce Parlement, les Communes marquerent plus de résolution & d'indépendance, que de vrai discernement de l'intérêt national. L'union des deux Roiaumes étoit sollicitée par le Roi, avec un zele qui sembloit aller jusqu'à l'impatience. Il regardoit avec raison, comme le bonheur particulier de son regne, d'avoir terminé les sanglantes animosités de deux nations ennemies, & réduit toute l'isle sous un même empire, qui jouissoit d'une tranquillité parfaite au dedans, & d'une égale sécurité de la part des Etrangers. Son espérance étoit que les peuples des deux Roiaumes, réfléchissant sur les désordres passés, non-seulement regarderoient sa personne comme infiniment précieuse, mais se porteroient de tous leurs desirs à se mettre à couvert des mêmes disgrâces, par une entiere union de loix, de Parlemens & de privilèges. Il ne considéroit pas que cette reflexion même produisoit l'effet contraire, par la force des préventions, & soutenoit encore, dans les deux Etats, cette haine mutuelle, qui étant montée à l'excès, demandoit le secours du tems pour se ralentir. Plus il paroissoit pressant, plus le Parlement d'Angleterre marquoit de lenteur à le seconder, parce que les deux Chambres attribuoient l'excès de son zele à cette partialité en faveur de ses anciens sujets, dont elles croioient avoir d'autres sujets de se plaindre. Aussi leur complaisance n'alla-t-elle qu'à nommer 44 Anglois qui devoient s'assembler avec trente-un Commissaires Ecois, pour délibérer sur les termes de l'union, mais sans aucun pouvoir de procéder à cet établissement.

Le même esprit d'indépendance, & peut-être avec aussi peu de jugement, se fit remarquer dans la chambre des Communes lorsqu'il fut question des subsides, dont la proposition vint de quelques Membres attachés à la Cour. En vain représenterent-ils qu'à la vérité le Roi avoit touché le subsidie qui avoit été accordé à la Reine Elisabeth, & qui n'avoit point été recueilli avant la mort, mais qu'il l'avoit trouvé chargé d'une dette contractée par la Reine, & presque égale à la

la somme ; que la paix n'étoit pas encore conclue avec l'Espagne, & que l'Irlande demandoit encore de la dépense ; que le Roi, pour son voïage d'Edinbourg à Londres, au milieu d'un concours infini de ses peuples, & pour celui de la Reine & de la famille roïale, avoit employé de grosses sommes ; & que sa Cour aiant attendu de lui, à son arrivée, des libéralités extraordinaires, sur lesquelles on en avoit imposé à ses généreuses inclinations, il devoit espérer, à son tour, qu'au commencement de son regne, son peuple lui donneroit quelques marques d'affection, & feroit une juste attention à ses besoins. Ces motifs ne firent aucune impression sur la Chambre, & la pluralité des voix fut ouvertement déterminée contre le subside. Le fardeau du gouvernement étoit alors extrêmement léger pour le peuple ; & cette raison même, qui peut paroître un motif de générosité, à la distance où nous sommes, fut la cause réelle qui fit prendre au Parlement le parti d'une réserve & d'une économie si remarquables. On n'avoit point encore pris l'habitude d'ouvrir sa bourse aussi libéralement qu'on l'a fait depuis, pour subvenir aux nécessités du Souverain ; & la plus petite demande, quoiqu'assez convenable en elle-même, paroissoit exorbitante. Jacques, pour couvrir l'humiliation d'un refus, qui pouvoit recevoir de fâcheuses interprétations, fit déclarer à la Chambre, par un Messager, qu'il n'avoit aucun besoin de subside ; c'est-à-dire, qu'il se hâta de refuser ce qu'on ne lui offroit point. Peu de temps après, il prolongea le Parlement ; mais ce ne fut pas sans laisser voir, dans son discours, quelques témoignages de mécontentement. Si proche même du commencement de son regne, il crut voir des raisons de se plaindre publiquement de l'esprit inquiet du parti Puritain, & de la mauvaise volonté qu'il s'efforçoit d'inspirer au Parlement.

Cet Eté, la paix fut absolument conclue avec l'Espagne, & signée à Londres par les Ministres Espagnols. Dans les conférences préliminaires, il se trouva que les deux nations avoient si peu de prétentions l'une à l'égard de l'autre, qu'à l'exception du secours accordé par l'Angleterre aux provinces des Pais-Bas, la guerre pouvoit plutôt paroître l'effet d'une

JACQUES I.

1604.

7 de Juillet.

Paix avec l'Espagne.

18 d'Août.

JACQUES I.

1604.

animosité personnelle entre le Roi Philippe & la Reine Elisabeth; que d'une opposition d'intérêts politiques entre les sujets des deux Couronnes. Les articles du Traité, dont il semble que la République avoit quelque chose à redouter, ne furent jamais remplis par l'Angleterre; & les Espagnols ne s'en étant jamais plaints, il paroît que d'un accord mutuel, ces articles furent pris dans un sens différent de celui qu'ils semblent présenter. Le Connétable de Castille vint en Angleterre, pour ratifier la paix; & de la part de l'Angleterre, le Comte de Hartfort, & le Comte de Nottingham, grand Amiral, se rendirent, dans la même vue, le premier en Flandres & l'autre en Espagne. Le second parut, à Madrid, avec un train si nombreux & si magnifique, que les Espagnols, dit-on, furent extrêmement surpris de l'air gaillard des Anglois, après se les être représentés, dans leurs idées de religion, comme des Démon & des monstres infernaux.

Quoique l'Angleterre, graces à ses forces navales, eût été dans une sécurité parfaite pendant les dernières années de la guerre avec l'Espagne, Jacques marqua une extrême impatience de voir la fin des hostilités; & peu de tems après son accession, avant même qu'on en fût aux propositions de paix, il révoqua toutes les lettres de représailles, accordées par Elisabeth. L'Archiduc Albert avoit fait quelques avances de la même nature, qui inviterent l'Angleterre à cette pacifique démarche: mais ce qui parut assez remarquable, c'est que Jacques, dans sa proclamation, suppose ouvertement qu'ayant vécu en bonne intelligence avec l'Espagne, pendant qu'il occupoit le trône d'Ecosse, la paix étoit attachée à sa personne, & que sans Traité ou sans convention, sa seule accession au trône d'Angleterre avoit terminé la guerre entre les deux Couronnes. Cette ignorance du droit des nations paroîtroit fort étrange dans un Prince âgé de trente ans, & qui avoit régné dès l'enfance, si l'on ne considéroit qu'un Roi d'Ecosse, qui vit dans une étroite amitié avec l'Angleterre, n'a presque rien à démêler avec les Puissances étrangères, & que les occasions d'acquérir de l'expérience sont rares pour lui. Malheureusement la timidité de Jacques, ses préventions, son indolence,

& son goût pour l'amusement, surtout pour la chasse, qui étoit une de ses plus fortes passions, ne lui avoient jamais permis de faire beaucoup de progrès dans la connoissance & l'usage de la politique étrangere; défaut, qui diminua bientôt la considération où l'Angleterre avoit été chez tous ses voisins, sous le regne précédent.

Nous touchons au récit d'un des plus mémorables événemens que l'Histoire ait transmis à la posterité, & qui offre, tout à la fois, une preuve singulière de la force & de la foiblesse de l'esprit humain, de son plus étrange oubli des principes moraux, & de son plus ferme attachement aux préjugés de religion : c'est la conspiration des poudres; fait aussi certain, (a) qu'il doit paroître incroyable.

A l'accession de Jacques, les Catholiques Romains avoient attendu beaucoup de faveur & d'indulgence, d'un Prince, fils d'une Reine qui avoit sacrifié sa vie à leur cause, & dans lequel ils se souvenoient d'avoir vu, pour eux, pendant son enfance, un panchant qu'ils n'avoient crû restreint, dans la suite, que par l'intérêt & la nécessité. On prétend même qu'il avoit pris, avec eux, l'engagement positif de tolerer leur religion, aussitôt qu'il seroit monté sur le trône d'Angleterre; soit que leur crédulité eût donné cette interprétation à quelques expressions, obligeantes, ou qu'il eût employé cet artifice pour les rendre favorables à son titre. Ils reconnurent bientôt leur erreur; & leur ressentiment fut égal à leur surprise, lorsqu'à chaque occasion, ils lui virent témoigner une résolution expresse d'exécuter rigoureusement les loix publiées contre eux, & de maintenir les séveres dispositions d'Elisabeth. Catesby, homme de mérite & d'une ancienne noblesse, fut le premier qui forma le plan d'une vangeance fort extraordinaire, dont il fit l'ouverture à Piercy, descendu d'une illustre maison du Northumberland. Dans un de leurs entretiens, sur le triste état de la religion catholique, Piercy s'étant laissé emporter par un mouvement de passion, qui lui fit parler de se défaire du Roi, Catesby prit cette occasion pour lui révéler un

JACQUES I.
1604.

6. II.
Conspira-
tion des poudres, &c.

(a) On ne doit point oublier que c'est M. Hume qui parle. Les Catholiques se sont défendus de l'accusation,

& tout le monde connoît les ouvrages composés à cette occasion.

JACQUES I.
1604.

projet plus étendu, qui non-seulement renfermoit l'exécution d'une vangeance certaine, mais qui pouvoit donner quelque espoir du rétablissement de la religion catholique en Angleterre. "En vain, fait-on dire à Catesby, nous déserons-nous du Roi; il a des enfans, qui hériteront de la couronne & de ses maximes de gouvernement. En vain détruiriez-vous la famille roïale: la grande & la petite Noblesse, le Parlement, sont tous infectés des mêmes erreurs, & pourroient mettre sur le trône un autre Prince, une autre famille, qui joindroit à la haine pour les Catholiques, le desir de venger la mort tragique de leurs prédécesseurs. Pour servir efficacement la religion, il nous faut détruire d'un seul coup, le Roi, la famille roïale, les Seigneurs, les Communes; il faut ensevelir tous nos Ennemis dans une même ruine. Ils s'assemblent tous, le premier jour de chaque session, c'est nous présenter l'occasion d'une utile & glorieuse vangeance. Elle ne demande pas beaucoup de préparatifs; un petit nombre de nos Amis peut trouver le moïen de conduire une mine sous la salle de l'assemblée, & choisir le tems où le Roi harangue les deux Chambres, pour anéantir ces ennemis déclarés de toute piété & de toute religion. Nous, tranquilles à l'écart, également à couvert du danger & du soupçon, nous triompherons d'être les instrumens de la colere divine, & nous verrons avec joie ces murs sacrilèges, d'où sont sortis tant d'arrêts de proscription contre notre Eglise & ses enfans, éclater en mille pieces; tandis que leurs impies habitans, occupés peut-être à méditer contre nous de nouvelles persécutions, passeront des flammes de ce monde à celles de l'autre, pour y souffrir, à jamais, des tourmens proportionnés à leurs offenses.

Piercy fut charmé de ce projet. Il convint, avec Catesby, de ne le communiquer qu'à peu de gens résolus, entre lesquels ils choisirent d'abord Thomas *Winter*, qu'ils envoïèrent en Flandres, pour y chercher *Fawkes*, Officier au service d'Espagne, dont ils connoissoient parfaitement le zèle & le courage. Chaque fois qu'ils enrôloient un nouveau conspirateur, ils emploïoient, avec le serment, pour le lier au secret, la communion eucharistique, c'est-à-dire ce que leur religion

a de plus sacré. On observe que de ces pieux complices, il n'y en eut pas un qui parût touché du cruel massacre qu'ils alloient faire, de tout ce qu'il y avoit de grand & de respectable dans la nation. Quelques-uns furent frappés seulement de la réflexion, qu'il devoit se trouver dans l'assemblée quantité de Catholiques ; les uns, simples spectateurs ; d'autres, à la suite du Roi, ou Membres de la chambre des Pairs : mais le P. Tesmond, Jésuite, & le P. Garnet, supérieur du même Ordre, en Angleterre, écartèrent ces foibles scrupules, & firent voir comment les intérêts de la religion demandoient ici que l'innocent fût sacrifié avec le coupable. (a)

JACQUES I.

1604.

Ces événemens s'étoient passés dans le cours du Printems & de l'Été de 1604 ; & les conspirateurs avoient loué alors, au nom de Piercy, une maison qui touchoit à la salle du Parlement. Vers la fin de la même année, ils commencèrent leurs opérations. Dans la crainte d'être interrompus, ou de faire naître des soupçons autour d'eux, ils firent d'abord un amas de provisions, qui les mirent en état de travailler sans relâche. Leur résolution, soutenue par leur ressentiment, par leurs principes & par leurs exhortations mutuelles, fut toujours si ferme, que mettant le succès de leur entreprise fort au-dessus de leur vie, ils avoient fait provision d'armes avec les instrumens de leur travail ; déterminés à périr s'ils étoient découverts. Objets de pitié autant que d'horreur, pieux & barbares, traîtres & fideles, ils se regardoient comme les favoris du ciel, tandis qu'ils étoient les ennemis du genre humain ; & tout le sentiment de leur crime se trouvoit noyé dans leurs prétentions à la supériorité de la gloire & du mérite. Leur persévérance avança le travail. Ils eurent bientôt percé plus de la moitié du mur : mais, en approchant de l'autre face, ils furent un peu allarmés d'entendre un bruit, dont ils eurent peine à s'imaginer la cause. Leurs informations leur firent découvrir qu'il venoit d'une cave, au-dessus de la chambre des Seigneurs, où l'on avoit fait un magasin de charbon, qui se vendoit actuellement, & qu'ensuite la cave seroit à louer. L'occasion fut saisie. Piercy se hâta de louer la cave.

(a) On ne doit pas perdre de vue que j'ai déjà renvoyé aux Apologies des Catholiques, ni ce que j'ai fait observer dans l'Avertissement.

On y plaça trene-six barils de poudre, qui furent soigneusement couverts de fagots & de buches ; après quoi les portes de la cave demurerent ouvertes, avec la liberté d'y entrer, comme s'il n'y étoit point arrivé de changement.

Dans la certitude du succès, les associés commencerent alors à regarder en avant, pour régler le reste du complot. Le Roi, la Reine, & le Prince de Galles devoient se trouver à l'ouverture du Parlement ; mais le Duc étant encore trop jeune pour assister à ces assemblées, Piercy fut chargé de s'en saisir ou de lassassiner. La Princesse Elisabeth, qui n'étoit aussi qu'un enfant, étoit élevée alors chez Mylord Harrington, dans le Comté de Warwick : le Chevalier Evard Digby, Rookwood & Grant, engagés dans la conspiration, promirent d'assembler leurs Amis, sous le prétexte d'une partie de chasse, de se saisir de cette Princesse, & de la proclamer Reine. L'approche de la vengeance avoit jeté les complices dans un transport, qui leur faisoit perdre toute attention à leur propre sûreté ; & se fiant à la confusion qui devoit suivre d'un événement si peu attendu, ils ne prévoioient pas que la furie du peuple, qui alloit se trouver sans frein, pouvoit se tourner contre-eux, & se seroit vraisemblablement rassasiée par le massacre général des Catholiques.

Le jour de l'assemblée du Parlement s'approchoit. L'horrible secret, quoique répandu entre plus de vingt personnes, avoit été religieusement gardé l'espace d'un an & demi. Nul remord, nul mouvement de pitié, nul espoir de récompense, n'avoit eu la force d'engager aucun des conspirateurs, soit à quitter l'entreprise, soit à la découvrir : leur sainte furie avoit étouffé tout autre sentiment dans leur cœur ; & ce fut une indiscrétion, causée principalement par les mêmes partialités & les mêmes préjugés, qui sauva la nation.

Dix jours avant l'assemblée, le Lord Monteagle, Catholique, fils du Lord Morley, reçut la lettre suivante, qui avoit été remise à son valet de chambre par un inconnu. » Mylord, » l'affection, que je porte à quelques-uns de vos Amis, me fait » penser à votre conservation. Je vous conseille, si vous » aimez la vie, de chercher quelque excuse qui puisse vous » dispenser de paroître au Parlement, car Dieu & les hom-

„mes ont concouru à punir la méchanceté de ce tems, Gar-
 „dez-vous de négliger cet avis. Retirez-vous dans vos Ter-
 „res, où vous pourrez attendre l'événement sans danger.
 „Quoiqu'il n'y ait aucune apparence de mouvement, je vous
 „dis qu'ils recevront un terrible coup dans ce Parlement, &
 „qu'ils ne verront point d'où il part. Vous ne devez pas
 „mépriser un avis, dont vous pouvez tirer un grand avan-
 „tage, & qui ne peut vous causer aucun mal ; car le danger
 „est passé pour vous, aussitôt que vous aurez brûlé cette let-
 „tre. J'espère que Dieu vous accordera la grace d'en faire un
 „bon usage, & je vous recommande à sa sainte protection.

Cette lettre causa de l'embarras à Montezagle ; & quoique
 porté à la regarder comme une folle imagination, qui ne
 tendoit qu'à l'effraier ou lui donner quelque ridicule, il
 jugea que le plus sûr étoit de la remettre au Lord Salisbury,
 Secrétaire d'Etat. Salisbury ne la crut pas plus digne d'atten-
 tion : cependant il prit le parti de la communiquer au Roi,
 qui arriva deux jours après à la ville. Ce Prince en conçut
 une idée plus sérieuse (a), & le tour du stile lui fit présumer
 qu'elle renfermoit quelque chose d'important. Un coup ter-
 rible, sans voir néanmoins d'où il part ; un coup si soudain ;
 & cependant si terrible ; ces circonstances sembloient désigner
 quelque effet de la poudre, & parurent assez graves pour
 faire visiter toutes les voûtes qui étoient sous les chambres
 du Parlement. Ce soin regardoit le Comte de Suffolck, en
 qualité de Lord Chambellan ; & sa prudence lui fit différer
 la recherche jusqu'à la veille de l'assemblée. Il remarqua les
 grandes piles de bois à brûler, qui étoient sous la Chambre
 haute ; & ses yeux tombèrent sur Fawkes, qui se tenoit dans
 un coin obscur, & qui se faisoit passer pour un domestique
 de Piercy. Ce courage entreprenant & déterminé, qui le
 distinguoit parmi ses complices, étoit si bien peint dans sa

JACQUES I.

1604.

(a) « Quelques Historiens, ajoute l'Au-
 teur, ont imaginé que le Roi avoit en
 quelques avis de la conspiration, &
 que la lettre à Montezagle fut écrite
 par son ordre, dans la vue de se
 faire honneur de sa pénétration à
 découvrir le complot : mais cette sup-

position est réfutée par les faits con-
 nus. La lettre, dont tout le monde
 entendit parler, pouvoit naturelle-
 ment donner l'allarme aux conspira-
 teurs, & leur faire chercher le moyen
 de fuir.

JACQUES I.

1605.

contenance, qu'il ne put échapper aux yeux du Lord Chambellan. D'ailleurs, une si grosse provision de bois, pour un Particulier qui faisoit aulli peu de séjour à Londresque Piercy, parut extraordinaire. Toutes ces circonstances rapprochées firent prendre la résolution de pousser plus loin la visite de cette cave. Le Chevalier Kenevet, Juge de paix, reçut ordre de s'y rendre avec ses suppôts; & trouvant Fawkes à la porte, il ne remit pas plus loin à le faire arrêter: ensuite, il ne fut question que de remuer les fagots, pour découvrir les barils de poudre. Les méches, & tout ce qui étoit nécessaire pour y mettre le feu, furent trouvés dans la poche de Fawkes, qui voyant son dessein éventé, sans autre ressource pour lui-même que l'audace & le désespoir, témoigna un extrême regret d'avoir manqué le moment de faire sauter tous ses barils à la fois, & d'adoucir sa mort par celle de ses Ennemis. Devant le conseil, il marqua la même intrépidité, mêlée même de mépris & de dédain, avec un refus constant de découvrir ses complices, & sans marquer le moindre chagrin d'avoir vu son entreprise avorter. Cette obstination dura deux ou trois jours. Mais aiant été enfermé dans la Tour de Londres, & laissé à ses réflexions, la fatigue d'un si long effort, l'impossibilité d'être secouru, & la torture qu'on lui fit envisager, abattirent enfin son courage. Il prit le parti de déclarer tous les complices.

Catesby, Piercy, & les autres conspirateurs qui étoient à Londres, quoiqu'informés de l'alarme qui s'étoit répandue, sur la lettre envoiee à Montecagle (a), & des recherches du Lord Chambellan, n'en avoient pas moins persisté dans leur résolution, ni moins conservé leurs espérances: mais, apprenant enfin que Fawkes étoit arrêté, ils se hâterent de passer dans le Comté de Warwick, où Digby, comptant sur le succès des confédérés, avoit déjà pris les armes pour se saisir

(a) La visite du Lord Chambellan devoit produire le même effet. « En un mot, il paroît que personne ne fut arrêté, ni recherché, jusqu'à ce que Fawkes eût découvert les noms des complices. On peut, néanmoins, insister d'une lettre qui se trouve dans

les mémoires de Winwood, tome I. que la sagesse du Comte de Salisbury guida le Roi dans ses conjectures, & que ce Ministre, en habile Courtisan, fit honneur à son maître de toute la découverte,

de la Princesse Elisabeth. Elle s'étoit échappée à Coventry, tandis qu'ils se virent obligés de pourvoir à leur défense contre les habitants du pays, qui furent rassemblés de toutes parts, par la diligence des Scherifs. Les conspirateurs, avec tous leurs partisans, n'avoient jamais excédé le nombre de quatre-vingt; & se voyant tant d'ennemis sur les bras, ils ne purent se promettre de leur échapper, par la victoire, ni par la fuite. Ils prirent le parti de se confesser, de recevoir l'absolution, pour se préparer à la mort, & de vendre chèrement leur vie. Mais cette misérable consolation leur fut refusée. Une partie de leur poudre prit feu, & leur ôta le pouvoir de se défendre. Le peuple se précipita sur eux. Percy & Catesby furent tués à la première décharge. Digby, Rookwood, Winter & quelques autres, furent faits prisonniers, subirent les interrogations, confessèrent leur attentat, & moururent, comme le Pere Garnet, par une exécution publique.

JACQUES I.

1605.

On accorde cette justice aux conspirateurs, que ce ne fut ni le désespoir de leur fortune, qui les précipita dans cette entreprise, ni les désordres de leur vie passée, qui les avoient préparés au crime. Il paroît qu'avant cet audacieux complot, leur conduite, en général, avoit été sans reproche. Le caractère de Catesby lui avoit attiré tant de considération, que Digby & Rookwood furent séduits par l'aveugle confiance qu'ils avoient à son jugement; & dans leurs dépositions, ils déclarèrent tous deux que le seul motif de l'amitié, qu'ils lui portoient, les auroit rendus capables de sacrifier leur vie dans toutes sortes d'occasions. Digby jouissoit même d'une estime & d'une affection distinguées; & la Reine Elisabeth l'avoit honoré d'une confiance particulière. Ce ne fut donc qu'un zèle mal entendu, le plus absurde de tous les préjugés, quoique masqué de raison, la plus criminelle des passions, mais revêtu des apparences du devoir, qui les engagea dans des mesures, pernicieuses pour eux-mêmes, & presque fatales pour leur patrie.

Les Lords Mordaunt & Sturton, tous deux Catholiques, furent condamnés par la Chambre étoilée, (a) l'un à dix mil-

(a) Cour de justice extraordinaire, établie en 1641, sous C. 1^{er}es I.

le, l'autre à quatre mille livres sterling d'amende, parce que leur absence du Parlement fit soupçonner qu'ils avoient eu quelque connoissance du projet. Le Comte de Northumberland n'en fut pas quitte pour une amende de 30000 livres sterling; il se vit, pendant plusieurs années, prisonnier à la Tour de Londres, parce qu'entr'autres sujets de soupçon, il avoit reçu Piercy au nombre des Gentilshommes pensionnaires, sans avoir pris son serment. On peut trouver, dans toutes ces Sentences, quelque chose d'arbitraire; mais tels étoient les procédés de la Chambre étoilée.

Le Roi, dans le discours qu'il fit au Parlement, observa que si la religion avoit engagé les conspirateurs dans une si criminelle entreprise, tous les Catholiques romains ne méritoient pas le même reproche, & ne devoient pas être supposés dans la même disposition à commettre de si barbares excès. „ Un grand nombre de saints hommes, dit-il, entre „ lesquels on peut compter nos ancêtres, ont eu la foiblesse „ de donner dans la doctrine scholastique de cette Eglise, „ sans avoir jamais admis les séditions principes qui attribuent „ aux Papes le pouvoir de détrôner les Souverains, ou qui „ sanctifient l'assassinat. La colere du Ciel est dénoncée contre „ les crimes; mais une innocente erreur peut obtenir grace : „ & rien n'est plus odieux que la dureté des Puritains, qui „ condamnent sans distinction, à l'éternel tourment, „ qu'aux plus simples Profélytes du Papisme. Il ajouta que „ pour lui, quelque atroce que fût la conspiration, elle „ n'altéreroit jamais, dans le moindre point, son système „ de gouvernement : lorsqu'il puniroit le crime d'une main ; „ de l'autre il étoit résolu de soutenir & de protéger l'innocence. Après ce discours, il prolongea le Parlement jusqu'au 22 de Janvier.

La modération, & l'on peut dire la magnanimité du Roi ; si proche d'une conspiration détestable, à laquelle il n'étoit échappé que par la faveur du Ciel, ne plut point à ses sujets. Avant cette irritation même, leur fureur contre la religion romaine étoit au dernier excès ; & peut-être auroit-il été plus prudent, de la part de Jacques, de seindre au moins de s'y conformer. Ce n'est pas nous écarter ici de notre sujet,

que de donner , en peu de mots , quelque idée de l'Eglise de Rome & de son génie. L'histoire s'adresse à des tems plus éloignés , que ceux où les principes d'une Théologie locale & passagère puissent jamais parvenir ; & quelque jour , il peut arriver qu'on étudie le caractère des sectes , lorsque leurs disputes seront entièrement oubliées.

JACQUES I.

1605.

Avant la réformation , tout ce qu'il y avoit de gens vertueux & sensés souhaitoient , avec impatience , quelque événement capable de réprimer le pouvoir exorbitant du Clergé dans toute l'Europe , & d'imposer des bornes aux excessives prétentions du Pontife Romain. Mais lorsque la doctrine de Luther eut commencé à gagner , ils furent un peu alarmés de la violence du remède ; & le zèle trop ardent des Adversaires de l'Eglise , comme celui de ses défenseurs , fit aisément prévoir que le christianisme étoit menacé du plus grand trouble. Dans l'ignorance tranquille , où le genre humain étoit insensiblement tombé , l'attachement à la superstition , quoique sans réserve , n'étoit pas extrême ; & semblable à l'ancien Paganisme , la Religion populaire consistoit plus dans les pratiques & les observances extérieures , que dans aucun principe de cœur ou d'esprit , qui pût influencer sur la conduite. On avoit eu quelque raison d'espérer que le savoir & les lumières de l'ancienne Grèce , s'introduisant par degrés , pourroient ouvrir les yeux du Public , & servir du moins à corriger les abus les plus grossiers. La renaissance des lettres avoit fait prévaloir , dans toute l'Italie , des sentiments de religion fort généreux & fort étendus ; & sous le regne de Leon X , la Cour de Rome elle-même , à l'imitation de son illustre Pontife , avoit commencé à changer d'esprit. Mais lorsque des Fanatiques , prenant la qualité de Réformateurs , s'armèrent contre la hierarchie papale , & menacèrent l'Eglise de lui arracher tout à la fois ses richesses & son autorité , il n'est pas surprenant que la même ardeur l'ait animée pour la défense de ces anciennes & précieuses possessions. Dans le même tems qu'elle emploïoit les supplices contre ses Ennemis déclarés , la jalousie tomba jusques sur les sciences & la philosophie , que dans l'état de sa tranquille indolence , elle avoit laissées en

Caractere de
l'Eglise de
Rome avant
la Réforma-
tion.

paix, comme incapables d'offencer & de nuire. Delà, l'inter-
ruption que le sçavoir souffrit en Italie; delà son extinction
totale en Espagne; delà aussi la lenteur de ses progrès en
France, en Angleterre & dans toute l'Allemagne. De l'ad-
miration pour les anciennes lumières, de l'ardeur pour les nou-
velles découvertes, les esprits se tournerent de toutes parts
aux sciences polémiques; & dans les Ecoles, ou les Acadé-
mies, les controverses de Théologie prirent la place des tran-
quilles recherches de littérature.

Alors, la rage de la dispute & la violence de l'opposition
attacherent plus que jamais les hommes à leurs diverses illu-
sions, & ne manquèrent point d'infecter la société de leur ma-
lignité influence. La cour de Rome, ne se voyant point assez
de forces temporelles pour sa défense, fut obligée de recou-
rir encore à son artillerie spirituelle, & d'employer les plus
pernicieuses doctrines pour subjuguier ses Ennemis par la
crainte. Des Prêtres, jaloux & peu menagés, timides mais
absolus, prirent la direction des Conseils, & donnerent nais-
sance à des événemens qui nous étonnent, dans la douceur
& l'humanité de nos mœurs modernes. Le massacre de Paris,
celui d'Irlande, le meurtre de deux Henris de France, la
conspiration des poudres en Angleterre, sont des exemples
terribles, quoique passagers, de cet emportement d'une aveu-
gle superstition; & le redoutable tribunal de l'Inquisition,
dernier effet de la dépravation humaine, est un monument
durable de l'excès où l'injustice & la cruauté peuvent monter,
lorsqu'elles se couvrent du manteau sacré de la religion.

Quoique l'espérance de partager les dépouilles de l'Eglise
eût engagé quelques Princes dans le parti de la réformation,
il paroît certain que le système de Rome demeura toujours
la religion favorite des Souverains. L'aveugle soumission qu'il
recommande, la résignation absolue de tout jugement parti-
culier, de la raison & des recherches curieuses, sont des dis-
positions très-favorables à l'autorité, tant civile qu'ecclésiasti-
ques; & les privilèges des sujets sont beaucoup plus exposés à
souffrir de ces principes, que les prérogatives des chefs. Ajoutons
que la splendeur & la pompe du culte, que cette religion

entretenoit soigneusement, s'accorde avec le goût de magnificence qui regne ordinairement dans les Cours, & forme une espèce de devotion, qui, flattant la vanité des sens, laisse peu d'exercice à l'âme indolente des Grands. Cette délicieuse contrée, où le Pontife romain fait sa résidence, semble avoir été la source de tout l'art & de tous les raffinemens modernes. Elle a répandu, sur les cérémonies de son Eglise, un air de politesse, qui la distingue de la rusticité grossière des autres sectes; & quoique, par d'autres vûes, les Ordres monastiques fassent profession d'une austérité, qui plaît au vulgaire, toute l'autorité n'en réside pas moins dans ces Prélats & ces Princes spirituels, dont le caractère, plus cultivé, plus humain, les porte au plaisir décent, & leur inspire plus d'indulgence. La Religion Romaine, comme toutes les autres, excite de vaines fraïeurs dans l'esprit des malheureux Mortels; mais elle sait aussi le secret de les adoucir; & par des rites extérieurs, des cérémonies & des conciliations, quelquefois néanmoins aux dépens de la morale, elle réconcilie le Pénitent avec le ciel offensé.

Avec cette variété de méthodes & beaucoup de zèle, la Religion Catholique s'est acquis la faveur de plusieurs Monarques, qui ont reçu leur éducation dans les sectes opposées; & la Suede, comme l'Angleterre, a ressenti les effets de ses puissantes insinuations. Si Jacques avoit adopté un système différent, son cœur ne laissa point d'être un peu tenté par les appas du siege de Rome; & quelques avances lui auroient peu coûté, pour une réunion avec cette ancienne mere-Eglise. Il s'efforça de diminuer l'aigreur de ses sujets, contre la religion de leurs peres. Il se rendit lui-même l'objet de leur dé fiance & de leur aversion. Toutes ses mesures, en Ecosse, pour y introduire la Prélature; en Angleterre, pour fortifier l'autorité de l'Eglise actuelle & soutenir ses rites & ses cérémonies, furent expliquées comme autant de pas vers l'Eglise Romaine, & représentées par les Puritains comme des symptômes d'idolâtrie & superstition. Soit qu'il n'en pénétrât point les conséquences, ou qu'il ne voulût pas faire, à la politique, le sacrifice de son inclination, qu'il nommoit sa cons-

Jacques I.

1605.

JACQUES I.

1605.

science, il persista dans les mêmes vues ; & sa confiance ; comme ses bienfaits, fut accordée indifféremment à ses sujets, Protestans, ou Catholiques. Enfin, croiant remarquer que sa personne & ses titres étoient moins odieux à la Cour de Rome que ceux de la Reine Elisabeth, il adoucit par degrés la rigueur des loix qu'elle avoit portées contre cette Eglise, & qui avoient charmé les rigoureux Protestans : mais, des deux côtés, les effets de ces dispositions ne devinrent sensibles, que vers la fin de son règne.

Jusqu'ici, Jacques semble avoir possédé, dans quelque degré, l'affection des Anglois mêmes, & dans un assez haut degré leur estime & leur considération. Ils ne s'étoient plaints jusqu'ici, que de son excessive confiance dans ses nouvelles amitiés ; qualité qui ne demandoit que d'être accompagnée d'un peu plus d'économie, pour être excusée des esprits sages, & pour obtenir même les applaudissemens des bons naturels. Ses talens, qui n'étoient pas méprisables, & son savoir, qui étoit réel, étant fort relevés par les Courtisans & par tous les gens de robe, & n'ayant point encore été mis à l'épreuve dans les affaires délicates, auxquelles il n'étoit pas propre, avoit fait prendre une fort haute idée de lui ; & la flatterie ni la mauvaise foi n'eurent aucune part au titre de second Salomon, qui lui fut donné par la voix publique. Un bruit, répandu vers le même tems, qu'il avoit été assassiné, frappa visiblement tous les ordres de l'Etat d'une grande consternation. Les Communes rabattirent aussi, dans une nouvelle session, quelque chose de leur excessive économie, & lui accordèrent un secours de trois subsides & six quinziesmes, qui pouvoient monter, suivant le calcul que le Chevalier François Bacon en fit dans la Chambre, à quatre cent mille livres sterling. Cette fois, le Roi & son Parlement se séparèrent de bonne humeur. D'ailleurs la haine, que les Catholiques sembloient porter à Jacques, ne manqua point, dans ces circonstances, de lui faire un nouveau mérite aux yeux de son peuple.

Assemblée
d'un nouveau
Parlement.

20 de Mai

1606.

Le secours, qui lui étoit accordé, n'étant payable que dans l'espace de quatre ans ; sa profusion, jointe aux charges du

gouvernement, lui avoit déjà fait donner de grandes atteintes à cette somme : & bientôt le reste fut prodigué entre ses Amis & ses Courtisans. Pour augmenter sa dépense, il lui survint pendant le cours de l'Eté une visite de son Beau-frere, le Roi de Dannemarck ; & toute la Cour se livra aux festins, aux mascarades, avec les accompagnemens ordinaires de ces plaisirs. L'érudition néanmoins, & les profondes moralités, y prévalurent sur la galanterie & le goût ; ce fut des représentations de mysteres, des allégories & des allusions. L'Italie servoit alors de modele aux autres nations de l'Europe, pour tout ce qu'on nomme esprit & fêtes galantes. La France même, qui l'a si fort emporté depuis, dans ces recherches d'élégance & de plaisir, se bornoit alors à copier servilement les inventions pesantes & romanesques de ses voisins méridionaux.

La principale affaire, qui occupa le Parlement dans la session suivante, fut l'union projetée des deux Roïaumes. La passion & le zele du Roi étoient extrêmement visés pour cette noble entreprise ; mais elle trouva, de la part du Parlement beaucoup de prévention & de résistance. Il nous reste deux excellens discours en faveur de l'union ; celui du Roi, & celui du Chevalier Bacon. Ceux, qui affectent de mépriser Jacques sur tous les points, seront surpris de trouver que pour le raisonnement & l'éloquence, son discours n'est pas fort inférieur à celui d'un homme qui tenoit alors un des premiers rangs entre les plus grands génies de l'Europe. A la vérité, quelques indiscretions triviales & indécentes, qui caractérisent la harangue de ce Monarque, la font reconnoître pour son ouvrage ; & sans crainte, on peut traiter d'indiscrétion extrême, sa déclaration ouverte en faveur d'une entreprise, formée comme au hazard, c'est-à-dire, sans mesures & sans précaution pour en assurer le succès. Mais l'art de ménager les Parlemens, par des cabales & des intérêts particuliers, n'ayant point encore paru nécessaire, ne faisoit point encore partie de la politique angloise. Dans les affaires communes, le gouvernement pouvoit être conduit sans leur assistance ; & lorsqu'elle étoit convenable aux vues de la Cour, elle n'étoit pas difficile à se procurer, excepté du moins dans le tems orageux de faction & de mécontentement extraordinaire.

JACQUES I.

1606.

11 Novembre

JACQUES I.

1606.

Il semble que l'influence de Jacques fit mettre, au Parlement Ecoissois, beaucoup de bonne foi, dans toutes les démarches qu'il fit pour l'union. Quoique l'Ecosse eu pût espérer de plus grands avantages que l'Angleterre, il est vrai aussi que les objections, qui pouvoient l'effraier, étoient plus naturelles & plus fortes. L'avantage qui devoit revenir à l'Angleterre d'un augmentation de forces & de sécurité, n'étoit pas à mépriser; & les Anglois étant sans comparaison la plus nombreuse des deux nations, en possession d'ailleurs du siege du gouvernement, les objections, soit d'honneur, ou de jalousie, ne pouvoient raisonnablement les arrêter. Mais, quoique le Parlement n'eût à vaincre que le motif vulgaire de l'antipathie nationale; on le vit persister avec tant d'opiniâtreté dans ce préjugé, que tous les efforts, pour une parfaite union, n'aboutirent qu'à l'abolition des loix militaires, anciennement établies d'un Royaume à l'autre.

On observa que plusieurs démarches précipitées, qui suivirent de près l'accession du Roi, & dans lesquelles il n'avoit pas eu d'autre vûe que de favoriser son plus cher projet, y furent moins utiles que nuisibles. De sa propre autorité, il avoit pris le titre de Roi de la grande Bretagne. Il avoit joint, sur sa monnoie, les enseignes & les pavillons, les armes d'Ecosse & celles d'Angleterre. Il avoit engagé les Juges de la Nation Angloise à déclarer, que tous ceux qui seroient nés dans l'un ou l'autre des deux Etats, depuis l'union des deux Couronnes, seroient tenus pour naturalisés de part & d'autre. Ce dernier point formoit une question délicate, & susceptible, suivant les idées du tems, de subtils raisonnemens pour & contre. C'étoit le même Roi; les Parlemens n'étoient pas les mêmes. Pour faire un même peuple des deux, il falloit supposer que l'autorité Souveraine réside principalement dans le Prince, & que ces assemblées parlementaires sont plus établies pour l'aider d'argent & de conseils, que revêues d'un pouvoir actif dans le Gouvernement. „ Il est évident, dit Bacon, dans ses discours sur le même point, que tous les „ Etats, à l'exception des seules Monarchies, subsistent par „ une loi qui les a précédés: car dans ceux où l'autorité est „ partagée entre plusieurs Officiers, non prépetuels, mais „ annuels

„ annuels & passagers, qui ne la reçoivent que par une élec-
 „ tion, à laquelle il n'y a que certaines personnes qui aient
 „ droit de suffrage, &c. ces méthodes recherchées supposent.
 „ nécessairement une loi précédente, écrite ou non écrite,
 „ qui leur a donné naissance & qui les dirige. Mais dans les
 „ Monarchies, surtout les Monarchies héréditaires, c'est-à-
 „ dire, lorsque plusieurs familles, ou tribus, se font soumises à
 „ une ligne, impériale ou royale, la soumission est plus natu-
 „ relle, plus simple, acquiert ensuite plus d'ordre & de per-
 „ fection par une loi subéquente, mais est véritablement fon-
 „ dée sur la nature. Ce raisonnement porte à croire que l'idée
 d'une Monarchie héréditaire & limitée, quoique supposée im-
 plicitement dans un grand nombre de transactions publiques,
 n'avoit pas encore été bien conçue, ou formellement expli-
 quée, par les Jurisconsultes & les Politiques d'Angleterre.

Si l'on excepte l'opiniâtreté des deux Chambres sur l'union ;
 & quelque atteinte portée à la Jurisdiction Ecclésiastique du
 Roi, la plupart de leurs autres mesures, pendant cette session,
 furent assez respectueuses, & même obligeantes pour le Sou-
 verain ; mais on y découvre néanmoins un esprit de vigilance,
 avec beaucoup d'attention pour le bien public & la liberté na-
 tionale. Les délibérations des Communes marquent aussi que
 cette Chambre contenoit un mélange de Puritains, qui s'y
 étoient acquis beaucoup d'autorité, & qui ne cessèrent point,
 à la faveur des préjugés de Religion, d'y suggérer des idées
 plus convenables à un Gouvernement populaire qu'à un Etat
 Monarchique. Les Communes, par le desir naturel de l'au-
 torité, prêtoient volontiers l'oreille à tout ce qui pouvoit
 augmenter leur pouvoir & leur influence.

On proposa, dans la Chambre, d'ordonner une plus rigou-
 reuse exécution des Loix contre les Papistes obstinés, & de faire
 quelque règlement pour tenir en bride les Protestans non-
 conformistes. Mais ces deux propositions déplurent également
 au Roi, qui fit défendre à l'Assemblée d'insister. Elle fut por-
 tée d'abord à regarder cet ordre comme une infraction de son
 privilège ; mais lorsqu'on l'eût avertie que les exemples n'en
 étoient pas rares, surtout pendant le regne d'Elisabeth, elle
 se rendit bientôt. Si les Communes avoient toujours été dis-

posées à prendre les exemples de ce regne pour regle de leur conduite, jamais elles n'auroient eu besoin d'entrer en dispute avec aucun de leurs Rois.

Les déprédations Espagnoles faisoient rettenir les plaintes des Négocians Anglois. La Chambre basse fit demander aux Seigneurs une conférence avec eux, dans la vûe de se joindre ensemble pour présenter là-dessus une adresse au Roi. Les Seigneurs prirent quelque tems pour délibérer sur cette demande, sous prétexte que l'occasion étoit importante & rare. Ils jugerent apparemment qu'on trouveroit extraordinaire & nouveau, que le Parlement se mêlât des affaires; & pour faire connoître qu'ils n'étoient pas guidés par l'esprit de faction ou par l'influence de la Cour, après quelque délibération, ils consentirent à la conférence. Aussitôt que toutes les affaires furent terminées, le Roi prolongea le Parlement.

Sédition des
Païsans.

Vers ce tems, les Païsans se souleverent dans Northamptonshire, sous un Chef nommé Regnolds, homme de basse condition. Ils entreprirent d'abattre tous les enclos, mais sans commettre d'autres désordres. Cette sédition fut aisée à réprimer; & quoiqu'on eût pris le parti d'y employer la douceur, quelques-uns des Chefs furent punis. Mais quelque légère qu'elle paroisse en elle-même, elle étoit grave dans sa principale source. C'étoit alors, & depuis quelque tems, un usage fort commun en Angleterre, d'abandonner le travail de l'agriculture, & d'enclorre les champs de haïes ou de pieux, pour le pâturage. Cet abus dépeuploit le Roiaume, ou s'opposoit du moins à la multiplication qu'on pouvoit espérer, d'une augmentation continuelle de l'industrie & du commerce. Dans ce sens, la regle commune, que la richesse est mere de la population, demande quelque restriction. A mesure que l'opulence du Peuple s'étoit accrue, le luxe & l'intempérance avoient suivi dans la même proportion; & la plupart ne se bornoient plus au pain, comme leurs peres, pour leur principale nourriture. Les champs, convertis en pâturages, demandoient moins de culture, & par conséquent emploïoient moins de bras. On voïoit aussi qu'un Païsan, devenu plus riche, ne manquoit pas de former des plans d'une plus grande étendue; ce qui rendoit de toutes parts les Métairies beaucoup plus rares.

En effet , ces nouvelles entreprises , qui renfermoient un terrain plus vaste , étoient bien plus aîlées à ménager en pâturages qu'en lobour ; autre retranchement d'ouvriers , qui contribuoit encore à la diminution du Peuple. Cependant il est probable que ce que la campagne avoit perdu , étoit tourné au profit des grandes Villes.

L'année suivante n'offre rien de mémorable : mais au Printems de celle d'après , on vit , après une longue négociation , finir par une treve de douze ans , cette guerre , qui avoit été poussée avec tant de furie depuis près de cinquante ans , entre l'Espagne & les Etats des Provinces Unies. Jamais querelle n'avoit paru commencer avec plus d'inégalité. Jamais on n'en avoit vu finir avec plus d'honneur , pour le plus foible parti. Du côté del'Espagne étoient réunis , le nombre , les richesses , la discipline & l'autorité ; de l'autre , on ne trouve que l'attachement à la liberté & l'enthousiasme de Religion. Guillaume , Prince d'Orange , fut donner , par sa prudence , de la stabilité à la furie des Peuples , & leur apprit , d'abord derrière leurs murs , ensuite en plein champ , l'art de réduire la tyrannie inflexible de l'Espagne. Par des coups fermes & redoublés , ils ébranlerent l'Edifice mal formé de cette énorme Puissance. Ils combattirent leur formidable ennemi dans les mers inconnues des deux Indes , & retournerent dans leur pais chargés de richesses & d'honneur. Le malheureux Orient , qui ne connoissoit point d'autre Gouvernement que le Despotisme , fut étonné de voir obéir des hommes à l'invisible & muette autorité des Loix , & regarda , comme un prodige incompréhensible , le noble principe de la liberté dont ces braves Etrangers étoient animés. L'Europe même , qui avoit vu , dans les Histoires Grecque & Romaine , l'esprit de liberté surmonter toutes sortes d'obstacles humains , fut frappée d'admiration en le voiant ici , dans cette singuliere contrée qui paroît comme enlevée à la mer , soumettre à son glorieux ascendant les élémens mêmes. Les entreprises militaires de la République maintinrent ses armées ; & joignant l'industrie pacifique à la valeur militaire , elle se trouva capable , par sa propre force , de se soutenir d'elle-même , & par conséquent de se reposer moins sur ces Puissances voisines , que leur jalou-

JACQUES I.

1607.

Effets de l'Esprit de liberté.

JACQUES I.

1607.

Le contrat de l'Espagne lui avoit fait trouver prêtes à l'encourager dans sa révolte. L'orgueil de cette Monarchie l'aveugloit depuis long-tems sur ses intérêts, & lui avoit fait rejeter toute proposition d'accommodement avec ses Sujets rebelles; mais s'apercevant, dans l'intervalle, que les forces maritimes des Etats avoient coupé toute communication entre ses Provinces, elle consentit enfin à traiter avec eux comme avec un peuple libre, & même à renoncer solennellement à tous droits & toutes prétentions sur leur souveraineté.

Ensuite, par la médiation réunie & la garantie de la France & de l'Angleterre, le Traité fut conduit facilement à sa perfection. Toutes les apparences extérieures d'honneur & de considérations, furent également rendues à ces deux Couronnes; mais les Etats Généraux, comme tous les Peuples de l'Europe, pensoient bien différemment des Princes qui les portoit. L'économie & la vigueur, les deux principales sources de la considération parmi les nations étrangères, brilloient avec autant d'éclat dans Henri, qu'elles paroissent languir dans Jacques. Au mépris pour le Monarque Anglois, la France sembloit avoir joint un degré considérable de jalousie & d'aversion; sentimens néanmoins assez mal fondés. Jacques étoit juste & de bonne foi, dans toutes ses transactions avec ses Alliés; mais il paroît, par tous les Mémoires de ce tems, que chacune des autres Puissances le jugeoit partial pour ses adversaires, & le soupçonnoit d'être entré contre elle dans quelques mesures secrètes; tant les hommes ont peu d'équité dans le jugement de leurs propres affaires, & tant il y a de danger dans l'entière neutralité que le Roi d'Angleterre affectoit.

1610.

6 Février.

Parlement.

Le peu de part qu'il prit aux affaires étrangères, rendit les événemens domestiques, sur tous ceux du Parlement, les plus intéressans de son regne. Une nouvelle assemblée fut convoquée au Printems. Les espérances du Roi étoient de recevoir des subsides; celles des Communes, de mettre des bornes à son exorbitante prérogative. Le Comte de Salisbury, Grand Trésorier, depuis la mort du Comte de Dorset, fit l'exposition des besoins du Roi, d'abord à la Chambre des Seigneurs; ensuite devant un Comité des Communes. Il in-

sista sur les dépenses inévitables, pour l'entretien de la Marine, & pour appaiser une sédition qui s'étoit élevée depuis peu en Irlande; il parla de trois nombreuses Cours qui étoient à la charge du Roi, la sienne, celle de la Reine & celle du Prince de Galles; il observa que la Reine Elisabeth, quoique femme, avoit reçu d'abondans subside pendant les dernières années de son règne, qui n'avoient été dispendieuses que pour elle-même; il assura qu'elle avoit toujours fait une extrême dissipation des terres de la Couronne, expédient, à la vérité, qu'il l'avoit mise en état de fournir à ses besoins sans se rendre incommode à son peuple, mais qui n'avoit pu manquer de multiplier beaucoup les besoins de son successeur: de toutes ces suppositions, il conclut qu'il n'étoit pas étrange que le revenu du Roi se trouvât d'environ quatre-vingt mille livres sterling au-dessous de sa dépense ordinaire, sans y comprendre les casualités, dont l'estimation ne devoit jamais être moins d'un quart des Charges annuelles. Ainsi la Couronne se trouvant actuellement chargée d'une dette si considérable & si pressante, il en inféra la nécessité absolue d'un prompt & ample subside. Mais tant de raisons, que Jacques fit valoir lui-même dans un discours adressé aux deux Chambres, ne firent aucune impression sur les Communes. Cependant, pour ne pas choquer ce Prince par un refus absolu, elles lui accorderent seulement un quinzième, c'est-à-dire, au plus cent mille livres. Ainsi Jacques eut la mortification d'avoir découvert inutilement ses besoins, & demandé du secours à des Sujets, qui n'avoient point assez d'indulgence ni de considération pour lui.

Entre les sujets de mécontentement & de querelle, qui commençoient à se multiplier chaque jour, & qui devenoient inévitables, entre le Roi & le Parlement, l'article des subsides ne doit pas être regardé comme un des moins graves. Après la découverte & la conquête des Indes Occidentales, l'or & l'argent étoient devenus, de jour en jour, plus communs en Angleterre, comme dans les autres parties de l'Europe; & le prix des denrées & des provisions étoit monté plus haut qu'on ne l'avoit jamais vu depuis la décadence de l'empire Romain. Comme le revenu de la Couronne n'étoit

Sources de querelles entre le Roi & le Peuple.

JACQUES I.

1610.

pas augmenté à proportion (a), le Prince, qui se trouvoit insensiblement réduit à la pauvreté, au milieu des richesses de ses Sujets, avoit besoin d'un supplément de fonds, pour se maintenir au même degré de magnificence & de force que les Monarques ses Prédécesseurs. Mais tandis que l'argent étoit dans cette abondance en Angleterre, il faut observer que dans le même tems, & probablement par cette cause même, l'industrie & tous les Arts y firent de merveilleux progrès. L'élégance, & tout ce qui sert aux délices de la vie, y fut non-seulement mieux connu, mais plus cultivé dans toutes les conditions. Les Officiers du Roi, civils & militaires, ses Courtisans, ses Ministres, exigèrent de plus gros appointemens du Prince appauvri, & ne se contentèrent plus de la vie simple de leurs ancêtres. Le Prince commença de son côté à regarder une augmentation de pompe & de splendeur comme nécessaire, pour soutenir la dignité de son caractère, & pour conserver sur ses Sujets la supériorité dont ses Prédécesseurs avoient joui. Il n'étoit pas moins naturel qu'il désirât de l'égalité, & de la proportion, avec les autres Souverains de l'Europe; & comme il n'y en avoit pas un qui n'eût augmenté ses revenus, & multiplié les taxes, le Roi d'Angleterre jugea raisonnable que ses Sujets, qui étoient généralement plus riches que ceux des autres Etats, supportassent patiemment le fardeau de quelques nouvelles impositions.

Malheureusement pour lui, ces mêmes richesses, joint à l'augmentation des lumières, produisirent, dans les Anglois, des sentimens opposés: elles leur inspirèrent un esprit de liberté & d'indépendance, & les disposèrent à marquer aussi peu d'égard pour les menaces, que pour les prières de leur Souverain. Pendant que les Barons avoient possédé leurs immenses propriétés & leurs vastes Jurisdiccions, ils étoient sujets à mettre le Monarque en danger & tout le Gouvernement en confusion. Mais souvent cette confusion, à son tour, étoit devenue favorable au Monarque, en faisant sentir au Public la nécessité de rentrer sous le joug, pour le rétablissement

(a) Outre la grande dissipation des terres de la Couronne, les Rentes féodales n'augmenterent point, & les autres

terres furent louées à long termes, fort au-dessous de leur valeur actuelle.

de la Justice & de la tranquillité. Lorsque le Statut des
 aliénations & accroissement du Commerce eurent mis la
 balance de propriété entre les mains des Communes, la si- JACQUES I.
 tuation des affaires & les dispositions du Peuple devinrent 1610.
 susceptibles d'un plan plus régulier de liberté, & les Loix
 ne furent plus soutenues par la seule autorité du Souverain:
 & quoique dans l'intervalle, entre le déclin des Pairs &
 l'expérience que le Peuple fit de sa force, les Princes aient
 pris un pouvoir si peu borné, que la constitution se trouva
 presque anéantie sous le poids de leurs prérogatives, les
 Communes ne furent pas plutôt réveillées de leur léthargie,
 qu'elles parurent étonnées du danger, & qu'elles prirent la
 résolution de mettre leur liberté à couvert, par des barrières
 plus fermes que leurs Ancêtres n'en avoient jamais établi.

Si Jacques eut été plus œconome, il auroit pû se garder
 un peu plus longtems de cette crise; & prenant la patience
 d'attendre une occasion favorable pour grossir & fixer son
 revenu, il auroit pû conserver toute l'autorité qui lui avoit
 été transmise. D'un autre côté, si les Communes eussent été
 capables d'un peu plus d'indulgence & de générosité pour
 leur Prince, elles auroient pû tirer avantage de ses besoins,
 & l'engager, par leurs complaisances, à se départir paisible-
 ment du plus dangereux article de ses prérogatives. Mais
 Jacques étoit un étranger, qui connoissoit peu l'art de la po-
 pularité; & les Communes étoient aigries par leurs préjugés
 de Religion. Dans cette situation respectueuse, il n'est pas sur-
 prenant que pendant tout le cours de ce regne, on trouve à
 peine un seul intervalle de confiance & d'amitié mutuelles
 entre le Prince & le Parlement.

Quelques années auparavant, Jacques, par sa seule pré-
 rogative, avoit mis du changement dans toutes les Douanes,
 en assujettissant presque toutes sortes de marchandises à de
 nouvelles impositions. Les exemples d'un si dangereux exer-
 cice du pouvoir, n'étoient ni récents, ni en grand nombre.
 On en vit un sous le regne de Marie, un autre au com-
 mencement du regne d'Elizabeth; & c'étoient les deux
 derniers. Mais comme on s'étoit soumis aux impositions de
 ces deux Reines, & qu'elles continuoient encore de se lever,

JACQUES I.

1610.

elles sembloient jetter quelque doute sur une question fort importante. On doit observer aussi d'une part, que dans plusieurs occasions, les Rois d'Angleterre s'étoient attribué, comme une de leurs prérogatives, la direction du commerce Etranger, & qu'anciennement ce commerce étoit administré par des Etrangers, qui en étoient plus dévoués à l'autorité Royale. D'autre part, il est certain que les droits de *Tonnage* & de *Pondage* (a) avoient été ordinairement levés par autorité du Parlement, & que pour avoir été régulièrement continués, ils n'en avoient pas été moins reçus comme un don libre du Peuple. Dans la session présente, les Communes firent des remontrances au Roi contre une prétention, sans contredit la moins supportable de toutes celles qu'il forma pendant son regne. Elles observerent " que les raisons de
 „ cette pratique pouvoient être étendues beaucoup plus loin,
 „ & même jusqu'à la ruine de l'ancienne liberté du Royaume
 „ & du droit de propriété des Sujets sur leurs terres & leurs
 „ autres biens. „ Enfin quoique le Roi leur eût expressément défendu de toucher à cette prérogative, elles passerent un Bil, (b) par lequel ces impositions étoient abolies. Mais il fut rejeté par la Chambre des Seigneurs.

Dans un autre adresse au Roi, elles firent des objections contre l'usage d'emprunter par des Ordonnances de comptant, & demanderent que les Sujets ne pussent être forcés de prêter de l'argent à S. M. ni de donner des raisons de leur refus. Il s'éleva aussi quelques murmures dans la Chambre, contre le monopole du Privilège pour la vente des vins: à la vérité, ces prêts forcés & ces monopoles étoient établis sur quantité d'exemples récents, quoique diamétralement opposés à tous les principes d'un gouvernement libre (c).

(a) Droit du fou pour livre, accordé au Roi sur l'Entrée & la sortie des Marchandises.

(b) Projet d'Acte.

(c) La Réponse du Roi se trouve dans les Mémoires de Winwood. « Au troisième & quatrième article, nommément qu'il fût permis d'arrêter les Domestiques du Roi sans sa permission, & que personne ne pût être forcé de prêter de

» l'argent, ni de donner raison de son refus, sa Majesté nous fit répondre que
 „ comme nous avions cité des exemples
 „ anciens pour fortifier ces demandes,
 „ il ne s'en rapportoit point à des exemples
 „ tirés d'un tems d'usurpation, ou
 „ de foiblesse des Princes, ou de hardiesse
 „ excessive & de licence des Sujets; qu'il
 „ ne désiroit point le gouvernement d'une
 „ société, où les Sujets fussent sûrs de tout

Les

Les Communes firent éclater aussi quelque mécontentement des proclamations (a) du Roi. Jacques leur dit "qu'il n'ignoroit pas que suivant la Constitution & la Police du Royaume, les proclamations n'étoient pas d'une force égale à celle des Loix ; mais qu'il regardoit comme un devoir pour lui & comme un pouvoir inséparable de la Couronne, de réprimer, ou de prévenir, les désordres & les inconvéniens contre lesquels il n'existoit aucune Loi, & qui pouvoient devenir fort pernicious à ses Sujets, si le remède n'y étoit provisionnellement apporté, jusqu'à la convocation du Parlement. Et cette prérogative, ajouta-t-il, nos Prédécesseurs en ont usé & joui, dans les derniers comme dans les anciens tems. Sur quoi l'on peut observer, que les intervalles entre les Assemblées étoient souvent assez longs, pour obliger en effet le Prince d'user de sa prérogative dans ce tems ; & c'étoit une maxime établie, parmi les Jurisconsultes, que toutes les Proclamations d'un Roi étoient abrogées par sa mort. Mais on ne connoît aucune maxime de raison ou de politique, qui puisse expliquer ce que c'étoit qu'une autorité, qui lioit les Sujets, & qui ne laissoit pas d'être inférieure à l'autorité des Loix. Cet exemple, & quantité d'autres, sont assez voir combien la Constitution Angloise étoit inintelligible avant que le Parlement se fût mis, par ses acquisitions, & ses usurpations continuelles, en état de l'établir sur des principes fixes de liberté.

Dans l'origine de la Réformation, le pouvoir Ecclésiastique n'étant entre les mains de personne, & semblant appartenir au premier Ravisseur, Henri V III, ne manqua point

JACQUES I.

1610.

" & n'espérassent rien ; que *submitter*
 " *principatum legibus*, & *submittere*
 " *principatum judicis*, étoient deux
 " choses fort différentes ; qu'il ne vou-
 " loit pas laisser à la poltronerie des mar-
 " ques d'une telle foiblesse dans son
 " regne, & que par conséquent sa con-
 " clusion étoit, *non placet petitio*,
 " *non placet exemplum* ; avec cette mi-
 " tigation néanmoins, qu'en matière
 " de peus forcés, il ne résisteroit point
 " les excuses raisonnables, & que My-
 " lord Chambellan ne refuseroit l'ar-

" rêt d'aucun Domestique de Sa Ma-
 " jesté lorsqu'on lui en feroit voir
 " une juste cause. *Brinwood, Tom. 3.*
 " p. 193. *Second Edit.* Cependant le
 " Parlement reconnu, avec actions de
 " grâces au Roi, qu'il avoit accordé plus
 " de liberté, à disposer sur ses préroga-
 " tives, qu'aucun de ses Prédécesseurs.
 " En effet, il avoit expressément permis
 " aux Chambres de produire tous leurs
 " griefs, sans exception.

(a) C'est ce qu'on nomme en France
 Edits, Déclarations du Roi.

de s'en saisir, & de l'exercer même jusqu'au dernier degré de tyrannie. Edouard continua d'en jouir. Il fut recouvré (a) par Elisabeth ; & cette ambitieuse Princeſſe pouſſa la jaloſie ſi loin, pour cette fleur de la Couronne, qu'elle fit de ſévères réprimandes au Parlement, lorsqu'il entreprit d'y toucher ; ne fût-ce que pour ordonner un jeûne, ou pour régler l'observation du Dimanche : & le reſpect des Communes, pour ſon autorité, alla dans ces occaſions, juſqu'à ſe ſoumettre & lui demander pardon. Mais les Parlemens de Jacques furent moins dociles : Ils haſardèrent de lever les yeux, & d'examiner cette prérogative. C'étoit une vaſte portion du Gouvernement, qu'ils voïoient entre les mains du Roi ſeul, ſans aucune communication avec le Parlement. Ils conſidérèrent, qu'elle n'admettoit aucunes bornes. Ils ſavoient que dans les ſiècles précédens, le Pontife de Rome, ſous le voile de la Religion, avoit gagné terrain par degrés, pour uſurper entièrement le pouvoir civil. Ils appréhenderent des effets encore plus dangereux, de la prétention de leur propre Souverain, qui réſidoit parmi eux, & qui jouiſſoit, ſur quantité d'autres points, d'un pouvoir ſi peu limité. En un mot, ils jugèrent abſolument néceſſaire de le dépouiller de cette prérogative ; & dans la Séſſion précédente, ils portèrent un Bil contre l'établiſſement d'aucune Loi Eccléſiaſtique, ſans le conſentement des deux Chambres. Mais celle des Seigneurs, comme il arrivè ordinairement, défendit les barrières du Trône, & rejeta le Bil.

Dans la même Séſſion, les Communes ſe bornerent à des Remontrances, contre les procédés de la Cour de *Haute commiſſion*. Cette Cour, établie par la Reine Elisabeth, étoit compoſée d'un égal nombre d'Eccléſiaſtiques & de Laïques, tous nommés par la Couronne. Leur Jurifdiſtion embraiſſoit toutes les affaires Eccléſiaſtiques ; & leurs Sentences étoient à diſcrétion, ou, ſuivant le langage des Communes, véritablement arbitraires. La Chambre Étoilée, qui étoit compoſée des Juges du Conſeil privé, exerçoit la même autorité dans les matieres civiles. Il ne falloit pas beaucoup de pénétration,

(a) On ſait les changemens arrivés ſous le regne de Marie.

pour reconnoître l'extrême danger qui menaçoit la liberté, de la part d'un pouvoir à discrétion, dans un Gouvernement Monarchique. Mais Jacques, comme on avoit dû s'y attendre, rejeta la proposition des Communes. Il jugeoit, sans doute, qu'outre une grande diminution de son autorité, l'abolition de tous les pouvoirs de cette nature entraînoit quantité d'inconvéniens ; & que les Loix les plus sages ne pouvant pourvoir à toutes les suppositions, on devoit bien moins l'espérer de celles qui n'avoient point encore un degré suffisant d'exactitude & de perfection.

JACQUES I.

1610.

Mais l'affaire, qui fit la principale occupation des Communes, dans cette Assemblée, fut l'abolition des Garde-nobles, & du droit de *Purveyance* ; deux prérogatives, plus ou moins combattues par tous les Parlemens du regne de Jacques. Les Communes prirent toutes les voies dont elles pouvoient espérer du succès. Elles offrirent, au Roi, un revenu équivalent aux pouvoirs qu'il devoit abandonner ; & le Roi prêta l'oreille à cette proposition. Après de longues disputes, il consentit à se dépouiller de l'une & l'autre prérogative, pour la somme annuelle de 200000 livres sterling, qui lui furent accordées. Il ne restoit aux Communes, pour la conclusion du marché, que d'assigner les fonds sur lesquels on devoit lever cette somme. La Session étoit trop avancée, pour en espérer la fin d'une affaire si difficile. On se rassembla néanmoins avant la fin de l'année, & la question fut reprise ; mais, après y avoir apporté tant de chaleur, on ne put trouver le moyen de la terminer. les Journaux de cette Session ne sont pas venus jusqu'à nous ; & les Historiens de ce siècle s'étant peu attachés aux discussions Parlementaires, dont ils ne connoissent point assez l'importance, on ignore ce qui peut avoir causé cette lacune. Il paroît uniquement, que le Roi fut extrêmement choqué de la conduite du Parlement, & qu'il le cassa bientôt. C'étoit le premier dont il avoit fait la convocation, & sa durée fut d'environ sept ans.

Au milieu de ces assauts, plus ou moins violens, contre les prérogatives de la Couronne, le Roi fit éclater, avec aussi peu de ménagement que jamais, les hautes idées qu'il avoit conçues, de la Monarchie & de l'autorité souveraine. Dans un

JACQUES I.

1610.

Discours même qu'il fit pour demander des subsides, & qui naturellement devoit répondre au dessein qu'il avoit de se concilier le Parlement; il s'exprima dans ces termes: " Je conclus donc, touchant le pouvoir des Rois, par cet axiome, de Théologie, *que disputer le pouvoir de Dieu, est un blasphème*; mais que les Théologiens peuvent, sans offense, disputer de la volonté de Dieu, & que cette dispute, ou cette discussion, est un de leurs exercices ordinaires. De même, c'est une révolte dans les Sujets, de disputer sur ce qu'un Roi peut faire dans toute l'étendue de son pouvoir. Mais les Rois justes seront toujours prêts à faire connoître ce qu'ils veulent faire, ils ne veulent point encourir la malédiction du Ciel. Pour moi, je ne serai jamais content qu'on dispute sur mon pouvoir, mais je serai toujours disposé à faire connoître les motifs de mes actions, & même à les régler par *mes Loix* ". Assurément, quelque étendue que les prérogatives des Rois d'Angleterre eussent dans ce siècle, ces expressions devoient paroître offensantes. Mais observons que comme le Despotisme du Roi étoit plus spéculatif que pratique, on peut dire tout le contraire de l'indépendance des Communes sous son regne. Quoiqu'assez fortement soutenuë, par leur situation présente & par leur disposition, elle étoit encore trop récente, pour être fondée en principes & en système (a).

(a) Il est assez remarquable que Jacques, dans un Livre qu'il publia peu de tems avant son accession au Trône d'Angleterre, sous le titre de *véritable Loi des Monarchies libres*, assure qu'un bon Roi, quoiqu'il soit au-dessus de la Loi, y conformera volontiers ses actions, pour donner l'exemple à ses Sujets, & de sa volonté libre, mais non comme obligé ou soumis à cette Loi. Dans un autre endroit, suivant la Loi fondamentale, déjà citée, nous voyons, dit-il, que dans un Parlement, qui n'est que la principale Cour du Roi & de ses Vaux, les Loix sont demandées par ses Sujets, & portées par lui à leur prière & de leur avis; car quoi que le Roi fasse journellement, sans

aucun avis du Parlement ou Etats; des Statuts & des Ordonnances qui imposent les peines qu'il juge à propos, il n'est cependant au pouvoir d'aucun Parlement de faire aucune sorte de Loi ou de Statut, sans l'application du Sceptre, pour y donner la force de loi. On ne peut supposer, que dans une conjoncture si critique, Jacques fût assez peu sensé pour choquer ouvertement, sur un point de cette importance, les principes universellement établis dans son siècle. Au contraire, les Historiens nous assurent que rien ne contribua tant à faciliter son accession, que la bonne opinion que les Anglois avoient de lui, fondée sur ses savans & judicieux écrits. Au reste la question concernant le pouvoir

Cette année fut distinguée par un événement fort mémorable, qui causa d'autant plus d'alarme aux Anglois, qu'ils s'y crurent intéressés; le meurtre du Roi de France, par le poignard du fanatique Ravaillac. L'expérience, la réputation que ce Prince héroïque avoit acquise pendant une si longue fuite d'années, les trésors qu'il avoit amassés, les armées qu'il avoit levées & disciplinées, étoient sur le point d'être employées à quelque haute entreprise, qui auroit probablement changé la face de l'Europe; lorsque le cours de la gloire fut interrompu par un pieux Insensé, qui sacrifia sa propre vie & celle de son Roi à ses détestables préventions. Si les desseins, que les compilateurs des Mémoires de Sully attribuent à ce Prince, avoient l'air moins chimérique, ils pourroient être admis en faveur du témoignage dont cette relation est appuyée: mais, pour les juger réels, il faut supposer qu'il les avoit médités & digérés fort long-tems; & cependant on doit observer que l'année précédente, il avoit puissamment servi à la conclusion de la paix entre l'Espagne & les Provinces unies; mesures, par lesquelles il s'étoit privé du secours de ses Alliés les plus fermes, & les plus capables de seconder ses entreprises. Il est plus probable que la guerre, qu'il avoit dessein de faire à l'Espagne, étoit un effet soudain de l'ambition, de la vengeance, ou de l'amour, dans un Roi puissant & belliqueux, qui ne respiroit depuis long-tems que l'occasion d'attaquer son ennemi, & qui s'y trouvoit excité tout d'un coup par quelque nouveau sujet de ressentiment. Sa mort fit souffrir à la gloire de la Monarchie Françoisé une

JACQUES I.

1610.

3 de Mai.
Mort du
Roi de France.

Royal, étoit devenu alors un point fort dangereux; & sans employer des termes ambigus & vagues, qui ne déterminoient rien, il étoit impossible de satisfaire à la fois le Roi & le Parlement: le Docteur Cowell, qui avoit relevé les prérogatives Royales en termes trop clairs, encourut alors l'indignation du Parlement. Le Roi même, après ses magnifiques discours, eut recours, pour le sauver, à une dilinition qu'il établit entre un Roi *in abstracto*, & un Roi *in concreto*. Un Roi, dans le sens abstrait, avoit, dit-il,

tout pouvoir; mais un Roi *concret* étoit obligé d'observer les Loix du Pais qu'il gouvernoit; mais comment obligé? Par la seule conscience. Ses Sujets étoient-ils en droit de lui résister, & de défendre leurs privilèges? C'est ce qu'il ne jugea point à propos d'expliquer. En effet, ce point est si difficile, que jusqu'à aujourd'hui, quelques libertés qu'on puisse se donner dans les discussions particulières, les Loix conservent toujours là-dessus un profond silence.

JACQUES I.

1610.

éclipse de quelques années ; & ce Roïaume , tombant sous une administration foible , accompagnée de factions & de désordres , la grandeur Autrichienne recommença bientôt à paroître formidable à l'Europe.

En Angleterre , cet événement fit un peu revivre la haine contre les Catholiques ; & quelques-unes des Loix , qui n'avoient été portées que pour la terreur , furent exécutées plus sévèrement.

1611.

Arminianisme.

Quoique la timidité & l'indolence de Jacques l'aient comme fixé , pendant la plus grande partie de son regne , dans une prudente inattention aux affaires étrangères , cette année fit naître , en Europe , un événement dont l'importance le réveilla de sa léthargie , & lui fit rappeler toute l'ardeur de son zèle. Un Professeur en Théologie , nommé *Vorst* , disciple d'Arminius , avoit été appelé d'Allemagne en Hollande ; & comme il différoit de sa Majesté Britannique sur quelques points délicats , qui concernoient l'essence intime & les décrets de Dieu , il fut regardé comme un rival dangereux en réputation scholastique , & forcé ensin de succomber sous les syllogismes ou les éluder. Si Jacques manqua de vigueur dans les autres incidens de son regne , il la poussa ici jusqu'à la hauteur & l'insolence. Les Etats , après diverses remontrances , furent obligés d'ôter sa chaire de Théologie à *Vorst* , & de le bannir de leur domaine. La persécution du Roi d'Angleterre n'alla pas plus loin contre ce malheureux Professeur ; quoique Sa Majesté eût insinué fort charitablement aux Etats , “ qu'à l'égard de brûler *Vorst* pour ses blasphèmes & son atheïsme , il s'en rapportoit à leur sagesse chrétienne , mais que jamais Hérétique n'avoit été plus digne du feu. Il est remarquable qu'en ce tems , toute l'Europe , à l'exception de la Hollande , étoit encore dans l'usage de brûler les Hérétiques ; & les exemples n'en sont pas rares en Angleterre , sous le regne de Jacques. Les Hollandois mêmes se virent forcés , par des intrigues d'Etat , & par la tyrannie du Prince Maurice , d'abandonner leurs maximes de raison & d'humanité ; & bientôt , les ardens Persécuteurs signalèrent leur pouvoir par la mort du vertueux Barne-

volt, & par l'emprisonnement du vertueux & savant Grotius. Des querelles scholastiques, sur le libre arbitre, sur la prédestination & sur la grace, produisirent ces violentes convulsions.

JACQUES I.

I 61 I.

Autant qu'il est possible de trouver quelque liaison parmi les systèmes de Théologie moderne, on observe que la doctrine des decrets absolus a toujours eu des rapports intimes avec l'esprit d'enthousiasme, parce qu'elle donne, aux Elus supposés, le plus grand sujet de joie, de triomphe & de sécurité, & qu'elle les exalte infiniment au-dessus du reste des hommes. Tous les premiers Réformateurs ont adopté ces principes; & sans parler des Mahometans d'Asie, les Jansénistes, Secte fanatique de France, n'ont pas manqué non-plus de les embrasser. Les établissemens Luthériens étant demeurés soumis à la Jurisdiction Episcopale, ce génie fanatique s'y est rallenti par degrés; & les esprits ont eu le tems de comprendre combien il seroit absurde de supposer que Dieu punit par des châtimens sans bornes, ce que lui-même, & de toute éternité, il a résolu par d'immuables decrets. Jacques, par son éducation Calviniste, tenoit fortement à cette doctrine; mais, vers la fin de son regne, son zele, pour le parti de l'Episcopat, l'engagea insensiblement à favoriser la Théologie plus douce d'Arminius. Dans un Docteur même de sa trempe, le vrai génie de la Religion l'emporta sur des opinions spéculatives; & son exemple fit abandonner par degrés, au Clergé Anglois, les plus rigoureux principes des decrets non conditionnels & de la réprobation absolue. Ces innovations causerent d'abord quelque bruit, qui fut bientôt étouffé par la furie des factions & des guerres civiles qu'on vit succéder; & les argumens scholastiques ne furent pas d'un grand poids, dans ces violentes disputes sur le pouvoir Ecclésiastique & Civil, dont la Nation fut agitée. Ensuite, c'est-à-dire, après le rétablissement du Trône Roïal, il se trouva que l'Eglise Anglicane, quoique toujours attachée à ses professions de foi précédentes, avoit entièrement changé sa doctrine spéculative, pour embrasser des opinions plus conformes au génie de sa discipline & de son culte, sans qu'il soit possible d'assigner précisément le tems de cette révolution.

JACQUES I.

1604

On se gardera bien d'oublier que vers le même tems, Jacques, dans son zele pour l'avancement de la Théologie polémique, érigea un Collège à Chelsea, pour l'entretien de vingt Ministres, dont l'unique occupation devoit être de réfuter les Catholiques & les Puritains. Tous les efforts du grand Bacon n'avoient pu procurer un établissement pour le progrès de la Philosophie naturelle ; & jusqu'aujourd'hui, les Anglois manquent d'une Société, dont l'emploi soit de polir & de fixer leur langage. L'unique encouragement, que les Rois d'Angleterre aient jamais donné à quelque vûe qu'on puisse rapporter aux Sciences, est ce court établissement de Jacques, qu'on trouvera même superflu, si l'on considère le malheureux goût pour la controverse dont toute la Nation étoit alors possédée.

1612.

Etat de l'Irlande.

Jacques se présente sous un jour plus favorable, lorsqu'il est regardé comme le Législateur de l'Irlande. La plupart des Institutions qu'il forma pour civiliser cette Isle, aiant été finies cette année, une legere digression sur ses soins ne paroîtra point étrangere au sujet. Il vantoit l'administration d'Irlande, comme son chef-d'œuvre ; & les témoignages historiques font voir en effet, que sur ce point, sa vanité n'étoit pas sans fondement. Quoique la domination des Anglois, sur cette belle Isle, remonte au-delà de quatre cens ans, on peut dire que jusqu'à la fin du regne d'Élisabeth, ils n'y avoient eu qu'une autorité de nom. Les Princes & les Seigneurs Irlandois, divisés entr'eux, étoient toujours prêts à reconnoître, par des témoignages extérieures d'obéissance, un pouvoir auquel ils n'étoient pas capables de résister : mais, comme on n'avoit jamais entretenu de forces constantes pour les retenir dans la soumission, ils retomboient aussitôt dans une véritable indépendance. Cependant, si l'autorité de l'Angleterre étoit trop foible pour introduire l'ordre & la subordination chez ces rudes Insulaires, elle suffisoit pour y arrêter la naissance de quelque génie entreprenant ; & sans y pouvoir établir aucune vraie forme de Gouvernement civil, elle étoit capable d'empêcher qu'il ne s'en élevât une, de la combinaison intérieure, & de la sujétion des Irlandois à leurs propres Princes. On confesse aussi que la plupart des Institutions Angloises

Angloises, par lesquelles cette Isle étoit gouvernée, étoient absurdes au dernier degré, & telles qu'aucun Etat n'en avoit jamais imaginé pour le maintien de sa domination sur des Provinces conquises.

La Nation Angloise, toute de feu pour le grand projet de subjuguier la France, projet, néanmoins, non-seulement le plus éloigné de toute apparence de succès, mais dont on ne pouvoit attendre que les plus pernicieuses suites, négligea toutes les autres entreprises auxquelles sa situation l'invitoit si fortement, & qui lui auroient apporté, quelque jour, une augmentation de richesses, de grandeur & de sécurité. La petite armée, qu'elle maintenoit en Irlande, ne reçut jamais de paix régulière; & comme on ne pouvoit lever d'argent dans une Isle qui n'en avoit point, on y donnoit aux Soldats le privilege de *Franç-quartier*. La rapine & l'insolence enflammerent la haine, qui avoit prévalu entre les Conquérans & la Nation conquise. Le défaut de sécurité parmi les Irlandois, aiant introduit le désespoir, servit à nourrir de plus en plus la paresse naturelle à ce Peuple sans police.

Mais les Anglois portèrent plus loin leur tyrannie mal conçue. Au lieu d'inviter les Irlandois à recevoir les usages plus civilisés de leurs Conquérans, ils refuserent, quoiqu'ardemment sollicités, de leur communiquer le privilege de leurs Loix; & de toutes parts, ils les traitèrent comme des étrangers & des ennemis. Sans protection du côté de la justice, ces malheureux habitans ne virent plus de ressource que dans la force; & fuyant le voisinage des Villes, dont ils ne pouvoient approcher avec sûreté, ils cherchèrent, dans leurs bois & leurs marais, un azile contre l'insolence & l'inhumanité de leurs maîtres. On les traitoit comme des bêtes farouches; ils le devinrent. Ils joignirent l'ardeur de la vengeance à leur barbarie, qui n'avoit jamais été bien apprivoisée; & de jour en jour ils devinrent plus intraitables & plus dangereux.

Les Rois d'Angleterre, regardant plus la Conquête des Irlandois dispersés, comme l'objet du tems & de la patience, que comme une source de gloire militaire, chargerent volontiers de cet office des Aventuriers, qui, levant des Troupes à leurs frais,quirent effectivement les Provinces de cette

Isle, & n'y chercherent que leur profit. On vit former, par ces audacieux Conquérens, des Principautés & des Jurisdiccions. ils s'arrogèrent le droit de faire la guerre & la paix, ils exercèrent la loi militaire, sur les Irlandois qu'ils avoient soumis, & par degrés sur les Anglois, qui les avoient aidés à les subjuguier; enfin lorsqu'ils crurent leur Domination bien établie, jugeant les Institutions Angloises moins favorables au soutien d'un Empire barbare, ils dégénérèrent en purs Irlandois, jusqu'à renoncer à l'habillement, au langage, aux mœurs & aux Loix de leur Patrie.

Cette imprudente conduite de l'Angleterre retint les Habitans naturels d'une Isle de sa dépendance, dans le même état d'abjection où les Parties Occidentales & Septentrionales de l'Europe étoient plongées, avant qu'elles eussent reçu la civilité & l'esclavage, de la police raffinée, & de la valeur irrésistible de Rome. A la fin même du seizième siècle, où tous les Arts de la vie civile étoient cultivés avec ardeur par toutes les Nations chrétiennes, cette Isle, dont le climat est tempéré, qui jouit d'un sol fertile, qui est accessible dans sa situation, & qui possède une infinité de Ports, ne laissoit pas, avec tous ces avantages, de se voir couverte d'Habitans, dont les usages & les mœurs leur donnoient beaucoup de ressemblance avec les Sauvages.

Comme l'ignorance & la brutalité des Irlandois étoient extrêmes, ils étoient fort au-dessous de cette inclination curieuse, & de cet amour de la nouveauté, qui avoient saisi tous les autres Peuples de l'Europe, au commencement du même siècle, & qui les avoient engagés dans des innovations & des disputes religieuses, dont ils ressentoient encore de si violentes agitations. L'ancienne superstition, & les pratiques de leurs Ancêtres, mêlées & souillées de quantité d'extravagantes opinions, conservoient encore sur eux tout leur empire; & d'ailleurs, dans leurs préjugés & leur mécontentement, c'étoit assez que l'exemple vint d'Angleterre, pour leur rendre la Réformation fort odieuse. La vieille opposition de mœurs, de loix & d'intérêt, fut enflammée par l'antipathie de Religion. Enfin, l'entreprise de subjuguier & de civiliser l'Irlande sembloit devenir, de jour en jour, plus difficile & plus effrayante.

Mais ce fut de l'extrémité du mal, qu'on vit naître le remède. Les Irlandois, aiguillonés par leurs Prêtres, & sollicités par l'Espagne, avoient pris ouvertement les armes contre le Gouvernement Anglois; & comme ils recevoient des secours d'hommes & d'argent de Philippe II., leur révolte annonçoit les plus dangereuses suites. La prudente rigueur d'Elisabeth fut réveillée. Elle fit passer la Mer à vingt mille hommes, qui, pendant plusieurs années, furent païés & recrutés régulièrement. Les expéditions guerrières furent conduites avec autant de méthode que de constance. La fierté des Irlandois fut entièrement abattue; les Espagnols se virent chassés; & le dernier acte de ce mémorable regne fut la pacification de l'Isle, & son asservissement sans retour à la domination Angloise.

JACQUES I.

1612.

Il restoit la plus épineuse partie du projet, qui étoit de civiliser des habitans barbares, de les réconcilier avec les Loix & l'industrie, & de rendre leur soumission, non-seulement durable, mais utile à l'Angleterre. Jacques l'entretenoit sur un plan ferme, régulier, & si bien concerté, que dans l'espace de neuf ans, suivant le Chevalier Jean Davis, il fit plus, pour la réformation de ce Roiaume, qu'on n'avoit fait en 440 ans, qui s'étoient passés depuis qu'on en avoit tenté la conquête.

Il étoit question, premierement, d'y abolir les usages qui tenoient lieu de Loix, & qui sembloient calculés pour tenir à jamais la Nation dans un état de barbarie & de désordre. Par la Loi, ou la Coutume, qui se nommoit *Brehon*, nul crime n'étoit puni de mort, sans en excepter les plus énormes; le Coupable en étoit quitte pour une amende pécuniaire. Comme le meurtre même n'exposoit pas à d'autre punition, chacun avoit son prix fixe, c'est-à-dire, une valeur attachée à sa personne, & proportionné à son rang; & celui qui étoit disposé à le paier, ne devoit pas craindre d'assassiner son Ennemi. Ce prix de chaque Irlandois étoit nommé son Eric. Lorsque le Chevalier Guillaume Fitz Williams, alors Viceroi del'Isle, dir à Maquire, que son intention étoit d'envoier un Scheriff dans le Canton de Fermanna, qu'on venoit d'ériger en Comté, soumis aux Loix d'Angleterre; "Votre Scheriff,

H ij

JACQUES I.

1612.

„répondit Maquire, sera bien reçu de moi : mais, commen-
 „cez par m'apprendre son Eric, ou la valeur de sa tête ; afin que
 „si quelqu'un de mes gens la lui coupe, je puisse lever cette
 „somme sur le Comté „. A l'égard de l'oppression, de l'ex-
 „tortion & d'autres offenses, on y faisoit si peu d'attention,
 qu'elles n'avoient aucun châtement réglé, & que jamais on
 n'en obtenoit de réparation.

Le *Gavelkinde*, & le *Tanistry*, deux autres Coûtumes, qui regardoient la propriété des biens, n'étoient pas moins absurdes. A la mort d'un particulier, sa Terre, en vertu du *Gavelkinde*, étoit divisée entre les mâles du Sept, ou de la famille, bâtard & comme légitimes. Après le partage, s'il mourroit quelqu'un du Sept, sa portion n'étoit pas divisée entre ses fils ; mais le *Cheiftain*, à sa discrétion, faisoit un nouveau partage des Terres entre tous les mâles du Sept. Comme cet usage ne laissoit à personne une propriété fixe ; bâtir, planter, enclore, cultiver, améliorer les Terres, étoient autant de peines perduës.

Les *Cheiftains* & les *Tanistes*, quoique successeurs apparens de ceux qui les avoient précédés, & descendus des principales familles, n'étoient pas héréditaires ; ils étoient établis par élection, ou plutôt par la force & la violence. Leur autorité étoit absolue ; & quoiqu'il y eût des Terres assignées à leur office, leurs profits résultoient principalement des exactions, des droits & des contributions, pour lesquelles il n'y avoit point de Loi fixe, & qu'ils levoient à leur gré. De-là ce Proverbe, établi dans la Nation Irlandoise ; “qu'ils habitoient à l'Ouest de la Loi, „ qui habitoit elle-même au delà de la Rivière de Barrow. Ils entendoient cette partie de leur Pais, qui étoit habitée par les Anglois, & qui n'avoit pas plus de vingt mille d'étendue dans le voisinage de Dublin.

Après avoir aboli ces grossiers préjugés, & leur avoir substitué les Loix Angloises, Jacques, aiant pris les Irlandois sous sa protection, entreprit de les gouverner, par une administration régulière, où le Militaire & le Civil furent compris. Il entretint un nombre de Troupes suffisant, avec des Inspecteurs pour la discipline ; & leur passe fut envoyée d'Angleterre, dans la seule vûe d'arrêter les pillages, qui étoient passés en

habitude sous les regnes précédens. Lors qu'Odoghartie excita un soulèvement, on fit passer un renfort de Troupes en Irlande, & le feu de la révolte fut éteint presque aussitôt.

JACQUES I.

1612.

La tranquillité se trouvant d'abord établie par un pardon général, Jacques forma des circuits, bannit l'oppression, fit administrer la justice, & punir sévèrement toutes sortes de crimes & défordres. Comme les Irlandois s'étoient universellement engagés dans la révolte contre la Reine Elisabeth, on exigea rigoureusement leur renonciation à tous les droits de juridictions séparées, qu'ils avoient obtenus dans un autre tems; & l'on ne souffrit plus, dans toute l'étendue de l'Isle, d'autre autorité que celle du Prince & de la Loi. On demanda même une résignation de tous les biens; & lorsqu'ils furent restitués aux Propriétaires, ce fut sous des conditions capables de garantir le Peuple, à l'avenir, de toute espèce de tyrannie & d'oppression. La valeur des droits, que les Nobles exigeoient ordinairement de leurs Vassaux, fut fixée; & toute autre exaction arbitraire, défendue sous de rigoureuses peines.

Toute la Province d'Ulster (a) étant tombée à la Couronne, par un Aîte de prescription contre les Rebelles, on établit une Compagnie à Londres, pour former de nouvelles Colonies dans cette fertile Contrée. La propriété des Terres fut divisée en portions médiocres, dont la plus grande ne contenoit pas plus de 2000 acres. On y fit passer des Tenanciers, d'Angleterre & d'Ecosse. Les Irlandois furent éloignés des Montagnes & des lieux capables de défense, & cantonnés dans les Pais plats. On leur enseigna l'Agriculture & les Arts. On pourvût à leur sureté, dans des Habitations fixes. On imposa des punitions pour le pillage & le vol. Ainsi, de la plus sauvagerie & la plus défordonnée des Provinces de l'Irlande, Ulster devint bientôt celle où le regne des Loix & d'une heureuse culture parut le mieux établi.

Telles furent les mesures par lesquelles Jacques introduisit l'humanité & la Justice dans une Nation, qui n'étoit jamais sortie jusqu'alors de la plus profonde barbarie. Nobles soins !

(a) Ou *Ultonia*.

JACQUES I. fort supérieurs à la vaine & criminelles gloire des Conquêtes ;
1612. mais qui demandent des siècles d'attention & de persévérance ,
 pour conduire de si beaux commencemens à leur perfection.

Vers le même tems , l'Angleterre vit exercer un acte louable de justice , sur le Lord Sanquhir , Ecoffois d'une race illustre , qui s'étoit souillé par un lâche assassinat (a). La Nation Angloise , généralement mécontente des Ecoffois , parut furieuse de ce crime , où l'atrocité alloit de pair avec la bassesse. Mais Jacques apaisa les cris publics , en faisant prévaloir la rigueur des Loix sur l'intercession des Amis & de la famille du coupable.

6. III. Cette année , la mort soudaine du Prince Henri répandit
 6 Novembre. une douleur universelle dans la Nation. Quoique la jeunesse
 Mort du Prince Henri. & la naissance royale soient deux avantages fort imposans ,
 qui forment une puissante prévention en faveur de tous les Princes , c'est avec une complaisance distinguée que les Historiens parlent de Henri ; & son mérite , à toutes sortes d'égards , semblent avoir passé les bornes communes. Il n'avoit pas dix-huit ans ; & dans sa conduite il montrait déjà plus de dignité , il imposoit plus de respect , que le Roi son pere avec son âge , son savoir & son expérience. Ni l'élévation de son rang , ni sa jeunesse , n'avoit pu l'engager dans aucune démarche irrégulière par la séduction du plaisir. L'ambition & les affaires semblent avoir été son unique passion. Ses Inclinations , comme ses exercices , étoient entièrement martiales. L'Ambassadeur de France , étant venu prendre congé de lui & lui demander ses ordres , le trouva dans l'exercice de la Pique. Racontez à votre Roi , lui dit-il , dans quelle occupation vous m'avez trouvé. Il avoit conçu beaucoup d'estime & d'affection pour le Chevalier Walter Raleigh. On lui entendoit dire souvent ; « Tout autre Roi que mon pere , ne tiendrait point un tel oiseau dans une cage ». A la vérité , on croit entrevoir que la pédanterie & la pusillanimité du Roi avoient inspiré trop de mépris à ce jeune Prince ; & sur cet article , il s'accordoit avec l'esprit inquiet & martial de la Nation. S'il eût vécu plus longtems , il auroit probablement

(a) Le Mort étoit un Maître d'Armes Anglois , nommé Turner.

relevé la gloire ; mais peut-être n'auroit-il pas augmenté le bonheur de son peuple. La malheureuse prévention, qui n'est que trop commune en faveur de l'ambition, du courage, du génie entreprenant, & des autres vertus guerrières, porte les généreux naturels, que l'amour de la réputation enflamme toujours, à des démarches qui ruinent également leur propre repos & celui des autres.

Il se répandit des bruits violens, que le Prince Henri étoit mort de quelque poison : mais les Médecins, qui ouvrirent son corps, n'y en trouverent aucune trace. L'audacieuse & criminelle malignité des langues & des plumes n'épargna pas même le Roi dans cette occasion : mais le caractère de ce Prince le portoit plus aux excès de facilité & d'humanité, qu'à ceux de la cruauté & de la violence. Il avoit poussé fort loin l'indulgence pour Henri, & peut-être jusqu'à l'imprudence, en lui accordant, dans une si grande jeunesse, un revenu considérable & sans dépendance.

Le mariage de la Princesse Elifabeth, avec Frederic, Electeur Palatin, fut consommé quelque tems après la mort du Prince, & servit à dissiper la douleur de ce triste événement. Mais ce mariage, quoique célébré avec beaucoup de joie & de pompe, devint lui-même un malheureux incident pour le Roi & pour son Gendre, & produisit de fâcheuses conséquences pour leur réputation & leur fortune. L'Electeur, se fiant à la grandeur de cette alliance, s'engagea dans des entreprises supérieures à ses forces ; & le Roi, qui ne le soutint point dans son embarras, acheva de perdre, à la fin de sa vie, ce qui restoit d'estime & d'affection pour lui dans le cœur de ses propres sujets.

A la réserve des Sessions du Parlement, l'histoire de ce règne est plutôt l'histoire de la Cour que celle de la Nation. L'attention de la Cour avoit été engagée, depuis quelques années, par un objet intéressant ; par un Favori, si cher à Jacques, & sur lequel son amitié se répandit avec si peu de bornes & tant de profusion, qu'elle n'admit point de compétiteur. Vers la fin de l'année 1609, Robert Carre, jeune homme de vingt ans, & d'une bonne maison d'Ecosse, parut à Londres après avoir donné quelque tems à ses voyages. Tou-

JACQUES I.

1612.

1613.

Mariage de
la Princesse
Elifabeth
avec l'Elec-
teur Palatin.
24 Février.

Élévation de
Robert Car-
re.

JACQUES I.

1613.

tes ses perfections naturelles consistoient dans une belle figure ; & toutes ses qualités acquises , dans l'air & la contenance aisés. Il étoit recommandé au Lord Hay, son compatriote ; & ce Seigneur ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il lui reconnut assez de talens pour aspirer au Gouvernement immédiat & absolu des trois Roïaumes. Il connoissoit la passion du Roi pour la jeunesse, la beauté & les graces extérieures : son étude fut de ménager, à ce nouvel objet, l'occasion de faire la plus forte impression sur le cœur de Jacques. Sans avoir parlé de lui à la Cour, il lui assigna, dans une Fête de Chevalerie, l'office de présenter au Roi son Bouclier & sa Devise. La fortune favorisa son dessein, par un incident qui sembloit porter d'abord un aspect contraire. Pendant que Carre s'avançoit pour exercer son office, son cheval le jetta par terre, & lui rompit une jambe. Jacques s'approcha de lui, avec l'intérêt de la pitié. Il sentit naître un mouvement de tendresse & d'affection, à la vue de sa jeunesse & de sa beauté. Non-seulement il donna ordre qu'il fût logé au Palais, & soigneusement traité ; mais, après la sêre, il lui fit une visite dans sa chambre, & jusqu'à sa guérison il y retourna souvent. L'ignorance & la simplicité du jeune homme acheverent la conquête, que ses graces & ses perfections extérieures avoient commencée. D'autres Princes ont pris plaisir à choisir leur Favori dans les plus bas ordres de leur état, & lui ont accordé d'autant plus de confiance & d'affection ; que le sujet ne possédoit rien dont il ne fût redevable à leur bonté. Jacques voulut que le sien lui dût jusqu'à son bon sens, son expérience & ses lumieres. Dans l'opinion qu'il avoit de sa propre sagesse, il se trouva flatté de penser, que par ses avis & ses instructions, un Novicé de cet âge deviendroit bientôt égal aux plus sages Ministres, & seroit initié dans tous les mysteres du Gouvernement, auxquels il attachoit tant de prix. Cette espece de création étant presque uniquement son ouvrage, il paroît que sa tendresse pour son Mignon alla plus loin, que celle même qu'il portoit à ses Enfants. Il lui conféra bientôt la dignité de Chevalier ; il le créa Vicomte de Rochester ; il lui donna l'ordre de la Jarretiere ; il l'admit au Conseil privé ; & quoique d'abord sans lui assigner aucun office particulier, il mit entre ses mains

mais la direction suprême de toutes ses affaires & de tous ses intérêts politiques. Les richesses, convenables à ce rapide progrès de crédit & d'honneur, furent accumulées sur la tête de l'indigent Favorsi ; & pendant que Salisbury & les plus sages Ministres étoient embarrassés à trouver des expédiens pour entretenir la machine surchargée du Gouvernement, Jacques, d'une main prodigue, chargeoit de trésors son inutile & frivole créature.

JACQUES I.

1613.

On prétend qu'il trouva son Pupille si mal élevé, qu'il ignoroit jusqu'aux premiers élémens de la langue latine, & que le Monarque, déposant le Sceptre, prit la férule dans ses mains royales, pour l'instruire des principes de la Grammaire. Les affaires d'Etat servoient d'intermedes à cette noble occupation ; & l'Ecolier se trouva capable, par l'ascendant qu'il acquit bientôt, de rendre en lumieres politiques ce qu'il recevoit en leçons grammaticales. Des scenes & des incidens de cette nature sont d'autant plus ridicules, quoique d'autant moins odieux, qu'il ne paroît point que la passion de Jacques ait rien eu de criminel ni de vicieux. L'Histoire se charge volontiers du récit des grands crimes ou des grandes vertus ; mais elle paroît tomber de sa dignité, lorsque la nécessité l'oblige de peser sur de si vils personnages & sur des événemens si frivoles.

Le Favorsi ne fut pas d'abord assez enivré de sa fortune, pour ne pas sentir qu'il manquoit de lumieres & d'expérience. Il eut recours à l'assistance & aux conseils d'un Ami ; & son choix fut plus heureux que ne l'est ordinairement celui d'un Mignon. Il trouva, dans le Chevalier Thomas Overbury, un conseiller judicieux & sincere, qui, fondant l'espérance de son propre avancement sur celui du jeune Favorsi, s'efforça de lui inspirer des principes de prudence & de discrétion. Carre apprit d'un si bon maître, à servir officieusement tout le monde, pour diminuer l'envie qui pouvoit suivre une si prompte élévation ; il apprit à marquer de la préférence aux Anglois, pour se mettre à couvert des préventions qui prévalaient contre sa Patrie. En un mot, aussi longtems qu'il se laissa gouverner par les conseils d'Overbury, il eut le

rare avantage de posséder la plus haute faveur du Prince , sans être haï du Public.

JACQUES I.

1613.

Il ne lui manquoit , pour mettre le comble au bonheur d'un Courtisan , que les faveurs d'une Maîtresse ; & la fortune , jointe aux graces de la jeunesse & de la beauté , ne pouvoit lui faire craindre beaucoup de difficulté sur ce point. Mais ce fut ici qu'il trouva le roc où toutes ses prospérités devoient se briser , & qui le plongea pour jamais , dans un abîme d'infamie , de crime & de misere. Jacques n'étoit pas plutôt monté sur le Trône d'Angleterre , qu'il s'étoit souvenu de son ancienne amitié pour les Maisons infortunées de Howard & de Dèvreux , qui avoient beaucoup souffert de leur attachement pour sa Mère & pour lui. Après avoir rétabli le jeune Comte d'Essex dans les droits de son sang & de sa dignité , & conféré les titres de Suffolk & de Northampton à deux Freres de la Maison de Norfolk , il se proposa un autre plaisir , qui fut celui d'unir ces nobles Maisons par le mariage d'Essex , avec Mylady François Howard , Fille du Comte de Suffolk. Elle n'étoit âgée que de treize ans ; le Comte de quatorze ; & pour leur faire attendre l'âge nubile , on prit la résolution de faire employer , au jeune Amant , quelque-tems à voyager. Il revint en Angleterre après une absence de quatre ans ; & sa satisfaction fut extrême , de trouver la Comtesse dans le plein éclat de sa beauté , en possession de la tendresse & de l'admiration de toute la Cour. Mais lorsqu'il parut , & qu'il prétendit aux droits d'un mari , il ne reçut que des témoignages d'aversion & de dégoût , suivis d'un refus ouvert de toute familiarité. Il s'adressa aux Parens , qui la forcerent de l'accompagner dans ses Terres , & de partager son lit. Mais rien ne put vaincre son chagrin & son obstination : elle se leva de son côté , sans avoir voulu souffrir ses caresses. Rebuté de voir continuer les mêmes refus , il abandonna ses espérances , & se séparant d'elle , il la laissa maîtresse de sa conduite.

Cette froideur & cette aversion , dans la Comtesse d'Essex , n'étoient pas nées sans un autre attachement. Le Favori lui avoit rendu des soins , & n'avoit fait qu'une trop heureuse

impression sur ce jeune cœur. Elle s'imagina qu'aussi longtemps qu'elle se refuseroit aux embrassemens du Comte, elle ne pourroit passer pour la Femme, & qu'un divorce pouvoit encore ouvrir le chemin pour un nouveau mariage avec son cher Rochester. Quoique leur passion fût si vive, & leurs entrevues si fréquentes, qu'ils s'étoient déjà permis toutes les familiarités de l'amour, ils se trouvoient encore à plaindre de n'être pas unis par des nœuds indissolubles; & l'Amant, comme la Maîtresse, étoit dans une impatience extrême de voir leur ardeur couronnée par le mariage.

JACQUES I.

1613.

Un affaire de cette importance ne pouvoit être conclue sans avoir pris les conseils d'Overbury, avec qui Rochester étoit accoutumé de partager tous ses secrets. Tandis que ce fidèle Ami avoit considéré l'attachement de son Patron, comme une simple affaire de galanterie, il avoit favorisé ses progrès; & c'étoit en partie aux Lettres ingénieuses & passionnées qu'il avoit pris soin de lui dicter, que Rochester avoit dû le succès de son intrigue. Overbury, en Courtisan expérimenté, avoit jugé qu'une conquête de cette nature jetteroit un lustre sur le jeune Favori, & serviroit à le rendre encore plus cher au Roi, qui étoit charmé d'entendre les amours de ses Courtisans, & qui prêtoit attentivement l'oreille aux moindres aventures de galanterie. Mais son allarme fut vive, lorsque Rochester parla d'épouser la Comtesse d'Essex. Il employa toutes les méthodes de la prudence, pour détourner son Ami d'une si folle entreprise. Il lui représenta combien il seroit odieux, combien il seroit difficile, de réussir dans le projet du divorce; combien il y auroit de danger, combien de honte, à prendre dans son lit une femme abandonnée, qui se trouvant mariée avec un jeune Seigneur du premier rang, n'avoit pas fait, scrupule de prostituer son caractère, & d'accorder ses faveurs à l'objet d'une passion capricieuse & momentanée. Dans l'ardeur de l'amitié il alla jusqu'à menacer le Favori de l'abandonner pour jamais, s'il étoit capable d'oublier à ce point, l'intérêt de sa fortune & de son honneur.

Rochester eut la foiblesse de révéler cette conversation à la Comtesse d'Essex; & lorsqu'il la vit transportée de fureur contre Overbury, il fut encore assez foible pour entrer dans

les ressentimens , & pour s'engager à la vengeance contre un Ami , pour la meilleure preuve qu'il pût recevoir de sa fidèle amitié. L'artifice étoit nécessaire pour l'exécution de leur projet. Rochester s'adressa d'abord au Roi. Après s'être plaint d'Overbury , dont il prétendit que sa propre indulgence avoit fait monter l'arrogance & la présomption au dernier degré , il demanda pour lui l'Ambassade de Russie , qu'il repréenta comme une retraite honorable pour un incommode Ami. D'un autre côté , lorsqu'Overbury le consulta sur cette offre , il le dissuada fortement de l'accepter ; & par une trahison des plus noires , il se chargea lui-même de satisfaire le Roi , si ce Prince paroïssoit offensé du refus. Mais , au contraire , aggravant aussi l'insolence d'Overbury , il obtint un ordre pour le faire conduire à la Tour , punition que Jacques prétendit légère pour sa désobéissance. Le Lieutenant de la Tour étoit une créature de Rochester , qui lui avoit procuré depuis peu son Emploi dans cette vûe. Il renferma si étroitement Overbury , que le malheureux captif fut privé de la vûe même de ses plus proches Parens ; & pendant près de six mois qu'il fut retenu dans cette prison , on ne lui permit de communication avec personne.

11 de Mars. *Son mariage.* Après s'être délivré de cet obstacle , les Amans passèrent l'exécution de leurs vûes ; & le Roi lui-même , n'oubliant pas moins la dignité de son caractère , que son amitié pour la Maison d'Essex , entra fort ardemment dans le projet du divorce. Essex embrassa aussi l'occasion de se séparer d'une mauvaise Femme , qui le haïssoit , & consentit à tous les expédiens qu'il pouvoit accepter sans honte. Le prétexte , pour un divorce absolu , fut son impuissance à remplir le devoir conjugal : il avoua qu'à l'égard de la Comtesse , il se reconnoissoit cette infirmité , quoiqu'il ne se crût point dans le même cas pour d'autres femmes. On assure aussi qu'une jeune vierge masquée , fut substituée à la Comtesse , pour subir les observations légales des Matrones jurées. Après cette épreuve , secondée par l'influence de la Cour , & soutenue de la ridicule opinion d'un sacrilege , la Sentence du divorce fut prononcée entre le Comte d'Essex & sa Femme : & pour couronner cette scandaleuse scène , le Roi , craignant que la

Dame ne perdit quelque chose de son rang par son nouveau mariage, revêtit son cher Mignon du titre de Comte de Sommerfet.

JACQUES I.

1613.

Ce triomphe ne satisfit point la Comtesse ; il falloit que sa vengeance fut rassasiée contre Overbury. Elle engagea, non-seulement son Mari, mais encore le Comte de Northampton, son Oncle, dans le noir dessein de s'en défaire secrètement par le poison. On réitéra, sans succès, des poisons trop foibles. A la fin, on lui en fit prendre un si violent, qu'il se manifesta aussitôt par divers symptômes. L'enterrement fut précipité ; & quoiqu'il se répandit immédiatement de violens soupçons, le crime ne fut pleinement avéré que quelques années après.

La fatale catastrophe d'Overbury augmenta, ou fit naître le soupçon que le Prince de Galles avoit été empoisonné aussi, par la main de Sommerfet ; mais on ne considéroit pas que la conclusion contraire eût été beaucoup plus juste. Si Sommerfet étoit si novice dans cet Art détestable, qu'il n'avoit pu se défaire plus adroitement d'un homme qui étoit son Prisonnier depuis plus de cinq mois, & qui n'étoit environné que de ses Emissaires ; comment s'imaginer qu'un jeune Prince, dans sa propre Cour, au milieu de ses Amis & de ses Domestiques, pût être exposé aux attentats de la même main, & brusquement enlevé par un poison assez subtil, s'il en existe de cette nature, pour tromper l'art & les yeux des Médecins les plus expérimentés ?

Empoisonnement d'Overbury.

Le plus habile Ministre que Jacques ait jamais eu, Salisbury, étoit mort (a). Il avoit eu pour Successeur dans le même Office, Suffolk, homme d'une capacité médiocre, sur qui tomboit à présent le soin de fournir, d'un trésor épuisé, à la profusion de Jacques & de son Favori. Le titre de Baronet, inventé par le Comte de Salisbury, fut vendu ; & l'on vit distribuer deux cens Patentes de cette espèce de Chevalerie, pour autant de mille livres sterling. Chaque Ordre de Noblesse eut aussi son prix fixé. Les Sceaux privés circulèrent, jusqu'à la valeur de 200000 livres sterling. Les dons gratuits

JACQUES I.

1613.

monterent à 52000 mille , & l'on établit aussi quelques monopoles, mais qui rapportèrent peu. Ces expédiens n'ayant pas suffi pour fournir à tous les besoins du Roi , il fallut penser à la convocation d'un nouveau Parlement , quelque peu d'apparence qu'on vit au succès ; & ce dangereux expédient , car il l'étoit devenu , fut encore une fois tenté .

1614.

Convocation
d'un Parle-
ment.

Lorsque les Communes furent assemblées , elles firent éclater une inquiétude extraordinaire , à l'occasion d'un bruit qui les allarmoit. On publioit que plusieurs personnes (a) , attachées au Roi , s'étoient entendues pour former un plan régulier qui concernoit les nouvelles élections , & qu'ayant distribué leur crédit (b) dans toutes les parties de l'Angleterre, ils avoient entrepris d'assurer la majorité des suffrages à la Cour. L'ignorance des Communes alloit encore , jusqu'à ne pas voir que cet incident étoit le premier symptôme infaillible d'une liberté régulière ou bien établie. En se contentant de suivre les maximes de leurs prédécesseurs , qui dans l'espace de six cens ans , comme le Comte de Salisbury l'avoit dit au dernier Parlement , n'avoient refusé que trois fois un subside , elles n'auroient pas dû craindre que la Couronne se mêlât jamais de leurs élections. Anciennement , les Rois exigeoient eux-mêmes qu'on n'élût , pour membre , aucun Officier de leur maison ; & quoiqu'ensuite la Charte fut annucllée , Henri VI , par une faveur spéciale pour la Ville d'York , accorda aux Habitans un privilège qui les exemptoit de cet embarras. On n'ignore point (c) qu'autrefois une place dans la Chambre étoit regardée comme un fardeau , qui apportoit aussi peu de profit que d'honneur. Les Comtés & les Ville étoient obligés de paier des appointemens à ceux qui les représentoient. C'est vers ce tems , que la qualité de Membre des Communes a commencé à passer pour un honneur , & qu'elle a causé de l'émulation dans les Provinces , quoique l'usage de lever des appointemens , pour ceux qui l'obtenoient , n'eût pas tout-à-fait cessé ; & ce ne fut pas longtems après , lorsque la liberté

(a) On les nomma *Undertakers* , c'est-à-dire , Entrepreneurs.
(b) C'est ce qu'on nomme *intérêt* , en Angleterre.

(c) Insistit de Coke. Part. 4. Chap. 1. des Chartres : d'exemption.

fut bien établie , & que les Assemblées du Peuple prirent part à toutes les parties de l'intérêt public , que les Membres commencèrent à joindre le profit à l'honneur , & que la Cour jugea nécessaire de distribuer , entre eux , tous les Offices considérables du Roiaume.

JACQUES I.

1614.

Les Courtisans , du Regne de Jacques , s'entendoient si mal à ménager les Elections , ou faisoient jouer des ressorts si foibles , que l'esprit de liberté regna dans cette Chambre des Communes , autant ou plus que dans la dernière. Au lieu de s'attacher d'abord à l'affaire du Subside , comme elle en étoit pressée par le Roi & ses Ministres , elle reprit immédiatement le sujet qu'on n'avoit fait qu'entamer dans l'Assemblée précédente , & Jacques se vit disputer le droit d'établir de nouvelles impositions , par la seule autorité de sa prérogative. Il est remarquable que dans les débats sur cette matière , les Courtisans apportèrent souvent , en preuve , l'exemple de tous les autres Monarques héréditaires de l'Europe , & nommerent particulièrement les Rois de France & d'Espagne. Ce raisonnement n'excita pas même la surprise ou l'indignation de la Chambre. Les Membres du Parti opposé se bornèrent à nier que la conclusion fût juste , ou contestèrent la vérité de l'observation ; & le Chevalier Owen , un des Membres déclarés pour la Patrie , dans ses argumens mêmes contre les impositions , accorda fort naïvement , que le Roi d'Angleterre étoit revêtu d'autant de pouvoir & de prérogatives qu'aucun Roi Chrétien : sur quoi l'on peut observer que dans ce siècle , les Nations du Continent jouissoient encore de quelques restes des libertés.

8 Avril;

Les Communes demanderent , aux Seigneurs , une Conférence sur l'affaire des Impositions. Mais un discours de l'Evêque de Lincoln , où la Chambre basse n'étoit pas ménagée , produisit quelque altercation ; & le Roi saisit cette ouverture pour dissoudre immédiatement , avec beaucoup d'indignation , un Parlement qui s'étoit montré si ferme dans la résolution de retrancher les prérogatives , sans avoir accordé , du moins en compensation , le moindre subside à ses besoins. Il poussa le ressentiment , jusqu'à faire jeter en prison quelques-uns des Membres , qui avoient marqué la plus ardente opposition

6 de Juin;

à ses mesures. Envain donna-t'il pour excuse de cette violence, l'exemple d'Elizabeth & d'autres Princes de la race de Tudor. Le Peuple & le Parlement ne pouvoient consentir à ces entreprises, quelque fréquentes qu'elles eussent été ; sans abandonner pour jamais leur liberté & leurs privilèges : & si de tels exemples eussent été de quelque poids, on en concluroit, au plus, que la Constitution d'Angleterre étoit alors un monstre inexplicable, dont les parties discordantes devoient bientôt se détruire mutuellement ; & que de la dissolution des anciennes, il devoit résulter quelque nouvel ordre de Gouvernement civil, plus uniforme & d'une meilleure consistance.

Dans tout le cours de ce regne, il paroît que la conduite publique & reconnue du Roi & de la Chambre des Communes, fut une source suffisante de querelle & de dégoût : cependant il ne faut pas s'imaginer que la jalousie, qui ne cessa point de regner entr'eux, n'eut pas d'autre fondement. Pendant les débats de cette Chambre, souvent un Membre particulier, plus ardent ou plus zélé que les autres, déployoit ouvertement les plus violents sentimens de liberté ; que les Communes se contenterent d'entendre en silence, avec des apparences d'approbation ; & le Roi, informé de ces Harangues, conclut que toute la Chambre, infectée des mêmes principes, étoit engagée dans une sorte de complot contre ses prérogatives. D'un autre côté, le Roi, quoi qu'extrêmement insatiable de sa politique, & même assez capable de dissimulation, semble n'avoir pas eu, en partage, le don du secret. A table, dans toutes les Compagnies, il ne cessoit point d'inculquer ouvertement ses maximes monarchiques. Un jour, dans une Assemblée nombreuse, aiant parlé sans aucun ménagement, au désavantage des Loix d'Angleterre, & donné en termes très-forts, la préférence aux Loix Civiles, il se vit obligé de faire son apologie, pour cette indiscretion, dans un discours aux deux Chambres. On peut donner pour exemple de cette liberté de langage, un trait, quoi qu'un peu postérieur, qui se trouve dans la Vie de Waller, & que ce Poète racontoit souvent. Waller avoit eu, dans sa jeunesse, la curiosité de voir la Cour. Il se trouva dans le cercle, pendant

dant le dîner de Jacques, où ce Prince avoit entr'autres convives, deux Evêques, Neile & Andrews. Le Roi mit en question, s'il ne pouvoit pas, sans toutes ces formalités du Parlement, prendre l'argent de ses Sujets, lorsqu'il en avoit besoin ? Neile répondit : pourquoi, Sire, ne le pourriez-vous pas ? Nous ne respirons que par vous. Andrews évita de s'expliquer, & dit qu'il n'étoit pas versé dans les cas Parlementaires. Mais pressé par le Monarque, qui ne voulut point admettre cette évasion, il répondit plaisamment : « Eh bien, Sire, je crois que sans blesser aucune Loi, votre Majesté peut prendre l'argent de mon confrere Neile, car il vous l'offre.

jusqu'ici, le Favori étoit échappé aux recherches de la Justice ; mais il n'avoit pu se dérober à cette voix tacite, qui a le pouvoir de se faire entendre au milieu du tumulte & de la flatterie d'une Cour, & qui étonne le criminel, par une juste représentation de ses plus secrets attentats. La conscience de Sommerfet, qui lui reprochoit le meurtre de son Ami, lui fit trouver peu de consolation dans les plaisirs de l'Amour, & dans la plus indulgente bonté de son Souverain. Les graces de sa jeunesse disparurent par degrés ; l'enjouement de son humeur fut obscurci ; la politesse & ses manières obligentes firent place à la pesanteur du chagrin & du silence. Le Roi, qui s'étoit laissé prendre par ces qualités superficielles, commença bientôt à se refroidir pour un homme, qui ne contribuoit plus à son amusement.

La sagacité des Courtisans leur fit découvrir ces premiers symptômes d'aliénation. Quelques Ennemis de Sommerfet saisirent l'occasion, & présentèrent au Roi un nouveau Mignon. George Villiers, jeune homme de vingt-un ans, cadet d'une bonne Maison, revenoit alors de ses voyages. Il se fit remarquer par les avantages d'une belle figure, d'un air fin, & d'une parure du meilleur goût. A la Comédie où l'on prit soin de le placer exprès sous les yeux du Monarque, il engagea, au même moment, ses regards & son affection. En vain la honte d'un si prompt attachement fit faire des efforts à Jacques, pour cacher le penchant de son cœur. Il employa sa profonde politique à chercher le moyen d'attacher ce jeune homme à son

JACQUES I.

1606.

service, sans témoigner qu'il le désirât. Il déclara la résolution où il étoit, de ne lui conférer aucun Office, s'il n'en étoit pressé par la Reine; il prétendit, que ce ne seroit que par complaisance pour la Reine, qu'il consentiroit à l'admettre auprès de sa personne. On eut recours à la Reine. Mais cette Princesse qui savoit à quel excès le Roi portoit ses attachemens, refusa d'abord de se prêter à cette nouvelle passion. Ce ne fut qu'à la prière d'Abbot, Archevêque de Cantorbery, Prélat d'une conduite décente, & fort prévenu contre Sommerfet, qu'elle voulut condescendre à obliger son Mari, en lui demandant cette faveur; & le Roi jugeant alors que toutes les apparences étoient pleinement sauvées, ne contraignit pas plus longtems ses affections, revêtit immédiatement le jeune Villiers de l'Office d'Echanson.

Toute la Cour étoit partagée entre les deux Mignons: les uns s'efforçoient d'avancer la fortune naissante de Villiers; & les autres trouvoient plus de sûreté à s'attacher au crédit établi de Sommerfet. Le Roi même, partagé entre son inclination & la bienveillance, augmentoit l'incertitude des Courtisans; & la sombre jalousie du vieux Favori, qui rejetta toute avance d'amitié de la part de son Rival, devint une source constante de querelles, entre leurs Partisans. Mais la découverte du crime de Sommerfet, dans le meurtre d'Overbury, termina ce différend, & jeta le Coupable dans l'abaissement & l'infamie qu'il avoit si justement mérités. Un Garçon Apoticaire, qui avoit été employé à préparer le poison, s'étant retiré à Fléssingues, s'expliqua fort librement sur tout le fond du secret; & l'affaire alla jusqu'aux oreilles de Trumbal, Envoyé d'Angleterre aux Pays-Bas. Le Chevalier Ralph Winwood, Secrétaire d'Etat, en fut informé par cette voie, & ne tarda point à communiquer ces horribles lumières au Roi Jacques. Ce Prince, surpris, allarmé, de trouver coupable d'un crime de cette noirceur, un homme qu'il avoit reçu dans son sein, chargea le Chevalier Edouard Coke, Lord Chef de Justice, d'approfondir cette affaire, avec la plus rigoureuse attention. L'industrie & la sévérité furent employées à l'exécution de cet ordre. L'horrible mystère fut dévoilé. Les criminels subalternes, tels que le Chevalier Elvis, Lieutenant de la Tour, Franklin, Wef-

ton, & Madame Turner, furent appellés en Justice, & reçurent leur Sentence. Sommerfet & la Femme furent trouvés coupables dans la suite. La mort du Comte de Northampton, arrivée quelque tems plutôt, l'avoit sauvé du même sort.

JACQUES.

1615.

Il n'est point indigne du sujet, de remarquer que dans le procès de Madame Turner, Coke lui dit qu'elle étoit coupable des sept péchés mortels; qu'elle étoit une *P. uhe M. une Sorciere, une Magicienne, une Papiste, une Felonne, & une Meurtriere.* (a) Bacon, alors Procureur Général, prit soin d'observer que *l'empoisonnement étoit un tour de Papiste.* (b) Telles étoient les fanatiques préventions de ce Siècle. Stowe raconte que le Roi, passant par Newcastle, à sa première entrée en Angleterre, donna la liberté à tous les Prisonniers, *excepté ceux qui étoient accusés de trahison, de meurtre & de Papisme.* Quand on considère ces circonstances, la conspiration des Poudres paroît moins surprenante.

Tous les Complices du meurtre d'Overbury subirent la punition due à leur crime: mais le Roi fit grace aux principaux, Sommerfet & la Comtesse. A la vérité son courage auroit mérité beaucoup d'éloges, s'il eût persisté dans sa première intention, d'abandonner tous les Criminels à la Justice. Mais gardons-nous d'une excessive rigueur, en le blâmant d'avoir fait scrupule, à l'approche de l'heure fatale, de livrer, aux mains d'un Boureau, des Coupables qu'il avoit autrefois favorisés de sa plus tendre affection. Après quelques années de prison, il prit le parti d'adoucir la rigueur de leur sort, en leur rendant la liberté; il leur accorda même une pension, avec laquelle ils cherchèrent une retraite, où ils traînèrent une assez longue vie, dans l'infamie & l'obscurité. Leur coupable amour s'étoit converti dans une haine mortelle; & pendant un grand nombre d'années, qu'ils passèrent dans une même Maison, ils n'eurent ensemble aucun commerce.

Plusieurs Historiens, dans le récit de ces événemens, ont fort insisté sur la conduite dissimulée de Jacques, lorsqu'il livra Sommerfet au Lord Chef de Justice; sur les insolentes

(a) That she was guilty of the seven deadly sins; she was a whore, a Bawd, a forcerer, a witch, a Pa-

pist, a Felon and a murderer.

(b) That poisoning was a popish trick.

JACQUES I.

1615.

menaces du Criminel ; sur le refus hautain qu'il fit de reconnoître des Juges, & sur le trouble extrême du Roi, pendant tout le cours de cette affaire. En accordant la vérité de toutes ces circonstances, dont quelques-unes sont suspectes, ou même évidemment fausses ; le grand reste de tendresse, que Jacques conservoit encore pour Sommerfet, suffit pour les expliquer. Ce Favori étoit fier, & résolu de périr, plutôt que de vivre dans l'infamie dont il étoit menacé. Jacques étoit persuadé que le pardon d'une action si noire, déjà fort odieuse en elle-même, déplairoit encore plus au Peuple, si l'arrogance & l'obstination du criminel, pendant le cours du Procès, augmentoient contre lui la haine publique. Du moins, la confiance sans bornes, qu'il avoit eüe pour lui pendant plusieurs années, rendoit Sommerfet maître de tant de secrets, que sans quelques nouvelles lumières, il est impossible d'assigner la vraie cause de cet air de supériorité, qu'on lui fait prendre devant ses Juges.

Élévation de
Buckingham.

Sa chute & son bannissement de la Cour ouvrirent le chemin à Villiers, pour monter tout d'un coup au sommet de la faveur, des honneurs & des richesses. Si la passion de Jacques eût été gouvernée par les regles communes de la prudence, la dignité d'Echanson pouvoit attacher le nouveau Favori à sa personne, & satisfaire un homme de cet âge & de cette naissance ; & sans une austérité cynique, on n'auroit pu reprocher trop, au Roi, la singularité de son goût dans ses amusemens. Mais cette première élévation étoit fort au dessous de la fortune qu'il destinoit à son Favori. Dans le cours de peu d'années il le créa Vicomte de Villiers, Comte, Marquis, & Duc de Buckingham, Chevalier de la Jarretière, Grand Ecuier, Gouverneur des cinq Ports, Président de la Cour du Banc du Roi, Grand Maître de Westminster, Connétable de Windsor, & Grand Amiral d'Angleterre. Sa Mere obtint le titre de Comtesse de Buckingham ; son Frere fut créé Vicomte de Purbeck ; & son indigente Parenté se vit avancée en crédit & en richesses. Ainsi le passionné Monarque, ne pensant qu'à faire le Précepteur avec son Favori, & qu'à l'initier dans les principes de la prudence & de la politique, prit, en le chargeant d'honneurs excessifs & prématurés, une méthode infail-
lible pour le rendre, toute la vie, téméraire & présomptueux jusqu'à l'insolence.

Un jeune Mignon à rendre heureux , par toutes sortes de plaisirs , une famille nécessaire à mettre dans l'opulence , étoient de trop grandes entreprises , pour le trésor épuisé de Jacques. Il fallut , pour se procurer un peu d'argent , remettre aux Hollandois les Villes de garantie ; démarche , dont presque tous les Historiens lui font un reproche amer : mais , quoiqu'elle blesse un peu la politique , il paroît que la censure est beaucoup trop vive , pour son importance & son poids réels.

Lorsqu'Élisabeth avoit ouvert ses trésors , pour le soutien de la République naissante , outre la vue de s'assurer elle-même contre la puissance exorbitante & l'ambition de l'Espagne , elle s'étoit réservé la perspective du remboursement ; & pour caution de ses avances , elle avoit exigé que les importantes Fortereffes de Flessingue , de Rammekins & de la Brille , fussent consignées entre ses mains. Son indulgence pour les nécessités des États l'avoit fait renoncer aux intérêts de la dette ; elle s'étoit même engagée , si l'Angleterre faisoit jamais la paix avec l'Espagne , à paier les Troupes qu'elle avoit en Garnison dans ces Fortereffes (a). On apprend , dans les Lettres de Jannin , que les États avoient espéré une diminution considérable de leur dette , dès le tems où le trésor de Jacques étoit en assez bon ordre , sur le seul grand subside que le Parlement lui eût jamais accordé : mais ils devoient s'y attendre beaucoup plus , dans son état présent d'indigence. Caron , leur Ministre à Londres , qu'ils emploierent à cette négociation , offrit au Roi un peu plus du tiers de ce qui lui étoit dû , & dont le total montoit à peu près de 700000 livres sterling. Jacques fit réflexion que le paiement des Garnisons étoit un fardeau pour son mince revenu ; qu'on leur devoit des arrérages considérables , & qu'elles étoient prêtes à se mutiner , faute de subsistance ; que depuis son accession au Trône d'Angleterre on avoit dépensé , pour leur entretien , plus de 300000 livres sterling , & qu'on ne voioit pas la fin de ces charges ; que par la plus exacte supputation , un tiers de la somme , actuellement païée , étoit préférable à la somme entière , païable dix ans après ; que les États , se reposant sur ses inclinations pacifiques , aussi bien

(a) Rymer, Tom. X V I. p. 343.

JACQUES I.

1610.

4 de Juin.

que sur leur étroite union d'intérêt & d'affection avec son peuple, étoient sans inquiétude pour le recouvrement de leurs Places, & pouvoient les laisser longtems entre ses mains, si l'on insistoit sur la totalité du paiement ; que cette union étoit réellement si intime, qu'il n'y avoit pas de mesures raisonnables qu'on ne dût attendre des Hollandois pour le soutien mutuel, quand même ils seroient délivrés de la dépendance de ces Garnisons ; enfin, que le trésor de la République étoit maintenant si bas, que depuis qu'elle étoit privée des secours de la France, elle trouvoit de la difficulté à se maintenir dans l'état de défense convenable, pendant la trêve avec l'Espagne. Ces raisons, jointes aux pressens besoins du Roi, lui firent accepter l'offre de Caron : il évacua les Villes de garantie, qui tenoient les Etats dans une entière sujétion, & qu'un Prince, plus ambitieux & plus entreprenant auroit regardées, comme la plus précieuse de ses possessions. C'est de cet événement, qu'il faut dater la pleine liberté de la République Hollandoise. Elle a su, depuis, se soutenir avec autant d'indépendance que de dignité, dans toutes les Transactions de l'Europe ; & quoique ses Compagnies de Commerce se soient rendues coupables de quelques violences, la République est toujours demurée fort étroitement unie avec l'Angleterre, lorsque la conduite de cette Couronne s'est trouvée conforme à ses propres & vrais intérêts. Il est heureux, pour les deux Puissances, que le Parlement Républicain, & Charles II, lorsqu'il embrassa d'extravagans systèmes de Politique, n'aient pas eu les Villes de garantie dans leur possession : Un avantage de cette nature les auroit mis en état de tourmenter cette illustre République, & de priver pour jamais la Nation Angloise de son plus utile & plus ferme Allié.

Lorsque la Couronne d'Angleterre étoit tombée au Roi Jacques, les Ecoissois avoient pu prévoir que l'indépendance de leur Roïaume, objet qui avoit fait répandre à leurs Ancêtres une mer de sang, touchoit à sa perte entière, & que si les deux Etats continuoient de maintenir des Loix & des Parlemens séparés, le plus foible sentiroit plus la sujétion, que s'il avoit été subjugué par la force des armes. Mais ils

ne firent pas tous cette réflexion. L'honneur d'avoir donné un Souverain à leur puissant Ennemi, les avantages de la paix & de la tranquillité présente, les richesses qu'ils obtinrent de la magnificence de leur Maître, toutes ces considérations exciterent leur respectueux attachement pour un Prince, qui leur donnoit tous les jours des preuves si sensibles d'une affection & d'une préférence réelles. Jamais l'autorité d'aucun Roi, résidant parmi eux, n'avoit été si fermement établie que celle de Jacques depuis son absence; & jusqu'à présent, l'administration intérieure du Pais s'étant soutenue avec beaucoup d'ordre & de tranquillité, il n'y étoit rien arrivé qui dût attirer l'attention des Anglois. Mais cet Été, le Roi prit la résolution de rendre une visite au Pais de sa naissance, pour y renouveler ses anciennes liaisons, & pour y introduire, dans la discipline & le gouvernement Ecclésiastiques, ce changement auquel il rapportoit toutes ses vûes.

Le Roïaume d'Ecosse étoit alors possédé, comme aujourd'hui, par deux sortes d'Habitans, fort différens dans leur langage, leurs manieres, leurs usages, leur habillement, & dans toutes les pratiques de la vie. Le Pais plat étoit habité par une race d'hommes, qui, si l'on en juge par leur langue, preuve moins suspecte que des annales obscures ou fautiveuses, doit être d'origine Saxone, & vraisemblablement une Tribu de cette nombreuse Nation, qui, des parties Septentrionales de l'Allemagne, se répandit, comme un torrent, dans les meilleures & les plus habitables parties de l'Isle Britannique. Les Montagnes étoient demeurées dans la possession des anciens Habitans, d'extraction Celtique, qui s'étoient trouvés capables de se maintenir dans ces inaccessibles retraites, contre la furie destructive des usurpateurs, & de sauver un reste de ce peuple, autrefois puissant. Ces deux sortes d'Ecossois, quoique différens sur d'autres points, se ressembloient alors dans leur forme irrégulière de gouvernement; ils étoient moins conduits par des Loix, que par d'anciennes coutumes, & plus attachés à leurs familles, qu'à leur Prince. Les Montagnards, comme les Irlandois, qui sont une branche de la même Nation, étoient divisés en sept Tribus, nommées *Clans*, par les premiers, & *Septs* par les Irlandois. Dans

JACQUES I.

1617.

foible pouvoir. Lorsqu'il étoit irrité par la révolte d'un puissant Baron, sa ressource étoit d'animer contre lui quelques Clans, avec lesquels il lui connoissoit des démêlés, & de les armer de l'autorité légale. Mais ces Clans, enrichis & fortifiés par la confiscation du Cheftain rebelle & de ses Vassaux, devenoient bientôt redoutables à leur Bienfaiteur, & le mettoient dans la nécessité de recourir à quelque politique destructive, pour les extirper. Cependant, malgré cette impuissance du Souverain, malgré ces dissensions invétérées entre les Clans, on n'avoit pas vu que les Anglois eussent tiré beaucoup d'avantage des divisions intestines de l'Ecosse; & jamais ils n'avoient été capables d'y établir leur domination. Comme ils étoient les seuls ennemis que ce Roïaume Septentrional eût en tête, l'antipathie nationale des Ecossois, ne recevant point de diversion par d'autres canaux, étoit montée au comble, & ne manquoit point, dans tous les cas de nécessité, de réunir les forces de l'Etat entier contre de si dangereux voisins. D'un autre côté, les Ecossois, étant obligés, pour leur sûreté & leur soutien, d'entretenir une correspondance intime avec la France, reçurent delà un degré de politesse & de savoir, qui leur fit copier imparfaitement les autres Nations de l'Europe, dans tous les principes de chevalerie & de galanterie, de gloire & de valeur militaire, qui avoient prévalu dans ces tems barbares.

L'aurore des Sciences & des Arts aiant commencé à luire en Europe dans le seizième siècle, on pouvoit espérer qu'en parvenant à l'Ecosse dans leurs progrès les plus étendus, ils y produiroient, comme un de leurs effets ordinaires, la fin de cette Anarchie féodale, qu'un long usage y avoit fait prévaloir, & qu'ils y introduiroient l'ordre & la soumission. Mais cette heureuse révolution fut précédée d'un événement, qui diminua l'autorité des Nobles, & qui balança leur influence sur le Peuple. Le Fanatisme Protestant, avec plus de rapidité dans ses progrès, perça bientôt dans cette Région éloignée; & trouvant d'abord une forte opposition dans le pouvoir suprême, civil & religieux, il acquit un degré de furie, qui lui fit renverser violemment toutes sortes d'obstacles. Comme ce

JACQUES I.
1617.

Clergé beaucoup de pouvoir & d'opulence, les dépouilles de l'Eglise Romaine furent partagées entre les Laïques ; & les Evêques virent leur autorité comme anéantie. Mais quoique les nouveaux Prédicans eussent acquis une influence extrême sur le Peuple, ils ne la durent pastant à leur qualité de Prêtres ou de Ministres, qu'à l'apparente austérité de leur vie, jointe à l'éloquence de leurs zelées déclamations. Ils ne conduisirent pas proprement le Peuple ; ils ne firent que courir devant lui, dans toutes leurs fanatiques extravagances.

Mais quelque perte que la Noblesse eut soufferte de ces innovations, la Couronne y gagna peu. Les Religieux Orateurs, Ennemis aussi déterminés de la Monarchie par principe, que par inclination, firent vanité d'affronter leur Prince, & ne voulurent pas reconnoître d'autre Souverain que J. C., dont le Trône, établi dans le Ciel, les gênoit peu sur la terre. Entretant d'écueils, qui offroient du danger de toutes parts, le caractère déliant & modéré de Jacques lui avoit fait tenir une course fort prudente. En opposant l'art à l'art, & la dissimulation à la dissimulation, il avoit conservé une tranquillité extraordinaire parmi ses Sujets, & soutenu, en même tems, autant qu'il étoit possible, sa propre autorité. Il avoit supporté, dans le Roïaume de sa naissance, ou patiemment, ou sans un ressentiment excessif, des indignités sans nombre ; mais lorsqu'en montant sur le Trône d'Angleterre, il se vit dans un plus grand état de splendeur & d'indépendance, il ne put fermer tout-à-fait les yeux sur cette augmentation d'autorité, & bientôt il changea de maximes pour l'administration d'Ecosse. L'expérience lui avoit appris quelle est l'influence de la Religion sur l'esprit des hommes ; il résolut de se procurer, s'il étoit possible, la direction de ce principe, & d'établir en Ecosse les maximes, la discipline & le culte de l'Eglise Anglicane, dont il avoit tant de raisons d'être satisfait, en qualité de Monarque.

Mais c'est l'observation de tous les Historiens, & plus encore de ceux du regne de Jacques, que l'esprit de Religion contient quelque chose de surnaturel & d'inexplicable ; & que dans ses opérations sur la société, ses effets répondent moins à leurs causes connues, que ceux de toute autre cause, dans le

cours ordinaire du Gouvernement. Cette réflexion peut fournir tout à la fois une source de blâme, contre les Souverains qui se portent trop légèrement à l'innovation sur un article si dangereux, & d'apologie pour ceux qui, se trouvant engagés dans une entreprise de cette nature, ne voient pas l'événement répondre à leurs espérances, & manquent de succès dans leurs vûes.

JACQUES I.

1617.

Jacques en avoit trois dans son voiage d'Ecosse: d'augmenter le pouvoir Episcopal; d'établir un petit nombre de cérémonies dans le culte; & de fixer la supériorité du pouvoir civil sur la Jurisdiction Ecclésiastique.

Lorsque la Nation Ecossoise avoit été saisie, pour la première fois, de cette fureur de réformation, qui fut si pernicieuse pendant sa durée, & dont les suites sont devenues salutaires, les Orateurs fanatiques, se parant d'un caractère peu inférieur à celui des Prophètes & des Apôtres; dédaignèrent toute soumission aux Législateurs spirituels de l'Eglise, qui s'opposoit, & qui intendoient des châtimens, à leurs dangereuses innovations. Les revenus du haut Clergé, ne passant plus pour sacrés, demeurèrent en propriété à leurs présens possesseurs, ou furent saisis par les plus puissans Barons; & ce qui put rester, après cette étrange dilapidation, fut annexé à la Couronne par acte de Parlement. Les Prélats & les Abbés ne laisserent point de conserver leurs Jurisdicions temporelles, avec leur droit de séance dans l'assemblée de la Nation; & quoiqu'on vît souvent des Laïques revêtus de titres Ecclésiastiques; l'Eglise, malgré ces fréquentes remontrances, contre un usage dont elle étoit offensée, représentoit encore ces Seigneurs spirituels dans les Etats du Roïaume. Après bien des contestations, le Roi, même avant son accession au Trône d'Angleterre, avoit acquis assez d'influence sur le Clergé Ecossois, pour extorquer une reconnoissance de la Jurisdiction Parlementaire des Evêques, quoique modifiée par quantité de précautions & de réserves, pour se mettre à couvert des usurpations spirituelles de cet Ordre. Ensuite, se trouvant Roi d'Angleterre, il engagea les Membres du même Clergé, quoiqu'avec une extrême répugnance de leur part, à faire un pas de plus, pour recevoir les Evêques, comme Prélats, ou

1598.

JACQUES 1.

1617.

1606.

Modérateurs perpétuels, dans leurs Synodes Ecclésiastiques; mais ce fut en réitérant leurs protestations, contre toute Jurisdiction spirituelle & tout pouvoir de censure sur les Prêtres. Il se flattoit, par ces innovations graduelles, d'introduire doucement l'autorité Episcopale. Cependant, comme on avoit pénétré ces vûes, chaque démarche fut une nouvelle occasion de mécontentement, & ne fit qu'augmenter, au lieu d'adoucir, l'horreur qui subsistoit pour la Prélature.

Rien ne fit ouvrir plus facilement les yeux sur le dessein du Roi, que les efforts qu'il fit, dans le même tems, pour introduire en Ecosse les cérémonies de l'Eglise d'Angleterre. On prévint que le reste ne tarderoit point à suivre. Le feu de l'enthousiasme, excité par la nouveauté, enflammé par les obstacles, avoit pris une si forte possession de l'esprit des Réformateurs Ecossois, que tous les Rites, les Ornaments, & l'ordre même de la Liturgie, furent dédaigneusement rejetés, comme un fatras inutile, qui ralentissoit l'imagination dans ses ravissemens extatiques, & qui borneroit les opérations de l'Esprit divin, par lequel ils se croioient animés. Ils établirent une forme de culte, la plus nue & la plus simple qu'ils purent imaginer; une forme, qui n'empruntant rien des sens, se reposoit entièrement dans la contemplation de l'essence divine, qui ne se decouvroit qu'à l'entendement. On observa que cette espèce de dévotion, si convenable à l'Etre suprême, mais si peu proportionnée à la foiblesse humaine, causa d'énormes ravages dans les poitrines, & détruisit tout principe raisonnable de vie & de conduite: l'ame, faisant des efforts outrés, pour s'élever à cette situation extraordinaire, n'y atteignant que par des élans imparfaits, retombant bien-tôt dans sa propre foiblesse, & rejetant tout appui extérieur de pompe & de cérémonie, se trouva si concentrée dans cette vie intérieure, qu'elle se déroba, non-seulement à toutes les communications de la société, mais encore à ces doux & joyeux amusemens, dont l'effet est d'adoucir & d'humaniser le caractère. Il ne falloit pas beaucoup de pénétration, & Jacques en eut assez, pour reconnoître que l'ascendant de ce fanatisme avoit établi, parmi le Peuple, une disposition sombre & chagrine; un esprit opiniâtre & dangereux, indépendant &

désordonné; également animé de mépris pour l'autorité, & de haine pour toute autre forme de religion, surtout pour la Catholique. Jacques, pour fondre un peu ces humeurs, s'efforça de jetter dans le culte national une légère teinture de superstition, & d'introduire une espèce de rites & de cérémonies, qui fussent capables d'occuper l'ame jusqu'à un certain point, & de plaire aux sens, mais sans s'écarter trop de cette simplicité qui distinguoit la Réformation. Les beaux Arts, quoique rudes encore dans ces contrées Septentrionales, furent employés à la décoration des Eglises; & la Chapelle du Roi, où l'on voioit une Orgue, avec quelques peintures, & quelques statues, fut proposée à toute la Nation pour modele. Mais la Musique parut choquante, aux oreilles mal disposées du Clergé d'Ecosse; les ouvrages de sculpture & de peinture, passerent pour des instrumens d'Idolâtrie, le surplis fut une guenille du Papisme; enfin chaque mouvement, ou chaque geste prescrit par la Liturgie, parut comme un pas vers cette spirituelle Babylone, objet si déterminé de leur horreur, & de l'aversion publique. Tout fut déclaré impie, à la réserve de leurs propres commentaires mystiques sur l'Ecriture, qu'ils idolâtroient, & dont ils emploioient le stile oriental & prophétique, jusques dans les circonstances ordinaires de la vie.

Il suffira d'expliquer quelques-unes des cérémonies, que le Roi désiroit si fortement d'établir. Ces institutions sont jugées, pendant quelque tems, ou trop divines pour être venues de tout autre Etre que le Créateur suprême de l'Univers; ou trop diaboliques, pour devoir leur origine à d'autre qu'un esprit infernal: mais la mode, ou la dispute, n'est pas plutôt passée, qu'elles sont généralement reconnues si frivoles, qu'à peine croit-on les pouvoir nommer avec dignité, ou même avec décence, dans le cours ordinaire des événemens humains. L'histoire, dans ces occasions, est quelquefois obligée de se dépouiller un peu de sa gravité ordinaire & naturelle.

Comme l'ordination episcopale manquoit encore aux Evesques Ecossois, qui ne tiroient leur caractère que des suffrages du Parlement & des Assemblées, Jacques en avoit ap-

JACQUES I.

1617.

1610.

pellé trois en Angleterre. Ils avoient reçu , des Evêques Anglois , par les cérémonies canoniques & par l'imposition des mains , cette vertu invisible , & par conséquent plus vénérable , qu'on suppose transmise sans interruption , par une suite innombrable de Prélats , depuis les Apôtres & les premiers disciples ; & ces trois Evêques , dont l'ordination même étoit contestée par les Catholiques , parurent suffire pour conserver toute la force à cette vertu , pour la transporter en Ecosse , & pour la communiquer à leurs Ires , avec le droit de la transmettre à leurs successeurs dans ce Roïaume.

Il s'éleva des grandes disputes , lorsque toutes les autres sembloient ajustées entre le Roi & les Ministres d'Ecosse ; sur la maniere d'administrer l'Eucharistie. Jacques demandoit toujours que les Communians fussent à genoux ; posture qu'il jugeoit la plus respectueuse , parcequ'elle est la plus icommode. Les Ministres soutenoient avec force leur privilege , de demeurer en repos sur leurs sieges , pendant cette sainte opération , & rejettoient absolument la posture qu'on leur prescrivoit.

On ne s'accorda pas mieux , & la dispute ne fut pas moins violente , sur un autre point : il étoit question de savoir si le pain Sacramental devoit être coupé en morceaux , avant que d'être présenté aux Communians , ou s'ils devoient le rompre eux-mêmes avec leurs doigts. Le Roi insistoit fort vivement sur la premiere de ces deux pratiques ; l'Eglise d'Ecosse demeura opiniâtement attachée à la seconde.

Les autres usages , recommandés par le Roi , regardoient la Communion & le Baptême privés , la Confirmation des Enfans , l'observation de Noel & d'autres Fêtes. Toutes ces cérémonies , excepté celle de l'ordination , furent connues ensuite sous le nom d'Articles de Perth , du lieu où elles furent ratifiées par l'Assemblée.

Jacques n'avoit pas compris qu'il ne pouvoit jamais espérer d'établir , comme il se proposoit , une conformité de discipline & de culte entre les Eglises d'Angleterre & d'Ecosse , sans avoir commencé par faire reconnoître sa propre autorité dans toutes les affaires ecclésiastiques ; & rien n'étoit

plus contraire à la pratique & aux principes du Clergé Presbyterien. Les Cours Ecclesiastiques possédoient le pouvoir de fulminer l'excommunication; & cette redoutable sentence entraînoit, avec le supplice éternel du Coupable, d'autres conséquences immédiates, & de la plus importante nature. Un malheureux Excommunié se voïoit évitê de tout le monde, comme un profane & un impie. Tout ce qu'il possédoit de biens en fond étoit confisqué pendant sa vie au profit de la Couronne, & ses meubles l'étoient sans retour. D'ailleurs les démarches, qui devoient précéder la sentence, ne se faisoient point avec des formalités & des mesures proportionnées à son poids. Sans accusateur, sans citation, sans procès, toute Cour ecclésiastique, même inférieure, pouvoit sommairement prononcer une Sentence d'excommunication, pour toute sorte de causes, & contre toute sorte de personnes, fussent-elles domiciliées hors des bornes de sa juridiction. Ainsi, sans Tribunal d'Inquisition, toute sa tyrannie se trouvoit introduite dans le Roïaume.

Mais le Clergé ne se bornoit pas à cette juridiction illimitée dans les matières ecclésiastiques; il s'attribuoit un droit de censure, sur toutes les parties de l'administration. Dans tous les sermons, & jusques dans les prières publiques, mêlant la politique avec la Religion, il inculquoit les plus turbulens & les plus séditieux principes. Black, Ministre de saint André, s'emporta, dans un sermon, jusqu'à traiter tous les Rois, d'Enfans du diable. Il donna le nom d'Athée à la Reine d'Angleterre. Il déclara que la perfidie du cœur du Roi étoit enfin pleinement connue; & dans ses prières pour la Reine, il se servit de ces termes: » Nous ne la re-
» commanderons au Ciel, que pour nous conformer à l'u-
» sage; car nous n'avons aucun motif de prier pour elle :
» jamais elle ne nous fera aucun bien. Lorsqu'il fut cité au Conseil, il refusa de répondre à une Cour civile sur aucune partie de ses sermons, quoique le crime, dont il étoit accusé, fût de nature civile. L'Eglise adopta sa cause. Elle suscita une sédition dans Edimbourg. Le Roi se vit, pendant quelque tems, entre les mains d'une Populace furieuse; & ce ne fut pas sans courage & sans adresse, qu'il trouva

Requis I.

1617.

1186.

17 Decem-
bre 1526.

Jacques
1610.

le moyen de se dégager: Quelques jours après, un Ministre; prêchant dans la principale Eglise de cette Capitale, osa dire que le Roi étoit possédé du Diable; & que le Démon, qui le possédoit, aiant été chassé, il en étoit entré, à sa place, sept autres plus détestables. Il ajouta que les Sujets pouvoient se soulever justement, recevoir l'épée de ses mains. La plus ténébreuse nuit des superstitions Romaines n'offre aucun exemple des usurpations Sacerdotales, qui approche de ceux qu'on trouve ici dans les annales d'Ecosse.

Ces ridicules affectations de pouvoir, & la patience de Jacques, avoient commencé à faire perdre du terrain à l'Eglise, avant l'accession même de ce Prince au Trône d'Angleterre: mais il ne se vit pas plutôt assis, qu'il fit sentir au Clergé d'Ecosse qu'il étoit Souverain d'un grand Roïaume, qu'il gouvernoit avec une grande autorité. Quoiqu'autrefois il eût pû se croire heureux, d'un partage égal entre l'autorité Civile & celle de l'Eglise, il prit alors le parti d'exercer une suprême Jurisdiction dans l'Eglise comme dans l'Etat, & de mettre fin aux séditieuses pratiques du Clergé. On avoit convoqué une Assemblée à Aberdeen: il prit occasion de son voiage à Londres, pour la remettre à l'année suivante; & quelques Ministres, qui ne reconnoissoient point la suprémacie Ecclésiastique, s'y étoient rendus au tems indiqué; malgré sa défense, il les fit jeter en prison. Ceux qui se soumirent, & qui reconnurent leur erreur, obtinrent grace; mais le reste fut livré à la Justice, & condamné, pour haute trahison. Il leur accorda la vie, mais en les bannissant du Roïaume; & six d'entr'eux subirent ce châtement.

6 de Juin
1610.

L'Assemblée générale fut engagée, dans la suite, à reconnoître l'autorité du Roi pour la convocation des Cours Ecclésiastiques. Elle se soumit à la Jurisdiction des Evêques, à leur visite; & la Sentence même d'Excommunication, droit favori du Clergé, fut assujettie, pour sa validité, à la confirmation de l'Ordinaire. Le Roi s'étoit réservé le pouvoir de recommander, aux Presbyteres, les Membres qu'ils devoient élire pour cette Assemblée; & tout y parut conduit avec peu de choix & de liberté.

En vertu aussi de sa prérogative, à laquelle il donna beaucoup

coup d'étenduë dans cette conjoncture, il érigea une Cour de haute Commission, à l'exemple de celle qui se trouvoit établie en Angleterre. Les Evêques, & quelques Membres du Clergé, qui avoient été rassemblés, reconnurent volontiers cette Cour. Là-dessus, elle prit connoissance des affaires, comme si ses droits eussent été fondés sur le plein consentement de toute la Legillature.

Mais Jacques avoit réservé le dernier coup, pour le tems auquel il proposoit de rendre lui-même une visite à l'Ecosse. Il fit proposer au Parlement, qui fut alors convoqué; « que » tout ce que Sa Majesté détermineroit sur le Gouvernement » extérieur de l'Eglise, avec le consentement des Archevê- » ques, des Evêques; & d'un nombre convenable de Minis- » tres, eût la force de Loi. » On ne régloit point quel étoit le nombre convenable, & leur nomination devoit être abandonnée au Roi; de sorte que si cet Acte eût passé, son autorité Ecclésiastique se trouvoit établie dans toute son étenduë. Quelques Ministres firent leur protestation. Il appréhendoient, suivant leur langage, qu'avec cette nouvelle Autorité, la pureté de leur Eglise ne fût souillée par la Liturgie & tous les Rites de celle d'Angleterre. Jacques, redoutant le bruit & l'opposition, laissa tomber l'Acte, qui avoit déjà passé devant les Seigneurs, & se contenta de déclarer, que les prérogatives inaliénables de la Couronne renfermoient plus de pouvoir que ce Bill n'en reconnoissoit. Quelques tems après, il tint, à saint André, une Conférence avec les Evêques, & trente-six des principaux Membres du Clergé, dans laquelle il déclara la résolution où il étoit de faire valoir ses prérogatives, & d'établir, par sa propre autorité, le petit nombre de cérémonies qu'il leur avoit recommandées. Ils le supplièrent de convoquer une Assemblée générale, & de s'en procurer le consentement. Jacques demanda quelle certitude il pouvoit avoir du consentement de l'Assemblée; ils répondirent qu'ils ne voioient aucune raison contraire, & qu'ils ne doutoient pas que l'Assemblée ne se rendit à toute demande raisonnable de sa Majesté. « Mais reprit le Roi, » s'il en arrive autrement, & si ma demande est refusée, mon » embarras en sera plus grand; & lorsque j'aurai recours à

JACQUES I.

1617.

15 Février
1610.14 de Jan-
vier.Le 10 de
Juillet.

» mon autorité, pour l'établissement des cérémonies, ils
 » m'appelleront Tyran & persécuteur. Tout le monde s'é-
 » criant que personne n'auroit cette folie ; cependant, répli-
 » qua le Roi, l'expérience m'apprend que cela peut aisément
 » arriver. Ainsi, point d'Assemblée, si l'on ne m'assure du
 » succès. Galloway, un des Ministres, représentant que l'Ar-
 » chevêque de saint André répondroit d'eux ; l'Archevêque
 » refusa d'y consentir, sous prétexte qu'ils l'avoient trompé,
 » & qu'il avoit éprouvé l'infidélité de leurs promesses. Hé
 » bien, reprit Galloway, si Sa Majesté veut se fier à moi, je
 » me rends leur caution. Jacques y consentit, & l'assemblée
 fut convoquée pour le 25 de Novembre.

Cependant cette Assemblée, qui ne se tint qu'après le dé-
 part du Roi, éluda toutes ses intentions : & ce ne fut que
 l'année suivante, qu'il parvint à réunir les suffrages pour l'ac-
 ceptation de ses cérémonies. A chaque pas même, qui se fit
 pour cette affaire, au Parlement comme toutes les Assemblées
 générales, la Nation ne put déguiser son extrême répugnance
 pour toutes les innovations. L'importunité & l'autorité du
 Roi arrachèrent seules une apparence de consentement, dé-
 mentie par les sentimens intérieurs de tous les Ordres. Le
 petit nombre même, de ceux qui n'étoient pas dominés par
 les préjugés de Religion, crut l'honneur de la Nation sacrifi-
 é, par une servile imitation des méthodes de culte établies
 en Angleterre ; & toutes les personnes prudentes s'accorde-
 rent à condamner les mesures du Roi, qui, par un zèle à con-
 tre-tems pour de frivoles cérémonies, avoit laissé voir, quoi-
 que d'une manière opposée, une égale petitesse d'esprit, avec
 ceux qu'il avoit traités d'un air & d'un ton si méprisans. On
 jugea, que si ces dangereuses humeurs eussent été moins irri-
 tées, par l'opposition, & qu'on leur eût laissé paisiblement le
 tems de s'évaporer, elles se seroient calmées, dans les bornes
 de la Loi & de l'autorité civile. Comme toutes les Religions
 fanatiques réduisent naturellement fort à l'étroit le nombre
 & les richesses des Ecclésiastiques, leur premier feu n'est pas
 plutôt éteint, que perdant tout leur crédit sur le Peuple,
 elles le lui font sous l'influence naturelle & bienfaisante de
 leurs obligations légales & morales.

Dans le même tems que Jacques faisoit une guerre si violente aux principes religieux de ses Sujets d'Ecosse, il combattoit la bigoterie de ceux d'Angleterre. Ses courses, dans le Roïaume, lui avoient fait remarquer, que de jour en jour, une observation Judaïque du Sabbat gaignoit du terrain, sur tout dans les établissemens Presbytériens, & que sous prétexte de Religion, le peuple, contre l'ancien usage; étoit privé de diverses sortes de jeux & d'exercices, qui ne servoient pas moins à la santé qu'à l'amusement. Les Fêtes, qui de tout tems, & dans toutes les Nations, sont consacrées en partie au culte Divin, en partie aux récréations de la société, n'étoient employées ici qu'aux offices de Religion, & servoient à nourrir ces sombres contemplations, auxquelles le Peuple Anglois étoit malheureusement porté par son penchant. Le Roi conclut trop légèrement, qu'il seroit facile d'insulser de la gaieté dans ce noir esprit de dévotion. Il fit publier une Ordonnance, qui autorisoit, après le service Divin, toutes sortes de jeux & d'exercices permis. Mais en vain s'efforça-t'il de rétablir un usage, que la prévention de ses Sujets leur faisoit regarder comme le plus prophane & le plus impie des abus.

JACQUES I.

1617.

LORSQUE le Chevalier Walter Raleigh avoit été conduit à la Tour, son naturel hautain & violent l'avoit rendu l'homme d'Angleterre le plus odieux au Peuple; & cette haine publique avoit eu beaucoup de part à sa condamnation. Mais treize années de prison avoient beaucoup changé, en sa faveur, les sentimens de la Nation. On avoit eu le tems de réfléchir à la dureté, pour ne pas dire, à l'injustice de sa Sentence. On prit en pitié cet esprit actif, entreprenant, qui languissoit entre quatre murs. On fut frappé de cette étendue de génie, qui, dans un homme élevé au milieu des exercices de mer & de guerre, lui avoit fait surpasser, en recherches de Littérature, ceux même que leur profession attachoit à des études paisibles & sédentaires. On conçut de l'admiration pour cette grandeur & cette fermeté d'ame, qui avoient été capables de l'engager, à son âge & dans sa situation, à composer un aussi grand ouvrage que son Histoire du

1618.

§. IV.

Expédition
du Chevalier
Raleigh.

JACQUES I.
1618.

Monde. Pour augmenter ces favorables dispositions, sur lesquelles il sondeit l'esprit de sa liberté, il répandit le bruit d'une Mine d'or, qu'il avoit découverte en Guiane, capable, suivant sa description, non-seulement d'enrichir tous les Aventuriers, mais d'apporter d'immenses trésors à la Nation. le Roi prit peu de confiance aux premières informations qu'il reçut de ces flatteuses promesses, autant parce qu'il ne put se persuader qu'il existât dans la Nature une Mine si riche, que parce qu'il regardoit Raleigh comme un homme désespéré, à qui son imagination faisoit chercher toutes sortes de moyens pour rétablir sa fortune & son crédit. Cependant, sa punition lui paroissant assez longue, il lui fit ouvrir les portes de la Tour; & lorsqu'à force de vanter sa Mine d'or, Raleigh eut fait entrer quantité de Négocians dans ses vûes, le Roi lui permit de tenter cette aventure, & lui donna même, à la priere des Associés, l'autorité sur ceux qui voudroient le suivre. Mais, quoique fortement sollicité, il refusa de lui accorder le pardon, qui sembloit une suite naturelle du pouvoir & du commandement qu'il lui confioit. Jacques déclara qu'il lui restoit quelque défiance des desseins d'un homme suspect; & le sien, ajouta-t'il, étoit de le tenir en bride par son ancienne Sentence.

Raleigh ignoroit moins que personne, combien le Roi étoit éloigné de toute invasion sur les établissemens Espagnols. Aussi avoit-il commencé par assurer que l'Espagne n'avoit aucune Colonie, dans toute la partie de la côte où sa Mine étoit située. Lorsque l'Ambassadeur de cette Nation, le célèbre Gondemar, allarmé de ses préparatifs, porta ses plaintes au Roi, Raleigh protesta de l'innocence de ses intentions; & Jacques assura Gondemar, qu'un de ses Sujets n'oseroit commettre aucune hostilité, ou qu'il paieroit de sa tête cette audacieuse entreprise. Mais le Ministre Espagnol, concluant avec raison que douze Vaisseaux armés ne partoient pas sans quelque dessein pernicieux à sa Nation, se hâta d'en informer la Cour de Madrid, qui dépêcha aussitôt des Ordres, surtout à la côte de Guiane, pour y faire armer & fortifier ses Etablissemens.

Lorsque le courage & l'avarice des Espagnols & des Por-

tugais eurent découvert tant de nouveaux Mondes ; ces deux Nations , résolûes de se montrer supérieures , non-seulement par l'adresse & les armes , mais encore par la justice de la querelle , aux barbares Idolâtres , dont elles venoient envahir les possessions , s'étoient adressées au Pape Alexandre VI , qui occupoit alors le Siège de Rome ; & ce Pontife avoit accordé généreusement la moitié Occidentale du Globe aux Espagnols , & la moitié Orientale aux Portugais. Les Protestans plus scrupuleux , qui ne reconnoissoient pas l'autorité du Pontife Romain , établirent , pour premier fondement de leur titre , la premiere découverte ; & si quelque Pyrate , ou quelque Aventurier de leur Nation , avoit seulement planté un bâton , ou dressé une pierre sur le rivage , en mémoire de sa prise de possession , ils en concluoient que tout le Continent devoit leur appartenir , & s'attribuoient le droit de chasser ou d'exterminer , comme usurpateurs , les anciens possesseurs & les Habitans. C'étoit de cette maniere , que le Chevalier Raleigh avoit acquis à la Couronne d'Angleterre , depuis environ vingt-trois ans , un juste droit au Continent de la Guiane , Région égale en grandeur à la moitié de l'Europe ; & quoiqu'immédiatement après , il eût quitté cette Côte , il n'en prétendoit pas moins que le titre Anglois demeurait incontestable. Malheureusement , il étoit arrivé que les Espagnols , ignorant , ou ne reconnoissant point cette prétention , avoient pris possession , dans le même tems , d'une partie de la Guiane , avoient formé un Etablissement à la Riviere d'Oronooko , avoient bâti une petite Ville , nommée Saint Thomas , & travaillé dans le Païs , à quelques Mines de peu de valeur.

Ce fut vers cette place , que Raleigh prit directement sa course ; & s'arrêtant à l'embouchure de la riviere , avec cinq de ses plus gros vaisseaux , il envoya le reste à saint Thomas , sous le commandement de son fils , & du Capitaine Keymis , (a) qui lui étoit dévoué. Les Espagnols , s'étant attendus à les voir paroître , firent feu sur eux , furent repoussés , & poursuivis jusques dans leurs murs. Alors le jeune , Raleigh , pour encourager ses gens , s'écria « que cette place étoit la vraie

(a) On trouve son premier Voyage & celui de Keymis , dans l'Histoire Générale des Voyages , Tome XIV.

» mine , & qu'il falloit être fou pour en chercher d'autre. Mais, en s'avançant sur les Espagnols, il reçut un coup de feu, dont il mourut sur le champ. Keymis & les autres ne furent point effraies de cette perte. Ils poussèrent leur attaque & se rendirent maîtres de la Ville, à laquelle ensuite ils mirent le feu ; mais ils n'y trouverent rien d'une valeur considérable.

Raleigh ne se vantoit pas d'avoir vu la mine, qu'il faisoit chercher : c'étoit Keymis, disoit-il, qui l'avoit découverte autrefois, & qui lui en avoit apporté cette masse d'or, dont on avoit dû se promettre tant de richesses. Cependant Keymis, qui, de son aveu, n'étoit pas à deux heures de marche de la mine, refusa, sous les plus absurdes prétextes, de faire les pas nécessaires pour la trouver, & retourna aussitôt vers Raleigh, avec les tristes nouvelles de la mort de son fils & du mauvais succès de l'entreprise. Mais, sensible au reproche, & craignant que sa conduite ne fût punie, il se retira désespéré dans sa cabane, où il se tua de sa propre main.

Les autres aventuriers conclurent, alors, qu'ils avoient été trompés par Raleigh ; qu'il n'avoit jamais connu de mine, telle qu'il les avoit flattés d'en trouver ; que son intention avoit été de piller saint Thomas, pour encourager ses compagnons par les dépouilles de cette place, & de continuer de-là ses invasions dans les autres Colonies Espagnoles ; qu'il s'étoit proposé de réparer sa fortune par des attentats de cette nature, & qu'il comptoit de faire sa paix en Angleterre avec l'argent qu'il auroit acquis ; ou que si cette ressource lui manquoit, il avoit dessein de se retirer dans quelque autre pays, où ses richesses lui garantissoient une retraite.

Le peu d'avantages, qu'on avoit tiré de la dépouille de saint Thomas, refroidit le courage des gens de Raleigh pour toutes ses vues ; quoique le traité entre les deux Nations contint plusieurs circonstances, qui les invitoient à cette guerre Pyratique contre les Espagnols.

L'Angleterre, en faisant la paix avec l'Espagne, avoit suivi l'exemple d'Henri IV, qui, au Traité de Vervins, trouva la difficulté à régler ce qui concernoit le commerce des Indes, étoit convenu de laisser cet article dans l'oubli.

Les Espagnols, qui n'avoient pas cessé de publier des Edits sévères, pour interdire la communication des Nations Européennes avec leurs Colonies, interpréterent ce silence en leur faveur, & le regarderent comme un consentement tacite de l'Angleterre aux Loix d'Espagne. Au contraire, les Anglois prétendirent qu'aucun Traité ne les aiant jamais exclus du commerce avec aucune partie des domaines Espagnols, il leur étoit constamment permis d'y exercer leur négoce, aux Indes comme en Europe. Ce doute porta quantité d'Avanturiers à faire voile d'Angleterre aux Indes Espagnoles : ceux, qui se laisserent prendre, furent sévèrement punis ; comme ceux, qui furent s'en garantir, commirent de fréquens brigandages. Lorsqu'ils se trouverent les plus forts, il exercèrent un commerce forcé avec les Habitans, ils résisterent aux Gouverneurs Espagnols, & quelquefois ils les pillèrent eux-mêmes. Les violences de cette nature, qui avoient été poussées trop loin des deux parts, furent ensevelies, par convention mutuelle, dans un éternel silence ; parcequ'il parut trop difficile d'y remédier sur des principes constans.

Mais, la différence paroissant fort grande, entre une troupe particuliere d'Avanturiers, & des flottes équipées sans commission roïale, les compagnons de Raleigh trouverent plus de sûreté à retourner promptement en Angleterre, & le forcèrent de les suivre, pour répondre lui-même de sa conduite. On prétend qu'il emploïa beaucoup d'artifices, d'abord pour les engager à fonder sur les établissemens Espagnols, & sur leur refus, pour se procurer une retraite en France. Mais, le succès lui manquant de toutes parts, il fut livré entre les mains du Roi, & rigoureusement examiné au Conseil, avec tous les compagnons de son voyage. Ses Juges ne trouverent pas de difficulté à prononcer, que les premiers soupçons, qui regardoient ses intentions secretes, avoient été bien fondés ; qu'il en avoit imposé au Roi, dans l'exposition de ses projets ; qu'il avoit commis des hostilités offensives contre les Alliés de sa Majesté, & qu'il avoit brûlé & détruit méchamment une Ville de la domination du Roi d'Espagne. L'ordre demandoit, peut-être, que pour cette violence, il fût jugé par le Tribunal de la loi commune ; ou qu'il le fût par la loi martiale, pour avoir

violé les ordres: mais c'étoit un principe établi, dans la Robe, qu'étant déjà condamné pour le crime de la haute trahison, il ne pouvoit être remis en justice pour un autre crime. Ainsi, pour satisfaire l'Espagne, qui faisoit retentir hautement ses plaintes, le Roi fit usage du pouvoir qu'il s'étoit réservé dans cette vue, & signa, sur l'ancienne Sentence, l'ordre de son execution. (a)

(4) Quelques traits qui semblent le condamner, dans cette narration, sont tirés de la Déclaration même du Roi, qui ayant été publiée par autorité. Lorsque les faits étoient récents, & les interrogations passées devant le Conseil, signées par six Conseillers, du nombre desquels étoit Abbót, Archevêque de Cantorbery, Prélat peu complaisant pour la Cour, devoient être reconnues d'un grand poids. D'ailleurs les faits les plus essentiels sont confirmés, soit par la nature & le fond de la chose, soit par sa propre apologie, & par ses Lettres. Mais on croit devoir ici, d'après M. Hume, faire d'explication sur un homme si célèbre. Elle n'est point à son avantage; & l'on en cite une autre, qui est *Kings's Indication, Défense du Roi. in the Harleyan Miscellany*, vol. 3. n. 1. Il ne paroît pas probable, dit M. Hume, que les Espagnols, qui n'avoient aucune connoissance de la prétendue Mine de Raleigh, eussent cru devoir bâtir une Ville pour la défense d'une Côte, si vaste, à trois mille dans les terres. Toutes les apparences sont contre une telle supposition. Il est plus naturel de penser que la Ville existant déjà, ce fut plutôt le dessein de la piller, qui le conduisit sur cette Côte, que celui d'en fouiller une Mine. 2°. Jusqu'à présent, on n'y a point trouvé de Mine qui ressemble à la sienne. 3°. Il est certain que Raleigh ne trouva point de mine, & qu'il pillá & brûla une Ville Espagnole; n'est-il donc pas vraisemblable que cette dernière vue étoit celle qu'il se proposoit? Comment le secret de son cœur peut-il être rendu assez visible, pour contrebalancer certains faits? 4°. Il confesse, dans sa Lettre au Lord Carew, qu'il

déguisa au Roi, quoiqu'il le fût, que les Espagnols avoient un Etablissement sur cette Côte; ce seul fait ne le rend-il pas assez criminel? 5°. Sa commission ne l'autorisoit qu'à s'établir sur une Côte possédée par des Habitans sauvages & barbares. N'étoit-ce pas violer criminellement ses ordres, que de débarquer sur une Côte possédée par des Espagnols? 6°. Ses ordres à Keymis, lorsqu'il le fit entrer dans la Rivière, se trouve dans sa propre Apologie, & sont connoître qu'il prévoyoit, comme une chose inévitable, que les Espagnols lui résisteroient, & s'opposeroient à son débarquement: ainsi, dans le commencement, ses intentions étoient celles d'un ennemi. 7°. Sans provocation, & même à quelque distance, il chargea Keymis de déloger les Espagnols de leur Ville: une entreprise peut-elle mériter mieux le nom d'hostilité? & si l'on considère que les Espagnols étoient des Alliés, y en a-t-il de plus criminelle? Quand il seroit vrai que les Espagnols firent feu sur lui, n'étoit-il pas l'Agresseur? On adit qu'il leur avoit tué trois ou quatre cens hommes; est-ce une affaire si légère. 8°. Dans sa Lettre au Roi & dans son Apologie, il fonde sa défense sur des hostilités précédentes, que les Espagnols avoient exercées contre d'autres Anglois: elles sont expliquées par l'ambiguïté du Traité de paix; & ce qui est bien plus clair, c'est qu'en supposant que ce fût une raison, pour le Roi, de déclarer la Guerre à cette Nation, Raleigh, sans commission, ou plutôt avec une commission opposée, n'étoit pas en droit d'attaquer les Etablissements d'Espagne. A la vérité, il prétendit que la paix avec l'Espagne n'avoit pas été faite

Raleigh,

Raleigh, voyant son sort inévitable, recueillit tout son courage ; & quoiqu'il eût employé auparavant quelques petits artifices, tels que de feindre de la folie, & diverses sortes

JACQUES L.

1618.

pour les Indes ; idée fort absurde. 9°. Si fa prétention à la propriété de ce Pais, en qualité de premier Inventeur, étoit juste, malgré l'établissement actuel, pourquoi ne l'avoit-il pas exposé & soumise au jugement du Roi, dans toutes ces circonstances ? 10°. Il avoue lui-même que les forces ne suffisoient pas pour le soutenir contre le pouvoir de l'Espagne sur cette Côte ; & cependant il dit qu'elles étoient suffisantes pour surprendre & piller vingt Villes : son dessein n'étoit donc pas de s'établir, mais de piller. Tous ces aveux le trahissent. 11°. Pourquoi ne s'arrêta-t-il point, & ne fouilla-t-il point la Mine, suivant son projet ? C'est qu'il craignoit de voir tomber sur lui les Espagnols, avec des forces supérieures : mais avant son départ d'Angleterre, il savoit qu'il devoit se trouver dans ce cas, s'il faisoit invasion dans quelque Colonie d'Espagne ; son intention n'étoit donc pas de s'établir, mais de piller. 12°. Il avoue qu'il ne connoissoit, ni la profondeur, ni la richesse de la Mine ; mais qu'il savoit seulement qu'il y en avoit une. Auroit-il voulu risquer sa fortune & son crédit sur un si foible fondement ? 13°. Les autres Aventuriers auroient-ils tout risqué pour le suivre, s'ils avoient eu ces lumières ? Une Flotte devoit-elle être équipée pour une simple tentative ? Toute la conduite de cette affaire ne sent-elle pas l'imposture ? 14°. Dans ses ordres à Keymis, il dit : Apportez seulement un ou deux paniers d'or, pour convaincre le Roi que mon projet n'est pas imaginaire. C'est ce qui étoit aisé, des Mines d'Espagne ; aussi parut-il fort mécontent de ce que Keymis ne l'avoit pas entrepris. Une telle vue étoit une apologie pré-méditée, pour couvrir sa ruse. 15°. Le Roi, dans sa Déclaration, impute à Raleigh, qu'aussi-tôt qu'il fut en Mer, il ne parla plus de la Mine que d'un son

fort incertain, & qu'il dit que ce seroit assez de rapporter un panier plein d'or. La circonstance précédente fait voir que cette imputation n'étoit pas sans fondement. 16°. La Déclaration du Roi contient d'autres circonstances d'un grand poids ; telles sont, que Raleigh, en passant à Plymouth, ne prit avec lui aucun Pionnier, quoiqu'il eût toujours dit que c'étoit son intention ; qu'il ne s'étoit pas pourvu d'instrumens pour fouiller une mine, mais qu'il l'étoit fort bien de munitions de Guerre ; que son fils, en attaquant les Espagnols, sans parler de plusieurs autres faits publics, qui le font connoître également criminel, contre ses Associés & contre sa Patrie. 17°. La Relation de son premier voyage en Guiane, prouve qu'il étoit capable, ou de la plus folle crédulité, ou de la plus impudente imposture. Rien n'est si ridicule que ce qu'il raconte d'un chimérique Empire des Incas au milieu de cette Contrée ; de la riche Ville de Durado, ou Manoa, longue de deux jours de marche, & resplendissante d'or & de pierreries ; des vieilles Prophéties Péruviennes en faveur des Anglois, qui avoient été, dit-il, expressément nommés comme les libérateurs du Pais, long-temps avant que les Européens y eussent pénétré ; des Amazones & d'une République de Femmes ; enfin, des vases & incroyables richesses qu'il vit dans ce Continent, où personne n'avoit encore trouvé de trésors. Tout ce récit prouve assez qu'il manquoit de jugement, ou de probité, ou peut être de l'un & de l'autre. On observe ici que jamais on n'a porté, d'un caractère, des jugemens plus extrêmes que de celui de Raleigh, & cela par les deux passions opposées de l'envie & de la pitié. Dans la première partie de sa vie, où, vivant & agissant dans le monde, il étoit probablement mieux connu, il avoit été l'objet de l'horreur

d'infirmités, pour faire prolonger les interrogations & se procurer les moyens de fuir, il prit le parti de montrer de la fermeté dans son dernier rolle. En portant le doigt sur le tranchant de la hâche qui devoit lui abbatre la tête; le remede est aigu, dit-il, mais certain pour tous les maux. Sa harangue au Peuple, fut calme & fort éloquente; il tenta de se venger, & de charger ses Ennemis de la haine publique, en protestant la vérité de plusieurs faits, dont le moins qu'on puisse

& de la détestation de tous les Anglois : dans la dernière partie, pendant qu'il étoit prisonnier, il devint, avec beaucoup moins de raison, l'objet d'une tendresse & d'une admiration extraordinaires.

A l'égard du pardon qui lui fut refusé, de sa première Sentence, qui fut conservée dans toute sa force, & de son départ sous ses expresse conditions, ce sont trois circonstances qui peuvent être appuyées sur les autorités suivantes : 1^o. La parole du Roi, & celle de six Conseillers privés, qui les donnent pour des faits réels ; 2^o. La nature de la chose ; car si ses intentions n'eussent pas été suspectes, on n'auroit jamais refusé le pardon à un homme qui étoit revêtu d'un Commandement. 3^o. Les termes de sa Commission même, où il est simplement nommé *Sir Walter Raleigh*, & non *fial & bien-aimé*, suivant le stile usité, dont on ne s'écarte jamais dans ces occasions. 4^o. Dans toutes les Lettres qu'il écrivoit en Angleterre au Chevalier Rolph Winwod & à sa Femme, il se regarde toujours comme un homme qui n'avoit pas reçu son pardon, & qui étoit chargé d'une Sentence. Il paroît même qu'après le mauvais succès de son entreprise, le désempoir le prit, & qu'il s'attendoit au sort qu'il éprouva.

On a prétendu que le Roi avoit donné avis aux Espagnols, des projets de Raleigh ; comme s'il eût eu besoin de ruse, pour détruire un homme dont la vie avoit été pendant 14 ans, & étoit encore en son pouvoir. Le bruit public suffisoit, pour apprendre aux Espagnols un fait aussi connu que l'armement de Raleigh. Il n'y avoit pas plus de raison

pour le Roi, de leur cacher le projet d'un Etablissement qui lui étoit représenté comme innocent par Raleigh, & qu'il croioit tel.

La principale faute du Roi paroît être d'avoir eu trop de négligence, en laissant partir Raleigh sans avoir mieux connu ses intentions. Mais l'Apologiste répond pour sa défense, qu'on demanda des sûretés pour la bonne conduite de Raleigh & de tous ses Alliés, & qu'ils s'engagerent tous les uns pour les autres ; ruse, à laquelle on ne fit attention qu'après leur départ, & qui augmenta les soupçons.

Peut-être le Roi auroit-il dû accorder le pardon à Raleigh pour son ancienne trahison, & lui faire une autre procès pour les nouvelles offenses. Sa punition auroit été non-seulement juste, mais conduite avec justice, & sans aucun sujet de reproche : mais la Nation étoit alors dans la ridicule opinion, comme Raleigh le suppose ouvertement dans son Apologie, que le Traité permettoit la Guerre aux Indes, quoique la Paix fût faite en Europe ; & pendant que cette idée subsistoit, il n'y auroit point eu de *Juré* qui eût trouvé Raleigh coupable : de sorte que si le Roi ne l'eût pas fait punir, en vertu de son ancienne Sentence, les Espagnols auroient eu de justes plaintes à faire du Roi, & suffisantes pour causer une Guerre, ou du moins pour ruiner toute bonne intelligence entre les deux Nations.

M. Hume, ajoute qu'il a cru ce détail nécessaire pour éclaircir l'histoire de Raleigh, qui quoique fort simple, a souffert, dit-il, des altérations dont il n'y a pas d'exemple dans toute l'Histoire d'Angleterre.

dire, c'est qu'ils peuvent passer pour douteux. Il mit la tête sur le bloc, avec la plus grande indifférence, & reçut le coup fatal. On vit à la mort, cette même grandeur mal réglée, qu'il avoit fait remarquer, pendant toute sa vie, dans ses sentimens & sa conduite.

JACQUES I.
1618.

De tous les événemens du regne de Jacques, il n'y en eut point de plus désagréable au Public que le supplice du Chevalier Raleigh. Exécuter une Sentence, si rigoureuse dans l'origine, si longtems suspendue, & comme tacitement annullée par une Commission qui renfermoit une nouvelle marque de confiance, passa pour un excès de cruauté & d'injustice. Sacrifier, à l'Ennemi secret de l'Angleterre, la vie du seul homme de la Nation qui eût alors une réputation distinguée de valeur & d'expérience militaire, parut une bassesse autant qu'une indiscrétion; & l'étroite liaison que le Roi entretenoit avec l'Espagne, n'étant du goût de personne, rendit cette complaisance encore plus odieuse au Peuple.

Jacques s'étoit rempli d'une idée, qui lui étoit particulière, & qu'aucun de ses Prédécesseurs n'avoit adoptée; que toute Alliance, au-dessous de la royale, étoit indigne d'un Héritier présomptif de l'Angleterre. Jamais il ne voulut écouter d'autres propositions de mariage, pour son Fils, qu'avec une Fille de France ou d'Espagne. Cet orgueil, qui renfermoit au fond de la petitesse, comme s'il avoit eu de l'honneur à se promettre de quelque alliance, étoit si connu des Etrangers, que l'Espagne avoit fondé là-dessus l'espérance de gouverner, dans les plus importantes affaires, un Monarque d'une prudence & d'une politique si bornées. Pendant la vie du Prince de Galles, le Roi d'Espagne avoit témoigné quelque dessein de donner à ce Prince la fille aînée, dont il disposa dans la suite en faveur de Louis XIII. La vue de l'Espagnol étoit alors d'engager Jacques à la neutralité, par rapport à la succession de Cleves qui étoit contestée entre la ligne Catholique & la Protestante. Mais Jacques ne s'étoit pas laissé prendre à cette amorce; & conséquemment à son alliance avec Henri IV & les Hollandois, il avoit fait marcher, sous la conduite du Chevalier Edouard Cecil, 4000 hommes, qui, joints aux

Idées du Roi
sur le mariage
de son Fils.

En 1610.

debourg & le Palatin de Neubourg en possession de ce Duché:
 JACQUES I. L'Ambassadeur d'Espagne, en Angleterre, étoit alors Gon-

1618 demar, Personnage d'autant plus artificieux dans ses flatteries, qu'elles portoient l'apparence de la franchise & de la bonne foi; d'autant plus dangereux dans sa politique, qu'elle étoit déguisée sous le masque de la gaieté & de la plaisanterie. Il offrit la seconde fille d'Espagne au Prince Charles; & pour rendre la tentation plus irrésistible au nécessaire Monarque, il donna l'espérance d'une immense fortune avec la Princesse. La Cour d'Espagne, quoique déterminée à ne pas contracter d'alliance avec un Hérétique, entra dans une négociation, qu'elle eut l'art de prolonger, en redoublant à chaque difficulté, les espérances de Jacques. Il se passoit alors en Allemagne, des événemens d'une si haute importance pour la grandeur de la maison d'Autriche, que de jour en jour, ils devenoient un nouveau motif pour cette duplicité de conduite.

Soulèvement
 ment en Bo-
 hême.

Dans cette grande révolution de caractères & d'usages, qui arriva pendant le xvi & le dix-septième siècles, les seules Nations, qui eurent le glorieux, quoique souvent le triste avantage, de faire un effort pour leurs Privilèges expirans, furent celles qui se trouvoient animées, avec les principes de liberté civile, de quelque zèle pour les partis & les dogmes de Religion. Outre la force irrésistible des Armées mercenaires, les Princes Européens avoient cet avantage, qu'ils étoient descendus d'anciennes Maisons Royales; qu'ils continuoient les mêmes noms de leur Magistrature, la même apparence de Gouvernement civil; & que se retranchant en quelque sorte dans toutes les formes de l'administration légale, ils se voioient en état d'imposer insensiblement le joug à leurs sujets sans défiance. Les Allemands mêmes, qui avoient autrefois brisé les chaînes de Rome, & rendu la liberté au genre humain, perdirent alors leur propre liberté, & virent avec douleur, l'autorité absolue de leurs Princes solidement établie. Dans leur situation, il n'y avoit qu'un pieux Fanatisme, sans aucun égard pour tous les motifs de la prudence humaine, qui pût leur donner l'espérance de maintenir plus long-tems ces privilèges, que leurs Ancêtres leur avoient transmis pen-

dant une si longue suite de siècles. Comme la Maison d'Autriche, dans la vaste étendue de ses Domaines, avoit toujours pris la Religion pour prétexte de ses usurpations, elle trouva une résistance qui partoît du même principe : la superstition Catholique s'étoit rangée, comme il arrive toujours, du côté de la Monarchie ; l'enthousiasme Protestant, de celui de la liberté. Les Etats de Bohême, aiant pris les armes contre l'Empereur Mathias, continuèrent leur révolte contre Ferdinand son Successeur, & reclamèrent l'observation des Edits portés en faveur de la Nouvelle Religion, avec l'établissement des leurs anciennes Loix & de leur constitution. Les Principautés voisines, telles que la Silésie, la Moravie, la Lusace, l'Autriche, la Hongrie même, prirent part à la querelle ; & l'esprit de discorde, pere des guerres civiles, s'étoit universellement répandu dans ces abondantes & belliqueuses Provinces.

Ferdinand II, plus ferme & plus habile, sans être plus doux & plus modéré, que ne le sont ordinairement les Princes Autrichiens, arma fortement pour le rétablissement de son autorité, & joignit, à l'assistance de ses Sujets de l'ancienne Religion, celle d'une puissante Confédération des Etats voisins, qu'il fut engager dans ses intérêts. Tous les Princes Catholiques de l'Empire avoient embrassé sa défense ; il s'étoit attaché jusqu'à l'Electeur de Saxe, le plus considérable des Electeurs Protestans. La Pologne s'étoit déclarée en sa faveur : & par dessus tout, le Roi d'Espagne, jugeant ses intérêts essentiellement liés avec ceux de la seconde branche de sa Maison, prépara de grands secours en Italie & dans les Pais-bas, & s'empressa d'ouvrir ses trésors Indiens, pour le soutien de Ferdinand & de la Religion Catholique.

Les Etats de Bohême, allarmés de ces redoutables préparatifs, commencerent aussi à solliciter une assistance étrangère ; & ne se bournant point à celle qu'ils obtinrent de l'union évangélique en Allemagne, ils chercherent à se lier avec de plus grands Princes. Ils jetterent les yeux sur Frederic, Electeur Palatin. Outre ses propres forces, Frederic, étant Gendre du Roi d'Angleterre & Neveu du Prince Maurice, dont l'autorité étoit devenue presque absolue dans les

JACQUES I.

1618.

1619.

JACQUES I.

1619.

Provinces-Unies, ils espererent que ces deux Princes, poussés par le sang & par leur Religion commune, s'intéresseroient à ses affaires, & n'épargneroient rien pour contribuer à sa grandeur. Dans cette idée, ils lui offrirent leur Couronne, qu'ils considéroient comme Elective; & le jeune Palatin, se livrant à l'ambition, sans consulter Jacques ni Maurice, dont il prévoyoit la répugnance, accepta aussitôt leurs offres, & se rendit en Bohême avec toutes ses forces.

La nouvelle de ces événemens ne fut pas plutôt passée en Angleterre, que tout le Roiaume brûla de se voir engagé dans la querelle. A peine les Peuples de l'Europe avoient-ils marqué autrefois plus d'ardeur, pour délivrer la Terre Sainte de la tyrannie des Infidèles. La Nation, dans ce tems, étoit sincèrement attachée au sang de son Roi, & regardoit la liaison de l'Angleterre avec le Palatin, qui avoit épousé une Fille de Jacques, comme un nœud des plus étroits. Elle ne put apprendre que les Catholiques pousoient la guerre & leurs persécutions contre les Protestans, sans s'y croire fortement intéressé; & la neutralité, dans la cause de Dieu, lui parut une basse défection. Dans cette ardeur, les Anglois auroient marché à l'extrémité de l'Europe, se seroient plongés dans les chaos des affaires Germaniques, & n'auroient pas fait difficulté d'employer leur sang & leurs trésors à soutenir une querelle contre la Maison d'Autriche, dans les conjonctures, & dans le lieu même, où sa puissance étoit le mieux établie, & paroïssoit presque irrésistible.

Mais Jacques, outre son caractère, qui n'étoit pas assez remuant pour ces grandes entreprises, étoit retenu par un motif encore plus puissant. Il ne put consentir, à favoriser une revolte des Sujets contre leur Souverain. Au premier avis qu'il en reçut, il refusa le Titre de Roi de Bohême à son Gendre; il défendit qu'on priât pour lui, sous ce nom, dans les Temples; & quoiqu'il n'eût point examiné, comme il l'avoit lui-même, les prétentions, les privilèges & la constitution des Etats rebelles, la haute idée qu'il avoit des Droits Roiaux lui fit conclure, que des Sujets avoient toujours tort, lorsqu'ils s'opposoient à ceux qui avoient acquis, ou pris, la majestueuse qualité de Roi. Ainsi, dans les mesures mêmes

d'une vraie politique, Jacques méloit tant de petites préventions, qu'en l'exposant au double reproche de foiblesse & d'erreur, elles lui firent perdre toute son autorité.

JACQUES I.

1620.

Dans l'intervalle, les affaires furent bientôt portées à leur crise. Ferdinand leva des puissantes forces, sous le commandement du Duc de Baviere & du Comte de Bucquoy, & marcha contre l'Ennemi en Bohême. Dans les Pais-Bas, Spinola rassembla trente mille hommes de vieilles Troupes. Lorsqu'Edmunds, Résident d'Angleterre à Bruxelles, fit des représentations à l'Archiduc Albert, on lui répondit que les ordres pour cet armement étoient venus à Spinola, de Madrid, & qu'il savoit seul le secret de la Cour d'Espagne. De son côté Spinola dit au même Ministre, que ses ordres étoient encore sous le cachet de la Cour, qu'il ne devoit les ouvrir qu'à Coblentz, & que si Edmunds vouloit l'accompagner jusqu'à cette Ville, il lui donneroit alors la satisfaction qu'il désireroit. Il étoit plus aisé de pénétrer ses intentions, que d'en prévenir l'effet. On apprit, presque à la fois, en Angleterre, que Frederic avoit été défait dans la grande & décisive Bataille de Prague; qu'il s'étoit retiré en Hollande avec sa Famille; que Spinola étoit tombé sur le Palatinat, & que n'y trouvant point d'autre résistance que celle de quelques Princes de l'Union, & d'un Régiment Anglois de 2400 hommes, commandé par le brave Horace de Vere, il s'étoit bientôt saisi de la plus grande partie de cette Principauté.

Perte du Palatinat.

Les murmures & les plaintes se firent entendre, sans ménagement, contre la neutralité & l'inaction de Jacques. Le bonheur & la tranquillité, dont les Anglois jouissoient dans leur Isle, perdoient pour eux tout leur prix, lorsqu'ils contemploient l'oppression & les disgraces de leurs Freres Protestans en Allemagne. Ils ne considéroient pas que leur entremise dans les guerres du Continent, quoique conforme à leur zele, ne pouvoit être justifiée alors par aucune bonne maxime de Politique; qu'à quelque excès que la grandeur Autrichienne fût montée, le péril étoit encore trop éloigné pour causer de justes allarmes à l'Angleterre; que tant de Nations puissantes & guerrières, dont l'Allemagne étoit composée, feroient encore une forte résistance, avant que se soumettre au joug; que

dinaires. Son éloignement pour la guerre, augmenté par l'âge, l'attachoit encore plus à ses erreurs, & lui fit prendre le parti d'employer, pour le rétablissement de son Gendre, les remontrances & les supplications, par des-Ambassades & des argumens, plutôt que l'effusion du sang & la violence. D'un autre côté, le même défaut de courage, qui lui faisoit redouter les Nations étrangères, lui faisoit appréhender aussi de choquer les préjugés de ses propres Sujets, & ne lui permettoit pas d'avouer ouvertement les mesures pour lesquelles il s'étoit déterminé : ou peut-être esperoit-il de faire tourner ces préjugés à son avantage, & de s'en servir pour engager son Peuple à lui accorder les subsides, que leur excessive économie avoit rendus jusqu'alors si modiques.

Il tenta d'abord l'expédient de la Bienveillance, ou du Don gratuit, de la part des Particuliers, sous prétexte que les circonstances pressantes ne lui laissoient pas le tems de prendre aucune autre voie. Mais la jalousie de liberté se réveilla ; & toute la Nation regarda ces bienveillances prétendues, comme des violences réelles, contraires aux Loix, & pernicieuses à la liberté publique, quoiqu'autorisées par des exemples dont l'usage avoit cessé. Un Parlement fut jugé la seule ressource, dont on pût espérer d'abondans secours ; & les Lettres partirent, pour la convocation de ce grand Conseil de la Nation.

Ce Parlement est remarquable, pour avoir été l'époque de la formation régulière des *Partis de la Cour & de la Patrie* ; quoique sans avoir acquis d'abord ces deux noms : *Partis*, qu'on a vu continuer depuis & dont on peut dire, que s'ils ont souvent menacé le Gouvernement de sa dissolution totale, ils sont la cause réelle de sa vie & de sa vigueur constantes. L'ancienne constitution gothique, dont les Anglois, comme toutes les autres Nations de l'Europe, avoient participé, renfermoit un mélange, non d'autorité & de liberté, tel que l'Angleterre en a joui dans la suite, & qu'il subsiste actuellement avec uniformité, mais d'autorité & d'anarchie, qui s'entrechoquoient sans cesse, & qui l'emportoient alternativement, suivant que les circonstances étoient plus ou moins favorables à l'un ou l'autre. Un Parlement de Barbares, convoqués de leurs champs & de leurs forêts, privés de l'instruction

JACQUES I.

1021.

que donnent l'étude, la conversation & les voyages, ignorant leurs loix & leur Histoire, mal instruits de la situation des Errangers ; un Parlement, formé précacement par le Roi, & séparé à son gré, qui subsistait peu de jours, dont les débats ne rouloient que sur un petit nombre de points, préparés d'avance, & dont les Membres étoient impatiens de retourner dans leurs Terres, unique théâtre de leur grandeur, ou leur chasse, qui faisoit leur amusement favori ; un tel Parlement étoit peu propre à traiter toutes les questions du Gouvernement, & à partager régulièrement l'Administration légale. Le nom & l'autorité du Roi seul paroissent, dans le cours ordinaire de l'administration. Dans les cas extraordinaires, il en prenoit seul, à meilleur titre encore, toute la direction. Les Loix, imparfaites, informes, laissoient lieu, sur chaque point des affaires, à des interprétations vagues ; & lorsqu'en général, les fins qui convenoient au Monarque se trouvoient agréables à ses Sujets, on marquoit peu de scrupule, ou de jalousie, sur la régularité des moyens. Pendant le regne d'un Prince habile, heureux, populaire, un Membre de l'une ou l'autre des deux Chambres, bien moins de la Chambre Basse, n'auroit osé se déclarer pour un parti contraire à la Cour ; parce qu'en peu de jours la dissolution du Parlement l'auroit laissé, sans protection, à la vangeance de son Souverain, c'est-à-dire, à ces fiers prérogatives, qu'il étoit si facile de créer alors, pour châtier un Sujet qui avoit déplu. Au contraire, sous un regne foible & désagréable au Peuple, le torrent étoit si fort contre le Monarque, que personne n'osoit s'engager dans le parti de la Cour ; ou si le Prince étoit capable de mettre un grand nombre de Barons dans ses intérêts, la question se decidoit par les armes, en plein champ, & non par des débats, ou des arguments, dans un Sénat ou une assemblée. Au fond, dans ces anciens tems, le seul frein, qui retenoit le Prince dans une forme légale d'administration, étoit que l'épée, par la nature des biens féodaux, demeurait entre les mains de ses Sujets ; & cet usage, aussi dangereux qu'irrégulier, avoit plus de force que les bornes régulières & méthodiques des Loix & de la Constitution. Comme la Nation ne pouvoit être forcée, il falloit que toutes les mesures publiques de quelque importance,

fur tout celle de lever de nouvelles taxes, parurent adoptées du consentement de tout le monde, & par une approbation commune.

JACQUES I.

1621.

Les Princes, de la Maison de Tudor, en partie par la vigueur de leur administration, en partie par un concours favorable de circonstances, avoient été capables d'établir un système de Gouvernement plus régulier : mais ils avoient poussé la Constitution si près du Despotisme, que l'autorité du Parlement en avoit beaucoup souffert. Ce Sénat étoit devenu, par degrés, l'organe des volontés & du bon plaisir du Roi. L'opposition auroit passé pour une espèce de révolte ; & la Religion même, article si dangereux pour les innovations, avoit admis, dans le cours de peu d'années, plusieurs altérations, de la seule autorité du Souverain. Alors le Parlement n'étoit pas la route de l'honneur & de l'élévation. Le talent de l'intrigue populaire & de l'éloquence n'étoit, ni cultivé, ni connu ; & quoique le Parlement conservât encore son autorité, qui consistoit dans le privilège de faire des Loix & d'accorder l'argent du Public, ce pouvoir ne donnoit pas, aux Membres, beaucoup plus de considération & de poids aux yeux du Prince ou de la Nation. Le Roi étoit accoutumé à prendre, de lui-même, les pouvoirs nécessaires pour la conduite de la machine. Ses propres revenus suffisoient à sa dépense ordinaire : & dans les incidens extraordinaires, il n'avoit pas besoin de solliciter les suffrages du Parlement, soit pour faire des loix ou lever des taxes ; l'un & l'autre, alors, étant devenus nécessaires pour l'intérêt public & la conservation de l'Etat.

La sûreté des Particuliers, si essentielle à la liberté des assemblées populaires, étoit absolument inconnue dans ce siècle : & comme les Princes les plus despotiques (rarement même les Tyrans Orientaux) ne regnent point sans la concurrence de quelque Assemblée, dont ils prennent les conseils & dont ils emploient l'autorité, il semble qu'il ne manquoit guère, alors, qu'une force mercenaire, pour mettre l'Angleterre sur le pié d'une simple Monarchie. La Milice, quoique plus favorable à l'autorité du Trône que les institutions féodales, étoit fort inférieure, pour cette vue aux troupes disciplinées : elle ne conserva point la liberté au Peuple ; mais du moins lui

conserva-t'elle le pouvoir de la recouvrer, si jamais il en reprenoit le goût.

JACQUES I.

1621.

Mais ce goût étoit alors si foible, qu'Elisabeth, la dernière de cette race arbitraire, & non-moins arbitraire elle-même, étoit encore la plus renommée & la plus populaire de toutes les Têtes Couronnées qui avoient rempli le trône d'Angleterre. Il étoit naturel, pour Jacques, de prendre le gouvernement tel qu'il le trouva, & de suivre des mesures auxquelles il faisoit qu'on avoit tant applaudi. D'ailleurs, sa pénétration n'alloit pas assez loin, pour lui faire reconnoître que sa situation, ni son caractère, ne comportoient point une autorité de cette étendue. Un revenu fort borné, avec peu d'économie, le rendit dépendant de ses Peuples, dans le cours même ordinaire de l'administration. Leurs lumières, qui alloient en augmentant, leur firent bientôt ouvrir les yeux sur l'avantage qu'ils avoient obtenu, & sentir le prix inestimable de la liberté civile : & comme le Prince avoit trop peu de dignité pour imposer du respect, & trop de bonté pour imprimer de la crainte, un nouvel esprit se fit découvrir chaque jour dans les Parlemens ; & l'on vit naître régulièrement, dans la Chambre des Communes, un Parti jaloux de la Constitution.

Cependant, malgré ces avantages, acquis à la liberté, l'autorité royale avoit tant d'étendue, & se trouvoit si bien établie, que probablement les Patriotes de ce siècle auroient désespéré de lui résister, s'ils n'eussent été soutenus par les motifs de religion, qui inspirent un courage supérieur à tous les obstacles humains.

La même alliance, qui avoit toujours prévalu entre le pouvoir royal & l'autorité ecclésiastique, étoit alors pleinement établie en Angleterre ; & pendant que le Prince aidait le Clergé à supprimer les Schismatiques & les Innovateurs, le Clergé en revanche, prêchoit la doctrine d'une soumission sans réserve au Magistrat civil. Le génie de l'Eglise d'Angleterre, si favorable à la Monarchie, avoit avancé cette alliance ; sa soumission à la Jurisdiction Episcopale, son attachement aux cérémonies, à l'ordre, à la pompe & la splendeur du culte ; en un mot, son affinité bien plus réelle, avec la docile superstition des Catholiques, qu'avec le farouche entousiasme des Puritains,

D'autre part, l'opposition des Puritains à l'Eglise, & les persécutions sous lesquelles ils gémissaient, furent pour les jeter dans un Parti contraire, & pour donner naissance aux principes d'une Politique peu favorable aux hautes prétentions des Souverains. L'esprit d'enthousiasme, hardi, entreprenant, décisif, les disposa fortement aussi, non-seulement à goûter les maximes Républicaines, mais à s'attribuer, dans leurs actions & leur conduite, la même liberté qu'ils prenoient dans leurs ravissements & leurs extases. Dès la première origine de cette Secte, pendant tout le règne d'Elisabeth, comme sous celui de Jacques, leurs principes avoient été pris dans un double sens, & contenoient des opinions également favorables à la liberté Ecclésiastique & civile. La Cour, pour décréditer les oppositions Parlementaires, ayant attaché à ses Antagonistes la dénomination de Puritains, ils adoptèrent joyeusement cette idée, dont ils avoient à tirer tant d'avantage, & confondirent leur cause avec celle des Patriotes, ou du Parti de la Patrie. Ainsi se formèrent régulièrement les factions civiles & Ecclésiastiques ; & l'humeur de la Nation, dans ce siècle, étant fortement portée aux plus fanatiques extravagances, l'esprit de liberté civile se réveilla par degrés de sa léthargie ; & par le secours de la Religion, son Associée, de laquelle il tira tant d'utilité & si peu d'honneur, il étendit fortement son empire sur la plus grande partie du Royaume.

Il n'est pas moins vrai que dans ce Parlement on ne vit d'abord, de la part des Communes, que du respect & de la soumission, & qu'elles semblerent déterminées à tout sacrifier, pour le maintien de la bonne intelligence avec leur Prince. Elles ne voulurent point qu'on parlât des nouvelles impositions, qui avoient fait la matière d'une si vive dispute dans le dernier Parlement. S'il s'éleva quelques plaintes sur l'emprisonnement de leurs Membres, la plus grave & la plus prudente partie de la Chambre se déclara pour ensevelir ce tort dans l'oubli ; & lorsque les Communes furent informées que le Roi avoit fait remettre des sommes considérables au Palatin, elles lui accordèrent deux subsides, & cela dès le commencement même de la Session, contre les maximes ordinaires des Assemblées précédentes.

JACQUES I.

1621.

Jacques I.
1621.

Ensuite elles passerent, mais avec beaucoup de modération, à l'examen des abus. Elles trouverent que les Chevaliers Gilles Mompeffon & François Michel avoient obtenu des Patentes, pour le droit de permettre les Auberges & les Cabarets à biere ; qu'en vertu de ce pouvoir, on avoit levé de grandes sommes d'argent, & que les Aubergistes ou les Cabaretiers, qui avoient osé continuer l'exercice de leur profession, sans satisfaire à l'avidité des possesseurs de ce Privilège, avoient été rigoureusement punis par des amendes, des emprisonnemens & d'autres vexations. Les mêmes Tyrans s'étoient aussi procuré une Patente, à laquelle ils avoient admis le Chevalier Edouard Villiers, frere de Buckingham, pour le privilège exclusif de faire du galon & du fil d'or & d'argent, & s'étoient fait accorder des pouvoirs extraordinaires pour arrêter ou prévenir toute concurrence dans ces deux entreprises. Ils avoient droit, non-seulement de faire la recherche de toutes les marchandises qui pouvoient être préjudiciables à leur Patente, mais de punir, à leur discrétion, les Ouvriers, les Porteurs & les Marchands. Une autorité de cette nature avoit causé beaucoup de désordre ; & de notoriété publique, le galon sorti des Manufactures privilégiées étoit falsifié, & plus composé de cuivre que d'or.

Les Communes représenterent ces abus au Roi, & furent reçues avec de grandes apparences de bonté & d'affection. Il leur fit même des remerciemens de l'en avoir informé, jusqu'à déclarer « qu'il avoit honte, que sans sa » connoissance, de telles injustices se fussent glissées dans son » administration. Je vous assure, leur dit-il, que si j'en avois » été plutôt informé, j'aurois fait le devoir d'un Roi juste, » & qu'avant votre Assemblée, j'aurois puni les coupables » avec autant ou plus de sévérité que vous ne le voulez faire » aujourd'hui. » On porta contre Mompeffon & Michel, une Sentence, qui fut exécutée contre le dernier. L'autre força sa prison, & se déroba au châtement par la fuite. Villiers fut exprès chargé, dans le même tems, d'une commission étrangère ; & son crime étant, ou paroissant moins énorme que celui des autres, la faveur de Buckingham, son frere, le mit facilement à couvert.

Ce succès encouragea les Communes à pousser leurs observations, quoiqu'avec le même respect, sur des abus d'une nature encore plus importante. Le grand Sceau étoit alors entre les mains du fameux Bacon, créé Vicomte de St. Alban, personnage universellement admiré par la grandeur extraordinaire de son génie, & cheri pour sa politesse & la douceur de son caractère ; en un mot, l'ornement de son Siècle & de sa Nation. Pour être celui de la Nature même, il ne lui manquoit que cette force d'ame, qui auroit pu réprimer, dans elle-même, le désir immodéré d'une élévation qui ne pouvoit rien ajouter à sa dignité, & restreindre sa prodigieuse inclination pour une dépense qui ne pouvoit être nécessaire à son honneur, non plus qu'à l'entretien de sa vie. Son défaut d'économie, & son indulgence pour ses domestiques, l'avoient jeté dans divers besoins ; & pour suppléer à ses profusions, il avoit été tenté de prendre, d'une manière fort ouverte, des présents de ses solliciteurs à la Chancellerie. On prétend que malgré cet énorme abus, il n'avoit pas laissé de conserver, dans le Siège de la Justice, l'intégrité d'un Juge, & que ses decrets n'en étoient pas moins justes, contre ceux mêmes dont il avoit reçu des arrhes d'iniquité. Les plaintes n'en eurent que plus d'éclat, & pénétrèrent enfin à la chambre des Communes, qui envoya un Décret d'accusation à celle des Pairs. Le Chancelier, pressé par le témoignage de son cœur, demanda grâce à ses Juges, & s'efforça, par un aveu général, de se dérober à la confusion d'une recherche plus exacte. La Chambre insista sur une confession particulière de toutes ses corruptions. Il reconnut vingt-huit articles, & fut condamné, non-seulement à payer une amende de 40000 livres sterling, mais encore à garder une prison, dont la durée fut remise à la volonté du Roi, à ne posséder aucune sorte d'Office, de Place ou d'Emploi, à ne jamais prendre séance au Parlement, & même à ne paroître jamais dans le quartier de la Cour.

Il survécut, l'espace de cinq ans, à cette affreuse Sentence ; affreuse, pour un homme délicat sur l'honneur ; & sa prison aiant peu duré, son génie, toujours dans la même force, se soutint au milieu de ses embarras & de son humiliation, jusqu'à briller par des productions littéraires, qui lui ont

JACQUES I.

1617.

Chute de
Bacon.

JACQUES.

1615.

fait obtenir le pardon, ou l'indulgence de la Postérité, pour les fautes, ou les faiblesses. En considération d'un mérite si distingué, le Roi lui remit l'amende, & toutes les autres parties de la Sentence, lui accorda une pension annuelle de 1800 livres sterling, & n'épargna rien pour adoucir le poids de son âge & de son infirmité. Ce grand Philosophe reconnut enfin qu'il avoit trop longtems négligé la véritable ambition d'un beau Genie; & qu'en se plongeant dans des affaires, qui demandent moins de capacité, mais plus de fermeté d'ame, que les objets du savoir, il s'étoit exposé à de si mortifiantes révolutions.

Les Communes s'étoient remplies de l'idée qu'elles étoient les Protectrices naturelles du Peuple, & que la réparation de tous les torts devoit venir d'elles; & c'étoit à ce principe qu'elles avoient la principale obligation du respect & de la considération du Public. Dans l'exécution de cet office, elles tinrent l'oreille ouverte à toute sorte de plaintes; & leurs recherches s'étendirent à quantité de désordres, de légère importance en eux-mêmes, mais qui ne pouvoient être relevés sans affecter fort sensiblement le Roi & ses Ministres. Les prérogatives Royales sembloient menacées à chaque moment. L'autorité du Roi étoit contestée sur chaque article; & Jacques, qui souhaitoit de corriger les abus du pouvoir, ne pouvoit s'assujettir à voir le pouvoir même, ou nié, ou mis en question. Ainsi, la Session ayant duré près de six mois, sans qu'on eût vu la conclusion d'aucune affaire considérable, le Roi, sous prétexte de la saison avancée, résolut d'en interrompre le cours, & fit dire à la Chambre que son dessein étoit de remettre les Assemblées à l'hiver suivant. Elle s'adressa aux Seigneurs pour les engager, conjointement avec elle, à demander du délai; mais cette proposition fut rejetée par la Chambre Haute. Le Roi prit le projet d'une demande concertée, pour une entreprise qui tendoit à le forcer d'abandonner les mesures; il remercia les Pairs de s'y être refusés, en les assurant qu'il consentiroit, si c'étoit le desir de la Chambre Haute, à différer l'ajournement, mais que sa complaisance n'iroit pas si loin pour la Chambre Basse. Ainsi, dans ces grandes affaires nationales, la même obstination, qui fait souvent

souvent naître entre les Particuliers, une querelle du moindre sujet, produisit un refroidissement mutuel entre le Roi & les Communes.

JACQUES I.

1621.

Pendant l'interruption du Parlement, Jacques prit toutes sortes de voies pour se rendre populaire, & pour appaiser l'humeur naissante des Représentatifs de la Nation. Il avoit offert à l'Assemblée, de borner lui-même ses prérogatives, & de renoncer, pour l'avenir, au pouvoir d'autoriser aucune sorte de Monopole. Il annulla toutes les Patentes de cette nature; il mit ordre à chaque sujet de plainte qui avoit été porté à la Chambre des Communes; on comptoit jusqu'à trente-sept articles: mais il n'obtint point ce qu'ils s'étoient proposé. Le mécontentement, qui s'étoit fait remarquer à la séparation de l'Assemblée, ne pouvoit être si promptement dissipé. Dailleurs Jacques avoit eul'imprudenc de faire arrêter le Chevalier Edwin Sandys, & Selden, sans aucune autre raison connue, que leur activité & leur vigueur à remplir le devoir des Membres du Parlement; & par-dessus tout, les événemens d'Allemagne, rapprochés des défiances, des négociations & des délais du Roi, suffisoient pour enflammer cette jalousie de Religion & d'honneur, qui avoit prévalu dans toute la Nation. Cet été, le Ban de l'Empire fut publié contre l'Electeur Palatin, & l'exécution commise au Duc de Baviere. Bien-tôt, le Haut Palatinat fut conquis par ce Prince, & l'Empire prit des mesures pour faire passer sur lui la dignité Electorale, dont le Palatin fut dépouillé. Frederic, avec sa nombreuse famille, vecut alors dans les plus grands embarras de la pauvreté, soit en Hollande, soit à Sedan, près du Duc de Bouillon son Oncle; & dans toutes les nouvelles conquêtes, du côté du Palatinat, comme en Bohême, en Autriche, en Luface, le progrès des Armes Autrichiennes fut marqué par des rigueurs, contre les Partisans de la Réformation.

Le pieux zele des Communes, les porta, immédiatement après l'ouverture de leur nouvelle Assemblée, à prendre en considération tous ces incidens. Elles formerent une Remontrance, que leur dessein étoit de porter au Roi. Elles lui représentèrent que l'énorme accroissement de la Maison

14 Novemb.
1621.

JACQUES I.

1621.

d'Autriche menaçoit la liberté de l'Europe ; que le progrès de la Religion Catholique , en Angleterre , donnoit la plus triste appréhension de lui voir reprendre l'ascendant dans le Roïaume ; que l'indulgence de sa Majesté , pour les Partisans de cette Religion , avoit fait croître leur insolence & leur témérité ; que les conquêtes de la Maison d'Autriche en Allemagne , & reprises & poussées sans opposition , avoient fait concevoir la plus haute attente aux Catholiques Anglois ; mais , sur-tout , que la perspective du mariage Espagnol avoit élevé leurs espérances , jusqu'à se flatter d'une tolerance absolue , & peut-être du parfait rétablissement de leur Religion. Les Communes supplioient par conséquent sa Majesté , d'entreprendre immédiatement la défense du Palatin , & d'y employer la force des Armes ; de tourner la pointe de son épée contre l'Espagne , dont les armes & les trésors étoient le principal soutien du Parti Catholique en Europe ; de n'entrer en négociation , pour le mariage de son Fils qu'avec une Princesse Protestante ; de faire enlever leur Enfants aux Papistes obstinés , pour confier leur éducation à des Maîtres protestans , & de faire lever avec la dernière sévérité les amendes & les confiscations , auxquelles les Catholiques étoient soumis par la Loi.

Rupture entre le Roi & le Parlement.

Une démarche si hardie , depuis longtems sans exemple en Angleterre , inouïe même dans un tems de paix , attaquoit à la fois toutes les maximes favorites du Gouvernement de Jacques , ses sages & pacifiques mesures , sa douceur pour la Religion Romaine , & son attachement à l'alliance d'Espagne , dont il se promettoit de si grands avantages. Mais ce qui le révoltoit le plus , c'étoit que les Communes parussent en vouloir à ses prérogatives , & que , sous couleur d'avis , elles prétendissent régler sa conduite , sur des points dont on avoit reconnu que le ménagement & la direction n'appartenoient qu'au Monarque. Il étoit alors à Newmarker : mais il ne fut pas plutôt informé de cette Remontrance , qu'écrivant à l'Orateur , il fit dans sa Lettre un reproche fort amer à la Chambre , d'être entrée dans des discussions fort au dessus de ses connoissances & de sa capacité ; il lui défendit étroitement de se mêler de rien qui concernât le Gouvernement & les profondes

matières d'Etat, particulièrement de toucher au mariage de son fils avec la Princesse d'Espagne, & d'attaquer le Roi de cette Nation, ou toute autre de ses Amis & de ses Alliés. Pour effraier encore plus les Communes, il parla de l'emprisonnement du Chevalier Edwin Sandys; & quoiqu'il prît soin d'ajouter que la punition de ce Membre n'étoit venue d'aucune offense commise dans la Chambre, il ne laissoit pas de déclarer nettement qu'il se croioit pleinement autorisé à punir toutes les fautes qui se commettraient au Parlement, & pendant les séances de l'Assemblée, comme après sa séparation; enfin, qu'il étoit résolu de châtier, à l'avenir, tout Membre dont l'insolente conduite lui donneroit occasion de s'en offenser. Cette violente Lettre, dans laquelle on voit que le Monarque ne s'entenoit pas à la défensive, eut l'effet qu'on pouvoit naturellement en attendre. Elle irrita les Communes, au lieu de les effraier. Avec la certitude qu'elles avoient de l'affection du Peuple, & du penchant de la Nation pour une guerre contre les Catholiques au dehors, autant que pour la persécution contre ceux du Pais, elles redoutèrent peu les menaces d'un Prince, qui n'étoit soutenu d'aucune force militaire, & dont la douceur naturelle défermeroit d'elle-même sa sévérité. Ainsi, dans une nouvelle Remontrance, elles insistèrent sur la première; & quoique respectueusement dans les termes, elles soutinrent qu'elles avoient droit d'entrer, par leurs conseils, dans toutes les affaires du Gouvernement: que c'étoit aussi leur ancien droit, un droit incontestable, un héritage transmis par leurs Ancêtres, de jouir d'une entière liberté dans leurs discussions, sur les affaires publiques; & que s'il arrivoit à quelque Membre d'abuser de cette liberté, il n'appartenoit qu'aux Temoins de l'offense, c'est-à-dire à la Chambre, d'y remédier par une censure convenable.

Une réponse si vigoureuse n'étoit pas propre à calmer le Roi. On raconte que lorsqu'on lui eut annoncé l'approche du Committé qui devoit la présenter, il donna ordre qu'on tint prêts douze Fauteuils, parce qu'il avoit douze Rois à recevoir. Sa réplique fut prompte & peu ménagée. Il leur dit

P ij

JACQUES I.

1621.

JACQUES I.

1621.

que leur Remontrance avoit plus l'air d'une déclaration de guerre, que d'une Adresse présentée par de fidèles Sujets ; que leur prétention à la connoissance des affaires d'Etat, sans exception, étoit une plénitude de puissance à laquelle aucun de leurs Ancêtres, sous les Princes même les plus foibles, n'avoit jamais aspiré ; que les affaires publiques dépendoient d'une complication de vues & d'intelligences, dont ils n'avoient aucune notion ; qu'ils ne pouvoient marquer mieux leur sagesse & leur respect, qu'en se renfermant dans leur sphère (a), & que sur tous les points qui concernoient ses prérogatives, ils n'avoient droit de donner leur avis, que lorsqu'il lui plaisoit de le demander. Il conclut par ces mémorables expressions : « & quoique nous ne puissions approuver votre stile, » en parlant de votre ancien & incontestable droit, & de » votre héritage ; quoique nous eussions plutôt souhaité de » vous entendre dire, que vos Privilèges sont venus de la » grace & de la permission de nos Ancêtres & de Nous, car » la plupart ont leur origine dans quelques exemples qui mar- » quent plutôt tolération qu'héritage ; nous voulons bien » néanmoins vous donner notre parole royale, qu'aussi long- » tems que vous vous contiendrez dans les limites de votre » devoir, nous aurons autant d'attention qu'aucun de nos Pré- » décesseurs à maintenir & conserver vos libertés légitimes » & vos prérogatives ; autant même, qu'à conserver nos pro- » pres prérogatives. »

Cette prétention ouverte du Roi ne put manquer d'alarmer beaucoup la Chambre des Communes. Elle voioit son droit à chacun de ses privilèges, sinon tout à fait désavoué, du moins regardé comme précaire : elle pouvoit le perdre par l'abus ; & ne pouvoit-on pas déjà dire qu'elle en avoit abusé ? Le parti, qu'elle crut devoir embrasser, fut d'opposer prétention à prétention. Elle forma une protestation, dans laquelle tout ce qu'elle avoit dit de sa liberté dans les débats, & de son droit illimité d'entrer dans les affaires par ses avis, étoit répété. Elle y assuroit aussi que les libertés, les franchises,

(a) Il emploie le proverbe, *ne Sutor ultra crepidam*.

les privilèges & les Jurisdicions du Parlement étoient l'ancien, l'incontestable droit de naissance, & l'héritage, des Sujets de la Couronne d'Angleterre (a).

JACQUES I.

1621.

Le Roi, informé de cette augmentation de chaleur & de jalousie dans la Chambre, quitta brusquement la Ville. Il se fit aussi-tôt apporter le Registre des Communes; & de sa propre main, devant le Conseil, il déchira la Protestation, avec ordre que ses propres raisons fussent insérées dans le Registre du Conseil. La Protestation, dit-il, lui déplaisoit doublement; par la forme & la matiere. Les suffrages avoient été portés tumultueusement, fort tard, & dans une séance peu nombreuse. D'ailleurs cette piece étoit couçue en termes vagues & ambigus, qui pouvoient servir de fondement aux plus énormes prétentions, & aux usurpations les plus insoutenables contre ses prérogatives.

Après un éclat de cette violence, il y auroit eu du danger pour la Chambre à s'assembler. D'ailleurs, quel moïen, dans cette disposition, de finir aucune affaire? Aussi le Roi prorogea-t'il le Parlement; & bientôt, il le congédia par une proclamation dans laquelle il fit, au Public, l'apologie de toute sa

(a) Cette protestation est si remarquable, qu'on la verra volontiers dans ses propres termes.

« The Commons, now assembled in
» Parliament, being justly occasioned
» thereunto, concerning sundry liberties,
» franchises & privileges of Parliament,
» amongst others here mentioned, do make this protestation following;
» that the liberties, franchises and jurisdictions of Parliament are the
» ancient and undoubted birth-right
» and inheritance of the Subjects of England,
» and that the urgent and arduous affairs concerning the king, state;
» and defense of the realm and of the
» church of England, and the maintenance
» and making of laws, and redress
» of mischiefs and grievances which
» daily happen within this realm, are
» proper Subjects and matter of council and
» debate in Parliament; and that in the
» handling and proceeding of those business
» sincers every Member of the House

» of Parliament hath, and, of right;
» ought to have, freedom of speech
» to propound, treat, reason, and
» bring to conclusion the same; and
» that the Commons in Parliament have
» like liberty and freedom to treat of
» these matters, in such order as in
» their judgements shall seem fittest;
» and that every Member of the said
» House hath like freedom from all
» impeachment, imprisonment and molestation
» (other than by censure of the House itself) for, or concerning
» any speaking, reasoning, or declaring
» of any matter, or matters, touching
» the Parliament, or Parliament business;
» and that if any of the said Members be complained of and
» questioned for any thing done or said
» in Parliament, the same is to be
» shown to the king by the advice and
» assent of all the Commons assembled
» in Parliament; before the king give
» credence to any private information.

JACQUES I.

1621.

conduite. Deux des principaux Membres de la Chambre basse, les Chevaliers Edouard Coke, & Robert Philipps, furent conduits à la Tour; Seiden, Pyron, & Mallory, à d'autres Prisons. Les Chevaliers Duddley Diggs, Thomas Crew, Nathaniel Rich, & James Perrot, joints en commission avec plusieurs autres, furent envoyés en Irlande, pour l'exécution de quelques ordres, qui furent regardés comme une punition plus légère. Le Roi possédoit alors, ou du moins exerçoit, la prérogative d'employer à toutes les parties du service public, ceux qu'il lui plaisoit de nommer, même sans leur consentement.

Le Chevalier Jean Saville, homme accrédité dans la Chambre des Communes, & fort opposé à la Cour, fut fait Contrôleur de la Maison du Roi, Conseiller privé, & se vit honoré presque immédiatement du titre de Baron. Cet événement est d'autant plus mémorable, que, dans toute l'Histoire d'Angleterre, c'est peut-être le premier exemple d'un homme favorisé par le Roi, pour avoir soutenu l'intérêt Parlementaire, & pour s'être opposé aux mesures de la Cour. Ce trait, quoiqu'irrégulier, sera regardé, des Politiques, comme un des plus prompts & des plus infaillibles symptômes d'une liberté régulièrement établie.

Jacques ayant ainsi déchiré, d'une main indiscrete & téméraire, le voile sacré qui avoit couvert jusqu'alors la Constitution d'Angleterre, & qui la tenoit dans une obscurité si favorable aux prérogatives roïales, personne ne fit plus difficulté de se livrer à des recherches & des raisonnemens politiques; & les mêmes factions, qui avoient pris naissance au Parlement, se répandirent dans toute la Nation. En vain le Roi défendit, par des proclamations réitérées, de discourir sur les affaires d'Etat. L'effet de ces proclamations, si elles en eurent quel-qu'un, fut d'enflammer la curiosité du Public. Dans tous les cercles, les derniers événemens firent le sujet des entretiens & des discussions.

Raisons des
deux Partis

Toute Histoire, comme celle d'Angleterre, disoient les Partisans de la Cour, justifie la position du Roi par rapport à l'origine des privilèges populaires; & tout homme raisonnable avouera que la Monarchie étant la plus simple forme de Gouvernement, elle doit s'être présentée la première, pour le

reglement & l'instruction du genre humain. Les autres additions, artificielles & compliquées, ont été l'invention successive des Souverains & des Législateurs ; ou, si l'on suppose que les Princes aient été forcés de les recevoir par des Sujets séditieux, leur origine n'en doit paroître que plus précaire & moins favorable. En Angleterre, l'Autorité royale, dans toutes les formes de Gouvernement, & dans le stile de toutes les Loix, semble entièrement absolue & souveraine : & réellement, l'esprit de la Constitution, tel qu'il s'est découvert dans la pratique, ne répond pas mal à ces apparences. Le Parlement est créé par la volonté du Roi ; & c'est par sa volonté qu'il est congédié. C'est sa seule volonté, quoiqu'à la demande des deux Chambres, qui donne de l'autorité aux Loix. Du côté des Nations Etrangères, c'est à la Majesté du Monarque, que tous les respects & la considération semblent s'adresser. Un Sujet, qui s'est exposé à l'indignation royale, ne peut espérer de vivre en sûreté dans le Roiaume ; & suivant la Loi, il ne peut même le quitter sans le consentement de son Maître. Si le Magistrat, qui se voit revêtu de tant de splendeur & d'autorité, juge son pouvoir sacré, & se regarde lui-même comme l'Oint du Ciel, les prétentions peuvent être expliquées dans un sens très-favorable ; ou, si l'on veut ne les prendre que pour de pieuses fraudes, on ne doit pas être surpris que dans ces tems de curiosité & d'observation, la même ruse, qui fut employée par Minos, Numa, & les plus célèbres Législateurs de l'Antiquité, soit mise en usage par les Rois d'Angleterre. Les Sujets, quoiqu'assemblés en Parlement, ne sont pas élevés au dessus de leur nature. Le même respect & la même déférence n'en sont pas moins dûs au Prince. Quoiqu'il se relache, par indulgence, à leur accorder le privilège d'exposer devant lui leurs souffrances domestiques, dont on doit les supposer mieux instruits que personne, cette raison ne les autorise point à porter un œil hardi sur chaque portion du Gouvernement ; & tout Observateur judicieux conviendra que les bornes du devoir sont aussi transgressées par un exercice plus indépendant & moins respectueux des pouvoirs connus, que par l'usurpation des pouvoirs nouveaux & contraires à l'usage.

JACQUES I.

1621.

Jacques I.
1621.

Les Amateurs de la liberté, dans toute la Nation, tenoient un langage fort différent. C'est en vain, disoient-ils, que le Roi remonte à l'origine du Gouvernement Anglois, pour représenter les Privilèges du Parlement, comme, dépendans & précaires. La prescription & la pratique de tant de siècles doit avoir mis le sceau depuis long-tems, à ces Assemblées, quand elles n'auroient pas une plus noble origine que celle qu'il leur assigne. Si les Archives de la Nation Angloise représentent, comme on l'assure, les Parlemens formés par le consentement des Monarques ; les principes de la Nature humaine, lorsqu'on voudra remonter un pas plus haut, nous apprendront que les Monarques doivent eux-mêmes leur autorité à la soumission volontaire du Peuple. Mais, de fait, on ne sauroit nommer un siècle où le Gouvernement d'Angleterre n'ait été qu'une Monarchie sans mélange : & si, dans quelques circonstances particulières, les privilèges de la Nation ont été comme étouffés par une force étrangère, ou par quelque usurpation domestique, le généreux Esprit du Peuple a toujours saisi la première occasion de rétablir l'ancien Gouvernement & la constitution. Quoique, dans le stile des Loix & dans la forme d'administration ordinaire, l'autorité royale puisse être représentée comme sacrée & suprême, tout ce qui est essentiel à l'exercice du pouvoir souverain & législatif doit être également regardé comme divin, & , par conséquent, inviolable ; or, s'il y a quelque distinction à faire sur ce point, elle doit être à l'avantage de ces Conseils nationaux, dont l'entremise est un frein pour les emportemens du pouvoir tyrannique, & sert à la conservation de cette liberté sacrée, que les Esprits héroïques, dans tous les âges du monde, ont jugée plus précieuse que la vie même. Et ce n'est point assez de répondre que l'administration de Jacques, réglée par la douceur & l'équité, donne peu de sujets de plainte, ou n'en donne aucun. Quelque modéré qu'il soit dans l'exercice de ses prérogatives, quelque exactitude qu'il apporte à l'observation des Loix & des Constitutions, « s'il » fonde son autorité sur des principes inconnus & dangereux, » il est nécessaire de veiller sur lui avec autant de soin, & de s'opposer

» s'opposer à lui avec autant de vigueur, que s'il s'étoit abandonné à tous les excès de la cruauté & de la tyrannie. »

JACQUES I.

1621.

Parmi ces disputes, les Esprits sages & modérés s'efforcent, de garder, autant qu'il étoit possible, une juste neutralité entre les deux Partis; & plus ils réfléchirent sur le cours des affaires publiques, plus ils trouverent de difficulté à découvrir des principes fixes. D'un côté, ils regardoient la naissance même des Partis, comme un heureux pronostic de l'établissement de la liberté; & dans un gouvernement mixte, ils ne pouvoient s'attendre à jouir d'un si précieux bonheur, sans souffrir un inconvénient, qui a toujours été comme inséparable des Gouvernemens de cette nature. Mais lorsque de l'autre part, ils considéroient les vues & les entreprises des deux Partis, ils étoient frappés de crainte pour les suites, & tous les plans de conciliation leur paroissent impossibles. Un long exercice avoit mis la Couronne en possession d'une si exorbitante prérogative, qu'il ne suffisoit pas à l'Esprit de liberté, de demeurer sur la défensive, ou de faire ses efforts pour conserver le peu de terrain qui lui restoit; il étoit devenu comme indispensable de faire une guerre offensive, & de renfermer, tout à la fois, dans des bornes plus étroites & plus exactes, le pouvoir du Souverain. Après des mécontentemens si vifs, on devoit s'attendre que le Prince, tout juste, tout modéré qu'on le supposoit, s'efforceroit de repousser l'opposition; & si près du pouvoir arbitraire, il étoit à craindre que sans qu'on s'en apperçût, il ne se hâtât de passer ces bornes, qui n'étoient pas précisément marquées par la constitution. Le Gouvernement tumultueux d'Angleterre, flottant sans cesse entre le privilège & la prérogative, offre une variété d'exemples, qu'on pouvoit faire valoir de part & d'autre. Dans des questions si délicates, le Peuple ne manque point de se diviser. Les armes de l'Etat étoient encore entre ses mains. Une guerre civile paroissoit inévitable; une guerre, dont le blâme ne tomberoit justement sur aucun des deux Partis, ou seroit égal pour l'un & pour l'autre, & dans laquelle les honnêtes gens sauroient à peine quels vœux former; excepté que la liberté, si nécessaire à la perfection de la société humaine, suffiroit pour faire pencher les affections vers ses Défenseurs.

Tome I.

Q

JACQUES. I.

1622.

§. V.

Négocia-
tion sto. chant
le mariage du
Prince de Gal-
les & le Pala-
tinat.

ARRACHER le Palatinat des mains de l'Empereur & du Duc de Baviere étoit une entreprise, qu'on avoit toujours jugée extrêmement difficile pour les forces de l'Angleterre, sous un Prince aussi peu guerrier, que Jacques. Elle étoit absolument impossible, pendant ses démêlés avec les Communes. Ainsi les négociations du Roi, quand elles auroient été ménagées avec la dernière habileté, devoient avoir moins de poids dans ces circonstances ; & toutes ses propositions pouvoient être facilement éludées. Lorsque le Lord Digby, son Ambassadeur à la Cour Impériale, eût demandé une cessation d'hostilités, il fut renvoyé au Duc de Baviere, qui commandoit les Armées Autrichiennes. Le Duc de Baviere lui répondit, que rien n'étoit moins nécessaire qu'un Traité, pour cette vue. « Les hostilités, dit-il, ont déjà cessé ; & je » me promets de pouvoir les empêcher de renaître, en gar- » dant une ferme possession du Palatinat, jusqu'au parfait ac- » commodement des Parties contestantes. Malgré cette in- » sulte, Jacques s'efforça de renouer, avec l'Empereur, un Traité de conciliation. Les Négociations furent ouvertes à Bruxelles, sous la méditation de l'Archiduc Albert, & sous celle de l'Infante, après la mort de ce Prince, qui arriva vers le même tems. Dans les premières conférences, on trouva que les pouvoirs des Médiateurs n'étoient pas suffisans, ni capables de procurer une entière satisfaction. Schuartzenbourg, Ministre de l'Empereur, fut attendu à Londres, avec l'espérance qu'il y en apporteroit de plus amples : mais la commission renvoyoit tout à la négociation de Bruxelles. Il ne fut pas difficile, au Roi d'Angleterre, de s'apercevoir que son entremise étoit éludée à dessein : mais n'ayant pas d'autre expédient à choisir, & voyant que l'intérêt de son Gendre étoit de soutenir du moins ses prétentions, il se contenta de suivre encore Ferdinand dans toutes ses ruses & ses évasions. Il ne fut pas même entièrement découragé, lorsque la diete impériale de Ratiborne, par l'influence, ou plutôt, par l'autorité de l'Empereur, quoique malgré la protestation de la Saxe & de tous les Réformés, eût transféré la dignité Electorale du Palatin, au Duc de Baviere.

Dans le même tems, Frederic faisoit de vigoureux efforts

pour se rétablir dans les Etats. On vit lever trois armées en Allemagne, par sa commission, sous trois chefs célèbres, le Duc Christian de Brunswick, le Prince de Bade-Dourlach, & le Comte de Mansfeldt. Les deux premiers furent défaits par le Comte de Tilly & les Imperiaux : le troisieme, quoique fort inférieur en forces à ses Ennemis, trouva le moyen de maintenir la guerre, mais avec peu de secours d'argent du côté de l'Angleterre & du Palatin ; il dut la principale subsistance de son armée au pillage, & aux quartiers qu'il leur fit prendre dans le Palatinat. Comme les Autrichiens, régulièrement païés, observoient une plus exacte discipline, Jacques appréhenda justement qu'oultre la ruine des Etats patrimoniaux du Palatin, une contestation, dans laquelle il y avoit si peu d'égalité, ne se terminât par l'aliénation totale des Peuples, de leur ancien Souverain, qui ne s'exerçoit qu'à les piller, & par un attachement réel à leurs nouveaux Maîtres, dont ils ne recevoient que de la protection. Il fit quitter, à son Gendre, le parti des armes, sous couleur de respect & de soumission pour la majesté Impériale. Mansfeldt fut congédié ; & ce fameux Général, étant passé dans les Pais-Bas avec ses Troupes, y reçut une commission des Provinces unies.

JACQUES I.
1622.

Rien ne marque mieux le peu de poids des négociations de Jacques chez les Etrangers, qu'une plaisanterie, rapportée par tous les Historiens, & que cette raison nous fera placer ici. Dans une Farce qu'on jouoit à Bruxelles, un Courier fut introduit, portant la douloureuse nouvelle, que le Palatin seroit bientôt arraché à la Maison d'Autriche, tant on se hâtoit de toutes parts d'envoier de puissans secours à l'Electeur dépoüillé : le Roi de Danemarck étoit convenu de fournir cent mille Harangs secs, les Hollandois cent tinettes de beurre, & le Roi d'Angleterre cent mille Ambassadeurs. Dans d'autres occasions, Jacques fut peint avec un fourreau, mais sans épée ; ou avec une épée qu'on ne pouvoit tirer du fourreau, quoique plusieurs personnes y fissent leurs efforts.

Ce n'étoit pas de ses négociations avec l'Empereur & le Duc de Baviere, qu'il avoit espéré quelque succès pour le rétablissement du Palatinat ; ses yeux étoient tournés vers l'Espagne ; & s'il parvenoit à la conclusion du mariage de son Fils

Q ij

Jacques I.

1622.

avec l'Infante^{*}, il ne doutoit pas qu'après une liaison si intime il ne pût obtenir facilement l'autre point. Les négociations de cette Cour étant ordinairement lentes & tardives, il ne fut pas aisé, pour un Prince si peu pénétrant dans les affaires, de découvrir si les difficultés, qui naissoient l'une sur l'autre, étoient réelles ou affectées. Après cinq ans de négociation sur une demande simple, il fut surpris de n'être pas plus avancé que le premier jour. Il falloit une dispense de Rome, pour le mariage de l'Infante avec un Prince Protestant; & le Roi d'Espagne, qui s'étoit chargé de l'obtenir, avoit acquis par cette voie le pouvoir de retarder ou d'avancer à son gré le mariage, & de cacher en même tems ses artifices à la Cour d'Angleterre..

Jacques, pour faire évanouir tous les obstacles, envoya Digby, qui fut créé, peu après, Comte de Bristol, avec la qualité de son Ambassadeur à Philippe IV. qui avoit succédé depuis peu à son Pere sur le Trône d'Espagne. Il employa Gage, à Rome; & jugeant que la différence de Religion étoit la plus forte, ou la seule difficulté, qui retardât le mariage, il résolut de ne rien épargner pour adoucir cette objection. Un Ordre fut publié, pour la décharge de tous les Papistes obstinés (a) qui se trouvoient dans les fers; & de jour en jour on s'attendoit qu'il défendrait à l'avenir l'exécution des loix penales qui avoient été portées contre eux. Il ne manqua point de faire son apologie, pour une démarche si contraire à la rigide bigotterie de ses Sujets; & dans ses justifications, il fit même entrer l'ardeur de son zele pour la Religion réformée. « Il avoit sollicité, disoit-il, toutes les Cours étrangères, pour » obtenir quelque indulgence en faveur des Protestans oppri- » més; & l'on ne répondoit, à ses instances, que par des ob- » jections tirées de la rigueur des Loix Angloises contre les » Catholiques. Au fond, si l'on pouvoit espérer que les excès du zele de Religion se rallentissent jamais entre les communions chrétiennes, il auroit pu lui tomber à l'esprit qu'une d'entre elles doit donner l'exemple; & rien ne seroit plus honorable pour l'Angleterre, que d'avoir été la première qui eût tracé la voie d'une pratique si sage & si modérée.

(a) On les nommoit, en Anglois, *Ré-
usants*, & l'on nous permettra quelque-
fois ce terme..

Le Parti des Puritains ne fut pas le seul, dont cette tolérance fit éclater les murmures ; elle alarma les amateurs de la liberté civile, qui redouterent un si grand exercice des prérogatives roïales. Entre les dangereux articles d'autorité, les Rois d'Angleterre possédoient alors, ou du moins exerçoient constamment, le pouvoir des dispenses. D'ailleurs, quoique la prérogative roïale en matière civile n'eût que trop d'étendue, les Princes, sous quelques-uns des derniers regnes, avoient pris l'usage de s'en attribuer une plus grande encore, dans les matières Ecclésiastiques ; & Jacques ne manqua point de représenter ce qu'il avoit fait en faveur des Catholiques, comme une démarche de cette nature. Elle lui fit obtenir ce qu'il s'étoit proposé. Les mêmes motifs de Religion, qui avoient rendu jusqu'alors la Cour d'Espagne peu sincère dans la négociation du mariage, servirent particulièrement à l'avancer. On le regarda comme une raison d'espérer que les Catholiques jouiroient, à l'avenir, de plus de repos & d'indulgence ; & qu'après tant de rigoureuses persécutions, l'Infante seroit l'heureux instrument qui procureroit quelque tranquillité à l'Eglise. Le Comte de Bristol, Ministre d'une vigilance & d'une pénétration connues, qui s'étoit anciennement opposé à toute alliance avec les Catholiques, fut enfin pleinement convaincu de la sincérité de l'Espagne, & s'empressa de féliciter le Roi du parfait accomplissement de toutes ses vues. Une Fille d'Espagne, qu'il représentoit ornée de toutes les perfections, étoit prête, dit-il, à partir pour l'Angleterre, & devoit porter avec elle une Fortune de deux millions (a) ; c'est-à-dire, quatre fois plus que l'Espagne n'avoit jamais donné aux Filles de Roi. Mais, ce qui étoit plus important pour l'honneur & la satisfaction de Jacques, Bristol considéroit ce mariage comme un présage infailible du rétablissement du Palatin, & ne pouvoit croire que Philippe, en accordant sa sœur avec une si grosse somme, se proposât d'entrer en guerre le lendemain, avec l'Angleterre. Ses intelligences l'avoient si-

JACQUES I.

1622.

(a) Il paroît par la Relation de Buckingham, que c'étoit d'un millions de Piaîtres, qui faisoient 600000 liv. sterling ; somme très-grande, & presque

égale à toutes les sommes que le Parlement avoit accordées jusqu'alors au Roi, pendant tout le cours de son Règne.

JACQUES I.

1622.

bien servi, qu'il se vanta que les plus secrètes délibérations des Conseils d'Espagne ne lui étoient point échappées ; & dans ses lumieres, il trouva que les Espagnols avoient ragardé le mariage, de leur Infante, & la restitution du Palatinat, comme des mesures inséparables. Quelque peu méthodique que fût le caractère de Jacques, quelque peu convenables qu'eussent été les mesures qu'il avoit prises pour extorquer une si vaste concession, l'Ambassadeur ne put résister à l'évidence des faits, qui lui démontrèrent la bonne foi de Philippe : peut-être aussi considéra-t'il, en homme sage, que les raisons d'Etat, qu'on suppose influencer seules sur les Conseils des Monarques, n'y sont pas toujours les motifs prédominans ; que les vues plus douces de reconnaissance, d'honneur, d'amitié, de générosité, sont souvent capables, entre les Princes, comme entre les Particuliers, de contrebalancer ces considérations intéressées ; que la justice & la modération de Jacques, l'opinion qu'il avoit de la sincérité de l'Espagne, sa confiance & son amitié, avoient paru avec tant d'éclat dans toutes ces transactions, qu'à la fin elles lui avoient fait obtenir l'alliance cordiale d'une Nation si célèbre par l'honneur & la fidélité. Ou ; si l'on s'obstine à vouloir que la politique soit le principal motif de toutes les mesures publiques, le pouvoir maritime de l'Angleterre étoit si grand, les Domaines Espagnols si divisés, que le Conseil de Philippe put fort bien revenir à penser, qu'une sincère amitié avec les Maîtres de tant de Mers ne pouvoit être acheté par trop de concessions : & comme Jacques avoit été si longtems amuse ou séduit par des espérances & des protestations, & son Peuple excéssivement irrité par des délais & de frivoles promesses, il put tomber à l'esprit de la Cour d'Espagne qu'il ne restoit plus de tempéramment, entre la plus mortelle haine & l'alliance la plus intime entre les deux Nations ; sans compter qu'un nouvel esprit commençant alors à regner dans les conseils de France, l'amitié de l'Angleterre devenoit chaque jour plus nécessaire à la sûreté, comme à la grandeur de la Monarchie Espagnole.

Ainsi, toutes les conventions étant réglées entre les deux Parties, il ne manquoit plus que la dispense de Rome, qu'on pouvoit regarder comme une simple formalité. Jacques,

garanti par le succès, triomphoit de ses conseils pacifiques, & s'applaudissoit de la supériorité de ses avis & de sa pénétration ; lorsque toutes ces flatteuses apparences furent détruites , par la témérité d'un homme , qu'il avoit pris plaisir à tirer d'une condition obscure , pour la honte de son regne, & pour le malheur de sa famille & de son Peuple.

Depuis la chute de Sommerset , Buckingham avoit gouverné, avec un égal empire , la Cour & la Nation ; & si Jacques eût été capable d'ouvrir les yeux , l'occasion étoit belle pour reconnoître combien son favori étoit peu digne de l'éminente station à laquelle il l'avoit élevé. Buckingham possédoit quelques-unes des qualités d'un Courtisan ; celles d'un Ministre lui manquoient entièrement. Emporté dans ses passions ; également incapable de dissimulation & de prudence ; sincère par la violence de son esprit , plutôt que par sa candeur ; prodigue , plutôt que généreux ; ardent dans son amitié , furieux dans la haine , mais sans discernement & sans choix dans l'une & dans l'autre ; c'étoit avec ces qualités , qu'il étoit monté de bonne heure & rapidement au plus haut degré de la fortune ; & tout à la fois , il avoit l'insolence qui caractérise la grandeur nouvelle , & l'impétuosité ordinaire aux hommes nés dans la grandeur même , qui n'ont jamais éprouvé d'opposition.

Entre ceux qui s'étoient ressentis de son arrogance , le Prince de Galles n'avoit pas été lui-même épargné ; & cette raison avoit fait naître entr'eux , sinon de l'inimitié , du moins beaucoup de froideur. Buckingham , désirant l'occasion de renouer avec le Prince , & jaloux , en même-tems , du crédit que la négociation d'Espagne avoit acquis à Bristol , conçut un projet , qu'il crut capable de le satisfaire sur ces deux points. Il représenta au Prince Charles , qu'il y avoit un malheur comme attaché au mariage des personnes de son rang , c'est-à-dire à la principale circonstance de leur vie ; que le sort de leur naissance les condamnoit ordinairement à recevoir dans leurs bras une femme qu'ils ne connoissoient point , dont ils n'étoient pas connus , pour laquelle ils ne sentoient pas les tendres mouvemens de la sympathie , dont ils n'avoient pas touché le cœur par des services , enfin , qu'ils ne devoient qu'à des Traités , à des négociations , à des intérêts purement poli-

 Jacques I^r

1622.

 1623.

 Caractère
des Bucking-
ham.

JACQUES I.

x 623.

tiques : que la Princesse d'Espagne, avec toutes les perfections dont elle étoit remplie, devoit se regarder comme une triste victime d'Etat, & ne pouvoit envisager qu'avec aversion le jour qui devoit la faire entrer dans le lit d'un inconnu, passer dans une Région étrangère & dans une nouvelle famille, dire un éternel adieu à la Maison de son Pere, & renoncer pour jamais à sa Patrie ; qu'il étoit au pouvoir du Prince de Galles, d'adoucir toutes ces rigueurs, & de se faire auprès d'elle un mérite, capable d'attacher le plus indifférent naturel, & d'échauffer les plus froides affections ; qu'un voiage à Madrid seroit une galanterie imprévue, égale à toutes les fictions des Romans Espagnols, convenable au caractère amoureux & entreprenant de cette Nation, qui le présenteroit, à l'infante, sous les agréables titres d'Amant dévoué & de brave Avanturier ; que les négociations pour le Palatinat, languissantes jusqu'alors entre les mains des Ministres, seroient bientôt terminées par un Agent tel que lui, secondé sur-tout par la médiation & les instances de cette reconnoissante Princesse ; que la générosité Espagnole, touchée d'une franchise & d'une confiance sans exemple, accorderoit plus, qu'on ne pouvoit espérer des motifs & des considérations politiques ; enfin, qu'il retourneroit bientôt auprès du Roi son Pere, avec la gloire d'avoir rétabli le malheureux Palatin, par la même démarche qui lui auroit procuré le cœur & la possession de la Princesse d'Espagne.

L'ame d'un jeune Prince, remplie de candeur, fut aisément enflammée par cette généreuse & romanesque peinture. Ils convinrent d'en parler au Roi, pour obtenir son approbation. Le tems qu'ils choisirent, pour cette ouverture, fut un de ces momens où la gaieté de l'humeur dispose le cœur à la bonté ; & l'ardeur de leurs instances, plus que la force de leurs raisons, leur fit obtenir un consentement prééipité. Après avoir engagé le Roi à leur promettre aussi le secret, ils le quittèrent, pour s'occuper des préparatifs de leur voiage.

Jacques ne fut pas plutô seul, que son naturel, moins tourné à la confiance qu'à la crainte, lui fit voir cette entreprise sous différentes faces, & lui en représenta toutes les difficultés & tous les dangers. Il considéra quasi le monde pouvoit pardon-

ner

ner cette faillie de jeunesse au Prince, il n'auroit pas la même indulgence pour lui, qui, à son âge, & pour fruit d'une si longue expérience, étoit capable de fier à la discrétion des Etrangers, son fils unique, l'héritier de sa couronne, l'appui de sa vieillesse, sans se pourvoir même, en sa faveur, de la foible sûreté d'un sauf-conduit : que si l'Espagnol étoit sincère dans ses promesses, l'espace de quelques mois finiroit le traité de mariage, & mettroit l'Infante en Angleterre ; que s'il manquoit de sincérité, il y avoit encore plus de folie à livrer le Prince entre ses mains ; qu'aussitôt qu'il se verroit en possession d'un gage si précieux, il ne manqueroit point de porter plus haut ses prétentions, & de rendre les conditions du traité plus dures : en un mot, que la témérité de cette démarche étoit si visible, qu'elle ne pouvoit être justifiée par le succès même ; & que si l'événement tournoit mal, il se rendoit infâme à son Peuple, & ridicule à la postérité.

Ces réflexions l'agiterent si vivement, que le Prince & Buckingham étant revenus pour prendre les derniers ordres, il leur déclara les motifs qui l'obligeoient à changer de résolution avec ordre de se délistier d'une si folle aventure. Le Prince reçut cette déclaration, les larmes aux yeux, avec un respectueux silence. Buckingham eut la hardiesse de prendre un ton impérieux, dont l'expérience lui avoit appris le pouvoir sur ce foible Maître. Il lui dit, « qu'après avoir été capable de » rétracter une parole si solennellement donnée, personne n'au- » roit plus la moindre foi pour ce qui sortiroit de sa bouche : » qu'il étoit aisé de voir que ce changement de résolution ne » pouvoit venir que d'une autre infidélité, très facile à pénétrer ; » que sans doute il avoit communiqué l'affaire à quelque Misé- » rable, qui lui avoit fourni les pitoiables raisons qu'il allé- » guoit, mais qu'on sauroit découvrir de qui lui venoient ces » beaux conseils ; & que s'il violoit sa promesse, il devoit » compter que le Prince, qui avoit son voiage fort à cœur, » depuis qu'il avoit obtenu l'approbation de son pere, en » conserveroit assez de chagrin pour ne jamais l'oublier, & » pour ne pardonner jamais à l'auteur du conseil.

Jacques, avec les plus vives protestations, fortifiées de quantité de sermens, nia, pour sa défense, de s'être ouvert

JACQUES I.

1623.

à personne ; & se trouvant assailli , tout à la fois , par les violentes importunités de Buckingham & par les ardues prières d'un fils , dont les demandes , en d'autres occasions , avoient jusqu'alors été respectueuses , jamais trop pressantes , il eut la foiblesse de consentir encore au voiage. On convint qu'ils ne seroient accompagnés que du Chevalier François Cottington , Secrétaire du Prince , & d'Endymion Porter , Gentil-homme de sa chambre ; & le premier , se trouvant alors dans l'antichambre , fut appelé aussitôt , par l'ordre du Roi.

Jacques dit à Cottington , qu'il l'avoit toujours connu pour honnête-homme , & que dans cette opinion il vouloit lui confier une affaire de la plus haute importance , que , sur sa tête , il ne devoit révéler à personne. « Cottington , ajouta-t'il veila » Biby Charles & Stenny (il donnoit ordinairement ces ridicules surnoms (a) au Prince & à Buckingham) qui ont grande » envie de prendre la poste pour l'Espagne , & de nous amener ici l'Infante. Ils ne veulent que deux compagnons de » voiage , & vous ont choisi pour l'un. Que pensez-vous de » cette course ? Le Chevalier , qui étoit homme prudent , & qui avoit passé quelques années en Espagne , avec le titre d'Agent du Roi , fut frappé des objections qui se présentoient contre une entreprise de cette nature , & ne fit pas difficulté de les exposer. Le Roi se jeta sur son lit , en criant ; *n'est-ce pas ce que je vous ai dit ?* Il recommença ses lamentations , avec une nouvelle chaleur , en disant qu'il étoit perdu , & qu'il alloit perdre Baby Charles.

Le Prince fit connoître , par sa centenance , qu'il étoit fort mécontent du discours de Cottington ; mais Buckingham s'emporta ouvertement contre lui. « Les questions du Roi , lui » dit-il , ne regardoient que le voiage , & la manière de faire » cette route ; détails , dont il pouvoit être juge , parcequ'il » avoit fait plusieurs fois le chemin en poste. Mais que sans » qu'on lui demandât son avis , il eût la présomption de le » donner sur des affaires d'Etat , & contre son Maître , c'étoit » une hardiesse dont il se repentiroit toute sa vie. Il ajouta mille autres reproches , qui mirent le pauvre Roi dans une

(a) Baby signifie Poupée ; & Stenny est un diminutif de S. Jean ;

nouvelle agonie, en faveur d'un Officier dont il prévoyoit que le sort seroit à plaindre, pour lui avoir répondu en homme d'honneur. Il prit la parole avec quelque émotion : « Pardieu, „ Stenny, je vous blâme beaucoup de l'avoir traité si mal. Il „ a répondu directement à ma question, avec beaucoup de „ sagesse & d'honnêteté ; & vous savez bien qu'il n'a rien dit „ de plus que ce que je vous ai dit moi-même, avant que de le „ faire appeller. Après toute cette chaleur des deux parts, Jacques renouvella son consentement, & les mesures furent prises pour le voyage. Il ne lui avoit pas été difficile, ici, de s'appercevoir que toute l'intrigue avoit été tramée par Buckingham, & poussée violemment par son impétueuse humeur.

Ces circonstances, qui caractérisent si parfaitement les Acteurs, semblent avoir été communiquées par Cottington même, au Lord Clarendon, dont elles sont empruntées ; & quoique petites en elles-mêmes, elles ne sont pas indignes de tenir rang dans l'Histoire.

Le Prince & Buckingham, avec les deux Officiers nommés par le Roi, & le Chevalier Richard Graham, Ecuyer de Buckingham, traversèrent la France, déguisés, sans y être reconnus, & se hazarderent même à paroître dans un Bal de la Cour, où Charles vit la Princesse Henriete, qu'il épousa dans la suite, & qui étoit alors dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté. Onze jours après leur départ de Londres, ils arrivèrent à Madrid, & n'y causerent pas peu de surprise, par une démarche si peu ordinaire aux grands Princes. Le Roi d'Espagne s'empressa de visiter Charles, lui témoigna la plus vive reconnoissance de l'opinion qu'il avoit de sa bonne foi, & lui promit, avec des protestations fort ardentés, un retour égal de franchise & d'amitié. Des civilités étudiées marquerent la considération dont il étoit rempli pour son roïal Hôte. Il lui donna une clé d'or, qui ouvroit tous les appartemens, afin que le Prince n'eût pas besoin d'introduction pour le voir à toute heure. Dans toutes les occasions, il prit la gauche ; excepté dans l'appartement même de Charles, où ce Prince, disoit-il, étoit chez lui. Charles, dans sa première entrée au Palais, y fut reçu avec la même pompe & les mêmes cérémonies, qui s'observent, en Espagne, au couronnement du Roi. Le Conseil

JACQUES I.

1623.

privé reçut un ordre public de lui obéir comme au Roi même. Toutes les prisons d'Espagne furent ouvertes, & la liberté fut rendue aux Prisonniers; comme si le plus mémorable & le plus heureux événement étoit arrivé à la Monarchie. Toutes les Loix somptuaires, qui regardoient la parure, furent abrogées & suspendues pendant la résidence en Espagne. Cependant l'Infante ne fut montrée qu'en Public à son Amant. Les idées Espagnoles de décence ne permettoient pas un commerce plus familier, jusqu'à l'arrivée des Bulles de dispense.

Le point d'honneur fut porté si loin par cette généreuse Nation, qu'on n'y tenta point de tirer avantage des circonstances, pour rendre les conditions du Traité plus dures. Le zèle de la Religion fit seulement désirer un peu plus d'étendue sur les articles qui la concernoient: mais l'opposition de Bristol, accompagnée de quelques reproches, fit cesser aussi-tôt ces demandes. Le Pape, à la vérité n'apprit point l'arrivée du Prince à Madrid, sans en prendre occasion de coudre quelques nouvelles clauses à la Dispense; ce qui produisit la nécessité de les faire passer à Londres, pour les faire ratifier au Roi. Ce Traité, qui fut publié, consistoit en plusieurs articles, qui regardoient particulièrement l'exercice de la Religion Catholique pour l'Infante & sa Maison. Il n'y avoit de plaintes raisonnables à faire, que d'un seul article, où le Roi promettoit que les Enfans seroient élevés par la Princesse, jusqu'à l'âge de dix ans. On n'avoit pu insister sur cette condition, que dans la vûe de leur inspirer des préventions en faveur de Rome; & quoiqu'un âge si tendre semble peu susceptible de principes Théologiques, cependant la même raison, qui faisoit insérer cet article au Pape, devoit engager le Roi à le rejeter.

Outre le Traité public, il y avoit des articles séparés & jurés secrètement par le Roi, qui l'obligeoient de suspendre les Loix pénales portées contre les Catholiques, de procurer leur rappel au Parlement, & d'accorder la tolérance de leur culte dans l'intérieur des maisons. On ne peut douter que ces articles n'eussent excité de grands murmures, s'ils eussent été connus du Public; puisque vers le même tems, Jacques aiant reçu du Pape une lettre fort civile, on lui fit un crime énorme d'y avoir répondu avec la même civilité.

Gregoire XV, qui avoit accordé la dispense, mourut dans ces conjonctures, & sa place fut remplie par Urbain VIII. Sur cet incident, le Nonce refusa de délivrer la Bulle de dispense, sous prétexte qu'elle devoit être renouvelée par Urbain; & ce tin Pontife en différa l'expédition, dans l'espérance que pendant le séjour du Prince en Espagne on pourroit trouver quelque moien d'opérer sa conversion. Jacques & son fils devinrent impatiens. Au premier mot, Charles obtint de son pere la permission de repasser en Angleterre; & Philippe honora son départ des mêmes attentions de respect, & de civilité recherchée, qu'il avoit eues à son arrivée. Il fit même ériger une colonne dans le lieu de leur séparation, comme un monument de l'amitié mutuelle; & le Prince, après avoir juré l'observation des articles, se mit en chemin, & s'embarqua sur la flotte Angloise à S. Andero.

Le caractère de Charles, composé de modestie, de douceur & de sobriété, vertus si conformes aux mœurs Espagnoles, la confiance sans exemple qu'il avoit eue pour la nation, sa galanterie romanesque, toutes ces circonstances, jointes aux graces de sa jeunesse & de sa figure, l'avoient rendu cher à la Cour de Madrid, & laissoient à toute l'Espagne la plus favorable idée de son naturel. Mais le mépris & la haine y étoient dans la même proportion, pour Buckingham, que l'estime & l'affection pour le Prince. Sa conduite, composée de la familiarité ordinaire aux Anglois & de la vivacité Françoisé, ses faillies passionnées, ses indécentes libertés avec le Prince, ses dissolutions, son humeur arrogante, impétueuse, toutes ces qualités, dont la plupart ne paroistroient estimables dans aucun país du monde, furent, pour les Espagnols, des objets particuliers d'aversion. Ils ne purent déguiser leur surprise, en voyant usurper par un jeune Ecervelé, tout le mérite & l'honneur d'une négociation, qui avoit été conduite avec tant de sagesse, par un Ministre aussi accompli que le Comte de Bristol. Ils déploreient le sort de l'Infante, qui étoit condamnée à souffrir près d'elle un homme, dont la témérité sembloit ne respecter aucune Loi: & lorsqu'il lui virent pousser l'imprudencé, jusqu'à faire insulte au Comte Duc d'Olivarez, leur premier Ministre, tous ceux, qui cher-

JACQUES I.

1623.

JACQUES I.

1623.

choient à faire leur Cour à ce Seigneur, ne purent marquer que du mépris pour le Favori Anglois. Il dit, au Comte Duc, que son attachement étoit extrême pour le Roi d'Espagne & pour la nation Espagnole; qu'il contribueroit à toutes les mesures qui seroient capables de cimenter l'amitié entr'eux & l'Angleterre, & que son ambition particulière seroit de faciliter le mariage du Prince & de la Princesse; mais, ajouta-t'il, avec autant d'indiscrétion que d'insolence, "pour vous en particulier, Monsieur, loin de me regarder comme votre Ami, vous ne devez attendre de moi que toute la haine & l'opposition possibles. Le Ministre répondit, avec la dignité convenable, qu'il acceptoit volontiers cette déclaration: & les deux Favoris se quitterent dans ces termes.

Buckingham, ne pouvant se déguiser combien il étoit odieux aux Espagnols, & redoutant le crédit dont cette nation devoit naturellement jouir après l'arrivée de l'Infante, prit la résolution d'employer tout le sien pour faire avorter le mariage. On ignore tout-à-fait par quels argumens il put engager le Prince à faire un outrage de cette nature aux Espagnols, dont il n'avoit reçu qu'un généreux traitement; & sous quelles couleurs il put déguiser l'ingratitude, la perfidie & l'imprudence de cette conduite. Il paroît uniquement que son caractère impétueux & maîtrisant avoit acquis, sur le naturel doux & modeste de Charles, un ascendant qu'il ne cessa point de conserver; & ce Prince, en quittant Madrid, étoit dans la résolution ferme, malgré toutes les protestations, de rompre le Traité avec l'Espagne.

Il n'est pas vraisemblable que Buckingham ait trouvé la même facilité à faire départir Jacques d'un projet, qui avoit fait depuis tant d'années, l'objet de tous ses desirs, & que par des moïens imprévus, il venoit de conduire à cet heureux point. Une rupture avec l'Espagne, & la perte de deux millions, étoient des perspectives peu flatteuses pour le pacifique & indigent Monarque. Mais trouvant son fils unique révolté contre une Alliance, à laquelle son Peuple & son Parlement s'étoient toujours opposés, il succomba sous des difficultés auxquelles son courage & sa force d'esprit n'étoient

pas égaux. Ainsi le Prince & Buckingham prirent, en arrivant à Londres, toute la conduite de cette nouvelle négociation; & firent leur affaire de chercher des prétextes, pour colorer la violation du Traité.

Jacques I.
1623

Quoique Jacques eût considéré la restitution du Palatinat comme une suite naturelle & nécessaire de l'Alliance avec l'Espagne, il avoit toujours défendu, à ses Ministres, d'y insister comme sur un article préliminaire du mariage. Il avoit fait réflexion que cette Principauté étoit alors entre les mains de l'Empereur & du Duc de Bavière, & qu'il n'étoit plus au pouvoir du Roi d'Espagne de la rendre, par un trait de plume, à son ancien Possesseur. Il avoit jugé que l'étroite Alliance de l'Espagne, avec ces deux Princes, obligeoit Philippe d'employer l'art de la négociation pour adoucir une demande si peu agréable; & combien d'articles demandoient nécessairement d'être ajustés, avant qu'un point de cette importance pût être conduit à sa conclusion? Il suffisoit actuellement, dans l'opinion de Jacques, de pouvoir vérifier la bonne foi de l'Espagne; & craignant de nouveaux délais pour un mariage désiré depuis si longtems, il avoit pris la résolution de se fier, de l'entière restitution du Palatinat, au succès des délibérations futures.

Tout ce système de politique étoit renversé par Buckingham; & l'infraction du Traité entraînoit la ruine de toutes les suppositions, sur lesquelles il avoit été conduit. Bristol reçut ordre de garder l'acte de procuration, qu'il avoit entre les mains, & de ne pas finir le mariage avant l'entière restitution du Palatinat. Philippe entendit parfaitement ce langage. Il n'avoit pas ignoré le mécontentement de Buckingham; & le jugeant capable de sacrifier à son indomptable passion les plus précieux intérêts de son Maître & de sa patrie, il s'étoit attendu que le crédit sans bornes de ce Favori seroit employé à fortifier la haine entre les deux Nations. Cependant, résolu de faire tomber tout le blâme de la rupture sur les Anglois, il remit, entre les mains de Bristol, un Ecrit par lequel il s'engageoit à procurer la restitution du Palatinat; soit par la persuasion, soit par toute autre voie possible: & voyant qu'on n'étoit pas satisfait de cette promesse,

Le Mariage
d'Espagne est
rompu.

JACQUES. I.

1623.

il fit quitter à l'Infante le titre de Princeſſe de Galles, & l'é-rude de la langue Angloiſe. Enſuite, jugeant que les furieux Conſeils, qui gouvernoient alors l'Angleterre, ne ſe borneroient point à la violation du Traité, il ordonna des préparatifs de guerre dans toutes les parties de ſes Etats.

Ainſi Jacques, après avoir conduit, par des voies inexplicables, & dans toutes les regles de la politique, le mariage de ſon Fils & le rétabliſſement de ſon Gendre ſi près d'une honorable conſeſion, vit échouer ſes eſpérances, par des raiſons qu'il n'eſt pas plus aiſé d'expliquer.

Mais quoique les expédiens, que Buckingham avoit déjà fait ſervir à ſes vues, ne fuſſent pas fort glorieux pour lui-même & pour la Nation, il étoit convenable que pour arriver à la pleine exécution de ſon entrepriſe, il emploîât des artifices encore plus honteux.

1624.

Un Parle-
ment.

Après avoir rompu avec l'Eſpagne, le Roi ſe vit obligé de concerter de nouvelles meſures; & ſans l'aſſiſtance du Parlement, on ne pouvoit en eſperer d'efficaces. La Bienveillance, qu'on avoit exigée avec tant de rigueur pour le recouvrement du Palatinat, quoique levée dans une vue ſi favorable, avoit acquis moins d'argent au Roi, que de mauvaiſe volonté de la part de ſes Sujets. Ainſi, malgré le découragement, que devoient lui cauſer ſes démêlés avec les dernières aſſemblées de la Nation, il ne pouvoit ſe diſpenſer d'en convoquer une; & ſon eſpérance étoit qu'ayant renoncé à l'alliance d'Eſpagne, dont on avoit conçu tant d'ombrage, ſon adminiſtration ſeroit plus agréable aux Communes. Dans ſa Harangue aux deux Chambres, ayant fait entrevoir quelques-uns des ſujets de plainte, qu'il avoit contre l'Eſpagne, il eut la condeſcendance de demander l'avis du Parlement, qu'il avoit rejeté ſur une affaire auſſi importante que le mariage de ſon Fils. Buckingham, devant un Comité des Seigneurs & des Communes, fit, une longue expoſition, qu'il donna pour vraie & pour complete, de toutes les démarches du Prince & de ſiennes, dans les négociations avec Philippe. Mais, ſoit par la ſuppreſſion de quelques faits, ſoit par les fauſſes couleurs dont il revêtit les autres, ſon diſcours tendoit uniquement à tromper les Chambres, & à faire tomber ſur la Cour d'Eſpagne

gne le reproche d'artifice & de mauvaise foi. Il dit, qu'après plusieurs années de négociation, le Roi ne s'étoit pas vu plus avancé dans ses espérances, & que Bristol n'avoit jamais poussé le Traité au-delà de quelques déclarations vagues, & des simples protestations d'amitié; que le Prince, doutant des intentions de l'Espagne, avoit pris enfin la résolution de se rendre à Madrid, & d'y éclaircir les affaires par le fond; qu'il y avoit découvert tant de menées artificieuses, qu'elles lui avoient fait conclure que tous les pas, qui sembloient se faire vers le mariage, étoient faux & trompeurs; que la restitution du Palatinat, dont le Roi son Pere avoit toujours fait un article préliminaire, n'étoit jamais entrée sérieusement dans les intentions de l'Espagne; & qu'après beaucoup de mauvais traitemens, le Prince avoit été obligé de revenir en Angleterre, sans aucun espoir d'obtenir l'Infante, ni le rétablissement de l'Electeur Palatin.

Ce récit, qui, si l'on considère l'importance de l'occasion & le caractère de l'Assemblée, ne mérite pas de meilleur nom que celui d'une infâme imposture, ne laissa point d'être confirmé par le Prince de Galles, qui étoit présent; & le Roi lui-même le revêtit indirectement de son autorité, en déclarant aux deux Chambres que Buckingham avoit parlé par son ordre. Il est difficile d'excuser la conduite de ces Princes. C'est en vain qu'on allégueroit la jeunesse & l'inexpérience de Charles; à moins que réellement, comme il est probable (a), son inexpérience & sa jeunesse ne l'eussent rendu la dupe de Buckingham, & ne lui eussent fait avaler les faussetés les plus grossières. A l'égard du Roi, quoi qu'il se vît jeté bien loin de ses propres vûes par la furieuse impétuosité d'autrui, rien ne devoit être capable de lui faire prostituer son caractère, & comme autoriser les impostures d'un Favori, dont il avoit de si justes raisons de se défier.

(a) Au moment que le Prince s'embarquoit à St Andree, il dit à ceux qui étoient au tour de lui, que c'étoit folie dans les Espagnols de le traiter si mal, après lui avoir laissé la liberté de partir; preuve que Buckingham lui avoit fait croire que les Espagnols manquoient de sincérité dans l'affaire du mariage &

du Palatinat; car à tout autre égard, sa réception avoit été sans reproche. D'ailleurs, si le Prince n'eût pas mal jugé de la bonne foi des Espagnols, il n'auroit pas eu de sujet de les quereller, quoique Buckingham en eût. Il paroît donc que Charles même avoit été trompé.

JACQUES I.

1624.

Avec quelque artifice que Buckingham eût déguisé son récit, il contenoit tant de circonstances contradictoires, qu'elles suflisoient pour ouvrir les yeux à toutes les personnes sensées : mais il s'accordoit si bien avec la passion & les préjugés du Parlement, qu'on ne fit aucune difficulté de l'adopter. Les Communes, charmées de l'occasion qu'elles désiroient depuis si long-tems, de faire la guerre aux Papistes, envisagerent peu les conséquences, & conseillèrent immédiatement, au Roi, de rompre les deux Traités avec l'Espagne, c'est-à-dire, celui du Mariage, & celui de la restitution du Palatinat. Le Peuple toujours avide de guerre, jusqu'à ce qu'il s'en ressentit, marqua son triomphe de ces violentes mesures, par des feux de joie, & par les insultes qu'il fit aux Ministres d'Espagne. Buckingham se trouva le Favori universel du Public & du Parlement. Le Chevalier Edouard Coke, en pleine Chambre des Communes, lui donna le titre de Sauveur de la Nation. Tout retentissoit de ses louanges. Lui-même, enivré d'une faveur populaire, qui fut si courte, & qu'il méritoit si peu, viola tout respect pour le plus indulgent des Maîtres, & s'engagea dans des cabales avec les membres du Parti Puritain, qui avoient toujours été opposés à l'autorité roiale. Il favorisa même divers plans, qui tendoient à l'abolition de l'Ordre Episcopal, & à vendre les Terres du Doyen & du Chapitre, pour fournir aux frais de la guerre contre l'Espagne : & le Roi, qui conservoit encore quelque dessein de temporiser, & de faire un accommodement avec l'Espagne, fut si violemment entraîné par le torrent des préjugés populaires, conduits & fortifiés par Buckingham, qu'il se vit forcé, dans un discours au Parlement, de se déclarer pour les résolutions de guerre, si les Chambres vouloient s'engager à le soutenir. Le doute de leur sincérité sur ce point, doute autorisé par l'événement, avoit causé vraisemblablement sa mollesse, & son penchant aux délais.

Dans le discours, qu'il fit à cette occasion, il commença par gémir du malheur qu'il avoit, après s'être glorifié si long-tems de la qualité de Monarque pacifique, de se voir forcé, dans sa vieillesse, de changer les bénédictions de la paix pour les inévitables calamités de la guerre. Il leur représenta les

vastes & continuelles dépenses, que demandoient les armemens militaires; & par-dessus les secours qui seroient nécessaires de tems en tems, il demanda six subsides & douze quinzièmes, comme un fond indispensable avant le commencement des hostilités. Il parla de les dettes & de ses charges insupportables, contractées principalement par les sommes (a) qu'il avoit fait remettre au Palatinat; mais il ajouta qu'il n'insistoit point sur le soulagement de ses propres embarras, & qu'il lui suffisoit que l'honneur & la sûreté publique fussent à convert. Enfin, pour éloigner tous les soupçons qu'on avoit toujours vû si ferme à maintenir ses prérogatives, & qui les avoit même étendues à quelques points douteux, il fit une concession très imprudente, dont les suites pouvoient être funestes à l'autorité royale: ce fut d'offrir volontairement que les sommes qui lui seroient accordées fussent païées à des Commissaires du Parlement, qui seroient chargés d'en faire l'emploi, sans qu'elles passassent par ses mains. Les Communes acceptèrent volontiers une concession sans exemple: mais elles ne lui accorderent que trois subsides & trois quinzièmes (b) & ne prirent aucune connoissance des plaintes, qu'il faisoit de ses propres embarras & de ses besoins.

On prit avantage aussi, de la bonne intelligence qui régnoit entre le Roi & le Parlement, pour faire passer le Bill contre les monopoles, que ce Prince avoit autrefois favorisés, mais dont il n'étoit plus question depuis sa rupture avec la dernière chambre des Communes. Ce Bill fut conçu dans des termes, qui ne le rendoient que déclaratif; & tous les monopoles furent condamnés, comme contraires à la loi & aux libertés connues de la Nation. Dans le même acte, on supposoit que chaque Particulier de l'Etat avoit une entière liberté de disposer de ses propres actions, pourvu qu'elles ne fissent tort à personne; & que ni les prérogatives royales, ni le pouvoir

(a) Ent'autres, sommes, il parla de 80000 livres sterling, empruntées du Roi de Dannemark. Mais ce qui est plus extraordinaire, le Trésorier, pour faire valoir ses propres services, se vanta au Parlement d'avoir sauvé par sa bonne conduite, 40000 livres sterling,

sur le change des sommes remises au Palatinat: fait presque incroyable, car on ne conçoit point d'où Jacques auroit pu tirer des sommes, dont le change eût pu monter si haut.

(b) Moins de 300000 livres sterling.

d'aucun Magistrat, en un mot nulle autre autorité que celle des loix, ne pouvoit donner atteinte à ce droit illimité. C'est au plein maintien de ce noble principe, dans toutes les conséquences nécessaires, que la Nation Angloise, après quantité de contestations, doit cette heureuse & singulière forme de gouvernement dont elle est actuellement en possession (a).

(a) Quelques Passages, tirés du Journal de Sir Simon d'Ewes, & des Collections de Townshend, feront voir combien ce principe avoit peu prévalu dans aucun autre période du gouvernement Anglois, sur tout pendant le dernier regne, que certains Auteurs représentent, par ignorance, comme le modèle de la liberté.

Dans la Session des trente-neuf & quarantième années d'Elisabeth, la Chambre des Communes fit des plaintes contre les Monopoles, qui étoient montés beaucoup plus loin qu'ils n'ont jamais été sous le regne de Jacques; mais la Reine ne jugea point à propos d'y remédier. Trois ans après, dans une autre Session, la Chambre fit un Bill contre les Monopoles; mais tout ce qu'il y avoit de Membres prudents jugerent plus convenable d'employer la voie de la pétition auprès de la Reine. Voici quelques traits des débats de l'Assemblée, qui étonneront peut-être ceux qui ne connoissent l'Histoire d'Angleterre, que par les écrits & les Relations qui se publient journellement.

« M. Spicer, Membre pour Warwick, dit: ce Bill peut toucher la prérogative royale, qui comme je l'ai appris dans le dernier Parlement, est si transcendante, que le cri d'un des Sujets n'y doit pas donner atteinte. A Dieu ne plaise que l'état & la prérogative du Prince soit liée par moi, ou par l'acte d'aucun autre Sujet. « M. Francis Bacon dit: quant à la prérogative royale du Prince je l'ai toujours reconnue, & j'espère qu'elle ne sera jamais mise en question. La Reine, en qualité de notre Souveraine, a le double pouvoir de restreindre & d'élargir; car la prérogative la met également en droit de rendre libre ce qui a été

« restreint par un statut, une Loi, ou autrement, & de restreindre ce qui est libre: elle peut faire des concessions contraires aux Loix pénales. Je dis donc & je redis, que nous ne devons, ni juger, ni nous mêler, des prérogatives de Sa Majesté. Le Docteur Benner, dit: « celui qui entreprendra de discuter les prérogatives de Sa Majesté, doit marcher avec circonspection. M. Laurance Hyde dit: « je confesse, M. l'Orateur, que je dois du respect à Dieu, & de la loiauté à mon Prince; & pour ce qui regarde le Bill, je l'ai fait, & je crois l'entendre. Mais à Dieu ne plaise qu'il entre jamais rien dans mon cœur, que ma main écrive, & que ma langue prononce jamais rien, qui puisse préjudicier ou déroger à la prérogative royale & à l'état du Prince. M. George Marc dit: « Nous savons que le pouvoir de Sa Majesté ne peut être restreint par aucun acte; pourquoi donc tiendrions-nous ce langage? supposez que nous fissions ce statut, avec un *nonobstante*: la Reine ne peut-elle pas accorder une Patente, avec un *nonobstante*, pour croiser le nôtre? M. Wingfield dit: « il m'est arrivé au dernier Parlement, de barailier avec le mot de prérogative; mais, comme alors, je le fais aujourd'hui en toute humilité, & je lui souhaite toute sorte de bonheur, à lui & à Sa Majesté.

A la seconde lecture du Bill, M. Spicer dit encore: « la voie de la pétition est notre plus sûr parti: car il est inutile de vouloir lier les mains à Sa Majesté par acte de Parlement, lorsqu'elle peut se les délier elle-même à son gré. M. Dawe: « Dieu a donné aux Princes absolus le pouvoir qu'il s'attribue à lui-même; *Dixi quod Dii*

Les Communes fortifièrent aussi, par un nouvel exemple, le droit important d'accusation, qu'elles avoient exercé deux ans auparavant dans le cas du Chancelier Bacon, & qui étoit comme endormi depuis plus d'un siècle; excepté, lorsqu'il avoit

JACQUES I.

1624

« *qstis.* (Il applique cette doctrine aux
Rois d'Angleterre.) M. le Secrétaire
Cecil dit : « Je suis le Serviteur de la
« Reine; plutôt que de parler, pour
« consentir à quelque chose qui soit ca-
« pable de détruire ou de diminuer sa
« prérogative, je me ferois couper la lan-
« gue. Quelqu'un a voulu nous faire
« valoir l'exécution de la Loi, dans un
« ancien Mémoire du regne d'Edouard
« III; cela peut avoir été vrai dans ce
« tems, où le Roi avoit peur du Sujet.
« Si vous insistez sur la Loi, & si vous
« disputez sur la prérogative, écoutez
« Bracon, qui dit: *prærogativum nostrum*
« *nemo audiat disputare.* Que personne
« n'ose disputer sur notre prérogative.
M. François Moire dit, dans un autre
tems : « je dois avouer, M. l'Orateur,
« que dans le Parlement précédent &
« dans celui-ci, j'ai touché ce point :
« mais jamais je n'ai pensé, je me flatte
« que la Chambre me rend cette justice,
« de mettre des restrictions & des bornes à
« la prérogative royale.

Cet étrange langage parlementaire passa sans contradiction, & venoit également de la bouche de ceux qui étoient attachés à la Cour, ou qui ne l'étoient pas. Cette distinction étoit la seule connue; car on concevoit aisément qu'il ne pouvoit y avoir d'opposition à la Cour, ou de parti de la Patrie, dans un tems où de telles maximes prévalaient. Mais les idées du Public étoient bien changées, depuis environ vingt ans d'une administration douce & paisible. Quoique Jacques eût retiré de lui-même toutes les
• Parentes des Monopoles, il fallut, pour satisfaire les Communes, une Loi qui les condamnoit, & même une Loi déclarative : c'étoit gagner un grand point; c'étoit établir des principes extrêmement favorables à la liberté. Sous Elisabeth, elles témoignaient une vive reconnaissance, lorsqu'ayant présenté à cette Princesse une pétition qu'elle rejettoit, elle

avoit néanmoins la condescendance de retirer le petit nombre de Patentes, les plus oppressives, & d'employer, dans sa réponse à la Chambre, quelques expressions douces.

Dans la même Session, c'est-à-dire, celle de la quarante-troisième année d'Elisabeth, un Bill ayant passé contre la pluralité des voix, M. Honir dit : « Nous semblons défendre les privilèges & les usages de cette Chambre; mais si nous continuons de nous obstiner sur ce Bill, nous violerons tout-à-la-fois un usage que nous avons toujours observé, qui est de ne pas nous mêler de tout ce qui concerne la prérogative royale, & nous causerons un grand déplaisir à Sa Majesté. Supposez que nous eussions décidé ce point; Sa Majesté ne peut-elle pas accorder une tolérance *monopolienne*? Et le dernier Parlement, M. l'Orateur, est un bon avis pour nous; le même Bill fut présenté, & non-seulement rejeté, mais Sa Majesté chargea le Lord Garde du Sceau de nous dire, qu'elle espéroit qu'à l'avenir nous ne nous mêlerions point des cas de cette nature, qui touchent de si près sa prérogative royale.

Elisabeth, dans la quinzième année de son regne, envoya aux Communes un message, qui seroit aujourd'hui trouvé fort étrange. Voici les expressions de l'Orateur, dans le compte qu'il en rendit à la Chambre : « Les intentions de Sa Majesté nous ayant été déclarées par le Lord Garde du Sceau, il paroît qu'elle ne desiroit point que nous nous mêlassions des affaires d'état, ou des causes Ecclésiastiques, (c'est le nom que Sa Majesté leur donnoit.) Elle s'étonnoit que quelqu'un osât prendre assez d'empire, pour tenter, & j'em- ploie ses propres termes, une chose contraire à ce qu'elle avoit si expressement défendu; & son mécontentement

JACQUES I.

1624.

servi d'instrument à la vengeance roiale. Le Comte de Middlesex avoit été élevé par le crédit de Buckingham, du rang de Marchand de Londres, à celui de Grand Trésorier d'Angleterre; & par son habileté, autant que par son adresse, il ne parut pas indigne de cette élévation. Mais s'étant attiré la disgrâce de son Protecteur, par le scrupule, ou la difficulté qu'il fit, d'accorder quelques sommes d'argent, pendant le séjour du Prince en Espagne, il fut exposé à la vengeance du Favori, qui emploïa tout son crédit, parmi les Communes, pour susciter une accusation contre le grand Trésorier. Cette démarche déplut beaucoup au Roi. Il prédit au Prince & au Duc, que pendant toute leur vie ils seroient tourmentés par les persécutions Parlementaires; & dans un discours au Parlement, il s'efforça, par une Apologie de Middlesex, d'adoucir l'accusation formée contre lui. Mais elle fut soutenue par les Communes; & le grand Trésorier fut jugé coupable par les Pairs, quoique les articles, qui furent prouvés, eussent peu de poids, par leur importance & par leur nombre. Le plus grave fut d'avoir accepté deux présens, chacun de cinq cens livres sterling, pour l'obtention de deux Patentes. Il fut condamné à 50000 livres sterling d'amende, au profit du Roi, & à toutes les peines autrefois infligées à Bacon: mais elles lui furent remises par le Prince, lorsqu'il monta sur le Trône.

Dans cette session, Jacques eut le chagrin de se voir présenter une adresse, qui lui demandoit la rigoureuse exécu-

« en étoit extrême. Aujourd'hui, comme
 « on ne se souvient peut-être pas des
 « termes de Mylord Garde du Sceau, &
 « qu'une partie de ceux qui se trouvent
 « ici n'y étoient pas alors, l'ordre pré-
 « sent, l'ordre exprès de Sa Majesté, est
 « qu'on ne présente point de Bills, con-
 « cernant les affaires d'Etat, & la ré-
 « formation en matieres Ecclésiastiques,
 « & j'ai reçu défense, sur mon serment
 « de fidélité, de les lire si l'on en pré-
 « sente. Il est remarquable que la
 « Reine rejetta, pendant cette session,
 « quarante-huit Bills, qui avoient passé
 « dans les deux Chambres.

Lorsque le Parlement étoit sur ce

pié, au lieu d'admirer qu'on n'offrit que quatre livres sterling pour obtenir une place dans la Chambre, comme on a vu qu'il étoit une fois arrivé sous le Règne d'Elizabeth, on est porté à juger que les Membres, qui achetoient les suffrages, faisoient un marché fort cher.

Le Parlement ne se trompa point, lorsqu'il avoit, dans la septième année de Jacques, que le Prince lui laissoit plus de liberté dans ses débats, que ses Prédécesseurs n'en avoient jamais accordé. Son indulgence, sur ce point particulier, fut probablement une des causes de l'autorité extraordinaire que les Communes commencerent à s'attribuer.

tion des Loix contre les Catholiques. Sa réponse fut gracieuse & condescendante ; mais il se déclara contre la persécution, comme une mesure peu propre à la suppression d'une Religion, sur la maxime connue, que, *le sang des Martyrs est la semence de l'Eglise*. Il condamna aussi une Indulgence excessive pour les Catholiques ; & le parti, pour lequel il sembla pencher, fut un tempéramment entre les deux extrêmes, qu'il jugea non-seulement plus humain, mais plus politique. Il ne fit pas même difficulté d'assurer avec serment, qu'il n'avoit jamais eu la pensée d'accorder la tolérance aux Catholiques. Peut-être ne jugeoit-il pas digne de ce nom, la liberté dont il étoit convenu secrètement avec l'Espagne, d'exercer leur Religion dans l'intérieur de leurs murs : & ce fut vraisemblablement une évasion, par laquelle il se flatta d'avoir sauvé son honneur. Après toutes ces transactions, il prorogea l'Assemblée, en laissant échapper quelques termes, qui faisoient connoître, quoiqu'avec douceur, le ressentiment qu'il conservoit, de la dureté avec laquelle on avoit refusé de pourvoir à ses besoins.

JACQUES I.

1624.

Le 19 Mai.

Jacques, incapable de résistance contr'une ligue aussi forte que celle de son Peuple, de son Parlement, de son Fils & de son Favori, s'étoit vu forcé d'embrasser des mesures, pour lesquelles son caractère & son jugement lui avoient toujours donné la plus forte aversion. Quoiqu'il en dissimulât son ressentiment, il s'éloigna par degrés, de Buckingham, qu'il accusoit de ces violens conseils, & qu'il regardoit comme l'Auteur du voiage de son fils en Espagne & de la rupture du Traité de mariage. Il attendoit impatiemment l'arrivée de Bristol ; c'étoit par l'assistance de ce Ministre, dont il connoissoit la prudence, & dont il avoit approuvé les vûes, qu'il comptoit de voir la fin de ses embarras. Pendant le séjour du Prince en Espagne, l'habile Négociateur avoit toujours opposé, quoique sans succès, ses conseils sages & modérés aux impétueuses mesures de Buckingham. Après le départ de Charles, sur la première apparence d'un changement de résolution, il n'avoit pas cessé d'entremettre ses avis, & d'insister fortement sur la sincérité des Espagnols dans la conduite du Traité, comme sur les avantages que l'Angleterre en devoit recueillir.

JACQUES I.

1624

lir. Indigné, de voir avorter, par la légèreté & les caprices d'un insolent Favori, tous les fruits de son travail & de son habileté, il ne voulut point entendre à demi-mot; & l'ordre exprès de son Maître fut seul capable de le déterminer à faire une demande, qu'il regardoit comme la fin certaine du Traité. Aussi rien ne le surprit-il moins, que d'apprendre avec quelle chaleur Buckingham s'étoit déclaré son Ennemi, & qu'au Parlement comme au Conseil il s'échappoit contre lui en réflexions scandaleuses. Il se disposa, au premier ordre, à quitter Madrid; & suivant l'usage, il eut son Audience de congé, de Sa Majesté Catholique & du Comte Duc.

Philippe, par la bouche de son Ministre, témoigna beaucoup de regret que les services de Bristol ne fussent pas mieux récompensés, & que ses Ennemis prévalussent jusqu'au point de répandre dans l'esprit de son Maître & dans sa Patrie, des préventions contre un Ministre qui les avoit si fidèlement servis. Il le pressa de fixer sa résidence en Espagne, plutôt que de s'exposer à la malignité endurcie de son rival, & à l'aveugle furie du Peuple. Il lui offrit tous les avantages du rang & de la fortune, pour adoucir les rigueurs de cette espèce de bannissement; & s'il craignoit que son honneur ne souffrît, d'avoir abandonné le Pais de sa naissance, il lui promit, avec tous ces avantages, de faire connoître par une déclaration publique, qu'ils n'étoient accordés qu'à sa fidélité dans les affaires qui lui avoient été confiées. Il ajouta que cette conduite lui paroïssoit importante pour ses propres intérêts; parce que tous ses Ministres, voyant le cas qu'il faisoit de la vertu dans un Etranger, n'en seroient que plus animés à servir fidèlement un si généreux Maître.

Le Comte de Bristol exprima la plus vive reconnaissance pour les offres du Monarque, mais se défendit de les accepter. Il répondit que rien n'étoit plus capable de confirmer les calomnieuses imputations de ses Ennemis, que l'établissement & les faveurs que Sa Majesté lui proposoit; que les plus hautes dignités de la Monarchie Espagnole, quoique très-précieuses en elles-mêmes, ne pouvoient compenser la perte de son honneur, qu'il falloit sacrifier pour les obtenir; qu'il se fioit à la protection de son innocence, contre la fureur des préventions

préventions populaires ; & que si le Roi son Maître avoit pu se laisser séduire d'abord par la calomnie , il étoit si juste & si bon , qu'il lui accorderoit infailliblement le pouvoir de se défendre , & qu'il le rétablirait à la fin dans son estime & ses bonnes grâces.

Une réponse si noble augmenta l'opinion que Philippe avoit conçue du mérite de l'Ambassadeur. Il le pria d'accepter du moins un présent de 10000 ducats , qui pouvoient être nécessaires à sa situation , jusqu'à ce qu'il eût dissipé les préventions formées contre lui. Votre acceptation , lui dit-il , sera un secret de tout l'Univers , & ne parviendra jamais à la connoissance de votre Maître. « Il y a quelqu'un , répondit » le généreux Anglois , à qui ce secret ne peut demeurer » caché : c'est le Comte de Bristol , qui le révélera certainement au Roi d'Angleterre.

Rien n'étoit plus important , pour Buckingham , que de tenir Bristol éloigné du Roi & du Parlement ; de peur que le pouvoir de la vérité , fortifié par un Orateur si puissant , n'ouvrît des scènes qui n'étoient que soupçonnées par le premier , & dont le second n'avoit pas encore la moindre défiance. Il tenta les dispositions de Jacques , dont la foiblesse , déguisée à lui-même sous l'apparence de finesse & de dissimulation , étoit devenue absolument incurable. Un ordre , pour renfermer Bristol à la Tour , fut délivré immédiatement après son retour. A la vérité , sa prison dura peu longtems ; mais un autre ordre du Roi le relégua dans les terres , avec défense d'assister au Parlement , qui n'étoit point encore prorogé. Il obéit : mais il demanda la liberté de se justifier , & d'exposer toute sa conduite à son Maître. Dans toutes les occasions , il protesta de son innocence , en jettant sur son Ennemi le blâme du mauvais succès. Buckingham , & le Prince à son instigation , déclarèrent qu'ils ne demandoient , pour se réconcilier avec Bristol , que de lui voir reconnoître sa mauvaise conduite & ses erreurs. Mais l'ame élevée du Comte , jalouse de son honneur , lui fit refuser la faveur à si haut prix. Jacques eut l'équité de dire , qu'insister sur cette condition seroit une tyrannie sans exemple. Mais Buckinham ne fit pas scrupule d'affirmer , avec la dernière présomption , que ni le

Jacques I.

1624

Roi, ni le Prince, ni lui-même, n'étoient pas encore persuadés de l'innocence de Bristol.

Tandis que l'attachement du Prince au Favori, & la timidité de Jacques, ou la honte de changer d'inclination, tenoient la Cour en suspens, Noïsa, Ambassadeur Espagnol à Londres, s'efforça d'ouvrir les yeux du Roi, & de guérir ses craintes, par des craintes encore plus vives. Il lui glissa secrètement dans la main, un papier, qu'il lui fit signe de lire seul, & dans lequel il lui marquoit, qu'il n'étoit pas moins Prisonnier à Londres, que François I. l'avoit été à Madrid; que le Prince & Buckingham avoient conspiré ensemble, & qu'ils avoient toute la Cour à leur disposition; qu'au préjudice extrême de l'autorité royale, il se formoit des Cabales au Parlement, entre les Chefs populaires; que le projet du complot étoit de confiner dans une de ses Maisons de chasse, pour remettre toute l'administration entre les mains de Charles; & qu'il étoit obligé de venger le Trône, par un vigoureux effort, qu'il le mettroit en état de punir ceux qui abusoient depuis si long-tems de sa douceur & de sa bonté. On ignore quelle impression ce Mémoire fit sur Jacques. Il ne laissa voir, à Buckingham, que quelques foibles symptômes de mécontentement; qu'il retracta aussitôt. Toutes ses mesures publiques, & toutes ses alliances, parurent fondées sur un système de haine contre la Maison d'Autriche, & de guerre, qu'il vouloit entreprendre pour le recouvrement du Palatinat.

Rupture avec
l'Espagne.

Les Etats des Provinces unies étoient alors gouvernés par Maurice de Nassau; & ce Prince ambitieux, persuadé que son crédit languiroit pendant la paix, avoit renouvelé la guerre avec l'Espagne, à l'expiration de la Treve de douze ans. Sa rare capacité, dans l'art militaire auroit suppléé à l'infériorité de ses forces, si les Armées Espagnoles n'eussent été commandées par Spinola, Général aussi renommé que lui pour la conduite, & plus célèbre encore par la hardiesse & l'activité de son caractère. Dans cette situation, rien ne pouvoit être plus agréable à la République, que la perspective d'une rupture entre Jacques & l'Espagne. Elle se flattoit, autant par l'union d'intérêt, comme naturelle entr'elle & l'Angleterre, que par l'influence des conjonctures présentes, de voir bien-

tôt marcher de puissantes forces à son secours. En effet, un corps de six mille hommes fut levé en Angleterre, & reçut ordre de passer en Hollande, sous le commandement de quatre jeunes Seigneurs, Essex, Oxford, Southampton, & Vil-
 JACQUES J. 1624.

troughby, qui brûloient de se distinguer dans une si favorable cause, & d'acquérir de l'expérience militaire, sous un Capitaine aussi fameux que Maurice.

On pouvoit raisonnablement s'attendre, que, comme le zèle de la Religion faisoit attacher, en Angleterre, une si haute importance au recouvrement du Palatinat, la seule force des considérations politiques produiroit le même effet en France. Pendant que cette Principauté demeueroit entre les mains de la Maison d'Autriche, la France se trouvoit environnée des possessions de l'un ou l'autre branche de cette ambitieuse Famille, & comme ouverte de toutes parts à l'invasion d'une force supérieure. Son intérêt lui faisoit donc une loi, de prévenir le tranquille établissement de l'Empereur dans ses nouvelles Conquêtes; & sa situation, comme la supériorité reconnue de ses forces, la mettoit plus en état que Jacques, de secourir le Palatin opprimé. Mais, quoique les vûes ne pussent échapper à Louis XIII, ni au Cardinal de Richelieu, qui commençoit à prendre de l'ascendant sur son Maître, ce Ministre étoit déterminé à préparer ses vastes entreprises par l'assujettissement des Huguenots, pour travailler ensuite, par des conseils plus mûrs, à l'humiliation de la Maison d'Autriche. Cependant, l'ouverture d'une jonction avec l'Angleterre fut aussi-tôt embrassée; & la Cour de France prêta volontiers l'oreille à chaque proposition de ménager un mariage entre Charles & la Princesse Henriette.

Malgré l'expérience sensible, que Jacques pouvoit avoir acquise, de l'insurmontable antipathie de ses sujets pour toute alliance avec les Catholiques, il persistoit dans la ridicule opinion que son Fils seroit dégradé, par un mariage avec toute autre Princesse qu'une Fille de Roi. Après la rupture avec l'Espagne, il ne restoit qu'une Alliance avec la France. Il ne trouvoit point ici les mêmes amorces, qui l'avoient engagé dans une si longue négociation avec l'Espagne. La dot étoit fort inférieure; & comment compter sur un paisible rétablisse-

ment du Palatinat ? Mais craignant que son Fils ne perdît encore l'occasion de se marier, il accorda, pour l'honneur de sa Couronne, aussi promptement que le Roi très-Chrétien le désiroit, les mêmes termes dont il étoit convenu, pour les Catholiques, dans la négociation d'Espagne. Comme le Prince Charles, pendant sa résidence à Madrid, s'étoit engagé, par une promesse verbale, à laisser à l'Infante l'éducation de ses Enfants, jusqu'à leur treizième année, cet article fut inséré aussi dans le Traité; & c'est à cette imprudence, qu'on impute généralement la triste condition de sa Postérité. Cependant la Cour d'Angleterre, il faut l'avouer, a prétendu constamment, jusques dans ses Mémoires à la Cour de France, que toutes les conditions favorables, accordées aux Catholiques, ne furent insérées, dans le Traité de Mariage, que pour plaire au Pape; & que par convention avec la France, il y eut une dispense secrète de leur rigoureuse exécution (a).

Autant que la conclusion du Traité de mariage causa de plaisir au Roi, autant les expéditions militaires lui furent désagréables; non-seulement par la difficulté de l'entreprise, dans laquelle il s'étoit engagé, mais encore plus par sa réputation naturelle pour une scène si vive. Pendant la négociation d'Espagne, Heidelberg & Manheim étoient tombés au pouvoir des Impériaux; & quoique la garnison de Frankendale fût Angloise, ils tenoient cette Place étroitement assiégée. Sur les instances réitérées de Jacques, l'Espagne s'entremet, & procura une suspension d'armes pour dix-huit mois. Mais Frankendale étant l'unique Place de l'ancien Domaine de Frédéric, qui fût demeurée entre ses mains, Ferdinand, qui vouloit retirer ses forces du Palatinat, & laisser ce pays en sûreté, ne pouvoit souffrir qu'une Forteresse de cette importance demeurât à l'Ennemi. On convint, pour terminer tous

(a) Rymer I. Tome XVIII. pag. 324. Il est certain que le jeune Prince de Galles, ensuite Charles I, eut, dès sa première enfance des Gouverneurs Protestans, d'abord le Comte de Newcastle; ensuite; le Marquis de Hertford. Jacques, dans son Mémoire aux Eglises Etrangères, après le commencement des guerres civiles, insinua sur le soin qu'il avoit d'é-

lever ses enfans dans la Religion Protestante, comme une preuve qu'il n'avoit aucune sorte d'inclination pour la Catholique. Rushworth, vol. 3. pag. 732. Il est donc presque hors de doute que cet article, qui paroît si bizarre, ne fut inséré que pour amuser le Pape, & qu'aucun des deux Partis n'eut jamais dessein d'exécuter.

les différens, qu'elle seroit mise en sequestre, entre les mains de l'Infante, comme neutre dans la querelle; à condition néanmoins qu'à l'expiration de la Trêve, elle seroit rendue à Frédéric, quand la paix ne seroit pas conclue alors entre Ferdinand & lui. Après la rupture imprévue avec l'Espagne, lorsque Jacques demanda l'exécution de ce Traité, l'Infante lui offrit la possession paisible de Frankendale, & promit même, pour la nouvelle garnison, un passage libre au travers de la Flandre-Espagnole. Mais il se trouvoit, entre ses Etats & les terres Palatines, quelque territoire de l'Empire, pour le passage duquel il n'y avoit aucun stipulation. Cette chicane, qu'on n'auroit point employée, si l'amitié eût subsisté avec l'Espagne, servit à dépouiller entièrement Frédéric de tous ses Domaines patrimoniaux.

JACQUES I.

1624.

Cependant la Nation Angloise & le conseil Militaire de Jacques ne furent pas découragés. Ils n'en prirent pas moins la résolution de reconquerir le Palatinat, Pais situé au centre de l'Allemagne, possédé entièrement par l'Empereur & par le Bavaois, entouré de puissans Ennemis, & sans aucune communication avec l'Angleterre. Le Comte de Mansfeld fut pris au service de la Nation. On forma, par des levées générales dans toutes les parties du Roïaume, une Armée Angloise de 12000 hommes d'Infanterie & de deux mille chevaux. Dans la négociation avec la France, le Ministère de cette Couronne avoit fait espérer, quoiqu'en termes généraux, non-seulement qu'on accorderoit le passage aux Troupes Angloises, mais qu'on y joindroit même un puissant secours dans leur marche vers le Palatinat. En Angleterre, ces espérances passèrent trop tôt pour des engagemens positifs. Les Troupes commandées par Mansfeld furent embarquées à Douvres : mais, en arrivant à Calais, elles n'y trouverent point d'ordre pour leur réception. Après quelque tems d'une vaine attente, elles furent obligées de faire voile vers la Zélande, où, nulles mesures n'ayant encore été prises pour leur débarquement, la rareté des provisions fit naître quelque scrupule aux Etats. Dans l'intervalle, un mal pestilentiel se répandit entre les Anglois, renfermés depuis si long-tems dans des fort petit vaisseaux. La moitié de leur armée périt à bord, & le reste, affoibli par la maladie,

Expédition
de Mansfeld.

JACQUES I.

1625.

le crut en trop petit nombre pour marcher jusqu'au Palatinat. Tel fut le succès d'une expédition mal concertée; leul défastre arrivé à l'Angleterre, pendant l'heureuse & pacifique administration de Jacques.

Mais le regne de ce Prince touchoit à sa fin. Avec la paix, qu'il avoit aimée si passionnément, & cultivée avec tant de bonheur, il vit arriver le dernier jour de sa vie. A l'entrée du Printems, Jacques fut saisi d'une fièvre tierce; & lorsque ses Courtisans, pour l'encourager, lui rappellerent le proverbe national, que la fièvre; dans cette saison, est santé pour un Roi, il répondit que cette maxime ne regardoit que les jeunes Rois. Après quelques accès, qui l'affoiblirent beaucoup, il fit appeller le Prince, auquel il recommanda d'aimer tendrement sa femme, de demeurer constant dans sa Religion, de protéger l'Eglise Anglicane, & d'étendre ses soins sur la malheureuse famille du Palatin. La décence & le courage accompagnèrent ses derniers momens. Il expira le 27 de Mars, après un regne de vingt-deux ans & quelques jours, sur l'Angleterre; & dans la cinquante-neuvième année de son âge. Son règne, sur l'Ecosse, avoit eu presque la même durée que sa vie.

Mort du Roi.

Son caractère.

Jamais Prince, si peu entreprenant & si éloigné de toute offense, ne fut plus exposé aux extrémités contraires de la calomnie & de l'adulation, de la satire & du Panégyrique; & les factions, qui commencerent de son tems, aiant continué après lui, il le trouve que son caractère n'est pas aujourd'hui moins contesté, que ne l'est ordinairement celui des Princes qui sont nos contemporains. On ne peut désavouer qu'il n'ait possédé beaucoup de vertus; mais il n'en eut pas une qui paroisse pure, c'est-à-dire, exempte de la contagion des vices voisins. Sa générosité touchoit à la profusion, son savoir à la pédanterie, ses dispositions pacifiques à la pusillanimité, sa prudence à la ruse, son amitié au caprice, & souvent à la tendresse puérile. Pendant qu'il ne croïoit maintenir que son autorité, il peut être justement soupçonné, dans quelques-unes de ses actions, & plus encore dans ses prétentions, d'avoir usurpé les libertés du Peuple. Pendant qu'il s'efforçoit, par une exacte neutralité, d'acquiescer l'affection de tous ses voi-

ans, il étoit capable de ne conserver l'estime & la considération d'aucun. Sa capacité n'étoit pas médiocre; mais elle rendoit plus propre à discourir sur des maximes & des opinions générales, qu'à conduire une affaire impliquée. Ses intentions étoient justes, mais plus convenables à la conduite d'une vie privée qu'au Gouvernement d'un Roïaume. Lourd dans sa personne, sans grace dans les manières, il étoit mal partagé des qualités qui imposent le respect; partial & sans discernement dans ses affections, il étoit peu propre à s'attirer une affection générale; foible de naturel, plutôt que de jugement, exposé au ridicule par sa vanité, mais exempt de haine parce qu'il l'étoit d'orgueil & d'arrogance: tout considéré, on peut dire de son caractère, que toutes ses qualités étoient souillées de foiblesse, mais embellies par l'humanité. Assurément le courage politique lui manquoit; & de là vient principalement la forte prévention qui a prévalu contre sa bravoure personnelle: conséquence, néanmoins, que l'expérience générale doit faire juger extrêmement trompeuse.

JACQUES.

1625.

Il ne fut marié qu'une fois; à la Princesse Anne de Danemarck, qui mourut le 3 de Mars 1619, dans sa quarante-cinquième année, sans avoir été fort distinguée par ses vices ni par ses vertus. Elle aimoit les spectacles & les amusemens somptueux, mais sans goût dans ses plaisirs. Une grande Comète, qui parut vers le tems de sa mort, passa aux yeux du vulgaire, pour le présage de cet événement; tant le Peuple attache de grandeur aux Princes les plus médiocres.

Jacques ne laissa qu'un Fils, Charles, alors dans sa vingt-cinquième année, & une Fille, Elisabeth, âgée de vingt ans, mariée à l'Electeur Palatin. C'étoit le reste de six Enfans. Il n'en eut jamais d'illégitimes; & jamais il ne laissa voir le moindre penchant à se passionner pour une Maîtresse.

Cantorbery eut trois Archevêques pendant ce Règne, Whytgift, mort en 1604; Bancroft, en 1610; Abbot, qui survécut au Roi. Les Chanceliers furent, le Lord d'Ellemore, qui résigna en 1610; Bacon, qui après avoir eu les Sceaux jusqu'en 1619, fut créé alors Chancelier, & fut déplacé en 1621. Villiams, Evêque de Lincoln, eut les Sceaux après lui. Les grands Trésoriers; le Comte de Dorset, mort en 1609;

le Comte de Salisbury, en 1612; le Comte de Suffolk, condamné à l'amende, & déplacé pour corruption, en 1618; le **JACQUES I.**
 1625. Lord Mandeville, qui résigna en 1621; le Comte de Middlesex, déplacé en 1624; le Comte de Marlborough, qui lui succéda. Les Lords Amiraux; le Comte de Nottingham, qui résigna en 1618; & le Comte, ensuite Duc, de Buckingham. Les Secrétaires d'Etat; le Comte de Salisbury, le Chevalier Ralph Winwood, Nanton, Calvert, le Lord Conway, le Chevalier Albert Moreton.

Le nombre des Pairs, dans le premier Parlement de ce regne, fut de soixante dix-huit, sans y compter les Evêques. Dans le premier Parlement de Charles, il montoit à quatre-vingt dix-sept. Ainsi, dans cet intervalle, Jacques l'avoit augmenté de dix-neuf Pairs de sa création.

Dans le premier Parlement de ce regne, la Chambre des Communes fut composée de quatre cent soixante-sept Membres. Il paroît que quatre Bourgs firent revivre leurs Chartes, qui avoient été longtems négligées; & comme il se trouva quatre cent quatre-vingt-quatorze Membres dans le premier Parlement de Charles, on en peut conclure, que Jacques exigea dix nouveaux Bourgs.

§. VI.

Gouvernement civil
 d'Angleterre.

L'ORDRE paroît demander que nous arrêtant dans l'intervalle des deux regnes, nous abandonnions un peu le stile historique, pour faire une revue de l'état du Roïaume, par rapport au Gouvernement, aux Mœurs, aux Finances, aux Armes, au Commerce & au Savoir. Si l'on ne se forme point une juste idée de toutes ces parties, l'Histoire ne peut être fort instructive, & devient souvent inintelligible.

On peut prononcer sans crainte, qu'à l'accession de la ligne Ecossoise, le Gouvernement Anglois étoit beaucoup plus arbitraire qu'aujourd'hui, la prérogative royale plus illimitée, les libertés des Sujets moins exactement définies & moins assurées. Sans s'arrêter à d'autres exemples, la Cour de haute Commission & la Chambre Ecrilée suffisoient seules, pour mettre tout le Roïaume au pouvoir du Prince.

La Cour de haute Commission avoit été formée par Elisabeth, en conséquence d'une Aste de Parlement passé au commencement

commencement de son regne. Cet Acte avoit été jugé nécessaire, pendant la grande révolution de Religion, pour armer le Souverain d'une plénitude de pouvoir contre l'Opposition. Tous les Appels des Cours Ecclésiastiques inférieures étoient portés devant la haute Commission; & conséquemment, la vie & la doctrine du Clergé étoient directement soumises à son inspection. Elle avoit la connoissance de toutes les violations de l'acte de Conformité, de tous les refus de Cérémonies; & pendant le regne d'Elisabeth, elle avoit exercé le droit de punir; par des dépositions, des amendes, des confiscations & des emprisonnemens. Jacques s'étoit borné au plus doux de ces châtimens, qui étoit la déposition; & cette peine même n'avoit pas été infligée avec rigueur (a). Tous les Catholiques ressortissoient de même à cette Cour, lorsqu'ils étoient accusés d'avoir fait quelque exercice de leur Religion, ou quelque démarche pour envoyer hors du Roïaume, leurs Enfans, ou d'autres personnes qui leur appartenoient par le sang, dans la vue de leur procurer une éducation qu'ils ne pouvoient recevoir dans leur Patrie. Les Prêtres Papistes étoient jettés dans une Prison, & pouvoient être livrés à la dure Loi, qui les punissoit de mort; quoique cette rigueur eût été rarement exercée par Elisabeth, & jamais par Jacques. En un mot; cette précieuse liberté de conscience, dont on fait tant de cas aujourd'hui, étoit entièrement supprimée; & nul autre exercice de Religion n'étoit permis en Angleterre, que celui de la Religion établie. Un mot, un écrit, qui tendoit à l'Hérésie, au Schisme, à la sédition, étoit punissable par les Hauts Commissaires, ou par trois d'entr'eux: ils étoient seuls Juges des expressions, qui pouvoient y tendre. Leurs procédures ne se faisoient point par information, mais sur des bruits, des soupçons, ou suivant leur caprice. Ils exigeoient un serment, par lequel une personne citée étoit obligée de répondre à toutes les questions qu'on pouvoit lui proposer. Quiconque refusoit

JACQUES I.

1625.

(a) L'Archevêque Spotswood raconte que plusieurs années après l'accession du Roi, il apprit de Bancroft qu'on n'avoit pas déposé, ou destitué, plus de quarante-cinq Ecclésiastiques. On

peut les regarder hardiment comme les seuls qui eurent à souffrir pendant ce regne. Abbot, successeur de Bancroft, au Siège de Cantorbery, étoit fort doux pour les Puritains.

JACQUES I.

1625.

de le prêter, sous prétexte qu'on pouvoit le faire tourner contre lui-même, ou son plus cher Ami, étoit punissable par la Prison. Enfin, c'étoit un Tribunal d'Inquisition avec toutes ses horreurs, qui se trouvoit établi dans le Roïume. Les pouvoirs étoient accordés à discrétion, pour les recherches, les procédures, la Sentence, & l'imposition des peines; excepté que les châtimens corporels étoient restraints par la Patente du Prince, qui avoit érigé cette Cour, quoiqu'ils ne le fussent point par l'Aste de Parlement qui lui en avoit donné le pouvoir. L'incertitude des bornes, qui séparent les causes ecclésiastiques des causes civiles, avoit fait attribuer aussi à la Cour de haute Commission, toutes les accusations d'adultère, d'inceste, & toutes les plaintes des femmes contre leurs Maris (a). Sous de tels prétextes, on auroit pu soumettre à la Jurisdiction de cette Cour toutes les causes qui touchoient la conscience, c'est-à-dire toutes sortes de causes.

Mais le Roi avoit une bonne raison de ne pas s'empresse à restreindre la Jurisdiction de cette Cour. la Chambre Etoilée possédoit la même autorité pour les affaires civiles; & les méthodes de ses procédures n'étoient pas moins illimitées, ni moins arbitraires. L'origine de cette Cour étoit de la plus haute antiquité; quoiqu'on prétende que son pouvoir ne fut porté au comble que par Henri VII: mais tout le monde convient qu'elle avoit toujours eu de l'autorité, & que dans aucun tems son autorité ne fut bornée, ni ses méthodes réglées, par aucune Loi précise.

On a déjà eu, & l'on aura souvent l'occasion, dans le cours de cette Histoire, de parler du pouvoir des dispenses, du pouvoir d'emprisonner, d'exiger des prêts (b) forcés & des bienveillances, de lever des Troupes & de les mettre en quartier, d'alterer les usages, de créer des Monopoles, &c. Si ces branches du pouvoir ne sont pas directement opposées aux principes d'un gouvernement libre, on doit reconnoître néanmoins qu'elles tendent à la ruine de la liberté dans une constitution Monarchique, où la jalousie doit être éternelle

(a) Rymer, Tome VIII. pag. 200.

(b) Pendant les deux derniers Siècles,

il ne s'est pas passé un Regne sans quelques exemples de ces prêts forcés.

contre le Souverain, & où jamais on ne doit lui confier un pouvoir à discrétion dont aucun Sujet puisse être blessé. Les Rois d'Angleterre avoient presque toujours exercé ce pouvoir; & si, dans quelque occasion, le Monarque s'étoit vu obligé de fléchir sous les Loix qui regardoient le Trône, il avoit toujours su trouver, dans la pratique, quelque moyen de les éluder, & de revenir à l'administration arbitraire. Pendant un siècle entier, avant le regne de Jacques, l'autorité royale, sur presque tous ces points, n'avoit Jamais été mise en question. On peut observer aussi qu'en général, les principes, qui prévalurent dans le même tems, furent si favorables à la Monarchie, qu'ils lui accordoient une autorité presque absolue & sans bornes; sacrée, & par conséquent inviolable.

Les Assemblées du Parlement étoient si précaires, leurs Sessions si courtes, comparées du moins aux vacations, que si les yeux du Public se levoient pour chercher le souverain pouvoir, le Monarque seul pouvoit les frapper, comme l'unique Magistrat permanent, revêtu de toute la Majesté & de toute l'autorité de l'Etat. L'extrême complaisance des Parlemens, dans un si long intervalle, avoit aussi dégradé & comme obscurci ces Assemblées: & comme les exemples d'opposition à la Prérogative ne pouvoient être tirés que d'un tems fort éloigné, ils étoient inconnus à la plupart des Sujets, & leur autorité en devenoit plus foible pour ceux même qui les connoissoient. D'ailleurs ces exemples de liberté avoient été presque toujours accompagnés de circonstances si tristes, de violence, de convulsion, de guerre civile & de désordre, qu'ils ne présentèrent à la partie curieuse du Peuple qu'une image désagréable, qui l'invitoit peu à renouveler ces terribles scènes. Ainsi quantité d'Anglois considéroient la Monarchie simple & sans mélange, comme le gouvernement d'Angleterre, & s'imaginoient que ces Assemblées populaires ne servoient que d'ornement à l'édifice, sans être essentielles à son existence. (a) La

JACQUES I.

1625.

(a) Il y a, suivant le Chevalier Walter Raleigh, deux sortes de Monarchie, « par rapport à leur pouvoir & leur autorité 1^{re} entière, lorsque tout le pouvoir de regler les matieres d'Etat, en paix & en guerre, appartient au Prince

» par la loi & l'usage, comme dans le
» Royaume d'Angleterre, où le Prince
» a le pouvoir de faire des Loix, des
» Alliances & des Guerres; de créer des
» Magistrats, de faire grace de la vie,
» de recevoir des appels &c. Quoique

V ij

l'érégative de la Couronne étoit représentée, par les Jurisconsultes, comme une chose réelle & permanente; semblable à ces éternelles essences de l'Ecole, que le tems, ni la force, ne sont pas capables d'alterer. Les Théologiens appelloient,

pour contenter les autres degrés de l'Etat, ils aient le droit de suffrage pour la formation des Loix; c'est avec soumission au bon plaisir du Prince, qui a toujours le droit négatif. 1^o Limitée ou restreinte, lorsqu'elle n'a pas un plein pouvoir sur tous les points & toutes les matieres d'Etat; comme le Roi Militaire, qui n'a pas de Souveraineté en tems de paix, telle que le pouvoir de faire des Loix, &c. & qui n'en a que pendant la Guerre, comme le Roi de Pologne, *Maximier d'Etat*.

Un peu plus bas, il ajoute, « Dans tout Etat juste, quelque part du Gouvernement est ou doit être accordée au Peuple, comme dans un Royaume; droit de voix & de suffrage pour la formation des Loix, quelquefois aussi de lever des Troupes. Si le fardeau est si grand, que le Prince soit forcé d'emprunter le secours de ses Sujets, le cas peut être proposé au Parlement, afin que la taxe paroisse venir d'eux-mêmes. Les consultations; & quelques Procédures dans les matieres judiciaires, peuvent aussi leur être laissées en partie. La raison, c'est de peur que se voyant comptés pour rien, ils ne prennent du dégoût pour l'Etat ou le Gouvernement. » Cette maniere de raisonner diffère peu de celle de Jacques, qui regardoit les Privilèges du Parlement comme des faveurs & comme une indulgence, plutôt qu'un droit d'hérédité. Il est remarquable que malgré ces assertions, on ait cru du penchant à Raleigh pour le parti Puritain. Mais les idées de Gouvernement changent beaucoup suivant la différence des tems.

Les sentimens de Raleigh sur ce point sont encore plus ouvertement exprimés dans sa *Prérogative du Parlement*, ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort. C'est un dialogue entre un Courtisan, ou un Conseiller, & un Juge de Paix de

Province, qui représente le parti de la Patrie, & qui soutient les plus hautes notions de liberté, par des principes convenables à ce tems: un trait suffira. *Le Conseiller*. « Ce qui est fait par le Roi, avec l'avis de son Conseil privé, est fait par le pouvoir absolu du Roi. *Le Juge de paix*: & par quel pouvoir est-il fait dans un Parlement, si ce n'est par le pouvoir absolu du Roi? Ne vous y trompez pas, Mylord; les trois Ordres de l'Etat ne donnent pas leur avis autrement que le Conseil Privé; & cet avis, si le Roi l'embrasse, devient l'acte du Roi dans l'un comme dans l'autre, &c.

Le Comte de Clare, dans une Lettre particulière au Chevalier Thomas Wentworth son gendre, s'exprime ainsi: « Nous vivons sous un Gouvernement à Prérégative, où le livre de la Loi est soumis à la Loi qui parle. Ce Seigneur parloit sur son expérience & sur celle de ses ancêtres. Il n'y avoit alors nulle sorte de pouvoir qu'un Roi d'Angleterre ne pût exercer, sous prétexte de nécessité ou de convenance: la continuation seule, ou la fréquente répétition de pouvoir arbitraire, pouvoit avoir ses dangers, manque de force pour la soutenir. Observons que cette Lettre du Comte de Clare fut écrite dans la première année du Regne de Charles, & par conséquent doit être entendue du génie général de l'administration, & non du caractère particulier de ce Monarque; voyez les Lettres de Strafford, Tome 1. pag. 31. Une autre Lettre du même Recueil (T. 1. pag. 10) fait voir que le Conseil prenoit quelquefois le droit de défendre aux personnes déshabillées à la Cour, de se présenter aux Elections. Cette autorité peut s'être exercée dans quelques exemples, mais on n'en doit pas conclure que le Conseil pût fermer la porte de la Chambre à tous ceux qui déplaissent à la Cour. Le

au secours, le sceau de la Religion ; & supposoient le Monarque du Ciel intéressé à soutenir l'autorité de son Viceroy. Quoique ces doctrines aient été plus ouvertement inculquées, & soutenues plus vigoureusement que jamais, sous le regne des Stuarts, ce n'est point alors qu'elles prirent naissance ; mais elles parurent plus nécessaires dans ce tems, parce que les Puritains commencèrent à publier une Doctrine opposée, (a).

JACQUES I.

1625.

génie de l'ancien Gouvernement ne permet pas de le croire ; mais il faisoit porter la confiance pour le Roi, jusqu'à souffrir, de tems en tems, des démarches d'une nature, que les auroit pu rendre absolument fâcheuses, la constitution de l'Etat, si elles eussent continué sans interruption.

On ne connoit aucun Ecrivain Anglois de ce Siècle, qui parle de l'Angleterre comme d'une Monarchie limitée : tous en parlent comme d'une Monarchie absolue, dont les Sujets avoient quantité de Privilèges. Ce n'est point une contradiction. Dans toutes les Monarchies de l'Europe, le Peuple a des Privilèges ; mais s'ils sont dépendans, ou non, de la volonté du Prince, c'est une question sur laquelle, dans la plupart des Gouvernemens, le meilleur parti est de se taire. Il est certain qu'elle n'avoit pas été décidée avant le Siècle de Jacques. L'Auteur naissant du Parlement, jointe au goût du Roi pour les principes généraux de spéculation, servit à la tirer de l'obscurité, & lui fit prendre une forme vague. Le plus fort témoignage qui se présente, en faveur de la liberté Angloise, dans un Auteurs du tems de Jacques, est celui du Cardinal Bentivoglio, Erranger, qui compare le Gouvernement Anglois à celui des Provinces Hollandaises, unies sous leurs Chefs, plutôt qu'à celui de France ou d'Espagne. Les Anglois n'étoient pas persuadés que le pouvoir de leur Prince fût limité, parce qu'ils eroient qu'aucun Particulier ne pouvoit être à couvert des atteintes de la Prérogative Royale : mais les Errangers pouvoient juger, par comparaison, que les atteintes, soit qu'elles vinssent de l'usage ou d'autre causes, étoient alors

moins fréquentes en Angleterre que dans les autres Monarchies. Philippe de Commines remarque aussi que de son tems, la constitution Angloise étoit plus populaire que celle de France.

(a) L'obéissance passive est expressément & vivement inculquée dans les Homélies composées & publiées, sous le Regne d'Elisabeth : Le Parlement de la première année du Regne de Jacques se déclara pour des principes Monarchiques aussi forts, que ceux qui sont contenus dans les décrets de l'Université d'Oxford, portés sous le regne des Toris. Ces principes, loin d'être regardés comme une nouveauté, introduite par l'influence de Jacques, passèrent si doucement, qu'on ne trouve aucun Historien qui en ait pris connoissance. Ils ne firent le sujet d'aucune dispute, ni même d'aucun discours ; & nous ne les apprenons que par l'Ouvrage de l'Eveque Overalle (Convocation Book. Liv. de Convocation) publié près de soixante-dix ans depuis Jacques, ce Prince défiant jusqu'à la timidité, auroit-il voulu commencer son Regne par un coup hardi, qui auroit donné à ses Sujets une juste cause de jalousie ? Il paroît par son *Rassillon Dison*, pendant qu'il étoit en Ecosse, que les idées Républiques, de l'origine du pouvoir attribué au Peuple, passoient dans ce tems pour des innovations Puritaines. Le système Patriarchal, ce qui mérite d'être observé, est recommandé dans ces sortes de Convocations, qu'Overalle nous a conservées, & Tilenner n'est pas le premier Auteur de ces absurdes notions. Combien de formes les raisonnemens politiques n'ont ils pas prises, pour dérober une vérité qui s'offre d'elle-même, mais désagréable à Le sys-

JACQUES I.

1625.

En conséquence de ces hautes idées de l'autorité royale, combien de gens ont supposé, dans la prérogative, & dans tous les exercices de Jurisdiction fondés sur l'exemple, un fond inépuisable de pouvoir cacher, qui pouvoit se déployer dans toutes les occasions. Il n'y a point de gouvernement, où la nécessité, quand elle est réelle, ne l'emporte sur toutes les Loix, & ne renverse toutes les bornes : mais dans celui d'Angleterre, la seule coutume a paru autoriser tout acte extraordinaire de pouvoir royal, & lui faire prendre la force d'obligation pour le Peuple. De là cette étroite obéissance, exigée par tous les Edits royaux, dans tous les âges de l'Histoire Angloise ; & si Jacques se fit blâmer pour les liens, ce fut uniquement parce qu'il les multiplia, dans un tems où l'on commençoit à les respecter moins ; non parce qu'il prit pour but, le premier, cet exercice de l'autorité.

Elisabeth avoit nommé des Commissaires pour la visite des Prisons, & leur avoit accordé des pouvoirs à discrétion, pour ajuster tous les différens, pour unir les Créanciers & leurs Débiteurs, pour régler le paiement des dettes, & pour rendre la liberté aux Débiteurs qui seroient reconnus honnêtes gens, quoiqu'incapables de satisfaire entièrement à leurs obligations. La nature incertaine, & mal définie, de la Constitution Angloise fit douter si cette commission n'étoit pas contraire à la Loi. On la représenta, sous ce jour, à Jacques. Il permit enfin de la renouveler jusqu'à la quinzième année de son regne, où les plaintes devinrent si vives, sur les abus qui regnoient dans les prisons, qu'il se crut obligé de surmonter les scrupules, & d'établir de nouveaux Commissaires, revêtus des mêmes pouvoirs que ceux de la Reine Elisabeth. (a)

On doit concevoir, sur cette exposition, que la Monarchie, à l'accession de la Maison de Stuart, étoit en possession d'une autorité fort étendue ; une autorité, qui de l'aveu général, n'étoit pas exactement limitée, & qui, suivant l'opinion de quelques-uns, ne pouvoit l'être. Mais, en même tems,

tême Patriarchal blesse le bon sens. Le contrat originel est démenti par l'expérience. Les Hommes ne reconnoissent pas volontiers que tout Gouvernement est dérivé de la violence, de l'usurpation,

ou de l'injustice, sanctifiées par le tems, & quelquefois par l'apparence d'un consentement imparfait.

(a) Rymer, Tome XVIII, Pag. 117 & 534.

cette autorité n'étoit fondée que sur la simple opinion du Peuple, par l'influence des anciens exemples : elle n'étoit soutenue, ni par l'argent, ni par la force des armes. Il n'est donc pas surprenant que les Princes de cette race aient poussé, à l'excès, la jalousie de leur prérogative, dans la persuasion où ils étoient que si cette prétention leur étoit ravie, il ne leur restoit aucune influence qui pût servir au maintien de leur dignité. Les changemens, introduits depuis leur regne, ont rendu la liberté & l'indépendance des Particuliers, plus pleines, plus entières, mieux assurées; & celles du Public, plus incertaines & plus précaires.

JACQUES I.

1625.

Nous avons eu l'occasion de remarquer dans un si grand nombre d'exemples, la bigoterie qui prévaloit dans ce siècle, qu'il ne faut chercher aucune ombre de tolérance entre les différentes Sectes. Deux Ariens, sous le titre d'Hérétiques, furent condamnés au feu; & l'on ne trouve pas un regne exempt de ces barbaries, depuis la Réformation. Stowe raconte que le pardon fut offert à ces Ariens sur le bucher, s'ils vouloient le mériter, par l'abjuration de leurs erreurs. Un Fou, qui se disoit le S. Esprit, fut livré au même supplice, par l'Evêque de Lichfield, sans aucune indulgence pour sa frénésie. La Loi imposoit une amende de vingt livres sterling, par mois, à ceux qui n'assistoient point au culte établi. Cependant, par une clause indulgente de cette rigoureuse Loi, l'amende ne devoit pas excéder les deux tiers du revenu annuel des Coupables. Il n'étoit pas rare, sous le regne d'Elisabeth, de laisser courir pendant plusieurs années ces impositions, & de les lever toutes ensemble, à la ruine des Catholiques, qui avoient eu le malheur de lui déplaire. Jacques fut plus humain sur cet article, comme dans tout le reste de sa conduite. Les Puritains formèrent une Secte, qui s'assembloit secrètement dans les Eglises, mais qui ne s'attribuoit point un culte, ni une discipline, séparés : une prétention de cette nature auroit passé pour un crime irrémissible.

Gouvernement ecclésiastique.

La liberté de la Presse, étant incompatible avec de tels principes de Gouvernement, fut tout à fait inconnue dans ce siècle. Outre les deux terribles Cours de la Haute Commission & de la Chambre Etoilée, dont le pouvoir étoit sans bornes,

JACQUES I.

1625.

l'autorité de la Reine Elisabeth s'étoit exercée, par des Ordonnances qui gênoient la Presse. Un Décret, porté par la Chambre Etoilée, c'est-à-dire, par la volonté & le bon plaisir de la Reine, défend l'impression dans tout autre lieu que Londres, Oxford, & Cambridge. (a) Un autre interdit, sous de rigoureuses peines, « la publication de tous Livres, ou » libelles, contre la forme, ou le projet d'aucune Ordonnance, contenue, soit actuellement, soit à l'avenir, dans » les statuts & Loix du Roïaume, & dans les injonctions de » Sa Majesté ou de son Conseil Privé, ou contre les sens, » vrai ou intentionnel, d'aucune lettre Parente, ou des Commissions & prohibitions sous le grand sceau d'Angleterre. » (b) Jacques étendit les mêmes peines à ceux pour qui ces » livres étoient venus des Païs Etrangers : (c) & pour assurer l'exécution de ces Edits, il défendit ensuite l'impression de toute sorte de livres, sans une permission des Archevêques de Cantorbery & d'York, de l'Evêque de Londres, & du vice Chancelier d'une des deux Universités, ou de quelque Personne qu'ils auroient nommée. (d)

Mœurs.

Les mœurs de la Nation se ressentirent du Gouvernement qui prévaloit, & n'offroient point ce mélange extraordinaire, qui distingue aujourd'hui l'Angleterre de tous les autres Païs. On ne connoissoit point alors ces violentes extrémités d'industrie & de débauche, d'économie & de profusion, de politesse & de grossièreté, de fanatisme & de scepticisme. La candeur, la bonne foi, la modestie, étoient les qualités dominantes de la Nation Angloise. (e)

On attachoit alors un grand prix à l'honneur de la naissance; (f) & c'étoit par la dignité & la noblesse des manières, que les personnes de qualité se distinguoient du commun. Les grandes richesses, acquises par le négoce, étoient rares, &

(a) Vingt-huitième année d'Elisabeth. Voy. les *State Trials*, de Rob Strigheley, vol. 7. prem. édition.

(b) Rymer, Tom. XVII. pag. 522.

(c) de Ibid.

(d) Idem. pag. 616.

(e) Le texte porte : « La candeur, la » bonne foi, la modestie, étoient les seules » qualités que les Anglois de ce Siècle

» avoient en commun avec ceux d'aujourd'hui. Mais il est clair que c'est une satire des mœurs présentes du Païs; & quoique pardonnable dans la plume d'un Anglois, elle le seroit moins dans celle d'un Etranger.

(f) On fait que *Gentleman*, en Anglois ne signifie qu'homme d'honneur, ou qui vit noblement.

n'avoient

n'avoient point encore été capables de confondre tous les rangs, en se faisant regarder comme le principal fondement de la distinction. Dans le commerce ordinaire de la vie, on donnoit beaucoup au cérémonial, & les Grands étoient peu familiers. Les avantages de l'opulence sont si grands & si réels, que ceux qui les possèdent ne doivent pas craindre l'approche de leurs inférieurs ; au lieu que les distinctions de la naissance & des titres, étant plus vuides & plus imaginaires, s'évanouissent bientôt dans une fréquentation libre & familière.

JACQUES I.

1625.

Les Grands cherchoient moins, dans leurs dépenses, la commodité & le vrai plaisir, que la pompe & l'étalage d'un nombreux cortège. Celui du Comte de Nottingham, dans son Ambassade en Espagne, étoit de cinq cens personnes. Le Comte de Hertford, dans l'Ambassade de Bruxelles, avoit trois cens Gentilshommes à sa suite.

Les honneurs civils, qui tiennent aujourd'hui le premier rang, étoient subordonnés, dans ce tems, aux militaires ; & la passion de la jeune Noblesse étoit de se distinguer par les armes. On vit prévaloir aussi, plus que jamais, la fureur des duels. C'étoit le tour que la Chevalerie Romanesque, où les Anglois s'étoient acquis tant de réputation, avoit pris nouvellement.

La liberté du Commerce, entre les deux sexes, étoit soufferte avec indulgence ; mais sans corruption dans les mœurs : la Cour même y mettoit peu d'exception. Jacques avoit plutôt marqué du mépris & de l'aversion pour les Femmes ; & les jeunes Courtisans, pour lesquels il étoit si passionné, n'avoient pu changer, là-dessus, les mœurs établies. Le goût de la vie champêtre regne aujourd'hui, parmi les Anglois, plus que dans toute autre Nation de l'Europe, à l'exception de la Pologne : mais alors, il étoit commun à toute la Noblesse. Le progrès des Arts, des plaisirs, & de l'esprit de société, ne faisoit que commencer à produire du penchant pour la vie plus douce & plus civilisée des Villes. Jacques s'efforça d'arrêter cette altération des mœurs. « Il pressoit fort sérieusement, dit » Bacon, les Gentilshommes des Provinces de quitter Londres, pour retourner dans leurs Terres ; quelquefois il leur » disoit : Messieurs, à Londres vous êtes comme des Vaisseaux

Tome I.

X

JACQUES I.

1625.

» en mer, qui n'y paroissent rien ; mais, dans vos Villages
 » de Province, vous ressemblez à des Vaisseaux sur une riviere,
 » qui ont une fort grande apparence. (a)

Il ne se borna point aux reproches & aux exhortations. Elifabeth, observant avec regret l'augmentation de Londres, avoit restreint, par une Ordonnance, les nouveaux édifices ; & Jacques, qui vit ces Edits mal observés, les renouvela souvent : mais il paroît qu'on n'en tint pas plus la main à leur exécution. Il fit publier plusieurs fois, à l'imitation d'Elifabeth, des proclamations, accompagnées de sévères menaces, contre les Gentilshommes qui faisoient leur demeure à la Ville. (b) Cette politique est contraire à celle de tous les Princes, qui n'ont cherché que l'augmentation de leur autorité. Attirer la Noblesse à la Cour ; l'engager dans des plaisirs, ou des emplois, d'une grande dépense, qui déränge la fortune des imprudens ; augmenter leur dépendance des Ministres par la nécessité de les voir, & diminuer, par l'absence, leur autorité dans les Provinces ; tels sont les artifices communs du Gouvernement arbitraire. Mais l'argent manquoit à Jacques, pour soutenir une Cour splendide, ou pour répandre ses libéralités sur une nombreuse Noblesse. Il jugea aussi qu'en vivant ensemble, ils apprenoient à connoître mieux leurs propres forces, & leur curiosité pouvoit croître pour les affaires du Gouvernement. Le remede, qui lui parut convenable au mal présent, fut de les disperfer dans leurs terres, où il se promit qu'avec moins de facilité à se supporter les uns les autres, ils auroient plus de respect & de soumission pour son autorité. Mais l'événement fut tout-à-fait contraire. Les richesses, qu'ils amassèrent en vivant sur leur propre fonds, les rendirent indépendans. L'influence, qu'ils acquirent par l'Hospitalité, les mit en état de se faire redouter. Ils ne vouloient pas être conduits par la Cour. Ils ne pouvoient être chassés de leurs retraites. Ainsi le système du Gouvernement Anglois reçut une subite & totale altération, dans l'espace de moins de quarante ans.

La premiere naissance du Commerce & des Arts avoit con-

(a) Apophthegmes.

(b) Rymer, Tome XVII. pag. 631.

tribué, sous les régnés précédens, à disperser ces immenses fortunes des Barons, qui les avoient rendus formidables au Roi comme au Peuple. Les progrès de ce double avantage commencerent, dès ce regne, à ruiner les petits Propriétaires de fonds: (a) & par l'effet réuni de ces deux événemens, la petite Noblesse, ou cet ordre de sujets qui compose la Chambre des Communes, vit son pouvoir & son autorité fort accrus. La haute Noblesse, que son opulence mettoit au-dessus de l'économie, ou même du calcul, faisoit les nouvelles inventions du luxe, & se ruina bientôt par les somptueuses dépenses du plaisir. Ces nouvelles inventions, ou ces progrès du luxe, s'étendirent par degrés à tous les Propriétaires; & ceux, dont la fortune étoit médiocre, entre lesquels on comptoit alors des gens fort bien nés, imitant ceux du rang qui étoit immédiatement au-dessus d'eux, se réduisirent à la pauvreté. Leurs terres, vendues, grossirent la fortune de ceux qui possédoient assez de biens pour fournir aux dépenses de mode, mais qui, ne manquant point de conduite, ne se dispensoient pas de tout soin & de toute attention dans leur économie domestique.

Ajoutons que la petite Noblesse de ce tems n'avoit pas d'autre dépense que celle de l'Hospitalité. Il n'étoit pas question de taxes, ni de contributions militaires, ni d'assistance à la Cour, ni de corruption pécuniaire aux élections (b). Si le bonheur étoit fait pour la race humaine, le sort de la Nation Angloise, sous un regne si doux & si paisible, pourroit mériter ce nom.

On nous donne l'idée suivante des revenus du Roi, en 1617, Les Terres de la Couronne, 80000 livres sterling annuelles. Droits & nouvelles impositions, environ 190000. Garde-nobles & autres parties, outre le droit de *Purveyance*, 180000. Total, 450000. Le même état fait monter la dépense ordinaire

JACQUES I.

1625.

Finances

(a) Cabbale, pag. 124 premiere édition.
(b) Il paroît que l'ambition étoit alors de représenter les Comtés & qu'on ne pensoit point aux Bourgs. Une place dans la Chambre étoit de peu d'importance en elle-même; mais, au premier de

ces deux titres, elle devint plus honorable pour la petite Noblesse, Journ. 10 Fev. 1620. Les Villes qui avoient négligé auparavant d'envoyer des Membres commencerent à faire valoir leurs droits, Journ. 26 Fev. 1623.

Jacques I.

1625.

du Roi à plus de 36000 liv. au delà de cette somme. (a) Toutes les sommes, extraordinaires, qui avoient été levées par subfides, prêt, vente de terres, vente du titre de Baronet, argent païé par les Etats des Provinces-Unies & par la France, *Bienveillances* &c. faisoient ensemble, environ deux millions deux cens mille livres, dont la vente des terres avoit produit sept cent soixante quinze mille. La dépense extraordinaire montoit à deux millions, outre environ quatre cens mille livres en présens. Après tout, ce compte explique suffisamment, soit par les dépenses nécessaires, soit par le défaut d'économie, pourquoi, dès le commencement de son regne, le Roi se vit surchargé de dettes.

C'étoient des Fermiers, & non des Commissaires, qui levoient les droits. Il paroît convenable, en effet, que la première de ces deux méthodes fût toujours tentée avant l'autre quoique celle-ci soit réellement préférable. Ceux, qui ont leur propre intérêt pour motif, inventent souvent mille moïens de prévenir la fraude dans les Marchands. Pourquoi le Public ne les imiteroit-il pas, pour établir les regles qui regardent ses Officiers ?

Les Droits, qu'on supposoit de cinq pour cent, étoient levés sur ce qui sortoit du Roïaume, comme sur tout ce qu'on y faisoit entrer. Ensuite, on prétend que par des augmentations arbitraires, Jacques les fit monter, sur l'exportation, jusqu'à vingt-cinq pour cent. Cette pratique, si contraire à l'industrie, subsiste encore, en France, en Espagne, & dans la plupart des Païs de l'Europe. Il est étrange qu'elle ait continué de même en Irlande. Les droits, en 1604, rapportèrent 127000 livres sterling. (b) Ils monterent à 160000 vers la fin de ce regne. (c)

L'intérêt, pendant le regne de Jacques, ne fut jamais au-dessous de huit pour cent ; ce qui marque l'extrême profit & le peu de progrès du Commerce.

Tous les secours extraordinaires, accordés par le Parlement dans tout le cours de ce regne, ne monterent pas à plus de

(a) Voir l'Extrait, ou contre Déclaration, des revenus de Sa Majesté.

(b) L'exercice avoit été autrefois plus

grand, comme il paroît ci-dessus par la Relation de Salisbury, §. 2.

(c) Journ. 21 Mai 1604.

630000 livres sterling, qui, divisées, en vingt & un ans, n'en font que 30000 pour chacun. On a peine à concevoir ce subside de 3000000 livres, qui fut accordé au Roi dans son dernier Parlement. Il fut payé à ses propres Commissaires, & les frais de la guerre d'Espagne furent plus que suffisans pour l'épuiser. La malheureuse Famille du Palatin fut un pesant fardeau pour Jacques, pendant une partie de son regne. Son économie n'étoit pas proportionnée à la modicité de son revenu. Cependant il ne donnoit point dans le faste des Equipages & de l'ameublement, ni de la Table; il n'avoit point de Maîtresses prodigues. Ses édifices n'étoient pas somptueux; quoiqu'on ne puisse oublier la salle du Banquet, (a) qui fait honneur à son regne. La chasse faisoit son principal amusement; plaisir le plus simple qu'un Roi puisse se permettre. Ses dépenses vinrent de sa libéralité plus que de son luxe.

On raconte qu'étant un jour, au milieu de quelques-uns de ses Courtisans, il vit dans la rue un Portefaix, qui portoit la charge d'argent au Trésor. Jacques observa que Rich, ensuite Comte de Holland, un de ses beaux & de ses agréables Favoris, disoit quelque chose à l'oreille de son voisin. Il voulut savoir de quoi il étoit question. Rich avoit dit: Que cet argent me rendroit heureux! Sans hésiter, Jacques lui fit présent de la somme, qui montoit à trois mille livres sterling. Il ajouta: « Vous vous croirez heureux d'obtenir ce que vous desiriez; mais je le suis plus que vous, de pouvoir obliger un honnête homme que j'aime ». Il entroit dans la générosité de Jacques, plus de complaisance & de fantaisie passagère, que de raison & de jugement; elle s'exerçoit sur ceux qui faisoient lui plaire dans ses heures de nonchalance, & jamais sur les personnes d'un mérite distingué, ou connus par leurs talens, ou chéris de la Nation, qui auroient pu servir à le rendre lui-même plus agréable au Public.

Les Historiens parlent souvent de subsides & de quinziesmes; mais la valeur de ces taxes, & la manière de les imposer, n'ont jamais été bien expliquées. Il paroît que les quinziesmes répon-

(a) Ibid. 12 Mai 1727.

(b) Banqueing-Hall; c'est une partie

du Palais de White-Hall, qui est échappée à l'incendie.

JACOBS I.

1625.

doient autrefois à ce nom, c'est-à-dire, qu'ils faisoient proportionnellement cette partie du Mobiliaire (a). Mais après une évaluation, qui se fit sous le regne d'Edouard III, on continua de s'en tenir à cette règle, & chaque Ville païoit constamment une somme fixe, qu'elle avoit répartie elle-même sur les Habitans. La même taxe, dans les Villes municipales, étoit nommée un dixième, vraisemblablement parce qu'elle fut d'abord la dixième partie du Mobiliaire. Le total du dixième & du quinzième, dans tout le Roïaume, ou un quinzième, comme on le trouve souvent nommé avec plus de précision, étoit environ 29000 livres sterling (b). La valeur du subside n'étoit point invariable, comme celle du quinzième. Dans la huitième année d'Elisabeth, un subside montoit à 120000 liv. sterling; dans la quarantième, il ne passoit point 78000, (c) Ensuite on le vit tomber à 70000, & continuellement décroître (d). La raison s'en recueille aisément, de la méthode qu'on employoit pour le lever. Les Bills de subside (e) nous apprennent, qu'on donnoit, pour un subside, quatre schellings par livre sur les Terres, & deux schellings huit sols sur le Mobiliaire dans tous les Comtés; taxe considérable, lorsqu'elle étoit levée rigoureusement: mais ce n'est que l'ancien état du subside. Pendant le regne de Jacques, on ne païa point la quinzième partie de cette somme. La taxe étoit si personnelle, qu'un Particulier ne païoit que dans le Comté de sa résidence, quoiqu'il possédât des Terres dans d'autres Comtés; & les Impositeurs le taxoient, sur une estimation assez superficielle de ses possessions. Cependant, pour conserver quelque règle dans l'estimation, l'usage paroît avoir été de jeter l'œil sur les impositions précédentes, & de taxer chacun, d'après celle de ses Ancêtres, ou de ceux qui avoient été taxés avant lui pour les mêmes droits. Cette raison explique suffisamment pourquoi les subsides n'augmentoient point, malgré l'augmentation de l'argent, & le progrès des rentes. Mais il y avoit une raison évidente de leur décroissement. La faveur, comme il est naturel de le supposer, étoit toujours contre la Cou-

(a) Instit. de Coke Liv. 4 chap. 5.

(b) Journ. du 11 Juillet 1619.

(c) Coke *Ubi* *suprà*.

(d) Voyez es grands Statuts.

ronne , surtout vers la fin du regne d'Elisabeth , lorsque les subides devinrent nombreux & fréquens , & les levées d'argent fort considérables. Les Impositeurs , quoiqu'accoutumés à se régler sur les estimations précédentes , n'étoient pas liés par cette règle , & pouvoient proportionner la taxe au revenu présent. Lorsque les rentes tomoient , ou que quelque partie d'une Terre étoit vendue , le Propriétaire étoit sûr , en représentant sa perte , d'obtenir une diminution de taxe : mais lorsqu'au contraire , les rentes haussioient , ou qu'il acquéroit quelques nouvelles Terres , il ne se vantoit point de cette amélioration de fortune , & n'en païoit pas plus qu'auparavant. Ainsi l'avantage de tous les changemens étoit contre la Couronne ; & la Couronne n'en pouvoit tirer d'aucun : & ce qui rendit le mal encore plus grand , c'est qu'en général les changemens , qui arriverent alors dans la propriété des Terres , furent peu favorables à la Couronne. Les petits Propriétaires , ceux dont le revenu ne passoit pas vingt livres sterling , car ceux qui étoient au dessous n'avoient aucune part au subside , se voioient dans une continuelle décadence ; & lorsque leurs Terres étoient englouties par une plus grande , le nouveau possesseur n'augmentoit rien à son subside. Au fond , cette méthode de régler les subides étoit si lâche , que s'il y a quelque sujet d'étonnement , ce n'est pas que ce produit diminuât de jour en jour ; c'est au contraire , qu'il pût apporter au Roi quelque revenu. Vers la fin ; il devint si peu égal & si peu certain , que le Parlement fut obligé d'y substituer la taxe directe des Terres.

Le prix du blé , sous ce regne , & par conséquent celui des autres nécessités de la vie , n'étoit pas plus bas , ou plutôt , étoit plus haut qu'il ne l'est actuellement. Une Ordonnance de Jacques , qui établissoit des magasins publics lorsque le froment baïssait au-dessous de trente-deux schellings le quartier , le seigle au-dessous de dix , & l'orge au-dessous de seize , autorisoit les Commissaires à faire des provisions de blé , pour ces Magasins (a). Ces prix étoient donc fort bas , quoique suivant l'estimation présente ils pussent passer pour très-hauts. La meilleure laine , pendant la plus grande partie du regne de Jacques , étoit à trente-trois schellings la Tode (b). A présent

(a) Rymer, Tome XVII, pag. 526.

(b) Nom Anglois d'un poids de 28 liv.

Jacques I.

1625.

elle n'est pas à plus des deux tiers de ce prix, quoiqu'il soit à présumer que l'exportation des ouvrages de laine est considérablement augmentée ; & malgré l'extrême augmentation de l'argent, les progrès de l'Art & de l'Industrie ont soutenu les plus belles Fabriques à peu près au même point, si l'on ne peut pas dire que leur valeur est plutôt diminuée. Dans une Pièce de Shakespear, l'Hotesse dit à Falstaf, que les chemises, qu'elle vient d'acheter pour lui, sont d'une Toile de Hollande à huit schellings la verge ; prix fort haut pour aujourd'hui, quand on supposeroit, contre toute vraisemblance, que la meilleure Hollande de ce tems fût égale en bonté à la meilleure du nôtre. De même, la verge de Velours, vers le milieu du regne d'Elisabeth, étoit estimée vingt-deux schellings (a). Toutes les recherches n'ont pu faire découvrir le prix de la viande de boucherie, sous le regne de Jacques : mais comme le principal article des alimens est le blé, & que tout le reste est réglé sur sa valeur, on doit juger que les Bestiaux étoient à haut prix, comme le blé. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que le penchant général de ce siècle, qui ne put être arrêté par aucune Loi, étoit de changer les Terres labourables en pâturages : preuve incontestable qu'on se promettoit plus de profit des dernières, & qu'alors, par conséquent, le grosse viande, comme le pain, étoit beaucoup plus chère qu'aujourd'hui. Un reglement de Marché, qui nous reste des commencemens du regne de Charles I. concernant la volaille & d'autres articles (b), met les prix fort haut. Un coq d'Inde, quatre schellings & demi ; une poule de la même espece, trois schellings ; un coq Faisan, six schellings ; une poule, cinq ; une perdrix, un schelling ; une oie, deux schellings ; un chapon, deux schellings & demi ; un poulet, un schelling & demi ; un lapin, huit schellings ; une douzaine de pigeons, six schellings. Ajoutons que Londres est trois fois plus considérable aujourd'hui, qu'il ne l'étoit dans ce tems ; circonstance qui doit augmenter le prix de la volaille, & de tout ce qui ne s'apporte pas aisément de loin. La principale différence, entre la dépense de ce siècle & du nôtre, consiste

(a) Voyez un Dialogue inséré dans les Mémoires de Wool. chap. 23.

(b) Rymer, Tom. 19. pag. 511.

dans

dans les besoins imaginaires, qui se font extrêmement multipliés pour nous. Ces raisons expliquent pourquoi le revenu de Jacques alloit plus loin que les mêmes sommes, dans le tems où nous vivons; quoique la différence, pour l'Angleterre, ne soit pas si grande qu'on se l'imagine.

La Nation étoit absolument libre du danger & de la dépense des Armées subsistantes. Pendant que Jacques vanitoit la vicegérance divine, & sa prérogative illimitée, il n'avoit pas même un Régiment des Gardes, pour maintenir ses hautes prétentions (a); ce qui prouve assez qu'il les croïoit de bonne foi bien fondées, & ce qui semble marquer du moins, qu'elles l'étoient, sur des argumens plausibles. La Milice d'Angleterre, montant à 160000 hommes, étoit l'unique défense du Roïaume. On prétend qu'elle étoit en fort bon ordre, pendant tout ce regne (b). La Ville de Londres s'étoit procuré des Officiers, qui avoient servi hors du Roïaume, & qui apprenoient l'exercice aux Bourgeois dans le Jardin de l'Artillerie; pratique discontinuée depuis 1588. Tous les Comtes d'Angleterre, par émulation pour la Capitale, se firent honneur de présenter une Milice bien ordonnée. Le penchant naturel des hommes, pour les spectacles & les exercices militaires, suffira toujours, avec un peu d'attention de la part du Souverain, pour exciter & soutenir cet esprit dans une Nation. Les enfans même, enrôlés volontairement pour contrefaire leurs aînés, se distribuoiént en Compagnies, éli-soient des Officiers, & pratiquoiént la discipline dont chaque jour offroit des modèles (c) à leur imitation. Le Chevalier Edouard Harword, dans un Mémoire composé au commencement du regne suivant, représente l'Angleterre si dépourvue de chevaux, que dans tout l'Etat, dit-il, on n'auroit pas trouvé de quoi monter 2000 hommes (d). Aujourd'hui, la propagation des chevaux est si peu négligée, que ceux qu'on emploie pour le labourage, les chariots & les carrosses, pourroient servir à monter la Cavalerie.

Jacques I.

1625.

Armes.

(a) Journal du premier Mars 1623.

(b) Stowe. Voi aussi les Prérogat. du Parlement, par Raleigh, & l'Histoire de Johnston, Liv. 18.

Tome I.

(c) Stowe.

(d) Hatlyan Miscellany, Tome 4.
pag. 255.

JACQUES I.

1625.

Les défordres de l'Irlande obligerent Jacques d'y entretenir quelques Troupes, & le jetterent dans une grande dépense. La paie commune de l'Infanterie étoit huit sols par jour, celle d'un Lieutenant deux schellings, & celle d'un Enseigne, dix-huit sols. (a) Les Armées, dans tout le cours de ce siècle, n'étoient pas si nombreuses, en Europe, qu'elles le sont aujourd'hui ; les soldats, c'est une autre observation, étoient tirés d'un meilleur ordre de citoyens, & qui approchoit plus de celui des Officiers (b).

En 1583, il se fit en Angleterre, une revue générale de tous les hommes capables de porter les armes ; ce nombre, suivant Raleigh, montoit à 1172000 (c). Il n'est pas possible de garantir la justesse de ce calcul ; & vraisemblablement même, il en manque. Mais s'il approchoit de la vérité, l'Angleterre, depuis ce tems, s'est fort accrue en sujets. Les progrès de Londres, en richesses & en beauté, comme en nombre d'habitans, ont été prodigieux. Depuis 1600, ce nombre a doublé, dans les quarante ans ; & par conséquent, en 1680, Londres contenoit quatre fois autant d'ames, qu'au commencement du même siècle. Il a toujours été le centre de tout le Commerce du Roïaume, & presque la seule Ville qui offre de la société & de l'amusement. Le goût des Anglois, pour la vie champêtre, ne permet guere que les Villes de Province soient beaucoup fréquentées par les nobles. Il n'y a que les attraites de la capitale, honorée de la résidence du Roi, siège du Gouvernement & de toutes les Cours de Législature, qui puissent l'emporter sur leur passion pour leurs Terres.

Londres, dans ce tems, étoit bâtie presque entièrement de bois, & pouvoit passer, à toutes sortes d'égards, pour une Ville très-difforme. Le Comte d'Arondel fut le premier, qui introduisit l'usage des Edifices de brique (d).

La Marine d'Angleterre passoit pour formidable, sous la

(a) Rymer, T. 16, p. 717.

(b) Anciennement les soldats étoient encore d'un plus haut rang. Le Duc de Clarence, étant Viceroy d'Irlande, sous Edouard III. avoit, pour la paie de son Armée, les appointemens qui suivent : treize schellings & quatre sols pour lui ;

deux schellings pour chacun de ses Chevaliers, un demi-scheling, par tête &c. Le demi-schelling d'alors, seroit égal aujourd'hui à un écu par jour. Le Chevalier Davier, p. 35. Edit de 1745.

(c) Discours sur l'Invent. des Vaisseaux.

(d) Le Chevalier William Petty.

Reine Elisabeth, & ne consistoit néanmoins, avec les pinques, qu'en 55 Vaisseaux, dont le plus grand n'égalait pas un de nos Vaisseaux du quatrième ordre (a). Raleigh conseilla de ne jamais bâtir des Vaisseaux de guerre, de plus de six cens tonneaux (b). Jacques ne négligea point la Marine. Dans les cinq années qui précéderent 1623, il construisit dix Vaisseaux; & la dépense de la Flotte, pour l'année, fut de trente-six mille livres sterling en bois, qu'il donnoit annuellement des Forêts Royales (c). Le plus grand Vaisseau, qu'on eut jamais vu sortir des Chantiers de la Nation, fut construit pendant ce regne. Il n'étoit que de 1400 tonneaux, & de soixante-six pièces de canon (d). Dans les cas pressans, on convertissoit bientôt les Navires Marchands en Vaisseaux de guerre.

A chaque Session du Parlement, dans tout le cours de ce regne, on trouve des vives lamentations sur la décadence du Commerce & le progrès du Papisme : tel est le penchant des hommes, à se plaindre de leur tems, & à nourrir des mécontentemens de leur fortune & de leur condition. Le Roi se laissa tromper lui-même par ces plaintes populaires, & ne pouvoit expliquer cette disette absolue d'argent, qu'il entendoit relever avec tant d'exagération (e). Cependant il paroît certain que l'Histoire d'Angleterre n'a point de période, où tous les avantages, qui distinguent une Nation florissante, aient reçu des accroissemens plus sensibles que sous le regne de ce Monarque. Non-seulement la paix, qui fut son ouvrage, favorisa l'industrie & le Commerce, mais son goût naturel lui fit protéger les Arts pacifiques; & le Commerce n'étant que dans l'enfance, ses progrès en furent plus sensibles, pour tous ceux qui n'étoient point aveuglés par de misérables préjuges (f).

(a) Discours Politiques du Chevalier Edouard Walker, pag. 170.

(b) Instit. de Coke, Liv. 4. Chap. I. Consultation en Parlement sur la Marine, Suivant Raleigh, dans son discours sur les Vaisseaux, la Flotte de la vingt-quatrième année de la Reine, ne consistoit qu'en treize Vaisseaux, & fut au-

gmentée ensuite d'onze autres. Il comptoit apparemment quelques pinaces, que Coke nomme des Vaisseaux.

(c) Journal du 11 Mars 1623.

(d) Stowe.

(e) Rymer, Tome 17. pag. 413.

(f) Ceux de Stowe, d'ailleurs honnête Historien, semblent avoir été de ce nom-

JACQUES I.

1625.

Un Mémoire, qui ne paroît manquer, ni de jugement, ni d'exactitude (a), fait connoître que tous les matelots, employés au service des Négocians, montoient à 10000 ; ce qui n'excede que de plus d'un sixième, leur nombre présent. Le Chevalier Overbury prétend que les Hollandois avoient trois fois plus de Navires que les Anglois, mais que le port de ceux de Hollande étoit fort inférieur (b).

Manufactures.

L'état des Manufactures, par lesquelles l'Angleterre avoit déjà commencé à se distinguer, paroîtroit fort méprisable en comparaison de celles qui lui sont aujourd'hui tant d'honneur. Les Arts curieux & polis étoient cultivés dans les Pais étrangers, particulièrement en Italie. La fabrique des vaisseaux, & celle des Canons de fer, étoient presque les seules où l'Angleterre excelloit. Elle paroît même avoir possédé seule le secret de la dernière : chaque Parlement recevoit des plaintes contre l'exportation des canons Anglois de cette espèce.

Les neuf dixièmes du Commerce consistoit en ouvrages de laine (c), quoique la sortie des laines ait toujours été libre jusqu'à la dix-neuvième année du regne de Jacques : mais elle fut alors défendue par une Ordonnance, dont l'exécution, à la vérité, n'a jamais été fort rigoureuse. La plupart des draps étoient transportés crus, pour être teints & préparés par les Hollandois, à qui l'on assure que ce travail valoit annuellement 700000 livres sterling. (d) Une défense, publiée au nom du Roi, de transporter les étoffes dans cet

bre : « la bénédiction du Ciel, dit-il, dans
» l'accroissement des richesses des Par-
» ticuliers de ce Royaume, sur-tout des
» Citoyens de Londres, est telle, de mé-
» moire d'homme, & particulièrement
» depuis ces dernières années de Paix,
» que si l'on n'étoit pas obligé de la re-
» marquer ici, on craindroit que ce
» qu'on en dit, ne parût quelque jour
» incroyable &c. » & dans un autre en-
» droit : « Entre les marques éclatantes
» de la bénédiction que le Tout-Puis-
» sant a répandue sur ce Royaume, par
» l'établissement de la tranquillité do-
» mestique & de la paix avec toutes les
» autres Nations, faveur qu'on ne peut

» trop ni même assez reconnoître, &c.
» comptons l'accroissement général du
» Commerce, la construction nombreu-
» se des Vaisseaux de Roi & de Commer-
» ce, nos Cités, nos Villes & nos Villa-
» ges repeuplés, tant de beaux & somp-
» tueux édifices élevés & multipliés tout
» d'un coup à Londres & dans les Faux-
» bourgs, sur tout depuis dix ou douze
» années, &c. »

(a) Progrès du Commerce dans Har-
leyan Miscellany, Tom. 3.

(b) Remarques sur ses Voies dans
Harleyan Miscellany. T. 2. p. 349.

(c) Journ. du 26 Mai 1621.

(d) Journ. du 20 Mai 1614. Raleigh,

Etat, produisit de si mauvais effets dès la première année, par le refus que les Hollandois firent d'en acheter autrement, qu'il s'éleva des murmures; & Jacques ne fit pas difficulté de la rétracter, sur les plaintes de la Nation, qui trouva la politique fort blessée par cette Ordonnance. En effet, il semble qu'elle fut prématurée. Le drap d'Angleterre étoit si peu en honneur chez les Anglois mêmes, que le Roi fut obligé de chercher des expédiens, pour en établir l'usage parmi les personnes de distinction. (a) Les Manufactures de linge fin étoient entièrement inconnues dans le Roïaume. (b)

La Compagnie des Marchands Avanturiers possédoit seule, par ses Patentes, le Commerce des ouvrages en laine, quoique ce fût le principal produit de la Nation. Une tentative, qui se fit sous le regne d'Elisabeth, pour rétablir la liberté de cet important Commerce, eut de si fâcheuses suites, par la résolution que prirent les Marchands Avanturiers, de n'acheter aucune sorte de drap, que le Roi leur restitua aussitôt leurs Patentes.

Ce fut la crainte mal fondée d'un accident de même nature, qui rendit la Nation esclave de ces Compagnies exclusives, dont les Privilèges resserroient fort toutes les branches du Commerce & de l'industrie. Mais le Parlement n'eut pas plutôt annulé, dans la troisième année du Roi, les Patentes de la Compagnie d'Espagne, que le Commerce avec cette Nation, qui avoit été languissant dans l'origine, devint le plus considérable du Roïaume. Il est étrange que cet exemple n'ait point encouragé les deux Chambres à l'abolition de toutes les autres Compagnies, & qu'elles se soient bornées à les obliger d'augmenter leur fond, & d'admettre plus facilement de nouveaux Associés.

On vit ériger une Chambre de Commerce en 1622 (c). Une des raisons, expliquées dans la Commission, est le desir de remédier au vil prix des laines, qui excitoit des plaintes sur la décadence des Manufactures. Il est plus probable néan-

Dans ses Observations, compte la perte pour la Nation, 400000 liv. Sterlingi.

(a) Rymer, Tom. XVII.

(b) Idem, Ibidem.

(c) Idem. pag. 410.

Jacques I.

1625.

moins, que cette diminution de prix venoit d'une grande augmentation de la quantité des laines. Jacques recommandoit aussi à la nouvelle Chambre, de s'informer & d'examiner soigneusement, s'il n'y avoit pas quelque avantage à tirer d'une plus grande liberté dans ce Commerce, & de l'exemption de toute restrainte, de la part des Compagnies exclusives. Les esprits étoient, alors, fort à l'étroit dans leurs préjugés; & le Roi craignit avec raison de s'engager dans une démarche trop hardie, dont les suites pouvoient être incertaines. Il recommanda de même, aux Commissaires, de mettre en ordre l'Aкте de Navigation: règlement à peu près de même nature que le fameux Aкте, qui fut ensuite exécuté par le Parlement Républicain. Les pouvoirs arbitraires, que le Conseil privé s'attribuoit alors, éclatent dans toute la teneur de la Commission.

On ne connoissoit point, en Angleterre, les Manufactures de soie; mais, par la direction de Jacques, on y planta des Meûriers, & les vers à soie y furent introduits (a). Le climat paroît contraire au succès de cette entreprise.

C'est à ce regne, qu'on rapporte la découverte du Groenland; & la pêche de la Baleine y fut d'abord heureusement exercée. Mais l'industrie des Hollandois, surmontant tous les obstacles, priva bientôt les Anglois de cette source de richesses. Une Compagnie fut érigée, pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest; & quantité de vaines tentatives se firent dans cette vue. Jamais le désespoir ne doit être admis dans des projets si nobles, avant que l'impossibilité du succès soit démontrée.

Le passage aux Indes Orientales avoit été ouvert aux Anglois sous le regne d'Elisabeth; mais leur Commerce, dans cette partie du monde, ne fut entièrement établi que pendant le regne de Jacques; lorsque la Compagnie des Indes Orientales, favorisée d'une nouvelle Patente, augmenta son fond jusqu'à 1500000 livres sterling (b), & fit faire plusieurs Vaisseaux pour cette entreprise. En 1609, elle en construisit un de 1200 tonneaux, le plus grand bâtiment de Commerce que l'Angleterre eût jamais connu. Il eut le malheur de périr

(a) Stowe.

(b) Journ. du 26 Nov. 1621.

par un naufrage. En 1611, un grand bâtiment de la Compagnie, assisté d'une pinace, soutint quatre engagemens consécutifs avec une Escadre Portugaise, & remporta une victoire complète sur des forces très-supérieures. Pendant les années suivantes, la Compagnie Hollandoise outragea beaucoup les Anglois, en chassant les Facteurs de leurs Comptoirs & ruinant leurs établissemens : mais la Cour d'Angleterre se ressentit vivement de ces violences. Une Armée Navale, équipée sous le commandement du Comte d'Oxford *(a)*, attendit le retour de la flotte Hollandoise des Indes Orientales ; & les Hollandois n'échappèrent qu'à la faveur du vent. Quelque tems après, le Vice-Amiral Merwin se saisit d'un riche Vaisseau ; & les Hollandois convinrent de paier 70000 livres sterling à la Compagnie Angloise, en dédommagement des injures qu'elle avoit souffertes *(b)*. Mais ni cet accord, ni la crainte des représailles, ni le sentiment de cette amitié qui subsistoit entre l'Angleterre & les Etats, ne purent mettre un frein à l'avidité de la Compagnie Hollandoise, ou la rendre équitable dans ses procédés avec ses Alliés. L'impatience de se voir seule en possession du Commerce des épices, que les Anglois partageoient alors avec elle, lui fit usurper une juridiction sur leurs Comptoirs dans l'Isle d'Amboïne ; & sous de foibles prétextes, *(c)* elle se saisit de tous leurs Facteurs & de leurs familles, qu'elle fit périr par une mort cruelle *(d)*. Ces affreuses nouvelles arriverent en Angleterre, dans le tems que Jacques, par les préventions de ses sujets & les intrigues de son favori, fut forcé de rompre avec l'Espagne : il le fut aussi, après quelques remontrances, d'acquiescer à cette indignité des Etats, dont l'alliance lui étoit devenue nécessaire. Il est remarquable que la Nation, presque sans murmure, digéra l'outrage de ses Confreres Protestans ; un outrage, qui, sans compter l'horrible énormité de l'action, étoit d'une bien plus profonde importance pour l'intérêt national, que tous ceux de la Maison d'Autriche, dont elle brûloit de se venger.

JACQUES I.

1625.

(a) En 1612.*(b)* Histoire de Lorinslons liv. 19.*(c)* L'auteur dit ; sous des prétextes

improbables & même absurdes.

(d) Par des tortures inhumaines, suivant l'Auteur.

JACQUES I.

1625.

Colonies.

Ce qui distingue particulièrement le regne de Jacques, est la fondation des Colonies Angloises en Amérique, & sur le plus noble pié, dont on'aït l'exemple dans aucune Nation & dans aucun siècle. Les Espagnols, aiant fait la premiere découverte de ce nouveau Monde, prirent aussi-tôt possession des précieuses mines qu'ils y trouverent; & l'amorce des richesses les tenta de dépeupler leur propre País, comme les Régions qu'ils avoient conquises, pour joindre le vice de l'indolence à ceux de l'avarice & de la cruauté, qui les avoient fidèlement escortés dans leurs célèbres expéditions. On leur vit entièrement négliger cette belle Côte, qui s'étend de S. Augustin au Cap-Breton, & qui, embrassant dans sa situation tous les climats tempérés, est arrosé par de bellès Rivières, & présente un sol fertile, mais rien de plus, à l'industriel colon. Ce vaste terrain, graduellement peuplé d'indigens, & d'autres malheureux, qui ne pouvoient servir à l'augmentation des richesses, non plus qu'à la multiplication des sujets dans leur Patrie, s'est couvert de Colonies qui ont avancé la navigation, encouragé l'industrie, & fourni même de nouveaux enfans à leur Terre maternelle. L'esprit d'indépendance, qui commençoit à revivre en Angleterre, a brillé dans tout son lustre, & pris un surcroît de force, par le caractère entreprenant, de ceux qui, n'étant pas plus satisfaits du Gouvernement que de l'Eglise établie, avoient cherché la liberté dans ces sauvages déserts. La semence de plusieurs nobles Etats fut répandue dans des terres, où les mœurs féroces de leurs anciens habitans entretenoient la désolation. Cette solitaire partie du monde est devenue comme un asyle assuré pour la liberté & le savoir; s'il arrive jamais, par l'ascendant d'un Empire illimité, ou par l'incursion des Peuples barbares, que l'un & l'autre soient encore éteints dans cet inquiet & turbulent hémisphère.

Elisabeth ne fit guere plus, que donner un nom au Continent de la Virginie. Après l'établissement d'une foible Colonie, dont on vit bientôt la ruine, ce País fut entièrement abandonné. Mais lorsque la paix eut terminé les guerrieres entreprises contre l'Espagne, & qu'elle ne laissa plus, aux caractères ambitieux, l'espérance d'avancer si rapidement vers l'honneur

l'honneur & la fortune, les Anglois commencerent à seconder les pacifiques intentions de leur Monarque, en cherchant une voie plus sûre, quoique plus lente, pour acquérir de la gloire & des richesses. En 1606, Newport se chargea du transport d'une Colonie, & commença un établissement, que la Compagnie, formée dans cette vue à Londres & à Bristol, prit soin de fournir annuellement de recrues, de provisions, d'ustenciles, & de nouveaux Habitans. Vers 1609, Argal découvrit une route plus sûre & plus droit pour la Virginie; & quittant celle des anciens Navigateurs, qui avoient pris au Sud du Tropique, il fit voile vers l'Ouest, à la faveur des vents alisés, & tourna ensuite au Nord, jusqu'aux Etablissmens de sa Nation. La même année, cinq cens personnes, sous la conduite des Chevaliers Thomas Gates & Georges Sommers, furent embarquées pour la Virginie. Le Vaisseau de Sommers, agité d'une horrible tempête qui le poussa aux Bermudes, jeta les fondemens d'une autre Colonie dans ces Isles. Ensuite le Lord Delaware prit le Gouvernement des Colonies Angloises; mais tous ses soins, secondés par l'attention de Jacques à lui envoyer des secours d'hommes, & de l'argent levé par la premiere Lotterie dont on ait l'exemple en Angleterre, ne garantirent point ces Etablissmens de tant de difficultés, qu'en 1614 il n'y restoit pas plus de 400 hommes, de tous ceux qu'on y avoit transportés. Enfin ces nouveaux Cultivateurs, après s'être assuré, par leur travail, les provisions les plus nécessaires à la vie, commencerent à planter du Tabac; & Jacques, malgré l'antipathie qu'il avoit pour cette drogue, leur en permit le transport en Angleterre, & défendit en même tems l'entrée du Tabac d'Espagne (a). Ainsi, par degrés, les nouvelles Colonies prirent une forme dans ce Continent; & donnant de nouveaux noms aux lieux qu'elles occuperent, elles laisserent celui de Virginie à la Province où la premiere Colonie s'étoit formée.

Les Spéculatifs de ce siècle firent quantité d'objections contre ces Etablissmens éloignés, & prédirent qu'après avoir épuisé d'Habitans leur Contrée maternelle, tôt ou tard on leur

(a) Rymer, Tom. 18. p. 611. & 631.

Jacques I. verroit secouer le joug, pour former en Amérique, un Etat indépendant. Mais le tems a fait connoître que les vues de ceux, qui encouragerent ces entreprises, étoient les plus justes & les plus solides. Un gouvernement doux & des forces navales ont maintenu, & peuvent maintenir fort long-tems la domination de l'Angleterre sur ces Colonies : & la navigation lui en a fait tirer tant d'avantages, que plus de la moitié de ses Vaisseaux est emp'oiée aujourd'hui à l'entretien du Commerce avec les Etabliss'mens d'Amérique.

Agriculture. L'Agriculture étoit autrefois fort imparfaite en Angleterre. Les variations soudaines du prix des grains, observées si souvent par les Historiens, & leur prodigieuse inégalité d'une année à l'autre, prouve assez que le produit dépend entièrement des Saisons, & que l'art n'est capable de rien contre les injures du Ciel. Pendant ce regne, on fit, comme dans la plupart des autres Arts, des progrès considérables dans l'Agriculture, qui est sans contredit le plus utile ; les Ouvrages, qui furent publiés en toutes sortes de formes sur l'œconomie champêtre, formoient un Catalogue nombreux. Cependant la Nation n'en étoit pas moins dépendante des Etrangers, pour le pain de chaque jour ; & quoiqu'aujourd'hui, malgré l'augmentation des sujets, l'exportation des grains fasse une partie considérable de son Commerce, elle étoit obligée alors d'en tirer régulièrement de la mer Baltique, & cette source ne pouvoit être fermée sans des inconvéniens sensibles. Raleigh observe qu'il étoit sorti deux millions (a) d'une seule fois, pour le blé. Ce n'est qu'à la cinquième année d'Elisabeth, que les permissions commencèrent pour l'exportation ; & de ce moment, suivant la remarque de Cambden, l'Agriculture prit une nouvelle vigueur & reçut comme une nouvelle vie.

Littérature. Les efforts de Jacques, ou plutôt ceux de la Nation, eurent plus de succès pour le progrès du Commerce, que pour celui du savoir. Quoique ce siècle ne fût pas dépourvu de grands Ecrivains, il y regnoit, en général, un fort mauvais goût ; & le Monarque lui-même n'avoit pas peu de part à l'infection.

(a) M. Hume, ne dit pas s'il étoient deux millions de livres Sterlings ; mais | cette somme blesseroit la vraisemblance.

Dans la première origine des lettres, chez les Grecs, le génie des Poètes & des Orateurs étoit distingué, comme il devoit l'être naturellement, par une aimable simplicité, qui, tout accompagnée qu'elle est quelquefois d'une sorte de grossièreté, est si propre à rendre les vrais mouvemens de la nature & des passions, que tous les Ouvrages qui portent ce caractère doivent toujours être précieux pour les esprits capables de discernement. Les faux brillans, les antithèses, les idées peu naturelles, les tours d'expression forcés, toutes les affectations de cette nature, ne sont pas communes dans ces premiers Ecrivains; non parce qu'ils les rejetoient, mais parce qu'elles ne se présentoient guère à leur imagination. Un cours de sentimens; simple, aisé, se fait remarquer dans leurs compositions; quoiqu'en même tems on puisse observer qu'au milieu de la plus élégante simplicité d'idées & d'expressions, on est quelquefois surpris de rencontrer une pensée pauvre, qui s'est offerte à l'Auteur sans qu'il l'ait cherchée, & que ses observations critiques ne l'aient pas encore rendu capable de condamner (a). Le mauvais goût saisit avidement ces frivoles beautés; & quelquefois même elles en imposent au bon goût. Elles se multiplient, de jour en jour, dans les Ouvrages du tems. La nature & le bon sens sont négligés; les vains ornemens, recherchés & admirés: une corruption totale du style & du langage prépare la voie pour le barbarisme & l'ignorance. De là vient que le goût Asiatique s'est si fort écarté de la simple pureté d'Athènes. De là tout ce clinquant d'éloquence, qui se fait remarquer dans plusieurs Ecrivains de l'ancienne Rome, dont Cicéron même n'est pas tout-à-fait exempt, & qui domine dans Ovide, dans Sénèque, Lucain, Martial & les Plines.

A la renaissance des Lettres, lorsque le jugement du Pu-

(a) Le nom de Polinice, un des Fils d'Œdipe, signifie dans l'Original, qui querelle beaucoup, Achille, Sophocle Euripides emploient cette allusion, dans les altercations entre les deux Freres. Il est surprenant qu'aucun de ces trois Poètes, si justement célébrés pour leur goût & leur simplicité, n'ait rejeté une si pau-

vre pointe: Shakespear auroit-il fait pis? Terence à son *incepti. est Amicum, non Amantium*. Les exemples de cette nature sont en grand nombre. On fait qu'Aristote traite sérieusement des Jeux de mots, qu'il les divise en plusieurs classes & qu'il les recommande aux Orateurs.

Jacques I.

blic est encore incertain & mal réglé, cette fausse lumière éblouit les yeux; & dans l'Eloquence comme dans la Poësie, elle laisse peu de place aux solides beautés du bon sens & de la vive nature. Alors le génie regnant est diamétralement opposé à celui qui prévaut dans la première origine des Arts. Il est évident que les Italiens, sans en excepter les plus célèbres, n'ont point atteint à la vraie simplicité des idées & du style. Petrarque, le Tasse, Guarini, sont remplis de pointes frivoles & d'imaginations forcées. Le période, dans l'espace duquel les Lettres furent cultivées en Italie, fut si court, qu'il ne laissa guère le tems de corriger ce goût dépravé.

Les premiers Auteurs François sont sujets au même reproche. Voiture, Balzac, & Corneille même, ont trop affecté ces ambitieux ornemens, dont les Italiens en général, & les moins purs des Anciens, leur ont laissé des modèles en si grand nombre; & c'est assez tard, que l'observation & la réflexion ont fait naître un tour de pensée & de composition plus naturel, dans cette élégante Nation.

Caractère
des Ecrivains
Anglois de ce
siècle.

Ce caractère frivole peut-être étendu, non-seulement aux premiers Ecrivains d'Angleterre, c'est-à-dire à ceux qui florissaient sous les regnes d'Elisabeth & de Jacques, mais à ceux même qui ont écrit longtems après eux. La parure du savoir, lorsqu'il a commencé à revivre dans cette Ile, étoit aussi peu naturelle que celle qu'on lui vit porter dans sa décadence, chez les Grecs & les Romains; &, ce qui mérite le nom d'infortune, les Auteurs Anglois ont été partagés d'un génie distingué, avant que de parvenir au moindre degré de goût; d'où il arrive que leurs tours & leurs sentimens forcés demeurent comme consacrés par leur exemple. Leurs plus étranges idées sont accompagnées d'une vigueur d'ame, qui fait admirer l'imagination qui les a produites, tandis qu'on blâme le défaut de jugement qui les a fait adopter. Une critique exacte des Ecrivains de ce siècle excéderoit les bornes de cet Ouvrage; mais on ne regardera point comme étrangère, une courte idée des plus éminens, tracée avec cette même liberté que l'Histoire exerce sur les Rois & les Ministres. Dans les préventions nationales, qui ne manquent point de prévaloir, peut-être la dernière de ces deux hardiesses n'est-elle pas la plus dangereuse pour un Auteur.

Si, dans Shakespear, on considère un homme né dans un siècle grossier, qui a reçu l'éducation la plus basse, sans instruction du côté du monde, ni des livres, il doit être regardé comme un prodige : s'il est représenté comme un Poète, qui doit plaire aux Spectateurs raffinés & intelligens, il faut rabattre quelque chose de cet éloge. Dans ses compositions, on regrette que des scènes, remplies de chaleur & de passion, soient souvent défigurées par un mélange d'irregularités insupportables, & quelquefois même d'absurdités ; & peut-être aussi, ces difformités servent-elles à donner plus d'admiration, pour les beautés qu'elles environnent. Souvent, comme par inspiration, il rencontre, dans l'expression du sentiment, une singularité frappante, adaptée à quelque Personnage singulier : mais une juste & raisonnable de pensée, c'est ce qu'il est incapable de soutenir. Expressions, descriptions nerveuses & pittoresques, il les offre en abondance ; mais envain chercheroit-on, chez lui, la pureté continuelle ou la simplicité du langage. Quoique son ignorance totale de l'Art & de la conduite du Théâtre soit tout-à-fait révoltante, comme ce défaut affecte plus dans la représentation que dans la lecture, on l'excuse plus facilement que ce manque de goût, qui prévaut dans toutes ses productions, & qui n'est réparé, de tems en tems, que par les traits lumineux de son génie. En un mot, Shakespear avoit un génie grand & fertile, & d'une égale richesse pour les deux genres du Théâtre : mais il doit être cité pour exemple du danger qu'il y aura toujours, à se reposer uniquement sur ces avantages, pour atteindre à l'excellence dans les Beaux-Arts (a) : & peut-être doit-il rester quelque soupçon, qu'on relève trop, s'il est possible, la grandeur de son génie ; à peu près comme le défaut de proportion & la mauvaise taille donnent quelquefois aux corps une apparence plus gigantesque. Il mourut en 1617, âgé de 53 ans.

Johnson possédoit tout le savoir qui manquoit à Shakespear, & manquoit de tout le génie dont l'autre étoit partagé : l'un & l'autre étoient presque également dépourvus de goût,

(a) *Invenire quam barbari solent ; disponere & ornare, non nisi eruditus, Plum.*

Jacques I.

1625.

Jacques I.

1625.

d'élégance, d'harmonie & de correction. Servile copiste des Anciens, Johnson traduisit en mauvais Anglois, les beaux passages de Auteurs Grecs & Romains, sans avoir su les accommoder à la maniere de son siècle & de sa Patrie. Aussi son mérite est-il éclipsé par celui de Shakespear, dont le génie grossier a prévalu sur l'Art grossier de ses contemporains. Le Théâtre Anglois a pris depuis, une forte teinture de l'esprit & du caractère de Shakespear; & delà vient que la Nation a souffert de ses voisins, le reproche de barbarisme, dont tant de précieuses productions, dans d'autres parties du savoir, devoient la mettre à couvert. Johnson obtint du Roi Jacques une pension de cinquante livres sterling, que Charles fit monter à cent. Il mourut en 1687, à l'âge de 63 ans.

Fairfax a traduit le Tasse avec beaucoup d'élégance & de naturel, & tout à la fois avec une exactitude, qui étonne dans son siècle. Chaque ligne de l'original est fidèlement rendue, par une ligne correspondante dans la traduction. Celle de l'Arioste, par Harrington, n'est pas non plus sans mérite. On doit regretter que ces deux Poètes aient imité les Italiens dans leurs stances, dont la proluxe uniformité déplaît dans un long ouvrage. Sans cette imperfection, ils auroient pu, comme Spencer, qui les avoit précédés, contribuer à polir & raffiner la versification Angloise.

Dans les Satyres de Donne, lorsqu'elles sont lues avec soin, on trouve quelques étincelles de génie, mais absolument suffoquées par la plus dure & la plus grossière expression.

Il y avoit tant de rudesse & d'imperfection à reprocher, dans ce siècle, à la Poésie des Anglois, on doit juger que leur Prose étoit sujette à bien plus d'objections. Quoique la dernière semble plus aisée parce que c'est la méthode de composition la plus naturelle, l'expérience l'a toujours fait trouver la plus difficile; & dans toutes les langues, peut-être ne prouveroit-on pas, par un seul exemple, qu'elle ait acquis un certain degré de perfection avant le raffinement du nombre & de l'expression poétiques. La Prose Angloise, pendant le regne de Jacques, avoit peu d'égard aux regles de la Grammaire, & n'en avoit aucun à l'élégance & l'harmonie

de la période. Farcie de sentences & de citations latines, elle imitoit ces inversions, qui, quoique remplies de force & de grace dans les anciennes langues, sont entièrement contraires à l'idiome Anglois. On ne craint pas d'assurer que les phrasés & les expressions les plus grossières, qui se trouvent dans les vieux livres de la Nation, doivent être attribuées principalement au mauvais goût des Auteurs, & que le langage des Cours d'Elisabeth & de Jacques différoit peu de celui qui est en usage à présent dans les bonnes Compagnies. Il ne faut pas d'autre preuve de cette opinion, que les petits lambeaux de discours, qui se trouvent dans les Journeaux des Parlemens, & qui ressemblent fort peu aux Harangues étudiées. D'un autre côté, il reste assez de production du même tems, dont les Auteurs, qui n'étoient pas Ecrivains de profession, conservoient dans leur style le vrai goût de la nature, & peuvent donner quelque idée du langage qui prévaloit dans les conversations polies. Telle est particulièrement la *Découverte* du Chevalier Jean d'Avis.

L'honneur de la Littérature Angloise, sous le regne de Jacques, fut Mylord Bacon. La plupart de ses Ouvrages furent composés en Latin quoiqu'il ne possédât, ni l'élégance de cette Langue, ni celle de sa Langue naturelle. Si l'on considère la variété des talens qui se trouvoient réunis dans son caractère, Orateur, Homme d'Etat, Bel-esprit, Courtisan, homme de société, Auteur, Philosophe, il mérite la plus haute admiration : s'il est considéré simplement comme Auteur & Philosophe, quoique très-estimable sous ce jour, il est fort inférieur à Galilée son contemporain, & peut-être même à Kepler. Bacon a montré de loin la route de la vraie Philosophie : Galilée l'a non-seulement montrée, mais y a marché lui-même à grands pas. L'Anglois n'avoit aucune connoissance de la Géométrie ; le Florentin a ressuscité cette science, y excelloit & passe pour le premier qui l'ait appliquée, avec les expériences, à la Philosophie Naturelle. Le premier a rejeté fort dédaigneusement le système de Copernick ; l'autre l'a fortifié de nouvelles preuves, empruntées de la raison & des sens. Le style de Bacon est dur, empressé : son esprit, quoique brillant par intervalles, est peu naturel, amené

JACQUES I.

1625.

JACQUES L.

1625.

de loin , & semble avoir ouvert le chemin à ces comparaisons pointues & ces longues Allégories , qui distinguent les Auteurs Anglois. Galilée, au contraire, est vif, agréable, quoiqu'un peu proluxe. Mais l'Italie, n'étant point unie sous un seul Gouvernement, & raffinée peut-être de cette gloire littéraire qu'elle a possédée dans les tems anciens & modernes, a trop négligé l'honneur d'avoir donné naissance à un si grand homme ; au lieu que l'esprit national, qui domine parmi les Anglois, leur fait prodiguer à leurs éminens Ecrivains, entre lesquels ils comptent Bacon, des louanges & des acclamations qui peuvent souvent paroître ou partiales, ou excessives. Il mourut en 1626, dans la 66^e année de son âge.

Un Lecteur que sa patience, en lisant l'Histoire de Raleigh, rend capable de passer au travers de l'érudition Judaïque & Rabbinique, dont la moitié du volume est composée, trouve, en arrivant à l'Histoire Grecque & Romaine, que ses peines ne sont pas sans récompense. Raleigh est le Meilleur modèle de cet ancien style que quelques Auteurs semblent affecter de faire aujourd'hui revivre. Il eut la tête tranchée, en 1618, à l'âge de 66 ans.

Du côté du style & de la matière, l'Histoire de la Reine Elisabeth, par Cambden, peut être regardée comme un bon Ouvrage. Il est écrit avec une simplicité d'expression, rare dans ce siècle, & beaucoup de respect pour la vérité. Ce n'est pas l'élever trop, que de le placer entre les meilleures productions historiques de l'Angleterre : mais on sçait assez que les Anglois n'ont jamais excellé dans ce genre de Littérature. Cambden mourut en 1618, âgé de 67 ans.

On a remis le Roi même, à la fin des Ecrivains Anglois de son tems ; parce qu'en qualité d'Auteur, c'est réellement sa place. Il paroît certain que la médiocrité de ses talens pour la Littérature, jointe au changement du goût national, est la principale cause du mépris où sa mémoire est tombée, & qui est souvent porté à l'excès par les Ecrivains de Parti : sur quoi l'on peut observer combien les sentimens des Anciens étoient différens des nôtres, par rapport aux lumières du savoir. Des vingt premiers Empereurs Romains, en comptant depuis

depuis Jules-César jusqu'à Sévère, la moitié furent Auteurs : & quoique ceux qui se distinguèrent dans cette glorieuse profession soient en petit nombre, on a toujours remarqué, à leur honneur, que la Littérature avoit été soutenue par leur exemple. Sans parler de Germanicus, & d'Agrippine sa fille, qui touchoit de si près au Trône, la plus grande partie des Auteurs Classiques, dont les Ouvrages subsistent, étoient des personnes de la plus haute qualité. Comme il n'y a point d'avantage humain qui n'ait ses révolutions, le changement des idées sur ce point peut être attribué à l'invention de l'Imprimerie, qui a rendu les livres si communs, que la plus mince fortune y donne accès.

Que Jacques fut un Ecrivain médiocre, c'est ce qu'on peut accorder : mais on ne conviendra point qu'il en fut un méprisable. Ceux qui l'ont son *Basilicon Doron*, sur-tout, les deux derniers Livres, sa *vraie Loi des Monarchies libres*, sa *Réponse au Cardinal du Perron*, & presque tous ses Discours au Parlement, y reconnoîtront un génie au-dessus du médiocre. S'il écrivit contre les Sorciers & les apparitions ; qui, dans ce siècle, n'admit point la réalité de ces chimères ? S'il composa un Commentaire sur l'Apocalypse, & s'il tenta de prouver que le Pape est l'Ante-Christ, ne peut-on pas faire le même reproche au fameux Napier, & même à Newton, dans un tems où le savoir avoit fait beaucoup plus de progrès que sous le regne de Jacques ? On peut juger de l'ignorance d'un siècle, par la grossièreté de ses superstitions ; mais on ne doit jamais prononcer sur la folie d'un particulier, pour avoir admis des erreurs populaires, consacrées par une apparence de Religion.

L'étude des Lettres a tant de supériorité sur toutes les autres occupations humaines, que celui même qui n'est parvenu qu'à la médiocrité du savoir, mérite la prééminence sur ceux qui excellent dans les professions communes. L'Orateur de la Chambre-Basse est ordinairement un homme de réputation : cependant la Harangue du Roi, dans tous les Parlemens du regne de Jacques, sera toujours reconnue supérieure à celle de l'Orateur.

Chaque science, comme la Littérature polie, étoit en-
Tome I. A a

Jacques I.
1625.

core dans l'enfance. Les études de l'Ecole & la Théologie polémique avoient retardé le progrès de toutes les vraies connoissances. Le Chevalier Henri Saville observe, dans l'Acte par lequel il fixa un salaire aux Professeurs de Mathématiques & d'Astronomie d'Oxford, que la Géométrie, en Angleterre, étoit tout-à-fait abandonnée, & presqu'inconnue (a). La meilleure étude de ce siècle étoit celle des Anciens. Casaubon, qui excelloit dans ce genre, fut invité, par Jacques à quitter la France pour l'Angleterre, & se vit favorisé, non-seulement d'une pension annuelle de 300 livres sterling, mais encere de quelques dignités Ecclésiastiques (b). Le fameux Antonio de Dominis, Archevêque de Spalatro, Philosophe de quelque mérite, chercha une retraite en Angleterre & parut un grand sujet de triomphe à la Nation, qui enlevait un prosélyte de ce rang aux Papistes : mais la mortification suivit bientôt. Le Prélat, quoiqu'élevé à quelques honneurs (c), ne les trouva pas capables de satisfaire son ambition, & prit le parti de retourner en Italie, où il mourut peu de tems après, dans une prison.

(a) Rymer T. pag. 117.

(b) Ibid, pag. 709.

(c) Ibid. pag. 95.





HISTOIRE
DE LA MAISON
DE STUART,
SUR LE TRÔNE D'ANGLETERRE.

CHARLES I.*

CHARLES n'eut pas plutôt pris les rênes du Gouvernement, qu'il marqua une extrême impatence d'assembler le grand Conseil de la Nation. Il auroit souhaité, pour la satisfaction, de pouvoir convoquer le même Parlement qui s'étoit assemblé sous son Pere, & qui avoit été prorogé : mais aiant appris que cette démarche paroîtroit blesser l'usage, il fit partir des Lettres pour la convocation d'une nouvelle Assemblée, qui fut indiquée au 27 de Mai ; & ce ne fut pas sans regret, que l'Entrée de la Princesse Henriette de France, qu'il avoit épousée par procuration, l'obligea de différer, par des prorogations répétées, l'ouverture jusqu'au 18 de Juin, jour auquel la Session se fit à Westminster, pour hâter l'expédition des affaires. Le jeune Prince, qui manquoit également de politique & d'expérience, prenoit pour sinceres, toutes les louanges & les caresses qu'on lui avoit prodiguées, lorsqu'il s'étoit empressé de procurer la rupture avec la Maison d'Autriche. Outre ses nécessités pressantes, il desiroit ardemment l'occasion de recevoir les témoignages les plus certains du respectueux attachement de ses Sujets. Sa harangue au Parlement

CHARLES I.
1625.
Parlement à Westminster.

A ij

fut remplie de simplicité & de franchise. Il toucha légèrement au besoin qu'il avoit d'un subside. Il n'employa point l'intrigue, pour engager les suffrages des Membres. Il ne voulut pas même que les Officiers de la Couronne, qui avoient droit de séance dans la Chambre, nommassent une somme particulière à laquelle il pouvoit s'attendre. Sûr de l'affection des Communes, il étoit résolu de ne rien devoir qu'à leurs favorables dispositions; sans demandes, sans instances, tenant tout de leur confiance & de leur attachement pour lui.

La Chambre prit en considération l'affaire du subside. Elle savoit que toutes les sommes, accordées par le dernier Parlement, avoient été employées aux armemens maritimes & militaires, & qu'on avoit fait aussi des anticipations considérables sur les revenus de la Couronne. Elle n'ignoroit point que Charles étoit chargé d'une grosse dette, contractée par son Pere, qui avoit emprunté de ses propres Sujets & des Princes étrangers. Elle avoit appris, par expérience, qu'à peine les revenus publics pouvoient suffire à maintenir la dignité de la Couronne, sans autre embarras même que les charges ordinaires du Gouvernement. Elle savoit que la guerre présente étoit le résultat de ses propres instances, qui avoient été poussées jusqu'à l'importunité, & qu'elle s'étoit engagée solennellement à soutenir son Souverain dans l'exécution. Elle étoit informée de la difficulté des entreprises militaires, contre la Maison d'Autriche entière; contre le Roi d'Espagne, possesseur de plus de richesses & d'Etats qu'aucun Prince du monde; contre l'Empereur Ferdinand, jusqu'alors le plus fortuné Monarque de son siècle, vainqueur de l'Allemagne, qu'il avoit étonnée par la rapidité de ses victoires. Elle voyoit que l'épée angloise devoit faire des impressions profondes, & pousser vigoureusement une guerre offensive contre de si puissants Potentats, avant que de les faire consentir à résigner une Principauté qu'ils avoient pleinement subjuguée, & dont la situation même, entre leurs propres domaines, leur garantissoit la possession.

Ainsi pour répondre à de si grands objets & d'une si haute importance, pour satisfaire leur jeune Monarque dans la première demande qu'il leur eût jamais faite, pour faire éclater

l'opinion qu'on avoit de toutes ses royales vertus, particulièrement de son économie, la Chambre des Communes, guidée par les plus sages & les plus habiles Sénateurs que l'Angleterre eût jamais produite, jugea convenable d'accorder au Roi un secours de deux subsides, montant à la somme de 112000 livres sterling (a).

CHARLES I.

1625.

Cette résolution, qui marque plutôt une cruelle moquerie de Charles, qu'aucune vue sérieuse de le secourir, paroît si extraordinaire, lorsqu'elle est considérée dans toutes ses circonstances, qu'elle excite naturellement l'attention, & qu'elle porte à chercher les causes d'une conduite sans exemple, dans un Parlement d'Angleterre. Il n'est pas probable qu'une Assemblée si nombreuse, composée de personnes différemment disposées, fût conduite par les mêmes motifs; & peu de Membres déclarerent leurs raisons. Ainsi le seul moyen d'approcher de la vérité, est de rassembler toutes les vues que les conjonctures présentes étoient capables de leur suggérer.

On ne peut douter que le ressentiment & la mauvaise volonté, contre le Duc de Buckingham, n'eussent agi puissamment sur plusieurs. Une fortune si vaste si rapide, & si peu méritée, ne pouvoit manquer d'exciter d'envie; & quoique la haine pût avoir été suspendue pour un moment, tandis que la conduite du Duc flattoit les passions & les préjugés publics, il ne lui étoit pas moins impossible de conserver long-tems l'affection du Peuple. Son ascendant sur la modestie de Charles excédoit celui même qu'il avoit eu sur la foiblesse de Jacques; & rien ne se faisoit que par son conseil & sa direction. Son impétueux naturel lui faisoit élever subitement, au plus haut degré, ses flatteurs & ses partisans; mais à la moindre occasion, il les précipitoit avec la même furie & la même violence. Implacable dans sa haine; léger dans son amitié; il regardoit tous les hommes comme ses ennemis, ou comme prêts à le devenir. Tout le pouvoir du Roïaume étoit dans son insatiable main, par la confiance entière de son Maître, & par les principaux Offices de l'Etat, qui se trouvoient accumulés sur sa tête.

Mais la haine du Public acquit une nouvelle force contre

(a) Un subside se réduisoit alors à 56000 liv. *Cabale* p. 224 premiere édition.

CHARLES I.

1625.

lui, lorsque de jour en jour on vint à découvrir son imprudente conduite en Espagne, & peut-être toutes les faussetés par lesquelles il avoit eu la hardiesse d'en imposer au Parlement. Le Roi même, qui avoit rendu témoignage à son récit, ne put éviter quelque partie du blâme qui tomboit sur son favori; quoique ceux, qui jugeoient avec candeur, fussent portés à penser qu'il avoit été trompé lui-même, avant que de servir à tromper les autres. Il ne paroitra pas surprenant que l'animosité fût vive dans ceux qui reconnurent une imposture si hardie, & qu'elle allât jusqu'à leur faire abandonner les mesures qu'ils avoient d'abord embrassées; sans considérer que si le parti de la guerre avoit dû l'emporter par les motifs d'une juste politique, cette découverte ne devoit pas empêcher qu'il ne fût suivi avec la même vigueur & la même activité. Les deux Chambres avoient supposé que l'entreprise d'arracher le Palatinat à la Maison d'Autriche, pouvoit être tentée; elles avoient prétendu qu'il étoit prudent d'y employer le sang & les trésors de la Nation; elles avoient paru persuadées que le Roi d'Espagne n'avoit jamais eu l'intention sincère de restituer cette Principauté. Il étoit constant du moins qu'il ne l'avoit plus; & quoiqu'il y eût de fortes raisons de soupçonner que le changement de ses vues étoit venu de la mauvaise conduite de Buckingham, les fautes passées étoient irréparables, & la Nation se trouvoit sans doute dans la même situation, où le Parlement l'avoit supposée, lorsqu'il avoit fatigué leur Souverain, par tant de sollicitations importunes, jusqu'à blesser même le respect.

Quand toutes ces considérations auroient été capables d'augmenter la mauvaise humeur des Communes, il ne faut pas les regarder comme leurs seuls motifs. Le dernier Parlement de Jacques, au milieu de la joie & de la satisfaction mutuelle, ne lui avoit accordé qu'un subside fort disproportionné à ses demandes & à l'occasion; & toutes les Chambres des Communes, qui avoient été convoquées depuis quarante ans, aiant succédé aux passions & aux principes de celles qui les avoient précédées, on doit regarder cette obstination comme un effet de la situation générale du Royaume dans cet intervalle, plutôt que d'aucune circonstance présente.

DE LA MAISON DE STUART. 191

La Nation étoit peu accoutumée, dans ce tems, au fardeau des taxes, & n'avoit jamais ouvert sa bourse pour le soulagement du Souverain. Dans toutes les affaires de la vie, on trouvera que l'habitude a plus de part que la raison à la conduite des hommes. Suivant ce principe, la diminution du montant des subsides doit être regardée comme une perte pour le Roi. Le Parlement, gouverné par l'habitude ou l'usage, ne voulut point augmenter leur nombre dans la même proportion.

CHARLES I.

1625.

Le Parti Puritain quoique déguisé, avoit une extrême autorité dans le Roïaume : & quantité des principaux Membres des Communes avoient secrètement embrassé les rigides maximes de cette Secte. Ils étoient mécontents de la Cour, par le double motif de leur goût pour les principes de la liberté civile, & de leur aversion pour la contrainte où ils se croioient retenus par la Hiérarchie dominante. Buckingham, pour se fortifier contre le ressentiment de Jacques, avoit affecté de se rendre populaire, jusqu'à s'engager dans les cabales des Puritains : ensuite, se voyant sûr de la confiance de Charles, il avoit abandonné leur parti ; & cette désertion avoit redoublé pour lui leur ressentiment & leur haine. Quoique la plupart des idées religieuses de cette Secte paroissent assez frivoles, lorsqu'on prend la peine de les approfondir ; il n'en faut pas conclure qu'elles n'eussent pour partisans que des fous. Un grand nombre des plus beaux esprits & des plus habiles gens, qui fussent alors dans la Nation, ne pouvoient jouir d'aucune tranquillité d'ame, parce qu'on les obligeoit d'entendre des prières de la bouche d'un Prêtre, revêtu de toile blanche.

Le mariage avec une Princesse de France, & les articles du Traité, qu'on soupçonnoit de favoriser les Catholiques, étoient d'autres causes de mécontentement pour tout ce Parti ; quoiqu'on doive remarquer au fond que l'Alliance avec cette Couronne, étant infiniment moins nuisible aux Protestans, & moins favorable aux Catholiques, que celle dont on avoit eu le projet avec l'Espagne, devoit être reçue avec plus de joie que de peine.

A toutes ces causes, on en doit joindre une autre, dont

CHARLES I.

1625.

l'importance se fera sentir d'elle-même. La Chambre des Communes étoit absolument gouvernée par un nombre bien assorti de Personnages d'une capacité rare, & d'une étendue extraordinaire dans leurs vues, qui formoient alors un Parti régulier, uni tout à la fois, par des projets fixes, & par les souffrances que plusieurs d'entr'eux avoient essuïées dans plus d'une occasion. On peut nommer dans ce nombre, les Chevaliers Edouard Coke, Edwin Sandys, Robert - Phillips, François Seymour, Duddley Diggs, Jean Ellior, & Thomas Wentworth; M. Selden & M. Pym. Ces braves Anglois, animés d'un zele ardent pour la liberté, voïoient à regret un pouvoir sans bornes, exercé par la Couronne, & vouloient saisir l'occasion que les besoins du Roi leur offroient, pour reduire la prérogative à de plus justes bornes. Quoique leurs Ancêtres eussent souffert, en aveugles, des pratiques & des entreprises trop favorables au pouvoir Roïal, & n'en eussent pas moins réussi à conserver quelques restes de liberté, il leur parut impossible, lorsque ces prétentions commenceroient à devenir méthodiques, & qu'elles seroient soutenues par le progrès des autres lumières, de maintenir une ombre de Gouvernement populaire, contre un pouvoir si peu limité. Il étoit question de choisir, entre deux Partis, celui d'abandonner entièrement les Privilèges du Peuple, ou celui de les mettre à couvert par des barrières plus fermes & plus précises que la Constitution n'en avoit jamais établi. Des gens d'un caractère hardi, & d'une fortune indépendante, ne purent délibérer long-tems sur ce dilemme. Ils embrasserent généreusement le parti de la liberté, & prirent la résolution de ne pas accorder de subsides au Prince indigent, sans lui arracher quelques concessions, en faveur de la liberté civile. La fin leur parut bienfaisante & noble; les moïens réguliers, & conformes à la Constitution. Accorder ou refuser des subsides étoit un Privilège incontestable des Communes: & comme tous les Gouvernemens humains, particulièrement ceux d'une nature mixte, sont dans une continuelle agitation, il étoit aussi naturel, suivant leurs idées, aussi, légitime aux assemblées populaires, de prendre avantage des incidens favorables, pour assurer la condition des Sujets, qu'aux Monarques

ques pour étendre leur autorité. Ils virent donc, avec joie, leur Prince engagé dans une guerre étrangère, qui le mettoit de plus en plus dans la dépendance du Parlement ; tandis que sans préparations militaires, la situation actuelle du Royaume ne leur laisseroit rien à craindre des étrangers. Peut-être même l'ardeur des Guides populaires, à presser une rupture avec l'Espagne, étoit-elle venue, en partie, de quelque attente de cette nature : car il n'est pas croiable que le zèle de Religion les eût aveuglés, jusqu'à leur faire trouver, dans une telle démarche, quelque apparence de nécessité ou quelque espoir de succès.

Mais si tous ces sentimens pouvoient paroître naturels au Parti de la Patrie, on ne s'imaginera point que Charles fût occupé des mêmes idées. Sa prévention en faveur du Duc, dont il avoit entendu faire de grands éloges au Parlement, dérobait à ses conjectures la cause d'une altération si subite ; & lorsque la guerre, si vivement sollicitée par les Communes, étoit enfin commencée, une désertion si prompte de leur Souverain ne pouvoit lui sembler que fort étrange, & réellement inexplicable. Quand il n'auroit pas eu de fâcheux motifs à soupçonner, le refus d'un subside, dans les circonstances, auroit dû naturellement lui paroître cruel & trompeur : mais, s'il crut devoir l'attribuer à l'intention d'empiéter sur son autorité, il ne manqua point de regarder ce projet comme une entreprise des plus criminelles, & de la dernière perfidie. Ces magnifiques idées du pouvoir Monarchique, qui étoient adoptées communément dans ce siècle, & que la nature ambiguë de la Constitution Angloise rendoit si plausibles, avoient pris de fermes racines dans l'esprit de Charles ; & son caractère modéré n'empêchoit pas que les illusions de l'amour propre, joint à l'éducation qu'il avoit reçue de Jacques, & aux flatteries des Courtisans & des Ecclésiastiques, ne lui représentassent ses principes de politique comme autant de vérités certaines & reconnues. Toutes ses lumières lui apprenant à regarder plus les anciennes Loix & la Constitution, comme des regles de conduite, que comme des barrières opposées à son pouvoir, une Conspiration, pour

CHARLES I. Iriger de nouveaux remparts, dans la vue de resserrer son autorité, ne lui parut qu'un degré éloigné de violence & de révolte ouverte. Ce dessein se présenta sous de si noires couleurs à ses yeux, qu'il témoigna même de la répugnance à l'attribuer aux Communes. Quoique la peste, qui faisoit alors beaucoup de ravages à Londres, l'obligeât d'ajourner le Parlement, il l'assembla immédiatement à Oxford, où il fit une nouvelle tentative pour se procurer quelques subsides dans un besoin si pressant.

Parlement d'Oxford.

Charles se vit obligé de renoncer à cette délicatesse, qu'il avoit d'abord affectée. Par lui-même, ou par ses Ministres, il entra dans le détail de ses Alliances, & du projet de ses opérations militaires. Il apprit au Parlement que par la promesse d'un subside, il avoit engagé le Roi de Dannemarck à prendre part à la guerre; que la vue de ce Monarque étoit d'entrer en Allemagne par le Nord, & d'animer tous les Princes, qui attendoient impatiemment l'occasion d'assurer la liberté de l'Empire; que Mansfeldt avoit entrepris de pénétrer avec une Armée Angloise dans le Palatinat, & de reveiller, dans ce canton, l'Union Evangélique de sa létargie; que les Etats Généraux devoient être aidés, dans la guerre inégale qu'ils avoient à soutenir contre l'Espagne; que par un calcul modeste, il ne falloit pas moins de 700000 livres sterling pour toutes ces destinations; que l'entretien de la Flotte, & la défense de l'Irlande, demandoient une dépense annuelle de 400000 livres; que lui-même il avoit déjà, non-seulement épuisé son revenu, mais anticipé sur l'avenir, pour le service public, & qui lui restoit à peine de quoi fournir journellement à sa subsistance; qu'en montant sur le Trône, il avoit trouvé une dette de 300000 livres sterling, contractée par son Pere, pour le soutien de l'Electeur Palatin; & que pendant qu'il étoit Prince de Galles, il s'étoit endetté lui-même, malgré son extrême économie, de la somme de 100000 livres qu'il avoit uniquement employée aux armemens de terre- & de mer. Après cette exposition, le Roi daigna s'abaisser jusqu'aux prières. Il représenta que c'étoit sa première demande, qu'il étoit jeune, à l'entrée de son regne; & que s'il étoit traité

avec de justes égards, cette conduite lui rendroit cher l'usage des Parlemens, & lui feroit entretenir une harmonie constante entre lui & son Peuple.

CHARLES I.

1625

Les Communes demeurèrent inexorables. Quoique les mesures du Roi, dans la supposition d'une guerre étrangère qu'elles avoient demandée fussent à couvert de tout reproche, elles s'obstinèrent à lui refuser de nouveaux secours. Quelques Membres, favorables à la Cour, aiant insisté sur une addition de deux quinzièmes au premier subside, cette petite faveur fut refusée, quoique tout le monde fût bien informé que la Flotte & les Troupes, qui étoient à Portsmouth, manquoient d'argent & de provisions. Outre les motifs qu'on vient d'expliquer, la Chambre des Communes avoit fait une nouvelle découverte, qui l'irritoit extraordinairement contre la Cour & contre le Duc de Buckingham.

Lorsque Jacques avoit renoncé à l'Alliance d'Espagne & recherché celle de la France, il avoit promis à Louis XIII, qui étoit absolument dépourvu de forces navales, un Vaisseau de guerre, & sept Navires armés, que la Cour d'Angleterre devoit louer des Marchands. Celle de France avoit déclaré que son dessein étoit de les employer contre les Génois, que leur qualité d'utiles & de fidèles Alliés de l'Espagne faisoit regarder de mauvais œil par la France & l'Angleterre. Cette Escadre ne fut pas plutôt à Dieppe, par l'ordre de Charles, qu'il s'éleva un violent soupçon qu'elle devoit être employée contre la Rochelle. Les Matelots s'enflammèrent. Cette race d'hommes, qui ignore & néglige également tout ce qui concerne la Religion, n'étoit alors qu'ignorante. Elle présenta une remontrance à Pennington, Commandant de la Flotte, avec les signatures de tous les Mutins, en cercle, de peur qu'il ne découvrit les Chefs de la Sédition; & cette Pièce fut mise dans son Livre de prières. Pennington déclara qu'il se feroit plutôt pendre en Angleterre, pour avoir manqué d'obéissance, que de combattre contre ses Freres Protestans de France. Toute l'Escadre fit aussitôt voile aux Dunes. Un nouvel ordre de Buckingham, Grand Amiral, l'obligea de retourner à Dieppe. Le Duc, jugeant que son autorité seule ne suffiroit pas, avoit employé la ruse pour les en-

B b ij

CHARLES

1625.

gager à la soumission : il avoit fait répandre le bruit que la Paix étoit conclue entre la Cour de France & les Huguenots. Mais l'erreur ne put subsister long-tems : le Chevalier Ferdinand Georges, un des Capitaines, rompit toutes mesures, & reprit la route d'Angleterre. Tous les Officiers & les soldats des autres Vaisseaux, malgré les instances & les offres des François, désertèrent immédiatement. Un misérable Canonnier, fut le seul, qui préféra le devoir de son état à la cause de la Religion ; & bientôt il fut tué, en chargeant une pièce d'artillerie devant la Rochelle. Le soin que les Historiens ont pris, de nous conserver ce frivole événement, marque avec quelle joie il fut reçu de toute la Nation.

La Chambre des Communes, en apprenant toutes ces circonstances, eut l'honneur de faire éclater autant de zèle que les Matelots, pour la Religion protestante. Elle ne considéra point que si la puissance Espagnole étoit réellement aussi exorbitante qu'on le pensoit, le Roi de France étoit le seul Prince qui fût capable d'arrêter ses progrès, & de maintenir la balance de l'Europe ; que son pouvoir étoit actuellement enchaîné par les Huguenots, qui se trouvant en possession d'une infinité de privilèges, & même de plusieurs Places fortifiées, formoient un empire dans le sien, & lui donnoient de continuel sujets de jalousie & d'inquiétude ; que leurs Chefs, mécontents de quelques intrigues de Cour, avoient fait éclater leurs chagrins par un soulèvement, & pris avantage du prétexte toujours infaillible de la Religion, pour couvrir leur révolte ; que les Hollandois, ouvrant les yeux sur la vérité des causes, avoient armé vingt Vaisseaux, qui avoient ordre de joindre la flotte François employée contre la Rochelle ; tandis qu'au contraire, dans des vues qu'il étoit important de prévenir, le Monarque Espagnol soutenoit secrètement les Protestans de France ; & qu'ainsi les Princes avoient toujours sacrifié, aux raisons d'Etat, les intérêts de leur Religion dans les Pais étrangers. Toutes ces considérations, qui se présentoient d'elles-mêmes, furent sans force pour les Communes. Les murmures & les mécontentemens prévalurent dans l'Assemblée ; & cet incident, comme une infinité d'autres, marque évidemment que de toutes les Nations de l'Europe,

les Anglois étoient alors , & furent long-tems après , enfoncés dans la plus profonde & la plus odieuse bigoterie.

CHARLES I.

1625.

Les Communes renouvelèrent , à cette occasion , leurs éternelles plaintes sur les progrès du Papisme , toujours le premier , & maintenant l'unique sujet de leurs chagrins. Elles demandèrent la rigoureuse exécution des Loix pénales contre les Catholiques , avec de grandes remontrances sur quelques pardons universellement accordés aux Prêtres. Elles attaquèrent Montague , un des Chapelins du Roi , pour un livre qu'il avoit composé depuis peu , & dans lequel , au grand scandale de la Chambre & de tous les bons Protestants , il fauvoit des peines éternelles les Catholiques vertueux , comme tous les autres Chrétiens. Charles fit , à toutes leurs représentations , une réponse pleine de complaisance & de bonté : mais , au fond du cœur , il n'en étoit pas moins opposé à ces furieux emportemens. Quoique déterminé Protestant par principe & par inclination , son horreur n'étoit pas violente pour le Papisme.

Il étoit persuadé que la Nation devoit un peu d'humanité à la Religion de ses Ancêtres. Ce degré de liberté , qu'on accorde maintenant aux Catholiques , quoique leur parti soit aujourd'hui plus dangereux que sous le regne des Stuarts , n'auroit convenu , ni aux sentimens de Charles , ni au caractère de son siècle. Ce qu'il desiroit uniquement étoit de faire modérer les plus rigoureuses Loix ; & ses engagements avec la France , quoi qu'elle n'en eût jamais attendu ni demandé l'exécution régulière , l'obligeoient à quelques témoignages d'indulgence. Mais telle fut l'infortune de ce Prince , que de toutes les mesures qu'il prit pendant tout le cours de son regne , il n'y en eut point de plus malheureuse & de plus fatale dans ses suites.

Une rage extrême , contre la Religion Catholique , étoit le caractère certain du Puritanisme. Cette Chambre des Communes laissa voir d'autres symptômes aussi surs , de l'influence dominante de ce Parti. Elles demandèrent au Roi par une Adresse , le rétablissement des Ministres d'une capacité reconnue , qui avoient été condamnés au silence pour avoir refusé de se conformer aux Cérémonies. Elles remirent en vigueur les Loix pour l'observation du Dimanche , que les Puritains

CHARLES I.

1625.

affectoient de nommer Sabbath, & qu'il sanctifioient par la plus mélancolique indolence. Il est remarquable que les différentes appellations de cette Fête étoient alors les Symboles connus, des différentes Sectes. Cette différence ne consistoit que dans un petit nombre de Syllabes, auxquelles on n'attachoit rien de plus : mais comme la Controverse, entre l'Eglise Anglicane & les Puritains, ne regardoit pas tant les dogmes théologiques, que le pouvoir & le Gouvernement civils & Ecclésiastiques, il faut convenir que dans quelques articles elle étoit beaucoup plus importante.

11 d'Août. Charles, commençant à voir que le Parlement étoit résolu de ne lui accorder aucun subside, & qu'il n'en devoit attendre que de vaines protestations de respect, ou des plaintes & des représentations désagréables, prit occasion de la peste qui gagnoit Oxford, pour rompre l'Assemblée sous ce seul prétexte ; mais, en la congédiant sans prorogation, il fit connoître assez clairement qu'il étoit peu satisfait de sa conduite.

Sa ressource, pour suppléer aux secours du Parlement, fut d'emprunter de l'argent de ses Sujets par des Lettres du Sceau privé. L'avantage, qu'il tira de cette méthode, étoit une légère compensation pour le mécontentement qu'elle produisit. Cependant, avec quelques autres expédiens, elle le mit en état, quoique difficilement, d'équiper une Flotte composée de quatre-vingt Navires de différentes grandeurs, sur lesquels il embarqua dix mille hommes. Le Chevalier Edouard Cecil, crée depuis peu Vicomte de Wimbleton, & nommé pour commander cet armement, fit voile immédiatement vers Cadiz, où il trouva la Baïe remplie de riches Bâtimens Espagnols. L'attaque d'une si belle proie fut, où négligée, ou mal conduite. On fit débarquer l'armée ; on prit un Fort : mais un Soldat mal discipliné, y trouvant du vin en abondance, ne mit point de bornes à ses excès. Enfin, les circonstances ne promettant rien de plus heureux, on se rembarqua, & la Flotte mit en mer, dans la vue d'attendre les Gallions Espagnols. Mais la peste, qui se répandit entre les Matelots & les Troupes, les força de renoncer à toutes leurs espérances, de retourner en Angleterre. Il s'éleva de grandes plaintes contre la Cour, pour avoir confié une ex-

Premier
d'Octobre.Expédition
navale contre
l'Espagne.

pédition de cette importance à Cecil ; homme néanmoins d'une expérience reconnue , mais que le Peuple , toujours esclave de l'événement jugea peu capable de la commission.

CHARLES I.

1626.

Charles , qui avoit fait fond sur la dépouille des Espagnols , se vit encore obligé de recourir à l'assistance du Parlement. Quoique le mauvais succès de ses entreprises entraîna la diminution de son autorité , & fit reconnoître de jour en jour la folie d'une guerre avec l'Espagne ; quoique l'augmentation de ses besoins le rendit plus dépendant , & l'exposât de plus en plus aux usurpations des Communes , il résolut de tenter encore une fois cet expédient primitif & régulier , pour les subsides. Peut-être aussi se reposa-t-il trop , sur une petite ruse politique qu'il avoit employée. Les Chevaliers Edouard Coke , Robert Philips , Thomas Wentworth & François Seymour , tous Chefs Populaires , avoient été nommés par le Roi , Scherifs des Comtés , & s'étoient exclus , par cet Office , de l'élection pour le Parlement. Mais une affectation si claire n'avoit servi qu'à tenir les Communes plus en garde. Il restoit assez de Patriotes , pour entretenir la mauvaise humeur de la Chambre ; & le secours de l'instruction , ou de l'Eloquence , étoit peu nécessaire pour leur inspirer un zèle , qui augmentoit leur importance & leur considération. La foiblesse de la Cour se trahissoit aussi , par un si pauvre expédient pour obtenir l'influence des Communes.

Second Parlement.

Ainsi les vues du dernier Parlement furent adoptées , avec aussi peu d'incertitude , que si l'élection étoit tombée sur les mêmes Membres , & que les deux Assemblées se fussent tenues sans intervalle. Lorsque le Roi eut exposé ses besoins à la Chambre , & lui eut demandé son secours ; elle accorda aussi-tôt trois subsides & trois quinziesmes. Quoiqu'ensuite elle y ajoutât un subside de plus , la somme étoit peu proportionnée à la grandeur , de l'occasion , peu capable de servir à l'exécution de ces grandes vues de succès & de gloire , que le jeune Prince s'étoit proposées avec tant de passion , dans sa première entreprise. Cependant cette circonstance ne fut pas la plus désagréable : le subside ne fut accordé que par les Communes ; & la dernière formalité , qui devoit changer le Bill en Loi , fut remise à la fin de la Session. C'étoit imposer , sans aucun dé-

6 Février.

CHARLES I.

1626.

guiffement , une condition au Souverain. Sous prétexte de redresser les abus , qui ne pouvoient être en grand nombre dans un regne si court, les Communes se mettoient en droit de régler, ou controller, chaque partie du Gouvernement qu'il leur déplaçoit : & si le Roi coupoit cours à leurs entreprises , ou rejettoit leurs demandes , il devoit faire son compte sur un refus de toute espece de subsides. Il témoigna un mécontentement extrême, d'un traitement si dur & si peu respectueux ; mais ses pressantes nécessités lui faisant une loi de se soumettre , il attendit , avec patience , quelle seroit leur dernière resolution.

Accusation
contre Buc-
kingham.

Le Duc de Buckingham , anciennement désagréable au Public , lui étoit devenu plus odieux de jour en jour , par tant de marques qu'il avoit données de son défaut de modération & de prudence , & du suprême ascendant qu'il avoit pris sur son Maître. Il eut , dans cette Session , deux vives attaques à soutenir ; l'une du Comte de Bristol , & l'autre de la Chambre des Communes.

Jusqu'à la dernière heure de Jacques , Bristol , sûr de la faveur secrète de ce Prince , n'avoit témoigné que du respect & de la soumission , dans l'attente de quelque occasion qui pût lui rendre son ancien crédit. Après l'accession même de Charles , il ne perdit pas l'espérance. Il continua de se soumettre à l'ordre de demeurer dans ses Terres , & de ne pas paroître au Parlement. Ses tentatives furent constantes , pour se rétablir dans l'estime de son Maître. Enfin les voyant sans fruit , & s'apercevant que Charles étoit absolument gouverné par Buckingham , son implacable ennemi , il résolut de ne plus garder de mesures avec la Cour. Il voyoit naître dans la Nation , un nouveau pouvoir , avec un nouvel esprit : il prit le parti de s'y fier , pour sa défense & sa sûreté.

Lorsque le Parlement avoit été convoqué , Charles , par un grand coup de sa prérogative , avoit défendu que suivant l'usage , on envoiât une lettre de convocation au Comte de Bristol. Ce Seigneur s'adressa , par un mémoire , à la Chambre des Pairs , & lui demanda ses bons offices auprès du Roi , pour obtenir ce qui étoit dû , en qualité de Pair du Roïaume. Sa lettre de convocation lui fut envoyée , mais avec une lettre particuliere du Lord Coventry , Garde du Sceau , qui lui défendoit ,

fendoit, au nom du Roi, d'assister au Parlement. Bristol communiqua cette lettre aux Seigneurs, & leur demanda leur avis sur sa conduite, dans une situation si délicate. La défense du Roi fut retirée, & Bristol prit sa place dans la Chambre Haute. Charles irrité de ces exemples réitérés de vigueur, que la Cour traita d'obstination, donna ordre, à son Procureur Général, d'intenter contre Bristol une accusation de haute trahison. Bristol, par récrimination, chargea Buckingham du même crime. On nous a conservé l'apologie du Comte, par lui-même, & son accusation contre le Duc : cette pièce, jointe aux lettres originales, contient la relation la plus pleine & la plus authentique de toutes les négociations avec la Maison d'Autriche. On y voit évidemment l'extrême impudence du Duc, & l'emportement de ses impétueuses passions : mais il seroit difficile d'en recueillir quelque action qui pût passer pour un crime aux yeux de la Loi, & bien moins, qui dût le soumettre au châtiment de la haute trahison.

L'accusation des Communes étoit encore moins dangereuse pour lui, en la pesant à la balance des Loix & de l'équité. Elles le chargeoient d'avoir réuni plusieurs Offices dans sa personne ; d'en avoir acheté deux ; d'avoir négligé la garde des Mers, & causé la perte de plusieurs Vaisseaux Marchands, qui étoient tombés entre les mains des Ennemis ; d'avoir fourni des Vaisseaux au Roi de France, pour faire la guerre aux Huguenots ; d'avoir pris part à la vente des emplois & des honneurs ; d'avoir accepté des présens excessifs de la Couronne ; d'avoir procuré à ses Parens, une adondance de titres d'honneur ; d'avoir fait prendre une médecine au feu Roi, sans la participation du Médecin de sa Majesté. En comparant l'accusation & la réponse, tous ces articles paroissent, ou frivoles, ou faux, ou l'un & l'autre à la fois. Le seul point qu'on puisse qualifier d'important, étoit d'avoir extorqué de la Compagnie des Indes Orientales, une somme de dix mille livres sterling, & d'avoir confisqué quelques marchandises d'un Vaisseau François, sous prétexte qu'elles appartenoint à des Espagnols. L'affaire n'ayant pas été poussée plus loin, il est difficile d'en porter un jugement d'écisif : mais on est obligé de reconnoître que la réponse du Duc, & sur ce point &

CHARLES I.

1626.

sur tous les autres, est si nette & si satisfaisante, qu'il est impossible de ne pas s'y rendre. Ses fautes & les taches de son caractère étoient fort considérables; mais la rapacité & l'avarice sont des vices dont il étoit tout-à-fait exempt. On doit observer que les Communes, malgré leur ardeur à chercher des sujets de reproches contre lui, n'adoptèrent point l'accusation de Bristol sur sa conduite en Espagne, circonstance la plus blâmable de sa vie. Il avoit eu de justes raisons de croire les Espagnols sincères; & cependant, pour satisfaire ses propres passions, il avoit précipité son Maître & sa Patrie dans une guerre pernicieuse. Mais toute la Nation étoit persuadée de la mauvaise foi des Espagnols; & la prévention étoit si forte, que dans la Chambre basse presque personne ne se défit encore d'avoir été trompé par la Relation de Buckingham: preuve certaine que si cette découverte influa sur la conduite de quelques Membres, elle ne fut pas, comme divers Historiens se le sont imaginé, la seule ou la principale cause d'une révolution si subite & si surprenante dans les mesures du Parlement (a).

Pendant que les Communes s'emportoient avec cette chaleur contre Buckingham, le Roi parut embrasser avidement toutes les occasions de marquer du mépris & du dédain pour la Chambre. Personne, alors, n'avoit encore ouvert les yeux sur le poids extrême, qu'elle avoit dans la balance de la Constitution. L'Histoire d'Angleterre n'offroit encore aucun trait, qui pût faire attribuer des mouvemens ou des révolutions considérables, à cette source. Comme le rang des Communes soit en corps, soit en particulier, n'étoit que le second du Roïaume, il n'y avoit qu'une fatale expérience, qui pût engager les Rois d'Angleterre à marquer de justes égards pour les inclinations de cette formidable Assemblée.

(a) Un Discours du Chevalier Simon Ewes, dans la première année du Parlement, fait voir avec évidence que dans ce tems même la Nation n'avoit jamais encore été bien instruite de la transaction d'Espagne, & croioit toujours que la Cour de Madrid avoit manqué de bonne foi dans toutes les protestations.

Dans cette supposition, pourquoi blâmer, ou le Prince, ou Buckingham, de leur conduite, ou du récit que le second avoit fait au Parlement? Ce fait est capital, & demande beaucoup d'attention. Le discours d'Ewes, est dans *Nelson*, vol. 1. pag 368.

Le Comte de Suffolck, Chancelier de l'Université de Cambridge, étant mort vers ce tems, Buckinham, quoique lié par une accusation, emploïa heureusement la faveur de la Cour, pour lui succéder. Les Communes se plainquirent haurement de cet affront ; & le Roi, pour augmenter leur chagrin, remercia l'Université de l'Élection du Duc, par une Lettre qui contenoit son éloge.

CHARLES I.
1626.

Le Garde-du grand Sceau, de la part du Roi, défendit expressément à la Chambre de se mêler du Duc de Buckingham, Ministre & Serviteur de sa Majesté, & lui ordonna de finir, en peu de jours, le Bill qu'elle avoit commencé pour les subsides, auxquels sa Majesté demandoit quelque addition ; sans quoi, elle ne devoit pas compter sur une plus longue Session. A la vérité, des ordres si durs furent expliqués, peu de jours après, avec des adoucissements, dans un discours de Buckingham à la Chambre ; mais ils ne manquèrent point d'y laisser une très-fâcheuse impression.

Non seulement Charles avoit affecté, en général, un style plus majestueux dans ce Parlement ; il avoit été jusqu'à la menace, en faisant déclarer aux Communes que s'il n'en obtenoit pas de subsides, il seroit obligé de faire l'essai de quelques nouveaux Conseils. Ce langage étoit clair : cependant, de peur qu'il n'y restât quelque ambiguïté, le Chevalier Dudley Carleton, Vice-Chancelier, avoit pris soin de l'expliquer. « Considérez, je vous prie, avoit-il dit à la Chambre, ce que c'est, ou ce que peut être, que ces nouveaux » Conseils. J'appréhende de déclarer ceux que je conçois. » Vous savez que tous les Roïaumes Chrétiens avoient autrefois l'usage des Parlemens, par lesquels ils étoient gouvernés d'une maniere florissante ; jusqu'à ce que les Monarques, aiant commencé à connoître leurs propres forces, & voyant l'esprit turbulent de ces Assemblées, sont venus par degrés, à faire valoir leur prérogative, & dans toute la Chrétienté, à l'exception de notre seul País, ont enfin renversé les Parlemens. Efforçons-nous donc d'entretenir la bonne opinion que le Roi conserve des Parlemens, source de bonheur pour cette Nation, & qui la fait envier de toutes les autres, quand l'harmonie regne entre sa Majesté & les

Cc ij

» Communes ; de peur que notre propre turbulence , dans les
 CHARLES I. » Parlemens , ne nous fasse perdre la réputation d'un Peuple
 1626. » libre. » Ces imprudentes suggestions furent plutôt un aver-
 tissement , qu'un sujet de terreur. Une liberté précaire , qui
 ne pouvoit être maintenue que par une complaisance sans bor-
 nes , ne méritoit pas le nom de liberté dans l'opinion des
 Communes. Il leur parut nécessaire , tandis qu'elles en avoient
 encore le pouvoir , d'assurer la Constitution par des barrières si
 fortes , que jamais à l'avenir , ni Roi , ni Ministre , n'osât
 tenir un tel langage dans un Parlement , ou former un tel
 projet contre la liberté de la Nation.

Deux Membres de la Chambre , les Chevaliers Duddley
 Diggs & Jean Elliot , qu'elle avoit employés à l'accusation
 du Duc , furent jettés en prison. Aussi-tôt les Communes dé-
 clarèrent que toutes les affaires seroient interrompues , jusqu'à
 la réparation de leurs Privilèges. Charles alléqua , pour raison
 de cette violence , quelques expressions séditieuses , échap-
 pées à ces membres dans l'accusation du Duc. On vérifia ,
 par des informations , que ces expressions ne leur étoient point
 échappées. Ils furent élargis ; & le Roi ne tira point d'autre
 avantage de son entreprise , que d'avoir aigri plus que jamais
 les Communes , & d'avoir fait éclater indiscrettement sa
 précipitation.

Cet exemple réveilla la Chambre des Pairs , & la fit sortir
 de son inaction. Elle demanda la liberté du Comte d'Arun-
 del , renfermé depuis peu dans la Tour. Après quantité de dé-
 tours & d'inutiles évafions , le Roi , quoique de fort mauvaise
 grace , prit le parti de céder. On crut remarquer , dans cette
 occasion , que les grands , peu portés d'ailleurs aux méthodes
 populaires , ne manquoient point d'un juste sentiment de leur
 dignité.

La mauvaise humeur des Communes , irritée mal-à-propos
 par la Cour , n'ayant pas trouvé de quoi se satisfaire dans l'ac-
 cusation légale de Buckingham , chercha d'autres occasions
 de s'exercer. Le Papisme , cri infailible dans tous les tems ,
 suppléa aux prétextes qui manquoient. L'exécution des Loix
 Pénales contre les Catholiques fut demandée avec de nou-
 velles instances ; & la Chambre présenta au Roi une liste de

Particuliers, chargés d'offices, la plupart de nulle considération, qui étoient convaincus, ou suspects, de condamner la Religion établie. Sur ce point, elle avoit quelque raison de blâmer la conduite du Roi. Il avoit promis, dans la dernière Assemblée, de remédier aux désordres de Religion : mais il regardoit ces promesses, à l'exemple de son Pere, comme des expédiens passagers, qui devoient l'occuper peu, après la séparation du Parlement. Dans ces représentations, on jetoit une nouvelle semence de haine contre Buckingham : sa Mere, à qui l'on connoissoit beaucoup d'ascendant sur lui, étoit Catholique déclarée ; sa Femme n'étoit pas exempte de soupçon ; & l'on supposoit que l'indulgence, pour les Catholiques, ne venoit que de son crédit & de son autorité. On doit observer que la persécution fut ici poussée par les Laïques, & que les vœux de l'Eglise Anglicane étoient pour une liberté plus étendue que les Communes ne la vouloient supporter. Le système de réconciliation, proposé par Montague, ne manqua point de s'attirer aussi une sévère censure de cette ardente Assemblée.

Une autre attaque de la Chambre auroit été décisive, si l'effort eût prévalu. Elle préparoit une remontrance, contre la levée des Droits de Tonnage & de Pondage, sans l'aveu des Pairs. Cet article, avec les nouveaux Droits que Jacques avoit imposés sur les marchandises, formoit presque la moitié des revenus de la Couronne ; & la privation de cette ressource auroit mis le Roi dans une dépendance absolue. Un gage de cette nature, joint au subside promis, donnoit aux Communes la certitude de tout obtenir. Quoiqu'elles ne pussent charger Buckingham, d'aucun crime qui le soumit à la Loi, elles ne cessoient pas de le regarder comme incapable de l'administration, & comme un pernicieux Ministre ; & leur dessein étoit de demander, par une Adresse, qui auroit eu la force d'un ordre, qu'il fût éloigné de la Personne & des Conseils de Sa Majesté.

Charles fut sérieusement allarmé du joug qui se préparoit pour lui. Il jugeoit que sa faveur & son amitié faisoient le crime de Buckingham. Toutes les autres plaintes étoient des prétextes. Il n'y avoit pas long-tems que Buckingham étoit

CHARLES I.

1626

l'idole du Peuple ; on ne formoit pas contre lui de nouvelle accusation. Les plus exactes recherches , poussées par la plus active malignité , n'avoient pu le noircir de la moindre apparence de crime. Quelle idée , demandoit Charles , le monde pourroit-il prendre de son honneur , s'il étoit capable de sacrifier l'innocence d'un Ami à des considérations pécuniaires ? Que deviendrait son autorité dans la Nation , si , dès le commencement de son règne , il donnoit ce sujet de Triomphe à ses Ennemis , & de découragement à ses serviteurs ? Aujourd'hui les Communes vouloient lui arracher son Favori : demain elles en voudroient à quelque branche de sa prérogative. Par leurs remontrances , leurs promesses & leurs protestations , elles avoient engagé la Couronne dans une fâcheuse guerre : aussi-tôt qu'elles voioient la retraite impossible , sans attendre de nouveaux événemens , sans se couvrir de nouveaux prétextes , elles ne faisoient pas difficulté de l'abandonner , & de lui refuser toute espece raisonnable de subsides. Il étoit manifeste qu'elles ne desiroient que de le voir plongé dans des embarras insurmontables , dont elles se proposoient de tirer avantage ; la résolution & la fermeté lui devenoient nécessaires contre une si noire perfidie , & contre tant d'usurpations dont il ne voioit pas les bornes. Il n'y avoit pas d'extrémité , qui ne fût préférable pour un Roi , au mépris de ses Sujets , & aux insultes d'un vil adversaire.

Des motifs si puissans déterminèrent aussi-tôt Charles à rompre le Parlement. Lorsque cette résolution fut connue , la Chambre des Pairs , à qui ses complaisances avoient acquis près de lui quelque faveur , tenta de faire accepter son entremise , & lui demanda que la Session fût continuée plus long-tems. *Pas un moment de plus* , se hata-t'il de répondre ; & bientôt il congédia l'Assemblée par une dissolution.

15 de Juin.

Comme cette démarche avoit été prévue , les Communes avoient pris soin de finir & de répandre leurs remontrances , qu'elles regardoient comme une justification de leur conduite aux yeux du Peuple. Le Roi publia , de son côté , une Déclaration qui contenoit les raisons de sa mauvaise intelligence avec le Parlement , & du parti qu'il avoit pris de le rompre , sans lui laisser le tems de rien terminer. Ces Ecrits fourni-

rent, aux Partisans des deux causes, un ample sujet d'apologie & de recrimination. Mais ceux qui ne connoissoient point de partialité, jugerent « que sans avoir violé aucune » Loi, les Communes, par leur inflexibilité & leur indépendance, ne laissoient pas d'avoir changé, peut-être amélioré, l'esprit & le génie de la Constitution, tandis qu'elles en avoient conservé les formes; & que Charles, à tout prendre, s'étoit conduit sans aucune sorte de plan, marchant à l'aveugle dans une route environnée des plus dangereux précipices, & ne prenant aucune mesure convenable, ou pour céder à l'obstination de la Chambre, ou pour la faire plier.

Après une rupture avec les Communes, qui sembloit si difficile à réparer, le seul parti raisonnable auquel il pût s'attacher, étoit de conclure immédiatement la paix avec l'Espagne, & de se rendre aussi indépendant qu'il étoit possible, d'un Peuple qui faisoit voir si peu d'inclination à le soutenir. Rien ne pouvoit lui être plus aisé dans l'exécution, ni plus conforme à ses propres intérêts, comme à ceux de la Nation: mais outre les Traités & les engagements, dans lesquels il étoit entré depuis peu avec la Hollande & le Dannemarck, ses idées étoient fort opposées, alors, aux inspirations pacifiques. Il renfermoit dans son caractère, deux qualités, incompatibles en apparence, qui ne changèrent point dans tout le cours de son regne, & qui devinrent la principale cause de toutes ses infortunes: il étoit ferme, jusqu'à l'opiniâtreté, dans ses résolutions; & cependant fort aisé à gouverner, par un excès de facilité, & de déférence pour des gens fort inférieurs à lui du côté des mœurs & du jugement. Il demeura inflexiblement fixé à ses grandes vues; mais les moïens d'y atteindre, il les reçut volontiers de ses Ministres & de ses Favoris, quoiqu'il ne fût pas toujours heureux dans son choix. Le furieux, l'impétueux Buckingham, enflammé du desir de la vengeance, pour des injures que lui-même avoit commises, & passionné pour la gloire, quoique sans talens pour la mériter, avoit pris alors, malgré ses profusions & ses désordres, un invincible ascendant sur le naturel doux, & vertueux du Roi.

Il étoit question de tenter ces nouveaux Conseils, dont Charles avoit menacé les Communes, pour fournir à ses

Mesures violentes de la Cour.

CHARLES I.

1626.

besoins. S'il avoit eu quelques forces militaires, sur lesquelles il eût pu compter, il y a beaucoup d'apparence, que dans les idées de la prérogative Roiale qu'il avoit sucées avec le lait, & dans son mépris pour les privilèges de ces Assemblées populaires dont il avoit été si maltraité, il auroit levé le masque, & gouverné sans aucun égard pour les anciennes Loix & la Constitution. Mais son armée, composée de troupes nouvelles, mal païées, & plus mal disciplinées, ne l'emportoit en aucun sens sur la Milice, qui étoit beaucoup plus nombreuse, & comme dépendante de la petite Noblesse des Provinces. La prudence l'obligeoit par conséquent de marcher avec précaution, & de couvrir du moins ses entreprises du prétexte des anciens exemples; quoiqu'en effet, le voile ne pût être plus mince & plus transparent.

On vit paroître ouvertement une Commission, pour composer avec les Catholiques, & pour les dispenser, à certain prix, des Loix Pénales qui avoient été portées contre eux. Cet expédient remplissoit tout à la fois les coffres de Charles, & satisfaisoit son penchant à l'indulgence pour ce Parti. Mais il ne pouvoit emploier sa prérogative sur aucun point, ou plus désagréable aux Protestans, ou qui leur parût sujet à plus d'objections.

A la Noblesse il se contenta de demander du secours: de la Ville de Londres, il exigea un prêt de 100000 livres sterling. La Noblesse contribua lentement; mais les habitans de Londres, après s'être retanchés dans un grand nombre de prétextes & d'excuses, finirent par un refus ouvert.

Un Ordre du Conseil chargea, en apparence, toutes les Villes maritimes d'équiper la Flotte par répartition; c'est-à-dire que chaque Ville, avec l'assistance du canton, devoit armer le nombre de Vaisseaux qui lui étoit ordonné. Londres fut taxé à vingt Vaisseaux. C'est l'origine de cette taxe, qui produisit, dans la suite, de si furieux mécontentemens.

On exigea, de plusieurs Particuliers, des prêts sous le Sceau privé. A d'autres, la Bienveillance (a) fut proposée: méthodes, soutenues à la vérité par des exemples, mais

(a) On a déjà expliqué ce terme.

condamnées

condamnées par des Loix réelles , & toujours odieuses , dans les tems même de soumission & de complaisance. Des expédiens de cette nature passeroient pour irréguliers, dans les Gouvernemens les plus despotiques.

CHARLES I.
1626.

Ces entreprises , pour se procurer du secours , furent conduites avec quelque modération , jusqu'à la nouvelle qu'on reçut d'une grande bataille , entre le Roi de Dannemarck , & le Comte de Tilly , Général de l'Empereur , où l'armée Danoise avoit été entièrement défaite. L'argent devenoit plus nécessaire que jamais , pour réparer une grande brèche , & pour soutenir un Prince , non - seulement proche Allié de Charles , mais qui ne s'étoit laissé engager dans cette guerre , que par les intrigues & les promesses du Monarque Anglois. Après quelques délibérations , on déclara par un Aste passé au Conseil , que des conjonctures si pressantes ne permettant point de recourir à la voie d'un Parlement , la méthode la plus prompte , la plus égale & la plus convenable , étoit celle d'un emprunt général , réglé pour chaque Sujet sur les rôles du dernier subside. On demanda , de chacun , la somme précise qu'il auroit payée , si le Parlement eût accordé quatre subsides : mais on prit grand soin d'informer le Peuple , qu'elle n'étoit pas demandée sous le nom de subside , mais seulement à titre d'emprunt. S'il avoit pu rester quelque doute , que les prêts forcés fussent une violation de la liberté & dussent , par une induction nécessaire , rendre tous les Parlemens inutiles , il n'y avoit pas d'expédient plus propre à défilier les yeux de toute la Nation.

25 Août.

Les Commissaires , nommés pour lever ces impositions , avoient ordre , entre plusieurs articles d'une instruction secrète , « si quelqu'un refusoit de prêter , ou s'en défendoit » par des excuses & des délais , & persistoit dans son obstination , de l'obliger , sous serment , à déclarer , si l'on avoit » pris quelque voie pour l'engager à ce refus , ou ces excuses ; qui l'avoit prise ; & quels discours ou quelles persuasions on avoit employés dans cette vue. Ils devoient aussi » le charger , au nom du Roi , en vertu du serment de fidélité , de ne découvrir sa réponse à personne. » Un pouvoir si violent , au plurôt une Inquisition si réelle , avec une préten-

tion si ridicule au secret, excitèrent également l'indignation & la risée du Public.

On voulut aussi que le Despotisme spéculatif prêtât secours au Despotisme pratique, & la tyrannie religieuse à la tyrannie civile. Sibthroe & Manwaring prêchèrent en faveur de l'emprunt général, & la Cour répandit fort adroitement leurs Sermons dans toutes les parties du Roïaume. L'obéissance passive y étoit recommandée dans la plus grande étendue, l'autorité de l'Etat représentée comme appartenante au Roi seul, & toutes les limitations, réputées comme séditieuses & impies. Le Roi se déclara si hautement pour cette Doctrine, que l'Archevêque de Cantorbery (a), Prélat populaire & vertueux, fut banni de Londres, & relegué à la Maison de campagne, pour avoir refusé son approbation au Sermon de Sibthroe. Ces ordres n'étoient pas contestés alors. Les principes de liberté du Prélat, & son opposition à Buckingham, l'avoient toujours rendu fort désagréable à la Cour, & lui avoient acquis le caractère du Puritain: car on ne doit pas perdre de vue que ce Parti faisoit consister une moitié de la Religion dans les Privilèges de la Nation, comme l'Eglise Anglicane dans les prérogatives de la Couronne; & rien n'étoit plus capable de faire respecter tout le système & les principes de cette Secte, au Peuple, qui prend toujours les opinions en gros. Charles reconnut bientôt, par une fatale expérience, que cette machine de Religion, qu'on avoit introduite avec si peu de nécessité dans la Politique, tombant en de meilleures mains, jouoit avec le plus terrible succès contre lui.

Quoique la Nation fût ainsi traitée en Peuple conquis, l'esprit National n'étoit rien moins que subjugué. Dans tout le Roïaume, quantité de Particuliers refuserent le prêt, & quelques-uns s'empreserent même d'encourager leurs voisins à maintenir leurs Privilèges & leurs Droits communs. Un ordre du Conseil fit jeter les plus ardents en prison. La plupart se soumirent patiemment à cette rigueur, ou s'adresserent au Roi, qui ne faisoit pas ordinairement difficulté de les relâcher. Cinq d'entr'eux, les Chevaliers Thomas Darnel, Jean

(a) C'étoit encore Abbot; qu'on a vu sous Jacques I.

Corber, Walter Earl, Jean Heveningham & Edmond Hamden, eurent assez de courage pour entreprendre, à leurs frais & leurs périls, la défense des libertés publiques, & demandèrent leur élargissement, non comme une faveur de la Cour, mais comme une justice qui leur étoit due par les Loix de leur Patrie. On ne parla point de la cause particulière de leur emprisonnement. On ne pesa que sur l'ordre spécial du Roi & du Conseil; & l'on prétendit que suivant la Loi, ce n'étoit pas une raison suffisante pour refuser le cautionnement ou la liberté aux Prisonniers. Cette question fut agitée solennellement, devant la Cour du Banc du Roi (a); & tout le Royaume fut attentif au succès d'une cause beaucoup plus importante que l'événement de plusieurs batailles.

Les discussions mirent au jour, dans la plus grande clarté pour les Anglois, que leurs Ancêtres avoient été si jaloux de leur liberté personnelle, qu'ils l'avoient assurée contre le pouvoir arbitraire de la Couronne, par six différens statuts (b), & par un article de la grande Charte même (c), fondement le plus sacré des Loix & de la Constitution. Mais les Rois, qui n'avoient pas été capables d'empêcher la formation de ces Loix, avoient eu assez d'autorité, lorsque l'ardeur de la liberté venoit à se relâcher, pour en arrêter l'exécution régulière; les moïens & les prétextes ne leur manquant point pour les éluder, ils regardoient comme une démarche inutile, sans compter l'incertitude du succès, d'entreprendre de les abolir. On ne voïoit arriver que trop souvent des tems de trouble & de sédition, où la sûreté du Peuple demandoit l'emprisonnement des principaux Factieux; & par le génie de l'ancienne Constitution, le Monarque, de lui-même, étoit dans l'usage d'exercer telle branche de la prérogative qu'il jugeoit convenable à la conservation du repos public & de sa propre autorité. Dans d'autres tems, la convenance pouvoit se couvrir d'une apparence de nécessité; & par degrés, à mesure que les exemples étoient multipliés, la seule volonté du Souverain avoit suffi pour tenir lieu de la convenance & de la nécessité,

(a) Cour Souveraine de Justice, qui se tient à Westminster.

(b) Edouard III. chap. 4. 28. chap. 3.

17. chap. 18. 38. chap. 9. 41. chap. 3. 7. Richard II. chap. 12.

(c) Chap. 29.

Nation eut alors à se plaindre. L'armée, qui avoit fait à Cadix une si vaine expédition, fut cantonnée dans le Roïaume; & la Cour fit faire, dans les Comtés, une levée arbitraire d'argent, pour le paiement des Quartiers. Les soldats furent logés par Billets, dans les maisons particulières, contre l'usage établi, qui, dans les cas ordinaires, leur donnoit pour logement les Hôtelleries & les maisons publiques. Ceux qui avoient refusé, ou différé le Prêt, étoient sûrs de se voir chargés d'un plus grand nombre de ces incommodes & dangereux hôtes. Quantité de personnes, à la vérité d'une condition basse, qui avoient marqué une disposition refractaire, furent enlevées pour le service de la Flotte ou de l'Armée. La même raison fit dépêcher le Chevalier Pierre Hayman au Palatinat. Glanville, célèbre Jurisconsulte, avoit été obligé, pendant le premier intervalle du Parlement, d'accepter un Office dans la Marine. Les Soldats, mal payés & sans discipline, commettoient toutes sortes de crimes & d'outrages, & redoubloient les mécontentemens publics. On crut devoir arrêter ces désordres, par l'exercice de la martiale, si nécessaire au maintien de la discipline : mais tandis qu'on se plaignoit des outrages de l'Armée, une contradiction, fort naturelle au Peuple lorsqu'il est aigri par ses souffrances, fit trouver le remède encore plus insupportable que le mal. Quoique l'utilité, pour ne pas dire la nécessité de la Loi martiale, ait été regardée autrefois comme une bonne raison pour l'établir; des esprits, devenus plus jaloux de leur liberté, & plus raffinés sur les questions de Gouvernement, qualifièrent d'illégitime & d'arbitraire tout exercice d'autorité qui n'étoit pas appuyé d'un statut, ou justifié par un usage constant.

On peut assurer sans crainte, qu'à l'exception d'un petit nombre de Courtisans prostitués, ou d'Ecclesiastiques aveuglés par leur bigoterie, tout le monde étoit fort mal satisfait de cette complication de peines, dont la Nation étoit surchargée. Envain faisoit-on valoir d'anciens exemples, en faveur des mesures du Roi; un peu de comparaison y faisoit trouver beaucoup de différence. Les actes d'autorité absolue pouvoient être exercés par un Prince, accidentellement, & par intervalles, dans les cas pressans, ou de convenance, &

la liberté subsister dans un degré supportable , sous son administration. Mais lorsqu'ils étoient réduits en système, qu'ils étoient exercés sans interruption, qu'ils étoient même affectés , pour tenir la place des Loix & subjurer l'esprit refractaire de la Nation, il devenoit nécessaire, ou de trouver quelque prompt remède, ou de renoncer entièrement à toute certitude de conserver l'ancienne liberté de la Constitution : & quelques sujets de plainte que le Roi pût alléguer, tous les Juges modérés ne pouvoient les regarder comme une raison suffisante, pour justifier ces violentes mesures. Les Communes n'avoient pas encore donné la moindre atteinte à ses droits. Elles n'avoient fait qu'exercer, à leur gré, leurs propres privilèges. S'il avoit reçu, d'une Chambre, quelque traitement dur & fâcheux ; étoit-il excusable de faire, pour se venger, une injuste, une illégitime invasion sur les droits & les libertés de la Nation entière ?

Et dans quelle vue toutes ces grandes extensions de sa prérogative, qui déchiroient, & démembroient toute la fabrique du Gouvernement, & qui épuisoient toute la force de son autorité ? Uniquement, pour soutenir Buckingham, Ministre très-impropre à des conjonctures si critiques, & pour faire la guerre à l'Espagne ; guerre, à toutes sortes d'égards, injuste, inutile, & sans la moindre apparence de succès.

Mais tout l'Univers tomba dans une étrange surprise, lorsqu'au milieu de ces circonstances, Charles, confondu dans toutes ses tentatives contre la Maison d'Autriche, mal avec ses propres Sujets, sans autres trésors que ceux qu'il avoit extorqués par les plus odieuses & les plus dangereuses voies, entreprit ridiculement, comme si la moitié de l'Europe, alors son ennemi, n'eût pas suffi pour exercer sa prouesse militaire, d'attaquer l'autre grand Empire de son voisinage, & s'engagea dans une double guerre contre deux Puissances, dont les intérêts, jusqu'alors, avoient paru si peu compatibles, qu'on les croioit incapables de s'accorder jamais dans leurs amitiés & dans leurs haines. On parle de sa rupture avec la France ; démarche des plus extraordinaires, & dont la cause ne l'est pas moins. Tous les Mémoires de quelque poids, étrangers & domestiques, attribuent cette guerre à Buckingham,

& lui donnent des motifs qui paroïtroient incroyables, si l'on connoissoit moins la violence & la témérité de son caractère.

Les trois grandes Monarchies de l'Europe étoient alors gouvernées par trois jeunes Princes, Philippe, Louis & Charles, qui étoient à peu près de même âge, & qui avoient résigné le Gouvernement d'eux-mêmes & de leur Empire à leurs créatures & leurs Ministres, Olivares, Richelieu & Buckingham. Le Peuple des trois Etats, que l'humeur tranquille & le génie étroit de leurs Princes auroient laissé vivre dans une profonde paix, étoit fortement agité par l'émulation & la jalousie des Ministres. Richelieu, sur-tout, d'un génie supérieur, incapable de repos, promettoit un siècle tumultueux, & faisoit prévoir de grandes révolutions dans toute l'Europe.

Ce grand Personnage, qui devoit néanmoins son élévation à la souplesse & l'intrigue, n'eut pas plutôt pris possession des rênes du Gouvernement, qu'on lui vit former à la fois trois projets d'une haute importance; de subjuguier les turbulentes inclinations des Grands, de réduire les Huguenots rebelles, & de réprimer le pouvoir insatiable de la Maison d'Autriche. Intrépide dans ses entreprises, implacable dans ses haines, prudent, actif, il n'y eut point d'opposition des Princes François, qui pût résister à sa vengeance, ni de cabale qui pût échapper à sa pénétration. Il sut tenir dans l'assujettissement son Souverain même, tandis qu'il exaltoit le Trône. La Nation, en perdant ses libertés, acquit, par la force de son administration, du savoir, de l'ordre, de la discipline & du renom. Ce génie de Gouvernement, confus & mal digéré, que la France partageoit en commun avec tous les autres Etats de l'Europe, Richelieu sut le changer en Monarchie simple; dans le même tems que l'incapacité de Buckingham animoit l'esprit libre des Communes à former en Angleterre un système régulier de liberté.

Quelque inégale que la comparaison soit réellement entre ces deux Ministres, Buckingham nourrissoit une vive jalousie contre Richelieu; une jalousie qui ne portoit point sur les rivalités de pouvoir & de politique, mais qui venoit d'une affaire de galanterie, où le Duc avoit autant de supériorité sur le Cardinal, qu'il lui étoit inférieur sur le reste.

CHARLES I.
1627.
Guerre avec
la France.

CHARLES I.

1627.

Lorsque Charles avoit épousé par procuration la Princesse Henriette, le Duc de Buckingham avoit été dépêché en France, pour faire honneur à la nôce roïale, & pour conduire la nouvelle Reine en Angleterre. La curiosité avoit attaché tous les yeux de la Cour Françoisë, sur un homme, qui avoit joui successivement d'une faveur sans bornes sous deux Monarques, & qui, d'une condition privée, étoit monté, dans sa premiere jeunesse, au Gouvernement absolu de trois Roïaumes. La beauté extraordinaire de sa figure, les graces de ses manieres, la splendeur de son train, la finesse de son goût dans les Fêtes, répondirent à la prévention qu'on avoit conçue en sa faveur. Son affabilité, son enjouement, le faste de la dépense, augmentèrent encore l'admiration générale. Les affaires étant déjà concertées, tout le tems fut donné au plaisir; & pendant ces agréables scenes, au milieu d'une Nation vive & gaie, le Duc se trouva dans une situation où toutes ses qualités naturelles devoient le faire exceller. Mais le succès, qu'il eut à Paris, fut aussi fatal que son ancienne disgrâce à Madrid. Les caresses de la Cour lui inspirèrent l'audace, d'adresser ses soins ambitieux à la Reine même, & les apparences du mérite firent quelque impression sur un cœur, qui n'étoit pas sans disposition pour la tendresse. Du moins, cet attachement de l'ame, qui couvrait tant de dangers sous une délicieuse surface, semble avoir été souffert par la Princesse; & le Duc emporta des idées si flatteuses, qu'après son départ, il retourna secrètement à Paris, sous quelque prétexte; & s'étant présenté chez la Reine, il fut congédié avec un reproche, qui ressembloit moins à la colere qu'à la bonté.

Richelieu fut bientôt informé de cette correspondance. On prétend que la vigilance de ce Ministre fut ici poussée par la jalousie. La politique, ou la vanité, lui avoit fait hasarder aussi d'adresser ses vœux à la Reine. Mais un Prêtre, d'un âge au-dessus du moien, d'un caractère sérieux, & livré aux plus vastes plans de l'ambition ou de la vangeance, étoit un adversaire fort inégal, dans un démêlé avec un jeune Courtisan, qui ne respiroit que la galanterie & la gaieté. Le chagrin du Cardinal lui fit tourner ses efforts à ruiner les amoureux projets de son Rival. Pendant que le Duc faisoit ses préparatifs pour une nouvelle Ambassade à Paris, il reçut un Courier de Louis, qui

qui lui interdisoit le voïage. Dans le transport d'une passion romanesque, il jura « qu'il verroit la Reine, en dépit de tout le pouvoir de France ; » & de ce moment, il prit la résolution d'obliger son Maître à rompre avec cette Couronne.

CHARLES I.

1627.

Il tira d'abord avantage de quelques différends, excités par les Domestiques de la Reine d'Angleterre, pour engager Charles, contre un article formel du Traité de mariage, à congédier à la fois tout ce qu'elle avoit de François à son service. Il excita les Vaisseaux de guerre & les Armateurs Anglois, à se saisir de plusieurs Vaisseaux qui appartenoient aux Marchands de France; & par une prompte Sentence de l'Amirauté, il les fit déclarer de bonne prise. Mais, voyant que ces injures ne produisoient que des représentations & des Ambassades, ou des repréfailles au plus, il résolut de seconder les intrigues du Duc de Soubise, & d'entreprendre en même-tems une expédition militaire contre cette Nation.

Soubise, Chef de la Faction Huguenote, avec le Duc de Rohan, son frere, se trouvoit alors à Londres, & sollicitoit fortement la protection de Charles pour les Religionnaires opprimés. Il représentoit qu'après la réduction de la Rochelle par les Flottes combinées de l'Angleterre & de la Hollande, après la paix conclue par la médiation de Charles, l'ambitieux Cardinal méditoit encore la destruction des Huguenots, qu'il faisoit, dans toutes les Provinces de France, des préparatifs secrets pour la suppression totale de leur Religion; qu'on bâtissoit des Forts, dans la vûe de brider la Rochelle, Boulevard des Protestans; que les Réformés de France jettoient les yeux sur Charles, comme le chef de leur Foi, & le regardoient comme un Prince engagé par l'intérêt & l'inclination à les soutenir: qu'aussi long-tems que leur Parti subsisteroit, Charles pouvoit faire le même fond sur leur obéissance, que sur celle de ses Sujets; mais que si leurs privilèges leur étoient une fois ravis, le pouvoir de la France, délivré de cet obstacle, devindroit bientôt formidable pour l'Angleterre & pour les Nations voisines.

Quoiqu'apparemment Charles eût peu d'affection pour les Huguenots, qui avoient tant de ressemblance avec les Puritains, par la discipline & le culte, la Religion & la politi-

Tome I.

E c

CHARLES I.

1627.

9 de Juillet

Expédition
à l'Isle de Rhé

28 Août.

que, il ne put résister à des argumens, fortifiés des sollicitations de son Favori. Il fit armer une Flotte de cent voiles, avec sept mille hommes d'embarquement, pour faire une invasion en France; & le commandement de ces forces fut confié au Duc de Buckingham, qui ignoroit également le service de Terre & de Mer. La Flotte se fit voir devant la Rochelle; mais les mesures du Duc étoient si mal concertées, que les habitans de cette Ville fermerent leurs portes, & refuserent d'admettre des Alliés, qui ne les avoient pas informés de leur arrivée. Toutes ses opérations militaires ne firent pas moins éclater son inexpérience & son incapacité. Au lieu d'attaquer Oleron, Isle fertile & peu défendue, il prit sa route vers celle de Rhé, qui étoit bien fortifiée & défendue par une bonne garnison. Après avoir débarqué ses troupes, avec quelque perte, il ne suivit pas sa résolution; & donnant cinq jours de répit, à Thoiras, Gouverneur François, il lui laissa le tems d'approvisionner Saint Martin pour un Siège. Il laissa, derrière lui, le petit Fort de Prie, qu'il pouvoit d'abord emporter sans résistance. Quoique résolu d'affamer la Ville de Saint Martin, il garda négligemment la Mer, & consentit même qu'on y introduisit des vivres & des munitions. Enfin, désespérant de la prendre par famine, il l'attaqua sans avoir ouvert la brèche, & la vie de ses soldats fut témérairement prodiguée. Lorsque les Troupes Françaises, dérobant leur route en petites divisions, furent débarquées à Prie, ce même Fort qu'il avoit eu l'imprudence de négliger, il pensa fort prudemment à la retraite: il la fit avec si peu de conduite, qu'elle fut peu différente d'une entière déroute. Il fut le dernier de toute l'Armée, qui se rembarqua; & tournant ses voiles vers l'Angleterre, après avoir perdu les deux tiers de ses Troupes, il y arriva, deshonoré dans ses deux qualités d'Amiral & de Général, n'apportant avec lui que l'honneur vulgaire du courage & de la bravoure personnelle.

Le Duc de Rohan, qui avoit pris les armes aussitôt que Buckingham avoit paru sur la Côte, ne fit que mettre au grand jour le dangereux esprit de sa Secte, sans être capable de causer le moindre mal. Les Habitans de la Rochelle: qui

s'étoient enfin laissés persuader de se joindre aux Anglois, hâterent la vangeance de leur Maître, épuisèrent leurs provisions par celles qu'ils fournirent à leurs Alliés, & se virent immédiatement menacés d'un Siège. Tels furent les fruits de l'expédition de Buckingham contre la France.

CHARLES II
1627.

Un Peuple, plus porté à la soumission que les Anglois, auroit donné des marques de mécontentement, après cette multitude de violences & de désastres. Leurs libertés leur étoient comme ravies. Ils se voioient extorquer des taxes, qui bleffoient toutes leurs Loix. Leur Commerce, qui avoit reçu de rudes atteintes de la guerre d'Espagne, étoit tout - à - fait anéanti par celle de France. Cette gloire militaire, qui leur avoit été transmise par leurs Ancêtres, recevoit une douloureuse tache, de deux Expéditions malheureuses & mal conduites. A peine se trouvoit-il une Famille illustre, qui n'eût à pleurer la perte d'un Fils ou d'un Frere, par l'une ou l'autre de ces deux disgraces. On appréhendoit des malheurs encore plus terribles, d'une guerre avec deux puissantes Monarchies, jointe aux désordres intérieurs qui faisoient gémir la Nation; & l'on regardoit comme l'unique source de tous ces maux, l'obstination de Charles à suivre les conseils de Buckingham, d'un homme à qui, ni sa naissance, ni son âge, ni ses services ou son mérite, ne donnoient aucun droit à cette confiance sans bornes qu'on avoit pour lui. Se voir sacrifié à l'intérêt, à la politique, à l'ambition des Grands, est le partage si commun du Peuple, qu'il paroîtroit déraisonnable de s'en plaindre: mais devenir la victime des galanteries frivoles d'un Favori, & de ses puériles caprices, c'est ce qui sembloit mériter la plus vive indignation.

1628.
§ 11.

Dans cette conjoncture, on s'imagine sans peine que le Roi & le Duc ne craignoient rien plus que l'Assemblée d'un Parlement: mais ils avoient eu la vue si courte dans leurs audacieuses résolutions, qu'ils se virent réduits à la nécessité absolue d'embrasser cette ressource. Les sommes levées, ou plutôt extorquées, sous le prétexte de la prérogative, étoient venues avec tant de lenteur; avoient laissé une humeur si chagrine à la Nation, qu'il paroissoit dangereux de recourir à la

Troisième
Parlem. nt.
17 Mars

E e ij

même voie. On se flatta que la nécessité, indispensable d'un subside seroit oublier aux Communes toutes les injures passées, & qu'ayant éprouvé les fâcheux effets de leur obstination, elles pourroient s'assembler dans la résolution de porter un peu plus loin la complaisance. Ce fut pour les adoucir, que, par l'avis du Chevalier Robert Cotton, on concerta que le Duc de Buckingham seroit le premier qui proposeroit, au Conseil, la convocation d'une nouvelle Assemblée. Il s'attendoit, qu'après s'être fait un mérite de cette nature, toutes les anciennes fautes seroient oubliées ou pardonnées, & qu'au lieu de passer pour un Tyran & pour un Oppresseur, il seroit regardé comme le plus zélé Partisan de la Nation.

Les vues des Chefs populaires étoient beaucoup plus judicieuses & plus profondes. Lorsque la Chambre-Basse fut assemblée, il parut que tous les Membres avoient le même esprit d'indépendance que leurs Prédécesseurs, & qu'ils étoient si bien partagés de la fortune, que leurs richesses, calculées ensemble, étoient trois fois au dessus de celles de la Chambre des Pairs. Ils représentoient des Bourgs & des Comtés, aigris, enflammés, autant qu'ils étoient, par la violence ouverte de leurs libertés. Plusieurs des Membres-mêmes s'étoient vus jeter en prison, & n'avoient pas peu souffert de la conduite arbitraire de la Cour. Cependant toutes ces considérations, qui étoient capables de les porter à quelque résolution violente, ne les empêchèrent point de commencer la Session avec beaucoup de modération & de décence. Ils considéroient que le Roi élevé dans le mépris de leurs privilèges, & dégoûté des Assemblées populaires, n'attendoit peut-être qu'un prétexte pour rompre avec eux, & saisisoit la première occasion, qui lui seroit offerte par la précipitation ou l'emportement de quelque Membre. Il leur avoit déclaré nettement, dans sa première Harangue, « que s'ils ne faisoient pas leur » devoir, en contribuant aux besoins de l'Etat, il se croiroit » obligé, par les loix de sa conscience, d'employer d'autres » moyens, que le Ciel avoit mis entre ses mains, pour sauver ce que la folie de quelques Particuliers pouvoit mettre » en danger. Ne prenez point ce langage pour une menace,

« avoit ajouté le Roi ; car il seroit indigne de moi , de me-
 « nacer d'autres que mes égaux : mais c'est un avertissement ,
 « de la part de celui qui , par nature & par devoir , est chargé
 « de votre conservation & de votre prospérité. » Le Lord Garde
 du grand Sceau , par l'ordre de Sa Majesté , avoit continué dans
 ces termes : « Sa Majesté a choisi cette voie Parlementaire ,
 « comme elle vous l'a déclaré , non comme la seule , mais
 « comme la plus convenable ; non parce quelle n'en a point
 « d'autre , mais parce que c'est celle qui s'accorde le mieux
 « avec la bonté de ses dispositions , comme avec le désir &
 « le bien de ses Sujets. Si celle-ci est différée , la nécessité
 « & l'épée de l'Ennemi en peuvent ouvrir d'autres. Souve-
 « nez-vous de l'avertissement de Sa Majesté ; je vous le dis ,
 « souvenez - vous en. » Des maximes si peu déguisées firent
 prévoir aux Communes , qu'au moindre sujet de plainte , le
 Roi , non - seulement romproit l'Assemblée , mais ensuite
 se croiroit autorisé à violer , plus ouvertement encore , tou-
 tes les anciennes formes de la Constitution. Alors , quel autre
 remède qu'un soulèvement & une guerre civile , dont l'is-
 sue seroit fort incertaine , & qui dans toutes les suppositions
 ne pouvoit être qu'infiniment pernicieuse à l'Angleterre ? Pour
 corriger les dernier abus de l'Administration , il falloit quelques
 nouvelles Loix , qui ne pouvoient manquer de paroître du-
 res à un Prince si jaloux de ses prérogatives : la décence &
 la modération étoient donc nécessaires , pour tempérer la ri-
 gueur dont ils ne pouvoient se dispenser dans leurs résolu-
 tions ; & rien ne peut donner une plus haute idée de l'ha-
 bileté de ceux qui servoient de guides à l'Assemblée , & du
 poids qu'ils y avoient acquis , que le plan & l'exécution d'u-
 ne conduite si judicieuse & si difficile.

Cependant la décence qu'ils s'étoient prescrite , & qu'ils
 avoient recommandée aux autres Membres , ne les empêcha
 point de faire les plus hautes & les plus vigoureuses plaintes ,
 des souffrances que la Nation avoit nouvellement essuies.
 Le Chevalier Seymour dit : « Cette Assemblée est le grand
 « Conseil du Roïaume. Ici sans doute , si ce n'est pas seule-
 « ment ici , Sa Majesté peut considérer , comme dans un miroir ,
 « l'état du Roïaume. Nous sommes appelés ici par ses Lettres ,

CHARLES I.
1628.

pour lui donner de fideles confeils , tels qu'ils puiſſent s'ac-
 corder avec ſon honneur ; & nous devons le faire ſans flat-
 terie. Nous ſommes députés ici par le Peuple , pour le déli-
 vrer de ſes ſouffrances ; & nous devons le faire ſans crainte.
 N'imitons pas ces Juges de Cambyſe , qui ſe voiant deman-
 der leur approbation par le Prince , pour quelques meſures
 illégitimés , répondirent qu'il y avoit à la vérité une Loi
 écrite , mais que les Rois de Perſe pouvoient ne conſulter
 que leur volonté & leur bon plaisir : baſſe flatterie , qui mé-
 rite plus notre cenſure que notre imitation. La flatterie , com-
 me la crainte , ôte le jugement. Pour moi , j'éviterai l'une
 & l'autre ; & je déclarerai mes ſentimens avec autant de
 reſpect que perſonne , pour ſa Maieſté , mais ſans négliger
 l'intérêt public.

Comment pourrions-nous exprimer nos affections , ſi nous
 conſervions nos craintes ? Comment parlerons-nous de don-
 ner , avant que de ſavoir ſi nous avons quelque choſe à don-
 ner ? Car ſi Sa Maieſté peut ſe laiſſer perſuader de prendre
 ce qu'Elle veut , qu'eſt-il beſoin de donner ?

Que nous l'aïons éprouvé , c'eſt ce qui paroît dans le lo-
 gement des Soldats par billets , pratique de nul avantage
 pour le ſervice du Roi , & très-onéreuſe pour la Nation ;
 dans l'emprifonnement de pluſieurs perſonnes d'honneur ,
 pour avoir reſuſé le prêt ; tandis que , ſi la crainte leur eût
 fait tenir une autre conduite , ils n'auroient pas été moins
 blâmables que les auteurs de cette oppreſſive impoſition.
 Pour autorifer ces procédés , n'a-t-on pas prêché , ou plutôt
 babillé (b) en chaire , que tout ce que nous poſſédons ap-
 partient au Roi de droit divin ? Mais lorsque des Prédica-
 teurs oublient leur vocation , & deviennent d'ignorans Hom-
 mes-d'Etat , nous voïons avec quelle facilité ils changent
 une bonne conſcience pour un Evêché.

Ce n'eſt pas être bon ſujet , je dois l'avouer , que de ne pas
 être diſpoſé à perdre la vie avec les biens , lorsque ce
 ſacrifice peut être utile aux intérêts de ſon Souverain & au
 bien public. Mais ce n'eſt pas être bon ſujet , c'eſt être

(a) On ſ'attache , dans ces importants | qu'il eſt poſſible.
 diſcours , à traduire auſſi littéralement

„ esclave , que de se laisser prendre son bien contre la vo-
 „ lonte , & ravir sa liberté , contre les Loix du Roïaume. En CHARLES I.
1628.
 „ nous opposant à ces entreprises , nous ne ferons que marcher
 „ sur les traces de nos Ancêtres , qui n'en préféreroient pas
 „ moins le bien public à leur intérêt particulier , & même à
 „ leurs propres vies. Ce seroit faire tort à nous mêmes , à nos
 „ Descendans , à nos consciences , que de nous relâcher sur
 „ ces principes & ces prétensions.

„ Entre les usages des anciens Romains , dit le Chevalier
 „ Robert Philips , je lis , qu'une fois l'année ils célébroient une
 „ Fête solennelle , pendant laquelle leurs Esclaves avoient ,
 „ sans exception , la liberté de dire tout ce qu'il leur plaisoit ,
 „ pour soulager leurs cœurs affligés ; & qu'à la fin de la Fête ,
 „ chacun d'eux retournoit à l'office de sa servitude. Cette insti-
 „ tution peut , avec quelque différence , passer pour une assez fi-
 „ dele peinture de notre condition présente. Après la révolu-
 „ tion de quelques tems & les pénibles souffrances de plusieurs
 „ violentes oppressions , nous avons enfin , comme ces Esclaves
 „ Romains , obtenu pour un jour , quelque liberté de parler.
 „ Mais je compte que désormais nous ne serons point Esclaves ;
 „ car nous sommes nés libres. Cependant mon cœur saigne à
 „ se rappeler , ma langue vacille à prononcer , sous combien
 „ de nouveaux fardeaux illégitimes nos biens & nos person-
 „ nes ont gémi. Je réduis à deux chefs , les souffrances dont
 „ nous sommes oppressés ; Actes de pouvoir , contre la Loi ;
 „ Jugemens des Gens de robbe , contre notre liberté. „

Il rapporta trois Jugemens contraires aux Loix , portés de son tems ; celui par lequel tous les Ecoïsois , nés depuis l'accession de Jacques , étoient admis à tous les privilèges des Sujets Anglois ; celui qui avoit justifié les nouvelles impositions ; & le dernier , qui autorisoit les emprisonnemens arbitraires ; après quoi , il continua dans ces termes.

„ Je puis vivre , quoi qu'on mette , pour vivre avec moi ,
 „ quelqu'un qui n'a pas ce droit ; je puis vivre , quicque
 „ chargé de plus d'impositions que je n'en porte à présent :
 „ mais voir ravir ma liberté , qui est l'ame de ma vie , me
 „ voir enfermé dans une prison , sans secours du côté de la
 „ Loi , & m'y voir condamné par Sentence O mes im-

CHARLES I.

1628.

„ prudents Ancêtres ! O mes insensés Devanciers ! Avoir
 „ pourvu avec tant de soin à la possession tranquille de nos
 „ Terres & des libertés du Parlement, & négligé en même
 „ tems, nos libertés personnelles ! Nous laisser dans une prison,
 „ sans terme, & sans secours, ou sans remède ! Si c'est ce
 „ qu'on nomme Loi, pourquoi parler de nos libertés ? Pour-
 „ quoi nous donner la peine de disputer sur la Constitution,
 „ les franchises, la propriété des biens, & sur d'autres points
 „ de même nature ? Qu'est-ce qu'on peut dire à soi, si ce n'est
 „ la liberté de sa personne ?

„ Je suis las de rebattre tous ces points. Ainsi je conclus à
 „ l'élection d'un Comité, qui soit chargé de former une
 „ Adresse à sa Majesté, pour demander du remède à toutes nos
 „ oppressions. Cette demande, après lecture, examen & appro-
 „ bation, sera présentée au Roi, dont nous n'avons aucune
 „ raison de douter qu'avec des desirs si raisonnables, des in-
 „ tentions si loiales, & des égards si respectueux, nous n'ob-
 „ tenions une réponse favorable. Nous ne devons pas craindre
 „ non plus, que cette Assemblée soit le Parlement critique,
 „ comme on a voulu l'insinuer, ou que notre demande ouvre
 „ la porte au désordre. Assurons-nous, au contraire, d'un heu-
 „ reux succès. Alors le Roi, qui nous appelle son Grand
 „ Conseil, trouvera dans nous son vrai Conseil, & nous re-
 „ connoîtra pour son bon Conseil.

Le Chevalier Thoms Wentworth donna une nouvelle
 force aux mêmes idées. Après quelques mots sur les Auteurs
 des projets & sur les mauvais Ministres d'Etat : “ ce sont ces
 „ gens-là, continua-t-il, qui ont introduit un Conseil privé ;
 „ ruinant, du même coup, toutes les sphères de l'ancien
 „ Gouvernement, détruisant toute liberté, nous jettant en
 „ prison sans admettre de cautionnement. Ils nous ont ravi...
 „ que dirai-je ? réellement, que nous ont-ils laissé ? En extir-
 „ pant les racines de la propriété, ils nous ont ravi jusqu'aux
 „ moïens d'accorder des subsides au Roi, & de mériter ses
 „ bonnes grâces, par des témoignages volontaires de notre
 „ respect & de notre attachement pour lui.

„ Je veux donner tous mes soins à la réparation de tant de
 „ brèches & proposer un remède pour tant de maladies. Le

mal

„ mal du Roi & du Peuple vient d'une même cause ; c'est par
 „ un même remède qu'il doit être guéri. Nous devons défendre ,
 „ quoi ? des choses nouvelles ? Non : nos anciennes , nos
 „ légitimes , nos vitales libertés , en fortifiant les Loix établies
 „ par nos Ancêtres , en y mettant un sceau que les esprits
 „ licentieux n'osent jamais rompre. Et craignons-nous que
 „ cette voie puisse conduire à la rupture du Parlement ? Non.
 „ Nos desirs sont modestes , justes & modérés. Je parle , à la
 „ fois , pour l'intérêt du Roi & du Peuple. Si nous ne jouissons
 „ point de nos droits , il nous sera impossible de le secourir.
 „ Ne doutons jamais , par conséquent , d'être reçus favorablement de sa bonté.

CHARLES I.

1628.

Ces dispositions furent embrassées unanimement par toute la Chambre. Les partisans mêmes de la Cour ne firent valoir , en faveur des dernières mesures , que la nécessité à laquelle le Roi seroit réduit , par l'obstination de l'Assemblée. Ainsi l'on passa sans opposition , un Bill contre les emprisonnemens arbitraires , & contre les prêts forcés ; & l'esprit de liberté aiant obtenu quelque satisfaction , par l'avantage de s'être exercé , les messages réitérés du Roi , qui pressoit pour le subside , furent reçus avec plus de complaisance. On lui accorda cinq subsides , dont il se déclara content , quoique ce secours fût fort au dessous de ses besoins. Le Secrétaire Cooke parla aussi de l'approbation que le Duc de Buckingham donnoit à cette résolution ; mais le nom du Sujet , joint à celui du Souverain , fut mal reçu de la Chambre. Quoique mécontente de la conduite du Roi , elle parut plus jalouse de son honneur , que sa confiance défordonnée pour le Duc ne lui permettoit de l'être lui-même.

Le Bill du subside n'aïant pas encore reçu la force de Loi , les Communes résolurent d'employer l'intervalle à fixer des barrières fermes , pour la conservation de leurs droits & de leurs libertés , dont la violation étoit si récente. Elles savoient que leurs seuls suffrages , qui déclaroient l'illégitimité des mesures précédentes , n'avoient pas d'eux-mêmes assez d'autorité pour mettre la Constitution à couvert de toutes les invasions futures. Les Actes , qu'elles pouvoient faire dans cette vue , demandoient le sceau de toute la Législature : elles formerent

Tome I.

F f

CHALLES.

1628.

un Comité, pour dresser le plan d'une Loi si importante. Charles, en réunissant dans un même effort toutes les dangereuses & oppressives prétentions de sa prérogative, les avoit exposées au hazard d'une sérieuse attaque ; &, par une vue plus proche des conséquences qu'elles pouvoient produire, il avoit indiscrettement réveillé le génie indépendant des Communes. Les prêts forcés, les bienveillances, les taxes sans l'aveu du Parlement, les emprisonnemens arbitraires, le logement des Soldats par billets, la Loi martiale, étoient les torts qui causoient des plaintes ; & c'étoit contre de si grands maux qu'il falloit un éternel remède.

PÉTITION
DE DROIT.

Les Communes ne prétendoient pas, disoient-elles, à des pouvoirs ou des privilèges extraordinaires : leurs vues se bornoient à la conservation de ceux qu'elles avoient reçus de leurs Ancêtres. Elles résolurent de donner, à leur Aête le nom de *Pétition ou Requête de Droit* ; comme renfermant une confirmation, ou une explication de l'ancienne Constitution, sans aucun préjudice de la prérogative royale, & sans aucun projet d'acquiescer de nouvelles libertés.

Pendant que le Comité s'occupoit à donner une forme à la Pétition de Droit, les Partisans des deux Intérêts, dans la Chambre & dans toute la Nation, se livroient à des disputes sur un Bill, qui devoit, suivant toutes les apparences, former une mémorable Epoque dans l'Histoire du Gouvernement Anglois.

Pour se persuader, disoient les Partisans des Communes, que les Statuts, sur lesquels la liberté Angloise est établie, n'ont jamais été hors d'usage il suffit de considérer que les Anglois ont toujours été libres, toujours gouvernés par la Loi, & par une Constitution limitée. Les Privilèges, sur tout ceux qui sont fondés sur la grande Charte, doivent toujours conserver leur force, parce qu'ils viennent d'une source dont l'autorité dure toujours, & doit être regardée dans tous les siècles comme le Contrat le plus sacré entre le Roi & le Peuple. Cette Charte étoit si respectée de nos généreux Ancêtres, qu'ils en firent renouveler trente fois la confirmation, & qu'ils l'appuierent même d'une Loi, qui paroît impraticable dans l'exécution: ils établirent, " que tout Statut por-

„té à l'avenir, qui contrediroit quelque article de la grande
 „Charte, n'auroit jamais aucune sorte de force ou de validité». CHARTERS I.
1628.
 Mais à l'égard de cet important article, qui met à couvrir la
 liberté personnelle, loin d'avoir jamais pensé à l'affaiblir par
 quelque atteinte légale, ils le fortifièrent par six autres Sta-
 tuts différens, pour le mettre hors de dispute & de doute, Si,
 dans la pratique, il a souvent été violé, jamais les abus ne
 peuvent prendre la place des regles, & jamais un Droit, ou
 un pouvoir légal, ne peut venir d'une injure ou d'une injus-
 tice. D'ailleurs le titre des Sujets, à la liberté de leurs per-
 sonnes, n'est pas seulement fondé sur des Loix anciennes,
 & par conséquent sacrées; il est confirmé par toute l'anal-
 ogie du Gouvernement & de la Constitution. Une Monarchie
 libre, dont tous les Sujets seroient esclaves, est une manifeste
 contradiction; & lorsque les Loix assignent des Privilèges
 aux différens ordres d'un Etat, il faut qu'elles assurent aussi
 l'indépendance de tous les Membres. S'il y avoit quelque
 différence à faire sur ce point, il vaudroit mieux que la vie &
 la propriété des biens fussent abandonnées à la volonté arbi-
 traire du Prince; & le danger seroit moins grand pour les
 Loix & les Privilèges du Peuple. Priver de la vie un Parti-
 culier, qui n'est pas condamné par des voies légales, est un
 acte de tyrannie si méchant, qu'il doit, à la fois, choquer
 l'humanité naturelle des Princes, & répandre une juste allar-
 me dans tout le corps de l'Etat. Confisquer la fortune d'un
 Sujet, non-seulement emporte l'idée d'une très-atroce vio-
 lence, mais jette sur le Monarque une tache si noire de rappar-
 cité & d'avarice, qu'on en voit peu d'exemples dans les Gou-
 vernemens civilisés. Or l'emprisonnement, quoiqu'il frappe
 moins, n'est pas une punition moins sévère; l'ame la plus
 ferme & la plus indépendante sera consternée par l'humilia-
 tion & le silence d'une longue prison. Ainsi le pouvoir d'em-
 prisonner, étant le plus naturel & le plus puissant instrument
 du Gouvernement arbitraire, doit être absolument retran-
 ché d'un Gouvernement libre & légal.

Les Partisans de la Cour raisoionnoient différemment. La
 vraie regle de Gouvernement, disoient-ils, est celle dont le
 Peuple s'est formé une si longue habitude, que la soumission

CHARLES I.

1628.

& l'obéissance lui sont devenues comme naturelles : une pratique, qui a toujours frappé ses sens, & dont les exemples lui sont familiers, a sur lui une toute autre force, que des maximes tirées de Chartres poudreuses & de Statuts surannés, En vain nos Jurisconsultes établissent en principe, qu'un Statut ne peut jamais être abrogé par un usage opposé, & demande d'être expressément révoqué par un Statut contraire : en voulant nous faire admettre un axiôme, particulier à la Jurisprudence Angloise, ils violent les principes de la nature les mieux établis ; & par une conséquence nécessaire, ils mettent la raison en contradiction avec la Loi même, qu'ils représentent si inviolable & si sacrée. Une Loi, pour être de quelque autorité, doit venir d'une Législature à laquelle on ne puisse refuser le droit de l'avoir portée : & d'où toutes les Législatures tirent-elles leur droit, si ce n'est d'un long usage & d'une pratique bien établie ? S'il se trouve qu'un Statut contraire au bien public ait passé dans les formes ordinaires, soit par la violence des factions, soit par l'expérience des Sénats & des Princes, il ne peut être abrogé plus efficacement, que par une suite d'exemples contraires, qui prouvent que d'un consentement général, on l'a mis tacitement à l'écart, comme incommode ou nuisible. Tel est le cas de tous ces Statuts, portés dans des tems tumultueux, pour resserrer la Prérogative royale, & pour rallentir le Souverain dans l'exécution des Loix, & dans la protection qu'il doit au Public. Mais de toutes les branches de la Prérogative, la plus nécessaire à conserver est celle qui regarde le pouvoir de l'emprisonnement. Dans tous les Corps politiques, il s'élève souvent des factions & des mécontentemens, qui en font comme les maladies ; & pendant la durée de ces désordres, c'est uniquement par le salutaire exercice du pouvoir à discrétion, que les révoltes & les guerres civiles peuvent être prévenues. Borner ce pouvoir, c'est détruire la nature ; l'abroger entièrement, c'est ce qui n'est guere possible, & ce qui ne peut même être tenté sans un éminent danger pour le Public. Jamais, dans les plus grandes convulsions d'un Etat, la prudence & le devoir ne permettront au Magistrat Supérieur de l'abandonner à sa perte, tandis qu'il lui restera un remède à tenter, quelque irrégulier qu'il

puisse être : cependant , si , par égard pour le bien public , il exerce alors quelque pouvoir condamné par un Statut formel & récent , avec quelle avidité , dans ces tems de danger , les Chefs d'une faëtion n'embrasseront-ils pas un prétexte de cette nature , pour jeter sur le Gouvernement l'imputation de tyrannie & de despotisme ? S'il étoit absolument nécessaire de prendre parti sur l'alternative , il paroît certain que l'état de la société humaine seroit beaucoup moins sûr sans Gouvernement , que sans liberté.

CHARLES I.
1628.

Ceux , qui voudront raisonner impartialement , trouveront que de part & d'autre le sujet a ses difficultés. Si l'on établit une Loi étroite & générale contre les emprisonnemens arbitraires , il se trouvera que dans les tems de trouble & de factions , le Gouvernement ne pourra se conduire que par des suspensions passageres de la Loi ; & c'est un expédient auquel on ne pensa point dans le siècle de Charles. Les Assemblées du Parlement étoient trop précaires , & leurs déterminations pouvoient être trop leptes , pour remédier aux cas d'une pressante nécessité : & l'on ne concevoit point , alors , que l'autorité de ces Assemblées pût jamais devenir si souveraine , que le Prince même fût toujours obligé de s'y conformer , & qu'il n'eût jamais occasion de se garder de leurs entreprises , comme de celles de ses Sujets.

Quoique la Chambre-Haute ne fût pas insensible aux raisons qu'on faisoit valoir en faveur des Communes , les argumens favorables à la Couronne lui parurent les plus forts & les plus convainquans. Il semble que dans une conjoncture si délicate , cette Chambre tint , sur l'essentiel , une conduite raisonnable & modérée ; & si son inclination , comme il étoit naturel , la faisoit un peu trop pencher du côté de la Monarchie , elle fut toujours fort éloignée de vouloir sacrifier , à la volonté arbitraire , les libertés & les privilèges de la Nation. Ashley , Avocat du Roi , aiant établi , devant les Pairs , que le Roi devoit quelquefois gouverner par des Actes d'Etat , comme par les Loix , cette assertion fut si mal reçue , qu'il fut jetté immédiatement en prison , d'où il ne sortit qu'après s'être retraité. Les Pairs , néanmoins , dans la crainte que les demandes des Communes ne fussent portées trop loin , pre-

CHARTES I.

1628.

posèrent un plan de Pétition plus modéré, qu'ils recommandèrent aux délibérations de la Chambre - Basse. Il consistoit simplement dans une déclaration générale que la grande Charte, & les six Statuts qu'on en regardoit comme l'explication, conservoient leur force, dans toute sorte de sens; qu'en conséquence de cette Charte & de ces Statuts, & suivant les anciennes Loix & Coutumes du Roïaume, tout Sujet libre avoit la propriété fonciere de ses biens, & la liberté fondamentale de sa personne; que cette propriété & cette liberté étoient actuellement aussi entieres, que dans aucun période du Gouvernement Anglois; que dans tous les cas communs, la Loi commune devoit être la regle générale; & " que dans ceux, où, pour la sûreté de la Personne roïale, pour l'intérêt, général de son Peuple, ou pour la tranquillité du Gouvernement, le Roi, par raisons d'Etat, croiroit avoir de justes causes d'emprisonner ou de restreindre quelque Sujet, on le supplioit de déclarer, avec une bonté digne du Chef de l'Etat, que dans un tems convenable, il se croiroit obligé, par inclination & par devoir, à faire connoître la cause de l'emprisonnement ou de la restrainte générale ou particulière; & qu'après l'avoir expliquée, il abandonneroit immédiatement le Procès & le Jugement du Prisonnier, à la Loi commune du Païs.

Abbot, qui occupoit toujours le Siège de Cantorbery, fut chargé, par les Seigneurs, de recommander, dans une Conférence, ce plan de Pétition à la Chambre des Communes. Mais les principes de ce Prélat étoient assez connus, pour faire prévoir qu'il ne mettroit pas beaucoup de chaleur dans ses instances; & la Chambre-Basse étoit pleinement convaincue, que les Déclarations générales ne signifioient rien, & que la dernière clause laissoit leurs libertés dans un état pire que jamais. Aussi continuèrent-elles, avec un grand zèle, à former le modele d'une Pétition, qui devoit être conçue en termes plus précis, & plus favorables à la liberté.

Il n'étoit pas difficile, au Roi, de voir les conséquences de ces opérations. Quoique dès le commencement de la Session, il eût offert de consentir à toute Loi qui concerneroit la sûreté des droits & des libertés du Peuple, il ne s'étoit pas

attendu à des incursions de cette nature sur ce qu'il considé-
roit comme ses prérogatives. Ainsi pour détourner les Com-
munes de leurs intentions, il les fit presser par un Message,
» de lui faire connoître nettement quelle confiance elles pre-
» noient à sa parole roïale en faveur de leurs libertés ; parole
» qu'il avoit réitéré plusieurs fois, sur tout par le discours que
» le Lord Garde du Sceau avoit fait en sa présence. Si leur
confiance étoit telle qu'il se persuadoit, il répétoit que sa
parole seroit réellement & roïalement remplie.

Le Secrétaire Cooke, chargé de cette Commission, après
quelque préambule, suivit d'une sorte d'apologie pour les
excès précédens, continua dans ces termes : " lorsque les res-
sources ont manqué à Sa Majesté, qui étoit un jeune Roi,
» & nouvellement en possession d'une Couronne qu'il trou-
» voit engagée dans une guerre, à quoi pouvoir-on s'atten-
» dre, dans une nécessité si pressante ? Sa Majesté a convoqué
ce Parlement, pour réparer la brèche ; Sa Majesté nous assu-
» re que nous n'aurons plus les mêmes sujets de plainte ; elle
» nous assure que les Loix seront établies. Que pouvons-nous
» désirer de plus ? L'importance est de pourvoir à notre pos-
» térité, & de prévenir les mêmes entreprises pour l'avenir.
» Les Loix n'y avoient-elles pas pourvu de même, avant
» nous ? Ferons-nous plus qu'elles ? Notre situation actuelle
» est sur les limites, entre la liberté du Sujet & la préroga-
» tive du Roi : j'espère que nous ne prétendrons point mettre
» l'avantage de notre côté, au préjudice de ses intérêts. Je ne
» veux pas pénétrer dans l'avenir ; cependant je juge que
» dans une telle prétention, nous trouverons des obstacles
» de la part du Roi, peut-être même de celle des Pairs.
» Pour moi, la qualité de Conseiller de Sa Majesté ne fera
» pas sortir de ma bouche une opinion, que je ne sois prêt
» d'avouer & de justifier ouvertement, ici, comme dans la
» Salle du Conseil. Notre dessein, dans cette nécessité, est-
» il de nous démenier pour obtenir une meilleure condition,
» une plus grande liberté, que celle dont nos Peres ont joui,
» & pour rendre celle de la Couronne pire que jamais ? Je
» n'ose conseiller, à Sa Majesté, de se prêter à de telles
» vues. Tout ce que nous désirons à présent, si ce n'est pas

CHARLES I.

1628.

„ de l'innovation, est contenu dans ces Actes & ces Statuts ;
 „ ce que nous y ajouterons, est une diminution pour le pou-
 „ voir du Roi, & une augmentation pour le nôtre. Nous
 „ avons à faire à un sage & vaillant Prince, qui a dans la
 „ main une épée pour notre bien ; mais ce bien, comment,
 „ nous le procurer sans pouvoir ? Ne croïez pas que par des
 „ débats Parlementaires, ou même par des clauses & des Sta-
 „ tuts, nous puissions rendre illégitime ce que nous avons
 „ trouvé établi par la nécessité, & par une nécessité si pres-
 „ sante, qu'elle n'admet le remède d'aucune Loi. Je vous sup-
 „ plie de considérer, si ceux, qui ont rempli la place que
 „ j'occupe, n'ont pas donné librement des décrets de prise
 „ de corps, sans aucun doute & sans aucune plainte de la part
 „ des Sujets.

Ce discours produisit de grands débats dans la Chambre,
 & les deux Partis emploïerent quantité de nouveaux argu-
 mens : mais le Chevalier Thomas Wentworth termina le dif-
 férent, par une courte observation : “ Pour ce qui nous regarde
 „ en particulier, dit-il, jamais Chambre du Parlement n'eut
 „ plus de confiance que celle-ci à la bonté du Roi : mais nous
 „ avons l'ambition de desirer que cette bonté subsiste pour
 „ notre postérité, & nous sommes comptables d'un dépôt pu-
 „ blic. Les Loix ont été publiquement violées, par les Mi-
 „ nistres du Roi, & la Nation ne peut être satisfaite que par
 „ une réparation publique. L'intention où nous sommes, d'as-
 „ surer le droit des Sujets par un Bill, ne nous portera point
 „ au-delà de ce qui est contenu dans les Loix précédentes, &
 „ nous fera prendre seulement quelques précautions modé-
 „ tes, pour l'éclaircissement & l'exécution. Cette idée renfer-
 „ moit si bien les sentimens de la Chambre, que tous les suffra-
 „ ges s'y réunirent.

Cependant le Roi n'en fut pas découragé. Il tenta, par un
 autre Message, de faire changer la résolution des Communes.
 Il reconnoissoit ses erreurs passées, avec promesse qu'à l'ave-
 nir on n'auroit aucun juste sujet de plainte. Il ajoutoit, “ que
 „ les Affaires d'Etat le pressoient ; qu'il ne pourroit continuer
 „ la Session plus de huit ou quinze jours ; & que si la Cham-
 „ bre n'étoit pas prête alors à faire ce qu'elle jugeoit conve-
 „ nable

„nable pour elle-même, ce seroit sa propre faute. Dans une
 „autre occasion, qui suivit de près il demanda : “ Pour-
 „quoi des explications, si vous ne doutez pas de l'exécution CHARLES I.
1637.
 „des Statuts dans leur véritable sens ? Des explications seront
 „peut-être hasarder quelque chose sur la prérogative : & l'on
 „peut dire avec assez de raison ; quel besoin d'une nouvelle
 „Loi, pour en confirmer une ancienne, si vous vous fiez
 „aux Déclarations que Sa Majesté a faites aux deux Cham-
 „bres ? La vérité est, que la Grande Charte & les anciens
 Statuts étoient assez clairs en faveur de la liberté. Mais comme les Rois d'Angleterre étoient accoutumés à les éluder ; par intervalles, dans les cas de nécessité ou de convenance, & que depuis peu, Charles les avoit violés plusieurs fois, arbitrairement & sans juste cause, il parut nécessaire aux Communes de porter une nouvelle Loi, qui ne pût être éludée, ni violée par aucune interprétation, ou par l'influence d'aucune sorte d'exemple. Elles jugerent aussi qu'il ne suffisoit pas que Sa Majesté promît de rentrer dans la route de ses Prédécesseurs. Dans tous les tems ses Prédécesseurs avoient joui, ou du moins usé, d'un pouvoir à discrétion trop étendu ; & le dernier abus, qu'il en avoit fait, déclaroit assez la nécessité de le retrancher entièrement.

Le Chevalier Edouard Cooke reprit, avec l'approbation de toute la Chambre : “ A-t-on jamais vu que des termes généraux soient une satisfaction suffisante, pour des sujets de
 „plaintes particuliers ? Une déclaration verbale du Roi a-t-elle jamais passé pour la parole du Souverain ? Lorsque les
 „plaintes se font entendre, c'est le Parlement qui doit redresser les torts. Le Parlement s'est-il jamais reposé sur des
 „Messages ? Il a représenté les torts par des Adresses ; Sa Majesté lui a toujours répondu. Le Message du Roi est plein de
 „bonté ; mais quelle est la Loi du Roiaume ? c'est de quoi
 „il est question. Je ne me défie point de Sa Majesté ; mais elle doit parler par écrit, & descendre aux détails. Connoissez-vous quelque exemple d'un Message du Roi, pour un
 „Bill de subsides. Tous les Rois suivans pourront dire ;
 „vous devez vous fier à moi, comme à mon Prédécesseur,
 „& prendre la même confiance à mes Messages. Mais, les

„ Messages d'amitié n'entrent point dans les délibérations d'un
„ Parlement. Formons une Pétition de droit : non que je me
„ défie du Roi ; mais je ne puis donner ma confiance qu'à la
„ voie Parlementaire.

Le Roi n'en continua pas moins ses efforts, pour éluder la Pétition. Il écrivit une Lettre aux Pairs, dans laquelle il alloit jusqu'à déclarer, que “ jamais ni lui, ni son Conseil
„ privé, ne mettroit ou ne seroit mettre en prison, ou ne
„ contraindrait par d'autres voies, aucun Particulier, pour
„ avoir refusé le prêt d'argent ; ni pour aucune autre cause,
„ que dans sa conscience il ne croiroit pas importante au bien
„ Public, & à la sûreté du Prince & du Peuple. Il ajoutoit
„ qu'il ne seroit jamais capable d'une action aussi basse, que
„ d'alléguer des causes dont la vérité seroit douteuse pour lui. Mais cette promesse, quoique fortifiée auprès des Communes par la recommandation de la Chambre-Haute, ne fit pas plus d'impression que tous les Messages précédens.

On peut mettre, au nombre des ruses & des évasions du Roi, la proposition que firent les Pairs, de joindre, à la Pétition de droit qu'on méditoit, la clause suivante : “ Nous présentons
„ humblement cette Pétition à votre Majesté, non-seulement
„ dans la vue de conserver nos libertés, mais avec le juste
„ égard de ne donner aucune atteinte au pouvoir suprême qui
„ est confié à Votre Majesté pour la protection, sûreté & le
„ bonheur de son Peuple. Il ne falloit pas toute la pénétration des Chefs populaires, pour découvrir aisément combien cette clause étoit capricieuse, & capable d'éluder toute la force de la Pétition.

Ainsi, tous ces obstacles aiant été surmontés, la Pétition de droit passa aux Communes, & fut envoyée à la Chambre-Haute (a). Les Pairs, qui probablement se réjouissoient en-

(a) Cet Acte est de si grande importance, qu'on le donne ici dans toute son étendue. Nous, les Seigneurs Spirituels & Temporels, & les Communes, assemblés en Parlement, remontrons très-humblement, que comme il a été déclaré & passé en Loi par un Statut du Règne d'Edouard I. « nommé communément
„ *Statutum de Tallagio non Concedendo*

„ qu'aucun *Tallage*, ou *Aide*, ne sera imposé ou levé par le Roi ou ses héritiers, „ dans ce Royaume, sans la bonne volonté „ & le consentement des Archevêques, „ Evêques, Comtes, Barons, Chera- „ liers, Bourgeois, & autres sujets libres „ de la Communauté de ce Royaume. „ 1°. Que par autorité de Parlement, „ tenu dans la vingt-cinquième année du

tr'eux de voir toutes leurs sollicitations éludées par les Communes, se hâterent de passer la Pétition, sans aucun change-

» Regne d'Edouard III. il a été déclaré
 » & passé en Loi, que dorénavant per-
 » sonne ne seroit obligé de faire contre sa
 » volonté, aucun prêt au Roi, parce que
 » les prêts sont contraires à la raison, &
 » à la franchise du Pais. 3°. Que, par
 » d'autres Loix du Roiaume, il a été
 » pourvu, que personne ne seroit char-
 » gé d'aucune imposition nommée Bien-
 » veillance, ni d'autres semblables char-
 » ges; par lesquels Statuts, ici mention-
 » nés, & par les autres bonnes Loix &
 » Statuts du Roiaume, vos Sujets ont
 » hérité le Droit libre de ne pouvoir être
 » forcés de contribuer à aucune taxe,
 » Tallage, Aide, ou autre Charge non im-
 » posée en Parlement, par consentement
 » commun.

» II. Que cependant, il est sorti de-
 » puis peu diverses Commissions, adres-
 » sées à plusieurs Commissaires dans les
 » différens Comtés, avec des instructions,
 » en vertu desquelles votre Peuple a
 » été assemblé en divers endroits, &
 » pressé de prêter certaines sommes
 » d'argent à votre Majesté; & plusieurs,
 » sur le refus qu'ils en ont fait, ont été
 » forcés, par des voies qui ne peuvent
 » être justifiées par les Loix & les Statuts
 » de ce Roiaume, à paroître devant vo-
 » tre Conseil privé & dans d'autres lieux,
 » d'autres ont été, pour la même cause,
 » emprisonnés, resserrés, molestés &
 » troublés de plusieurs autres manieres;
 » diverses autres Charges ont été im-
 » posées & levées sur votre Peuple, en plu-
 » sieurs Comtés, par les Lords Gouver-
 » neurs, leurs Lieutenans, les Commis-
 » saires pour la revue des Troupes, les
 » Juges de paix, & d'autres, en vertu
 » d'un ordre de votre Majesté, ou de son
 » Conseil privé, contre les Loix & les
 » usages libres de ce Roiaume.

» III. Comme aussi, par le Statut,
 » appelé la grande Charte des libertés
 » d'Angleterre, il est déclaré & passé
 » en Loi, qu'aucun Sujet libre ne peut
 » être arrêté, ou emprisonné, ou déshé-
 » ré de sa liberté personnelle, ou libres
 » âges de sa personne, ni être banni,

» ou exilé, ou détruit en nulle maniere,
 » sinon par le Jugement légal de ses Pairs,
 » & par la Loi du Pais.

» IV. Et que dans la vingt-huitième
 » année du Regne d'Edouard III. il a été
 » déclaré & passé en loi, par autorité de
 » Parlement, que personne de quelque
 » état ou condition qu'il soit, ne pourra
 » être mis hors de la Terre, ou de ses poi-
 » seïons, ni arrêté, ni emprisonné, ni
 » déshérité, ni mis à mort, sans avoir
 » été cité pour répondre, suivant les dues
 » formes de la Loi.

» V. Que cependant, contre la teneur
 » des dix Statuts, & les autres bonnes Loix
 » & Statuts du Roiaume, portés à cette
 » fin, plusieurs de vos Sujets ont été em-
 » prisonnés depuis peu, sans aucune cause
 » apparente, & que lorsque pour leur
 » délivrance ils ont été présentés devant
 » la Justice, en vertu de Lettres d'*Habeas*
 » *Corpus*, pour souffrir & recevoir la
 » Sentence de la Cour, & que leurs gar-
 » des ont été sommés de rendre compte
 » des causes de leur détournement, aucune
 » autre cause n'a été certifiée, sinon
 » qu'ils étoient déregés par un comman-
 » dement spécial de votre Majesté, signi-
 » fié par les Lords de votre Conseil pri-
 » vé, & que cependant, ils ont été re-
 » conduits à leurs différentes prisons, sans
 » être chargés d'aucune accusation à
 » laquelle ils aient pu répondre, confor-
 » mément à la Loi.

» VI. Et comme, depuis peu, de gran-
 » des Troupes de Soldats & de Marclots
 » ont été distribués dans les *Shiress*
 » Comtés de ce Roiaume, & que les Ha-
 » bitans, contre leur inclination, ont
 » été forcés de les recevoir dans leurs
 » maisons, & d'y souffrir leur séjour,
 » contre les Loix & les usages du Roiau-
 » me, au grand trouble & préjudice de
 » votre Peuple.

» VII. Et comme aussi, par autorité
 » de Parlement; dans la vingt-cinquiè-
 » me année du Regne d'Edouard III. il
 » a été déclaré & passé en Loi, que per-
 » sonne ne seroit jugé d'avance, dans sa
 » vie & ses membres, contre la forme de

ment essentiel ; & le seul consentement du Roi manquoit ; pour lui donner la force de Loi. Charles se rendit à la Cham-

» la grande Charte & de la Loi du Pais ;
 » que par ladite grande Charte & autres
 » Loix & Statuts du Royaume, personne
 » ne doit être jugé à mort, sinon suivant
 » les Loix établies, soit par les Commu-
 » nes du même Royaume, soit par les
 » actes du Parlement ; qu'aucun coupable,
 » de quelque espèce qu'il soit, n'est
 » exempté des Procédures établies, &
 » des punitions portées par les Loix &
 » les Statuts du Royaume : & que cepen-
 » dant, il est sorti depuis peu diverses
 » Commissions, sous le grand sceau de
 » votre Majesté, par lesquelles certai-
 » nes personnes ont été assignées & éta-
 » blies Commissaires, avec pouvoir &
 » autorité de procéder dans le Pais, sui-
 » vant la justice de la Loi martiale, con-
 » tre les Soldats & Mercenaires, ou autres
 » personnes dissolues de leurs Troupes,
 » qui se sont trouvés coupables de meurtre,
 » de félonnie, de vol, de mutinerie, ou
 » d'autres crimes & déshonnestes, & par
 » les voies abrégées & l'ordre conversa-
 » ble à la Loi martiale, tel qu'il est usi-
 » ré dans les Armées en tems de guer-
 » re, de procéder à la condamnation
 » de tels coupables, & de les faire exé-
 » cuter & mettre à mort suivant la
 » même Loi.

» VIII. Que sous un tel prétexte, quel-
 » ques Sujets de Votre Majesté ont été
 » mis à mort par quelques-uns desdits
 » Commissaires, dans des tems & dans
 » des lieux, où, s'ils avoient mérité la
 » mort suivant les Loix & les Statuts
 » du Pais, ils auroient pu, suivant les
 » mêmes Loix & statuts, être aussi ju-
 » gés & exécutés, & n'auroient pas dû
 » l'être par un autre pouvoir.

» IX. Et qu'aucuns plusieurs de ces cou-
 » pables, réclamant une exemption sous
 » cette couleur, ont échappé à la pu-
 » nition qui leur étoit due par les Sta-
 » tuts & les Loix du Royaume, par la
 » raison que plusieurs de vos Officiers
 » & Ministres de Justice, ont injuste-
 » ment refusé, ou se sont dispensés de
 » procéder contre ces coupables, sui-
 » vant les Loix & les Statuts, sous

» prétexte que lesdits coupables de-
 » voient être punis seulement par la
 » Loi martiale, & par l'autorité desdites
 » Commissions ; lesquelles néanmoins,
 » moins, comme toutes les autres de
 » même nature, sont absolument & di-
 » rectement contraires auxdites Loix &
 » auxdits Statuts du Royaume.

» X. Pour toutes ces causes, nous
 » prions très-humblement Votre Ma-
 » jesté ; 1°. Que dorénavant personne
 » ne puisse être forcé de faire, ou ac-
 » corder, aucun Don, Prêt, Bienveil-
 » lance, Taxe, ou autre charge sembla-
 » ble, sans un consentement commun,
 » par Acte de Parlement ; 2°. Que per-
 » sonne ne puisse être cité, pour ré-
 » pondre, ou prêter serment, ni être
 » emprisonné, ou autrement molesté
 » ou inquiété pour la même cause, &
 » pour cause de refus ; 3°. Qu'aucun
 » Sujet libre, ne puisse être emprison-
 » né ou détenu, de la manière dont
 » on vient de parler ; 4°. Et qu'il plai-
 » se à Votre Majesté, de retirer les sus-
 » dits Soldats & Mercenaires, & qu'à l'a-
 » venir votre Peuple ne soit pas expo-
 » sé à cette charge ; 5°. Et que les
 » susdites Commissions, pour les pro-
 » cédures de la Loi Martiale, soient ré-
 » voquées & annulées ; & que doré-
 » mais, il ne puisse plus sortir de Com-
 » mission de même nature, pour qui que
 » ce soit, & pour être exécutée de la
 » manière susdite, de peur que sous ce
 » prétexte, quelqu'un des Sujets de Vo-
 » tre Majesté, ne soit détruit, ou mis à
 » mort, contre les Loix & la franchise
 » du Pais.

» XI. Et tous ces articles, nous les
 » demandons très-humblement à Votre
 » Majesté, comme nos droits & nos li-
 » bertés, suivant les Loix & les Sta-
 » tuts de ce Royaume ; & nous supplions
 » aussi Votre Majesté, qu'elle daigne
 » déclarer, que les entreprises, les
 » démarches & les actions préjudiciables
 » à votre Peuple, sur quelque'un des
 » articles précédens, ne seront pas tri-
 » bées désormais en conséquence, & au

bre des Pairs, fit appeller les Communes, & se fit lire la Pétition, assis dans son Fauteuil d'Etat. L'étonnement fut extrême, lorsqu'au lieu de la forme ordinaire, claire & concise, par laquelle un Bill est confirmé ou rejeté, il dit, en réponse à la Pétition: " le Roi veut que droit soit fait, suivant les
 „ Loix & les usages du Roiaume, & que les Statuts aient leur
 „ juste exécution; que ses Sujets, n'aient aucun sujet de se
 „ plaindre de violence & d'oppression, contraires à leurs jus-
 „ tes droits & libertés, à la conservation desquels il ne se
 „ croit pas moins obligé, en conscience, qu'à celle de sa
 „ propre Prérogative.

Il est surprenant que Charles, après tant d'exemples de la jalousie des Communes, après l'avoir animée si vivement lui-même, par ses captieux Messages pendant cette Session, pût s'imaginer qu'elles demeureroient satisfaites d'une réponse si vague. La seule forme inusitée de la réponse devoit exciter leur attention; le renversement de leurs espérances devoit enflammer leur bile; & par conséquent, il étoit absolument nécessaire de prendre sur le champ quelque résolution fixe, sur une Pétition qui ménageoit peu la Prérogative royale: il falloit céder de bonne grace, ou la rejeter courageusement.

On vit arriver ce qu'il avoit été facile de prévenir. Les Communes s'en retournèrent en très-mauvaise humeur. Ordinairement, dans cette disposition, leur zèle religieux, & leur haine pour les infortunés Catholiques, alloient à l'excès. Mais, dès le Commencement de la Session, elles avoient présenté au Roi leur Adresse de Religion, & la réponse les avoit satisfaites; quoiqu'elles ne s'attendissent point que l'exécution des Loix, contre les Papistes, fût plus exacte & plus rigoureuse à l'avenir, qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. Pour évaporer leur indignation présente, elles tomberent avec le dernier emportement sur le Docteur Manwaring. Il sembloit que rien ne tende plus, sinon à justifier, du moins à faire trouver excusable

CHARLES I.
1637.

„ passeront point en exemples: Nous
 „ la supplions, pour la consolation &
 „ la sûreté de son Peuple, de déclarer
 „ la-dessus sa royale volonté & son
 „ bon plaisir; enfin d'établir; que sur
 „ tous les points susdits, tous ses Officiers

„ & ses Ministres la serviront confor-
 „ mément aux Loix & aux Statuts du Pais,
 „ avant qu'ils desiront l'honneur de
 „ Votre Majesté & la prospérité de ce
 „ Roiaume, Statut 17 au Chap. 14.

CHARLES I.

1628.

l'extrême rigueur des Communes à l'égard de Charles, que l'aveu qu'il faisoit de certains principes généraux, incompatibles, à tout prendre, avec un Gouvernement limité, & que la faveur ouverte qu'il leur accordoit. Manwaring avoit prêché un Sermon, qui se trouva, par les recherches des Communes, imprimé par un ordre spécial du Roi; & ce Sermon contenoit une doctrine, qui entraînoit la subversion de toute liberté civile. On y enseignoit, que si la propriété des biens résidoit ordinairement dans le Sujet, chaque fois néanmoins que les conjonctures exigeoient nécessairement des subsides, toute propriété passoit au Monarque (a); que l'aveu du Parlement n'étoit pas essentiel, pour l'imposition des taxes; & que la Loi divine obligeoit à la soumission, pour toutes les demandes, quoiqu'irrégulières, que le Prince pouvoit faire à ses sujets. La Sentence, qui fut prononcée contre Manwaring, le condamnoit à garder la prison, tant qu'il plairoit à la Chambre, à paier au Roi une Amende de mille livres sterling, à reconnoître humblement sa faute; le déclaroit interdit de ses fonctions pendant trois ans, incapable de posséder aucune dignité Ecclésiastique & même

(a) Il paroit, par le récit de Townshend & du Chevalier d'Ewee, que cette doctrine, quoiqu'absurde, avoit déjà été avancée par des Jurisconsultes, & même dans l'Assemblée du Parlement. Heale Avocat du Roi, dans la quarante-troisième année du règne d'Elisabeth, avoit dit à la Chambre; « je m'étonne qu'on balance à donner un subside, lorsque tout ce que nous possédons appartient à Sa Majesté, & qu'elle peut légitimement le prendre à son gré, & qu'elle n'a pas moins de droit sur nos terres & nos biens, que sur le revenu de sa Couronne. Il ajouta, « qu'il pouvoit le prouver par des exemples. Il est certain qu'au commencement du même règne, les Communes aiant entrepris d'examiner une nouvelle imposition arbitraire de la Reine, Cecil leur apporta ordre de ne pas se mêler de cette question, en leur disant: que c'étoit le *Noli me tangere*, qu'elles ne devoient pas tou-

cher à la Prérogative. Elles se soumirent paisiblement à cet ordre. On n'en doit pas inférer que les principes violens & arbitraires, avancés par Heale, fussent alors l'opinion universellement reçue en Angleterre: la Chambre, à laquelle ils furent adressés, les reçut avec des marques de mépris & de dédain. Ce qu'on en peut conclure uniquement, c'est que les idées générales de Gouvernement en approchoient assez, pour leur donner quelque légère apparence de raison. Les Jurisconsultes & les Théologiens, qui cherchoient à s'avancer, étoient tentés de les adopter; & le reste de la Nation craignoit de s'y opposer ouvertement, parce qu'il n'avoit pas de principe de liberté bien établi, sur lequel il pût se fonder pour les combattre. A peine les Esclaves des Monarchies Orientales admettroient-ils une si étrange doctrine, moins que ce ne fût dans la vue immédiate de flatter leurs orgueilleux Tyrans.

aucun office séculier, & condamnoit son Ouvrage au feu. Mais la Session ne fut pas plutôt finie, que cet homme, si justement désagréable aux deux Chambres, reçut son pardon, & fut pourvu d'un Bénéfice considérable. Quelques années après il fut élevé à l'Evêché de St Asaph. Si l'esprit Républicain des Communes fit croître excessivement l'esprit Monarchique de la Cour, ce grand progrès du second servit encore à l'augmentation du premier : & chaque Parti affectant ainsi de donner dans ses extrêmes ; par degrés, le juste tempéramment, où la vérité consiste, fut abandonné de tout le monde.

Après avoir sévi contre Manwaring & son Sermon, les Communes passèrent à la censure de Buckingham, que jusqu'alors elles avoient évité soigneusement de nommer. En vain le Roi les fit avertir, par un Message, que la Session étoit proche de sa fin ; qu'il souhaitoit qu'on n'entrât point dans de nouvelles affaires, & sur-tout qu'il ne leur échappât rien contre son Gouvernement & ses Ministres. Quoique ce Message fût ensuite adouci par un autre, suivant l'usage de Charles, qui ne faisoit pas difficulté de corriger promptement une démarche trop prompte, son effet fut d'enflammer, plutôt que d'appaier les Communes ; elles se plaignirent qu'on leur prescrivit leurs opérations. Tout le monde prévoit qu'une grande tempête alloit fondre sur le Duc ; & Charles, pour la détourner, prit le parti, sur les instances réunies des deux Chambres, de faire un effort, & de les satisfaire à l'égard de la Pétition de droit. Il se rendit à la Chambre-Haute ; & prononçant la formule ordinaire (a) il mit le plein sceau de l'autorité à la Pétition. Les acclamations, dont la Chambre retentit, & la joie qui se répandit dans toute la Nation, firent connoître avec quelle ardeur elle avoit été désirée du Public.

On peut affurer, sans exagération, que ce consentement du Roi produisit, dans le Gouvernement, un changement presque égal à ce qu'on nomme une révolution ; & qu'en bornant la Prérogative royale sur tant d'articles, il mit plus à couvert les libertés du Sujet. Cependant les Communes étoient fort éloignées de s'en tenir à cette importante concession. Leur

(a) *Let it be right, as is desired.* | me il est désiré.
Que ce Bill fasse droit, ou Loi, com-

CHARLES I.

1637.

mauvaise humeur avoit été si vivement irritée par les délais & les fréquentes évasions du Roi, qu'elle ne put être apaisée sur le champ par une démarche, arrachée, comme il le reconnoissoit, de fort mauvaise grace. Peut-être aussi les Chefs populaires, implacables, artihcieux, virent-ils l'occasion favorable; peut-être résolurent-ils de tourner, contre le Roi, ces mêmes armes qu'il leur avoit fournies, & de pousser plus loin leur victoire. Le Bill des cinq subsides, qui avoit été dressé auparavant, ne laissa point de passer immédiatement dans la Chambre; parce que c'étoit une espèce de marche tacite, qui devoit être le prix du consentement roial à la Pétition, & que si la foi eût été violée sur ce point, on ne devoit plus s'attendre à voir subsister la confiance entre le Roi & le Parlement. Mais après cette concession, les Communes reprirent leurs observations sur chaque partie du Gouvernement. A l'égard de quelques points, leur zele paroît louable; sur d'autres, il peut mériter quelque censure.

Peu de tems après le départ des Lettres de convocation pour ce Parlement, la Cour avoit accordé une Commission au Chevalier Thomas Coventry, Garde du grand Sceau, au Comte de Marlborough, Grand-Trésorier, au Comte de Manchester, Président du Conseil, au Comte de Worcester, Garde du Sceau privé, au Duc de Buckingham, Grand Amiral; en un mot, à tous les Grands Officiers de la Couronne, au nombre de trente-trois. Cette Commission, qui n'avoit pu demeurer secrète entre tant d'acteurs, leur donnoit le pouvoir de s'assembler, pour concerter, entr'eux, diverses méthodes de lever de l'argent par des impositions ou par d'autres voies, dans l'occasion, où, suivant l'expression de Lettres roiales, „ on seroit obligé de passer sur la forme, plutôt que de perdre, ou de mettre au hasard, la substance. „ En d'autres termes, c'étoit une ouverture pour trouver des expédiens capables d'élever la Prérogative au-dessus de toutes bornes, & de rendre les Assemblées du Parlement absolument inutiles. Les Communes entreprirent d'annuler cette Commission, & souhaiterent sans doute que tout le monde pût observer, combien les principes de Charles étoient arbitraires, & combien il étoit peu disposé à ménager les libertés & les privileges de son Peuple.

La

La Cour avoit accordé une autre Commission, & fait passer quelques remises d'argent, pour lever mille hommes de Cavalerie Allemande, qui devoient être transportés en Angleterre. On lui supposoit le dessein de les faire servir à soutenir les projets d'impositions, quoiqu'il ne paroisse point que leur nombre pût suffire à cette vue. La Chambre prit connoissance du projet, en termes fort durs; & réellement, on n'en pouvoit former de plus généralement odieux à toute la Nation. Au fond, Charles avoit pensé juste; & cette fois il étoit tombé sur la seule méthode, qui pût étendre & soutenir effectivement la Prérogative. Mais en même-tems, il devoit comprendre, que sans une force militaire suffisante, toutes ses entreprises, contre l'esprit naissant de la Nation, se réduiroient en fumée; & que plus il contraindrait les ressorts du Gouvernement, qu'il étoit si peu capable de tenir dans cette situation forcée, plus la violence avec laquelle ils pourroient s'échapper, seroit fatale, au premier incident qui leur rendroit leur liberté naturelle.

Les Communes revinrent ensuite à la censure de Buckingham, pour lequel leur haine étoit implacable. Elles convinrent de présenter à sa Majesté, une Remontrance, qui contenoit toutes les disgrâces & les souffrances de la Nation, & dans laquelle on n'avoit omis aucune circonstance, qui pût rendre l'administration odieuse & méprisable. Les compositions avec les Catholiques, disoient les Communes, n'étoient rien moins qu'une tolérance, détestable aux yeux de Dieu, deshonorante & pernicieuse pour le Roi, scandaleuse & mortifiante pour son Peuple. Elles rappelloient les violations de la liberté, auxquelles la Pétition de droit sembloit devoir servir de remède. Elles représentoient la diminution du Commerce, les malheureuses Expéditions de Cadix & de l'Isle de Rhé, les faveurs accordées aux Arminiens, la Commission pour le transport d'une Cavalerie Allemande, celle qui regardoit de nouvelles impositions; & tous ces maux de la Nation n'étoient attribués qu'à la mauvaise conduite de Buckingham. Cette Remontrance, où, malgré l'extrême acrimonie du sujet, les Communes affectoient, comme dans toutes les Protestations & les Remontrances de ce tems, beaucoup de civilité & de

soumission dans leur style , n'en fut pas moins piquante pour

CHARLES I. Charles.

1627.

Prorogation
du Parlement.

Ce n'étoit pas au hasard , qu'elles pouffoient la hardiesse & la fierté si loin. Quoique le Bill des cinq subsides eût passé , elles avoient dans les mains un gage , qu'elles jugeoient capable d'assurer le succès de toutes leurs demandes. Le Tonnage & le Pondage n'avoient pas encore été accordés par le Parlement ; & les Communes avoient eu l'art , pendant cette Session , de cacher l'intention où elles étoient d'attaquer cette branche du revenu de la Couronne , jusqu'à l'obtention du consentement royal pour la Pétition de droit , qu'elles estimoient d'une si haute importance. Alors , elles soutinrent ouvertement que la levée du Tonnage & du Pondage , sans l'aveu du Parlement , étoit une violation palpable des anciennes libertés du Peuple , & par conséquent une infraction ouverte de la Pétition de droit , si récemment accordée. Charles , pour prévenir la conclusion & la présentation de cette Remontrance , se rendit subitement à l'Assemblée , & la termina par une prorogation.

16 de Juin.

Secours en-
voïé à la Ro-
chelle.

Lorsqu'il se vit délivré pour quelque tems de cet embarras , il tourna les yeux vers les guerres étrangères , où tous ses efforts n'étoient ni plus prudens , ni plus heureux , que dans son Gouvernement domestique. Le Comte de Denbigh , beau-frere de Buckingham , fut envoyé au secours de la Rochelle , qui étoit alors étroitement assiégée par terre , & menacée par mer d'un blocus. Mais il revint , sans avoir rien entrepris ; & dans son retour évitant l'occasion d'attaquer la Flotte ennemie , il attira sur les Armes Angloises l'imputation de lâcheté ou de mauvaise conduite. Le Duc , brûlant de réparer l'honneur d'un beau-frere , se rendit à Portsmouth , où l'on avoit préparé une Flotte & une Armée considérables , pour lesquelles tous les subsides du Parlement avoient été prodigués. D'ailleurs ce secours avoit fort mal répondu aux espérances du Roi. Le même esprit de mutinerie , qui avoit prévalu dans le Parlement , s'étoit répandu dans toute la Nation , & les Commissaires , établis pour la levée des deniers , avoient fermé les yeux sur toutes les fraudes , qui pouvoient diminuer la somme , & réduire la Couronne encore plus à l'étroit. Ce

mécontentement national , passant dans le cœur d'un enthousiaste désespéré , éclata bien-tôt , par un événement qui mérita beaucoup d'attention.

Un Anglois , nommé Felton , sans reproche du côté de la naissance , mais d'un naturel ardent & mélancolique , avoit servi sous le Duc , en qualité de Lieutenant. Son Capitaine ayant été tué dans la retraite de l'Isle de Rhé , il avoit sollicité la Compagnie ; & le chagrin de n'avoir pu l'obtenir lui avoit fait abandonner la Commission & quitter l'Armée. Tandis que le ressentiment particulier bouilloit dans cette ame sombre & insociable , les plaintes retentissoient dans la Nation contre le Duc ; & Felton tomba sur la Remontrance des Communes , où son Ennemi étoit représenté comme la cause de toutes les souffrances nationales , & comme le grand ennemi du Public. Le fanatisme religieux enflammant encore ces vindicatives réflexions , il lui tomba dans l'esprit qu'il rendroit un service agréable au Ciel , si , d'un seul coup , il pouvoit délivrer la Religion & son Païs de cette peste. Dans ce noir dessein , il se rendit secrètement à Portsmouth , où il chercha l'occasion d'exécuter sa sanglante résolution.

Un jour , que Buckingham se trouvoit engagé en conversation avec Soubise & d'autres Gentilshommes du Parti Huguenot , quelque différence de sentimens fit naître une dispute , qui , sans blesser la modération & la décence , produisit quelques-uns de ces gestes animés , & de ces tons de voix éclatans , que les François se permettent plus souvent que les Anglois. Après l'entretien , le Duc se mit en chemin pour sortir ; & dans le passage même de la Porte , se tournant pour parler au Chevalier Thomas Fryar , un des Colonels de l'Armée , il fut brusquement frappé , par-dessus l'épaule du Chevalier Fryar d'un coup de couteau dans la poitrine. Sans prononcer d'autres mots , que , *le vilain m'a tué* , & tirant le couteau de sa blessure , il rendit le dernier soupir.

Personne n'avoit vu le coup , ni de quelle main il étoit parti ; mais , dans la confusion , chacun formoit sa conjecture , & tout le monde jugea que le meurtre avoit été commis par les Gentilshommes François , dont on avoit entendu la voix , quoique personne n'eût entendu leurs expressions. Dans la pre-

CHARLES I.

1628.

miere chaleur du ressentiment , leur vie auroit été fort exposée , s'il ne s'étoit trouvé quelques Anglois d'un sens plus raffiné , qui , sans juger mieux de ces Etrangers , furent d'avis de les réserver pour les formes ordinaires de la Justice.

Dans l'intervalle , on trouva proche de la porte , un chapeau dont le fond contenoit un papier cousu , où l'on avoit écrit quelques lignes de la remontrance des Communes , qui déclaroient Buckingham ennemi du Roïaume ; & sous ces lignes une courte-aspiration , ou un commencement de priere. On en conclut aisément , que le chapeau appartenoit à l'assassin : mais il restoit la difficulté de le connoître , car son nom ne se trouvoit pas dans l'écrit ; & quel qu'il fût , il étoit fort vraisemblable qu'une prompte fuite l'avoit déjà conduit assez loin , pour n'être pas trouvé sans chapeau.

« Au milieu de ce tumulte , on aperçut un homme sans chapeau , qui se promenoit fort tranquillement devant la porte. Quelqu'un s'étant écrié , voici l'homme qui a tué le Duc ; tout le monde courut , pour demander qui c'étoit. L'homme répondit , d'un ton fort paisible , c'est moi. Les plus emportés se jetterent aussi-tôt sur lui , l'épée nue : d'autres , plus capables de réflexion , prirent sa défense. Lui , les bras ouverts , d'un air joyeux & fort composé offroit sa poitrine à l'épée des plus furieux , dans la vue , apparemment , de périr sur le champ par leurs mains , plutôt que de se voir réservé à la justice publique , dont il savoit que rien ne pouvoit le garantir.

« Il fut reconnu pour ce Felton , qui avoit servi dans l'Armée. Lorsqu'on l'eut conduit dans une chambre particulière , on prit le parti de dissimuler , jusqu'à lui dire que Buckingham n'avoit reçu qu'une profonde blessure , & qu'on ne désespéroit pas de sa guérison. Il sourit. Je fais trop bien , dit-il aux Assistans , que le coup qu'il a reçu termine toutes vos espérances. Lorsqu'ils lui demanderent à l'instigation de qui , il s'étoit rendu coupable de cet horrible action , il répondit , qu'ils pouvoient s'épargner la peine de cette recherche ; que personne au monde n'avoit assez d'ascendant sur lui , pour l'avoir disposé à son attentat ; qu'il n'avoit même confié son dessein à personne ; que sa résolution n'é-

„ toit venue que de lui-même , & du mouvement de sa pro-
 „ pre conscience , & qu'on seroit instruit de ses motifs si son
 „ chapeau se trouvoit , parce que s'étant attendu à périr dans
 „ l'entreprise , il avoit pris soin de les écrire.

CHARLES I.
1628.

A la premiere nouvelle de l'assassinat , le Roi , qui la reçut en public , ne donna aucune marque de chagrin , ni d'émotion ; & les assistans , qui observoient sa contenance , jugerent qu'au fond du cœur il n'étoit pas fâché de se voir défait d'un Ministre , si généralement odieux à la Nation. Mais l'empire qu'il avoit eu sur lui-même , n'étoit venu que de la gravité naturelle , & de l'habitude qu'il avoit de composer son visage. Il étoit aussi attaché que jamais à son favori ; & pendant toute sa vie , il conserva de l'affection pour les amis de Buckingham & de l'éloignement pour ses ennemis. Il demanda instamment que la question fût employée , pour arracher à Felton , la conoissance de ses Complices : mais les Juges declarerent que cette pratique étoit contraire aux Loix du País , quoiqu'anciennement elle n'y eût pas été sans exemple. Les jaloux scrupules de la chambre des Communes leur avoient appris à raisonner plus scrupuleusement sur les Loix.

Pendant que la mort de Buckingham occupoit les Anglois , la Rochelle étoit réduite à l'extrémité. Le vaste génie de Richelieu , qui lui avoit inspiré les plus grandes entreprise , lui en fit tenter l'exécution par des moïens aussi grands , aussi extraordinaires. Pour ôter toute espérance de secours à la Rochelle , il avoit osé former le projet de brider une mer orageuse par un Mole , qui devoit traverser le Port , dans un mille d'étendue ; & l'ayant exécuté , il tenoit enfin la Ville bloquée de toutes parts. Les habitans , quoique pressés par les plus grandes rigueurs de la famine , refusoient encore de se soumettre , soutenus d'un côté par les ardentés exhortations de leurs Ministres , & de l'autre , par l'espérance continuelle du secours des Anglois. Après la mort de Buckingham , le Commandement de la flotte & de l'armée avoit été confié au Comte de Lindefey , qui , s'étant rendu devant la Rochelle , fit quelques tentatives pour rompre le Mole & s'ouvrir un passage dans la Ville : mais la lenteur des Anglois avoit donné le tems de finir & de fortifier cet Ouvrage ; & les Ro-

CHARLES I.

1628.

18 Octobre.

chellois, voyant manquer leurs dernières espérances, prirent le parti forcé, de se rendre à discrétion, sous les yeux même de l'Amiral Anglois. De 15000 personnes qui s'étoient renfermées dans la Ville, quatre mille, seulement, survécurent aux fatigues du siège & aux misères d'une cruelle famine : étrange pouvoir de l'esprit de Religion, qui l'avoit emporté dans leurs cœurs, sur tous les motifs de leur propre conservation, sur la fidélité qu'ils devoient à leur Prince, & sur la tendresse naturelle pour leur patrie.

C'étoit le premier pas nécessaire, qui devoit conduire la France à de brillantes prospérités. Ses ennemis étrangers & ses factions domestiques, ayant perdu leur plus puissante ressource, cette Couronne commença bientôt à briller dans toute sa splendeur. Un ferme attachement, à des plans sages de guerre & de politique, lui fit gagner l'ascendant par degrés, sur l'Espagne, sa rivale : tous les Ordres de l'Etat, & tous les Partis furent réduits à la soumission pour l'autorité légitime de leur Souverain. Cependant le Monarque François usa de sa victoire sur les Huguenots, avec beaucoup de modération. Il continua de les tolérer ; & de tous les Etats de l'Europe, la France étoit alors le seul, où l'on vit l'exemple d'une tolérance ouverte & reconnue.

Le mauvais succès d'une entreprise, à laquelle le lien & la sympathie de Religion avoit fait prendre tant d'intérêt à la Nation Angloise, ne pouvoit manquer d'affoiblir l'autorité de Charles, au Parlement, dans la prochaine Session. Mais les Communes ne furent pas plutôt assemblées, qu'elles trouvèrent d'autres sujets de plaintes. La conduite & le caractère de Buckingham avoient été, une raison pour quelques-uns, & pour d'autres un prétexte, qui leur avoit fait condamner les mesures publiques. Après sa mort on ne manqua, ni de nouvelles raisons, ni de nouveaux prétextes pour faire éclater un mécontentement général. Le pardon accordé à Manwaring, & sa promotion, furent rappelés dans la Chambre basse. Sithorpe & Cosins, deux Ministres Ecclésiastiques, que la même raison avoit dû rendre également désagréables aux Communes, avoient reçu du Roi les mêmes faveurs. Montague, que sa modération pour les Catholiques, le plus grand des

crimes , avoit déjà exposé à quelque censure , venoit d'être élevé au Siege Episcopal de Chichester. Les Communes trouverent aussi qu'à toutes les copies de la Pétition de droit, qui s'étoient répandues, on avoit joint, par l'ordre du Roi, la premiere réponse, dont la Chambre avoit été si peu satisfaite. Pauvre artifice de Charles ! comme si cette addition eut été capable de persuader au public, qu'il ne s'étoit pas départi de ses premieres prétentions ; ou comme si cette opinion même eut pu être de quelque avantage pour lui. Selden avoua dans le même tems aux Communes, qu'un particulier, nommé Savage, au mépris de la Pétition de droit, avoit eu les oreilles coupées, par une Sentence arbitraire de la Chambre Étoilée : tant les Communes étoient ardentes, de leur côté, à tirer de la Pétition de droit, des conséquences, qui pouvoient ôter à la Couronne ses pouvoirs les plus anciens, & comme inhérens par une habitude immémoriale.

CHARLES I.
1628.

Mais le grand projet, qui fit éclater la division entre le Roi & les Communes, & qui produisit enfin, dans l'esprit de Charles, du dégoût pour tous les parlemens, fut l'affaire du Tonnage & du Pondage. L'importance de l'occasion oblige de remonter à la source de ce différend.

1629.
Tonnage &
Pondage.

Dans les plus anciens tems, le droit de Tonnage & de Pondage n'avoit été ordinairement qu'une concession passagere du Parlement ; mais, sous Henri VI & tous ses Successeurs, il avoit été accordé à vie, pour l'entretien d'une force Navale, qu'on jugeoit nécessaire à la sûreté du Royaume. La nécessité de ce droit avoit paru si sensible, que chaque Monarque l'avoit toujours exercé en montant sur le Trône ; & le premier Parlement de chaque regne avoit toujours confirmé au Prince, par la voie des suffrages, un pouvoir dont il se trouvoit en possession. L'inexactitude, qui caractérise le génie de l'ancienne Constitution, n'avoit pas permis de remarquer un abus si considérable, & par conséquent d'y remédier, quoique rien ne fût plus facile au Parlement. En accordant ce droit à chaque Prince, pour sa vie, & pour une année à son Successeur, on auroit pourvu à tous les inconveniens ; & le droit n'auroit jamais été levé, sans le sceau d'une juste autorité. Mais dans ces siècles grossiers, des at-

CHARLES I.

1629.

tentions de cette nature ne tomboient point à l'esprit; & comme un Gouvernement aussi compliqué, aussi jaloux, que l'Anglois, ne peut subsister sans un grand nombre de ces raffinemens, il est aisé de juger combien la moindre inexactitude devoit être avantageuse à l'autorité royale, qui étoit obligée dans toutes les occasions, de suppléer au défaut de la Loi, par le pouvoir à discrétion.

Pendant le court intervalle, qui s'étoit passé entre l'accession de Charles & son premier Parlement, il avoit suivi l'exemple de ses Prédécesseurs, & sa conduite sur ce point avoit été sans reproche. Mais ce qui paroît fort remarquable dans les procédés de cette Chambre des Communes, & ce qui prouve avec évidence qu'elle avoit formé un plan sérieux, pour réduire ce Prince à la dépendance, c'est qu'au lieu d'accorder ce secours au Roi pour sa vie, comme les autres Parlemens l'avoient accordé à ses Prédécesseurs, elle ne l'accorda que pour une année, en se réservant le pouvoir de le refuser ensuite, ou de le renouveler. A la vérité, la Chambre des Pairs, qui voioit ce droit plus nécessaire que jamais aux besoins de la Couronne, & qui n'approuvoit pas cet esprit d'usurpation dans les Communes, rejetta le Bill; & la dissolution du Parlement suivit de si près, qu'on ne connoît point de tentative pour obtenir le Tonnage & le Pondage dans une autre forme (a).

Charles n'en continua pas moins la levée de ces droits, par sa propre autorité; & la Nation étoit si accoutumée à cet exercice du pouvoir royal, qu'on ne fit d'abord aucune difficulté de s'y soumettre. Mais l'Assemblée suivante fit naître des doutes. Les Communes firent quelques pas, dans la vue de déclarer la levée du Tonnage & du Pondage sans l'aveu du Parlement, contraire aux anciennes Loix, & laissèrent voir ouvertement le dessein où elles étoient d'employer cette ma-

(a) La raison que le Chevalier Philippe Warwick apporte de cette conduite extraordinaire des Communes, est qu'elles s'étoient proposé de dépouiller la Couronne, de la Prérogative qu'elle s'attribuoit pour lever des impositions, & qu'en même tems, elles étoient résolues de supprimer les nouvelles impositions établies par Jacques. C'eût été diminuer

considérablement le revenu & les prérogatives de la Couronne; & leur dispositions, qu'on a représentée, fait encore douter où elles se seroient arrêtées. Il semble que le Roi & les Seigneurs étoient résolus de ne pas s'y fier, & de ne pas consentir à rendre une fois précaire, un revenu, que peut-être il auroit été difficile ensuite de rétablir sur l'ancien pié.

chine,

chine , pour extorquer à la Couronne des concessions d'une plus haute importance. Mais Charles n'étoit pas encore assez réduit ; & la brusque dissolution du Parlement , telle qu'on l'a rapportée , rompit alors toutes leurs vues.

CHARLES I.

1629.

L'intervalle qui suivit , entre le second & le troisième Parlement , fut distingué par tant de violations ouvertes de la liberté publique , qu'on fit peu d'attention à l'affaire du Tonnage & du Pondage , dans un tems où l'abus du pouvoir de la Couronne sembloit en demander pour des articles plus essentiels. Mais , après avoir remédié à de si grands maux par les Pétitions de droit , les Communes revinrent à cette affaire , & firent connoître qu'elles étoient toujours dans l'intention d'exiger , pour ce revenu , de grands retours de complaisance du côté de la Couronne. Leur prorogation soudaine arrêta toutes leurs prétentions.

Charles , dès l'ouverture de cette Session , avoit prévu que le même différend renaîtroit ; & dans cette idée , il avoit pris soin , entre plusieurs expressions douces & conciliantes , d'informer les Communes qu'il n'avoit pas regardé ces droits comme une dépendance de sa prérogative héréditaire , mais que son intention étoit , comme elle avoit toujours été , d'en jouir comme d'un don de son Peuple ; & que s'il les avoit levés jusqu'alors , c'étoit par la nécessité seule , & non par son autorité ; qu'il prétendoit se justifier. Cette déclaration , qui venoit probablement de la modération naturelle du Roi , depuis qu'il n'étoit plus poussé par les violentes inspirations de Buckingham , auroit pu satisfaire les Communes , si leur vue n'avoit été que d'assurer leurs propres droits & leurs privilèges. Mais elles portèrent leurs prétentions beaucoup plus haut. Elles demandèrent , comme un préliminaire convenable , que Charles se désistât une fois de cette levée ; après quoi elles promettoient de prendre en considération , à quel point il leur conviendrait de le rétablir dans la possession d'un revenu , dont il se seroit nettement dépouillé. Mais outre que cette extrême rigueur étoit sans exemple à l'égard de ses Prédécesseurs , & qu'il devoit manifestement résulter quantité d'inconvéniens de l'interruption des levées , Charles , avoit d'autres raisons de ne se pas rendre à des conditions si dures. Il

étoit probable que les Communes renouvelleroient leur ancien projet, de rendre son revenu passager, & de jeter ainsi leur Prince dans une perpétuelle servitude. Elles n'auroient pas manqué de supprimer toutes les nouvelles impositions des regnes de Marie, d'Elisabeth & de Jacques, qui ne formoient pas une partie méprisable du revenu roial. D'ailleurs elles avoient ouvertement déclaré qu'elles avoient actuellement quantité de vues importantes, sur-tout par rapport à la Religion, & que si le Roi refusoit de les satisfaire, il ne devoit attendre d'elles aucun secours.

On voit dans quel inexplicable labyrinthe Charles étoit engagé. Par son propre aveu, par les principes du Gouvernement Anglois, par la forme des Bills qui avoient accordé la levée du Tonnage & du Pondage, ce droit venoit entièrement d'un don libre de la Nation, & par conséquent pouvoit être retiré à son gré. Si les Communes étoient déraisonnables dans leur refus, du moins ne refusoient-elles rien qui ne leur appartint. Si les besoins publics demandoient ce secours, il demandoit aussi la complaisance du Roi, pour les conditions auxquelles il pouvoit l'obtenir. Quoique le motif, qu'on avoit eu pour l'accorder, eût été de mettre le Prince en état de garder les Mers, il ne s'ensuivoit pas que parce qu'il gardoit les Mers, il eût droit à ce revenu, sans aucune autre formalité, puisque le Peuple s'étoit toujours réservé le droit de juger à quel point ce service méritoit un tel secours. Mais Charles, malgré sa déclaration publique, étoit fort éloigné d'en admettre la conclusion dans toute son étendue. Il voyoit que la conséquence infaillible de toutes ces rigueurs de ces raffinemens, de ces réductions, étoit de devenir tout d'un coup, & dès le commencement de son regne, sans aucune nécessité publique, sans aucune faute de sa part, un Magistrat d'une espece différente de ses Prédécesseurs, & de tomber dans l'entiere dépendance de ses Sujets, sur lesquels les Rois précédens, sur tout ceux auxquels il avoit immédiatement succédé, avoient exercé une autorité presque sans bornes. Dans l'embarras d'une chaîne de conséquences, qu'il ne lui étoit pas aisé de rompre, il étoit porté à remonter sur ses pas, c'est-à-dire, à nier plutôt le principe, que d'admettre des

conclusions qui lui paroissent absurdes. Suivant les idées, établies jusqu'alors en Angleterre, comme dans les Pais Etrangers, il regardoit le Monarque comme l'ame & l'essence du Gouvernement Anglois ; & tout autre pouvoir, qui prétendit annéantir ou même resserrer l'autorité roiale, lui sembloit, dans sa nature, comme dans son exercice, mériter nécessairement la qualité d'usurpation. Disposé à maintenir l'ancienne harmonie de la Constitution, il avoit toujours eu dessein de se prêter, autant du moins qu'il n'en souffriroit pas trop, aux anciennes formes du Gouvernement : mais lorsque par l'obstination invétérée des Communes, ces formes ne lui paroissent tendre qu'à troubler cette harmonie, & qu'à introduire une nouvelle Constitution ; il concluoit que dans une situation si violente, ce qui étoit subordonné devoit céder au principal, & les privilèges du Peuple faire place, pour quelque tems, à la Prérogative roiale. Etre dégradé du rang suprême en esclave de ses insolens Sujets, lui sembloit la dernière des indignités ; & rien, à ses yeux, ne pouvoit excéder l'humiliation de cet état, que la bassesse de s'y soumettre, sans faire quelques efforts pour conserver l'autorité qui lui avoit été transmise par ses Ancêtres.

Quoiqu'il fût rempli de ces réflexions, & qu'il eût pris ce parti, avant le retour du Parlement, il ne rompit pas immédiatement avec les Communes, sur le délai qu'elles apporent au secours qu'il en attendoit. Il jugea que rien ne seroit plus capable de justifier ses démarches s'il étoit obligé d'en faire de violentes, que de leur avoir laissé porter leurs attaques à l'excès, contre son Gouvernement & sa Prérogative. Dans ces circonstances, il se réduisit à solliciter la Chambre par des Messages & des discours. Mais les Communes, au lieu de prêter l'oreille à ses sollicitations, tournerent leurs observations & leur censure sur sa conduite à l'égard de la Religion ; sujet de plainte, auquel leur Pétition de droit n'avoit point assez remédié.

Il étoit impossible qu'un siècle, si fertile en Sectes & en disputes religieuses, laissât dans l'oubli la fameuse question qui concerne le fatalisme & le libre arbitre ; question mêlée de Philosophie & de Théologie, qui a jetté, de tout tems, tou-

tes les Ecoles & toutes les Eglises dans un abîme de doutes & d'incertitudes. Les premiers Réformateurs d'Angleterre, comme ceux des autres Pais de l'Europe, avoient embrassé les plus rigides principes de la prédestination & des décrets absolus, & de former, sur ce système, tous les articles de leur religieuse créance. Mais ces principes aiant trouvé de l'opposition de la part d'Arminius & de ses Sectateurs, la dispute étoit bientôt passée en Angleterre & s'y étoit répandue. Les Arminiens, qui trouvoient plus de faveur dans l'esprit superstitieux de l'Eglise Anglicane que dans le Fanatisme des Puritains, s'étoient incorporés par degrés avec les premiers : &, par l'indulgence de Jacques & de Charles, quelques particuliers de cette Secte s'étoient élevés aux premières dignités de la Hiérarchie. Mais du côté du Public, leurs succès n'avoient pas tout-à-fait répondu à ceux qu'ils avoient obtenus à la Cour & dans l'Eglise. Ils étoient encore accusés d'innovation & d'hérésie dans toute la Nation. Les Communes tournerent enfin contre eux leur redoutable censure, & les prirent pour l'objet de leurs invectives & de leurs déclamations continuëles. Leurs Protecteurs furent notés, leurs principes soumis à l'examen, & leurs vues représentées comme dangereuses, & pernicieuses même à l'Etat. Un Spectateur impartial, s'il y en avoit alors en Angleterre, n'auroit pas trouvé peu d'amusement à voir une Assemblée populaire, enflammée de l'esprit de faction & d'enthousiasme, entrer dans des questions, auxquelles les plus grands Philosophes, dans la tranquillité de la retraite, n'ont pu trouver jusqu'à présent de solution satisfaisante.

Dans cette complication de disputes, on peut observer que le nom de Puritains s'étendoit à trois Partis, qui, tout unis qu'ils étoient ensemble, ne s'accordoient point dans leurs vues & leurs motifs. On distinguoit les Puritains politiques, qui faisoient profession des plus hauts principes de la liberté civile ; les Puritains de discipline, qui rejetoient les Cérémonies & le Gouvernement Episcopal de l'Eglise ; & les Puritains de doctrine, qui soutenoient rigoureusement le système spéculatif des premiers Réformateurs. Tous ces Sectaires avoient, en tête, le Parti de la Cour, la Hiérarchie & les

Arminiens ; avec cette seule distinction , que la Secte Arminienne , introduite depuis peu d'années , ne comprenoit point encore tous les Partisans de la Hiérarchie & de la Cour. Mais comme les controverses , sur chaque sujet , ne faisoient que s'échauffer de jour en jour , chacun s'unissoit plus étroitement avec ses Amis , & se séparoit plus ouvertement de ses Adversaires. Ainsi , par degrés , la distinction devint tout-à-fait uniforme & régulière.

CHARLES I.

1629.

Cette Chambre des Communes , qui comme toutes les précédentes , des regnes de Jacques & de Charles , avoit été gouvernée par le parti Puritain , crut ne pouvoir mieux servir sa cause , qu'en notant & punissant les Arminiens , Novateurs reconnus dans l'Eglise , & par cette raison , les moins favorisés & les moins puissans de tous leurs Antagonistes. Il fut aisé de prévoir que cette résolution satisferoit tout à la fois l'animosité des Puritains de doctrine , & seroit d'un avantage considérable pour les Puritains de discipline , & pour les Puritains politiques. Land , Neile , Montague , & d'autres Evêques , qui passoient pour les principaux soutiens du Gouvernement Episcopal , & pour les plus zélés Partisans de la discipline & des Cérémonies de l'Eglise , étoient tous soupçonnés d'une teinture d'Arminianisme. Ces Prélats & leurs Disciples prêchèrent avec force l'obéissance passive , & la soumission illimitée aux Princes. On se flattoit que si l'on pouvoit attirer sur eux quelque censure , & les faire chasser de l'Eglise & de la Cour , la Hiérarchie Ecclésiastique recevrait un coup mortel , les Cérémonies seroient exigées moins rigoureusement , & Charles , privé de ses plus fideles serviteurs , se verroit forcé de baisser la voix sur cette Prérogative , qu'il ne cessoit pas de faire valoir.

Mais outre les conséquences politiques qu'il craignoit de sa condescendance , il étoit fortement déterminé à s'opposer à toutes ces vues , par des principes de piété & de conscience. Ni la dissipation ordinaire à son âge , ni les plaisirs qui naissoient autour du Trône , n'avoient été capables d'affoiblir dans ce vertueux Prince , un sincere attachement à la Religion ; & ce caractère , qui , dans un siècle de zèle , auroit dû lui procurer toutes sortes d'avantages , devint la principale cause de

CHARLES I.

1629.

la ruine, purement parce que la Religion, qu'il avoit adoptée, n'étoit pas la Secte précise, ou la mode, qui commençoit à prévaloir parmi les Sujets. Sa piété, quoiqu'éloignée des excès de superstition, en avoit une teinture; ou du moins, étant opposée aux sombres & fanatiques extravagances des Puritains, ils la représentoient comme tendante vers les abominations de l'Ante-Christ. D'ailleurs, Laud avoit malheureusement acquis beaucoup d'ascendant sur lui; & comme tous ces Prélats, pour qui le Communes étoient si mal disposées, passoient pour les principaux Amis & les Courtisans le plus favorisés, il étoit résolu de ne pas se désarmer & se déshonorer lui-même en les abandonnant à leurs ennemis.

Dans les débats des Communes, qui nous ont été transmis, il est aisé de découvrir quelques étincelles de ce feu enthousiaste, qui mit ensuite toute l'Angleterre en combustion. Un de Membres (a) fit usage d'une allusion, qui, toute basse qu'elle est, paroît empruntée des écrits du Lord Bacon. « Si vous rencontrez, dit-il, un chien seul; quelque fierté qu'il ait naturellement, il paroît timide: mais s'il est avec son Maître, il attaquera l'homme qu'il suivoit auparavant. Cet exemple montre que les naturels du plus bas ordre acquiescent du courage & de la force, lorsqu'ils se sentent appuyés par quelque chose de supérieur; & certainement, un homme appuyé de la Toute-Puissance est en quelque sorte une Créature toute-puissante. Tout est possible, à celui qui croit; & celui, pour qui tout est possible, jouit d'une sorte de toute-puissance. Ainsi, convenons ensemble; prenons la résolution, par un accord unanime & par un aveu commun, d'être fermement attachés à notre Dieu, à notre Religion, & nous pourrons compter sur un bonheur certain dans ce monde.

On raconte que dans ces débats, Olivier Cromwell, jeune encore, & sans considération, se plaignit d'un autre Membre des Communes, qui prêchoit, lui avoit-on dit, un plat Papisme. Il est amusant, de voir les premières expressions de ce fanatique Hypocrite, répondre si parfaitement à son caractère.

(a) Nommé Rouse.

Les recherches & les discussions, sur le Tonnage & le Pondage vinrent à la suite de ces controverses Théologiques & Métaphysiques. Un ordre de la Chambre obligea les Officiers de la Douane de comparoître devant les Communes, pour rendre compte de quelle autorité ils avoient saisi les marchandises des Négocians, qui n'avoient pas satisfait à ces droits. Les Barons de l'Echiquier (a) furent interrogés sur les décrets de leur Cour, qui concernoient ces deux points. Le Scheriff de Londres fut envoyé à la Tour, pour avoir soutenu avec zèle les Officiers de la Douane. Les Marchandises de *Rosses*, Commerçant, & Membre de la Chambre - Basse, aiant été saisies sur le refus qu'il avoit fait de paier les mêmes droits, on en fit des plaintes fort vives, comme d'une violation des Piviléges. Charles avoua la conduite de ses Officiers; & de jour en jour la querelle s'échauffa. On parla, dans la Chambre, de former une accusation régulière contre le Chevalier Richard Weston, grand Trésorier; & le Roi commença, dans son ressentiment, à former le dessein de terminer l'Assemblée par une dissolution.

Le Chevalier Jean Elliot dressa une Remontrance, contre la levée du Tonnage & du Pondage, sans l'aveu du Parlement, & la présenta au Secrétaire pour la lire. Sur le refus de cet Officier, il la lut lui-même. L'affaire aiant été mise en question, le Chevalier Finch, Orateur de la Chambre, déclara qu'il avoit ordre du Roi d'ajourner l'Assemblée; sur quoi, il se leva & quitta son siège. Toute la Chambre parut en confusion. l'Orateur fut repoussé sur son siège, & retenu malgré lui dans cette situation, par Halles & Valentin, jusqu'à ce qu'on eût dressé une courte Remontrance, qui passa par acclamation, plutôt que par la voie des suffrages. Elle déclaroit les Papistes & les Arminiens, ennemis capitaux de la Nation. Les Officiers, qui levoient le Tonnage & le Pondage, furent qualifiés du même nom; & les Marchands même, qui paieroient volontairement ces deux droits, furent déclarés traîtres à la liberté Angloise, & par conséquent ennemis publics. Les portes étant fermées, l'Huif-

CHARLES I.
1629.

2 Mars

(a) Nom qu'on donne aux Juges de la Cour des Finances.

vrais Chefs, dont le ressentiment étoit animé, & dont le courage n'étoit rien moins qu'abbatu, par les souffrances qu'ils avoient essuïées, dans une cause à laquelle ils croïoient leur gloire attachée.

Les Prisonniers se firent tant d'honneur de leur aventure, qu'on ne peut même les faire condescendre à présenter une Pétition au Roi, pour lui témoigner quelque regret de l'avoir offensé. Ils refuserent unanimement de donner caution pour leur conduite, & dédaignerent leur délivrance, à de si légères conditions. Halles eut tant d'adresse à soutenir le mérite de ses peines, que quelqu'un s'étant offert à le cautionner, il ne voulut pas se soumettre aux regles judiciaires, & demeurer lié avec son Ami. Long, qui avoit trouvé d'abord une bonne caution dans la Chambre du Chef de Justice, déclara que ses Répondans ne pouvoient lui rendre plus long-tems le même service. Le Chevalier Ellior étant mort en Prison, dans l'intervalle, il s'éleva de grandes clameurs contre l'Administration; & ce zélé Citoyen fut regardé universellement comme un Martyr des libertés d'Angleterre.

IL s'ouvre, pour nous, une nouvelle scene. Charles, dégoûté des Parlemens, étoit résolu de ne plus convoquer cette redoutable Assemblée, s'il ne voïoit la Nation plus disposée à la complaisance. Depuis la perte de Buckingham, son Favori déclaré, il étoit devenu son propre Ministre; & jamais, dans la suite de sa vie, il n'accorda le même degré de confiance à personne. Comme on ne lui verra suivre désormais que son propre génie, ses mesures paroîtront moins téméraires & moins violentes; quoique le cours général de son administration fût très-éloigné d'être entièrement conforme aux Loix, & plus encore d'être tout-à-fait prudent.

Efforçons-nous de donner une juste idée des événemens, qui s'entresuivirent pendant quelques années, tant de ceux qui concernent les affaires Etrangères, que de tout ce qui regarde l'état actuel de la Cour & le Gouvernement de la Nation. Ces incidens n'ont rien de fort éclatant, ni par leur qualité, ni par leur nombre: mais la connoissance en est absolument nécessaire, pour l'intelligence de ceux qui les sui-

 CHARLES I.

1628.

 Paix avec la
France & l'Es-
pagne.

vent, & qui méritent une place distinguée dans la mémoire des hommes.

Charles, dépourvu de tout secours, se vit obligé par la nécessité, d'embrasser un parti, pour lequel il auroit trouvé des motifs de la même force, dans sa raison & dans les lumières d'une saine politique. Il fit la paix avec deux Couronnes, contre lesquelles il avoit traîné une guerre, peu nécessaire, & peu glorieuse à la Nation. Malgré le désordre & la foiblesse de l'Angleterre, ces deux Puissans Ennemis ne firent contr'elle aucune entreprise; & toutes leurs vues avoient paru se réduire à se mettre à couvert de ses expéditions languissantes & mal concertées. Assez satisfaits de la voir désarmée, par les jalousies & les querelles du Roi & du Parlement, ils sembloient éviter soigneusement tout ce qui pouvoit réveiller dans les Anglois, la terreur ou la colere, & les disposer à l'union domestique, par une prompte soumission. Les efforts, pour se réconcilier avec eux, furent poussés si loin par l'Espagne, qu'elle relâcha généreusement tous les soldats qui avoient été faits prisonniers dans l'expédition de Cadix. Cet exemple fut imité par la France, après la retraite de l'Isle de Rhé. Dans cette disposition de Princes, avec si peu de prétentions mutuelles, la paix n'étoit pas difficile à conclure: le Traité fut signé avec la France; & la situation de Charles ne l'autorisant guere à demander des conditions pour les Huguenots, ils furent abandonnés à la clémence de leur Souverain. Ensuite la paix fut conclue avec l'Espagne, sans aucune autre stipulation, en faveur du Palatin, qu'une promesse générale de l'Espagne d'employer ses bons offices pour le rétablissement de ce Prince. L'influence de ces deux guerres, sur les affaires domestiques, & sur les dispositions du Roi & du Peuple, étoit de la dernière importance; mais elles n'apportèrent aucun changement aux intérêts étrangers du Royaume.

 1630.

On ne peut rien s'imaginer de plus heureux, que la situation où l'Angleterre se trouvoit alors, du côté des Etrangers. L'Europe étoit divisée entre les Maisons rivales de Bourbon & d'Autriche, dont les intérêts opposés, & plus encore leurs mutuelles jalousies, assuroient la tranquillité des Anglois. Il

y avoit tant d'égalité dans les forces de ces deux Puissances, qu'on ne devoit craindre aucun événement, qui pût renverser tout d'un coup, entr'elles, la balance du pouvoir. Le Monarque Espagnol, qu'on jugeoit alors le plus puissant, étoit le plus éloigné ; & par cette raison, la politique faisoit trouver, aux Anglois, de l'avantage à vivre dans une plus étroite alliance avec la plus voisine des deux Puissances. Les Etats dispersés de l'Espagne donnoient beaucoup de prise au pouvoir naval de l'Angleterre, & tenoient cette Couronne dans une continuelle dépendance. La France, plus compacte & plus vigoureuse, faisoit des progrès, de jour en jour, en politique, comme en discipline, & disputoit au moins l'égalité de pouvoir à la Maison d'Autriche ; mais ces progrès, lents & mesurés, laissoient encore au pouvoir de l'Angleterre, d'arrêter sa supériorité par une prompte opposition. Ainsi Charles, en évitant toute mauvaise intelligence avec ses propres Sujets, étoit dans une situation qui pouvoit le faire rechercher & respecter de toutes les Puissances de l'Europe ; & ce qui n'est guere arrivé depuis, aux Souverains des Isles Angloises, il pouvoit agir avec dignité, ou demeurer neutre sans danger.

Il prit le parti de la neutralité ; & pendant tout le reste de son regne, il paroît que les affaires étrangères n'attirerent que son attention, excepté ses engagements d'honneur & d'amitié pour sa Sœur & le Palatin, qui l'obligerent à quelques efforts, pour relever cette infortunée famille. Il joignit ses bons offices à ceux de la France ; & par une puissante médiation, il fit conclure la paix entre les Rois de Suède & de Pologne, dans la vue d'engager le premier de ces deux Princes, à prendre, sous sa protection, les Protestans opprimés en Allemagne. C'étoit le fameux Gustave Adolphe, que son génie héroïque, secondé par les vraies lumieres de la prudence, rendit promptement le plus glorieux Monarque de son siècle ; comme il lui fit donner à la Suède, autrefois inconnue & négligée, un grand poids dans la balance de l'Europe. Charles, pour l'animer & le secourir dans l'invasion dont il avoit formé le dessein, étoit convenu de lui fournir six mille hommes ; mais voulant garder une apparence de neutralité, il avoit employé

K k ij

CHARLES I.

1639.

CHAPITRE 1.

§ 628.

le nom du Marquis d'Hamilton, Seigneur Ecoffois, allié de la Couronne. Hamilton, engagé formellement avec Gustave, leva, aux dépens de Charles, des troupes en Angleterre & en Ecoffe, & les alla débarquer dans l'Elbe. Son arrivée fut bientôt suivie de la Bataille décisive de Leipfick, où la conduite de Tilly, & la valeur des Impériaux, cédèrent à celles de Gustave & des Suédois. Tout le tems qui restoit à vivre à ce Héros, fut une suite continuelle de victoires, dont il eut moins d'obligation à la fortune, qu'à ses grandes qualités personnelles. Ce rapide progrès de conquêtes, qui nous cause tant d'admiration dans l'ancienne Histoire, fut ici renouvelé dans les Annales modernes, & ne put être attribué aux mêmes causes. Ce n'étoient point des Nations militaires qui attaquoient des Peuples timides & sans discipline, ni des Héros en opposition avec des lâches. Les vieilles troupes de Ferdinand, conduites par les plus fameux Généraux du siècle, furent terrassées à chaque rencontre ; & dans un instant, toute l'Allemagne se vit renversée par les victoires de la Suede. Mais cette merveilleuse prospérité fit manquer à Charles, le but qu'il s'étoit proposé dans son alliance. Gustave, enflé de sa fortune, commença bientôt à former des plans d'ambition plus étendus, & parut n'avoir délivré l'Allemagne du joug de Ferdinand, que pour la réduire sous le sien. Il ne voulut rétablir le Palatin, qu'à des conditions qui l'auroient mis entièrement dans sa dépendance ; & la négociation fut ainsi prolongée jusqu'à la bataille de Lutzen, où le Monarque Suédois périt, au milieu d'une victoire complete qu'il venoit de remporter.

On a poussé le récit de ces expéditions étrangères, quelques années au-delà du période présent, pour éviter la nécessité d'y revenir, & pour se donner le pouvoir de faire un tableau suivi de la Cour de Charles & de son Gouvernement.

Etat de la
Cour & du
Ministère.

Caractère
du Roi.

Si l'on considère Charles, à la tête de sa Cour, & dans l'intérieur de sa famille, il est difficile de s'imaginer un caractère, plus digne à la fois de respect & d'amour. Un Mari tendre, un Pere indulgent, un Maître facile, un Ami constant ; sa conduite, dans la vie privée, lui donnoit droit à tous ces éloges. En qualité de Monarque, il excelloit aussi

par les qualités extérieures ; & les qualités essentielles ne lui manquoient pas. Son air & ses manières, quoique tirant peut-être un peu vers l'affectation & la parade, répondoient en général à l'élévation de son rang, & donnoient de la grace à cette réserve & cette gravité qui lui étoient naturelles. La modération & l'égalité, qui éclatoient dans ses actions, sembloient devoir l'éloigner de toute entreprise dangereuse ou téméraire. Le bon sens, qui se faisoit remarquer dans sa conversation & ses discours, sembloit garantir le succès de toutes les démarches, dans lesquelles il s'engageoit avec réflexion. A ces qualités, il en joignoit d'autres, qui auroient fait beaucoup d'honneur à un particulier, & qui, dans un grand Monarque, pouvoient être extrêmement utiles à son Peuple. Il avoit reçu, de la nature, un excellent goût pour tous les beaux Arts ; & celui de la Peinture étoit comme sa passion favorite. Avec plus de connoissances qu'on n'en voit ordinairement dans les Princes, il étoit bon juge des ouvrages d'art, & ses propres talents n'étoient pas médiocres pour la composition. Dans un autre siècle, & dans toute autre Nation, ce Monarque auroit été sur d'un regne heureux & tranquille : mais les hautes idées de son pouvoir, dans lesquelles il avoit été nourri, le rendoient incapable d'une soumission prudente à l'esprit de liberté, qui commençoit à prévaloir parmi ses Sujets. Sa politique n'étoit pas soutenue de la vigueur & de la prévoyance nécessaires, pour subjuguier leurs Privilèges, & pour maintenir sa Prérogative au point où il l'avoit élevée : & plus que tout le reste ensemble, l'esprit d'enthousiasme, universellement répandu dans la Nation, déconcerta toutes les vues de la prudence humaine, & troubla l'opération de tous les motifs qui influent ordinairement dans la société.

Mais ses infortunes ; que l'union de ses causes devoit produire, étoient encore éloignées. Charles jouissoit encore de lui-même, dans le plein exercice de l'autorité royale, dans le commerce familial de ses Amis & de ses Courtisans, & dans un usage modéré des plaisirs, qui flattoient son goût.

Depuis la mort tragique de Buckingham, qui aliénoit un peu Charles de la Reine, cette Princesse avoit la principale

CHARLES I.

1637.

Caractère de
la Reine.

CHARLES.

1628.

part à son affection, & lui tenoit lieu de Favori. il étoit fort éloigné de ce rustique mépris pour le beau sexe, que Jacques avoit affecté, & qui, bannissant les femmes de la Cour, lui donnoit plutôt l'apparence d'une foire ou d'une assemblée de négoce, que du séjour d'un grand Prince. Mais, quoique la complaisance de Charles s'étendit à tout le sexe, son unique passion étoit pour sa femme, à laquelle il étoit attaché par les plus inviolables nœuds de la confiance & de la fidélité: Cette tendresse étoit justifiée par l'esprit, par le jugement & la beauté de la Reine; quoiqu'on reconnoisse assez généralement, qu'étant d'un naturel un peu trop passionné, elle précipita son Mari dans quelques résolutions imprudentes. Sa Religion, à laquelle elle étoit fort attachée, produisit aussi de fâcheux effets, puisqu'en l'engageant à procurer aux Catholiques une indulgence fort désagréable à la Nation, elle augmenta la jalousie, qui étoit déjà fort animée contre la Cour.

Sous les regnes précédens, lorsque le Souverain étoit comme indépendant de ses Sujets, il n'avoit pour règle, dans le choix de ses Ministres, que la faveur personnelle, ou l'opinion de leur habileté, sans aucun égard pour leur crédit dans la Nation, ou pour leurs talens Parlementaires. Les Princes ont eu depuis pour maxime, lorsqu'ils voient les Chefs populaires empiéter trop sur l'autorité royale, de leur conférer divers offices, dans l'espérance de les intéresser au maintien d'un pouvoir qu'ils partagent. Charles embrassa cette nouvelle politique; marque sûre qu'il étoit arrivé dans l'Etat une secrète révolution, qui obligeoit le Prince d'adopter de nouvelles maximes de Gouvernement. Mais les vues du Roi étoient alors si éloignées de celles des Puritains, que leurs Chefs, qu'il trouva le moien de s'attacher, perdirent au même moment toute considération dans leur parti, & furent poursuivis même comme des Traîtres, avec d'implacables sentimens de haine. Tel fut le sort du Chevalier Thomas Wentworth, que Charles créa d'abord Baron, ensuite Vicomte, & Comte de Strafford. Il le nomma Président du Conseil d'York, Viceroi d'Irlande; en un mot il en fit son principal Ministre & son Conseiller. Strafford méritoit, par ses talens & ses lumie-

Elévation de
Strafford.

res, toute la confiance dont son Maître l'honorait. Il étoit d'un caractère grave & austère, plus propre à lui faire obtenir de l'estime que de l'affection. Sa fidélité pour Charles fut inébranlable : mais le changement de sa condition l'obligeant de rapporter toutes ses vues au maintien de la Prérogative, après s'être efforcé long-tems de la diminuer, il sembla que sa vertu ne fut pas tout-à-fait pure ; c'est-à-dire, qu'elle ne fut point à couvert d'une forte impression d'intérêt propre & d'ambition. Le Chevalier Dudley-Diggs, fut créé, dans le même-tems, Maître des Rolles ; Noy, Procureur Général ; Littleton, Solliciteur Général. Tous avoient été Chefs Parlementaires, & jouissoient d'une grande réputation dans leur ordre.

CHARLES I.

1630.

Dans les affaires Ecclésiastiques, & même dans plusieurs parties des affaires civiles, Laud, Evêque de Londres, conservoit beaucoup d'ascendant sur le Roi. Si la seule austérité des mœurs & l'abstinence du plaisir méritoient le nom de vertus, cet homme étoit vertueux : il étoit savant, si les connoissances Ecclésiastiques donnent droit à cet éloge. On convient de son désintéressement : mais toute son industrie, tous ses soins, étoient rapportés sans cesse à l'exaltation du caractère Sacerdotal & Episcopal, qui étoit le sien. Son zèle étoit insatiable pour la cause de la Religion, c'est-à-dire, pour faire adopter, par les plus rigoureuses voies, ses propres opinions & les pieuses cérémonies aux obstinés Puritains, qui avoient eu la profane audace de s'y opposer. Dans l'exécution de ses saintes vues, il fermoit les yeux à toute considération humaine ; ou, dans d'autres termes, la chaleur & l'indiscrétion de son naturel lui faisoient négliger toutes les vues de la prudence & toutes les règles de la bienfaisance commune. Son bonheur étoit, qu'ayant pour adversaires les ennemis déclarés de la soumission & de la vraie piété, on lui faisoit un mérite & une vertu de tous ses emportemens de vengeance. Tel étoit ce fameux homme, qui acquit tant d'empire sur Charles, & qui abusa de son naturel superstitieux, pour l'engager dans une conduite, dont le terme fut également fatal pour lui-même, & pour les Peuples.

Laud, Evêque de Londres.

L'humeur de la Nation se portoit alors aux excès les plus dans l'Eglise.

Innovation

CHARLES I.

2637.

opposés à la superstition ; & ce n'étoit pas sans difficulté , qu'on pouvoit conserver , dans le service divin , ces anciennes cérémonies , qui étoient comme sanctifiées par un long usage , & par l'exemple des premiers Réformateurs. Ce fut néanmoins ce tems que Laud choisit , pour introduire de nouvelles cérémonies & des observances de son invention. Outre qu'elles ne pouvoient manquer de déplaire , en qualité d'innovations , il y avoit un autre obstacle à vaincre dans l'imagination du Public. Laud , & d'autres Prélats , qui embrassoient ses idées , étoient généralement fort versés dans l'antiquité Ecclésiastique : ils avoient adopté les religieux principes , qui ont prévalu pendant le troisième , le quatrième & le cinquième siècles , lorsque l'Eglise chrétienne , si l'on en croit les Réformateurs , étoit déjà comme ensevelie dans les superstitions , qu'ils accusoient Rome d'avoir entretenues , & d'avoir même augmentées , par des considérations politiques. Le retour des idées & des pratiques de ces siècles étoit donc capable de donner , à la Foi & la Liturgie Angloise , un air de ressemblance avec les usages Catholiques , que les Anglois , en général , & les Puritains , en particulier , avoient en horreur. Le Public étoit porté à croire aussi , que sans quelque vue secrète , on n'auroit pas entrepris , avec tant de zèle , d'imposer à l'esprit refractaire de la Nation , des Observances qui ne paroissent d'aucune utilité ; & que le dessein de Laud étoit de ramener les Anglois , par degrés , à la Religion de leurs Ancêtres. Ils ne considéroient pas que l'inutilité même de ces cérémonies les recommandoit aux yeux du Prélat , & les lui faisoit regarder comme d'autant plus sacrées , qu'elles ne pouvoient être d'aucun autre usage dans la vie. D'ailleurs leur ressemblance , avec celles du Rituel Romain , étoit pour Laud & pour ses Confreres , un mérite , plutôt qu'une objection : ils avoient beaucoup plus de tendresse pour la Mere-Eglise , comme ils la nommoient , que pour les Sectaires & les Presbiteriens ; ils la qualifioient souvent de véritable Eglise chrétienne , nom qu'ils refusoient aux autres , ou qu'ils ne leur accordoient pas sans répugnance. Cette maniere de penser étoit si peu déguisée , que non-seulement les Puritains mécontents & mal intentionnés croioient l'Eglise d'Angleterre prête à retomber

retomber dans les principes de Rome, mais que la Cour Romaine se flattoit elle-même de rétablir son autorité dans cette Ile, & que pour encourager les bonnes intentions de Laud, on lui en avoit offert deux fois, en secret, un Chapeau de Cardinal, qu'il avoit refusé d'accepter. Sa réponse avoit été, comme il l'avoua lui-même, " qu'il se sentoit quelque chose, dans le cœur, qui ne lui permettoit pas de se rendre, avant que Rome fût différente de ce qu'elle étoit.

Une Dame de la Cour, fille du Comte de Devonshire ; ayant embrassé la Religion Catholique, Laud lui demanda les motifs de sa conversion : " c'est sur tout, répondit-elle, parce que je n'aime point à voyager en foule. Il la pressa d'expliquer cette réponse : " Je vois, répliqua-t-elle, que vous, & quantité d'autres, vous vous hâtez de prendre le chemin de Rome ; & moi, pour n'être pas pressée dans la foule, je me suis déterminée à marcher devant. On doit reconnoître que si Laud n'a pas mérité le nom de Catholique, le génie de sa Religion étoit à-peu-près le même que celui de la Religion Romaine. Il demandoit la même vénération pour le caractère Sacerdotal, & la même soumission aux décrets des Synodes & des Conciles ; il affectoit la même pompe, les mêmes cérémonies dans le culte, & la même observance, pour les jours, les postures, les alimens, & les habits Ecclésiastiques. Ainsi rien n'est moins étrange que l'horreur des Puritains pour ce Prélat, qu'ils regardoient comme le précurseur de l'Ante-Christ.

Entre les nouvelles Cérémonies, auxquelles il sacrifioit son repos & celui de la Nation, on rapportera celles qu'il fut accusé d'avoir employées dans la Consécration de l'Eglise de Ste Catherine, & qui devinrent un objet commun de scandale & d'offense.

" A l'approche du Prélat, vers la porte Occidentale de l'Eglise, une voix cria fort haut, ,, ouvrez-vous, ouvrez-vous portes éternelles, afin que le Roi de gloire puisse entrer (a). Aussi-tôt les portes s'ouvrirent, & l'Eveque y entra. Il se laissa tomber à genoux ; & les bras ouverts, les

(a) *Elevamini portæ æternales, & introibit Rex gloria.*
Tome I.

CHARLES I.

1630.

„ yeux élevés vers le Ciel, il prononça hautement ces mots :
 „ Ce lieu est saint ; ce terrain est saint : au nom du Pere ,
 „ du Fils & du Saint-Esprit ; je le déclare Saint. En s'avan-
 „ çant vers le Chœur, il prit plusieurs fois un peu de pouf-
 „ siere du pavé, & la jeta en l'air. Lorsqu'il fut proche de
 „ la Table de Communion, avec toute sa suite, il y fit de
 „ fréquentes inclinations. Ensuite, il fit le tour de l'Eglise,
 „ en récitant plusieurs Pseaumes dans sa marche. Cette Pro-
 „ cession fut suivie d'une Priere, qu'il conclut par les mots
 „ suivans, “ Nous consacrons cette Eglise, & nous la sépa-
 „ rons devant toi, comme une Terre sainte, qui ne doit plus
 „ être profanée par des usages communs.

„ L'Evêque se rapprocha de la Table de Communion ; &
 „ debout, il prononça solennellement diverses imprécations
 „ contre ceux qui profaneroient ce saint lieu, en y faisant
 „ des Revues de Soldats, en y tenant des Assemblées de Cours
 „ civiles, ou le faisant servir de passage pour transporter des
 „ fardeaux. A chaque anathème, il s'inclina vers l'Est, &
 „ cria ; que le Peuple dise, *Amen*.

„ Après les imprécations, il répandit des bénédictions en
 „ grand nombre sur ceux qui avoient eu quelque part à la
 „ construction de l'Edifice, & sur ceux qui avoient donné,
 „ pour ses usages, ou qui donneroient à l'avenir, des Cali-
 „ ces, de l'argenterie, des Ornemens, & d'autres pièces uti-
 „ les au service. A chaque bénédiction, il s'inclina de mê-
 „ me, vers l'Est, & cria ; que le Peuple dise, *Amen*.

„ Le Sermon suivit : après quoi, l'Evêque consacra la Cène,
 „ & l'administra de la maniere suivante. En approchant de la
 „ Table de Communion, il fit plusieurs révérences fort pro-
 „ fondes ; & lorsqu'il fut arrivé à la partie de la Table, où
 „ étoient le pain & le vin, il s'inclina sept différentes fois.
 „ Après avoir récité plusieurs Prieres, il s'approcha des Es-
 „ pèces Sacramentales, & leva respectueusement le coin de
 „ la nappe qui couvroit le pain. A la vue du pain, il laissa
 „ tomber aussi-tôt la nappe, il fit un ou deux pas en arriere,
 „ il s'inclina trois différentes fois vers le pain ; ensuite il se
 „ rapprocha de la Table, il découvrit le pain, & fit encore
 „ trois inclinations.

„ Alors il mit la main sur la Coupe, qui étoit couverte
 „ & pleine de vin. Il retira la main, il fit un pas en ar- CHARLES I.
 „ rière, & s'inclina trois fois vers la Coupe. Il se rappo- 1630.
 „ cha ; & levant le couvercle, il regarda dans la Coupe.
 „ A la vue du vin, il laissa retomber le couvercle, il se re-
 „ tira, comme étonné, & fit trois inclinations. Enfin, il re-
 „ çut le Sacrement, & l'administra aux autres. La solennité
 „ de la Consécration fut terminée par un grand nombre de
 „ prières : après lesquelles, la voûte, les murs & le pavé de
 „ l'Edifice, passèrent pour sanctifiés.

Il fut ordonné rigoureusement que la Table de Communion ne demeurât plus au milieu du Chœur, où elle avoit été jusqu'alors dans toutes les Eglises, à l'exception des Cathédrales. Elle fut placée à l'extrémité Orientale, entourée d'une balustrade, & nommé l'Autel. Le Ministre, qui officioit, fut distingué communément par le nom de Prêtre. On auroit peine à s'imaginer les mécontentemens que ces innovations exciterent, & les soupçons qu'elles firent naître. La cérémonie de s'agenouiller à l'Autel, pour recevoir le Sacrement, & celle de porter en l'administrant, une Chape, espèce de vêtement brodé, étoient aussi de grands sujets de scandale, comme autant de pratiques Papistes ; & Laud ne l'ignoroit pas : mais son zèle fut moins refroidi qu'animé, par l'opposition. Il jugea que toutes sortes d'ornemens, sur-tout les peintures, étoient nécessaires pour soutenir la dévotion : mais comme ces usages venoient de l'Eglise Romaine, & qu'ils avoient fait naître quantité de superstitions, ou ce que le Puritains appelloient idolâtrie, il étoit impossible de les introduire dans les Eglises Angloises, sans irriter toute la Nation. Cependant Laud, en possession de l'Autorité, persista dans son dessein, & fit plusieurs tentatives pour les établir. On découvrit, qu'entre les peintures qu'il avoit fait placer dans les Eglises, quelques-unes étoient prises des Missels Romains. Le Crucifix, cette éternelle consolation des pieux Catholiques, & la terreur de tous les Protestans zélés, ne fut pas oublié non plus dans ces conjonctures.

On observa particulièrement, que Sheffield, Greffier de Salisbury, fut cité à la Chambre Etoilée, pour avoir brisé,
 Lij

CHARLES I.

1630.

sans attention, avec sa canne, quelques vieux panneaux de vitres peintes, en donnant ses ordres pour la réparation des fenêtres d'une Eglise (a). Il fut condamné à 500 livres sterling d'amende, dépouillé de son Office, obligé de reconnoître sa faute par une déclaration publique, & soumis à donner caution pour sa conduite.

Non-seulement les Ministres, qui négligèrent l'observation des Cérémonies, furent interdits, ou dépossédés, par la Cour de haute Commission; mais plusieurs Evêques exigèrent des Marguilliers, un serment, par lequel ils s'obligeoient à déférer ceux qui ne se conformeroient pas aux Canons Ecclésiastiques. Une démarche si violente auroit été capable de révolter le Public, quand elle n'auroit pas blessé les Loix: elle avoit trop de ressemblance avec les méthodes de l'Inquisition Romaine.

Laud, pour faire éclater son éloignement de toutes les Eglises réformées sur le modèle des Puritains, imagina d'obliger tous les Régimens Anglois, & les Compagnies de Commerce que la Nation avoit hors du Roïaume, à suivre la discipline & le culte de l'Eglise Anglicane. Tous les Etrangers, des Congrégations Hollandoises & Wallonnes, reçurent ordre d'assister à l'Eglise établie; & personne ne fut excepté, après avoir une fois mis le pié dans l'Isle. Scudamore, Ambassadeur d'Angleterre à Paris, eut ordre aussi de se séparer de la Communion des Huguenots. Les esprits sensés blâmèrent cette conduite, non-seulement, parce qu'elle étoit un nouveau sujet d'offense en Angleterre, mais parce que dans les Pais Etrangers elle faisoit perdre, au Monarque Anglois, l'avantage de passer pour le Chef & le soutien de la Réformation.

Sous prétexte de pacifier les disputes, un ordre du Conseil imposa silence aux deux Paris, dans les Livres, comme en Chaire, sur tout ce qui pouvoit concerner les points contestés de la prédestination & du libre-arbitre. Mais on se plaignit, & probablement, avec raison, que l'impartialité se bornoit à l'ordre, & que dans l'exécution on n'avoit en vue que les Calvinistes.

(c) L'Eglise de Saint Edmond, dans la même Ville.

Le retour que Laud & ses Partisans crurent devoir à l'indulgence de Charles pour l'Eglise, fut de relever, dans toutes les occasions, l'autorité roiale, & de traiter, avec autant de mépris que d'horreur, toutes les prétentions Puritaines à l'indépendance d'une Constitution libre. Mais tandis que ces Prélats élevoient si libéralement la Couronne aux dépens de la liberté publique, ils ne faisoient pas scrupule d'empieter eux-mêmes, sur les plus incontestables des droits roiaux, pour exalter la Hiérarchie, & procurer, à leur Ordre, de l'autorité & de l'indépendance. Toutes les doctrines, que l'Eglise Romaine avoit empruntées de quelques-uns des plus anciens Peres, & qui affranchissoient le pouvoir spirituel, de la subordination au pouvoir civil, étoient alors adoptées par l'Eglise Anglicane, & subtilement entremêlées dans ses principes religieux & politiques. On mettoit une Charte Apostolique au-dessus d'un décret légal & Parlementaire. Le caractère Sacerdotal étoit relevé magnifiquement, comme sacré, & par conséquent, inviolable. Tout droit à l'autorité spirituelle, jusque dans les Jugemens particuliers, étoit refusé aux profanes Laïques. Les Curs Ecclésiastiques étoient tenus par les Evêques, en leur propre nom, sans aucune reconnaissance de l'autorité roiale : & Charles, quoiqu'extrêmement jaloux de ses moindres droits dans les Assemblées populaires, sembloit favoriser, plutôt que réprimer, ces usurpations du Clergé. Après avoir éprouvé quelques inconvéniens sensibles, de l'esprit indépendant des Parlemens, il s'attachoit entièrement à ceux qui faisoient profession d'une aveugle obéissance pour son rang & la personne; il ne considéroit pas que ce pouvoir, qu'il ne se laissoit point d'exalter, n'admettant pas de bornes précises, pouvoit devenir, avec le tems, aussi dangereux que l'autre pour la paix publique, & non moins fatal à la Prérogative du Trône.

Dès la solennité du Couronnement, Laud, suivant l'opinion générale, fut celui qui introduisit une nouveauté, sur laquelle Charles ferma les yeux, mais qui fit une profonde impression sur une grande partie des assistans. Après les Cérémonies d'usage, ces paroles furent adressées au Roi : « de-
„ meurez ferme, & soyez désormais inébranlable dans la pla-

CHARLES I.

1630.

„ ce dont vous avez hérité par la succession de vos Ancêtres,
 „ & qui vous est aujourd'hui remise par l'autorité du Tout-
 „ Puissant, & par nos mains & celles de tous les Evêques &
 „ les serviteurs de Dieu. Et voyant que le Clergé approche
 „ de l'Autel plus près que les autres, souvenez-vous, dans
 „ tous les lieux convenables, de lui accorder le plus grand
 „ honneur, afin que le Médiateur de Dieu & de l'homme
 „ vous établisse sur le Trône royal, pour être un Médiateur
 „ entre le Clergé & les Laïques, & que vous puissiez regner
 „ à jamais avec J. C. le Roi des Rois, & le Seigneur des
 „ Seigneurs.

Les principes, qui tendoient à l'exaltation de la Prérogative, ne se présentoient point à Charles comme des sons purement agréables, dont la répétition ne fût capable que de flatter ses oreilles royales. Ils furent mis en pratique, pendant tout le tems qu'il exerça l'administration sans Parlement. Quoiqu'économe & réglé dans ses dépenses, il manquoit d'argent pour les besoins de l'Etat; & sa ressource, pour en lever, étoit de faire revivre quelques Loix hors d'usage, ou de violer, plus ou moins ouvertement quelque privilège de la Nation. La douceur & l'humanité de son naturel ne l'empêchoient point de favoriser quelques Seigneurs de la Chambre Etoilée & de la haute Commission, qui sembloient nécessaires pour le soutien de la nouvelle forme d'administration, & pour réprimer l'esprit de liberté qui naissoit dans toutes les parties du Royaume. C'est à ces deux chefs qu'on peut rapporter, pendant quelques années, tous les événemens remarquables de ce regne; car, dans les tems de paix & de prospérité, où la neutralité pour les affaires étrangères est observée, il n'y a guere de remarquable, en Angleterre, que ce qui mérite quelque blâme, ou qui s'en attire. Charles, craignant que l'opposition ne fût soutenue par l'espérance de trouver de l'appui dans un Parlement, fit une ordonnance, par laquelle il déclara, „ que sur le bruit qui se répandoit, par
 „ des vues malignes, de la convocation d'un nouveau Par-
 „ lement, Sa Majesté, quoiqu'elle eût fait voir, par de fré-
 „ quentes Assemblées de son Peuple, son affection pour l'u-
 „ sage des Parlemens, ayant néanmoins été forcée, par les

„abus précédens, d'interrompre actuellement cette mé-
 „thode, regarderoit comme une présomption, l'entreprise
 „de ceux qui voudroient lui prescrire aucun tems pour la
 „convocation de ces Assemblées. Ce langage fut regardé
 „comme une déclaration qu'on n'avoit plus dessein de convo-
 „quer de Parlemens, pendant toute la durée de ce regne; &
 „chaque démarche du Roi confirma un soupçon si désagréable
 „au Peuple.

CHARLES I.

1630.

Le Tonnage & le Pondage continuoient d'être levés par la
 seule autorité du Roi. Les anciennes impositions arbitraires
 étoient toujours exigées. On en créa même de nouvelles, sur
 diverses sortes de marchandises.

Levées irrégulières d'argent.

Les Officiers de la Douane reçurent ordre du Conseil privé,
 d'entrer dans toutes les Maisons, les Magasins & les Celliers,
 de visiter les Armoires & les Coffres, & de rompre
 toute espèce d'obstacle, au défaut du Paiement des droits.

Sous prétexte d'exercer la Milice, & d'y faire regner l'ordre,
 une Ordonnance du Conseil assigna une somme sur chaque
 Comté, pour l'entretien d'un Commissaire de Revue établi
 pour ce service.

On composa ouvertement avec les Non-conformistes, &
 la Religion Catholique fit une partie régulière du revenu royal:
 elle n'eut point d'autre persécution à souffrir, pendant le
 regne de Charles.

On accorda une Commission, pour composer avec ceux qui
 possédoient des terres de la Couronne, sur des titres défectueux;
 & ce prétexte coûta quelque argent au Peuple.

Une Loi d'Edouard II (a) portoit, que tout Sujet du Roïaume,
 qui posséderoit en fond de terre un revenu de vingt livres
 sterling, seroit obligé, sur citation, de paroître, & d'accepter
 l'Ordre de Chevalerie. Alors, soit par le changement de
 dénomination, soit par celui de la valeur réelle, vingt livres
 sterling étoient équivalentes à 200 dans le 16^e & le 17^e
 siècles; & la Justice sembloit demander que le Roi n'insistât
 point rigoureusement sur la lettre de la Loi, & qu'avec un
 revenu si borné, on ne fût pas obligé d'accepter un honneur
 qui engageoit à de si grandes dépenses. Edouard VI

(a) Statutum de Militibus.

CHARLES I.

1630.

(a), & la Reine Elisabeth (b), qui avoient usé tous deux de cet expédient pour remplir leurs Coffres, n'avoient obligé à recevoir la Chevalerie, ou à composer pour leur indifférence, que ceux qui jouissoient d'un revenu annuel de 40 livres sterling; & Charles, à leur exemple, eut la même indulgence. Il nomma des Commissaires, pour taxer la composition; & leurs instructions portoient de ne pas accepter une moindre somme, que chacun ne l'auroit payée pour une taxe de trois subsides & demi. Rien ne prouve mieux combien les mesures de la Couronne avoient indisposé le Peuple, que les plaintes qui s'éleverent contre un expédient fondé sur un Statut positif, & confirmé par des exemples si récents. On prétendit que la Loi étoit hors d'usage, quoiqu'il ne se fût passé qu'un regne depuis sa dernière exécution.

sévérité de
la Chambre
Écroulée & de
la haute Com-
mission.

Bernard, Lecteur de l'Eglise du S. Sépulcre, employa ces termes, dans une des prières qui précèdent le Sermon: "Seigneur, ouvrez les yeux de Sa Majesté, la Reine, afin qu'elle le puisse voir J. C. qu'elle a percé par son infidélité, sa superstition & son idolâtrie." Il fut interrogé devant la Cour de haute Commission, & renvoyé libre, sur une simple soumission. Leighton, qui avoit écrit des libelles scandaleux contre le Roi, la Reine, les Evêques, & tous les Ministres, reçut une Sentence rigoureuse, & qui touchoit même à la cruauté; mais l'exécution en fut suspendue quelque tems, dans l'espérance de sa soumission (c). Il faut convenir que toutes les rigueurs de ce regne furent exercées contre ceux qui se faisoient un triomphe de leurs souffrances, qui cherchoient la persécution, & qui bravoient l'autorité; & leur punition en étoit par conséquent plus juste: mais elle en étoit aussi moins prudente. Le parti le plus sage, s'il avoit pu s'accorder avec l'ordre & la sûreté publique, auroit été de les négliger entièrement; & peut-être cette punition auroit-elle été la plus sévère, pour ces Esprits emportés.

1631.

Dans la vue de plaire au Clergé par un superbe Edifice, on proposa des souscriptions pour la réparation & le rétablissement de saint Paul de Londres; & le Roi, par son approbation &

(a) Rymer. Tom. XV p. 124.

(b) Ibid. pp. 493. & 504.

(c) Histoire complète de Kennet.

son

son exemple, encouragea cette louable entreprise. Un ordre du Conseil privé fit reculer l'Eglise de Saint Gregoire, qui s'opposoit au dessein d'étendre & d'embellir la Cathédrale. On sacrifia aussi quelques maisons & quelques boutiques, dont les Propriétaires furent dédommagés par des compensations. Comme les apparences ne promettoient pas si-tôt la convocation d'un Parlement, ces actes d'autorité étoient nécessaires de la part du Roi; & dans tout autre tems, ils n'auroient pas fait naître le moindre scrupule. On doit observer que la mauvaise humeur des Puritains leur donnoit une extrême aversion, pour tous les projets d'orner la Capitale. Ils prétendoient que ces affectations lentoient le Papisme.

CHARLES I.

1631.

On érigea un Office, pour la marque des Cartes à jouer, taxe nouvelle, qui ne souffroit d'elle-même aucune objection; mais, considérée comme arbitraire & contraire aux Loix, elle étoit de la plus dangereuse conséquence.

Les Monopoles, cette méthode oppressive de lever des taxes, parce qu'elle est illimitée & ruineuse pour l'industrie, commencerent à revivre : le dernier Parlement du regne de Jacques, en prenant le parti de les abolir, avoit laissé une juste exception en faveur des inventions nouvelles; & ce fut sous ce prétexte, joint à celui d'ériger de nouvelles Compagnies, qu'ils furent renouvelés. La Manufacture du Savon fut mise entre les mains d'une Compagnie, qui paia une somme pour cette faveur. Le Cuir, le Sel, & quantité d'autres Marchandises, jusqu'au vieux linge, furent soumis à des restrictions.

Clarendon assure qu'on tira si peu d'avantage de tous ces projets que de 200000 liv. sterling qu'ils coûtèrent au Peuple, à peine en entra-t'il 1500 dans les coffres du Roi. Quoique ce noble Historien ne puisse être soupçonné d'exagération au désavantage des mesures de Charles, on avoue que ce fait paroît incroyable. Le même Ecrivain ajoute que l'intention du Roi étoit de faire comprendre à ses Sujets, combien ils gagnoient peu à refuser des subsides raisonnables à la Couronne. Etrange projet ! d'offenser toute une Nation, par la vue du châtiment, & d'employer la violence pour faire plier des esprits réfractaires, sans avoir en main des forces, pour ôter le pouvoir de résister.

1632.

CHARLES I.

1632.

Le Conseil d'York avoit été d'abord érigé, après une sédition, par des Lettres Patentes d'Henri VIII, sans l'autorité du Parlement ; & la Nation avoit passé, à ce Monarque arbitraire, cet exercice du pouvoir royal entre beaucoup d'autres. La principale fonction de ce Tribunal s'étoit bornée longtemps aux affaires criminelles ; mais, outre quelques innovations, introduites sous le regne précédent, Charles, après avoir nommé Wentworth pour y présider, avoit jugé à propos d'en étendre l'autorité, & d'y joindre une vaste portion de Jurisdiction civile, qui pouvoit passer, sur plusieurs points, pour un pouvoir à discrétion. Il est assez vraisemblable que l'unique intention du Roi étoit de prévenir les inconvéniens qu'il y avoit toujours, à porter, des Provinces les plus éloignées, toutes sortes de Causes à la Salle de Westminster. Mais l'effet de cette disposition n'en étoit, pas moins, d'ôter à toutes les parties Septentrionales du royaume la protection des Loix, & de les assujettir aujour d'une autorité arbitraire. On se plaignit, cette année, de quelques démarches irrégulières de cette Cour.

1633.

Non-seulement la Chambre Etoilée jouissoit d'une autorité fort étendue mais elle empiétoit sur la Jurisdiction de toutes les autres Cours. Elle imposoit de grosses amendes & de sévères punitions, avec peu d'égard aux regles ordinaires de la Justice. Le Chevalier David Foulis fut condamné à payer 5000 livres sterling, particulièrement pour avoir déconseillé à son ami de composer avec les Commissaires de la Chevalerie.

Prynne, chicaneur de Lincoln's Inn, avoit composé un Ouvrage d'énorme grosseur (a), dans lequel il s'étoit proposé de décrier les Spectacles, tels que les Comédies, les Intermedes, la Musique, la Danse ; & de-là, il avoit pris occasion de déclamer contre la Chasse, contre les Fêtes publiques, l'observance des Fêtes de Noël, les feux de joie & les Mays. " Son zele, ", contre tous ces usages badins, avoit commencé à s'enflammer, disoit-il, en observant que les Comédies se vendoient, mieux que les meilleurs Sermons, & que souvent elles étoient imprimées sur de meilleur papier que la Bible même. " Outre qu'une partie des Comédiens étoient Papistes & de très-mauvaises mœurs, les Salles des Spectacles, assuroit-il,

(a) Un in-quarto de 1000 pages, sous le titre de *Hylrio-mastix*.

» étoient de vrais Temples de Satan , ceux qui les fréquen-
 ,, toient des diables incarnés , & chaque pas de danse , un
 ,, pas vers l'enfer. Le principal crime de Neron avoit été de
 ,, fréquenter & de jouer la Comédie ; & ceux , qui avoient
 ,, conspiré noblement sa mort , n'avoient pas eu de plus grand
 ,, motif, que leur indignation pour cet énorme désordre. » Le
 reste étoit du même ton. Prynne avoit eu l'approbation du
 Chapelain de l'Archevêque Abbót , & n'en fut pas moins cité
 à la Chambre Etoilée, comme l'Auteur d'un Libelle. Il y avoit
 quelque chose de dur, à traiter des investives générales contre
 les Spectacles , de Satyre contre le Roi & la Reine , unique-
 ment parce qu'ils les fréquentoient , & parce que la Reine avoit
 fait un rôle dans quelques Pastorales, qu'on avoit représentées
 à la Cour. A la vérité, l'Auteur avoit blâmé plus ouverte-
 ment la Hiérarchie, les innovations du culte , & les nouvelles
 superstitions introduites par Laud ; & ce fut apparemment
 cette raison, jointe à l'obstination de sa conduite, qui rendit
 sa Sentence si sévère. Il fut condamné à se voir mettre hors de
 la Barre ; à passer quelques heures au Pilory , en deux endroits
 différens, Westminster & Chéapside ; à perdre les deux oreil-
 les, une en chaque endroit ; à payer cinq mille livres sterling
 au Roi ; & pour terme, à une prison perpétuelle.

Ce Prynne étoit un Héros entre les Puritains ; & ce fut
 principalement pour mortifier cette Secte, qu'un homme d'une
 profession honorable fut couvert de tant d'opprobre. Les
 vrais Puritains se faisoient distinguer par l'aigreur & l'austé-
 rité de leurs manieres, & par leur aversion pour tous les plai-
 sirs de la société. Leur inspirer une humeur plus gaie, pour
 leur intérêt, autant que pour celui du public, étoit une fort
 louable entreprise de la Cour, mais on peut douter si les pilo-
 rys, les amendes & les prisons, étoient l'expédient le plus
 convenable à cette vue.

Une autre voie, que le Roi voulut tenter, pour répandre
 un peu plus de gaieté dans la dévotion nationale, n'eut
 pas beaucoup plus de succès. Il renouvela l'Ordonnance de
 son Pere, qui permettoit des amusemens & des récréations,
 le Dimanche, à ceux qui avoient assisté au service divin ; &
 le Clergé reçut ordre de la lire publiquement, après le ser-

CHARLES I.

1633.

vice. Ceux qui faisoient profession de penser en Puritains, refusèrent d'obéir, & furent punis par l'interdiction, ou par la perte de leurs Offices. L'aversion n'étoit déjà que trop grande entre les Sectes, sans qu'il fût besoin de l'augmenter par ces nouvelles inventions.

La faveur & la protection, que le Roi & les Evêques accordèrent à d'autres amusemens populaires, ne causèrent pas moins de scandale aux Puritains.

Voïage du
Roi en Ecosse.

Cette année, Charles fit un voïage en Ecosse, suivi de toute sa Cour, pour y convoquer un Parlement de la Nation, & pour la cérémonie de son Couronnement. On vit dans la Noblesse des deux Royaumes, une vive émulation de respect pour le Roi, & d'amitié l'une pour l'autre : les apparences n'auroient pu faire soupçonner, qu'on touchât de près à des scenes si terribles.

Un des principaux articles de l'affaire, (car elle mérite ce nom) qui occupa le Monarque dans ce Parlement, fut d'établir une autorité pour le reglement de habits du Clergé. L'acte passa sans opposition & sans difficulté. L'effrayant surplis frappoit les yeux des Ecossois ; ils apprehendoient, avec quelque raison, que sous la garantie de cette Loi, il ne fût bien-tôt introduit parmi eux. Quoique le Roi se crût généralement autorisé, par sa Prérogative, à diriger tout ce qui appartenait au Gouvernement extérieur de l'Eglise, il jugea ce point trop important, pour être déterminé sans le sceau d'un statut particulier.

Immédiatement après son retour d'Angleterre, il apprit la mort d'Abbot, Archevêque de Cantorbery ; & sans différer, il éleva Laud, son Favori à cette éminente dignité. Un si grand surcroît d'autorité mit Laud en état de maintenir la discipline Ecclésiastique avec plus de rigueur, c'est-à-dire, d'aggraver le mécontentement général de la Nation.

Laud obtint le Siège Episcopal de Londres, pour Juxon, son ami ; & son crédit fut assez puissant, pour le faire nommer Grand-Trésorier, un an après la mort de Portland. Juxon étoit un Prélat d'une intégrité, d'une douceur, & d'une humanité rares, accompagnées d'un jugement sain ; cependant cette dernière promotion ne plut à personne. Sa naissance &

son caractère étoient trop obscurs, pour un des plus grands Offices de la Couronne. On jugea d'ailleurs que le Clergé n'étoit déjà que trop élevé, par tant de preuves de l'attachement du Roi, & qu'il n'avoit pas besoin de nouvel encouragement, pour insulter tyranniquement les Laïques. Les Puritains ne furent pas plus contens de Juxon, malgré ses éminentes vertus, parce qu'il aimoit les profanes amusemens de la campagne & de la chasse.

CHARLES I.

1633.

On rapporte, à cette année, l'introduction de la taxe des vaisseaux. Les premières lettres, qui regardoient cette taxe, n'avoient été adressées qu'aux Villes Maritimes : mais elle fut levée alors sur tout le Royaume, & chaque Comté fut chargé d'une somme fixe, qui fut répartie ensuite sur les Particuliers. Le total fut très-modique, puisqu'il n'alla point au de-là de 200000 livres sterling. La répartition se fit avec beaucoup de justice & d'égalité, & tout cet argent, à l'honneur & l'utilité du Royaume, fut uniquement employé pour la Marine. Cependant le Peuple n'en parut pas plus réconcilié avec l'imposition. Elle étoit purement arbitraire : toute autre taxe pouvoit être imposée par le même droit ; & quoique la Nation Angloise, connut tout l'avantage d'une puissante Flotte, elle le regardoit comme une misérable compensation pour ses libertés, qui étoient sacrifiées pour l'obtenir.

1634.

Ship-Money
ou taxe des
Vaisseaux.

C'étoit, il faut l'avouer, un malheur extrême pour l'Angleterre, que le Roi se fût formé, de la Constitution, une idée tout-à-fait différente de celle qui commençoit, en général, à prévaloir parmi les Sujets. Ce Prince ne croioit pas les privilèges du peuple si sacrés, si inviolables, qu'il n'y eût que la plus extrême nécessité qui pût en justifier l'infraction. Il se regardoit comme un Magistrat suprême, chargé par le droit de la naissance, du soin de son Peuple, obligé de pourvoir à la sûreté & au bonheur de l'Etat, & revêtu, par le Ciel, d'un ample pouvoir à discrétion, pour cette fin salutaire. Si l'observation des anciennes Loix pouvoit s'accorder avec les convenances présentes de l'administration, il se croioit obligé de suivre cette règle, comme la plus aisée, la plus sûre, & celle qui procuroit l'obéissance la plus prompte & la plus volontaire. Mais lorsqu'un changement de circon-

CHARLES I.

1634.

tances , procédant sur-tout de l'obstination du Peuple , demandoit un nouveau plan d'administration ; il étoit persuadé que tous les Privilèges Nationaux devoient céder au pouvoir suprême , & que nul ordre de l'Etat ne pouvoit opposer aucune sorte de droit à la volonté du Souverain , lorsqu'elle se proposoit le bien public. Il seroit téméraire d'assurer que ces principes de Gouvernement fussent dérivés de la teneur uniforme des Loix Angloises. La nature incertaine de la Constitution , l'impatiente humeur du Peuple , & la variété des événemens , avoient sans doute produit , en divers tems , quantité d'exceptions & de contradictions. On peut seulement observer de part & d'autre , que les apparences étoient assez fortes , en faveur du Roi , pour justifier ses maximes ; & que la liberté devoit être si précaire sous cette exorbitante Prérogative , qu'elle rendoit l'opposition , non-seulement excusable , mais louable dans le Peuple.

Quelques Loix avoient été portées , sous le regne d'Henry VII , contre la dépopulation , ou le changement des terres labourables en pâtures. Le Chevalier Antoine Roper , pour une offense de cette nature , fut condamné par la Chambre Etoilée , à paier une Amende de 4000 livres sterling. Le but d'une si rigoureuse Sentence étoit d'engager , par la terreur , d'autres Coupables à composer ; & trente mille livres sterling furent levées par cet expédient. On exigea aussi des Compositions , ou de grosses amendes à leur défaut , de ceux qui avoient empiété sur les Forêts du Roi , dont les limites furent étendues fort au-delà de l'usage , par des Ordonnances que le Public qualifia d'arbitraires. Les limites de la Forêt de Rockingham furent augmentées de six milles à soixante (a). Les mêmes chagrins , qui avoient porté le Peuple à refuser au Roi des subsides volontaires , le disposèrent , mais avec beaucoup plus de raison , à murmurer contre des taxes si peu régulières.

Morley fut condamné à 10000 livres d'amende , pour avoir injurié & frappé , dans la Cour du Palais de White-Halle , le Chevalier Georges Theobald , Officier domestique du Roi. On jugea cette amende exorbitante : mais il paroît

(a) Lettres & Dépêches de Straford , vol. 1. p. 117.

incertain si le coupable n'obtint pas une composition, comme il arrivoit pour la plupart des amendes qui étoient imposées par la même Cour.

CHARLES I.

1634.

Allinson, aiant publié que l'Archevêque d'York s'étoit attiré la disgrâce du Roi, en lui demandant une tolérance limitée pour les Catholiques, & la liberté de bâtir quelques Eglises pour l'exercice de leur Religion, fut condamné pour cette calomnie, par la Chambre Etoilée, à 1000 livres sterling d'amende, à la prison, au fouet, au Pilory dans Westminster, & dans trois autres Villes du Roiaume : enfin à donner caution, pendant toute sa vie, pour sa conduite. Des événemens de cette nature doivent plutôt passer pour des exemples rares & détachés, qui n'échappent point aux sévères observations de l'Histoire, que pour des preuves du génie dominant de l'administration du Roi.

Charles, à l'imitation de Jacques & d'Elisabeth, avoit publié quelques Ordonnances, qui défendoient, à la grande & à la petite Noblesse qui avoient des Terres, de mener une vie oisive à Londres, & qui leur ordonnoient de se retirer dans leurs Campagnes. Ceux qui désobéirent aiant été cités par le Procureur Général, & condamnés à l'amende par la Chambre Etoilée, ces Sentences passèrent pour illégales, & firent naître des mécontentemens & des plaintes. Mais si les Ordonnances du Roi avoient quelque autorité, comme personne ne le conteste, ne devoient-elles pas être mises en exécution? Rien ne montre avec plus d'évidence, quelle étoit, pendant ce siècle, l'incertitude & la confusion des idées, sur la Constitution Angloise.

1635.

Ray, pour avoir transporté de la terre à Foulon, contre l'ordonnance du Roi, fut condamné par la Chambre Etoilée, non-seulement à 2000 livres sterling d'amende, mais encore au Pilory. On imposa les mêmes amendes à Terry, Eman, & quelques autres, pour avoir violé une Ordonnance qui défendoit la sortie de l'or. Le rapport de tous ces incidens, aux convulsions suivantes, ne permet pas de les regarder comme frivoles ou méprisables : ils furent aggravés dans la suite, & traités d'abus énormes.

Il reste une Ordonnance de cette année, qui défend aux

CHARLES I.

1636.

Fiacres (a) de s'arrêter dans les rues de Londres. Elle nous apprend que le nombre de ces voitures n'étoit alors que de vingt ; & l'on en compte aujourd'hui plus de mille.

On vit éclater, enfin, les effets de la taxe des Vaisseaux. Une redoutable Flotte de soixante voiles, la plus grande que l'Angleterre eût jamais armée, reçut ordre d'attaquer, sous la conduite du Comte de Northumberland, les Navires Hollandois qui faisoient la pêche du Harang, dans les Mers, que la Cour Angloise nommoit les Mers de la Grande Bretagne. Les Hollandois consentirent à paier 30000 livres sterling, pour la permission de cette année : mais ils protestèrent ouvertement contre cette prétention au Domaine des Mers, au-delà des Golfes, des Baïes & des Rivages ; & la justice oblige de convenir que les Loix des Nations ne donnent point d'autres droits.

1637.

Burton, Théologien, & Bastwick, Médecin, furent cités à la Chambre Etoilée, pour avoir publié des Libelles séditieux & schismatiques, & reçurent la même Sentence que Prynne. Prynne même fut cité pour une nouvelle offense, & fut condamné, avec une seconde amende de 5000 livres sterling, à perdre le reste de ses oreilles. Outre les furieux excès auxquels ces Ecrivains s'étoient emportés contre les Cérémonies, les Rites, & le Gouvernement de l'Eglise, les réponses, qu'ils firent à la Cour, furent si remplies d'invectives & d'animosité contre les Prélats, qu'il ne se trouva point d'Avocats qui voulussent les signer. Cependant, les rigueurs qu'on fit souffrir aux Coupables convenoient si peu à leur profession, que le Public en fut généralement offensé ; & la patience, ou plutôt l'air de joie, qu'ils firent éclater dans leurs souffrances, ne fit qu'augmenter l'indignation. La sévérité de la Chambre Etoilée, que tout le monde attribuoit à l'humeur vindicative de Laud, avoit peut-être, en elle même, quelque chose de blâmable : mais elle doit paroître énorme aux Anglois de notre siècle, qui jouissent d'une pleine liberté (b), pour la Presse, avec des limitations légales. Comme ces limitations

(a) Hackney Coach, en Anglois. Fiacre n'est peut-être pas un mot digne de l'Histoire ; mais comment le faire enten-

dre autrement, sans périphrase ?

(b) Nécessaire dans les Monarchies, dit l'Auteur, lorsqu'elle est ainsi limitée : n'étoient

n'étoient pas fixées sous le regne de Charles , ni sous aucun des regnes précédens , la liberté publique du stile étoit encore inconnue & passoit généralement , aussi-bien que la tolérance religieuse , pour incompatible avec une bonne administration. Il n'y a point de siècle , ni de Nation , parmi les Modernes , qui offre un seul exemple de ces indulgences ; & la raison ne permet pas de juger des regles établies dans un tems , par les maximes qui prévalent dans un autre.

CHARLES I.

1637.

Entre divers traits d'innovations , dont Burton se plaignoit dans son Ouvrage , il parloit d'un jeûne qui avoit été ordonné pour le Mercredi , mais qui devoit être célébré sans Sermon. Le but de cette nouveauté , disoit-il , étoit de prendre exemple d'un jeûne sans Sermon , pour supprimer dans les Eglises de Londres toutes les lectures des Mercredis. Il est remarquable que l'Eglise Anglicane , aimant , comme l'Eglise Romaine , la forme extérieure , l'ordre & les cérémonies , est plus avide de Prieres , que de Prédication ; au lieu que les Sectaires Puritains , trouvant la seconde de ces deux méthodes plus vive & plus ardente , parce qu'elle s'adresse à des Auditeurs présens & visibles , en ont toujours fait la principale partie de leur service. Ces circonstances , quoiqu'elles soient légères en elles-mêmes , ne paroîtront point indignes d'être transmises à la postérité , si l'on considère , qu'avec un peu de curiosité pour l'Histoire de l'esprit humain , on y trouve l'occasion de remarquer à quel point ses extravagances & ses singularités se ressemblent en différens siècles.

Le zele avoit inspiré à quelques Puritains , de faire une Société , pour acheter de certains biens (a) , & pour les transférer à l'Eglise. Ils recueillirent de grosses sommes , qui devoient être employées à ce pieux usage. Mais on remarqua bien-tôt que l'unique emploi , qu'ils faisoient de leurs fonds , étoit pour établir des Lecteurs dans toutes les Eglises considérables , c'est-à-dire , des Ministres , qui sans aucune dépendance de l'autorité Episcopale , s'occupaient uniquement à prêcher & à répandre la feu du Puritanisme. Laud prit soin ,

(a) On se dispense d'expliquer la nature de ces biens.

par un décret, de la Cour de l'Echiquier, qui causa beaucoup de plaintes d'abolir cette Société, & d'arrêter toutes les vues. Cependant on n'en observa pas moins que dans toute l'Angleterre les Lecteurs étoient infectés du Puritanisme; & ce, sur d'eux, que les Ministres Anglicans, qui se contentoient de lire au Peuple des Prières & des Homélies, reçurent, par dérision le nom de *Dumb dogs* (a).

La contrainte, où les Puritains se voioient en Angleterre, en fit passer un grand nombre en Amérique, où ils fondèrent un Gouvernement, qui les fit jouir de toute la liberté religieuse & civile, dont ils se trouvoient privés dans leur Patrie. Mais leurs Ennemis, faisant la guerre de toutes parts à leur satisfaction & leur repos, ou craignant peut-être les dangereuses suites d'une Colonie si peu affectonnée à la Couronne, obtinrent du Roi une Ordonnance, qui sermoit, à ces Dévots fugitifs, l'accès même d'une Région si-déserte. Huit Vaisseaux, qui étoit à l'ancre dans la Tamise, & prêts à faire voile, furent arrêtés par un ordre du Conseil. Ils avoient à bord le Chevalier Arthur Hazelrig, Jean Hamden, & Olivier Cromwell (b), qui s'étoient déterminés à quitter le País de leur naissance, pour aller jouir, à l'extrémité du Globe terrestre, d'autant de lectures & de prédications, de telle longueur & de telle forme qu'il leur plairoit d'en entendre. Charles eut, dans la suite, tout le tems de regretter cet exercice de son autorité.

L'êvêque de Norwich, en insistant avec trop de rigueur sur l'uniformité, avoit banni du Roïaume quantité d'industriels Artisans, qui s'étoient retirés en Hollande. Les Hollandois commençoient à donner plus d'attention au Commerce qu'à l'Orthodoxie; ils jugeoient que les Arts utiles & l'obéissance aux Loix formoient le bon Citoïen, quoique prévenus de quelques erreurs, dans des matieres, où l'esprit humain n'est pas capable d'arriver par lui-même à la certitude de la vérité.

Il s'éleva, vers le même tems, de grandes plaintes sur quelques violations de la Pétition de droit. Jennings, Par-

(a) Chiens muets.

(b) Histoire de la nouvelle Angle-

terre, par Mather. Dugdale Bates.

giter , & Danvers , avoient été arrêtés par un ordre du Roi & du Conseil & leur élargissement étoit refusé sous caution. CHARLES I.

1637.

Williams , Evêque de Lincoln , homme d'un esprit & d'un savoir distingués , & Prélat fort populaire , qui avoit rempli l'Office de Garde du grand Sceau , fut condamné à 10000 livres sterling d'amende , conduit à la Tour pour y demeurer aussi long-tems qu'il plairoit au Roi , & suspendu de ses fonctions. Cette Sentence étoit fondée sur de si foibles raisons , qu'elle ne fut attribuée qu'à la vengeance de Laud. Il devoit néanmoins son premier avancement , sous le regne de Jacques , aux bons offices de ce Prélat : mais le fier Primat étoit si implacable dans sa haine , qu'il fuscita de nouvelles poursuites contre Williams , sous le plus étrange des prétextes. Quelques Officiers , chargés de lever l'amende , étoient allés saisir tous les meubles & les livres du Palais Episcopal de Lincoln. En visitant tout ce qui se présentoit à leurs yeux , ils trouwerent dans un coin quelques Lettres négligées , qu'en y avoit jettées comme inutiles. Ces Lettres étoient d'un Maître d'Ecole , nommé Osbadistone , & portoient l'adresse de Williams. Dans l'une , on parloit d'un *petit grand-Homme* ; & dans une autre , du *petit Hérifson*. Par des rapprochemens de mots & des inductions , ces épithetes furent appliquées à Laud. Ce fut sur ce fondement , que Williams fut rappelé en Justice , pour avoir reçu des Lettres scandaleuses , & n'avoir pas découvert cette correspondance. Une si grave offense fut punie par une seconde amende , de 8000 livres sterling. Osbadistone , à qui l'on fit aussi son Procès , fut condamné , non-seulement , à 5000 livres sterling d'amende , mais encore à se voir cloué au Pilory par les oreilles , devant sa propre Ecole. Il se déroba au supplice par la fuite ; & l'on trouva , dans son Cabinet , un billet de sa main , dans lequel il apprenoit aux Curieux , « qu'il étoit allé au-delà de Canterbury ».

Dans un autre Procès de Williams , car ceux qu'on a rapportés n'étoient pas les premiers , on fit valoir , à la Cour , un récit , qui mérite quelque attention , par la connoissance qu'il donne du caractère des Partis. Sur quelques instances du Chevalier Lamb , qui vouloit que les Puritains fussent poursuivis , le Prélat avoit demandé quelle sorte de gens c'étoit

N n ij

CHARLES I.

1637.

que les Puritains? Le Chevalier avoit répondu, « qu'aux yeux du monde, ils paroissent incapables de jurer, de forniquer & de s'enivrer; mais qu'ils savoient mentir, jouer le double, & tromper: que souvent ils entendoient deux Sermons par jour, qu'ils les retenoient même par cœur jusqu'à pouvoir les répéter, & qu'ils jeûnoient quelquefois du matin au soir. Cette peinture pouvoit être satyrique: mais il paroît assez vrai que ces Sectaires avoient plus d'éloignement pour les désordres qui viennent d'un emportement de gaieté & de plaisir, que pour les excès les plus pernicioeux à la Société. Les premiers étoient opposés au génie même de leur Religion; les derniers n'étoient qu'une transgression de ses préceptes: & pour un sombre enthousiaste, il n'étoit pas difficile de se persuader qu'une étroite observation de l'un pouvoit expier la violation des autres.

En 1632, Porland, Grand-Trésorier, avoit demandé que les Marchands de Vin, en détail, païassent une taxe d'un sou par quarte, sur tout le vin qu'ils débiteroient. Ils le refusèrent avec obstination. Pour les punir, un décret, porté brusquement, sans recherche & sans examen, par la Chambre Étoilée, leur défendit de vendre ou de préparer aucune sorte d'alimens dans leurs Maisons. Deux ans après, ils furent mis en Justice, pour avoir violé ce décret; & la crainte d'une punition plus rigoureuse les fit consentir à prêter, au Roi, six mille livres sterling. Ensuite, se voyant menacés d'amendes & de poursuites, ils prirent le parti de composer, & de paier la moitié du droit qu'on leur avoit demandé. Il ne falloit pas beaucoup de pénétration, pour comprendre que si le droit royal de publier des Ordonnances étoit poussé aussi loin qu'il pouvoit l'être, il entraînoit le pouvoir d'imposer des taxes.

Lilburne fut accusé, devant la Chambre Étoilée, d'avoir publié & distribué de séditieux Libelles. La Chambre ordonna que cette accusation fût approfondie: mais il refusa de s'obliger par serment, suivant la méthode de cette Cour, à répondre aux interrogations, parce qu'elles pouvoient le conduire à s'accuser lui-même. Son refus passa pour un mépris, qui le fit condamner au fouet, au Pilory, & à la prison. Pendant son supplice, il harangua le Peuple, & déclama violem-

ment contre la tyrannie des Evêques. Il tira même de sa poche, & distribua quantité de ces Libelles, qualifiés de séditieux, parce qu'ils attaquoient vraisemblablement la Hiérarchie. Les Juges qui tenoient alors leur Tribunal, ordonnèrent sur le champ qu'il fût *baillonné*. Le baillon à la bouche, & lié au Pilory, il ne cessa point de frapper la terre du pié, & de faire connoître au Peuple, par ses gesticulations, qu'il auroit continué de parler, s'il en eût eu le pouvoir. Un autre ordre le fit reconduire à la Chambre, qui le condamna, par une nouvelle Sentence, à se voir renfermé dans un Dongeon, & chargé de chaînes. Il étoit extrêmement-difficile, de faire plier des Esprits fermes, qui se faisoient un point de conscience & d'honneur de leurs souffrances.

La jalousie de l'Eglise parut dans une occasion moins tragique, Archy, le Fou du Roi, à qui son office donnoit le privilège continuel de badiner aux dépens du Roi & de toute la Cour, eut le malheur de vouloir essayer son esprit sur Laud, personnage trop sacré pour souffrir une raillerie profane. A la première nouvelle des mouvemens que la Liturgie excitoit en Ecosse, Archy, voyant passer le Primat, lui dit: « Mylord, qui est le Fou maintenant » ? Cette offense lui attira une Sentence du Conseil privé, qui le condamnoit à voir lever sa robe par-dessus sa tête, & qui le congédioit du service du Roi.

On rapporte un autre exemple, de la rigoureuse contrainte où Laud tenoit tout le monde. Quelques jeunes gens de Lincoln's Inn, dans la chaleur du vin, aiant bû à la confusion de l'Archevêque, furent cités, par son crédit, devant la Chambre Etoilée. Ils s'adressèrent au Duc de Dorset, pour lui demander sa protection. « Quels sont, leur dit-il, les Témoins qui déposent contre vous ? Ils répondirent que c'étoit un garçon du cabaret. Où étoit-il, reprit le Duc, lorsque vous avez bû la senté dont on vous accuse ? Ils l'assurèrent qu'il sortoit de la Chambre. Bon, s'écria le Duc de Dorset, il est visible que ce Garçon s'est trompé : vous avez bû à la confusion des ennemis du Primat, & le Garçon, qui étoit déjà sorti, n'a pas bien entendu les derniers mots ». Cette ouverture fournit aux jeunes gens un moyen

CHARLES I.

1637.

de défense ; & Dorset leur'ayant conseillé de se conduire avec beaucoup d'humilité & de soumission pour le Primar, leur contenance modeste, & l'ingénuité de leur Apologie, joint à la protection de ce Seigneur, leur sauva une punition plus sévère que de simples réprimandes, avec lesquelles ils furent mis hors de Cour.

Procès
d'Hambden.

Cette année, Jean Hambden acquit justement, par son élévation d'esprit & par son courage, la faveur de toute la Nation, & mérita une réputation distinguée dans la Postérité, par la fermeté avec laquelle il soutint les Loix & la Constitution de sa Patrie. Après l'imposition de la taxe des Vaisseaux, Charles, pour écarter toute ombre d'opposition, avoit proposé aux Juges la question suivante: « Si, dans les cas de nécessité, pour la défense du Roïaume, il ne pouvoit pas imposer cette taxe ; & s'il n'étoit pas seul Juge de cette nécessité ? Ces Gardiens de la Loi & de la liberté avoient répondu avec une extrême complaisance, « que dans les cas de nécessité il pouvoit imposer cette taxe, & qu'il étoit seul Juge de cette nécessité ». La taxe d'Hambden montoit à vingt schellings, pour une Terre qu'il possédoit dans le Comté de Buckingham ; & malgré l'opinion déclarée des Juges, malgré le pouvoir, & les maximes quelquefois rigoureuses, de la Couronne ; malgré le peu d'apparence qu'il y avoit pour lui, d'être appuyé par un Parlement, il résolut, plutôt que de ratifier, par son silence, une imposition si contraire aux Loix, d'essuyer les poursuites de la Justice, & de s'exposer à toute l'indignation de la Cour. Le cas fut plaidé, douze jours entiers, dans la Chambre de l'Echiquier, devant tous les Juges d'Angleterre ; & la Nation suivit, avec la dernière inquiétude, chaque circonstance de cet important Procès. Il n'étoit pas difficile d'en prévoir l'événement : mais les principes, les raisonnemens, & la conduite des Parties, furent discutés avec chaleur & soigneusement approfondis ; & si quelque chose peut égaler la faveur qui se déclara pour l'une, ce fut la haine qui éclata contre l'autre.

Le Conseil d'Hambden établissoit, qu'en vain le motif de la nécessité étoit introduit dans une cause légale, puisque telle étoit la nature de la nécessité, qu'elle anéantissoit toute sorte

de Loix, & que par une violence irrésistible, elle rompoit tous les liens artificiels, & par conséquent plus foibles, de la Société humaine. Non-seulement le Prince, dans les cas extrêmes, est dispensé des regles ordinaires de l'administration; tous les ordres de l'Etat sont alors égaux, & chaque Particulier peut s'emploier à la sûreté publique, par tous les expédiens dont il trouve la possibilité dans la situation. Mais, pour un effet si violent, si dangereux à toute Communauté, un péril, une difficulté ordinaire ne suffisent point, & bien moins une nécessité imaginaire ou prétendue. Lorsque le péril est au dernier degré, il est palpable pour chaque Membre de la Société; & quoiqu'en ce cas, toutes les anciennes regles de Gouvernement soient abrogées, les Sujets se portent d'eux-mêmes à la soumission pour cette autorité irrégulière, qui travaille à leur conservation. « Mais qu'y a-t-il de commun disoit le Comte d'Hamden, entre de telles suppositions & l'état présent de l'Angleterre ? elle jouit d'une profonde paix avec ses voisins; & pour comble d'avantages, ses voisins sont engagés entr'eux dans de furieuses & sanglantes guerres, qui augmentent la tranquillité qu'elle tire ordinairement de leurs jalousies & de leurs inimitiés mutuelles. Les Ordonnances mêmes qui ont été publiées pour la levée de la taxe des Vaisseaux, contredisent les suppositions de nécessité, & ne paraissent que de mers infestées par les Pyrates; mal léger & passager, qui donne le tems d'attendre un subsidé légal. Les mêmes actes accordent plusieurs mois pour équiper les Vaisseaux, ce qui marque une espèce de nécessité tout à fait calme & délibérée, qui peut admettre un délai beaucoup plus long que les quarante jours nécessaires pour la convocation d'un Parlement. Il est fort étrange aussi qu'une extrême nécessité, dont les marques sont toujours apparentes, & qui produit ordinairement une crise soudaine, ait ici continué sans interruption près de quatre ans, & soit demeurée invisible à tout le Roiaume dans un si long intervalle. A l'égard de la prétention qui rend le Roi seul Juge de la nécessité, quel est son objet, si ce n'est d'assujettir tous les privilèges de la Nation au pouvoir arbitraire ? S'attendre que le Public sera convaincu par des raisonnemens de cette nature, c'est ag-

CHARLES I.

637.

» graver l'indignation générale, en joignant à la violence
 » contre les personnes & les propriétés des Sujets, une si cruel-
 » le moquerie de leur jugement.

» Dans la plupart des différends nationaux, quoique les rai-
 » sons ne soient pas d'une égale force, il y a presque toujours,
 » du côté même le plus foible, quelques lieux communs plau-
 » sibles à faire valoir en sa faveur; tant les affaires humaines
 » sont compliquées, & tant les suites des résolutions publiques
 » ont d'incertitude. Mais on est forcé de reconnoître, qu'il
 » n'y a rien, du moindre poids, à mettre ici dans le côté op-
 » posé de la balance. L'imposition de la taxe des Vaisseaux est
 » évidemment l'attaque la plus dangereuse & la plus ouverte,
 » que non-seulement Charles, mais que les Monarques Anglois,
 » les plus arbitraires, aient jamais hasardée contre les Privi-
 » lèges Nationaux, depuis qu'il y a quelque liberté établie.
 » Ces Ordonnances, bien examinées, ne contiennent réelle-
 » ment qu'une injonction aux Villes Maritimes, de fournir
 » des Vaisseaux pour la défense de la Nation, tantôt à leurs
 » propres frais, tantôt à la charge des Comtés. La Préroga-
 » tive même, qui autorisoit la Couronne à les publier, est
 » abolie, & son exercice presque entièrement discontinué de-
 » puis le regne d'Edouard III; & toute l'autorité qui restoit,
 » ou qu'on peut avoir employée dans la suite, consistoit à pren-
 » dre de force (a) pour le service du Public, des Vais-
 » seaux qui étoient païés aussi par le Public. Rien n'est plus
 » éloigné du pouvoir d'obliger le Peuple à construire à ses pro-
 » pres frais des Vaisseaux neufs, à les avitailler & les paier, &
 » même à fournir à la Couronne de l'argent dans cette vue.
 » Quelle sûreté la Nation aura-t-elle contre l'extension de ce
 » droit, ou contre l'abus d'employer cet argent à d'autres
 » usages? Le prétexte de la nécessité peut autoriser tout autre
 » taxe, comme celle des Vaisseaux; & l'on aura peine à conce-
 » voir une situation du Roïaume, où ce motif puisse être moins
 » plausiblement allégué. Si de telles maximes & de telles en-
 » treprises viennent malheureusement à prévaloir, que de-
 » viendra la liberté nationale? Quelle autorité restera-t-il

(a) C'est ce que les Anglois nomment *presser*.

à la Grande Charte, aux Status, à cette même Pétition de droit, qui est passée si solennellement en Loi, sous le pré-
sent règne, par le concours de toute la Législature? CHARLES I.
1628.

Malgré la force de toutes ces raisons, une troupe de Juges prostitués, à l'exception de quatre, portèrent Sentence en faveur de la Couronne. Mais Hambden ne laissa pas d'arriver, par ce Procès, au but pour lequel il avoit si généreusement sacrifié la sûreté de sa personne & le repos de sa vie. Le Peuple fut réveillé de sa léthargie, & vit clairement les chaînes qu'on lui préparoit. Ces questions nationales firent le sujet de tous les entretiens; & plus elles furent approfondies, plus il parut évident que la Constitution étoit absolument renversée, & que le Roïaume étoit la proie d'une autorité contraire à l'usage & véritablement arbitraire. Les principes d'esclavage, disoit-on, concouroient avec les pratiques illégitimes; la tyrannie Ecclésiastique prêtoit la main à l'usurpation civile; les taxes injustes étoient soutenues par d'arbitraires punitions; & tous les droits de la Nation, transmis dans le cours de tant de siècles, confirmés par tant de Loix, acquis par le sang de tant de Héros & de Patriotes, languissoient sans force aux piés du Monarque. Que servoit-il, que la paix publique & l'industrie nationale augmentassent le commerce & l'opulence du Roïaume? C'étoit un avantage passager, uniquement dû, non à l'encouragement donné par la Couronne, mais au génie de la Nation, seul reste de son ancienne liberté. Qu'importoit, qu'au milieu de tant de mauvais conseils, le caractère personnel du Roi méritât de l'indulgence, ou même des éloges? C'étoit un seul homme, & les Priviléges de la Nation, l'héritage de tant de millions d'ames, étoient trop précieux pour être sacrifiés à ses préventions ou ses erreurs. Tels étoient, ou plus sévères encore, les sentimens qui respiroient dans une grande partie de la Nation Angloise. Elle attendoit, avec impatience, un Parlement, pour remédier à tant de désordres; ou quelque autre incident, quelque malheureux qu'il fût, qui mît le Peuple à couvert des oppressions sous lesquelles il gémissoit, & de mille maux, plus redoutables encore, qu'il appréhendoit des usurpations combinées de l'Eglise & de la Couronne.

CHARLES I.

1628.

§ IV.

AU fond, les souffrances, qui faisoient gémir le Peuple Anglois, méritoient à peine ce nom, lorsqu'elles étoient considérées en elles-mêmes. Elles n'étoient ni pesantes pour ses revenus, ni révoltantes pour l'humanité. La taxe même des Vaisseaux, considérée indépendamment des conséquences, étoit moins un mal qu'un avantage pour le Public, par le judicieux usage que le Roi faisoit, de l'argent qu'elle mettoit dans ses coffres; & si l'on craignoit avec raison que la patience, pour de tels exemples, ne conduisît à l'oubli total des Parlemens, & de suite à l'établissement de l'autorité absolue, Charles n'appréhendoit aucune opposition de la part du Peuple, sur qui l'avenir fait ordinairement peu d'impression, & qui demande des motifs frappans, pour s'engager dans une résistance ouverte au Gouvernement établi. Toutes les affaires Ecclésiastiques étoient réglées par la Loi, & par une pratique non interrompue; & l'Eglise même étoit devenue une forte barrière, pour l'exercice légal, comme pour l'abus, du pouvoir de la Couronne. La paix, l'industrie, le commerce, l'opulence, avec la justice & la douceur de l'administration, étoient des biens dont le Peuple jouissoit pleinement: en un mot, il ne lui manquoit aucune des bénédictions, d'un heureux Gouvernement, à l'exception de la liberté, ou plutôt de l'exercice présent de la liberté & d'une sûreté convenable pour l'avenir. Il y avoit donc beaucoup d'apparence que l'Angleterre pouvoit se soutenir long-tems dans cette situation, si l'Ecosse eût été moins voisine; région plus turbulente, & moins disposée à la soumission & l'obéissance. Ce fut là que les grands troubles prirent naissance. Ainsi l'ordre nous rappelle à ce qui se passoit dans cette Contrée.

Mécontentemens en Ecosse.

Quoique le Gouvernement pacifique de Jacques, son adresse même, & sur tout l'autorité qu'il s'étoit acquise dans ce Roiaume, l'eussent fait parvenir à diminuer beaucoup les haines, qui regnoient entre les grandes Maisons, & qu'il y eût établi le bon ordre avec les Loix; la Haute-Noblesse étoit encore en possession du pouvoir, & de la principale influence sur le Peuple. Elle jouissoit de la plus grande partie des biens. Ses Jurisdictions héréditaires, ses dépendances féodales, augmentoient son autorité: & l'attachement des Nobles infé-

rieurs, aux Chefs des Familles, établissoit une espece de servitude volontaire sous les Cheiffrains. Outre qu'une longue absence avoit considérablement diminué les relations du Prince avec la Noblesse, qui résidoit ordinairement dans ses Terres, diverses raisons, quoique légères, la rendoient fort mécontente de la Cour. Charles, par un sentiment naturel de piété, ou par superstition, avoit un extrême attachement pour les Ecclésiastiques; & comme il est naturel à tous les hommes de se persuader que leur intérêt s'accorde avec leur inclination, il s'étoit fait un principe politique d'augmenter l'autorité de cet Ordre. Les Prélats, dans ses idées, établissoient la discipline & la régularité parmi le Clergé, & le Clergé inspiroit l'obéissance & la fidélité au Peuple. D'ailleurs cette Classe de Sujets n'ayant point d'autorité par eux-mêmes, ni d'autre soutien que la Couronne, il sembloit que le dépôt du pouvoir royal ne pouvoit être plus sûrement qu'entre leurs mains. Ce fut ce motif, qui lui fit élever quantité d'Evêques aux premières dignités de l'Etat. Spotswood, Archevêque de Saint André, fut revêtu de celle de Chancelier. Neuf autres Prélats furent admis au Conseil privé. L'Evêque de Ross aspireroit à l'Office de Grand Trésorier. Quelques autres occupoient différentes places dans la Cour de l'Echiquier. On s'efforça même de faire revivre la première institution du College de Justice, & de partager également, entre le Clergé & les Laïques, toute l'autorité judiciaire. Tant d'avantages, dont l'Eglise étoit en possession, & que les Evêques ne firent pas toujours valoir avec assez de modestie, chagrinerent la fiere Noblesse, qui se croiant fort supérieure par le rang & la naissance, à ce nouvel ordre d'hommes, fut irritée de se voir au-dessous d'eux en crédit comme en pouvoir. L'intérêt se joignit à l'ambition, & fit craindre que les Sièges Episcopaux, qui avoient été pillés par la Noblesse, dans l'origine de la Réformation, ne recommençassent à s'enrichir aux dépens des Nobles. Une Loi fort utile avoit déjà ravi, aux Grands, les Inféodations Ecclésiastiques. Elle avoit autorisé les Paroisses à former un revenu suffisant sur les Dixmes, pour la subsistance du pauvre Clergé; & le Propriétaire du

terrain pouvoit acheter le reste à vil prix. Le Roi, fondé sur la Loi & les anciens usages, avoit aussi réclamé toutes les Terres de la Couronne, aliénées par ses Prédécesseurs ; & quoiqu'il n'eût fait aucune démarche pour l'exécution de ce projet, la seule pétention avoit excité des jalousies & du mécontentement.

Charles, malgré la tendre affection qu'il portoit à tout le Clergé, n'avoit pu se concilier, en Ecosse, que celle des Ecclésiastiques du premier Ordre. Les Ministres, en général, avoient autant ou plus de préventions que la Noblesse, contre la Cour, contre les Prélats, & contre l'autorité Episcopale. Quoique l'établissement de la Hiérarchie pût sembler avantageux au Clergé inférieur, soit parce qu'elle supposoit des dignités auxquelles chaque Particulier pouvoit aspirer, ou parce qu'elle répandoit un vrai lustre sur tout le corps, & qu'elle excitoit les personnes de naissance à s'y engager ; toutes ces vues n'avoient fait aucune impression sur les Ecclésiastiques d'Ecosse. Dans la disposition actuelle des Esprits, il y en avoit un autre point qui s'attiroit plus de considération, & qui contrebalançoit le pouvoir & les richesses, fondemens ordinaires de distinction entre les hommes ; c'étoit la ferveur de la piété, & la Rhétorique, quoique barbare, des lectures & des Homélies religieuses. Le Clergé Presbytérien, bridé en Chaire par les Prélats, regardoit la Jurisdiction Episcopale, comme une usurpation tyrannique, & prétendoit que l'égalité entre les Pasteurs étoit un droit divin, qui ne pouvoit être abrogé, ni même affoibli par les Loix humaines. Avec ces idées, le plus doux exercice de l'autorité lui auroit déplu : combien devoit-il être choqué du pouvoir sans bornes, que l'indulgence du Roi laissoit prendre aux Evêques ? La Jurisdiction des Consistoires, des Synodes & des autres Cours démocratiques, étoit comme abolie par la rigueur des Prélats ; & depuis plusieurs années, l'Assemblée générale même n'avoit pas été convoquée. On exigeoit arbitrairement, à la réception des Ministres, un nouveau serment, par lequel ils promettoient d'observer les articles de Perth, & de se soumettre à la Liturgie. En un mot, tout le système du Gouver-

nement Ecclésiastique avoit été changé, dans l'espace de trente ans, par les innovations qui s'étoient introduites sous les règnes de Jacques & de Charles. CHARLES I.
1637.

Le Peuple, sous l'influence de la Noblesse & du Clergé, partageoit nécessairement les chagrins de ces deux Ordres : & les sujets imaginaires de plainte étoient avidement embrassés, au défaut des causes réelles. La même horreur, dont les Puritains Anglois étoient possédés contre le Papisme, se faisoit remarquer dans la Populace d'Ecosse, & sembloit prendre même un plus haut degré de férocité, dans une Nation plus inculte & plus grossière. Le génie de Religion, qui prévaloit à la Cour & dans la Prélature, étoit d'une nature opposée ; & tirant sur celui de la Religion Romaine, il tendoit, non-seulement, à mollifier, autant qu'il étoit possible, ces violentes préventions, mais à faire parler, des Catholiques avec plus de charité, & dans des termes moins éloignés de toute conciliation. Une terreur panique du Papisme s'éleva bien-tôt sur ce fondement. Chaque nouvelle cérémonie, chaque ornement introduit dans le Service divin, passa pour une partie du grand mystère d'iniquité, qui, sous la protection du Roi & des Evêques, devoit se répandre dans toute la Nation. Le petit nombre d'innovations, qu'on reprochoit à Jacques, fut regardé comme une préparation à ce grand dessein ; & les nouveaux changemens, qu'on voïoit tenter à Charles, furent représentés comme une déclaration ouverte de ses intentions. Pendant tout ce regne, rien n'eut une plus fatale influence, dans les deux Roïaumes, que ces vaines craintes, répandues avec tant d'adresse, & si crédulement embrassées par de Particuliers de toute sorte de rangs.

Dans le trouble de ses dangereuses plaintes, & de ces religieuses terreurs, ce ne fut pas sans raison que les Ecossois s'imaginèrent, qu'ils avoient quelque chose à craindre pour leurs Privilèges Ecclésiastiques & Civils. L'établissement d'une Cour de haute Commission, par Jacques, sans l'aveu des Loix, étoit une grave & manifeste usurpation de la Couronne ; c'étoit ériger, d'une manière également arbitraire & dangereuse, la plus arbitraire & la plus dangereuse de toutes les Cours. Chaque pas, qui tendoit à l'établissement de l'Episcopat, s'é-

toit fait avec la participation du Parlement. Les articles de
 CHARLES I. Perth avoient été confirmés en 1621. En 1623, Jacques
 1637. avoit obtenu une ratification générale de tous les Réglemens
 Ecclésiastiques. Mais toutes ces Loix avoient d'autant moins
 d'autorité dans la Nation, qu'on n'ignoroit pas qu'elles étoient
 passées contre le sentiment de ceux mêmes qui leur avoient
 donné leur suffrage, & qu'au fond elles n'avoient été qu'ex-
 torquées, par l'autorité & l'importunité du Souverain. Ce-
 pendant les moïens, que Jacques & Charles avoient employés
 pour faire entrer le Parlement dans leurs vues, étoient régu-
 liers, & l'on n'avoit allégué aucun prétexte raisonnable,
 contre la validité de ces Loix.

Mais la plus grande partie de la Nation étoit prévenue d'un
 autre principe, de la plus importante & la plus dangereuse
 conséquence, & qui ne pouvoit être admis sans détruire la
 validité de tous les Status de cette nature. Elle supposoit
 l'autorité Ecclésiastique absolument indépendante du pouvoir
 civil; & suivant cette maxime, il n'y avoit point d'Acte de
 Parlement, il n'y avoit que le consentement de l'Eglise mê-
 me, qui pût autoriser l'introduction du moindre changement
 dans le culte religieux ou la discipline. Quoique Jacques eût
 obtenu les suffrages des Assemblées Ecclésiastiques, pour re-
 cevoir l'Episcopat & ses nouveaux Rites, on avoit vu tant
 d'irrégularité dans leur formation, & tant de violence dans
 la maniere dont elles avoient été conduites, qu'il y avoit
 quelque fondement à contester l'autorité de leurs Actes.
 Charles, persuadé qu'un consentement extorqué, avec ces
 odieuses circonstances, seroit plus pernicieux qu'utile à ses
 vues, avoit renoncé entièrement à l'usage de ces Assemblées;
 résolu, de concert avec les Evêques, de gouverner l'Eglise
 par des voies d'autorité, qu'il étoit capable, sur tous les
 points, d'étendre au-delà des bornes, & que, dans toutes les
 Affaires Ecclésiastiques, il croïoit absolument sans objection.

Le grand objet du Roi étoit d'achever l'ouvrage, heu-
 reusement commencé par son Pere; d'établir la discipline sur
 un système régulier; d'introduire la Liturgie Anglicane dans
 le service public, & de rendre le Gouvernement Ecclésiasti-
 que de ses Roïaumes, entièrement uniforme. Il pouvoit être

porté à cette entreprise par quelques vues politiques ; mais les principes de conscience & de piété étoient ses principaux motifs.

CHARLES I.
1637.

Les Canons, pour l'établissement de la Jurisdiction Ecclésiastique, furent publiés en 1635 ; & s'ils furent reçus des Ecoſſois, ſans une éclatante oppoſition, le mécontentement intérieur & les craintes n'en furent pas moindres. La Nation ne put voir, ſans chagrin, l'autorité royale exaltée à l'excès dans ces Actes, & représentée comme abſolue, & ſupérieure même aux doutes. Elle voyoit non ſeulement les principes ſpécultatifs du deſpotiſme réduits en pratique, mais un corps de Loix Eccléſiaſtiques établi, ſans aucun conſentement préliminaire de l'Egliſe & de l'Etat. Elle appréhendoit que par la même raiſon, ſur les mêmes principes & les mêmes prétextes, elle n'étendit la même autorité arbitraire aux affaires civiles. Elle remarquoit qu'on avoit déjà franchi les bornes délicates, qui ſéparent l'Egliſe & l'Etat ; & que ſous prétexte d'inſtitutions Eccléſiaſtiques, quantité d'Ordonnances civiles ſe trouvoient établies par les Canons. Enfin, elle étoit portée à rire de la négligence avec laquelle ces importants Edits avoient été compilés, en voyant que ſuivant leur injonction, & ſous de rigoureuses peines, la nouvelle Liturgie, ou le Rituel, devoit être par tout en uſage tandis que ce Recueil n'étoit pas encor compoſé ou publié. Cependant on l'attendoit bientôt, & comme le Peuple eſt toujours fort affecté des objets extérieurs, qui frappent ſes ſens, on prévoyoit que la grande difficulté ſeroit à ſa réception.

Introduc-
tion des Ca-
nons & de la
Liturgie.

La Liturgie, que le Roi, par un Acte arbitraire d'autorité, jugeoit à propos d'impoſer à l'Ecoſſe, n'étoit qu'une copie de celle d'Angleterre : mais, de peur qu'une ſervile imitation ne choquât l'orgueil de ſon ancien Roiaume, il y avoit fait faire un petit nombre de changemens, pour ſauver les apparences ; & ce fut ſous cette forme, que les Evêques la reçurent, à Edimbourg. Par malheur, les Ecoſſois s'étoient généralement perſuadés, que ſi les richesses & la gloire mondaine leur avoient été diſtribuées d'une main avare, ils pouvoient ſe vanter d'avoir reçu les tréſors ſpirituels, en plus grande abondance, & d'une ſource plus pure, qu'aucune

CHARLES I.

1637.

autre Nation sous le Ciel. Ils croioient que leurs voisins Méridionaux, quoique séparés de Rome, conservoient encore une forte teinture de leur ancienne corruption; & la Liturgie, qui venoit d'eux, étoit représentée, en Ecosse, comme une sorte de Messe, avec un peu moins d'appareil & de broderie. Ainsi, considérée en elle-même, elle trouvoit déjà de puissantes préventions, qui augmentèrent beaucoup, lorsqu'elle fut regardée comme un préparatif, qui devoit bien-tôt introduire, en Ecosse, toutes les abominations du Papisme: & comme le petit nombre d'altérations, qui distinguoient la nouvelle Liturgie de celle d'Angleterre, sembloient approcher plus du dogme de la présence réelle, cette circonstance passa pour une confirmation certaine de tous les soupçons que le Peuple avoit conçus.

Tumulte à
Edimbourg.

Une Ordonnance fixa l'ouverture du nouveau Service, au jour de Pâques: mais pour juger mieux de la disposition des esprits, elle fut différée jusqu'au 23 de Juillet; & le Public fut même averti, le Dimanche précédent, qu'elle ne seroit pas remise plus loin. Les apparences furent assés tranquilles. Dans l'opinion que l'entreprise pouvoit être exécutée sans danger, le Doien d'Edimbourg, revêtu de son surplis, commença le Service dans l'Eglise Cathédrale (a), en présence de l'Evêque & d'un grande partie du Conseil. Mais à peine eut-il ouvert le livre, qu'une populace nombreuse, composée sur tout de femmes frappant des mains, vomissant des imprécations, criant de toutes leurs forces, *un Pape! un Pape! L'Antechrist! Qu'on l'assomme à coup de pierres!* causa tant de bruit & de confusion, qu'il fut impossible de continuer le Service. L'Evêque, étant monté en chaire, dans l'espérance d'apaiser le tumulte, se vit jetter un banc à la tête. Le Conseil fut outragé; & ce fut avec une extrême difficulté, que les Magistrats, mêlant la force à l'autorité, parvinrent à faire sortir les mutins, sur lesquels on se hâta de fermer les portes. Mais l'emportement ne se rallentit point au dehors. On jeta des pierres contre les portes & les fenêtres; & lorsque l'Evêque voulut se retirer, après le Service, il fut attaqué par une troupe de furieux, auxquels il n'eut pas peu de peine à se déro-

(a) Elle se nomme S. Gilles,

ber. Dans l'après midi, le Lord-Garde du Sceau privé, pour avoir pris l'Evêque dans son Carrosse, essuïa une grêle de pierres, accompagnée d'exécration, & se vit pressé avec si peu de ménagement, que si ses Domestiques, l'épée à la main, n'eussent pas tenu en respect les plus emportés, la vie du Prélat étoit dans le dernier danger.

CHARLES.
1637.

Quoiqu'il y eût de fortes raisons de soupçonner que le mouvement de la populace, qui parut seule, venoit d'une source plus relevée, on n'en eut aucune preuve; & chacun parut condamner la licence d'une multitude aveugle. Mais on jugea qu'il y avoit peu de sûreté à s'exposer au hasard d'une nouvelle insulte, en renouvelant la même entreprise; & pendant quelque tems, la populace parut calme & satisfaite. Cependant, lorsqu'on fut informé que le Roi persistoit dans l'intention d'établir son culte, les préventions le fortifierent, & l'on vit arriver à Edimbourg, de toutes les parties du Roïaume; de nombreuses troupes de Presbiteriens, résolus de s'opposer à l'introduction de cette odieuse nouveauté. Bien-tôt, leur zele éclata par les plus violens désordres. L'Evêque de Galloway fut attaqué dans les rues, & poursuivi jusqu'à la Chambre, où le Conseil étoit assemblé. Les Conseillers mêmes furent assiégés & fort mal traités. Le Magistrat de la Ville eut le même sort; & rien n'auroit été capable de les sauver, s'ils n'avoient eu recours à la protection de quelques Seigneurs aimés du Peuple, qui disperserent les Seditieux. Les Auteurs, dans ce soulèvement, étoient d'un ordre plus relevé que dans le premier; quoiqu'ils ne parussent excités, ni soutenus, par aucun Chef d'un rang distingué.

18 Octobre.

Mais, alors, tout le monde commença, non-seulement à s'unir, mais à s'encourager mutuellement, contre les religieuses innovations qu'on vouloit introduire en Ecosse. Diverses Pétitions, au Conseil, furent signées & présentées par des personnes de la plus haute distinction. Les femmes prirent parti dans la querelle, & comme il arrive toujours, avec une extrême violence. Le Clergé déclama de toutes parts, contre le Papisme & la Liturgie, entre lesquels il ne mettoit pas de différence. Les Eglises retentissoient d'invectives contre l'Antechrist; & la populace, qui s'étoit opposée d'abord au Service,

Tome I.

P p

Étoit souvent comparée à l'Ane de Balaam, animal grossier, stupide en lui-même, mais dont le Seigneur avoit delié la langue, à l'étonnement de l'Univers. Enfin, la chaleur de Religion mêlée à celle des Factions, l'intérêt particulier à l'esprit de liberté, furent, de tous côtés, les symptômes du plus grand désordre & du plus dangereux soulèvement.

Le Primat, homme sage & modéré, qui avoit toujours marqué de l'opposition à l'établissement de la Liturgie, représenta au Roi l'état de la Nation. Le Comte de Traquaire, Grand Trésorier, fit le voiage de Londres, dans la même vue. Chaque circonstance, soit du côté de l'Angleterre ou de l'Ecosse devoit engager Charles à se désister d'une entreprise dont le succès étoit au moins si douteux : mais Charles fut inflexible. Dans toute la conduite de cette affaire, on ne voit aucune marque du bon sens, qu'en ne peut d'ailleurs lui contester : exemple sensible de cette espèce de caractère, assez commun parmi les hommes, où l'on trouve de l'esprit & du jugement dans les discours & la manière de penser, mais souvent de l'indiscrétion & de l'imprudence dans les actions. La manière, dont on voit les choses, est le résultat de l'entendement seul ; & la conduite est réglée, tout à la fois, par l'entendement, le tempéramment & les passions.

A cette violente fermentation d'un Roïaume entier, Charles ne put apporter d'autre remède qu'une déclaration, dans laquelle il pardonnoit toutes les offenses passées, en exhortant le Peuple à garder plus de soumission à l'avenir, & à recevoir paisiblement la Liturgie. Cette déclaration produisit bientôt une protestation publique, qui fut présentée par le Comte de Hume & le Lord Lindesey : & c'est la première fois qu'on voit paroître des personnes de qualité, dans un Acte violent d'opposition. Mais cet incident devint une crise : le soulèvement, qui s'étoit préparé par degrés, & qui ne sembloit avancer qu'à pas lents, éclata tout d'un coup. Cependant il ne fut accompagné d'aucun d'efford ; au contraire, un nouvel ordre succéda immédiatement. Quatre Tables, c'est le nom qui fut donné à quatre Conseils, se formerent dans la Ville d'Edimbourg ; la première, composée de la haute Noblesse ; la seconde, de la Noblesse inférieure ; la troisième des Ministres

Ecclésiastiques ; & la quatrième, des Bourgeois. Celle de la petite Noblesse fut divisée en plusieurs autres Tables subordonnées, suivant la différence des Provinces. Les quatre grandes Tables, se voyant en possession de toute l'autorité du Royaume, donnerent de Ordres, qui furent exécutés de toutes parts, avec la dernière régularité ; & le Covenant (a) fut un des premiers Actes de leur administration.

CHARLES I.

1638.

Le Covenant.

Cette fameuse Piece avoit consisté d'abord dans une renonciation formelle à la Religion Romaine, signée par Jacques dans sa jeunesse, & composée des plus furieuses & des plus virulentes invectives, que jamais des Etres humains aient employées pour enflammer leurs cœurs d'une haine sans relâche, contre des créatures de leur espèce. Elle étoit ici suivie d'un serment d'union, par lequel tous les Sousscrivans s'engageoient à rejeter les innovations religieuses & à se défendre mutuellement contre toutes sortes d'oppositions : tout cela, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'honneur & l'avantage de leur Roi & de leur Patrie. On vit paroître des flots d'Ecossois, de tous rangs, de toutes conditions, de tout âge & de tout sexe, pour souscrire le Covenant. Le nombre de ceux, qui le désapprouverent en eux-mêmes, fut petit ; & moindre encore, de ceux qui osèrent ouvertement le condamner. La plupart même des Ministres & des Conseillers Roiaux furent saisis de la contagion générale : & l'on jugea qu'il n'y avoit que des rebelles à Dieu & des Traîtres à leur País, qui fussent capables de se refuser aux engagements d'une si salutaire & si pieuse ligue.

Le perfide, le cruel, l'implacable Philippe, environné de toutes les terreurs de l'Inquisition Espagnole, n'avoit guere trouvé, pendant le siècle précédent, de plus furieuse opposition dans le País bas, que Charles, avec son innocente Liberté, n'en trouvoit actuellement en Ecosse.

Les suites commencerent à l'allarmer. Il fit partir le Marquis d'Hamilton, avec le titre de Commissaire, & le pouvoir de traiter avec les Auteurs du Covenant. Sa demande étoit, que cet Acte fut abandonné par un renoncement, ou par une rétractation. Il crut que de son côté, c'étoit se relâcher beau-

Juin.

(a) C'est-à-dire convention : mais le mot de Covenant est consacré dans l'usage historique.

CHARLES I. coup en faveur de la satisfaction publique, que d'offrir la suspension de la Liturgie, jusqu'à ce qu'elle pût être reçue par des voies douces & légales, & de donner, à la haute Commission, une forme qui cessât de paroître offensante à ses Sujets. Ces déclarations générales ne pouvoient satisfaire personne, & bien moins ceux qui portoient beaucoup plus haut leurs prétentions. Les Covenantaires se voioient secondés par le zèle de toute la Nation. Plus de soixante mille hommes s'étoient assemblés tumultueusement aux environs d'Edimbourg. Charles étoit sans forces réglées, dans l'un, comme dans l'autre Roiaume; & les mécontentemens, en Angleterre, quoique déguisés, étoient tous si violens, qu'on prévoyoit beaucoup de difficulté pour le Roi, à faire agir, dans une telle cause, les forces de cette Nation. Ainsi, plus les Chefs populaires d'Ecosse observoient leur situation; moins ils redoutoient le pouvoir Roial, & plus ils insistoient rigoureusement sur une entière satisfaction. En réponse à la demande d'Hamilton, ils lui déclarerent nettement qu'ils renonceroient plutôt à leur Baptême qu'à leur A&e; & les Ministres inviterent le Commissaire même à le signer de son nom, en lui apprenant, « de quelle paix, de quelle consolation, il avoit remplis les cœurs du Peuple de Dieu; quelles résolutions, quels commencemens de réformation dans les mœurs, on appercevoit sensiblement dans toutes les parties de la Nation, au-delà de ce qu'on avoit éprouvé, ou de ce qu'on pouvoit attendre des autres mesures; quelle gloire le Seigneur en avoit déjà reçue, & dans quelle confiance ils étoient que Dieu rendroit l'Ecosse un heureux Roiaume.

17 Septembre.

Hamilton revint à Londres, fit inutilement un autre voyage en Ecosse avec de nouvelles concessions, revint encore à Londres, & fut immédiatement renvoyé avec des concessions beaucoup plus satisfaisantes. Le Roi consentoit alors, à l'entière abolition des Canons, de la Liturgie, & de la Cour de Haute-Commission. Il avoit même résolu de mettre des bornes fort étroites au pouvoir Episcopal; content, s'il pouvoit conserver, à toute sorte de prix, cet Ordre dans l'Eglise d'Ecosse: & pour ne rien laisser d'incertain dans toutes ces gracieuses promesses, il donnoit pouvoir au Marquis d'Hamilton, de convoquer, premierement une Assemblée Ecclésiastique,

ensuite un Parlement, où l'on apporteroit remède à tous les maux de la Nation. Ces concessions successives, qui étoient fort au-dessous des prétentions des Mécontents, découvrirent la foiblesse du Prince, encouragerent leur insolence, & ne donnerent de satisfaction à personne. Cependant l'offre d'une Assemblée & d'un Parlement, où les Covenantaires se promettoient d'être entièrement les Maîtres, fut embrassée sans objection.

CHARLES I.

1633.

Charles, comprenant les avantages que le Covenant avoit procuré à ses ennemis, prit la résolution d'avoir aussi un Covenant, & donna ordre qu'on lui en fit un, dans ses vues. Il consistoit dans une renonciation, de la même violence, à la Religion Catholique; & quoiqu'il n'approuvât point celle d'Ecosse, il trouva plus de sûreté à l'adopter, pour éloigner les soupçons qu'on avoit conçus de sa bonne foi. Comme les Covenantaires, dans leur serment de mutuelle défense contre toutes sortes d'oppositions, avoient eu soin de ne pas excepter le Roi même, Charles avoit dicté une formule de serment, qui fut annexée à sa renonciation, & qui exprimoit le respect & la fidélité que tous les Soucrivains lui devoient. Mais les Covenantaires, jugeant que le but de cette nouvelle Déclaration n'étoit que de les affoiblir & de les diviser, la reçurent avec autant de mépris que de haine: & sans perdre un instant, ils s'attachèrent à former le plan de la future Assemblée, sur laquelle ils fondonnoient de si grandes espérances.

Le génie de Religion, qui prévaloit en Ecosse, & qui, ^{Assemblée générale.} de jour en jour, s'étendoit imperceptiblement en Angleterre, étoit fort éloigné d'inspirer de la déférence & de la soumission aux Ecclésiastiques, purement considérés comme tels; ou plutôt, nourrissant dans chaque particulier les extases & les plus étranges ravissements de dévotion, il consacroit, en quelque sorte, chaque suppot du Clergé, & le revêtoit, à ses propres yeux, d'un caractère fort supérieur à celui que les seules formes & les institutions cérémoniales étoient capables de lui conférer. Le Clergé, d'Ecosse, au milieu des troubles que le culte & la discipline avoient excités, étoit pauvre & peu nombreux; & la justice ne permet pas de le regarder, du moins dans la source, comme l'Auteur & le Chef du soulèvement

CHARLES I.

1638.

qui se fit à son occasion. Au contraire les Laïques, concluant, de plusieurs exemples, qu'ils avoient à craindre un esprit de modération dans cet Ordre, prirent la résolution de dominer absolument dans l'Assemblée qu'on venoit de convoquer, & de pousser les Ecclésiastiques avec la même ferveur de zèle, dont ils étoient transportés eux-mêmes.

Il avoit été d'usage avant l'établissement de la Prélature, qu'avec deux ou trois Ministres, chaque Presbiterie envoioit à l'Assemblée un Commissaire Laïque; & comme les Bourgs & les Universités envoioient aussi leurs Commissaires, les membres Laïques de cette Cour étoient presque égaux en nombre aux Ecclésiastiques. Non-seulement cette institution, que Jacques avoit abolie, dans la crainte du zèle Laïque, fut rétablie par les Covenantaires; ils introduisirent aussi une innovation, qui fut un nouveau frein-pour le Clergé. Un Edit des Tables, qui jouissoient du pouvoir suprême, ordonna qu'un ancien Laïque, de chaque Paroisse, assisteroit au Presbiterie, pour y donner son suffrage dans le choix des Commissaires & des Ministres qui devoient être envoyés à l'Assemblée. Comme il n'arrive guere que les Ministres, qui se trouvent dans la liste des Candidats, prétendent au droit de suffrage, toute l'élection tomboit ainsi entre les mains des Laïques. Les plus anciens de chaque Ordre étoient choisis: & pour subjuguier encore plus le Clergé, on imagina de donner, à chaque Commissaire, quatre ou cinq Assesseurs Laïques, qui, sans avoir droit de suffrage, pouvoient s'entremettre, par leur autorité & leurs conseils, dans les délibérations de l'Assemblée.

21 Novem-
bre.

Elle se tint à Glasgow. Outre un concours infini de Peuple, tous les Nobles de chaque parti furent présents; les uns, en qualité d'Assesseurs; les autres, comme simples Spectateurs: & les apparences faisoient juger que toutes les résolutions des Covenantaires passeroient sans opposition. Ils étoient dans la ferme détermination d'abolir l'Episcopat; & pour y préparer les esprits, ils avoient fait présenter au Presbiterie d'Edimbourg, & lire personnellement dans toutes les Eglises du Roïaume, une accusation contre les Evêques, dans laquelle ils étoient tous chargés, d'hérésie, de simonie, de brigue, de

parjure, d'adultère, de fornication, d'imposture, de juremens, d'ivrognerie, de passion pour le jeu, de violation du Dimanche, & de tous les autres crimes qui étoient tombés dans l'imagination des Accusateurs. Les Evêques envoierent une protestation, par laquelle il rejettoient l'autorité de l'Assemblée. Le Commissaire Roïal protesta aussi contre cette Cour, comme établie & formée sans l'aveu des Loix, & la cassa même au nom de sa Majesté. Cet obstacle avoit été prévu, & fut peu respecté. La Cour n'en tint pas moins ses séances, jusqu'à la fin de ses opérations. Tous les Actes des Assemblées, depuis l'accession de Jacques au trône d'Angleterre, furent déclarés, sous des pretextes assez vrai-semblables, nuls & sans force; & par les mêmes raisons, tous les actes de Parlement, qui concernoient les affaires Ecclesiastiques, furent supposés sans autorité. Ainsi l'Episcopat, la haute Commission, les articles de Perth, les Canons & la Liturgie, furent abolis & déclarés contraires aux Loix; & toutes les parties de l'édifice, que Jacques & Charles, dans une longue suite d'années, avoient élevé avec tant de soin & de politique, tombèrent à la fois. Tout le monde eut ordre aussi de signer le Covenant sous peine d'excommunication.

CHARLES I.

1638.

L'Episcopat
aboli.

L'indépendance Ecclesiastique étoit l'ancien principe des Presbitériens, adopté avec zèle dès le commencement de la Réformation; & quoique Jacques & Charles eussent obligé l'Eglise Ecossoise de le désavouer publiquement, il avoit toujours eu, dans toutes les conditions, un grand nombre de Partisans secrets. Il étoit commun d'entendre demander, qui étoit le Supérieur, de J. C. ou du Roi; & comme la réponse ne paroissoit pas souffrir d'objection, on en concluoit que l'Assemblée, qui étoit le Conseil de J. C. étoit supérieure, en matière spirituelle, au Parlement, qui n'étoit que le Conseil du Roi. Mais les Covenantaires, étant persuadés qu'une conséquence, qui leur sembloit incontestable, n'auroit pas la même force aux yeux du Roi, se crurent indispensablement obligés de maintenir leurs principes de Religion par les armes, & de ne pas se fier uniquement au secours du Ciel, dont ils ne laissoient pas de se croire fort certains. Ils jetterent les

CHARLES I.

1639.

Guerre.

yeux au tour d'eux , de tous les côtés d'où ils pouvoient espérer quelque assistance ou quelque soutien.

Lorsque la France & la Hollande s'étoient liguées contre l'Espagne , par un Traité de partage , en vertu duquel ces deux Puissances devoient conquérir les Pays-Bas Espagnol , & les diviser entr'elles , l'Angleterre avoit été invitée à demeurer neutre , pendant que les François & les Hollandois attaqueroient les Villes maritimes de Flandres. Mais Charles avoit répondu au Comte d'Estrades , Ambassadeur de France , chargé de cette proposition , qu'il avoit une Escadre prête , & qu'il passeroit la Mer , avec une Armée de 15000 hommes , s'il étoit nécessaire , pour s'opposer à ces projets de conquête. Cette réponse , qui prouve du moins que Charles avoit de justes idées de l'intérêt National , quoiqu'il s'expliquât peut-être avec une imprudente franchise , irrita extrêmement le Cardinal de Richelieu ; & dans son ressentiment , cet entreprenant & rusé Ministre , non-seulement fomenta les premiers troubles d'Ecosse , mais fournit secrètement , aux Covenantaires , de l'argent & des armes , pour se fortifier contre l'opposition de leur Souverain.

Cependant la principale ressource des Ecossois mécontents étoit dans eux-mêmes ; c'est-à-dire , dans leur propre vigueur & dans leur habileté. Une République , établie régulièrement , n'auroit pu prendre des mesures plus justes , ni les exécuter avec plus de diligence , que cette tumultueuse Ligue , enflammée de bigotterie pour de frivoles points de Religion , & de l'esprit de faction , sans aucun objet que la raison pût justifier. Tout le Roïaume étant comme engagé dans cette querelle , les plus habiles prirent bien-tôt l'ascendant que le crédit de leurs familles les rendoit capables de conserver.

Le Comte d'Argyle , après avoir affecté long-tems de temporiser , s'étoit enfin déclaré pour le Covenant , & devint le Chef de ce parti. Son caractère , également souple & inflexible , circonspect & hardi , le rendoit tout à fait propre à figurer dans un tems de factions & de trouble. Les Comtes de Rothes , de Cassilis , de Montroses & de Lothian , les Lords Lindesey , Loudon , Yester , & Balmerius , se distinguèrent

pour

pour la même cause. Quantité d'Officiers Ecoffois, qui avoient acquis de la réputation dans les guerres d'Allemagne, particulièrement sous Gustave Adolphe, furent invités à secourir leur Patrie dans ses besoins. Le commandement fut confié à Lesley, homme de lumieres & d'expérience. On leva régulièrement des forces, qui furent disciplinées. Les Etrangers fournirent des armes; quelques Châteaux du Domaine Roïal, qui se trouverent dépourvus de garnison, de vivres & de munitions, furent aussi-tôt saisis; & toute l'Ecoffe, à l'exception d'une petite Paroisse, où le Marquis d'Huntley demeura fidele au Roi, étant passée entre les mains des Covenantaires, fut bientôt mise en état de faire une assez bonne défense.

Les fortifications de Leith furent entreprises & poussées très-rapidement. Outre le bas Peuple, dont le travail étoit bien païé, un nombre incroïable de Volontaires, de la haute même & de la petite Noblesse, mirent la main à l'ouvrage, & crurent les plus viles occupations ennoblies par la sainteté de leurs motifs. On vit des femmes de distinction & de qualité, oubliant la délicatesse de leur sexe & la décence de leur caractère, se mêler avec la plus abjecte populace, & porter, sur leurs épaules, les matériaux nécessaires pour achever les Fortifications (a).

On ne doit point oublier un autre secours des Covenantaires, dont ils ne tirèrent pas peu d'avantage; une Prophétesse, qui se fit suivre par une foule d'admirateurs, de toutes sortes de rangs. Son nom étoit *Michelson*. Cette femme, pleine de caprices, histériques ou religieux, s'étoit enflammée d'un zele ardent pour la discipline ecclésiastique des Presbiteriens. Elle ne parloit qu'en certains tems; & souvent ses inspirations étoient interrompues pendant tout un jour, ou pendant des semaines entieres. Lorsque ses extases recommençoient, l'avis en étoit répandu dans tout le país. Des milliers d'ames s'assembloient au tour de sa maison; & chaque parole, qui sortoit de sa bouche, étoit reçue avec vénération, comme les plus saints oracles. Le Covenant étoit son sujet continuel. Le vrai Covenant, disoit-elle, avoit été ratifié dans les cieux; mais celui du Roi étoit une invention de Satan. En parlant

(a) Mémoire de Guthry.

CHARLES I.

1639.

de Jesus - Christ , elle le nommoit ordinairement *Jesus Covenantaire*. Rollon , Prédicateur populaire & d'un zele furieux pour le Covenant , étoit son principal favori ; & de son côté , il ne lui rendoit pas moins de vénération. Un jour , que les spectateurs le pressoient de prier pour elle & de lui parler ; il répondit « qu'il n'avoit pas cette audace , & qu'il ne lui convenoit point de parler , pendant que J. C. son Maître parloit » par la bouche (a) , de sa servante Michelson.

Charles s'étoit engagé à réduire si bas le pouvoir Episcopal qu'il seroit devenu fort inutile au soutien de la Couronne ; & c'étoit un sacrifice de ses propres intérêts , qu'il vouloit faire au repos public : mais il ne pouvoit consentir à l'entière abolition d'un Ordre , qu'il jugeoit aussi essentiel à l'Eglise Chrétienne , que ses Sujets d'Ecosse le croioient incompatible avec une Religion si sainte. Quelques Ecrivains Anglois , qui se piquent d'impartialité , qualifient , de part & d'autre , cette disposition de petitesse d'esprit , & la croient , des deux côtés , également digne de blâme ou d'excuse. Ils ajoutent qu'ils croient anticiper , par cette réflexion , sur le jugement que la suite des siècles , en introduisant de nouvelles superstitions , rendra infailliblement plus familier à la postérité.

L'aversion de Charles pour les mesures violentes & sangui-
naires alloit si loin , & son affection pour le Roïaume de sa naissance étoit si forte , qu'on ne peut guere douter que le combat ne fût presqu'égal dans son cœur , entre ces deux louables passions & son attachement pour la Hiérarchie. Cependant la seconde de ces deux affections prévalut alors , & lui fit hâter les préparatifs militaires , dont il avoit formé le projet pour réduire l'esprit réfractaire de la Nation Ecossoise. Une sage économie l'avoit mis en état , non-seulement de païer les dettes , contractées pendant les guerres de France & d'Espagne , mais d'amasser une somme de deux cens milles livres sterling , qu'il réservoir pour les nécessités soudaines. La Reine , autant par sympathie de Religion , que par les faveurs qu'elle avoit eu le pouvoir de procurer aux Catholiques , avoit beaucoup de crédit sur eux : il fut employé à leur persuader , que dans les circonstances présentes , il convenoit à leur res-

(a) Déclaration du Roi. Mémoire d'Hamilton , par Burnet.

peut pour le Roi de l'aider par de grosses contributions. Charles obtint un secours considérable par cette voie, au grand scandale des Puritains, qui furent extrêmement offensés de voir le Roi en si bons termes avec les Papistes, & qui regretterent de lui voir donner, par d'autres, ce qu'ils étoient disposés à lui refuser. 1639.

La flotte royale étoit formidable, & bien équipée. Charles y embarqua cinq mille hommes, confia le commandement au Marquis d'Hamilton, avec ordre de faire voile vers le Golfe de Forth, pour causer une diversion dans les forces des Mécontents. En même-tems, il leva une armée de près de vingt mille hommes, & de plus de trois mille chevaux, qu'il mit sous la conduite du Comte d'Arondel, Seigneur d'une haute naissance, mais peu distingué par ses talens militaires & politiques. Le Comte d'Essex, homme du plus strict honneur, & fort populaire, sur-tout parmi les soldats, fut nommé Lieutenant - Général ; le Comte de Holland, Général de la Cavalerie. Charles lui-même joignit l'Armée, après avoir fait avertir tous les Pairs Anglois de le suivre. Ce Corps avoit l'apparence d'une Cour splendide, plutôt que d'un armement militaire ; & dans cet état, avec plus de faste que de force réelle, le Camp arriva sous les murs de Berwick. Charles mar-
che en Ecosse
avec une Ar-
mée.

L'armée Ecossoise étoit aussi nombreuse que celle du Roi, mais elle étoit inférieure en Cavalerie. Les Officiers avoient plus de réputation que d'expérience ; & les soldats, quoique peu disciplinés, & fort mal armés, étoient excités par le double motif, de l'aversion Nationale pour l'Angleterre, leur vieille Ennemie, dont ils craignoient que l'Ecosse ne devint une Province, & d'une insurmontable ferveur pour leur Religion. Les Chaires avoient été d'un fort grand secours aux Officiers, pour lever des Troupes, & n'avoient pas manqué de lancer cent Anathêmes, sur ceux qui ne sortoient pas pour assister le Seigneur contre les Ennemis de son nom. Cependant les Chefseurent la prudence d'envoier immédiatement, au Roi, une députation fort soumise, pour lui faire demander la permission d'entrer en Traité.

Charles n'ignoroit pas que les Forces des Covenantaires étoient considérables, leur fierté extrême, leur zèle furieux ;

CHARLES I.

1639.

& que n'ayant point encore éprouvé de revers qui les eût humiliés, il n'y avoit pas de termes raisonnables à se promettre d'eux. Aussi la proposition d'un Traité rencontra-t-elle de grandes difficultés des deux parts. Un Monarque devoit-il se soumettre aux prétentions de ses Sujets révoltés ? Outre qu'il falloit sacrifier la Prélature, c'étoit donner une si fâcheuse atteinte à l'autorité Roïale, qui n'avoit été établie que depuis peu & fort difficilement, en Ecosse, qu'à l'avenir il devoit s'attendre à ne conserver, dans ce Roïaume, que l'apparence de la Majesté. Les Grands n'auroient pas plutôt reconnu, par une expérience si sensible, l'impuissance des Loix & de la Prérrogative, qu'ils retourneroient à leur ancienne licence. Les Prédicateurs ne relâcheroient rien de leur arrogance ; & le Peuple, si mal protégé par la justice, ne reconnoitroit pas d'autre autorité que celle qu'il verroit établie par l'audace & la force. N'étoit-il pas fort à craindre aussi, que l'Angleterre, déjà si portée aux factions Anarchiques & Puritaines, n'imitât un si mauvais exemple, & ne se promît, par les mêmes voies, d'obtenir la même indulgence ? Etre allé si loin, sans amener les Rébelles à la soumission, ou du moins à des concessions raisonnables, c'étoit leur promettre l'impunité dans tous les tems, pour toute sorte de révoltes.

D'un autre côté, Charles considéroit que jamais l'Ecosse n'avoit marqué, sous aucun de ses Monarques, tant d'union & de chaleur pour sa défense ; & que souvent néanmoins elle avoit été capable de repousser, ou d'éluder, les forces de l'Angleterre, jointes dans une même cause, endurcis par une longue pratique, à l'usage de armes : combien n'étoit-il pas plus difficile de subjuguier maintenant, par la violence, un Peuple enflammé de religieuses préventions, lorsqu'il n'avoit à lui opposer qu'une Nation énervée par une longue paix, & fort tiède à son service, ou, ce qui devoit lui paroître encore plus effrayant, à demi-engagée dans le parti de ses Ennemis ? Quand la guerre pourroit être l'ouvrage d'une seule Campagne (& quelle apparence qu'elle fût si tôt terminée ?) son trésor se trouveroit épuisé ; & pour le remplir, il faudroit avoir recours aux Subsidies d'un Parlement Anglois, qu'une fatale expérience lui avoit toujours fait trouver plus disposé à com-

battre les Prérrogatives de la Couronne, qu'à l'aider dans les besoins. Que seroit-ce, s'il étoit battu, par l'Armée rebelle? Ce malheur n'étoit rien moins qu'impossible. Les Ecoffois étoient engagés dans une cause nationale, & fortement animés par des principes mal entendus. Son Armée n'étoit retenue que par la paie, & regardoit la querelle avec l'indifférence des Troupes mercenaires, sans être exercée à la discipline qui distingue ordinairement ces Troupes : & les suites d'une bataille perdue, lorsque la rage de l'Ecosse & le mécontentement de l'Angleterre étoient au comble, lui présentoient des images si terribles, qu'il ne voioit point de motif assez puissant pour lui en faire courir les risques.

Il est évident que Charles par sa précipitation & ses imprudences, s'étoit mis dans une situation, où, quelque parti qu'il pût prendre, ses moindres erreurs l'exposaient à de grands dangers. Ainsies incertitudes n'ont rien d'étonnant. Mais il fit infiniment pis, que de prendre le plus mauvais parti; car, à parler proprement, il n'en prit aucun. Il conclut une pacification soudaine, dans laquelle il fut stipulé qu'il se retireroit avec son Armée & sa Flotte; que dans l'espace de 24 heures les Ecoffois congédieroient leurs Troupes; que les Fortereses Roiales lui seroient rendues; que son autorité seroit reconnue de toute la Nation, & qu'immédiatement, l'Assemblée Ecclésiastique & le Parlement seroit convoqués tout-à-la-fois, pour terminer tous les différends. Envain chercheroit-on les motifs, qui engagèrent le Roi à ratifier ces étranges conditions; car il ne peut en avoir aucun. Mais les causes de cet événement peuvent recevoir d'ailleurs une explication facile.

Les Mécontents s'y étoient pris avec beaucoup d'adresse, pour représenter aux Anglois les malheurs qui faisoient gémir l'Ecosse, & les mauvais Conseils qu'on avoit donnés à leur Souverain. Ils avoient fait une vive peinture de leurs libertés envahies, des Prérrogatives de la Couronne étendue au-delà de tous les anciens exemples, des Cours érigées au mépris des Loix, de la Hiérarchie exaltée aux dépens des Privilèges de la Nation, & de tant de superstitions introduites par le tyrannique orgueil des Prélats, qu'elles faisoient soupçonner un projet sérieux de rétablir le Papisme. Si l'on excepte l'éta-

CHARLES I.

1639.

Traité mal
conçu.

CHARLES I. blissement des Canons Ecclésiastiques, il paroît certain que la conduite de Charles, en Ecosse, avoit été plus conforme aux Loix, & plus facile à justifier qu'en Angleterre : cependant il y avoit une ressemblance si générale entre les plaintes des deux Roiaumes, que les Anglois entrèrent volontiers dans celles des Mécontents Ecossois, & jugerent qu'ils avoient été jettés, par l'oppression, dans le parti violent qu'ils avoient embrassé. Ainsi, loin de se sentir disposés à seconder Charles, dans l'entreprise de subjuguier ces Esprits libres, ils prirent en pitié un malheureux Peuple, qu'ils voïoient réduit à de si fâcheuses extrémités. Ils jugerent même que l'exemple & l'assistance de leurs voisins pourroient être quelque jour utiles à l'Angleterre, & lui faire recouvrer, par un vigoureux effort, ses Loix & ses libertés violées. La haute & la petite Noblesse, qui, sans attachement à la Cour & sans emploi dans l'Armée, étoit en grand nombre à la suite du Camp, saisit ardemment ces idées, les répandit, & leur donna de l'autorité. Un retraite peu honorable, que le Comte de Holland, avec un Détachement considérable, avoit faite à la vue d'un corps d'Ecossois, donna occasion à tous ces sermens de se développer tout d'un coup ; & le Roi, foible, irrésolu, toujours capable, par facilité, de se déterminer à la hâte, prit sur le champ un parti qui lui étoit recommandé par tous les Anglois qu'il avoit autour de lui, & qui flattoit son penchant naturel à la douceur, pour d'anciens Sujets dont il plaignoit l'égarement.

Après avoir fait tant de pas, pour la paix, il auroit dû marcher ferme dans la même route, & se soumettre à toutes les conditions supportables qui lui furent proposées par l'Assemblée & le Parlement. Du moins ne devoit-il recommencer les hostilités, qu'à l'occasion de quelques demandes imprudentes & révoltantes, qui auroient pu justifier sa cause aux yeux de la Nation Angloise. A la vérité, il adopta une partie de ce plan, c'est-à-dire, qu'il confirma ses premières concessions, qui regardoient la suppression de la Liturgie & de la Haute-Commission, & qu'il consentit même à l'abolition de l'Ordre Episcopal, pour lequel il avoit combattu avec tant de zèle ; mais cette dernière démarche lui coûta la plus grande violence,

qu'il fût capable de faire à ses dispositions & ses préjugés. Il conserva le dessein secret de saisir les premières occasions, CHARLES I.
1639. pour regagner le terrain qu'il avoit perdu; & rien n'eut la force de l'engager à faire un pas de plus. L'Assemblée ne respecta pas, autant qu'elle le devoit, les préventions du Roi, & s'abandonna librement aux siennes. Elle déclara l'Ordre Episcopal, illégitime dans l'Eglise d'Ecosse; le Roi souhaitoit qu'il fût seulement déclaré contraire aux constitutions de cette Eglise. Elle nota d'infamie, la Liturgie, les Canons, & le Papisme: le Roi désiroit, qu'ils fussent simplement abolis. Elle traita la Haute-Commission de Tirannie; le Roi consentoit à la supprimer.

Le Parlement, qui succéda promptement à l'Assemblée, forma des prétentions qui tendoient à la diminution de l'autorité civile du Roi; & ce qui dut chagriner beaucoup plus Charles, il se dispoisoit à ratifier les Actes de l'Assemblée; lorsque Traquaire, Commissaire Roial, prorogea la Session au nom du Roi. Ce fut à l'occasion de ces prétentions Parlementaires, quoiqu'il eût été facile de les prévoir, que la guerre fut renouvelée, mais avec de grands avantages du côté des Mécontents, & de fâcheuses mortifications pour Charles.

A Peine la pacification avoit été conclue, que la nécessité de ses affaires & l'épuisement de son trésor l'avoient obligé de congédier ses Troupes; & comme elles n'avoient été retenues que par des vues mercenaires, il n'étoit pas possible de les rassembler sans beaucoup de peisse, de dépense, & de tems. Les Covenantaires, ou leurs Chefs le plus prudents, avoient jugé que leurs prétentions étant si contraires à l'intérêt & plus encore à l'inclination du Roi, il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils se verroient obligés d'en revenir aux Armes pour le soutien de leur cause; & lorsqu'ils avoient congédié leurs forces, leur disposition pacifique s'étoit bornée aux dehors. Les Officiers avoient ordre de se tenir prêts, au premier appel. On avoit averti les Soldats qu'il ne falloit pas se croire délivrés de l'invasion des Anglois: & le zele, dont toutes les conditions étoient animées, les fit voler à leurs étendards, aussi-tôt que leurs Chefs Spirituels & Militaires firent entendre le son des Trompettes. L'honneur, qu'ils croioient

La guerre
renouvelée.

avoir acquis dans leur dernière expédition ; en forçant leur
CHARLES I. Souverain de renoncer à toutes ses vœux, échauffa leur cou-
 rage pour cette nouvelle entreprise.

Quatrième
 Parlement
 Anglois.

Charles, quoiqu'avec beaucoup de difficultés, s'efforça de mettre une Armée en Campagne ; mais il s'aperçut bien-tôt que toutes les épargnes étant employées, & ses dettes considérablement augmentées, son revenu ordinaire ne suffiroit pas à l'entretien d'une Armée. Ce Parlement Anglois, autrefois si dur, si intraitable, il falloit le convoquer, après plus d'onze ans d'interruption, après avoir tenté le succès de tant d'impositions irrégulières, après avoir donné tant de sujets de mécontentement au parti des Puritains ; il falloit le convoquer, au milieu des plus pressantes nécessités de la Couronne.

Le Comte de Traquaire avoit intercepté une Lettre des Ecoissois mécontents, au Roi de France, & l'avoit envoyée à la Cour. Charles, autant par regret des complaisances excessives qu'il avoit eues pour les Ecoissois, que par un juste ressentiment de leur insolence, dans leurs nouvelles prétentions, saisit cette occasion pour rompre avec eux. Il avoit fait arrêter le Lord London, Commissaire du Parti rébelle, un de ceux qui avoient signé la Lettre : il abandonna la connoissance de cette affaire au Parlement ; dont il comptoit d'exciter le ressentiment & les allarmes, par le danger de cette invocation d'une Puissance Etrangere. Finch, Garde du grand Sceau, fut employé pour faire l'ouverture des besoins de la Couronne, & pour informer les Communes, que si Sa Majesté avoit été capable d'assembler une Armée & de pourvoir à sa subsistance, ce n'étoit pas du revenu qu'elle possédoit, mais en contractant une dette de 300000 liv. sterling, pour caution desquelles elle avoit engagé les Terres de la Couronne. Finch représenta, qu'il étoit indispensablement nécessaire d'accorder un secours, pour la dépense annuelle & pressante des Armemens Militaires ; que la saison étoit avancée, le tems précieux, & que de ces deux côtés, il ne falloit rien perdre en délibération ; que si les coffres de Charles étoient vides, on ne lui reprocheroit pas de les avoir épuisés en faire inutile, en somptueux Edifices, ou d'autres étalages de magnificence ; que toutes les sommes, qu'il avoit levées sur les Sujets,

Sujets, avoient été employées pour leur avantage ; & que semblables aux vapeurs , qui s'élevent de la Terre & qui se rassemblent en nuées , elles étoient retombées en pluies douces & salutaires , sur les mêmes champs d'où elles étoient sorties : qu'à la vérité , Sa Majesté désiroit une assistance assez considérable , pour se voir en état de prévenir un désordre général dans le Gouvernement ; mais que rien n'étoit plus éloigné de son intention , que d'ôter au Parlement le droit d'informer , sur l'état du Roïaume , & celui de présenter des Pétitions pour obtenir du remède aux maux publics : que les Communés auroient , dans cette vue , tout le tems qui pourroit leur être accordé ; que le Roi ne demandant point d'autre assistance présente , que celle qui étoit nécessaire pour le service courant , il seroit à propos que la Chambre se rassemblât l'hiver suivant , & qu'alors le tems ne lui manqueroit pas , pour terminer toutes les affaires , qui demeureroient imparfaites , ou suspendues , dans cette saison : que deux fois le Parlement d'Irlande avoit pris assez de confiance aux bonnes intentions de Sa Majesté , pour lui accorder , dès le commencement de la Session , un très-gros subside , & qu'il avoit senti d'excellens effets de cette confiance ; enfin , que dans toute les occasions , son Peuple trouveroit sa conduite , digne d'un Roi juste , pieux , rempli de bonté , qui se proposoit de faire regner une parfaite harmonie , entre la Majesté Roïale & le Parlement.

Quelque spécieux que fussent ces argumens , ils firent peu d'impression sur la Chambre. Tant d'entreprises contraires aux Loix , tant de mesures encore plus suspectes & plus imprudentes , & la courageuse opposition de tant de Citoyens , au milieu des persécutions & du danger , avoient disposé les esprits dans toute la Nation , à n'honorer que les Adversaires déclarés du Roi & de ses Ministres. On ne connoissoit plus d'autres Patriotes , d'autres Amateurs du bien public , d'autres Héros , ni peut-être d'autres vrais Chrétiens. Une complaisance risonna , pour la Cour , étoit une dépendance d'Esclave ; le respect pour le Roi , une flatterie servile ; la confiance à ses promesses , une honteuse prostitution. Ce tour général d'esprit , qui a plus ou moins prévalu en Angleterre ,

CHARLES I.

1640.

l'espace d'un siècle & demi, & qui a causé beaucoup de mal, ou beaucoup de bien, dans les affaires publiques, n'a jamais été plus dominant que sous le règne de Charles : & la Chambre actuelle des Communes n'étant composée que de Gentilshommes des Provinces, qui venoient au Parlement avec tous les préjugés de leur naissance & de leur éducation, ces obstinés Patriotes faisoient infailliblement le plus grand nombre.

Aussi le soulèvement d'Ecosse, & le mécontentement général de la Nation Angloise, avoient-ils poussé les affaires si près de leur crise, que les Chefs de la Chambre, habiles & pénétrants, commencèrent à prévoir les suites, & se flatterent qu'après tant de vœux, ils touchoient au tems où l'autorité Roiale devoit tomber dans une subordination entiere aux Assemblées populaires, & la liberté publique, acquérir un plein ascendant. Ils avoient éprouvé jusqu'alors que les pressantes nécessités, où la Couronne avoit été réduite, avoient forcé le Roi à des mesures violentes qui n'avoient pas peu servi aux vues de ses Adversaires ; & sans rien attendre du hazard, ils concluoient avec certitude, que si ces nécessités étoient multipliées, la Prérogative, ruinée de toutes parts, devoit succomber, & cesser de nuire aux privilèges du Peuple. Tout ce qui pouvoit donc servir à calmer les animosités, entre le Roi & le Parlement, ou contribuer à maintenir le Gouvernement dans son canal établi, trouva de l'opposition dans ces Guides populaires ; & leur conduite passée, jointe au mérite de leurs souffrances, donna du crédit à toutes leurs vûes.

C'est la situation, qui décide entierement de la fortune & du caractère des hommes. Charles, quoique digne sur plusieurs points, des plus grands éloges, n'avoit pas ce génie de Maître, qui lui auroit fait découvrir, dès leur naissance, les changemens qui se faisoient dans les habitudes de la Nation, & juger de la maniere dont il devoit s'y prêter dans sa conduite. Il n'avoit pas observé que la plus sûre politique n'étoit pas d'irriter l'esprit Républiquain du Peuple par des oppositions, bien moins par des innovations & des usurpations ; mais que la prudence l'obligeoit, en abandonnant de bonne grace quelque partie de son pouvoir héréditaire, à s'efforcer, autant qu'il étoit possible, de garantir le reste, des invasions d'un

peuple jaloux. Au contraire, un excès d'attachement, à la Prérogative, lui fit croire qu'il ne pouvoit conserver les anciennes prétentions de la Couronne sans en former de nouvelles; principe qui ressembloit assez à celui d'une partie de ses Sujets, par rapport à leurs privilèges & leurs libertés.

Ainsi les Communes, poussées par ces considérations, & par quantité d'autres qui s'offroient d'elles-mêmes, au lieu de prêter l'oreille aux plaintes du Roi contre ses Sujets d'Ecosse, ou à la demande d'un subside, tombèrent immédiatement sur les maux publics; & le discours, que Pym leur fit sur ce grand sujet, fut écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient eu pour le Garde du grand Sceau, lorsqu'il leur avoit parlé au nom de leur Souverain. Pym ne manqua point de rappeler tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici, des maux réels de l'Etat, imaginaires de l'Eglise, qui faisoient l'objet de tant de plaintes. Après cette exposition, la première démarche des Communes fut de déclarer que la conduite de l'Orateur, le dernier jour de la Session précédente, lorsqu'il avoit refusé par l'ordre du Roi, de proposer la question, étoit une violation du privilège de la Chambre. Elles passèrent ensuite à l'examen de l'emprisonnement du Chevalier Elliot, de Hollis & de Valentine. L'affaire de la taxe des Vaisseaux succéda. Comme de toutes parts les sujets étoient en abondance, toutes les plaintes furent rangées sous trois chefs; celles qui regardoient les privilèges du Parlement, la propriété, & la Religion. Charles, voyant ouvrir une si vaste scène, renouvela ses instances pour le subside; & dans le chagrin de n'en tirer aucun fruit, il se rendit à la Chambre Haute, pour demander les bons offices des Pairs auprès des Communes. Cette Chambre, persuadée des besoins pressans du Roi, jugea que dans cette conjoncture, la raison & la décence devoient faire marcher les subsides avant les plaintes; elle hazarda d'en représenter son jugement aux Communes: mais son entremise nuisit à ses propres vûes. Les Communes avoient toujours prétendu que les Octrois pécuniaires étoient leur office particulier; & quoique les Pairs n'eussent fait que proposer leur avis, elles jugerent à propos de déclarer que leur privilège étoit violé, par cette démarche inusitée de la Chambre Haute.

R r ij

CHARLES I.

1640.

Charles, qui n'avoit à cœur que l'affaire du subside, la sollicita par de nouveaux Messages ; & croiant s'appercevoir que leur mécontentement le plus vif venoit de la taxe des Vaisseaux, non-seulement il leur déclara qu'il n'avoit jamais eu dessein de s'en faire un revenu constant, & que tout l'argent qu'il avoit levé par cette voie, avec d'autres sommes considérables, avoit été employé aux besoins de la Marine ; mais il alla jusqu'à leur offrir d'abolir entièrement cette imposition, par une Loi telle que la Chambre jugeroit à propos de la dresser. En retour, il ne demandoit, dans ses extrêmes nécessités, qu'un secours de douze subsides ; c'est-à-dire, d'environ 600000 livres sterling, payables dans l'espace de trois ans : mais, en même-tems, il leur déclaroit que dans la situation de ses affaires, un délai seroit l'équivalent d'un refus. Charles, quoique la majorité fût contre lui, n'avoit jamais eu plus d'Amis, dans aucune Chambre des Communes : le débat dura deux jours, avec beaucoup de zèle & de chaleur des deux parts.

Les Partisans de la Cour représentoient, qu'on avoit heureusement la plus favorable occasion qu'on pût désirer, de terminer tous les mécontentemens, toutes les jalousies entre le Roi & son Peuple, & de réconcilier pour jamais le Souverain avec l'usage des Parlemens ; que si de leur part, les Communes vouloient écarter leur énormes prétentions, & pourvoir d'une maniere raisonnable aux nécessités publiques, elles ne devoient pas soupçonner la Couronne d'une insatiable ambition, ni craindre des usurpations contraires aux Loix ; que si la Cour, sous ce regne, n'avoit pas toujours eu de justes égards pour les droits sacrés du Peuple, qu'on ne pouvoit du moins l'accuser d'aucune invasion volontaire & délibérée ; bien moins d'injustice & de tyrannie ; & moins encore, d'un dessein formé de renverser la Constitution : qu'une raisonnable confiance au Roi, & quelque générosité à le secourir dans ses besoins actuels, qui ne venoient ni de prodigalité, ni d'imprudence, étoient la vraie méthode, pour toucher son généreux naturel, & lui arracher par une douce violence, des concessions qui pussent assurer la liberté publique : qu'il avoit engagé non-seulement sa parole de Prince, mais sa parole de Gentilhomme, c'étoit l'expression qu'il avoit eu la bonté d'em-

plôier, qu'après lui avoir accordé les subsides, le Parlement auroit la liberté de continuer ses délibérations. Quelle apparence que par de frivoles motifs, un Gentilhomme, un Prince, sur-tout un Prince tel que Charles, dont on savoit que la parole avoit toujours été sacrée & inviolable, voulût noircir son honneur, & perdre à jamais tout droit à la confiance publique, en violant une promesse si solennelle? Les Partisans de la Cour ajoutaient, qu'en supposant même que le Parlement fût trompé dans cette confiance, il n'y pouvoit rien perdre, ni courir aucune sorte de risque, puisqu'il étoit évidemment nécessaire, pour la sûreté de la Nation, d'aider Charles à réprimer les Ecoissois révoltés; qu'il avoit si bien ajusté ses premières demandes aux préventions des Communes, qu'il se bornoit à désirer un secours pour quelques mois; disposé, après une confiance si courte, à retomber dans la dépendance, en se fiant lui-même, à la Chambre, de sa subsistance & de son entretien pour l'avenir; que si ses desirs sembloient aller un peu plus loin, il leur avoit fait, en retour un offre considérable, & qu'il consentoit à dépendre désormais du Parlement, pour un sordide revenu, qu'on devoit reconnoître absolument nécessaire à l'honneur, comme à la sûreté de l'Etat: que la nature de la Constitution Angloise supposoit une confiance mutuelle entre le Roi & les Parlemens: & s'ils la refusoient de leur part, sur-tout dans les circonstances d'un outrage & d'une indignité qui regardoient toute la Nation, qu'attendre de l'avenir, sinon la dissolution totale du Gouvernement, & des factions violentes, suivies de désordres intestins & des plus dangereuses convulsions?

On opposoit à ces argumens, que du côté de la Cour, on avoit vu peu de marques de cette mutuelle confiance, à laquelle Charles, avec tant de bonté, invitoit maintenant les Communes; qu'onze ans, passés sans Parlemens, interruption la plus longue dont toutes les Annales d'Angleterre offrisent l'exemple, témoignaient assez la jalousie qu'on nourrissoit contre le Peuple, ou plutôt, des vues formées pour la suppression de toutes ses libertés; que le Ministere avoit raison, d'alléguer la nécessité présente, & qu'en effet rien ne pouvoit mieux une invincible nécessité, que le parti qu'il

CHARLES I.

1640.

CHARLES I.

1640.

avoit pris de convoquer une Assemblée populaire ; contre laquelle il avoit conçu tant d'aversion : que cette nécessité , néanmoins , regardoit uniquement les Ministres , & nullement la Nation ; & que si la pesanteur du même joug , ecclésiastique & civil , sous lequel l'Angleterre gémissoit elle-même , avoit poussé les Eccossois aux extrémités , les Anglois n'étoient pas obligés de se forger des chaînes , en prenant la peine d'en imposer à leurs malheureux voisins ; que la pratique ancienne , & non interrompue , de tous les Parlemens , étoit de donner le rang aux plaintes avant les subsides ; que cet ordre , si soigneusement observé par leurs Ancêtres , étoit fondé sur une jalousie inhérente à la constitution , & n'avoit jamais passé pour une défiance particulière du Souverain ; que dans les règles communes de la prudence , un usage , qui avoit subsisté dans le tems les plus favorables à la liberté , ne pouvoit être abandonné , lorsque les raisons de défiance étoient devenus si fortes ; qu'il étoit ridicule de faire valoir la saison avancée , & le besoin pressant d'un subside , tandis qu'il paroissoit clairement , que pour se procurer ce prétexte & séduire le Commun , toutes les inventions de la politique avoient été mises en œuvre : que l'ordre , pour les Elections , étoit parti de bonne heure , cet hiver , & que si l'Assemblée n'eût pas été différée volontairement , si près de la saison convenable aux opérations Militaires , le tems n'auroit pas manqué pour remédier aux maux de la Nation , & pour donner ensuite une juste attention aux besoins du Roi ; que le but d'un artifice si grossier avoit été d'engager les Communes , sous le prétexte de nécessité , à violer l'ordre des Parlemens , & qu'après un exemple de cette nature , jamais , dans la suite , il n'auroit été permis à la Chambre de tourner ses soins sur les affaires publiques : qu'il n'y avoit pas de motif moins favorable à faire valoir , en faveur du subside , que l'offre d'abolir la taxe des Vaisseaux ; imposition la plus illégitime & la plus dangereuse , dont la Nation eût été chargée sous aucun regne ; qu'en marchandant pour la suppression de cette taxe , les Communes sembleroient ratifier le droit qu'on s'étoit attribué pour la lever , ou du moins favoriser de nouvelles prétentions de cette nature , qu'on pourroit former dans l'espérance de les résigner avec le même avantage.

Ces raisons , jointes à tant d'autres causes de chagrin , parurent victorieux au plus grand nombre. Mais pour aigrir le levain de la discorde, le Chevalier Vane, Secrétaire d'Etat, dit aux Communes, sans y être autorisé par le Roi, qu'on n'accepteroit pas moins de douze subsides, comme une juste récompense pour l'abolition de la taxe des Vaisseaux. Cette indiscretion, s'il ne faut pas plutôt la nommer une perfidie, fut d'autant plus desagréable à la Chambre, qu'elle marquoit de la part du Roi, une roideur, qui sembloit inexcusable dans une prétention si mal fondée. On raconte aussi que plusieurs personnes, qui passaient pour bien instruites de l'état de la Nation, assurèrent, dans la Chambre, que le total de douze subsides étoit une somme, qui ne pouvoit se trouver en Angleterre. Telle étoit l'heureuse ignorance, & l'inexpérience de ces tems, par rapport aux taxes.

L'incertitude & les agitations du Roi furent extrêmes. Il voyoit que le nombre de ses adversaires l'emportoit dans la Chambre sur celui de ses Partisans, & que les mêmes vues, qui avoient produit tant d'oppositions & de trouble, étoient toujours dominantes. Au lieu d'espérer quelques subsides, pour la guerre contre les Ecossois, que la plus grande partie des Communes regardoient comme leurs meilleurs Amis & leurs plus fermes Alliés, il s'attendoit chaque jour à se voir presser, par une Adresse, de faire la paix avec les Rebelles : & si la Session continuoit, il étoit informé qu'on étoit résolu de porter un Bill, par lequel son revenu de la taxe des Vaisseaux devoit être annéanti ; ce qui ne pouvoit manquer de faire renaître toute l'opposition, qu'il avoit eu tant de peine à surmonter en levant cette taxe. Au milieu de plusieurs grands maux, dont on est environné de toutes parts, il est difficile de distinguer les meilleurs conseils. On ne s'étonnera point que Charles, dont la capacité ne répondit pas à des situations si délicates, ait pris brusquement, ait exécuté de même, la résolution de casser le Parlement ; parti néanmoins, dont il ne fut pas long-tems à se repentir, & que les événemens qui vinrent à la suite, plutôt qu'aucune raison convainquante, portèrent tout le monde à condamner. La dernière Chambre des Communes, qui avoit fini avec tant de rigueur

CHARLES.

1640.

CHARLES I.

1640.

Dissolution
du Parliement.

& de violence, n'avoit pas laissé de garder plus de ménagemens que celle-ci, & de couvrir d'abord ses intentions sous des apparences plus modérées.

Une dissolution violente & précipitée doit nécessairement exciter de grands mécontentemens parmi le Peuple, dont toute la confiance est ordinairement dans les Représentatifs, & qui attend d'eux du remède à tous les maux. Cependant, comme si les sujets de plainte n'eussent pas déjà suffi, Charles persista dans ces imprudentes vûes, dont l'expérience devoit lui avoir appris le danger. Bellasis & le Chevalier Jean Hotham furent cités devant le Conseil; & sur le refus qu'ils firent, d'expliquer la conduite qu'ils avoient tenue au Parlement, ils furent jetés en prison. Crew, Président du Committé de la Religion, fut envoyé à la Tour, pour avoir refusé de livrer les Pétitions & les plaintes qui avoient été présentées au Comité. Avant l'expiration du privilège de la Chambre, on visita les Cabinets, & jusqu'aux poches du Comte de Warwick & du Lord Brok, dans l'espérance d'y trouver quelques Ecrits condamnables. Il n'est pas facile de décider lesquelles, des Loix du Roïaume, ou de celles de la prudence, étoient le plus blessées par cette conduite : mais Charles ne respecta jamais assez les privilèges du Parlement; & son exemple confirma les Communes dans leur résolution, lorsqu'elles eurent acquis le pouvoir de traiter avec aussi peu d'égard les Prérogatives de la Couronne.

Quoique le Parlement eût été rompu, la haute Eglise n'en eut pas moins la liberté de tenir son Synode; pratique dont il y avoit peu d'exemples (a) depuis la réformation, & que cette raison fit traiter d'irrégulière. Outre un subside Ecclésiastique que cette Assemblée accorda au Roi, & plusieurs Canons qu'elle établit, la crainte de quelques innovations, semblables à celles d'Ecosse, lui fit imposer au Clergé, comme aux gradués dans les Universités, un serment par lequel ils devoient s'engager à maintenir le Gouvernement spirituel, établi par les Archevêques, les Evêques, les Doïens, les Chapitres, &c. Ces démarches, dans le chagrin actuel de la Nation, passèrent pour une infraction des Loix, parce qu'elles étoient fai-

(a) On en trouve un, en 1526. Voir la vie de l'Archevêque Laud, p. 80.

res sans l'aveu du Parlement, où l'on supposoit que toute l'autorité reposoit comme dans son centre : & d'ailleurs, un serment, qui contenoit un *Ecce*, ne put manquer d'appréter beaucoup à rire.

Le Peuple, qui détestoit généralement le Synode, autant qu'il adoroit le Parlement, s'emporta si furieusement contre cette Assemblée, que le Roi fut obligé d'y mettre une Garde. Laud fut insulté aussi dans son Palais de Lambeth, par cinq cens hommes qui l'attaquerent pendant la nuit, & pour sa défense, il se vit dans la nécessité de s'y fortifier. Une troupe de deux mille Sectaires entrèrent dans l'Eglise de S. Paul, où la haute Commission tenoit ses Séances, mit les bancs en pieces, & cria ; « Point d'Evêques, point de haute Commission. » Tous ces mouvemens étoient des présages assez claires de quelque grande révolution, si la Cour n'eût pas manqué d'habileté pour reconnoître le danger, & de pouvoir, pour s'en garantir.

Mécon-
temen-
t en
Angleterre.

Dans cette disposition des esprits, il servit peu à Charles de publier une Déclaration, pour convaincre son Peuple de la nécessité où il s'étoit vu de casser le Parlement. La principale raison sur laquelle il insista, fut que les Communes avoient imité le mauvais exemple des dernières Chambres Basses, en portant des atteintes continuelles à son autorité, en ne cessant point de censurer sa conduite & son administration, en discutant chaque point du Gouvernement public, en marchandant même avec leur Roi, & lui faisant des conditions pour les subsides, comme s'il ne devoit rien obtenir qu'il n'eût acheté, ou par l'abandon de quelque partie de ses prérogatives royales, ou par la diminution de son revenu : ces pratiques, disoit-il, étoient contraires aux maximes des anciens Anglois ; elles étoient tout-à-fait incompatibles avec l'Etat Monarchique.

Charles touchoit ici au point le plus difficile de la constitution Angloise, ou plutôt à celui qu'il n'est guere possible de régler par des Loix, & qui demande plutôt d'être gouverné par certaines idées délicates de propriété & de décence, que par des regles & des prescriptions exactes. Contester au Parlement tout droit de remontrance sur ce qu'il regardoit comme les souffrances de la Nation, c'étoit réduire cette Assemblée à

CHARLES I.
1640.

rien, & priver le Peuple de tous les avantages qu'il pouvoit tirer des conseils populaires. Se plaindre de ce que le Parlement employoit son pouvoir d'imposer des taxes comme un moïen pour extorquer des concessions au Souverain, c'étoit demander qu'il se défarmât lui-même, & qu'il renonçât au seul expédient réservé par la Constitution, pour assurer au Roïaume une juste & légale administration. Tous les périodes de l'Histoire Angloise offroient des exemples de remontrances les plus libres, & de refus de subfides, lorsque le Parlement avoit trouvé quelque chose à condamner dans l'Administration. D'un autre côté, il est certain que ce pouvoir, quoiqu'essentiel aux Parlemens, est d'une nature dont ils peuvent facilement abuser, non-seulement par la répétition trop fréquente & par la frivolité de leurs remontrances, mais encore par l'affectation de vouloir entrer dans tous les conseils & toutes les résolutions du Roi. Sous couleur d'avis, ils peuvent donner des ordres déguisés; en se plaignant des malheurs publics, ils peuvent attirer, entre leurs mains, tout le pouvoir du Gouvernement. Toutes les mesures qu'on prend, sans les consulter, peuvent être représentées comme une oppression du Peuple; & jusqu'à ce qu'elles soient changées, ils peuvent refuser les subfides les plus nécessaires à leur indigent Monarque. La nature même de cette liberté Parlementaire montre évidemment qu'elle ne doit pas être bornée par la loi: car est-il possible de prévoir quel sera le nombre des désordres, ou dans quelle partie de l'administration ils peuvent se glisser? La nature de l'esprit humain doit faire attendre aussi, que cette liberté voudra s'exercer dans toute son étendue, & qu'il ne restera, dans les mains du Prince, aucune portion d'autorité qui soit libre: car les foibles limitations du respect & de la bienfiance suffisent-elles pour restreindre l'ambition humaine, qui foule souvent aux pieds toutes les prescriptions de la loi & de la Justice?

Mais on doit observer ici que la sagesse de l'ancienne Constitution Angloise, ou plutôt le concours des accidens, a comme pourvu de tems en tems à brider ce privilège Parlementaire par certains obstacles irréguliers, qui ont servi à maintenir, dans un assez juste point, la dignité & l'autorité de la Couronne. Avant le dix-septieme siècle, ces assemblées étoient

précaires. Elles n'étoient pas fréquentes. Les sessions étoient si courtes, qu'elles ne laissoient guere aux Membres le tems de se bien connoître entr'eux, ou de prendre connoissance des affaires publiques. L'ignorance dominante les rendoit plus soumis à l'autorité qui les gouvernoit; & par-dessus tout, les grands revenus de la Couronne, joints à la petite dépense de l'administration, mettoient le Prince dans une indépendance presque absolue, & retenoient le Parlement dans le respect & la soumission. Dans la Constitution présente, quantité d'incidens, qui ont rendu, non-seulement en Angleterre, mais dans tous les Etats de l'Europe, les Gouvernemens plus difficiles, ont jetté entre les mains du Prince la disposition d'un grand fond d'argent, qui l'a mis en état, par l'intérêt particulier & l'ambition des Membres, de restreindre l'intérêt particulier & l'ambition du Corps. Pendant que l'opposition, car il faut toujours de l'opposition, ouverte ou malquée, s'efforce d'attirer chaque partie de l'administration à la connoissance du Parlement, les Courtisans en réservent une partie à la disposition de la Couronne; & la Prérogative royale, quoique fort déchuë de ses anciens pouvoirs, conserve encore un juste poids dans la balance de la Constitution.

Le destin de la Maison de Stuart fut de gouverner l'Angleterre, dans un tems où l'ancienne source de l'autorité avoit déjà souffert une grande diminution; & tout à la fois, avant que la nouvelle eût commencé à couler avec quelque abondance. Sans un fondement fixe & réglé, le Trône ne faisoit que chanceler; & le Prince n'y pouvoit être assis, qu'avec les deux tourmens de l'inquiétude & de la dépendance. On a vu que tous les expédiens employés par Jacques & Charles, pour le soutien de leur dignité, avoient des inconvéniens sensibles. La Majesté de la Couronne, fondée sur d'anciens pouvoirs & de vieilles prérogatives, s'attiroit encore du respect, & servoit de frein à l'audace & l'insolence: mais elle remplissoit le Roi d'une si haute idée de son rang, qu'elle le rendoit incapable de se prêter aux méthodes populaires, ou de souffrir la moindre contradiction de la part du Parlement. L'alliance avec la Hiérarchie servit à fortifier la loi, par le sceau de la Religion; mais ayant rempli de rage le Parti Puritain, elle

expofa le Prince aux attaques d'une multitude d'Ennemis emportés, furieux, implacables. La mémoire même de ces deux Rois, par l'effet des mêmes caufes, s'eft reflentie du même malheur, qui n'a pas ceflé de les pourfuivre pendant toute leur vie. Quoique la vérité oblige de reconnoître, que leur capacité dans le Gouvernement n'étoit nullement proportionnée à l'extrême délicateffe de leur fituation, ils n'ont pas été traités avec affez d'indulgence; & plusieurs Hiftoriens ont eu l'injuftice de faire tomber fur eux tout le blâme. A la vérité, les atteintes qu'ils portèrent aux loix, fur-tout Charles, font manifeftes, palpables, & pouvoient être regardées en général, comme les transgreffions d'une borne fenfible, qui étoit marquée pour l'autorité roïale: mais les ufurpations des Communes, quoique moins déterminées & moins positives, n'en font pas plus obfcures aux yeux d'un bon Juge, & n'étoient pas moins capables de détruire la juftte balance de la Conftitution. Lorfque la Chambre-Baffe entreprit d'exercer les pouvoirs qui lui avoient été transmis, avec une indépendance, avec une rigueur dont il n'y avoit jamais eu d'exemple, les Rois furent imprudemment tentés, ou forcés, comme ils fe l'imaginèrent, par la néceffité, de s'attribuer des pouvoirs auxquels la Couronne n'avoit jamais prétendu; & du choc de ces prétentions oppofées, réfultèrent les factions, les convulfions & tous les défordres qui firent le malheur de ce tems.

Cette digreffion n'eft pas fupflue. La philofophie du Gouvernement, jointe au récit de fes révolutions, fert tout à la fois à rendre l'Hiftoire plus intelligible & plus inftructive; & rien n'eft plus propre à diminuer l'aigreur des difputes de Parti, que de faire voir aux hommes, comment ces mêmes événemens, dont ils font des crimes de la plus noire couleur à leurs Adverfaires, font le réfultat naturel, fi l'on ne veut pas dire néceffaire des fuituations dans lesquelles une Nation fe trouve placée. Reprenons notre fujet.

Le Roi, perdant l'efpérance des fubfides Parlementaires, fe vit obligé de recourir à d'autres expédiens, dans fes prefantes néceffités. Les fubfides eccléfiastiques lui furent de quelque utilité; & la Juftice fembloit demander que le Clergé con-

tribuât aux frais d'une guerre, à la naissance de laquelle il avoit eu tant de part. Charles emprunta de grosses sommes, de ses Ministres & de ses Courtisans, il étoit si bien dans leur affection, qu'en peu de jours on vit une souscription de trois cens mille livres sterling; quoique rien ne dût être plus désagréable pour un Prince plein de dignité, que de se trouver à charge à ses amis, lui, dont le devoir étoit de les soutenir. Il fit quelques tentatives, pour arracher un prêt aux Bourgeois de Londres; mais elles furent encore repoussées par l'esprit de liberté, qui étoit devenu absolument indomptable. Les Négocians Espagnols, qui avoient à la Tour de l'or en lingots, exposé aux entreprises du Roi, prêtèrent 40000 livres sterling. L'argent, nécessaire pour l'habillement & pour la marche des Troupes, fut levé dans les Comtés; pratique ancienne, mais qu'on supposoit abolie par la Pétition de droit. Tout le poivre de la Compagnie de Indes fut acheté à crédit, & vendu argent comptant, mais avec beaucoup de perte. Telles furent les ressources de Charles. Mille nouvelles difficultés qui s'élevoient tous les jours, au milieu de ses embarras actuels pour le paiement de la taxe des vaisseaux, le forçoient d'exercer des actes continuels d'autorité, augmentoient beaucoup les mécontentemens du Peuple, & loin de remédier à son indigence, ne faisoient que rendre ses nécessités plus pressantes. Cependant, à force d'expédiens, & malgré tant de difficultés, le Roi semit en état de faire marcher les Troupes, qui consistoient en 19000 hommes d'infanterie & 2000 chevaux. Le Comte de Northumberland fut nommé Général de cette Armée; le Comte de Strafford, qui fut rappelé d'Irlande, Lieutenant Général, & le Lord Conway, Général de la Cavalerie. Une fort petite Flotte parut suffisante, pour les vues de cette expédition.

Tels sont les effets du zèle & de l'unanimité, que l'Armée Ecossoise, quoiqu'un peu supérieure en nombre, fut plutôt en marche que celle du Roi, & s'avança sur les frontières d'Angleterre. Outre la connoissance générale des troubles de ce Royaume, les Ecossois étoient pressés de passer, par une fausse lettre du Lord Saville, qui l'invitoit, au nom de six des principaux Seigneurs du Royaume, à donner de l'assistance:

CHARLES I.

1640.

à leurs Voisins , & du remede à leurs maux. Cette invitation, & les préparatifs opposés, n'empêcherent point les Covenantaires, de tenir le langage le plus pacifique & le plus soumis. Ils déclarerent , en entrant en Angleterre, que leur unique vue étoit d'obtenir la permission de se présenter au Roi , & de mettre leurs très-humbles demandes à ses pieds. A Newborn sur la Tyne, ils rencontrèrent un détachement de 4500 hommes sous les ordres de Conway, qui paroissoit résolu de leur disputer le passage de cette Riviere. Après l'avoir fait prier fort civilement, de ne pas s'opposer aux humbles vues qui les conduisoient aux pieds de leur très-gracieux Souverain, ils l'attaquerent avec beaucoup de valeur, lui tuèrent plusieurs de ses gens, & firent abandonner le terrain aux autres. Toute l'Armée Angloise fut saisie d'une terreur panique, qui la fit fuir de Newcastle à Durham; & là, ne se croiant point encore en sûreté, elle se remit en marche, pour se retirer dans la Province d'York.

Les Ecossois prirent possession de Newcastle; & quoiqu'assez enflés d'une victoire si prompte, ils garderent une exacte discipline, toujours résolus de ne rien prendre sans paier, pour entretenir les apparences d'une constante amitié avec l'Angleterre. Ils dépêcherent au Roi, qui étoit déjà dans la Ville d'York; & leurs députés avoient ordre de redoubler les expressions de respect, de fidélité & d'attachement pour sa personne, jusqu'à faire des apologies, pleines de douleur & de regret, pour leur dernière victoire.

La situation de Charles étoit fort embarrassante. Il ne pouvoit douter que le mécontentement ne fût général dans la Nation Angloise. L'armée paroissoit découragée, & commençoit même à faire entendre des plaintes, soit qu'elles vinssent de la contagion du chagrin public, ou qu'elles fussent une excuse de leur mauvaise conduite, qu'ils aimoient mieux représenter comme un défaut de bonne volonté, que de courage à combattre. Le trésor étoit absolument épuisé; & tous les expédiens avoient été tentés pour le subside. Quoique dans les derniers événemens, il n'y en eût pas un, qu'on ne dût avoir prévu, comme nécessaire, ou du moins comme très-vraisemblable, on n'avoit fait aucun magasin, ni formé de plan pour cette supposition,

Comme il falloit prévenir l'approche des Ecoſſois, le Roi CHARLES I.
 conſentit à la propoſition d'un Traité, & nomma ſeize Sei- 1640.
 gneurs Anglois, qui devoient ſ'afſembler à Rippon, avec onze Traité de
 Commiſſaires pour l'Ecoſſe. Les Comtes d'Hertford, de Bed- Rippon.
 ford, de Salisbury, de Warwik, d'Effex, de Holland, de
 Briſtol, de Berkſhire, & les Lords Kimbolton, Wharton,
 Dunſmore, Paget, Broke, Saville, Paulet & Howard d'Eſe-
 ric furent les Anglois nommés; tous connus pour populaires,
 & qu'on ne pouvoit par conſéquent ſuppoſer contraires à l'in-
 vaſion Ecoſſoiſe, ni déſagréables à cette Nation.

Dans l'intervalle, il arriva une Adreſſe de la Ville de Lon-
 dres, qui demandoit la convocation d'un Parlement; objet
 capital auquel tous les vœux & les projets du Public étoient
 réunis. Douze Seigneurs préſenterent une Pétition dans la mê-
 me vue. Mais Charles ſe réduiſit à convoquer le grand Con-
 ſeil des Pairs, dans la Ville d'York; expédient employé
 autrefois avec ſuccès dans les cas preſſans, mais qui ne pou-
 voit convenir aux circonſtances. Peut-être le Roi, qui re-
 doutoit ſur toutes choſes la Chambre des Communes, & qui
 n'avoit jamais aſſez reſpecté la Conſtitution, jugea-t-il que ſon
 embarras l'autoriſoit à lever des ſubſides au ſeul nom des Pairs.
 Mais l'abus, qu'il avoit fait ſi long-tems du mot de néceſſité,
 lui ôtoit le pouvoir d'en tirer parti, lorſqu'elle étoit devenue
 réelle & preſſante.

Une maladie de Northumberland fit paſſer le commandement
 de l'Armée à Strafford. Ce Seigneur avoit l'eſprit plus ferme,
 que le Roi & tout ſon Conſeil. Il jugea que Charles devoit
 tout mettre au hafard, plutôt que de ſe ſoumettre aux indi-
 gnes conditions qu'on penſoit vraifemblablement à lui impo-
 ſer. La perte, qu'on venoit d'eſſuyer à Newborn, méritoit peu
 d'attention, diſoit-il; & ſi pour quelques momens une terreur
 panique avoit ſaiſi l'Armée Angloiſe, rien n'étoit moins étran-
 ge dans de nouvelles Troupes; & celles d'Ecoſſe, qui étoient
 de même ordre, éprouveroient le même accident à leur tour.
 Il conſeilloit donc au Roi de marcher en avant, d'attaquer
 les Ecoſſois, & d'amener l'affaire à une prompte déciſion; &
 quelque malheur qui pût accompagner les Armes Roiales, il
 prétendoit que Charles n'avoit rien de pire à craindre, que

CHARLES I.

1640.

ce qui devoit nécessairement arriver de son inaction. Enfin ; pour montrer combien ce projet avoit peu de difficulté dans l'exécution, il fit attaquer un des Quartiers Ecoissois, sur lequel il remporta quelqu'avantage. On n'étoit convenu d'aucune suspension d'armes, pendant la Conférence de Rippon : cependant il s'éleva de grandes clameurs, à l'occasion de cette hostilité ; & lorsqu'on fut informé que l'Officier qui avoit conduit l'attaque, étoit Catholique, les cris redoublèrent contre le Roi, pour avoir employé un Papiste au meurtre de ses Sujets Protestans.

Il s'étoit élevé plusieurs mutineries entre les Troupes Angloises, dans leur marche pour joindre l'Armée ; & quelques Officiers, sur le seul soupçon d'être Catholiques, avoient été massacrés. La Pétition de droit avoit aboli les Cours Martiales ; & par l'inconvenient naturel d'un nouveau plan, d'un plan informe de liberté régulière & rigide, il étoit devenu absolument impossible, pour les Généraux, de gouverner une Armée, par toute l'autorité que le Roi pouvoit légitimement leur conférer. Les Jurisconsultes avoient déclaré que la Loi Martiale ne pouvoit être exercée, que dans la présence même de l'Ennemi ; & lorsqu'il avoit été nécessaire d'exécuter un Mutin, les Généraux s'étoient vus obligés, pour leur sûreté, de demander un pardon à la Couronne. Mais on avoit eu la prudence de cacher cette foiblesse à l'Armée ; & le Lord Conway dit ouvertement, que si quelque Jurisconsulte avoit l'imprudence de découvrir le secret aux Troupes, il ne faudroit pas perdre un moment pour le réfuter, ni balancer à faire pendre le Jurisconsulte même, par Sentence de la Cour Martiale.

Une Armée de nouvelles Troupes, mal disciplinées, effraîées, séditeuses, mal païées, & gouvernées par une autorité abusive, étoit peu capable d'arrêter un Ennemi fier & victorieux, & de retenir sous le joug une Nation mécontente & zélée. Charles, perdant tout espoir de résister au torrent, résolut enfin d'y céder ; & prévoyant que le Grand Conseil des Pairs l'exhorteroit à convoquer un Parlement, il déclara, dans le discours qu'il fit à l'ouverture de l'Assemblée, qu'il avoit déjà pris cette résolution. Il informa aussi les Pairs que la Reine, dans une Lettre qu'elle lui avoit écrite, l'en pres-

Grand Con-
seil de Pairs.

soit

soit beaucoup. Ce bon Prince, dont la tendresse étoit extrême pour sa femme, & qui fouhaitoit passionément de la rendre agréable à la Nation, n'oublioit pas, au milieu de ses chagrins, l'intérêt de ses affections domestiques. CHARLES I.
1640.

Dans la nécessité de pourvoir à la subsistance des deux Armées, car, pour sauver les Provinces Septentrionales, le Roi fut réduit à paier ses Ennemis, il écrivit à la Ville de Londres, pour lui demander un prêt de 200000 livres sterling, & les Seigneurs Commissaires de Rippon, dont l'autorité l'emporta beaucoup alors sur celle du Souverain, joignirent leur prière à la sienne : tant ce Prince étoit déjà tombé, aux yeux mêmes de ses Sujets ! Ensuite les difficultés, qui s'élevèrent dans la négociation avec le Ecossois, firent proposer de transférer les Conférences de Rippon à Londres : proposition ardemment embrassée par les Ecossois, qui se crurent assurés de traiter avec avantage, dans un lieu où ils prévoioient que le Roi seroit comme prisonnier, au milieu de ses implacables Ennemis & de leurs Amis déterminés.

Les sujets de plainte, qui depuis plus de trente ans s'étoient multipliés chaque jour en Angleterre, étoient parvenus à leur pleine maturité, & menaçoient le Roïaume d'une grande révolution. Les limites incertaines, indéfinies, de la Prérogative & du Privilège, avoient été vivement disputées pendant ce long intervalle ; & dans chaque démêlé entre le Prince & le Peuple, la question, quoique douteuse, avoit toujours été décidée par chaque Parti, en faveur des ses propres prétentions. Le Roi, trop légèrement ému par l'apparence de la nécessité, s'étoit attribué de pouvoirs, incompatibles au fond avec les principes d'un Gouvernement limité ; & cette conduite avoit mis ses plus zélés Défenseurs, dans l'impossibilité de la justifier autrement que par des argumens vagues, & si odieux, qu'ils sembloient moins propres à calmer les mécontentemens, qu'à les irriter. Ces grands appuis du Public, l'autorité, la Loi, la Religion, avoient perdu aussi, par la complaisance outrée des Jurisconsultes & des Prélats, une grande partie de leur influence sur le Peuple, ou plutôt, avoient tourné à l'avantage des Factieux, & comme autorisé l'esprit

d'opposition & de révolte. La Noblesse même, que le Roi ne pouvoit retenir dans ses intérêts par des emplois & des faveurs convenables, s'étoit laissée gagner par la contagion du mécontentement général; & s'étoit jettée imprudemment dans la balance, du côté qui commençoit à peler déjà beaucoup trop. Les usurpations de la Couronne étoient si manifestes, que personne ne pouvoit se désier de l'intention des Communes, dont les entreprises avoient toujours été couvertes de l'apparence du bien public, & s'étoient terminées jusqu'alors à quelques tentatives & quelques efforts sans succès. Le progrès des Ecoissois mécontents ayant mis la Couronne dans une entière dépendance pour les subsides, leur union, avec le Parti populaire de la Nation Angloise, donnoit un grand surcroit d'autorité à cette Faction. L'approche du succès réveilloit les murmures cachés, & toutes les prétentions qui avoient été si long-tems contraintes. Enfin, le torrent de l'inclination & de l'opinion générale étoit si violent contre la Cour, que le Roi n'étoit plus dans une situation à rejeter aucune prétention raisonnable des Chefs populaires, soit pour régler ses Prérogatives, ou les limiter.

Le triomphe des Mécontents, sur l'Eglise, n'étoit pas encore si présent ou si certain. Quoique les Puritains politiques & religieux se prêtassent une assistance mutuelle, quantité de Particuliers se joignirent au premier de ces deux Partis, & suivoient toute liaison avec l'autre. La Hiérarchie avoit été établi en Angleterre, depuis la Réformation même. Dans tous les tems, l'Eglise Romaine avoit soigneusement maintenu cette forme de Gouvernement Ecclésiastique. Le témoignage des anciens Peres subsistoit, en faveur de la Jurisdiction Episcopale: & quoique dans l'origine il paroisse que l'égalité régnoit entre les Pasteurs Chrétiens, ce tems fut si court, qu'il en reste peu de traces certaines. Les Evêques, & leurs plus zelés Partisans, en inféroient que le Droit Divin étoit incontestable pour la Prélatrice: d'autres regardoient seulement cette institution, comme utile & respectable; & si le goût de la nouveauté faisoit adopter à quelques-uns les nouveaux Rites & la discipline des Puritains, la vénération pour l'Antiquité en retenoit un grand nombre dans leur attachement pour la Liturgie & l'an-

cien Gouvernement de l'Eglise. Les zélés Innovateurs du Parlement avoient donc besoin d'un peu de décence & de circonspection. En poussant les vues, qui avoient déjà réduit le pouvoir exorbitant de la Couronne, ils se promettoient de désarmer le Roi, qu'ils considéroient avec raison, par principe, par inclination & par politique, comme le Protecteur déclaré de la Hiérarchie. En déclamant contre les usurpations & la tyrannie supposées des Prélats, ils s'efforçoient de faire passer la Nation, de la haine pour leurs personnes, à l'opposition contre leur office & leur caractère: & lorsqu'une fois le Peuple est engagé dans quelque Parti, ils savoient qu'il n'est pas difficile de le conduire, par degrés, aux révolutions pour lesquelles il a marqué le plus d'éloignement. Quoique les nouveaux Sectaires ne fissent point la plus grande partie de la Nation, leur zèle, comme il est ordinaire aux Innovateurs, étoit extrême pour leurs opinions. Une passion si vive, déguisée à leurs propres yeux, comme à ceux des autres, sous l'apparence d'une sainte ferveur, étoit propre à saisir l'imagination des Ignorans, & par conséquent à faire des Prosélytes. L'active industrie d'un Enthousiaste furieux étoit capable de l'emporter, sur les indolens efforts de quantité d'Adversaires sages & modérés.

Ainsi, la Nation étant si généralement mécontente, avec peu de soupçon, néanmoins, d'un projet formé pour le renversement de l'Eglise & de la Monarchie, il ne paroîtra pas surprenant que presque toutes les Elections tournassent en faveur de ceux, qui, par leurs affectations de piété & de Patriotisme, avoient nourri & vivement animé les préventions Nationales. L'usage est de consulter l'inclination du Roi, dans le choix d'un Orateur de la Chambre des Communes; & Charles avoit dessein de faire tomber cet office de confiance à Gardiner, Greffier de la Ville de Londres: mais la Couronne avoit alors si peu de crédit sur la Nation, que Gardiner se vit rejeté, non-seulement à Londres, mais dans tous les lieux où l'élection fut tentée; & Charles fut obligé de choisir Lenthal, Jurisconsulte de quelque réputation, mais qui n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour un poste si difficile & si relevé.

T t ij

CHARLES. I.

1640.

L'impatience Publique, dans l'attente d'un Parlement, convoqué au milieu d'une conjoncture si critique & du mécontentement général; d'un Parlement, que la situation des affaires ne permettoit pas de casser brusquement, & qui devoit exécuter tout ce qui étoit demeuré imparfait dans les précédentes Assemblées; des objets si intéressans, & d'une si haute importance pour la Nation, furent pour tous les Membres un puissant motif de diligence & d'assiduité; & dès l'ouverture, on observa que jamais la Chambre des Communes n'avoit été si nombreuse. Sans perdre un moment, elle entra dans la discussion des affaires; & d'un accord unanime, elle porta un coup, qui peut-être regardé comme décisif.

Le Comte de Strafford passoit pour le principal Ministre, autant par la vigueur de son esprit, & par son habileté extraordinaire, que par la faveur dont il jouissoit auprès de son Maître. Divers incidens l'avoient rendu fort odieux aux trois Nations, dont la Monarchie de la grande Bretagne étoit composée. Les Ecoffois, qui avoient pris tant d'ascendant, le regardoient comme leur ennemi capital, & comme celui dont ils avoient plus à redouter le crédit & les conseils. Il avoit engagé le Parlement d'Irlande à fournir d'avance un subside considérable, pour le soutien d'une guerre contr'eux. Il avoit levé un corps de neuf mille hommes, avec lequel il avoit menacé toute leur côte Occidentale. Il avoit forcé tous le Ecoffois, qui vivoient sous son Gouvernement, de renoncer au Covenant, l'Idole de leur Nation. Il avoit donné en Irlande, par une proclamation publique, la qualité de Rebelles & de Traîtres aux Covenantaires, avant même que le Roi eût fait publier la même Déclaration en Angleterre. Enfin, il avoit toujours détourné son Maître du dernier Traité & de la suspension d'armes, où il trouvoit de la honte & du danger. Le ressentiment, que les Ecoffois croïoient devoir à tant d'injures, étoit si ouvert & si violent, qu'ils avoient refusé d'envoyer leurs Commissaires à York, comme on l'avoit proposé d'abord, par la seule raison, disoient-ils, que le Gouverneur d'Irlande, leur Ennemi déclaré, qui commandoit les forces du Roi, y jouissoit de la principale autorité.

Strafford avoit gouverné l'Irlande, pendant huit ans (a), avec beaucoup de vigilance, d'activité & de prudence; mais il avoit négligé de plaire au Peuple. Dans un Pais, où l'aversion est si forte pour le Gouvernement & la Religion de l'Angleterre, ces vertus mêmes avoient pu suffire pour lui attirer la haine publique. D'ailleurs, ce grand Homme, quoique plein de politesse pour tout le monde, & de tendresse pour ses Amis, avoit, dans le fond du caractère, & dans les manieres, quelque chose de hautain, de dur & de rigoureux. Son pouvoir, pendant le cours de son administration, n'avoit pas trouvé de résistance, parce qu'il étoit sans bornes: mais la fortune ne lui eut pas plutôt tourné le dos, que la haine sourde de la Nation éclata tout d'un coup; & le Parlement Irlandois prit toutes sortes de voies, pour aggraver les accusations dont il fut chargé.

CHARLES I.

1640.

Tout le chagrin de la Nation Angloise, qui étoit monté si haut contre la Cour, tourna aussi vers le Comte de Strafford, sans autre raison que sa qualité de Ministre d'Etat, & la confiance particuliere dont son Maître l'honoroit. Il sortoit d'une famille honorable; sa fortune étoit considérable du côté de son pere: cependant l'envie lui reprocha son extrême & subite élévation; & ses anciens Associés, dans les Conseils populaires, n'oubliant point qu'il devoit tous ses progrès à la désertion de leur cause, le représenterent comme le grand Apostat de la Patrie, qu'il étoit important de sacrifier à la justice publique.

Le Comte, voyant les préventions populaires déchaînées contre lui, auroit souhaité de pouvoir se dispenser d'assister au Parlement: il demanda au Roi la permission de se retirer dans son Gouvernement, ou du moins de demeurer à la tête de l'Armée, dans le Comté d'York, où l'éloignement lui faisoit espérer mille moiens d'é luder l'attaque de ses Ennemis. Mais Charles, qui se reposoit entièrement sur ses lumieres, jugea que ses conseils lui seroient d'une extrême utilité, pendant la critique Session qui s'approchoit; & lorsque Strafford insista sur le danger de paroître, au milieu de tant d'Ennemis

(a) D'abord, en qualité de Lieutenant de Roi, ensuite avec celle de Gouverneur, ou Viceroy.

CHARLES I.

1640.

furieux, Charles, fort éloigné de craindre que son autorité fût si proche d'expirer, lui promit sa protection, & lui garantit, « que le Parlement ne toucheroit pas un poil de sa » tête.

Strafford accusé,

A peine se crut-on certain de l'arrivée du Comte, qu'une attaque fut concertée contre lui dans la Chambre des Communes. Pym, dans un discours fort long, fort étudié, & divisé en plusieurs parties, suivant sa méthode, fit l'énumération de tous les maux sous lesquels on gémissoit; & de la complication manifeste de tant d'oppressions, il conclut qu'il y avoit un plan formé, pour changer l'entière forme du Gouvernement, & pour renverser toutes les libertés du Roïaume avec les anciennes Loix. « Si quelque chose, dit-il, étoit capable » d'augmenter notre indignation contre un si noir projet, ce » seroit de voir que sous le regne du meilleur des Princes, la » Constitution ait été mise en danger par les plus méchans » de tous les Ministres, & que les vertus du Roi aient été » séduites par de mauvais & pernicieux conseils. Nous devons » chercher, ajouta-t-il, de quelle source coulent ces eaux » d'amertume; & quoiqu'infailiblement les mauvais Conseillers doivent être en grand nombre, on en connoît un, qui » mérite une insigne distinction, & qui par son courage, son » audace & son habileté, a droit au premier rang, entre les » Traîtres à leur Patrie. C'est le Comte de Strafford, Gouverneur d'Irlande, & Président du Conseil d'York, qui dans » ces deux postes, & dans les autres Emplois où l'autorité s'est » trouvée remise entre ses mains, a dressé d'amples monumens de tyrannie, & paroîtra, par la revue de ses actions, » l'Auteur principal de tous les conseils arbitraires. Pym donna quelques exemples de l'impérieuse humeur qu'il lui attribuoit, dans son langage, comme dans ses actions: ensuite attaquant ce Ministre par des accusations plus intimes, il s'efforça d'exposer tout le fond de sa conduite & de ses mœurs. L'austère génie de Strafford, occupé des poursuites de l'ambition, n'avoit pas rendu son cœur tout-à-fait inaccessible aux passions tendres; & dans ce siècle chagrin, où les irrégularités du plaisir étoient plus honteuses que les crimes les plus odieux, ses faiblesses parurent mériter d'être dévoilées

avec ses trahisons , devant une si grande Assemblée. L'Orateur conclut qu'il appartenait à la Chambre , d'apporter au mal une remède convenable , & de prévenir d'autres maux qu'on devoit appréhender justement de l'influence d'un si méchant homme , sur les conseils & les résolutions de leur Souverain.

CHARLES I.

1640.

Le Chevalier Jean Clotworthy , Irlandois , le Chevalier Jean Hotham , de la Province d'York , & quantité d'autres , s'étendirent successivement sur les mêmes points. Il se passa plusieurs heures en ameres invectives. Enfin , les portes ayant été fermées pour s'assurer du secret , on proposa , conformément à des résolutions déjà prises , d'accuser immédiatement Strafford de haute trahison. Cette proposition fut reçue avec une approbation universelle ; & pendant tout le débat , il ne se trouva personne , qui marquât la moindre intention de s'opposer autortent , par quelque témoignage en faveur du Comte. Le Lord Falkland quoiqu'assez connu pour son Ennemi , fut le seul qui pria modestement la Chambre de considérer , s'il ne seroit pas plus digne de la gravité qui convenoit à leurs opérations , de faire digérer d'abord , par un Comité , plusieurs des articles auxquels on venoit de toucher. Mais Pym répondit ingénument qu ce délai seroit avorter leurs espérances , & leur ôteroit probablement le pouvoir de continuer leur poursuite ; qu'aussi-tôt que Strafford auroit appris qu'une partie de ses attentats étoit découverte , sa propre conscience dicteroit sa condamnation ; & que son crédit ou son pouvoir étoient tels , qu'il seroit dissoudre immédiatement l'Assemblée , ou qu'il prendroit quelque autre voie désespérée pour se dérober au châtiment ; que les Communes avoient le droit d'accusation , mais qu'elles n'étoient pas Juges ; & que c'étoit aux Pairs à déterminer , si tant d'énormes excès , compliqués dans une seule personne , ne formoient pas un des plus grands crimes qui pussent blesser les Loix. Sans autre éclaircissement , l'accusation fut résolue , & Pym fut choisi pour en porter l'Acte. Une grande partie de la Chambre l'accompagna dans une si flatteuse commission : & Strafford , qui , ne faisant qu'arriver à la Chambre des Pairs , s'attendoit peu à des mesures si précipitées , fut arrêté aussi-tôt sur cette clameur générale , avec

prosterna devant la Chambre, avec toute sorte d'humilité. Mais s'apercevant qu'il n'en tiroit aucun fruit, & que l'accusation étoit résolue, il prit le parti de fuir secrètement, & de se retirer en Hollande. Comme on n'avoit pas, de sa capacité, ou de sa fidélité pour son Maître, l'idée qu'on avoit de celle de Strafford, & même de Laud, l'opinion générale fut que les Chefs populaires avoient fermé les yeux sur son évasion. Mais, dans son absence, l'accusation n'en fut pas moins portée à la Chambre-Haute.

Le Chevalier François Windebank, Secrétaire d'Etat, étoit une des créatures de Laud; & cette raison suffisoit seule pour le rendre extrêmement suspect aux Communes; sans compter qu'il étoit soupçonné aussi du crime de Catholicité. On savoit que par complaisance pour la Reine, & sûrement pour se conformer aux maximes du Gouvernement du Roi, il avoit accordé quantité de faveurs aux Catholiques, & qu'il avoit signé le pardon ou l'élargissement de plusieurs Prêtres. En pleine Chambre, il fut traité par Grymstone, Harangueur populaire, de *Maquereau & de Courier de la Prostituée de Babylone*. Lorsqu'il s'aperçut que les recherches des Communes tournoient vers lui, & que l'Angleterre cessa de lui paroître un lieu de sûreté, il se hâta de passer en France.

Ainsi dans l'espace de quelques semaines, la Chambre-Basse, sans opposition de la part des Pairs, ou plutôt secondée par cette Chambre, avoit produit dans le Roïaume une telle révolution, que deux Ministres, les plus puissans & les plus favorisés, se trouvoient prisonniers à la Tour, dans l'attente continue d'un procès qui menaçoit leur vie, & que deux autres n'avoient pu se dérober, au même sort, que par la fuite. Tous les serviteurs du Roi comprirent qu'ils n'avoient plus de fond à faire sur la protection de leur Maître. Il s'étoit élevé une nouvelle Jurisdiction dans l'Etat; & ceux qui s'étoient le plus enflés de leur crédit & de leur pouvoir, trembloient devant ce terrible Tribunal.

Ce qui le rendoit plus redoutable, étoit l'extrême prudence avec laquelle il s'étoit conduit. Les Communes ne se contentant pas de l'autorité qu'elles venoient d'acquérir, en attaquant les Ministres, avoient pris la résolution de mettre dans leur

CHARLES I.

1640.

dépendance les plus puissans Corps du Roïaume. Quoiqu'elles fussent l'idole du Peuple, elles s'étoient sagement déterminées à se fortifier par la voie de la terreur, c'est-à-dire, à jeter l'esfroï dans l'esprit de ceux qui pouvoient se sentir trop de penchant à soutenir les ruines de la Monarchie chancelante.

Pendant les dernières opérations militaires, les Gouverneurs & leurs Lieutenans, dans les Comtés, avoient exercé différentes sortes de pouvoirs, nécessaires à la vérité pour la défense de la Nation, & justifiés même par tous les exemples précédens : mais comme il leur manquoit l'autorité de la Loi, ils furent déclarés abusifs ; & ceux qui se les étoient attribués, furent déclarés *Delinquans*. Ce terme, nouvellement introduit, exprimoit un genre de *délit*, qui n'étoit pas exactement connu, ou bien établi. En vertu de cette détermination, un grand nombre d'Officiers de la haute & de la petite Noblesse, qui n'avoient cru faire valoir que les justes droits de leur Magistrature, se trouverent enveloppés dans l'accusation de *délinquance* ; & les Communes tirèrent, de leur Règlement, un triple avantage : elles désarmèrent la Couronne ; elles établirent des maximes de Loi & de liberté rigides ; elles répandirent la terreur de leur propre autorité.

Les ordres, pour la taxe des Vaisseaux, avoient été adressés aux Scherifs, qui étoient avertis, & même obligés sous de rigoureuses peines, de faire la répartition des sommes sur les Particuliers, & de les lever par l'autorité de leurs Offices. Cependant tous les Scherifs, & ceux qui avoient été employés à ce service illégal, furent déclarés *Délinquans* : sentence très-rigoureuse. Le Roi, par les maximes de la Constitution n'avoit jamais tort dans les cas où elle étoit violée : ses Ministres, parmi ses Officiers, de quelque degré qu'ils fussent, étoient seuls coupables.

Tous les Fermiers & les Officiers des Douanes, qui avoient été employés depuis tant d'années, à la levée du Tonnage, du Pondage & des nouvelles impositions, furent aussi déclarés coupables, & se tinrent fort heureux, ensuite, de composer pour leur pardon, en payant une amende de 150000 livres sterling.

Chaque sentence arbitraire de la Chambre Etoilée & de la

Haute-Commission, Cours auxquelles ce droit étoit attribué par leur institution même, fut rappelée au plus sévère examen ; & tous ceux, qui avoient eu quelque part à ces sentences, furent déclarés sujets aux peines imposées par la Loi. Ainsi, le Prince n'avoit pas de Ministres, ni son Conseil de Membres, qui n'eussent quelque chose à redouter de cette détermination.

CHAP. II. I.

1640.

Les Juges qui avoient donné leurs voix contre Hambden, dans le procès de la taxe des Vaisseaux, furent accusés devant les Pairs, & condamnés à se représenter sous caution : Berkeley, un des Juges du Banc du Roi, fut saisi par un ordre des Communes, tandis, qu'il siégeoit à son Tribunal ; & tout le monde vit, avec étonnement, l'irrésistible autorité de leur Jurisdiction.

L'approbation des Pairs & des Communes fut déclarée nécessaire, comme celle du Roi, pour l'authenticité de tous les Canons Ecclésiastiques. Quelque raisonnable, quelque utile au moins que ce jugement pût être en lui-même, il auroit été difficile de le justifier par aucun exemple ; mais les questions & les disputes ne convenoient pas au tems. Cette décision, qui abolissoit tout autre pouvoir législatif que celui du Parlement, étoit nécessaire pour donner sa plénitude au nouveau plan de liberté, & pour le rendre entièrement uniforme & systématique. Presque tous les Evêques & les principaux du Clergé inférieur, qui avoient eu part au dernier Synode, se trouverent exposés par ces nouveaux principes, à l'accusation de délinquance.

De toutes les mesures de Charles, la plus choquante pour le Peuple, la moins politique, la plus oppressive, & même, à l'exception de la taxe des Vaisseaux, la plus illégale, étoit d'avoir fait revivre les monopoles, si solennellement abolis, après des efforts réitérés, par un Acte formel & récent. L'expérience lui aiant ouvert enfin les yeux, sur l'abus de cette malheureuse invention, il avoit retiré, de lui-même, pendant sa première expédition contre l'Ecosse, une grande partie de ces Patentes : le reste fut anéanti par l'autorité de ce Parlement ; & tous ceux, qui s'y trouvoient actuellement intéressés, furent déclarés Délinquans. Les Communes portèrent si loin l'horreur

V. y ij

pour cette odieuse vexation, que s'attribuant un pouvoir inconnu à leurs Prédécesseurs, elles chasserent de la Chambre le Membres qui furent convaincus de monopole ou de projets dans la même vue. Ce fut un autre artifice, par lequel, augmentant leur propres privilèges, elles affoiblirent de plus en plus le petit nombre de Partisans secrets que Charles avoit encore dans la Chambre. Cependant Mildmay, Monopoleur distingué, fut excepté de cette rigueur, & conserva sa place, parce qu'il s'étoit associé au Parti dominant, sur tous les points qui concernoient les élections: il paroît que la Chambre se conduisoit sans aucune règle, & qu'elle ne considéroit que les affections, c'est-à-dire, le Parti auquel on paroïssoit attaché. Les passions étoient trop enflammées, pour laisser appercevoir de l'injustice dans tout ce qui pouvoit servir à des vues aussi populaires, que la Chambre se les propoisoit.

Tout le pouvoir souverain se trouvant ainsi comme transféré aux Communes, & le Gouvernement changé tout d'un coup, sans aucune apparence de violence ou de désordre, d'une Monarchie presque absolue dans une pure Démocratie, les Chefs populaires semblerent disposés pour quelque tems à suspendre leur vigueur active, dans la vue de fortifier leur autorité, avant que d'en pousser plus loin l'exercice. Chaque jour produisoit quelque nouvelle Harangue sur les maux passés. L'horreur, pour les dernières usurpations, prenoit de nouvelles forces. La jalousie de liberté se déployoit sans contrainte; & par l'effet ordinaire du véritable esprit de Gouvernement libre; l'indignation étoit aussi vive pour la violation des Loix, que pour les ravages de la plus énorme tyrannie.

Le tems étoit arrivé, où le génie & l'habileté dans tous les genres, libres des chaînes de l'autorité, nourris par des espérances & de projets sans bornes, commençoient à prendre un heureux essor, & se faisoient distinguer par le Public. Alors fut hautement célébrée, la sagacité de Pym, plus propre pour l'usage que pour l'ornement, mûrie, & non glacée, par son grand âge & sa longue expérience. Alors se déploya librement la puissante ambition d'Hambden, formée au déguisement, non à la modération, par une longue contrainte; sou-

tenue par le courage, conduite par la prudence, décorée par la modestie : mais une mort prématurée laisse douter si ce fut l'amour du pouvoir, ou le zèle de la liberté, qui anima cette passion dans Hambden. Alors furent aussi connus, le sombre, l'ardent, le dangereux caractère de St. Jean ; l'impétueux esprit de Hollis, violent & sincère, ouvert, entier, dans ses haines, comme dans ses affections ; le génie enthousiaste du jeune Vane, extravagant dans ses vues, fin & profond dans ses moïens, zélé pour les apparences de Religion, négligeant les devoirs communs de la Morale.

CHARLES I.
1640.

Il y avoit si peu d'apologie à faire, pour l'administration passée, & l'esprit de mécontentement étoit si contagieux, que jusqu'aux personnes du naturel le plus modéré, & les plus attachées, soit à l'Eglise, soit à la Monarchie, firent éclater la dernière vigueur pour la réparation des abus, & pour la recherche de leurs Auteurs. Le vif & fougueux Digby, le ferme & intrépide Capel, le modeste, l'ingenu Palmer, déploierent leur éloquence sur ce grand sujet. Dans cette liste des Roialistes patriotes, on trouve aussi les vertueux noms de Hyde & de Falkland. Quoique dans la dernière fin de leurs vues & de leurs intentions, ces deux hommes différaient beaucoup des autres, on observa, dans leur conduite & leurs discours, actuels, une concurrence égale & la plus parfaite unanimité.

Ce n'étoit pas seulement la Chambre-Basse, qui, par de continuelles invectives, s'enflammoit de la plus noire animosité contre la Cour ; la Nation entière prit un nouveau feu de ses Chefs populaires, & sembloit avoir découvert, pour la première fois, tous les désordres du Gouvernement. Pendant que les Loix étoient ouvertement violées, elle ne s'étoit échappée qu'à des murmures calmes & secrets ; mais elle ne vit pas plutôt la Constitution rétablie dans toute sa vigueur, qu'elle devint furieuse. La Capitale, sur-tout, siège ordinaire du Parlement, fut animée, au dernier degré, de l'esprit de mutinerie & d'aliénation pour la Cour. Chaque jour y voïoit naître quelque tumulte. Les Assemblées séditieuses y devenoient plus hardies ; & chacun, négligeant ses affaires particuliers, s'attachoit uniquement à la défense de la liberté & de la Religion.

CHARLES I.

1640.

Dans une Ville, qui est le rendez-vous général de la Société, la contagion des affections populaires étoit plus forte, parce qu'elle étoit communiquée de cœur à cœur.

Les Harangues de la Chambre, qu'on commença, dans ce tems, à publier, ne servirent pas peu à soutenir cet emportement contre l'administration Roïale. Les Chaires livrées aux *Prédicans* & aux Lecteurs Puritains, que les Communes établirent arbitrairement dans les principales Eglises de Londres, retentirent de factions & de fanatisme. Ils se voioient pleinement vangés, de ce long silence & de cette contrainte, que l'autorité de Laud & de la Haute-Commission leur avoit imposés. La Presse, ne connoissant plus de crainte, ni de réserve, fourmilloit de productions plus dangereuses par des traits séditieux de zele, & par leur audacieuses calomnies, que par l'éloquence ou l'art de la composition. Le bruit, la fureur, les déclamations affectées & l'hypocrisie, furent la seule Rhétorique qui se fit entendre, & qui s'attira de l'attention, dans ce tumulte de toutes les passions & de tous les préjugés.

La rigoureuse Sentence, qui avoit eu son exécution contre Prynne, Burton & Bastwick, fut soumise à la revue du Parlement. Ces outrageux Ecrivains, loin de paroître humiliés par leur châtimement, sembloient disposés à renouveler leurs offenses; & le Ministère craignit que de nouvelles satyres, sorties du fond de leurs cachots, ne vinssent enflammer plus que jamais les Partisans de ses saints Martyrs. Un ordre arbitraire du Conseil les fit transférer dans des prisons éloignées: Bastwick à Seilly, Prynne à Jersey, & Burton à Guernsey. Tout accès près d'eux fut interdit; & l'usage des livres, des plumes, de l'encre & du papier, leur fut refusé. Mais les Communes annulerent la Sentence, qui portoit ce surcroît de punition, déclarerent même la premiere illégale, & condamnerent les Juges, qui l'avoient prononcée, à faire des réparations aux Prisonniers. Lorsque ces Furieux furent débarqués en Angleterre, ils furent reçus, à leur débarquement, & traités avec les plus hautes marques d'affection; accompagnés par une foule de Peuple; les frais de leur route magnifiquement païés, & les présens prodigués à chacun d'eux. A leur approche de la Ville, tous les Habitans s'empresserent de les aller recevoir, & célé-

brerent leur arrivée par des décharges & des acclamations. Leur cortège ne fit qu'augmenter, à mesure qu'ils avançaient vers Londres. Ils rencontrèrent, à quelques milles, de nombreuses troupes de leurs zélés Partisans, qui les accompagnèrent pendant le reste de leur marche, & qui rendirent leur entrée triomphante. Les palmes ne manquèrent point, dans cette tumultueuse Procession; les rues furent parsemées de fleurs; & les cris de joie furent mêlés d'invectives contre les Evêques, qui avoient persécuté cruellement de si vertueux Personnages. Plus ces trois hommes étoient vils & infâmes, plus l'insulte étoit sensible pour l'autorité Royale; & plus l'esprit de mécontentement & de mutinerie, qui éclatoit parmi le Peuple, devoit paroître dangereux pour la Cour.

Lilburne, Leigton, & tous ceux qui avoient été punis, sous l'administration précédente, pour des Libelles séditieux, reçurent la liberté, avec des dédommagemens de la part des Juges & des autres Ministres de la Justice. Non-seulement la disposition actuelle de la Nation assuroit l'impunité aux Flatteurs; mais, pour comble de licence, les Chefs de cette frénésie populaire inventèrent une nouvelle méthode pour la composition & la publication des Libelles. ils dressèrent des Pétitions au Parlement; dans lesquelles ils demandoient du remède à chaque abus particulier; ils les firent souscrire par un grand nombre de Citoyens, les présentèrent aux Communes, & les publièrent aussi-tôt. Ces Pétitions devinrent un lien secret d'association entre les Souscrivans, & passèrent pour une espèce d'Actes publics, qui mettoient comme le sceau de l'autorité aux plaintes qu'ils contenoient.

Quelques Historiens, favorables à la cause Royale (a), prétendent, & le Roi lui-même assura, dans une déclaration publique (b) que plusieurs de ces Pétitions furent conduites, avec la plus maligne, ou plutôt, la plus criminelle adresse. Dans sa première forme, une Pétition étoit modérée, raisonnable, telle que des gens d'honneur pouvoient y souscrire. Ils ne faisoient pas difficulté d'y mettre leurs noms, qu'on déchiroit ensuite, pour les placer au bas d'une autre Pétition, plus utile aux vues de la Faction populaire. On peut juger

(a) Dugdale Clarendon.

(b) Collection d'Hurst, p. 536.

quelle devoit être la furie qui regnoit dans la Nation, lorsqu'une si scandaleuse imposture, où tant d'honnêtes gens se trouvoient commis, pouvoit être ouvertement employée, sans attirer la ruine & l'infamie sur ses Auteurs.

Tant de plaintes furent présentées, & par les Membres, & par des Pétitions extérieures, que la Chambre se vit divisée en plus de quarante Comités, chargés tous d'approfondir quelque violation particuliere de la Loi & des libertés. Outre les Comités généraux de la Religion, du Commerce, des Privilèges & des Loix, il s'en forma quantité de subdivisions; & par tout, les recherches furent poussées avec la dernière rigueur. Il est remarquable qu'avant ce siècle, lorsque le Parlement s'attribuoit moins de poids & d'autorité, une plainte d'abus étoit ordinairement présentée, à la Cour, par le premier Membre qui avoit eu l'occasion de les observer. Ces Comités généraux, qui étoient une espece de Cour inquisitoriale, n'avoient pas encore pris naissance; & l'on trouve que le Roi, dans une déclaration précédente (a) se plaint hautement de cette innovation, si peu favorable à l'autorité Roiale. Mais jamais l'usage des Comités n'avoit été multiplié, au point qu'il le fut alors; & rarement, à la vérité ces remèdes violens avoient été si nécessaires.

Sur le rapport des Comités, la Chambre prenoit chaque jour des résolutions qui mortifioient la Cour, qui l'étonnoient, & qui enflammoient de plus en plus la Nation. La taxe des Vaisseaux fut déclarée illégale & arbitraire; la Sentence, contre Hambden, révoquée; la Cour d'York abolie, les compositions de la Chevalerie, notées d'infamie; l'agrandissement des Forêts, condamné; les Patentes pour Monopoles, annullées; enfin toutes les dernières entreprises du Gouvernement furent censurées avec des reproches amers. Aujourd'hui, c'étoit contre une Sentence de la Cour Etoilée, qu'on se récrioit. Le lendemain, on se plaignoit d'un Décret de la Haute-Commission, Tout Acte à discrétion, du Conseil privé, étoit qualifié d'arbitraire & de tyrannique; & sans cesse on revenoit à la conclusion générale, qu'il y avoit

(a) Publiée à la dissolution du troisième Parlement.

un dessein formé de renverser toutes les Loix & la constitution du Roïaume.

CHARLES I.

1640.

Une cruelle nécessité força Charles à la patience, pendant ces violentes opérations. Le petit nombre de Serviteurs, qui lui étoient demeurés fideles, voïoient, avec un saisissement de surprise, le progrès rapide du pouvoir & du crédit populaire des Communes, & cherchoient, par leur inaction & leur silence, à composer pour l'impunité. Le désespoir saisit ceux, qui, par l'intérêt ou par l'habitude, étoient les plus attachés à la Monarchie. Mais ceux qui furent constans dans leur respect pour le Roi, par simple égard pour la Constitution, semblerent grossir l'inondation par leurs concours. » Vous » avez pris la machine du Gouvernement par pieces, dit » Charles, dans un discours au Parlement; méthode ordinaire aux habiles Artistes, lorsqu'ils veulent ôter la rouille » qui a pu se former sur les roues. Tout peut être rétabli, » continua-t-il; chaque piece rendue à ses usages, & » les mouvemens recommencer; pourvu que le rétablissement soit entier, & qu'il n'y manque pas une cheville. » Mais rien n'étoit plus éloigné de l'intention des Communes. Elles prétendoient que la machine étoit embarrassée par un grand nombre de roues & de ressorts, qui retardoient ou croïsoient ses opérations, & qui en détruisoient la simplicité. Heureux les Anglois! si cette Chambre s'y étoit prise avec modération, & si, dans la plénitude de son pouvoir, elle s'étoit contentée de retrancher les parties, qui pouvoient seulement passer pour nuisibles ou superflues.

Elle jugea que ce n'étoit pas assez pour soutenir sa nouvelle autorité, de confondre & d'épouvanter ses Adversaires, & qu'il falloit inspirer aussi du courage à ses Amis & ses Partisans, sur-tout aux Ecoïsois & aux Puritains religieux, dont l'assistance & les bons offices lui avoient déjà procuré tant d'avantages. A peine les Ecoïsois s'étoient vus maîtres des parties Septentrionales de l'Angleterre, qu'ils avoient mal observé la promesse de ne rien prendre sans paier, engagement à la vérité qu'ils n'étoient pas en état de remplir; & le Païs, pour prévenir l'expédient destructif du pillage & des quartiers libres, avoit consenti à paier, par jour, une contribution réglée de

850 livres sterling, à laquelle on avoit fait monter tous les frais de leur subsistance. Les Communes, pensant à soulager ces Comtés d'un fardeau si lourd, convinrent de faire donner une paie réglée aux Ecoffois, comme à l'Armée Angloise; & la voie des subsides étant trop lente pour un besoin si pressant, elles empruntèrent plusieurs sommes des Citoïens de Londres, sous la caution particulière de chaque Membre. Deux subsides, qui furent en même-tems résolus, étoient une foible ressource (a) : & l'objet de cette imposition étant de dédommager les Membres, qui avoient soutenu, par leur crédit particulier, celui du Public, on saisit immédiatement ce prétexte, pour ordonner que les subsides fussent païés, non au Trésor, mais à des Commissaires nommés par la Chambre. Une méthode, qui tendoit encore à diminuer l'autorité de la Couronne, fut ardemment embrassée; & dans la suite, elle fut continuée par les Communes, pour chaque partie du revenu qu'elles accorderent au Roi. Il étoit clair que l'invasion des Ecoffois avoit été la seule cause de la convocation du Parlement; & c'étoit la présence de leur Armée, qui mettoit le Roi dans l'assujettissement auquel il étoit réduit: cette raison même porta les Communes à déclarer, fort ouvertement, que leur intention étoit de retenir cette Armée, jusqu'à ce qu'elles eussent mis tous leurs Adversaires à la raison, & rempli toutes leurs vûes. » Nous ne pouvons nous passer encore des Ecoffois, dit Brode en pleine Chambre; les enfans de Zerviah » sont encore trop puissans pour nous : allusion à quelque passage de la Bible, suivant la mode du tems. La subsistance des deux Armées ne demandoit pas moins de quatre-vingt mille livres sterling par mois, somme beaucoup plus considérable que le Roïaume n'en avoit jamais fourni dans les embarras publics; & quoique pour répondre à cette charge, la Chambre eût imposé plusieurs autres Subsides, avec une Capitation, elle prit soin de demeurer toujours en dette, dans la seule vue de rendre la continuation de l'Assemblée plus nécessaire.

Le Parti Mécontent d'Angleterre tirant tant d'utilité de l'alliance des Ecoffois, il n'est pas surprenant qu'il leur fit sa cour,

(a) Il paroît qu'alors un subside n'étoit plus que 50000 liv. Sterling.

avec une complaisance sans bornes , & par les plus importants services. Charles , dans son premier discours , les aiant traités de Rebelles , observa que cette expression avoit fort offensé le Parlement & fut obligé , non-seulement de l'adoucir aussitôt , mais de la retracter. Les Commissaires Ecoissois , entre lesquels le Comte de Rothes & le Lord Loudon tenoient le premier rang , trouverent toute sorte d'avantages dans leur négociation , & ne s'en hâterent pas plus de conclure le Traité. Ils étoient logés dans Londres , où ils vivoient dans une intime correspondance avec les Magistrats , qui étoient fort opposés à la Cour , & les Chefs populaires des deux Chambres. L'Eglise de Sainte Antholine avoit été assignée pour leurs exercices de Religion ; & leurs Chapelains y établirent ouvertement le culte Presbytérien , qui n'avoit jamais été toléré , à Londres , qu'en Langue étrangere. L'inclination publique parut si généralement déclarée pour cette nouvelle forme , qu'on vit dans l'Eglise une foule d'Anglois de toute sorte de rangs. Ceux qui avoient le bonheur d'y trouver accès de grand matin , gardoient leurs places pendant tout le jour. Ceux qui se voioient exclus , demeuroident collés aux portes & aux fenêtres , pour y recueillir du moins quelques sons éloignés , quelques phrases entrecoupées de la sainte Rhétorique. Toute l'éloquence du Parlement , raffinée alors par la pédanterie , animée par l'esprit de liberté , & mise en œuvre sur les plus grands intérêts , n'excitoit pas une attention aussi avide , aussi insatiable , que ces lectures , prononcées avec une ridicule affectation , & sur-tout avec un accent Provincial , plein de barbarisme & d'ignorance.

L'expédient le plus efficace , pour plaire à ces zélés Ecoissois , étoit de répandre , dans toutes les parties de l'Angleterre , la discipline & la forme Presbytérienne du culte ; & les Chefs populaires de la Chambre , comme leurs plus dévoués Partisans , étoient assez portés d'eux-mêmes à cette innovation. Le parti Puritain , qui avoit fait par degrés , quoique secrètement , des progrès considérables dans le Roïaume , prenant avantage du désordre actuel , commença bientôt à faire une profession ouverte de ses principes , & porta de furieuses atteintes à la Religion établie. Dès l'ouverture du Parlement , on

CHARLES I.

1640.

CHARLES I.

1640.

avoit pu reconnoître , à des marques peu sensibles , mais décisives , que ces Sectaires y prévalaient. Marshall & Burghess, deux Ministres Puritains, furent choisis pour prêcher devant les Communes , & leurs sermons ne durèrent pas moins de sept heures. L'usage constant de la Chambre-Basse étant de recevoir le Sacrement , avant que d'en venir aux affaires , il fut ordonné , comme un article préliminaire , que la Table de Communion , qui étoit à l'extrémité Orientale de Sainte-Marguerite , fût avancée au milieu du Temple. Dans les Actes du Parlement , le titre de Lords spirituels fut ordinairement supprimé ; & les Loix furent portées au nom du Roi , des Lords & des Communes. Le Secrétaire de la Chambre-Haute , en lisant les Bills , tourna le dos au banc des Evêques , & jamais on ne parut faire attention à cette insolence. Dans un jour de jeûne solennel & d'humiliation , que les deux Chambres avoient indiqué , les Pairs Laïques , contre l'usage de tous les tems , prirent la place des Pairs Spirituels en le rendant à l'Eglise ; & le Lord Spencer observa que l'humiliation de ce jour sembloit bornée aux Evêques.

Les Evêques
s'en allaient.

Chaque Assemblée des Communes produisit quelque harangue enflammée contre les usurpations des Prélats , contre la Haute-Commission , contre le dernier Synode , contre les nouveaux Canons. Tous les Partisans de la liberté étoient si mécontents de la Doctrine servile , nouvellement établie par le Clergé , que ces invectives furent écoutées sans contradiction ; & l'on ne remarqua d'abord aucune différence , entre ceux qui désiroient seulement de voir réprimer les excès de la Hiérarchie , & ceux qui vouloient anéantir la Jurisdiction Episcopale. Ces favorables apparences firent naître , de toutes parts , des Pétitions contre l'Eglise. Les épithètes d'ignorant & de vicieux furent appliquées , dans le langage commun , à tous les Ministres de l'Eglise Anglicane ; quoiqu'alors , comme aujourd'hui , le savoir & les bonnes mœurs ne manquaient point au Clergé épiscopal. Une Adresse contre l'Episcopat ; signée , disoit-on , de plusieurs centaines de Puritains , fut présentée au Comité de la Religion par douze Ministres de la même Secte. Mais rien ne fit tant d'éclat qu'une Pétition de la Ville de Londres , pour le changement total du Gouverne-

ment ecclésiastique. Cette piece, signée de 15000 noms fut présentée par Pennington, Alderman & Membre du Parlement pour la Capitale. Entre plusieurs abus ecclésiastiques dont on y faisoit des plaintes, ces rustiques Censeurs n'avoient pas oublié un privilège donné par les Directeurs de la Librairie, pour imprimer une traduction de l'Art d'aimer d'Ovide.

CHARLES I.

1640.

Malgré de si favorables dispositions du Peuple, les Chefs de la Chambre résolurent de ne pas faire un pas sans précaution. Ils dressèrent un Bill, qui interdisoit aux Ecclésiastiques l'exercice de toute sorte d'Office civils. C'étoit ôter, aux Evêques, leur droit de séance dans la Chambre-Haute; résolution fort éloignée de déplaire aux Amis ardents de la liberté, qui voioient, avec chagrin, le dévouement de cet Ordre, pour toutes les volontés du Monarque. Mais ce Bill, lorsqu'il fut présenté aux Pairs, fut rejeté par le plus grand nombre. Ce mauvais succès, le premier que les Communes eussent essuyé dans leurs entreprises populaires, fut un présage de ce qu'elles devoient attendre de la Chambre-Haute, dont les inclinations & les intérêts ne pouvoient jamais être entièrement séparés du Trône. Mais les Puritains, pour faire connoître combien ils étoient peu découragés, dressèrent immédiatement un autre Bill, qui entraînoit l'abolition totale de l'Episcopat: ils jugerent à propos, néanmoins, de l'ensevelir alors, dans l'attente d'une plus favorable occasion pour lui faire voir le jour.

Une autre entreprise du pouvoir Roïal d'exécution, que les Communes usurpoient de jour en jour, fut de publier des ordres pour la destruction des Images, des Autels & des Crucifix. Le zele du Chevalier Robert Harley, à qui la conduite de ce dessein fut commise, lui fit enlever toutes les Croix, jusques dans les rues & les Marchés: & par une horreur comique pour cette figure, il ne voulut pas souffrir qu'il restât deux pierres, ou deux pièces de bois, l'une sur l'autre, à angles droits.

L'Evêque d'Ely & d'autres Ecclésiastiques furent attaqués, pour cause d'innovation. Cozens, qui avoit été long-tems suspect, se vit exposé à de nouvelles censures: il étoit Doien de Peterborough, & fort zélé pour les cérémonies ecclésiastiques. Loin de permettre aux Communians de rom-

CHARLES I. pre le pain. Sacramental avec les doigts, privilège sur lequel les Puritains insistoient beaucoup ; il ne souffroit pas même qu'il fût coupé avec un couteau ordinaire. C'étoit avec un couteau consacré, qu'on devoit remplir ce saint Office ; & jamais ensuite il ne devoit être profané par des services vulgaires.

Cozens fut chargé aussi d'avoir dit : « le Roi n'a pas plus » d'autorité dans les matieres ecclésiastiques, que le valet » qui frotte les jambes de mon cheval. L'expression étoit violente mais tous ces hauts Bénéficiers, qui apportoient tant de soins à courber le cou des Laïques sous les pieds du Roi étoient passionnés à l'excès pour leurs propres privilèges, & pour leur indépendance ; ils souhaïtoient de pouvoir exempter la Mitre, de toute sujétion à la Couronne.

Les Communes formerent un Comité pour le Clergé ; espece d'Inquisition, qui fut nommée vulgairement, le *Comité des Ministres scandaleux*. Les Politiques de la Chambre avoient reconnu l'extrême importance des Chaires évangéliques, pour guider le Peuple ; les Bigots étoient furieux contre le Clergé épiscopal : les uns, comme les autres, savoient qu'il est impossible de renverser un Gouvernement établi, en s'attachant scrupuleusement aux principes de l'équité ou de la clémence. Toutes les entreprises de ce fameux Tribunal, qui dura plusieurs années, furent donc extrêmement cruelles, arbitraires au dernier degré, & firent un terrible ravage dans l'Eglise & les Universités. Elles commencerent par harasser, chagriner, emprisonner le Clergé, & finirent par des proscriptions. L'outrage fut joint à la cruauté : on noircissoit les souffrans par l'épithète de *scandaleux* ; & l'on s'efforçoit de les rendre aussi odieux, qu'on les avoit rendus misérables. Cependant le plus grand crime, qu'on pût reprocher au plus grand nombre étoit de baisser la tête, au nom de Jesus, de placer la table de Communion à l'Est, de lire l'Ordonnance du Roi qui permettoit quelques divertissemens le Dimanche, & d'autres pratiques, dont le Gouvernement établi, dans l'Eglise & dans l'Etat, leur avoit ordonné rigoureusement l'observation.

On croit devoir observer que tous les Historiens, qui ont vécu vers ce tems, ou, ce qui est peut-être plus décisif,

tous les Ecrivains qui ont eu l'occasion de s'arrêter à ces étranges révolutions, représentent les convulsions & les désordres civils de l'Angleterre, comme un effet de la querelle de Religion, & croient la dispute politique, sur le pouvoir & la liberté, entièrement subordonnée à l'autre. A la vérité si le Roi n'eût fait aucune invasion sur les privilèges Nationaux, il n'est pas probable que les Puritains eussent jamais acquis assez d'autorité pour renverser toute la Constitution : cependant l'assujettissement, où Charles se voioit tombé, étoit si profond, que si la plaie n'eût pas été empoisonnée par une infusion de haine théologique, elle auroit pu recevoir facilement du remède. L'interruption des Parlemens, l'emprisonnement des Membres, la Taxe des Vaisseaux, une administration illégale, arbitraire, on poussa des plaintes, elles n'étoient pas sans fondement. Mais les vraies causes, qui eurent le pouvoir d'enflammer le Parlement & la Nation, sur-tout la Nation, furent les surplis, les balustrades placées autour de l'Autel, les révérences exigées en approchant de l'enceinte, la Liturgie, la violation du Dimanche, les chapes brodées, les manches de linon, l'usage de la bague nuptiale, & celui du signe de la Croix dans le Baptême. C'est à cette occasion, que les deux Partis furent contens de jeter l'Etat dans des convulsions si violentes. Il faut l'avouer, à la honte de ce siècle & de l'Isle Britannique; tous les désordres de l'Ecosse, sans exception & la plupart de ceux d'Angleterre, tirèrent leur source d'une si vile & si méprisable origine.

La partialité pour ces Guides populaires, qui s'étoient rendus les Défenseurs de la liberté publique, a fait hasarder à quelques Historiens de les mettre en parallèle avec les plus illustres caractères de l'Antiquité, & leur a fait placer, au même rang, les noms de Pym, d'Ambden, de Vane, & ceux de Caton, de Brutus & de Cassius. Peut-être, en effet, qu'en profonde habileté, en invincible courage, en projets d'une vaste étendue, les Patriotes Romains ne l'emportent pas beaucoup sur ceux d'Angleterre : mais quelle différence, si l'on considère les discours, la conduite, la conversation, les habitudes publiques & privées des uns & des autres ! Ne les comparez que sur un seul point, & méditez-en les conséquences : le loisir

CHARLES I.

1640.

CHARLES I.

1640.

de ces nobles Anciens étoit entièrement consacré à l'étude de l'éloquence Grecque & de la Philosophie ; à la culture des lettres humaines & de la Société polie : & tous les discours, le langage, le style de ces Héros modernes, étoient souillés d'un mystérieux jargon, plein de la plus basse & de la plus vulgaire hypocrisie.

- Les Loix, telles qu'elles subsistoient alors, protégeoient l'Eglise Anglicane : mais elles expoisoient les Catholiques aux derniers emportemens des Puritains ; & ces malheureux soutiens de leur Religion, regardés de si mauvais œil par la Secte dominante, ne pouvoient espérer d'être long-tems épargnés. Les recherches tomberent sur les contributions volontaires qu'ils avoient fournies au Roi, pour l'assister dans la Guerre contre les Covenantaires d'Ecosse, & ce généreux secours fut regardé comme un énorme attentat. Sur une Adresse des Communes, tous les Officiers de cette Religion reçurent ordre de quitter l'Armée, & le Roi fut pressé de faire saisir les deux tiers de toutes les Terres des Catholiques ; proportion à laquelle il étoit autorisé par la Loi, mais dont il s'étoit toujours relâché par une indulgente composition. On insista sur l'exécution des rigoureuses & sanglantes Loix contre les Papistes ; & le Pere Goodman, Jésuite, actuellement en prison, fut condamné au supplice. Cependant Charles, conformément à ses principes, fit scrupule de signer l'ordre pour l'exécution ; & les Communes en marquerent beaucoup de ressentiment. Il nous reste une très-singulière Pétition du P. Goodman, par laquelle il demandoit d'être pendu ; plutôt que de vivre, pour se voir une source de méintelligence entre le Roi & le Parlement. Il échappa au supplice ; mais on s'imagine, plus aisément, qu'il fut oublié parmi tant d'affaires d'une plus haute importance, qu'on ne se persuade qu'une haine si vive pût être adoucie par la considération de sa générosité & de son courage.

Depuis quelques années, Cone, Ecclésiastique Ecossois, ensuite Rosetti, Prêtre Italien, avoient ouvertement résidé à Londres, & fréquenté la Cour, revêtus d'une commission du Pape ; une imprudence, si offensante pour la Nation, venoit du zèle de la Reine, & de son ascendant sur l'esprit du Roi. Mais le fanatisme étoit monté trop haut, pour supporter plus long-tems de pareilles indulgences,

Havward,

Havward, Juge de Paix aiant été blessé dans les fonctions de son office, par un Catholique reconnu pour fou, qui se nommoit James, cet attentat fut attribué, non à sa frénésie, mais à sa Religion; & l'allarme fut égale, au Parlement & dans la Nation. On supposa une conspiration générale des Papistes, & pendant quelques jours chacun crut se voir le poignard à la gorge. Quoique plusieurs personnes & quelques familles de distinction fussent encore attachées à ce Parti, il est certain qu'il ne faisoit pas la quarantième partie de la Nation: & les fréquentes terreurs, dont l'impression étoit alors si vive, de la part des Catholiques, étoient moins l'effet d'une crainte réelle, que d'une rage sans bornes, & d'une extrême aversion contr'eux.

Ce fut dans ce tems, que la Reine Mere de France, forcée de quitter ce Roïaume par quelques intrigues de Cour, chercha une retraite en Angleterre, & s'attendit, au milieu de ses disgrâces, à trouver de la protection dans les Etats de sa Fille & de son Gendre. Mais quoique sa conduite ne méritât pas le moindre reproche, sa Religion lui attira quelques insultes de la populace, & lui fit craindre même de les voir poussées plus loin. Le Comte de Holland, Gouverneur de Middlesex, avoit ordonné cinquante Mousquetaires pour sa Garde: mais s'apercevant qu'ils étoient dans les mêmes préventions que le Peuple, & qu'ils avoient de la répugnance pour un service étranger, il fit l'exposition du cas, dans la Chambre des Pairs; car l'autorité du Roi fut comptée pour rien. Il représenta combien il étoit indigne, qu'une si grande Princesse, Mere du Roi de France, & des Reines d'Espagne & d'Angleterre, fût outragée par une vile Populace. Il fit observer la honte ineffaçable qui rejailliroit sur toute la Nation, si cette Reine infortunée essuïoit quelque violence, du zèle aveugle de ces Furieux. Il insista sur les droits sacrés de l'hospitalité, dont on ne pouvoit se dispenser pour personne, bien moins pour une Femme malheureuse, & d'un si haut rang, & liée de si près avec la Nation. Les Pairs jugerent à propos de communiquer l'affaire aux Communes, dont l'autorité sur le Peuple étoit absolue. Les Communes reconnurent la nécessité de protéger la Reine Mere; mais elles désirerent, en même-tems, qu'elle sortît du

CHARLES I.

1640.

Royaume, « pour calmer, dans le cœur des Sujets affectionnés
 » du Roi, les jalousies excitées par quelques objets choquans,
 » qui environnoient cette Princesse, par le concours de Prê-
 » tres & de Papistes qu'on voïoit dans sa maison, par la prati-
 » que idolâtre de la Messe & d'autres exercices superstitieux de
 » l'Eglise de Rome, au grand scandale de la vraie Religion.

Charles, dans la premiere partie de son regne, s'étoit ef-
 forcé de vaincre l'esprit intraitable des Communes, & leur
 panchant à l'usurpation, par une persévérance obstinée dans
 ses propres vûes, par une majestueuse dignité de conduite, &
 par sa fermeté à soutenir dans toute leur force, ou même à
 toujours étendre, les droits de sa Prérogative. L'expérience
 lui faisant connoître que ces mesures n'avoient rien produit,
 & lui faisant ouvrir les yeux sur l'avilissement où il étoit tom-
 bé; il prit la résolution de changer entierement de conduite,
 & de se rétablir, s'il étoit possible, dans la confiance de son
 Peuple par des complaisances, par des concessions, & par
 une conformité totale à leurs goûts & leurs préventions. Il
 ne confidéroit pas que dans une situation si difficile, comme
 dans les épreuves par lesquelles il avoit passé depuis le com-
 mencement de son regne, la vraie regle de Gouvernement
 ne consistoit, ni dans l'obstination, ni dans la facilité, mais
 dans un judicieux mélange de l'une & de l'autre, qui pût
 convenir exactement aux circonstances actuelles, & aux pré-
 tentions particulieres de ses Adversaires. Aussi croit-on pou-
 voir assurer que ce nouvel excès, dans lequel Charles tom-
 ba, faute de conseil & de support, devint aussi dangereux pour
 la Constitution, aussi pernicieux à la paix publique, que l'aut-
 re, dans lequel il avoit si long-tems & si malheureusement
 persévéré.

Tonnage &
 Pontage.

Les prétentions, qui regardoient le Tonnage & le Ponda-
 ge, furent rappellées par les Communes, avec une certaine
 assurance de succès. La levée de ces impositions, sans l'aveu
 du Parlement, & leur augmentation arbitraire, étoient des
 entreprises si choquantes dans une Constitution libre, où le
 Peuple, par ses privilèges fondamentaux, ne peut être taxé
 que de son consentement, qu'elles ne pouvoient être suppor-
 tées long-tems par ces jaloux Asserteurs de la liberté. Aussi,

dans le préambule du Bill, où les Communes accordoient ce droit au Roi, elles prirent soin d'établir, dans les termes les plus forts & les plus positifs, le pouvoir qu'elles avoient de l'accorder, & d'ôter à la Couronne tout titre indépendant pour le prendre : & dans la vûe d'augmenter, où plutôt de fixer décisivement l'entière dépendance & la sujétion du Roi, elles accorderont cette imposition, seulement pour deux mois ; ensuite, elles la renouvelleront pour des tems forts courts (a). Charles, pour faire connoître qu'il étoit dans le dessein de ne jamais rompre avec son Parlement, consentir, sans scrupule & sans incertitude, à cette importante décision.

CHARLES I.
1640.

A l'égard du Bill, qui concernoit la triennalité des Parlemens, il fit un peu de difficulté. Un ancien statut, du regne d'Edouard III, portoit que le Parlement seroit convoqué une fois chaque année, ou plus souvent, lorsqu'il seroit nécessaire : mais comme on n'avoit pas pourvû au cas de suspension, ni prescrit de méthode précise pour l'exécution de ce Règlement, il n'avoit passé que pour une déclaration générale, dont on étoit libre de se dispenser. Ce défaut fut réparé par les vigilans Réformateurs, qui venoient de prendre les rênes du Gouvernement. Ils établirent que si le Chancelier, qu'ils lierent d'abord par de sévères impositions, manquoit à faire partir, de trois en trois ans, des Lettres de convocation le trois de Septembre, douze Pairs, ou plus, auroient le pouvoir d'y suppléer ; qu'au défaut des Pairs, les Schérifs, les Maires & les Baillis, &c. avertiroient pour l'Election, & qu'à leur défaut les Electeurs mêmes s'assembleroient, & procéderaient au choix des Membres, comme si les Lettres étoient parties régulièrement de la Couronne : enfin, que le Parlement, lorsqu'il seroit assemblé, ne pourroit être ajourné, prorogé, ni dissous, pendant l'espace de quinze jours, sans le consentement des Membres mêmes. Ce Bill supprimoit, sans doute, quelques-unes de plus nobles & des plus précieuses Préroga-

(a) Une des instructions de la Chambre, au Comité, qui dressa ces Bills, étoit de prendre soin que le droit sur les Marchandises du Pais fût aussi léger qu'il étoit possible, & que sur les Mar-

chandises Etrangères, il fût aussi gros que l'intérêt du Commerce pouvoit le permettre : ce qui prouve qu'on commençoit à comprendre la nature du Commerce.

tives de la Couronne ; mais il est certain que rien n'étoit plus propre à perfectionner un nouveau plan de Législature & de liberté. On devoit attendre, de la part du Roi, beaucoup de résistance à la convocation des Parlemens, lorsque ces Assemblées, comme les derniers exemples en faisoient foi, s'attribuoient le pouvoir de porter leurs observations sur toutes les parties du Gouvernement. Pendant une longue interruption du Parlement, il étoit difficile qu'il ne se glissât point des abus, & l'expérience récente étoit une assez bonne leçon. Il devenoit donc nécessaire alors, que le Roi & son Conseil exerçassent une autorité à discrétion, & qu'à chaque besoin ils suppléassent, par des Actes d'Etat, au pouvoir législatif, dont l'Assemblée demeurait incertaine & précaire. Charles, après avoir reconnu que rien de moins n'étoit capable de satisfaire le Parlement & le Peuple, consentit enfin au Bill, qui produisoit une innovation de cette importance dans la Constitution. Il en reçut un remerciement solennel des deux Chambres. Londres & toute la Nation en firent éclater leur joie. De toutes parts on n'entendit que d'ardentes expressions de reconnoissances, & l'on ne vit que des retours mutuels de confiance & de générosité. On juge aisément que la concession du Roi n'étoit pas tout-à-fait volontaire ; elle étoit trop importante, pour être volontaire. La seule conclusion, que ses Partisans purent tirer de sa complaisance, fut qu'il avoit adopté un nouveau plan d'administration ; & qu'à l'avenir, il étoit résolu d'acquiescer, par toute sorte d'indulgence, la confiance & l'affection de son Peuple.

Quelques sacrifices que Charles eût faits au Public, il craignoit qu'ils ne fussent point d'un assez grands poids, s'ils n'accordoient des gratifications aux Particuliers qui s'étoient rendus les Chefs des conseils & des résolutions. Il se détermina donc à changer de Ministres, comme de mesures. En un seul jour, il admit au Conseil privé les Comtes d'Hertford, de Bedford, d'Essex, de Bristol, & les Lords Say, Saville, & Kimbolton. Quelques jours après, il y joignit le Comte de Warwick. Tous ces Seigneurs étoient attachés au Parti populaire ; & quelques-uns, néanmoins, parurent ensuite, lorsque les choses furent poussées à l'extrémité, les plus grands soutiens de la Monarchie.

Juxon, Evêque de Londres, qui n'avoit jamais désiré l'Office de Grand Trésorier, sollicita instamment la permission de le résigner, pour se livrer au soin du turbulent Diocèse qui lui avoit été confié. Charles y consentit. On remarque que pendant toutes les recherches, qui furent poussées avec tant de rigueur contre les Ministres & les Prélats, les douces & prudentes vertus de ce Personnage, revêtu tour à la fois de ces deux odieux caractères, demeurèrent à couvert de la haine & de l'envie. Bedford, homme populaire, à qui sa prudence & sa modération avoient acquis beaucoup d'autorité, étoit destiné pour succéder à Juxon; mais, fort malheureusement pour le Roi & pour le Peuple, il mourut dans le même-tems. Quelques-unes de ces promotions ouvrirent l'entrée des honneurs à S. Jean, qui fut nommé Solliciteur Général. Hollis devoit être Secrétaire d'Etat, à la place de Windebank, qui avoit pris la fuite; Pym, Chancelier de l'Echiquier, à la place du Lord Cottington qui avoit résigné; le Lord Jay, Président des Garde-nobles, à la place du même Seigneur; le Comte d'Essex, Gouverneur; Hambden, Précepteur du Prince de Galles. Ce qui retarda l'exécution de tous ces projets, fut la difficulté de satisfaire tous ceux à qui leur zèle & leur autorité, dans le Parlement, donnoit des prétentions aux Offices, & qui avoient encore le pouvoir de troubler ou d'embarrasser les affaires publiques. D'ailleurs, leurs Associés, que Charles vouloit distinguer par des faveurs, craignoient de s'exposer au reproche d'avoir fait leur marché à part, & d'avoir sacrifié la cause Nationale à leurs ambitieuses vûes: & jugeant qu'ils ne pouvoient devoir leur avancement qu'à leur poids & leur considération dans la Chambre, la plupart étoient résolus de tenir inséparablement à cette Assemblée; ce qu'ils ne pouvoient guère espérer, qu'en fortifiant son autorité, & qu'en y conservant leur crédit. Dans toutes les occasions, ils n'avoient pas d'autre avis à donner au Roi, que de se laisser conduire par son Grand Conseil, ou, dans d'autres termes, de se résigner passivement à leurs volontés. Aussi Charles trouva-t-il, qu'au lieu de se faire des Amis par les Offices & les honneurs qu'il vouloit distribuer, il ne faisoit que prêter de nouvelles armes à ses Ennemis pour lui nuire.

CHARLES. I.

1645.

CHARLES I.

1640.

Procès du
Comte de
Strafford.

Son principal but, dans le changement du Ministère, étoit de sauver la vie au Comte de Strafford, & d'adoucir, par ces complaisances, la rage de ses plus furieux Persécuteurs. Mais l'opinion de son expérience & de son habileté étoit si bien établie, que les nouveaux Conseillers, & les Ministres, dont on méditoit le choix, ne doutoient pas que s'il échappoit à leur vengeance, on ne le vit bientôt remonter au même degré de faveur & d'autorité : sa mort leur sembloit l'unique sûreté qu'il eussent à désirer, pour l'établissement de leur pouvoir, & pour le succès de toutes leurs entreprises. Ainsi, son procès fut poussé avec la dernière vigueur.

Il fut aussi-tôt sequestré du Parlement, & renfermé dans la Tour. Les Communes nommerent treize Commissaires, pour la préparation des articles qui devoient former le corps d'accusation. Ils se joignirent à un petit Comité de Seigneurs, avec l'autorité des deux Chambres, pour examiner les Témoins, recueillir les dépositions, & porter le flambeau sur toutes les parties de la conduite & des actions du Comte. Après une inquisition si générale, si peu limitée, exercée par les plus implacables & les plus puissans Ennemis; il auroit fallu que toute la vie d'un homme eût été bien circonspécté, ou bien innocente, pour ne pas fournir quelque sujet d'accusation.

Les Commissaires, dirigés par la Chambre-Basse, s'imposèrent, avec serment, la Loi du secret pour toutes leurs opérations; pratique inconnue dans le Roiaume, & qui leur donnoit l'apparence de Conspirateurs, plutôt que de Ministres de la Justice. Le but de cette rigueur étoit d'ôter au Comte le moyen d'éluder leurs recherches, ou de préparer sa justification.

On demanda au Roi qu'il fût permis, à ce Comité, d'examiner les Conseillers privés sur les opinions qui avoient été proposées dans leur Chambre; & Charles eut l'imprudence d'y consentir. C'étoit bannir toute confiance mutuelle des délibérations du Conseil, où l'on suppose que sans crainte de recherches & de punition, chacun a l'entière liberté de proposer toute sorte d'expédiens, de combattre toute sorte d'opinions, ou de soutenir toute sorte d'argumens.

Le Chevalier Georges Ratcliffe, l'Ami & l'intime Confident du Comte, fut accusé de haute trahison, amené d'Irlande

de, & gardé fort étroitement. Comme jamais il n'avoit été exposé aux poursuites de la Justice, la plus favorable interprétation, qu'on puisse donner à cette démarche, est que les Communes cherchoient à priver Strafford, dans son embaras, de l'assistance du meilleur de ses amis, & le plus capable de justifier l'innocence de sa conduite & de ses actions. CHARLES I.
1640.

Lorsqu'on fut informé en Irlande, du dessein formé pour la ruine du Comte, la Chambre Irlandoise des Communes qui avoit fait, depuis peu, de si grands éloges de son administration, forma contre lui les plus violens complots, & prépara des représentations sur le misérable état où elle supposoit que sa mauvaise conduite avoit plongé ce Roïaume. Elle fit passer des Députés en Angleterre, pour aider le Comité à l'instruction du procès; & ces Commissaires Irlandois aiant fait une étroite liaison avec les Chefs populaires, toutes les résolutions du Parlement d'Irlande ne furent plus gouvernées que par leurs informations & leurs avis. Il forma une accusation, qui ne fut jamais poussée plus loin, contre le Chevalier Richard Balton, Chancelier du Roïaume, contre le Chevalier Gerard Lowther, Chef de Justice, & contre Bramhall, Evêque de Derry. Cette démarche, qui étoit la contre-partie exacte de celles des Communes d'Angleterre, fut utile aux mêmes vûes: elles privoit Charles, des Ministres qui avoient sa principale confiance; elle épouvantoit les autres; elle ôtoit à ceux qui connoissoient les vrais sentimens du Comte, la hardiesse de parler, en sa faveur, devant le Parlement d'Angleterre.

Les Evêques, à qui les Canons ne permettoient pas d'entrer dans un procès capital, & qui voulurent se garder d'irriter plus que jamais les Communes, déjà trop emportées contre leur Ordre, prirent d'eux-mêmes le parti de la retraite. Les Communes déclarerent aussi que les Pairs de nouvelle création ne devoient avoir aucune voix dans ce Procès, parce que l'accusation aiant été résolue pendant qu'ils étoient de la Chambre-Basse, leur consentement étoit renfermé dans celui des Communes. Malgré cette décision, qui n'avoit pour but que de priver le Comte du secours d'autant d'amis, le Lord Seymour, & quelques autres, continuèrent de prendre place 1641.

CHARLES I.

1641.

dans la Chambre-Haute, & leur droit ne fut plus contesté.

On voulut donner, à ce grand Procès, une éclatante solennité. Des échaffauts furent érigés pour les deux Chambres, dans la Salle de Westminster; d'un côté, pour les Accusateurs, & de l'autre pour les Juges. On disposa une loge fermée, derrière le Fauteuil d'Etat, pour le Roi & la Reine, qui furent présens à toutes les Séances.

Une accusation, intentée par les efforts réunis de trois Roïaumes, contre un homme seul, sans protection, sans conseil, opprimé sous le poids de l'autorité, ne sembloit annoncer que des contestations fort inégales; cependant ce grand homme d'Etat déploya tant de capacité, tant de génie, tant de présence d'esprit, qu'aussi long-tems que la raison & la Loi furent écoutées, il obtint une victoire incontestable. Il périt enfin, mais accablé, plutôt que vaincu, par la violence ouverte de ses farouches & implacables Ennemis.

22 Mars.

Les articles d'accusation, contre le Comte de Strafford, sont au nombre de vingt-huit, & concernent sa conduite, en qualité de Président du Conseil d'York, de Gouverneur d'Irlande, de Conseiller, & de Commandant des Troupes en Angleterre. Quoique le Comité, qui les rédigea, y eût employé quatre mois entiers, & que toutes les réponses du Comte fussent faites sur le champ, il suffisoit de les comparer, pour reconnoître qu'il étoit innocent du crime de trahison, dont on n'appercevoit pas mêmes l'ombre; & que sa conduite, en passant sur les infirmités humaines, exposées à de si sévères observations, étoit sans reproche, & méritoit même des éloges.

Les pouvoirs du Conseil d'York, dont il étoit Président, avoient reçu, par les instructions du Roi, une étendue dont on ne connoissoit pas d'exemple. Mais la première institution de cette Cour étant venue d'une extension de la Prérogative roïale, le Prince avoit varié souvent ses instructions, & la plus ample autorité, dont elle eût joui, étoit, à tout prendre, aussi légale que la plus étroite & la plus modérée. Il y avoit peu de justice, à conclure que Strafford eût employé le moindre artifice pour se procurer cette grande étendue de pouvoir? puisqu'après sa nomination, & dans la jouissance de cette au-
torité

torité qui excitoit tant de plaintes , il n'avoit pas pris place une fois sur son siège , ni fait le moindre exercice de Jurisdiction. CHARLES I.

1641.

Dans le Gouvernement d'Irlande, son administration n'avoit pas eu d'autre règle que l'intérêt de son Maître, & celui des Peuples commis à ses soins. Il avoit païé de grosses dettes. Il avoit laissé une somme considérable, à l'Echiquier. Les revenus du Roïaume, qui n'avoient jamais répondu, avant lui, aux charges du Gouvernement, s'y trouvoient en égale proportion. Une petite Armée, qu'il avoit trouvée sur pied, mais sans ordre, fut accrue, & gouvernée avec la plus exacte discipline. Il leva des forces plus considérables, & les païa bien, pour le soutien de l'autorité du Roi contre les Covenantaires d'Ecosse.

Ce fut par ses soins, que l'industrie & tous les arts de la paix furent introduits dans cette sauvage Nation. La Marine du Roïaume fut augmentée au centuple; les droits de Douane, triplés; la valeur des marchandises du Païs, portée au double de celles du dehors; les Manufactures, sur-tout celles de Toiles, établies, encouragées; l'Agriculture avancée, par l'établissement des Colonies Angloises & Ecossoises; la Religion Protestante étendue, sans persécution contre les Catholiques.

Il avoit fortifié les ressorts de l'autorité, sans les serrer à l'excès. On lui reprochoit, à la vérité, quantité d'actes de Jurisdiction arbitraire, tels que des Cours martiales, des logemens militaires par billets, des décisions d'affaires au Conseil, sur simple Requête, des Ordonnances publiées en son nom, & des châtimens réglés pour les Infraçteurs: mais dans ce siècle, l'exercice de l'autorité à discrétion étoit commun, en Angleterre même: il étoit encore plus nécessaire en Irlande, dans une Nation peu civilisée, à peine soumise, pleine d'aveersion pour la Religion & les usages de ses Conquérens, prête à retomber sans cesse dans la révolte & le désordre. Lorsque les Chefs des Communes demandoient, à chaque moment, que la conduite du Gouverneur d'Irlande fût examinée par les règles sévères de la Loi, il en appelloit, à l'exemple de ses Prédécesseurs, & à la nécessité incontestable de sa situation.

Tome I.

Zz

CHARLES I.

1641.

Il avoit entendu si parfaitement l'art de ménager les élections, & de balancer les Partis, qu'il avoit toujours déterminé le Parlement d'Irlande à lui accorder ce qui étoit convenable pour le paiement des anciennes dettes, & pour l'entretien des nouvelles Troupes : & jamais il n'avoit été réduit, comme le Gouvernement d'Angleterre, à des expédiens condamnés par les Loix, pour satisfaire aux nécessités publiques. On n'auroit pu lui faire justement la moindre imputation de rapacité. Il nous reste, seulement, quelques traits de hauteur, dans son langage, & même dans ses actions. De tous ceux, qui furent recueillis avec tant de soins, celui qui regarde le Lord Montnorris paroît le plus fort & le moins excusable.

On avoit raconté, à la Table du Lord Chancelier (a), qu'un des Officiers du Gouverneur, parent de Montnorris, en retenant une chaise, avoit touché rudement au pied de son Maître, qui étoit alors affligé de la goutte. « Peut-être, dit Montnorris, qui étoit du nombre des Convives, a-t-il voulu me venger de cet affront public, que M. le Gouverneur m'a fait un jour. Mais j'ai un Frere, qui n'auroit pas été satisfait d'une vengeance de cette nature ». Cette expression passagere, innocente, en apparence, ou du moins fort ambiguë, fut rapportée à Strafford, qui, sous prétexte que Montnorris étoit Officier militaire, lui fit faire son procès par une Cour Martiale, pour mutinerie & sédition contre son Général. La Cour, qui étoit composée des principaux Officiers de l'Armée, trouva le crime digne de mort, & condamna ce Seigneur à perdre la tête.

En vain Strafford alléguait pour sa défense, contre cet article de l'accusation, que la Sentence contre Montnorris étoit l'acte de la Cour Martiale, non celui de Gouverneur ; qu'elle avoit même été portée d'une seule voix ; qu'il n'avoit pas dit un mot aux Juges ; qu'il avoit paru devant eux la tête découverte, en qualité de Partie, & qu'il s'étoit retiré, immédiatement, pour leur laisser le champ libre : que la Sentence lui sembloit atroce, il avoit obtenu grace de Sa Majesté, pour Montnorris ; qu'il ne l'avoit pas laissé un moment, dans le doute de son sort, & qu'il lui avoit dit aussi-tôt, qu'il per-

(a) Il se nommoit, Lathus.

droit plutôt la main lui-même, que de signer l'ordre d'exécution pour une telle Sentence, d'autant plus qu'il ne voioit aucun danger pour sa vie; enfin, que le seul mal que Montnorris eût souffert, avoit été la prison pendant deux jours, après lesquels on l'avoit remis en liberté. En vain, les Amis du Comte ajoutèrent, pour comble d'apologie, que ce Montnorris étoit un homme d'un caractère infâme, qui faisoit la Cour aux Gouverneurs par les plus basses flatteries, tandis qu'ils étoient présens, & qui noircissoit leur réputation par les plus odieuses calomnies, lorsqu'ils étoient rappelés, & que Strafford, qui s'attendoit au même traitement, n'avoit pas eu d'autre vûe que de réduire ce dangereux Esprit. Ces excuses diminuent la faute: mais les exemples sont en assez grand nombre, pour faire connoître que l'esprit du Gouverneur, grand néanmoins, & d'une fermeté rare, n'avoit pas été peu corrompu par les amorces du pouvoir suprême & de l'autorité absolue.

Lorsque Strafford avoit été rappelé en Angleterre, il avoit trouvé l'Etat dans une telle confusion, par la révolte ouverte des Ecoissois, & par les mécontentemens de la Nation Angloise, que s'il avoit exécuté, ou conseillé, quelques mesures violentes, il auroit pû justifier sa conduite par la grande Loi de la nécessité, qui n'admet, dans les maux extrêmes, ni scrupule, ni cérémonie, ni délai. Mais au fond, rien d'illégal, dans les actions ou les conseils, ne fut prouvé contre lui; & tout son crime, dans ces derniers tems, se réduisoit à quelques expressions chagrines, ou peut-être impérieuses, qui lui étoient malheureusement échappées, au milieu des plus tristes circonstances, & dans une fort mauvaise santé.

Si l'apologie de Strafford dut paroître satisfaisante, lorsqu'il répondit particulièrement à chaque article de l'accusation; sa victoire fut encore plus décisive, lorsque les ayant repris tous ensemble, il repoussa l'imputation de haute trahison; crime, que les Communes vouloient inférer, de la totalité de ses actions & de sa conduite. De toutes les espèces de crime, celle que la Loi d'Angleterre a définie avec la plus inquiète attention, est la trahison d'Etat; parce qu'il a paru nécessaire de protéger les Sujets, sur un point si capital, contre la violence

Z z ij

CHARLES I.
1641.

du Roi & de ses Ministres. Le fameux statut d'Edouard III fait un long dénombrement de tout ce qui peut être qualifié de trahison ; & tout autre crime , que ceux qui sont expressément nommés , est soigneusement exclu de cette dénomination. Mais il ne se trouve pas un mot , dans l'article des trahisons , qui ait rapport à l'espece de crime , nommée , *Entreprises de renverser les Loix fondamentales*. L'introduire arbitrairement , dans le fatal catalogue , est plutôt une subversion réelle de toutes les Loix ; & , sous prétexte de pourvoir à la défense de la liberté , c'est renverser ce que le Parlement d'Angleterre a jamais fait de plus propre à la protéger.

Comme cette espece de trahison , découverte par les Communes , étoit entierement neuve , & tout-à-fait inconnue aux Loix , l'espece de preuve , par laquelle on prétendit fixer ce crime sur le Prisonnier , ne l'étoit pas moins. On inventa une sorte d'évidence , *accumulatoire & constructive* , par laquelle quantité d'actions , même innocentes , ou peu criminelles en elles-mêmes , pouvoient , lorsqu'elles se trouveroient unies , former une trahison , & soumettre l'accusé à toutes les peines portées par la Loi. Une parole précipitée , échappée sans attention , une action téméraire ou passionnée , aidées par la maligne imagination de l'Accusateur , & corrompues par des interprétations forcées , pouvoient être transformées en crime le plus noir ; & les vies , les fortunes de toute une Nation , n'étant plus protégées par la Justice , étoient comme abandonnées à toute sorte d'attaques.

(a) « Où donc cette espece de crime s'est-elle tenue si long-
» tems cachée ? dit Strafford dans sa conclusion : où ce leu
» est-il demeuré enseveli , depuis tant de siècles , qu'aucune
» fumée n'en soit sortie , jusqu'au moment qu'il éclate , pour me
» consumer , moi & mes Enfants ? Il vaudroit bien mieux être
» sans Loi , & , par les maximes d'une prudence timide , nous
» conformer le mieux qu'il seroit possible à la volonté arbi-
» traire d'un Maître , que de nous imaginer qu'il y ait une
» Loi , sur laquelle nous pouvons nous reposer , & de trouver
» à la fin que cette Loi impose des châtimens avant sa promul-

(B) On traduit ce discours le plus littéralement qu'il est possible , pour ne lui rien ôter de sa force,

gation, & nous met en justice, par des maximes inouïes jusqu'au moment de la procédure. Si faisant voile sur la Tamise, je brise mon Vaisseau sur une ancre, & qu'il n'y ait point de bouée qui serve d'avis, la partie me tiendra compte du dommage; mais si l'ancre est bien marquée, ma perte est sur mon propre compte. Où est ici la marque attachée au crime? A quel signe ai-je pu le distinguer? Il est demeuré caché sous l'eau; toute la prudence, toute l'innocence humaine, n'a pu me sauver de la ruine dont je me vois menacé.

Il n'y a pas moins de deux cens quarante ans, que les trahisons ont été définies; & dans un si long espace, je suis le premier, le seul, pour qui l'étendue de ce crime ait été poussée si loin. Mylords, nous avons vécu heureusement pour nous-mêmes, dans l'intérieur de notre Patrie; nous avons vécu glorieusement au dehors, pour le Monde: contentons-nous de ce que nos Peres nous ont laissé: que l'ambition ne nous fasse pas souhaiter d'en savoir plus qu'eux, dans ces arts ruineux & destructifs. Vous serez extrêmement sages, Mylords, vous aurez bien pourvu à votre propre sûreté, à celle de vos descendans, à celle du Royaume entier, si vous jetez au feu ces sanglans & mystérieux volumes de trahisons arbitraires & constructives, comme les premiers Chrétiens y jetterent leurs livres d'arts curieux, pour vous attacher à la simple lettre du Statut, qui vous dit, où est le crime, & qui vous marque la route par laquelle vous pouvez l'éviter.

Gardons-nous de réveiller, pour notre propre destruction, ces Lions endormis, en remuant une multitude de vieux Actes, qui sont demeurés si long-tems le long du mur, dans la poussière & l'oubli. A toutes mes afflictions, Mylords, n'en joignez pas une, que je regarderois comme la plus rude; ce seroit que, pour mes autres péchés, & non pour mes trahisons, j'eusse le malheur d'introduire un exemple, si pernicieux aux Loix & aux libertés de mon País.

Mes Accusateurs parlent, disent-ils, pour le bien public; & je veux croire qu'ils le pensent. Cependant, s'il m'est permis de le remarquer, c'est moi qui parle ici pour le Public. Un point, tel que celui qu'on veut établir par mon

CHARLES I.

1641.

CHARLES I.

1641.

» exemple, doit entraîner tant d'inconvéniens & de défordres;

» que bientôt on verra tomber le Roïaume dans l'état dont un

» Statut de Henri IV offre la peinture, & personne ne saura

» plus, comment gouverner ses paroles & ses actions.

» Nimposez pas, Mylords, des difficultés insurmontables

» aux Ministres du Gouvernement, & ne les mettez pas hors

» d'état de servir joieusement leur Roi & leur Patrie. Si leur

» conduite est pesée grain à grain, & sous de si rigoureuses

» peines, l'examen sera insupportable. Alors, les affaires

» publiques du Roïaume seront abandonnées, & jamais un

» homme sage, qui aura quelque honneur ou quelque fortune

» à prétendre, ne s'engagera dans une carrière si terrible &

» si obscure.

» Mylords, j'ai fatigué beaucoup plus long-tems votre at-

» tention, que je ne l'aurois dû. Si ce n'étoit l'intérêt de ces

» chers gages, qu'une Sainre, heureuse au Ciel, m'a laissés...

» je ne serois pas capable..... (Ici, le Comte tourna les

» yeux vers ses enfans, & ses larmes l'interrompirent.) » Ce

» que j'ai à perdre pour moi-même, n'est rien. Mais je confesse

» que si mon indiscrétion leur étoit funeste, la blessure seroit

» profonde. Votre bonté vous fera pardonner ma foiblesse.

» J'aurois ajouté quelque chose; mais je vois que je n'en suis

» pas capable, & je laisse ce que j'avois à dire de plus.

» A présent, Mylords, graces à la bonté de Ciel, je me

» vois assez instruit de l'extrême vanité de toutes les pos-

» sessions temporelles, comparées à l'importance de notre

» éternelle durée; & dans cet état, Mylords, je me soumets

» avec autant de tranquillité d'esprit que d'humilité, haute-

» ment & librement, à votre Sentence. Que 'cet équitale

» Arrêt soit pour la vie ou la mort, je me reposerai, plein

» de confiance & de gratitude, dans les bras du grand Auteur

» de mon existence ».

Il est certain, dit Witloke, avec son caractère ordinaire de candeur, que jamais homme ne joua un tel rôle, sur un tel Théâtre, avec plus de sagesse, de constance, d'éloquence, avec plus de raison, de jugement & de modération, & même avec plus de grace dans son discours & sa contenance, que ce grand & excellent Personnage. Aussi toucha-t-il de remors & de pitié les cœurs de

tous les *Assistans*, à l'exception d'un petit nombre. On doit observer que l'Historien, dont on emprunte ces termes, étoit Président du Comité, qui conduisoit l'accusation. Elle dura dix-huit jours, avec la défense. Les Commissaires partagerent entr'eux les articles. Ils attaquèrent le Prisonnier, avec tout le poids de l'autorité, toute la véhémence de la Rhétorique, & toute l'exacritude d'une longue préparation. Le Comte fut obligé de garder beaucoup de réserve & de déférence, pour ses Ennemis invétérés; les Communes, la Nation Ecossoise, & le Parlement d'Irlande. Il prit peu de tems, à chaque article, pour recueillir sa force & sa présence d'esprit. Cependant, seul, sans secours, mêlant la modestie & l'humilité à la fermeté & la vigueur, il fit une si belle défense, que les Communes se virent dans l'impossibilité d'obtenir une Sentence contre lui, par les voies légales.

Mais sa mort étoit un coup de Parti, trop important à ses Adversaires, pour leur permettre de négliger quelque expédient. Outre le génie extraordinaire & l'autorité de ce grand Ministre, ils redoutoient sa vengeance. Il avoit menacé d'accuser quelques-uns de ces Chefs populaires; & l'on étoit persuadé que s'il n'eût pas été prévenu par l'accusation des Communes, il devoit, le même jour, charger de haute trahison Pym, Hambden, & quelques autres, pour avoir excité les Ecossois à leur invasion. Aussi, la cause ne fut pas plutôt plaidée, qu'on dressa dans la Chambre-Basse un Bill d'Attainder (a); & pour disposition préparatoire, on produisit, contre le Comte, une nouvelle preuve, qu'on crut capable d'écarter tous les scrupules sur une méthode si peu régulière, & si contraire à l'usage.

Le Chevalier Henri Vane, Secrétaire d'Etat, avoit recueilli quelques circonstances d'un débat du Conseil, après la dissolution du dernier Parlement; & se trouvant éloigné de Londres, il prétendit qu'il avoit envoyé les clés de son cabinet à son Fils, pour y chercher quelques papiers, nécessaires à d'autres vûes. Le jeune Vane, tombant sur ce recueil d'observations, les jugea d'une extrême conséquence, & les communiqua aussi-tôt à Pym, qui les produisit devant la Chambre des

(a) C'est-à-dire, de conviction & de proscription.

CHARLES I.

1641.

Communes. La question agitée au Conseil regardoit la guerre offensive ou défensive, avec l'Ecosse; & le Roi proposoit cette difficulté: « mais puis-je entreprendre une guerre offensive, si je suis sans argent? On attribuoit la réponse suivante à Strafford »: Empruntez de la Ville de Londres cent mille livres sterling. Poussiez vivement la levée de la Taxe des Vaisseaux. Votre Majesté, aiant acquis l'affection de ses Peuples, est libre & dispensée de toutes les regles du Gouvernement; elle peut faire tout ce que le pouvoir admet. » Après avoir éprouvé toutes les autres voies, elle sera quitte, devant Dieu & les hommes. Elle a des Troupes en Irlande, qu'elle peut employer à réduire ce Royaume; car je suis persuadé que les Ecossois ne peuvent tenir cinq mois. Le même Recueil contenoit, à la suite, quelques conseils de Laud & de Cottington, d'une égale violence, concernant le pouvoir qu'on attribuoit à Charles, de se dispenser de toutes les regles du Gouvernement.

Les Ennemis de Strafford prétendirent que cet Ecrit, avec toutes les circonstances de la découverte & de la communication, équivaloit à la déposition de deux Témoins, & devenoit une preuve irréplicable de ses pernicious conseils, qui tendoient au renversement des Loix & de la Constitution. Mais Strafford & ses Amis repliquoient, que Vane le Pere étoit le plus invétéré & le plus déclaré de ses Ennemis; que si le Secrétaire même, comme il étoit fort probable, avoit envoyé volontairement ce papier à son Fils, pour le communiquer aux Accusateurs, cette démarche renfermoit une violation si formelle des sermens & de toute confiance, qu'elle le rendoit absolument indigne de foi: que la déposition du Secrétaire avoit été d'abord excessivement douteuse; aux deux premières interrogations, il avoit répondu qu'il ne pouvoit se rappeler les termes; la troisième fois même, son témoignage n'avoit pas été positif, & portoit uniquement que Strafford avoit employé ces termes, ou quelque chose d'approchant. Les termes pouvoient se ressembler beaucoup par le son, & différer dans le sens; & la vie des hommes ne devoit pas dépendre d'une critique grammaticale d'expressions; beaucoup moins encore de celles qu'un homme avoit prononcées
sans

sans préméditation , & que celui, qui les avoit entendues, n'avoit écrites que sur le rapport incertain de sa mémoire : que dans le cas présent, les deux mots, *ce Roïaume*, pouvoient ne regarder que l'Ecosse (a), & par conséquent ne renfermer rien qui fût indigne d'un Conseiller Anglois ; d'autant plus que le débat du Conseil rouloit sur cette Contrée, & qu'aïant violé seule le serment d'obéissance, c'étoit elle qu'il falloit réduire : qu'on pouvoit prouver, par le témoignage de tous les Ministres du Roi & par la disposition connue des Troupes, que jamais on n'avoit eu l'intention de faire débarquer l'Armée Irlandoise en Angleterre, & que sa destination étoit pour l'Ecosse : que des six autres Conseillers présens, Laud & Windebank ne pouvoient être témoins ; Northumberland, Hamilton, Cortington & Juxon ne se rappelloient rien de semblable à ces termes, & que l'avis, néanmoins, étoit trop remarquable, pour avoir été facilement oublié ; qu'il n'étoit pas probable qu'une opinion si désespérée eût été proposée si ouvertement au Conseil, devant le Comte de Northumberland, Seigneur d'une naissance & d'un rang si distingués, dont l'attachement, pour la Cour, étoit si fort au-dessus de celui qu'il croïoit devoir à sa Patrie : que si Northumberland, & lui seul, croïoit se rappeler quelques expressions, telles que *d'être dispensé des regles du Gouvernement*, une maxime de cette nature, supposé qu'elle fût sortie de la bouche de Strafford, dans l'état désespéré où le Roi & le Roïaume étoient tombés, pouvoient être défendue par les principes les plus favorables à la liberté ; enfin, qu'il étoit d'une extrême injustice, de fonder une accusation de haute trahison, sur une opinion proposée simplement à la table du Conseil, où la liberté devoit être établie dans les débats ; sans compter qu'il arrivoit quelquefois aux Membres, pour découvrir les idées d'autrui, de proposer des conseils fort éloignés de leurs propres sentimens.

Le témoignage du Secrétaire Vane, quoique sujet à ces invincibles objections, fut la cause réelle de l'infortune du Comte, & fit passer le Bill d'Attaïnder, sans autre opposition que celle de cinquante-neuf voix. Mais il restoit deux autres parties de la Législature, le Roi & les Pairs, dont le consen-

(a) C'est - à - dire qu'ils formoient un sens douteux.

tement étoit essentiel ; & l'on jugeoit aisément , que s'ils étoient libres, ils rejetteroient le Bill , sans incertitude & sans délibération. Pour vaincre cette difficulté , les chefs populaires emploieroient des expédiens , dont ils durent quelques-uns à leur propre adresse , & d'autres à l'imprudence de leurs Adversaires.

Le premier Dimanche , qui suivit le Bill des Communes , toutes les Chaires Puritaines retentirent de déclamations , sur la nécessité de faire justice des grands *Délinquans*. La Populace prit une vive alarme. Une troupe d'environ six mille hommes , armés d'épées & de bâtons , sortit de la Ville , & vint entourer les Salles du Parlement (a). Les noms de cinquante-neuf Membres , qui s'étoient déclarés contre le Bill d'Attainder , furent affichés sous le titre de *Straffordiens* & de *Traitres* à la Patrie. Ces Membres furent eux-mêmes exposés à toutes les insultes d'une canaille furieuse. S'il passoit un Pair , le cri de *Justice contre Strafford* frappoit long-tems les oreilles ; & ceux qu'on jugeoit bien disposés pour cet odieux Ministre , étoient sûrs d'essuyer des menaces , mêlées même de divers signes , qui annonçoient les plus affreuses résolutions. La Chambre-Haute , aiant fait des plaintes de ces violences aux Communes , comme d'une violation ouverte de son privilège , les Chefs populaires firent connoître , par leur froideur & leur indifférence affectées , que le tumulte ne leur étoit pas désagréable. Mais , une nouvelle découverte , qui se fit vers le même tems , augmenta beaucoup la flamme & la combustion.

Quelques-uns des principaux Officiers militaires , Piercy , Jermyn , Oncale , Goring , Wilmor , Pollard , Ashburnam , attachés à la Cour , ou choqués de la conduite du Parlement , avoient conçu le projet d'engager dans les intérêts du Roi , l'Armée Angloise , à laquelle ils avoient observé que certaines préférences du Parlement , en faveur des Ecoissois , ne caufoient pas peu de mécontentement. Dans cette vue , s'étant associés sous le serment du secret , ils entretenoient une étroite correspondance avec quelques-uns des Partisans du Roi. Ils étoient convenus de former une Pétition , qui devoit être adressée au Roi & au Parlement , & qu'ils se proposoient de

(a) On sait qu'elles sont à Westminster.

faire souscrire par toute l'Armée. Ils y exposoient les concessions sans exemple, auxquelles Sa Majesté s'étoit relâchée, pour la paix & la sûreté publiques; les continuelles demandes de certains esprits insatiables & turbulens, qui ne pouvoient être satisfaits, que par la subversion totale de l'ancienne Constitution; les fréquens tumultes que ces inquietes Façons avoient excités, & le danger où elles mettoient la liberté du Parlement. L'Armée, pour arrêter ces désordres, offroit de se rendre à Londres, & de garder l'Assemblée: « afin, lisoit-on dans » les dernières lignes, non-seulement de supprimer les précédentes innovations; mais de prévenir aussi les innovations » futures, dont on n'étoit que trop menacé, & qui produiroient » vraisemblablement des effets encore plus dangereux que les » premiers. » Une copie de cette Piece fut communiquée au Roi, qui, par la plus insigne imprudence, se laissa persuader de la contre-signer de sa propre main, comme une marque authentique de son approbation. Cependant il s'éleva plusieurs difficultés, qui firent suspendre ce projet, l'espace d'environ deux mois avant qu'il fût découvert.

Goring fut le Traître, qui la révéla aux Chefs populaires. Il est aisé de s'imaginer quelles furent leurs allarmes. Les Pétitions du pouvoir militaire, au pouvoir civil, passent toujours pour des commandemens déguisés, ou plutôt ouverts; & sont d'une nature fort différente des Pétitions de tout autre ordre. Pym fit, à la Chambre, l'ouverture de cet étrange sujet. Au premier bruit de la découverte, Piercy se cacha, & Jermin passa les mers. C'étoit confirmer tous les soupçons d'un fort dangereux complot. Goring fit sa déposition devant la Chambre. Piercy, dans une Lettre au Comte de Northumberland son Frère, fit l'aveu d'une partie des circonstances. Leurs témoignages s'accorderent sur le serment d'usurper: & comme ce point avoit été désavoué par Ashburnam, Pollard & Wilmot, il passa pour une nouvelle preuve de quelque résolution désespérée.

■ Pour répandre plus promptement l'indignation & la terreur, les Communes firent une protestation, signée de toute la Chambre. Elle fut envoyée aux Seigneurs, qui la signèrent aussi, à la réserve de Southampton & Robarts. Les Communes

CHARLES I.
1641.

seules, sans la participation d'aucune autre autorité, ordonnent qu'elle seroit souscrite par toute la Nation. Cet Acte, qui n'avoit rien de malin, ni même d'important en lui-même, contenoit uniquement que ceux qui l'avoient souscrit étoient dans la résolution de défendre leur Religion & leurs libertés: mais en déclarant que ces heureux avantages étoient exposés au dernier péril, il tendoit à redoubler les craintes du Peuple.

Chaque jour, l'allarme étoit augmentée, par le bruit de quelque nouvelle conspiration. Dans le Comté de Lancastre, les Catholiques s'assemblerent en fort grand nombre; dans Surrey, ils avoient pris des cavernes & des souterrains, pour leurs assemblées secrètes; ils avoient formé l'affreux complot de faire sauter la Tamise, avec de la poudre, pour noier tous les Puritains de Londres (a). Il se faisoit des provisions d'armes, au-delà des Mers. Quelquefois la France, quelquefois le Dannemarck, avoit formé des desseins funestes au Roïaume: & la Populace, toujours effrayée des dangers présens, furieuse de ceux qui lui paroissent éloignés, étoit animée de plus en plus à demander vangeance & justice contre l'infortuné Strafford.

Le Roi se rendit à la Chambre des Pairs, y déclara qu'il étoit résolu de ne jamais rappeler le Comte Strafford à l'administration, & qu'il étoit prêt même à donner là-dessus toute sorte de sûretés; mais il ajouta qu'il ne trouvoit aucune force aux preuves de haute trahison, & qu'il ne pouvoit donner son consentement au Bill d'Attainder. Les Communes prirent feu, & prétendirent que le Roi violoit leur privilège, en prenant connoissance d'un Bill, qui étoit encore devant les deux Chambres. Charles ne s'appercevoit pas que son attachement pour Strafford étoit le principal motif du Bill, & que plus il faisoit éclater d'inquiétude & d'affection pour son Ministre, plus il rendoit sa ruine inévitable.

Environ quatre-vingt Pairs avoient assisté constamment au Procès du Comte: mais la crainte des mouvemens populaires, eut tant de force, qu'il n'en trouva que quarante-cinq dans la Chambre, lorsque le Bill d'Attainder y fut porté. De ce petit nombre néanmoins, dix-neuf eurent le courage de se

(a) Le Chevalier Edouard Walker pag. 349.

déclarer contre le Bill, preuve manifeste, que si la liberté eût régné, il auroit été rejeté par une grande majorité de suffrages. CHARLES I. 1641.

En portant le Bill aux Pairs, S. Jean, Solliciteur général, entreprit d'établir deux principes, dignes de la fureur du tems; l'un, que malgré l'obscurité des dépositions, qui chargeoient Strafford, le témoignage de sa conscience suffisoit à chacun, pour un Bill de cette nature, quand il n'y auroit aucune autre preuve; l'autre, que le Comte ne pouvoit alléguer la Loi en la faveur, parce qu'il l'avoit violée. « Il est vrai, ajouta S. Jean, que nous accordons le bienfait de la Loi aux Lievres » & aux Daims, parce que ce sont des bêtes de chasse: mais » il n'a jamais paru cruel, ni injuste, de détruire les Renards & les Loups, dans quelque lieu qu'on en puisse trouver, parce que ce sont des bêtes de proie.

La violence du Peuple n'eut pas plutôt prévalu contre les Pairs, que les mêmes batteries furent dressées, pour arracher son consentement au Roi. Des flots d'Emportés & de Furieux se répandoient autour du Palais de Whitehall, mêlant à leurs cris de *Justice*, les plus audacieuses clameurs, & les menaces les plus ouvertes. On sema le bruit de plusieurs nouvelles conspirations contre le Parlement. On parla de soulèvemens & d'invasions; & tout le Roïaume étoit dans un degré de fermentation, qui le menaçoit d'un bouleversement total. Charles, de quelque côté qu'il jettât les yeux, ne voïoit ni sûreté, ni ressource. Ses Officiers & ses Partisans, consultant plus leur propre intérêt, que l'honneur de leur Maître, évitèrent de donner leur avis entre le Monarque & son Parlement. La Reine, effrayée de l'apparence d'un si grand danger, & depuis long-tems mal disposée pour Strafford, étoit en larmes, & pressoit le Roi d'accorder au peuple une satisfaction qui pourroit enfin le ramener au devoir. Juxon seul, dont le courage n'étoit pas inférieur à ses autres vertus, hafarda de lui représenter, que si, dans le fond de son cœur, il n'approuvoit pas le Bill, il ne devoit pas y consentir.

Strafford, apprenant les inquiétudes & l'irrésolution du Roi, prit un parti fort extraordinaire: il lui écrivit une Lettre, dans laquelle il le supplioit, pour l'intérêt du repos public, de finir sa malheureuse, quoiqu'innocente vie, & d'ag-

païser promptement le Peuple, en lui accordant ce qu'il demandoit avec tant d'importunité dans ses instances. « Mon » consentement, ajoutoit-il, vous acquittera plus devant Dieu, » que tout le Monde ensemble. On ne fait pas d'injustice aux » Malheureux, en consentant à ce qu'ils délirent; & comme » la grace du Ciel me rend capable de pardonner à tout le » monde, avec une tranquillité & une résignation, qui jette » un contentement infini dans mon ame prête à déloger, je » puis, Sire, vous résigner cette vie mondaine avec toute la » joie possible, par un juste sentiment de reconnaissance pour » vos extrêmes faveurs. » Peut-être se flattoit-il que l'exemple d'une générosité si singulière seroit, pour Charles, un motif encore plus puissant de le protéger. Peut-être croïoit-il sa vie désespérée, & que se voïant entre les mains de ses Ennemis, observant que le Gouverneur de la Tour (a) étoit livré au Parti du Peuple, il reconnut l'impossibilité d'échapper aux dangers qui l'environnoient. On pourroit trouver, dans cette démarche, un noble effort de désintéressement, digne d'une si grande ame; si le conseil, qu'il donnoit au Roi, n'avoit pas été, par l'événement, aussi pernicieux à son Maître, qu'il fut immédiatement fatal à lui-même (b).

Après les plus douloureuses agitations & les plus violentes incertitudes, Charles commit, à la fin, quatre Seigneurs, pour donner au Bill le consentement roïal en son nom; se flattant peut-être, dans l'extrémité de son embarras, que comme ce consentement n'étoit pas volontaire, & qu'il ne

(a) Ptolomé Balfour.

(b) Carte, dans la vie du Duc d'Ormond, donne quelques preuves que cette lettre fut forgée par les Chefs Populaires, pour enragier le Roi à sacrifier Strafford. Il assure que Strafford le dit lui-même à son Fils, la nuit avant son exécution. Mais l'Auteur a, dit-il, quelques raisons qui l'attachent au récit commun de ce fait. 1°. La supposition contraire a passé par plusieurs mains, & de gens dont le caractère n'est pas assez connu du Public; 2°. la confiance qui affoiblit toujours un témoignage. C'est un oui dire d'après un oui dire. 3°. Il sembleroit impossible que le jeune Strafford

n'eût par informé le Roi de l'imposture; & ce Prince n'auroit pas manqué de remonter à la source, & d'exposer ses Ennemis à l'infamie qu'ils méritoient. 3°. Il n'est pas plus concevable que Clarendon & Whitloke, sans parler des autres, n'en eussent rien entendu. 4°. Le Chevalier Georges Ratcliffe, dans sa vie de Strafford, raconte le fait commun: seroit-il possible aussi, qu'étant l'intime ami de Strafford, il n'eût aucune connoissance de l'imposture? On doit remarquer que cette vie est adressée, ou dédiée, au jeune Strafford, qui auroit instruit le Chevalier de la vérité, sur un point si essentiel & si intéressant.

l'avoit pas signé de sa main ; il en étoit moins chargé de l'injustice qu'il y trouvoit. Les mêmes Commissaires furent autorisés, en même-tems , à consentir au Bill qui rendoit le Parlement perpétuel. CHARLES I.
1641.

La politique, plus que la nécessité, avoit fait embrasser aux Communes l'expédient de paier les deux Armées, de l'argent que la Ville avoit prêté , & qui fut rendu par destaxes levées sur le Peuple. Ils s'éleva des difficultés, soit d'elles-mêmes, soit par insinuation , sur un autre prêt, qui fut demandé. Nous ne ferions aucun scrupule de prêter au Parlement, disoient les Citoyens, si nous étions sûrs qu'il subsistât jusqu'au remboursement ; mais dans une situation si précaire , quelle sûreté nous donnera-t-il pour notre argent ? Pour répondre à cette objection , la Chambre dressa promptement un Bill, qui passa tout d'un coup avec la plus grande unanimité , & qui portoit déclaration que le Parlement ne pourroit être , ni cassé ni prorogé, ni ajourné , sans le consentement des deux Chambres. Il fut porté avec la même précipitation à la Chambre-Haute, & de là au Roi , pour être confirmé par son approbation. Charles, dans les agitations de la douleur , de la honte & du remord, où le jettoit la Sentence de Strafford , ne comprit point que ce Bill étoit encore plus fatal à son autorité , & rendoit le pouvoir de ses Ennemis perpétuel, comme il devoit lui paroître irrésistible. En comparaison du Bill d'Attainder, par lequel il se croioit complice de la mort de son Ami, cette concession ne lui parut d'aucun poids (a) ; circonstance , qui peut faire juger mal de sa pénétration ou de sa fermeté, mais qui prouve l'intégrité de son cœur , & la bonté de ses dispositions. Il est très-certain que ce Prince infortuné conserva , jusqu'au dernier moment de sa vie, un vif regret de l'exécution du Com-

(a) Ce qui fit paroître ce Bill moins important, ce fut que le Parlement n'avoit accordé la levée du Tonnage & du Poudage que pour deux mois ; & comme cette imposition faisoit plus de la moitié du revenu de la Couronne, & que le Gouvernement ne pouvoit subsister sans ce secours, il sembloit indirectement au pouvoir du Parlement de se continuer lui-même aussi longtems qu'il lui

plairoit. En effet rien n'étoit si vrai dans l'administration ordinaire ; mais à l'approche d'une guerre Civile, qu'on ne prévoyoit que trop alors, il auroit été fort important pour le Roi, de se réserver le droit de dissolution, & de s'exposer à toute sorte d'extrémités, plutôt que de consentir à la continuation du Parlement.

te; & que dans les fatales circonstances de sa propre mort, le souvenir de ce crime lui revint à l'esprit, avec une vive douleur, & le plus cuisant remord. Tout le monde connoissoit si bien l'extrême violence, avec laquelle il avoit été poussé, qu'il en souffrit moins, du côté du caractère & de l'intérêt; & quoiqu'il eût abandonné le meilleur de ses Amis, il ne laissa point de conserver encore, du moins dans quelque degré, l'attachement de ses anciens Serviteurs.

Il envoya Carleton au Comte, pour l'informer de la résolution que la nécessité venoit de lui arracher. Strafford parut frappé d'une surprise, qui le fit tressaillir, & s'écria, dans les termes de l'Ecriture: « Ne mettez pas votre confiance dans » les Princes, ni dans les Enfans des hommes, parce qu'il n'y » a point de salut à se promettre d'eux. Cependant il recueillit bientôt son courage, & se disposa tranquillement à l'exécution de la fatale Sentence. On ne lui accorda que trois jours. Le Roi, qui fit un nouvel effort en sa faveur, & qui envoya, par les mains du jeune Prince, une Lettre adressée aux Pairs, dans laquelle il les pressoit de conférer avec les Communes, sur les moyens d'adoucir la Sentence, ou du moins il demandoit quelque délai, se vit refuser l'une & l'autre de ces deux demandes.

Exécution
du Comte de
Strafford.

Strafford, en passant de son appartement à Towerhill (a), où l'échafaud étoit dressé, s'arrêta sous les fenêtres de Laud, avec lequel il avoit long-tems vécu dans une intime amitié, & lui demanda le secours de ses prières, dans le terrible moment auquel il touchoit. Le Primat, chargé d'années, fonde en larmes; & donnant d'une voix interrompue, de tendres bénédictions à son malheureux ami, il tomba sans connoissance entre les bras de ceux qui le soutenoient. Le Comte, supérieur à son sort, continua de marcher, la tête haute, & d'un air de dignité, au-dessus même de celle qui l'accompagnait toujours. Il étoit privé de cette consolation, qui est le soutien ordinaire de ceux qui périssent par les coups de l'injustice & de l'oppression; il n'étoit point appuyé par la gloire, ni par la compassion affectuonnée des Spectateurs. Cependant son ame, élevée, invincible, trouva des ressources dans elle.

(a) Nom d'une Place publique, qui est devant la Tour de Londres.

même

même, & se maintint dans toute sa fermeté, contre les terreurs de la mort, & le triomphe insultant de ses Ennemis. Son discours, sur l'échafaud, fut plein de décence & de courage. « Il craignoit, dit-il, que ce ne fût un mauvais préface, pour la réformation qu'on se proposoit dans l'Etat, » que de commencer par l'effusion d'un sang innocent. Après avoir dit le dernier adieu à son frere & à ses Amis, qui étoient présens, & donné sa bénédiction, dans l'absence, aux plus tendres objets de ses affections: « A présent, dit-il, je touche à la fin ! Un même coup va faire une veuve de ma Femme, des orphelins de mes Enfants, priver mes pauvres Domestiques d'un Maître indulgent, me séparer de mon tendre Frere & de tous mes Amis ! Mais que Dieu leur tienne lieu de tout ». En se dépouillant, & prêt à mettre la tête sur le bloc ; « Je rends grâces au Ciel, dit-il, de me faire envisager la mort sans effroi, & de ne pas permettre que je sois abattu par un instant de terreur : Je vais reposer, aussi volontiers ma tête, que je l'aie jamais fait pour dormir. » L'Exécuteur termina sa vie d'un seul coup.

Ainsi périt, à l'âge de quarante neuf ans, le fameux Comte de Strafford, un des plus grands Personnages, que l'Angleterre ait jamais produits. Quoique sa mort fût demandée à grands cris, comme une satisfaction due à la Justice, & comme une expiation pour les atteintes qu'il avoit portées à la Loi, tous les Historiens, de quelque poids, ne craignent point d'affirmer, que la Sentence, qui le condamna au supplice, fut un plus grand crime, que le plus noir de ceux qui excitèrent ses Ennemis implacables, à le poursuivre avec une si cruelle industrie. Le Peuple, dans sa fureur, s'étoit entièrement mépris sur l'objet de son ressentiment. Toutes les nécessités, ou plutôt, les difficultés qui avoient fait prendre au Roi des voies illégales pour obtenir de l'argent, venoient d'une source qui avoit précédé la faveur du Comte ; & si la mauvaise conduite y avoit eu beaucoup de part, ce n'étoit pas à lui, du moins, qu'on pouvoit la reprocher. Il paroissoit même que ces méthodes illégales, qui faisoient dire que la Constitution étoit renversée, avoient été conduites sans son assistance & sa partici-

B b b

CHARLES I.

1642.

CHARLES I.

1641.

pation. Quelques avis qu'il pût donner au Roi (a) dans ses entretiens particuliers, il ne laissoit pas de répéter souvent, & publiquement, dans sa présence, cette salutaire maxime; que si de véritables nécessités obligeoient quelquefois le Souverain de violer les Loix, cette licence devoit être accompagnée d'une extrême réserve; & qu'aussi-tôt qu'il étoit possible, il falloit faire une juste réparation, à la Loi, pour tout ce qu'elle avoit souffert de ces dangereux exemples. Le premier Parlement, qui suivit la Restauration, annulla le Bill d'Attainder; & quelques semaines après l'exécution du Comte, le Parlement même, qui l'avoit condamné au supplice, déchargea ses Enfans des plus rigoureuses suites de la Sentence; comme s'il s'étoit reproché la violence, avec laquelle cette affaire avoit été conduite.

Envain Charles espéra-t-il, comme un retour pour tant d'exemples d'une complaisance sans bornes, qu'enfin le Parlement en auroit un peu pour lui, & deviendrait capable de cette bonne intelligence, qu'il avoit recherchée avec tant de soins, aux dépens de son pouvoir & du sang de son Ami. Toutes ses concessions étoient empoisonnées par le doute de sa bonne-foi; & le projet d'engager l'Armée contr'eux, servit à confirmer cette jalousie. Il étoit naturel, pour le Roi, de chercher quelque ressource, lorsque tout le monde paroissoit l'abandonner, ou se liguier contre lui: & c'étoit probablement tout le but de cet informe système, qui regardoit l'Armée. Mais les Guides populaires soutenoient qu'il y avoit un complot désespéré, pour faire avancer immédiatement toutes les forces militaires, & pour menacer le Parlement d'une violence; projet, dont la déposition de Piercy décharge le Roi, & que le voisinage de l'Armée Ecoissoise sembloit rendre absolument impossible. De tels soupçons, néanmoins, eurent le pouvoir de maintenir cet implacable esprit dans toute sa force; & les Communes, sans donner au Roi la satisfaction de voir son revenu établi, continuèrent vigoureusement leurs

(a) Il paroît par quelques-unes des Lettres & des dépêches de Strafford, qu'en secret, il n'étoit pas ennemi des

Conseils arbitraires, Collection, vol. 2. pag. 60.

invasions sur sa Prérrogative, qui étoit désormais sans défense.

CHARLES I.

1641.

Les deux passions dominantes de ce Parlement étoient le zèle de la liberté, & l'aversion pour l'Eglise Anglicane. Avec ces deux motifs, rien ne pouvoit lui paroître plus choquant que la Cour de Haute-Commission, arbitraire par son institution même, & formée pour la défense de l'Etablissement ecclésiastique. La Chambre Etoilée étoit une autre Cour, qui exerçoit d'étranges pouvoirs, & qui n'avoit, ni règles, ni limites fixes, soit pour la nature des causes qui regardoient sa Jurisdiction, soit pour ses décisions & ses Sentences. Un Bill, unanimement passé dans les deux Chambres, abolit à la fois ces deux Cours, & dans elles, le principal & le plus dangereux article de la Prérrogative royale. Par le même Bill, la Jurisdiction du Conseil fut réglée, & son autorité raccourcie. Charles hésita, pour donner son consentement à ces Bills: mais jugeant qu'il s'étoit engagé trop loin pour faire retraite, & que dans une rupture ouverte il ne lui restoit aucune ressource, il y mit enfin le sceau royal. Mais, pour faire connoître au Parlement qu'il sentoit l'importance de sa concession, il fit observer aux Chambres que ces nouveaux Statuts altéroient beaucoup les Loix fondamentales, ecclésiastiques & civiles, établies par un grand nombre de ses Prédécesseurs.

La Haute-Commission & la Chambre Etoilée sont abolies.

L'abolition de la Chambre Etoilée faisoit tomber indirectement le pouvoir royal de porter des Ordonnances; & cette importante branche de la Prérrogative, ce puissant symbole du pouvoir arbitraire, inintelligible dans une Constitution limitée, étant une fois anéantie, laissoit le système du Gouvernement dans une consistance, & dans une uniformité parfaites. C'étoit la seule Chambre Etoilée qui étoit dans l'usage de punir les infractions des Edits royaux; mais comme il ne restoit plus d'autres Cours de Judicature que celles de Westminster, qui prennent seulement connoissance de la Loi commune, le Roi pouvoit encore publier des Ordonnances; mais personne n'étoit tenu de s'y conformer. L'expérience, que le Parlement faisoit ici, n'étoit pas peu téméraire. On ne connoissoit point alors de Gouvernement dans l'Univers,

B b b ij

& peut-être n'en trouveroit-on pas dans l'Histoire, qui ait
 CHARLES I. subsisté sans un mélange de quelque autorité arbitraire, con-
 2641. fiée à quelques Magistrats; & d'abord on auroit pu douter si
 la Société humaine étoit capable d'un tel état de perfection,
 qu'elle pût se maintenir sans autre frein que les maximes gé-
 nérales de la Loi & de l'équité. Mais le Parlement jugea peut-
 être qu'un Monarque est un Magistrat trop éminent, pour
 lui confier un pouvoir, qu'il peut tourner si facilement à la
 ruine de la liberté: & l'événement a persuadé aux Anglois,
 que s'il naît quelques inconvéniens d'un rigide attachement
 à la Loi, les avantages emportent tellement la balance, qu'ils
 croient devoir une reconnoissance éternelle à la mémoire de
 leurs Ancêtres, qui sont parvenus, après tant de contesta-
 tions, à l'établissement de ce principe.

A la demande du Parlement, Charles, au lieu des *Patentes
 durables à volonté*, n'en donna plus aux Juges, que pour la
 durée de leur bonne conduite: restriction importante, pour
 assurer l'indépendance de l'Assemblée nationale, & pour fer-
 mer l'entrée du pouvoir arbitraire dans les Cours ordinaires de
 Judicature.

La même raison fit abolir la Cour du Maréchal, qui prenoit
 connoissance des paroles offensantes, & qui ne paroissent pas
 assez limitée par la Loi. Les Cours *Stannaires*, dont la Juris-
 diction regardoit les Mines d'Etain, eurent le même sort,
 parce qu'elles étoient sujettes à la même objection. L'abolition
 du Conseil d'York & du Conseil de Galles suivit des mêmes
 principes. L'autorité du Secrétaire des Marchés, dont l'ins-
 pection s'étendoit sur tous les poids & toutes les mesures du
 Royaume, fut transférée aux Maires, aux Schérifs, & aux
 Magistrats ordinaires.

Enfin, si l'on s'attachoit à suivre toutes les opérations de
 ce mémorable Parlement, dans son premier période, on trou-
 veroit qu'à l'exception du Bill d'Attainder contre Strafford,
 qui fut une complication de cruelle iniquité, leurs services,
 sur tout autre point, sont réels, & si fort au-dessus de leurs
 fautes, qu'ils leur donnent droit aux plus grands éloges des
 Amateurs de la liberté. Non-seulement l'usurpation reçut un
 frein, & les abus furent corrigés; mais l'avenir fut mis à cou-

vert par d'excellentes Loix : & si les moyens, qu'ils y emploient, sentent souvent l'artifice, quelquefois la violence, on doit considérer que les grandes révolutions du Gouvernement ne se font point par la seule force du raisonnement & de l'argumentation, & que les Factions aiant une fois pris naissance, il devient presque impossible aux hommes les plus sages, d'inspirer assez de modération, ou d'en observer assez eux-mêmes, pour se garantir de toutes sortes d'excès.

Enfin, le Parlement prit quelque repos. Charles avoit flatté ses Sujets d'Ecosse, de l'espérance de voir leur Roi cet Été ; & quoique les Communes d'Angleterre n'eussent pas épargné les importunités, pour lui faire abandonner le dessein de ce voiage, elles n'avoient pu le faire consentir qu'à le différer. Comme cette route l'obligeoit nécessairement de traverser les deux Armées, il semble que la Chambre-Basse en avoit conçu de l'inquiétude, & qu'elle apporta autant de diligence, qu'elle avoit marqué auparavant de lenteur, à congédier les Troupes des deux Nations. Les arrérages des Ecossois furent payés jusqu'au dernier sou ; & ceux des Anglois ne le furent qu'en partie ; après quoi les Ecossois retournèrent dans leur Patrie, & les Anglois eurent la liberté de se retirer dans leurs Provinces.

Ensuite le Parlement s'ajourna lui-même au 20 d'Octobre ; & par une entreprise tout-à-fait nouvelle, il forma un Comité des deux Chambres, qui devoit tenir ses Assemblées pendant la vacation, avec des pouvoirs fort amples. Pym fut nommé Président du Comité de la Chambre-Basse. Une autre entreprise du Parlement réuni, & même des Communes seules, regarda le pouvoir souverain, dont il voulut prendre la partie exécutive, avec le droit de publier des *Ordonnances*, comme il ne fit pas difficulté de les nommer, qui devoient avoir force de Loi. Le Comité nouvellement établi parut disposé à seconder cette vue. On en forma aussi un des deux Chambres, pour suivre Sa Majesté en Ecosse ; sous prétexte d'observer si les articles de la Pacification s'exécutoient fidèlement ; mais, en effet, pour observer le Roi même, & pour éclipser la Majesté royale, en relevant l'idée de l'autorité Parlementaire. Le Comte de Bedford, le Lord Howard, les

CHARLES I.

1641.

Voiage du
Roi en Ecos-
se.

6. d'Août.

7. Septemb.

Chevaliers Philippe Scapleton & Guillaume Armyne, Fien-
CH. I. nes & Hambden, furent chargés de cette commission.

1641. On fit des efforts, avant le départ du Roi, pour établir un Protecteur du Roïaume, avec le pouvoir de porter des Loix, sans avoir recours au Souverain. Tel étoit le degré d'avilissement, où l'autorité roïale & la Constitution même étoient tombées.

L'extrême variété des affaires fait passer légèrement sur le mariage de la Princesse Marie, fille du Roi, avec Guillaume de Nassau, Prince d'Orange: cette alliance ne fut pas conclue sans avoir été communiquée au Parlement, qui en reçut la proposition avec joie. Ainsi commencerent, avec le sang d'Orange, ces liaisons qui ont produit, dans la suite, des effets d'une si haute importance, quoique d'une nature différente, pour la Monarchie Angloise, & pour la Maison de Stuart.

6. VI. LES Ecoffois, qu'il faut regarder comme la source de ces fatales révolutions, se crurent à la fin d'une très-périlleuse entreprise, dont ils se flattoient d'avoir tiré autant de profit que d'honneur. Outre une paie fort abondante, qu'ils avoient reçue du Parlement d'Angleterre, pour avoir passé une année entiere dans de bons Quartiers, leur assistance fraternelle avoit été récompensée par un présent de 300000 livres sterling. Dans les articles de Pacification, ils étoient déclarés *bons Sujets*; & leur expédition militaire étoit qualifiée « *d'entreprise tendante à l'honneur & à l'avantage de Sa Majesté.* » Pour relever encore plus leur triomphe sur leur Souverain, ces termes, si humilians pour lui, furent lus, par ordre du Parlement, dans toutes les Eglises du Roïaume, un jour d'actions de grâces qui fut indiqué pour la pacification nationale. On étoit tombé d'accord que toutes leurs demandes, concernant la restriction de la Prérogative, seroient ratifiées: & ce qu'ils mettoient au-dessus de tous ces avantages, ils avoient l'espérance prochaine de répandre la discipline Pésbiterienne dans les deux Roïaumes d'Angleterre & d'Irlande, par les semences de leurs principes, qu'ils y avoient dispersées. Jamais l'ingénieuse Athenes ne s'étoit tant applaudie d'avoir répandu les sciences & les arts liberaux, dans un Monde barbare &

sauvage, jamais la généreuse Rome n'avoit été si contente d'elle-même, à la vue des Loix & de l'ordre, établis par le victorieux effort de ses armes, que les Ecoissois se réjouirent d'avoir pu communiquer leur aveugle zèle & leur ferveur théologique, aux Nations voisines

CHARLES I.

1641.

Charles, dépouillé en Angleterre d'une partie considérable de son autorité, & tremblant que l'usurpation ne fût poussée bien plus loin, arriva en Ecosse dans l'intention d'abdiquer presque entièrement la petite portion de pouvoir qu'il y conservoit, & de donner, s'il étoit possible, une pleine satisfaction à ce Peuple inquiet.

4 d'Août.

Les *Lords des Articles* étoient une ancienne Institution dans le Parlement d'Ecosse. La forme de leur création étoit singulière. Les Lords choisissoient huit Evêques; les Evêques étoient huit Lords; & ce Comité, de seize Seigneurs spirituels & temporels, nommoit huit Commissaires des Comtés. Les vingt-quatre nommoient huit Particuliers de la Bourgeoisie. Sans la participation & le consentement de ces trente-deux personnes, qui portoient le titre de Lords des Articles, il ne pouvoit se faire aucune proposition dans l'Assemblée du Parlement. Comme les Evêques étoient entièrement dévoués à la Cour, il suivoit nécessairement, de cette méthode, que les Lords des Articles dépendoient de la nomination du Roi; & le Prince, outre son droit de négative pour les Bills qui avoient passé au Parlement, en avoit indirectement un autre, beaucoup plus important, qui précédoit leur réception. Le banc des Evêques étant aboli, depuis l'année précédente, le Parlement prit adroitement occasion de cette circonstance, pour supprimer tout-à-fait les Lords des Articles: & jusqu'à la décision de ce grand point on ne sçauroit dire proprement que la Nation eût joui d'une liberté régulière.

Etablissement
d'Ecosse.

Il est remarquable que malgré cette institution, à laquelle il n'y avoit rien d'égal en Angleterre, l'autorité Royale avoit toujours été jugée beaucoup plus foible en Ecosse. Bacon donnoit pour un des avantages qu'on devoit attendre de l'union des deux Roïaumes, « que la Prérogative trop étendue de » l'Angleterre seroit restreinte par l'exemple de celle d'Ecosse, » & que la Prérogative trop étroite de l'Ecosse, seroit élargie

CHARLES I.

1641.

à l'imitation de celle d'Angleterre. Les Anglois étoient alors un Peuple civilisé, & soumis aux Loix : au lieu qu'en Ecosse, il importoit peu comment, ou par qui, les Loix étoient formées, lorsque le pouvoir exorbitant de l'Aristocratie étoit capable d'en arrêter l'exécution régulière.

Les Pairs & les Communes ne formoient qu'une seule Chambre dans le Parlement d'Ecosse : & depuis que Jacques s'étoit mis dans l'usage, continué par Charles, d'accorder à la Noblesse d'Angleterre des titres Ecossois, qu'elle pouvoit transférer, avec l'agrément du Roi, à des Représentans ou des Procureurs, il étoit à craindre qu'avec le tems toutes les déterminations du Parlement ne dépendissent du Prince, par les suffrages de ces Etrangers absens, qui ne prenoient aucun intérêt aux affaires de la Nation. L'Assemblée par une Loi qui méritoit beaucoup d'approbation, établit que personne ne pourroit être créé Pair d'Ecosse, s'il ne possédât, dans ce Roïaume, dix mille marcs, c'est-à-dire plus de cinq cens livres sterling de rente annuelle.

Par une autre Loi, les Parlemens furent rendus triennaux ; & l'on y ajouta, que le dernier Acte de chaque Parlement régleroit le tems & le lieu de l'Assemblée suivante.

Le Roi fut privé de l'ancien pouvoir de faire publier des Ordonnances, avec injonction d'obéir, sous les peines établies pour la haute trahison ; prérogative, qui mettoit entre ses mains toute l'autorité législative, dans les matieres mêmes de la plus haute importance.

Jusqu'ici, la conduite du Parlement ne méritoit aucun blâme ; mais le plus fatal des coups portés à l'autorité roïale, celui qui sembloit en quelque sorte détrôner le Prince, fut l'article par lequel il fut établi, qu'aucun Membre du Conseil Privé, aucun Officier d'Etat, aucun Juge, ne pourroit être nommé pour gouverner le Roïaume dans l'absence du Roi, sans l'avis & l'approbation du Parlement. Charles consentit même à voir priver de leurs places, quatre Juges qui lui étoient demeurés fideles, & leur vit donner des Successeurs, plus agréables au Parti qui l'emportoit. Plusieurs des Covenantaires furent admis au Conseil ; & par une Loi particulière, la durée de tous les Offices fut réglée à vie, & rendue dépendante de la bonne conduite,

Le

Le Roi, pendant le séjour qu'il fit en Ecosse, se conforma au culte établi, & ne fit pas difficulté d'assister, fort gravement, aux longues Prières & aux Prédications encore plus longues, dont les Presbitériens s'efforcèrent de le régaler. Il accorda des Pensions & d'autres faveurs, à Henderson, à Gillespy, & d'autres Ministres populaires; enfin, s'il ne se concilia point l'affection, il mit tout en œuvre pour adoucir la haine. Il donna le titre de Marquis au Comte d'Argyle, celui de Comte, au Lord Loudon, & celui de Comte de Leven, à Lesly. Les circonstances le forcèrent de négliger & de méconnoître ses Amis: quelques-uns furent mécontents; & ses Ennemis, loin d'être réconciliés, attribuerent ses caresses & ses faveurs à la contrainte & l'artifice.

Argyle & Hamilton, dans l'idée, réelle ou feinte, que le Comte de Crawford, & quelques autres, avoient formé le dessein de les assassiner, quitterent brusquement l'Assemblée, & se retirèrent dans leurs Terres: mais, sur des invitations & des assurances, ils revinrent peu de jours apres. Cet événement, qui n'eut pas de cause ni d'effet visibles, & dont on ne pénétra pas plus les motifs, que les conséquences, fut misterieusement nommé l'*Incident*. Mais, ce qu'on n'auroit pas cru, quoiqu'il n'eût produit aucun effet en Ecosse, il en eut de graves en Angleterre. Le Parlement, qui s'étoit rassemblé le 20 d'Octobre, cherchant à réveiller la tendresse du Peuple par des craintes, prit immédiatement l'allarme, comme si les Mal-intentionnés (a), nom qu'il donnoit au Parti Roïal, eussent formé le complot de faire main-basse sur les Communes & sur tous les gens de bien dans les deux Roïaumes. Il eut recours au Comte d'Essex, que Charles avoit chargé du commandement, dans la partie Méridionale d'Angleterre; & ce Seigneur ordonna une Garde pour la Chambre-basse.

Mais pendant que tous les soins du Roi étoient employés à pacifier l'Ecosse, & qu'il se disposoit à retourner en Angleterre, dans la vue d'y rendre le même service à ses Peuples, il reçut la nouvelle d'un fort dangereux soulèvement qui s'étoit fait en Irlande avec des circonstances inouïes d'horreur, de massacres & de ravages. Cet infortuné Monarque étoit comme

CHARLES I.

1641.

Sources de
la Conspira-
tion d'Irlande.

(a) Malignants.

CHARLES I.

1641.

pour suivi, par les murmures, les mécontentemens, les factions, & les guerres civiles; & dans tous ses Domaines à la fois, par des hasards tout-à-fait indépendans, le feu éclatoit autour de lui.

Le grand plan de Jacques, adopté par Charles, dans l'administration de l'Irlande, étoit de réconcilier, par la justice & la paix, cette Nation turbulente, avec les Loix, & d'y introduire l'art & l'industrie, pour la guérir de cette saïnctisme & de cette barbarie, dont elle n'étoit jamais sortie. On a vu que pour ce double objet, & pour tenir en même-tems le Domaine d'Irlande dans la soumission, Jacques y avoit fait passer des Colonies Angloises, qui, s'étant mêlées avec les Habitans naturels, avoient fait prendre une nouvelle face au Pais. Une paix, d'environ quarante ans, sembloit avoir tout-à-fait éteint les haines invétérées entre les deux Nations: & quoiqu'une grande partie des terres, confisquée à l'occasion de la révolte, fût devenue le partage des nouveaux Colons, la compensation avoit été plus qu'équale en faveur des Irlandois, par l'introduction de l'Agriculture, de la Maçonnerie, des Manufactures, & de tous les Arts de la vie civilisée. Tel avoit été le cours des choses, sous les administrations successives de Chichester, de Grandisson, de Falkland, & surtout du Comte de Strafford: pendant celle du dernier, les plans pacifiques avoient approché de leur maturité; & pouffés par la vigueur & son industrie, leur opération avoit eu tant de succès, qu'elle avoit donné, à cette sauvage Région, du moins l'apparence d'un établissement Européen.

Lorsque Strafford eut été sacrifié à la rage populaire, les humeurs excitées en Irlande, par ce grand événement, ne purent être calmées tout d'un coup, & continuèrent d'y produire les plus grandes innovations dans le Gouvernement. Les Protestans Anglois transplantés, qui avoient sans cesse devant les yeux toutes les pratiques de la Religion Romaine, s'étoient emportés naturellement aux extrémités contraires, & n'avoient pas manqué d'adopter généralement les principes & les usages les plus outrés du Puritanisme. La Monarchie & la Hiérarchie Ecclésiastique leur étoient devenues également odieuses: toute méthode, qui leur avoit paru propre à limiter

l'autorité de la Couronne, & même à les détacher du Roi d'Angleterre, avoit été fort avidement saisie, & continuée avec obstination. Ils ne considéroient pas, que faisant à peine la sixième partie du Peuple, & leur origine les exposant toujours à la secrète aversion des Habitans naturels, l'unique moyen de se soutenir étoit de maintenir l'autorité royale, & de conserver une grande dépendance de leur Patrie. Il est vrai aussi que les Communes d'Angleterre, dans la fureur de leurs poursuites contre Strafford, avoient eu les yeux fermés sur les conséquences les plus simples; & qu'en lui faisant un crime de tout acte d'autorité à discrétion, elles avoient dépouillé ses Successeurs du pouvoir qui étoit seul capable de retenir les Irlandois sous le joug. Mais le courant du Gouvernement populaire étoit si fort, dans les trois Roïaumes, que pour satisfaire cette passion desordonnée, les maximes de politique les mieux établies y furent comme étouffées de toutes parts.

Charles, dans l'impossibilité de résister, s'étoit vu forcé de céder au Parlement Irlandois, comme à ceux d'Angleterre & d'Ecosse. Il y avoit éprouvé aussi que les usurpations étoient augmentées, dans la même proportion que ses complaisances. Ces subsides, accordés par leurs propres suffrages, avoient été réduits au quart, par une délibération postérieure. La Cour de Haute Commission avoit été déclarée abusive; la Loi Martiale abolie; la Jurisdiction du Conseil annullée; les Actes d'Etat & les Ordonnances, dépouillés de toute autorité. Tout Ordre, toute institution, qui dépendoit de la Monarchie, avoit souffert quelque atteinte; & le Prince, sans avoir fourni le moindre prétexte de violence, ou d'entreprise illégale dans l'administration, se trouva dépouillé de toutes ses prérogatives.

Les Troupes habituelles d'Irlande composoient environ trois mille hommes: mais Strafford, pour aider le Roi contre les Covenantaires d'Ecosse, en avoit levé huit mille de plus, dans lesquels il avoit incorporé mille hommes des anciennes Troupes; sage expédient, qu'il avoit cru propre à l'établissement de l'ordre & de la discipline dans les nouvelles levées. Tous les Soldats de ce corps étoient Catholiques; mais les Officiers, avec ou sans commission, étoient Protestans; & Charles pouvoit compter sur eux: cette Armée cauloit tant

CHARLES I.

1641.

d'inquiétude aux Communes d'Angleterre, quelles ne cessent point de solliciter le Roi, jusqu'à ce qu'elle fut congédiée; & rien ne put les faire consentir à l'augmentation des anciennes Troupes, dont le Roi jugeoit nécessaire de porter le nombre à cinq mille hommes, pour retenir l'Irlande dans la soumission.

D'un autre côté Charles, voyant peu de sûreté à disperser, dans une Nation si remuante & si peu docile, huit mille hommes, accoutumés à l'oisiveté, & formés à l'exercice des Armes, convint avec l'Ambassadeur Espagnol, de les faire transporter en Flandres, pour y être enrôlés au service d'Espagne. Les Communes d'Angleterre appréhenderent, alors que des Corps de Troupes réglées, qui prendroient l'esprit de discipline dans les Pais-bas, ne fussent encore plus dangereux; elles marquerent de l'éloignement pour cette disposition, & le Roi réduisit la convention à quatre mille hommes. Mais lorsque les Espagnols eurent loués des Vaisseaux pour le transport de ces Troupes, & que tout fut prêt pour l'embarquement, les Communes, saisissant l'occasion de faire connoître leur pouvoir, & charmées qu'elle leur donnât celle d'humilier & d'affronter le Roi, défendirent hautement de fournir des Vaisseaux pour cet usage. Ainsi le projet que Charles avoit formé, pour délivrer le Pais de cette Milice, fut malheureusement renversé.

Les anciens Catholiques d'Irlande observoient toutes ces fausses démarches de l'Angleterre, & se flatterent d'en tirer quelque avantage. Si leur vieille animosité contre cette Nation paroissoit éteinte, c'est qu'elle avoit manqué d'occasion pour s'exercer; elle n'avoit fait que se déguiser, sous une trompeuse & passagère apparence. Leurs intérêts, du double côté de la Religion & de la propriété, les excitoient secrètement à la révolte. Suivant leurs anciens usages, les Particuliers d'un Sept, ou d'une Tribu, ne possédoient en propre aucun fond; mais la Tribu entière avoit droit à tout le fond: & dans leur ignorance, ils préféroient cette barbare communauté à des Possessions plus sûres, mais moins étendues, que l'Angleterre leur avoit assignées. L'indulgence, pour les Catholiques, avoit été portée presque à la tolérance: cependant,

randis qu'ils voioient leurs Eglises & les revenus Ecclésiastiques enlevés aux Prêtres, & qu'ils étoient obligés de souffrir des Hérétiques dans leur voisinage, leurs chagrins ne pouvoient pas diminuer, & les portoient sans cesse à retarder toute conciliation sincere entre les deux Nations.

Le Roïaume avoit alors un Gentilhomme, nommé Roger *More*, d'une fortune bornée, mais d'une très-ancienne Maison du Pais, & fort célèbre, dans toute l'Irlande, par son courage & par ses lumieres. Cet homme fut le premier, qui conçut le grand projet de chasser les Conquérens, & de rendre à sa Patrie son ancienne liberté. Il alla secrètement, de Cheftain en Cheftain, pour réveiller toutes les étincelles de mecontentement. Il entretint une étroite correspondance avec le Lord Maguire, & le Chevalier Phelim Oneale, les plus puissans des vieux Irlandois. Dans ses conversations, dans ses Lettres, par ses Emissaires, il représenta les motifs d'une révolte. Il fit observer que par celle de l'Ecosse, & par les Factions de l'Angleterre, l'autorité roïale étoit réduite si bas qu'il n'en falloit craindre aucune vigueur, pour maintenir l'empire Anglois sur l'Irlande; que les Catholiques, dans la Chambre des Communes, secondés sur ce point par les Protestans, avoient si fort abaissé la Prérogative roïale & le pouvoir du Lord Gouverneur, qu'on devoit compter sur une extrême facilité à conduire heureusement toute sorte de complots & de conspirations; que l'Ecosse, en secouant avec tant de succès le joug de la Couronne d'Angleterre, avoit donné l'exemple à l'Irlande, qui gémissoit sous des oppressions incomparablement plus odieuses; que les divisions des Anglois, produites par les jalousies & les mutuelles usurpations du Roi & du Peuple, ôtoient actuellement à ce Roïaume, & lui ôteroient long-tems le pouvoir de faire passer la Mer à des forces suffisantes, pour dompter les Irlandois révoltés; que les transplantations Angloises, qui avoient chassé de leurs possessions les Naturels du Pais, détruit leur Religion, & ravi leurs libertés, n'étoient qu'une poignée d'hommes, en comparaison des anciens Habitans; qu'elles vivoient dans une molle sécurité, dispersées entre leurs Ennemis, se fiant à la protection d'une foible Armée, qui étoit dispersée

CHARLES.

1641.

Conspiration.

elle-même, en petites portions, dans toutes les parties du Roïaume : qu'un grand Corps de Troupes Nationales, disciplinées par les Gouverneurs, capables de toute sorte d'entreprises hardies ou désespérées, étoit actuellement lâché, sans ordre & sans frein ; que les Catholiques, quoiqu'assez bien traités jusqu'alors, par la modération d'un Maître indulgent, devoient s'attendre qu'à l'avenir le Gouvernement seroit conduit par d'autres maximes : qu'un Parlement Puritain, qui avoit enfin subjugué son Roi, n'auroit pas plutôt fortifié son autorité, qu'il étendrait infailliblement ses ambitieuses entreprises à l'Irlande, & qu'il feroit sentir aux Catholiques du Roïaume, les mêmes persécutions, auxquelles leurs Freres étoient exposés en Angleterre ; enfin, qu'un soulèvement des Irlandois, dans la seule vue d'assurer leur liberté contre une violence étrangere, ne mériteroit jamais le nom de révolte, bien moins dans la confusion présente, où leur Prince étant comme prisonnier, ils se voioient obligés d'obéir, non à l'autorité légitime, mais à ceux qui l'avoient perfidement usurpée.

Ces motifs engagerent dans la Conspiration tous les Chefs de la Nation Irlandoise, avec l'espérance que les Anglois du *Pale* (a), comme ils les nommoient, c'est-à-dire, ceux qui avoient été transplantés les premiers, & qui étoient tous Catholiques, se joindroient dans la suite au Parti qui auroit rétabli leur Religion dans sa splendeur & ses droits. Il fut résolu que Phelim Oneale, & les autres Associés, commenceroient en un même jour à lever la tête dans toutes les parties du Roïaume, en fondant sur les établissemens Anglois ; & que le même jour, aussi, le Lord Maguire & Roger More surprendroient le Château de Dublin. Cette ouverture de l'entreprise fut fixée à l'approche de l'Hiver, parce qu'il seroit plus difficile alors de transporter des forces d'Angleterre. On compta sur le secours de la France, d'où le Cardinal de Richelieu avoit promis des armes & des munitions ; & quantité d'Officiers Irlandois, qui servoient dans les Troupes Espagnoles, s'étoient engagés à passer la Mer au premier signe, pour se joindre aux Défenseurs de leur Religion. Les nou-

(a) C'est-à-dire, du giron de l'Eglise.

velles, qu'on recevoit, chaque jour, de l'emportement des Communes Angloises, contre tous les Catholiques, frappèrent l'Irlande d'une nouvelle terreur, & ne servirent pas moins à presser l'exécution du complot, qu'à faire espérer, aux Conspirateurs, la faveur de toute la Nation pour leur cause.

Ils y avoient remarqué un penchant si déclaré à la révolte, que pour ne pas exposer leur secret à d'inutiles dangers, ils ne l'avoient pas confié au plus grand nombre; & le jour indiqué s'approchoit, sans que le Gouvernement en eût rien découvert. A la vérité, Charles étoit informé, par ses Ambassadeurs, qu'on s'apercevoit de quelque agitation parmi les Irlandois, dans les Païs Etrangers; il en donna même avis au Ministère d'Irlande: mais ces lumieres furent entièrement négligées. On ne fit pas plus d'attention à quelques bruits qui se répandirent dans Dublin, de l'approche d'une Conspiration. Le Comte de Leicefter, nommé Gouverneur d'Irlande, ne quitta point Londres. Les Chevaliers Guillaume Persons, & Jean Borlace, Chefs de Justice à Dublin, avoient peu d'habileté; & par un inconvenient fort ordinaire dans les tems de factions, ils ne devoient leur avancement, qu'à leur zele pour le Parti qui jouissoit de l'autorité. Tranquilles par ignorance & par inexpérience, ils se livroient à la plus profonde sécurité, sur le bord même du précipice.

Cependant ils furent réveillés de leur léthargie, la veille du jour marqué pour le commencement des hostilités. Le 11 Octobre
Château de Dublin, qui commandoit cette Capitale, étoit un Magasin d'armes, qui en contenoit pour dix mille hommes, avec trente-cinq piéces de canon, & des munitions proportionnées: mais une Place de cette importance étoit gardée fort négligemment, & sa Garnison ne consistoit qu'en cinquante ou soixante hommes. Maguire & More étoient déjà dans la Ville, avec une Troupe nombreuse de leurs Partisans. Ils en attendoient d'autres, cette nuit; & le jour suivant, ils devoient tenter l'attaque du Château, qu'ils regardoient comme la plus facile de leurs entreprises. Oconolly, Irlandois, mais Protestant, révéla le secret à Persons. Les Chefs de Justice & tout le Conseil se retirèrent aussitôt dans le Château, & renforcerent la Garde. L'alarme fut répandue

CHARLES I.

1641.

CHARLES I.

1641.

Soulèvement
& massacre
d'Irlande.

dans la Ville, & les Protestans se préparèrent à leur défense. More échappa ; Maguire fut arrêté ; & Mahony , un des Conspirateurs , aiant été pris de même , découvrit le premier , aux Chefs de Justice , le projet d'un soulèvement général , qui redoubla les terreurs déjà répandues dans tous les Quartiers.

Mais quoique la trahison d'Oconolly eût garanti le Château d'une surprise , l'aveu , qui fut arraché à Mahony , vint trop tard pour arrêter le soulèvement. Oneale & ses Confédérés avoient déjà pris les armes dans Ulster (a). Les Irlandois , mêlés par tout avec les Anglois , n'attendoient qu'un signe de leurs Chefs , pour commencer les hostilités contre un Peuple , que sa Religion leur rendoit odieux , & dont la prospérité & les richesses excitoient leur jalousie. Les Maisons des Anglois , leurs Troupeaux , leurs Meubles furent d'abord saisis. Ceux qui reçurent avis des violences , qu'on exerçoit dans leur voisinage , au lieu de quitter leurs Habitations , & de se rassembler pour leur mutuelle défense , demeurèrent chez eux , dans l'espérance de sauver leurs biens , & tombèrent séparément entre les mains de leurs Ennemis. Lorsque l'avidité du pillage fut pleinement rassasiée , la cruauté , & la plus barbare dont on ait l'exemple dans aucune Nation chrétienne , commença ses opérations. Les Anglois , sans défense , résignés passivement à leurs impitoiables Ennemis , furent abandonnés au massacre : l'âge , le sexe , la condition , ne furent pas respectés. La femme , pleurant sur son mari égorgé , & serrant ses Enfans dans ses bras , fut percée comme eux , & périt du même coup. Le vieux , le jeune , le vigoureux & l'infirme , subirent le même sort , & furent confondus dans une ruine commune. Envain la fuite en sauva quelques-uns du premier assaut ; la destruction étoit déchaînée , régnoit par tout dans une sanglante chasse , & tomboit sur chaque victime à son tour. Envain recouroit-on à son parent , à son compagnon , à son ami ; tous les nœuds étoient rompus ; & la main dénaturée , dont on imploroit , ou l'on attendoit la protection , étoit celle dont on recevoit la mort. Sans offense , sans opposition , sans autre résistance que son étonnement , un

(a) C'est ce que les François nomment l'Ultonie.

Peuple ;

Peuple , vivant dans une profonde paix & dans une pleine sécurité, fut massacré par les plus proches voisins , avec lesquels il entretenoit , depuis long-tems, un commerce mutuel d'amitié & de bons offices.

CHARLES I.
1641.

Mais la mort fut le plus doux des châtimens, exercés par ces Sauvages plus que barbares. Toutes les tortures qu'une cruauté folâtre est capable d'inventer, les peines lentes du corps, les angoisses de l'ame, les agonies du désespoir, ne purent assouvir une vengeance excitée sans injure, une cruauté sans cause. Les détails révolteroient ici l'humanité la moins délicate. De pareils excès, quoiqu'attestés par des témoignages hors de doute, paroissent presque incroyables : la nature dépravée, la Religion même pervertie, excitée par la dernière licence, ne vont point à ce comble de férocité; si la pitié, inhérente au cœur humain, n'en est chassée par la contagion de l'exemple, qui transporte quelquefois les hommes au-delà de tous les motifs communs de conduite & de résolution.

La foiblesse même d'un sexe, naturellement tendre pour ses propres souffrances & porté à la compassion pour celles d'autrui, n'arrêta point, dans les femmes, une forte d'émulation pour des recherches de cruauté, moins surprenantes dans leurs maris plus robustes. On vit jusqu'aux Enfans, instruits par l'exemple, animés par l'exhortation de leurs Parens brutaux, faire l'essai de leurs foibles coups, sur les cadavres, ou sur les Enfans de leurs malheureux voisins.

Enfin l'avarice de ces furieux ne fut pas un frein suffisant pour leur cruauté. Leur frénésie fut portée si loin, que les malheureux qu'ils avoient pris, & dont le droit de rapine les rendoit maîtres, furent tués avec insulte, parce qu'ils portoient le nom d'Anglois, ou furent couverts de plaies, & lâchés dans les bois & les déserts.

Les beaux édifices, ou les habitations commodes des Colons, qui sembloient reprocher aux Irlandois leur sainéantise & leur ignorance, furent, ou rasés, ou consumés par le feu : & dans les lieux où les misérables Propriétaires, enfermés dans leurs maisons, & se préparant pour leur défense, périssoient avec leurs femmes & leurs enfans au milieu des flâmes, ce spectacle offroit à leurs bourreaux un double triomphe.

Tom. I.

D d d

CHARLES I.
1641.

Si quelques-uns parvinrent à se rassembler, prirent courage de leur désespoir, & résolurent d'adoucir leur mort par la vangeance, on leur proposa des capitulations qui les délarmerent; on leur fit des promesses, confirmées par des sermens solennels: mais ils ne s'étoient pas plutôt rendus, que les Rebelles, avec une perfidie égale à leur cruauté, leur faisoient partager le malheureux sort des autres.

Quelques-uns, plus ingénieux encore dans leur barbarie, rentèrent leurs Prisonniers, par l'amour de la vie, de tremper leurs mains dans le sang de leurs Amis, de leurs Freres & de leurs Parens; & contens de les avoir fait participer à leur crime, ils leur donnoient cette mort, dont ils avoient cru se garantir en la méritant.

Au milieu de ces horreurs, le nom sacré de Religion ressentissoit de toutes parts: non pour arrêter la main de ces tygres, mais pour fortifier leurs coups, & pour endurcir leurs cœurs, contre tout mouvement de l'ympathie humaine & sociale. Les hérétiques Anglois, abhorrés de Dieu & détestables aux Fideles, furent marqués pour le meurtre; & de toutes les actions, celle de purger le monde de ces Ennemis déclarés de la Foi & de la Piété, fut représentée comme la plus méritoire. La nature qui, dans ce Peuple farouche, panchoit assez d'elle-même aux crimes atroces, étoit encore excitée par le précepte; & les préventions nationales se trouvoient empoisonnées par ces averfions, beaucoup plus mortelles & plus incurables, qui avoient pris leur source dans une longue superstition: pendant que la mort terminoit les souffrances de chaque victime, les fanatiques bourreaux répertoient joieusement à ses oreilles, que tout ce qu'elle avoit souffert, n'étoit qu'un foible prélude des tourmens infinis qui l'attendoient dans l'Eternité.

Telles furent les barbaries, par lesquelles Phelim Oncale & ses Partisans signalerent leur révolte dans Ulster; événement mémorable dans les Annales du genre humain, & digne de n'être jamais rappelé sans horreur. Le généreux naturel de More fut choqué du récit de ces énormes excès. Il se rendit au Camp d'Oncale; mais s'appervant que son autorité, qui avoit été capable d'exciter les Irlandois à pren-

dre les armes , étoit trop foible pour mettre un frein à leur inhumanité, il abandonna bientôt une cause souillée par tant de crimes, & chercha une retraite en Flandres. Ouale, distingué par la grandeur de sa naissance, & peut-être aussi par la brutalité de son caractère, quoique sans courage & sans habileté, prit un entier ascendant sur les Rebelles du Nord. Toutes les Colonies Angloises furent anéanties dans la partie basse d'Ulster. Les Ecoissois y furent traités d'abord avec plus d'égards. L'espérance de les engager dans une sorte de neutralité, fit mettre de la distinction entre les Nations Bretonnes; & sous le prétexte d'une ancienne liaison de sang & d'amitié, les Irlandois n'étendirent pas sur eux la fureur de leurs massacres. Plusieurs trouverent l'occasion de se retirer dans leur Patrie. D'autres prirent pour retraite, des lieux sûrs, qu'ils rendirent encore plus propres à leur défense. Ainsi les Colons d'Ecosse, ou du moins le plus grand nombre, mirent leur vie à couvert.

D'Ulster, les flâmes de la révolte se répandirent, en un instant, dans les trois autres Provinces de l'Irlande. Quoique les Habitans naturels s'y fissent honneur d'observer plus de modération & d'humanité, le meurtre & le carnage n'y furent pas rares, & leur humanité même fut accompagnée d'une cruelle barbarie. Non contents de chasser les Anglois de leurs maisons, de les dépouiller de leurs biens, & de ravager leurs champs cultivés, ils leur ôtèrent jusqu'à leurs habits, & les exposèrent, nus & sans défense, à toutes les intempéries de la saison. Les Cieux mêmes, semblant conspirer avec les Irlandois contre une malheureuse Nation, s'armèrent d'un froid & d'une multitude de tempêtes, peu ordinaires dans ce climat, qui exécutèrent ce que le glaive laissoit à finir. Les chemins étoient couverts de ces Anglois nus, qui se hâtoient de gagner Dublin, & les autres Villes, dont leurs compatriotes étoient encore en possession. L'âge foible des Enfans, le tendre sexe des femmes, succombèrent bientôt aux rigueurs multipliées du froid & de la faim. Ici, racontent les Historiens du tems, le mari pleurant, disant le dernier adieu à sa famille expirante, envoioit un sort, que lui-même s'attendoit bientôt à partager. Là, le fils, après

D d d ij

CHARLES I.

1641.

CHARLES I.

1641.

avoir soutenu long-tems un pere accablé d'années, obéïssoit avec répugnance à son dernier ordre ; & l'abandonnant, dans cette fatale extrémité, se réservoir pour l'espoir de venger une mort, que tous ses efforts ne pouvoient retarder, & n'avoient pu prévenir. L'excès étonnant de la misere commune privoit ces malheureux fugitifs, de la consolation qu'on trouve, à se voir des Compagnons d'infortune. Des larmes muettes, ou de lamentables cris, étoient la seule expression de leur douleur, en se hâtant de traverser le Territoire ennemi, & tous les cœurs, qui n'étoient pas endurcis dans une barbarie invincible, ils les trouvoient gardés par les furies encore plus implacables, de la piété & de la Religion mal entendues.

Lé bonheur, qui avoit sauvé Dublin, conserva les restes du nom Anglois dans l'Irlande. Les portes de cette Ville, quoiqu'ouvertes en trambant, reçurent la troupe infortunée, & déploierent un spectacle de la misere humaine, dont on n'avoit jamais rien vu d'approchant. La compassion, qui faisoit les Habitans, étoit aggravée par la crainte du même sort, lorsqu'observant le grand nombre d'Ennemis, qui les entouraient, hors de la Ville & dedans, ils faisoient réflexion aux foibles ressources qu'ils avoient eux-mêmes pour leur défense. Les plus vigoureux de la malheureuse Troupe, au nombre de trois mille, furent employés à former trois Régimens, & le reste fut distribué dans les maisons, où l'on s'efforçoit, par la diete & le chaud, de rétablir leurs membres foibles & engourdis. Des maladies d'un nom & d'une espee inconnues, causées, par tant de souffrances, en saisirent un grand nombre, & mirent une prompte fin à leur vie. D'autres, aiant alors tout le tems de réfléchir sur la perte de leurs amis & de leur fortune, maudirent leur existence, qu'ils avoient sauvée ; & s'abandonnant au désespoir, refusant toute sorte de secours, ils expirèrent, sans autre consolation que celle de recevoir, entre leurs compatriotes, les honneurs d'une sépulture qui avoit été refusée, à leurs Compagnons, par d'impitoiables Meurtriers.

Quelques Ecrivains font monter le nombre de ceux, qui périrent par ces cruautés, à cent-cinquante ou deux cens mille : un calcul plus modéré, & probablement plus juste, le réduit à près de quarante mille.

Les Chefs de Justice donnerent des ordres, pour faire venir à Dublin toutes les compagnies militaires, qui ne se trouvoient point enfermées par les Rebelles. Ils y assemblerent quinze cens hommes de vieilles Troupes. On en leva plus de quatre mille autres, pour lesquels il se trouva des armes dans les magasins. Six cens hommes de cette nouvelle Milice furent envoyés au secours de Fredagh, qui étoit assiégé par les Irlandois ; mais étant tombés dans un Corps ennemi qui les attaqua, l'effroi les saisit, & la plupart furent passés au fil de l'épée. Leurs armes, qui demeurèrent aux Irlandois, les fournirent de ce qui leur manquoit le plus ; ensuite les Chefs de Justice tournerent tous leurs soins, à pourvoir à leur sûreté dans la Capitale. Le Marquis d'Ormont, leur Général, se déclara contre ces timides résolutions ; mais il fut obligé de se soumettre à l'autorité.

CHARLES I.

1641.

Les Anglois du Pale, qui vraisemblablement n'avoient eu d'abord aucune part au complot, affecterent de blâmer le soulèvement, & de détester les barbaries qui l'avoient accompagné. Leurs protestations & leurs offres engagerent les Chefs de Justice à leur envoyer des armes, qu'ils promirent d'employer pour la défense du Gouvernement. Mais on s'aperçut bien-tôt que les intérêts de leur Religion avoient sur eux plus d'empire, que leur respect & leur affection pour leur Patrie. Ils se donnerent, pour Chef, le Lord Gormanstone ; & prenant enfin le parti de se joindre aux Irlandois, ils les égalèrent en cruauté contre les Anglois Protestans. Outre plusieurs petits Corps, dispersés dans le Royaume, la principale Armée des Rebelles étoit composée de vingt mille hommes, & menaçoit d'assiéger bientôt Dublin.

Les Rebelles des deux Nations s'accorderent dans une imposture, qui séduisit un grand nombre de leurs Compatriotes. Ils se prétendirent autorisés à prendre les armes, par le Roi & la Reine, sur-tout par la Reine ; & le prétexte, qu'ils donnerent à leur soulèvement, fut la défense des Prérogatives roiales, actuellement usurpées par un Parlement Puritain. Le Chevalier Phelim O'neale, aiant trouvé une Patente roiale dans la maison du Lord Caulfielp, qu'il avoit massacré, en ôta le sceau, & le mit au bas d'une commission qu'il avoit forgée lui-même.

CHARLES I. Charles fut informé du soulèvement, par un Exprès, député du Nord d'Irlande. Il se hâta de communiquer cette nouvelle au Parlement d'Ecosse, dont il comptoit que le zèle, si vivement déclaré pour la Religion Protestante se porteroit immédiatement à la défense, où elle étoit attaquée avec cette violence. Il se promettoit que l'horreur des Puritains pour la Religion Catholique, qui ne se montroit pas alors sous un favorable aspect, seconderoit toutes ses exhortations. Il n'avoit pas oublié avec quelle promptitude ils avoient couru deux fois aux armes, & levé des Troupes, pour s'opposer aux droits de leur Souverain. Il voïoit combien il leur étoit plus facile de rassembler celles qui venoient d'être congédiées, & qui étoient exercées depuis long-tems à la discipline militaire. Il ne douta point que les cris de leurs freres, épouvantés, affligés, en Irlande, ne les excitassent puissamment à leur envoyer un secours, qui pouvoit leur arriver si vite, & leur rendre de si prompts services dans l'excès de leurs besoins.

Mais le zèle des Ecossois, comme il arrive toujours dans les sectes de Religion, fut très-foible, lorsqu'il ne fut point échauffé par l'esprit de faction ou d'intérêt. Ils commençoient à se regarder comme une vraie République, qui se soucioit peu de l'autorité roïale, après l'avoir tout-à-fait anéantie. Ils fondèrent même des espérances sur les désordres présens de l'Irlande, & résolurent de faire un marché avantageux pour le secours qu'ils accorderoient à leurs voisins. Ils jetterent les yeux sur le Parlement d'Angleterre, avec lequel ils avoient déjà de si fortes liaisons, & qu'ils croïoient seuls capables de leur garantir les articles dont on pourroit convenir. A l'exception d'un petit corps de Troupes, qu'ils firent passer dans la Province d'Ulster, pour y soutenir les Colonies Ecossoises, ils se contenterent de députer des Commissaires à Londres, pour y traiter avec cette Puissance, à laquelle on pouvoit dire, en effet, que l'autorité souveraine étoit réellement transférée.

Le Roi, sentant l'impuissance où il étoit de subjuguier les Rebelles, se crut obligé aussi, dans cette humiliante extrémité, d'avoir recours au Parlement d'Angleterre, & de lui demander l'assistance d'un subside. Après lui avoir communiqué l'avis qu'il avoit reçu, il ajoutoit que dans son opinion,

Reprise du
Parlement
d'Angleterre.

ce soulèvement n'étoit pas l'effet d'une résolution téméraire, mais une conspiration formée contre la Couronne d'Angleterre. C'étoit donc à leur prudence & leurs soins, disoit-il, qu'il abandonnoit la conduite d'une guerre, qui dans une cause de cette importance, pour l'intérêt du Roiaume & de la Religion, ne pouvoit être commencée trop tôt, ni poussée avec trop de vigueur.

Le Parlement étoit alors assemblé, & laissoit voir, dans toutes ses Délibérations, le même esprit dans lequel il s'étoit séparé. L'exaltation de son autorité, la diminution de celle du Roi, faisoient encore l'objet du Parti le plus nombreux. Chaque tentative de la Cour, pour gagner les guides populaires, & pour se les attacher par des Offices, avoit été sans succès; soit que l'adresse eût manqué dans les offres, soit que les faveurs, dont la distribution restoit alors au pouvoir du Roi, parussent trop foibles. Une troupe d'ambitieux & d'entrepreneurs Citoyens dédaignoient d'accepter en détail, un pouvoir précaire; tandis qu'il leur sembloit si facile, avec de l'audace & de la vigueur, de se mettre eux-mêmes en possession de la souveraineté entière. Persuadés, d'ailleurs, que la conduite qu'ils avoient tenue jusqu'alors les rendoit fort odieux au Roi, & que non-seulement plusieurs d'entr'eux n'étoient pas à couvert de reproche, mais qu'à la rigueur quelques-uns avoient violé les Loix, ils se déterminèrent à chercher leur sûreté, comme leur grandeur, dans l'accroissement du pouvoir Populaire. Les besoins extrêmes, où Charles étoit réduit, les violentes préventions qui régnoient généralement contre lui, sa facilité à se relâcher sur des points fort importants, l'exemple des Ecoissois, qui étoient parvenus à renverser absolument la Monarchie; toutes ces circonstances ensemble, excitèrent les Communes d'Angleterre à continuer leurs usurpations: & le danger récent, où la Constitution venoit d'être exposée, fit juger, au plus grand nombre, qu'elle ne seroit jamais bien établie, que par l'entière abolition du pouvoir qui l'avoit ébranlée.

Mais ce projet auroit excédé les forces, & ne seroit peut-être pas tombé dans l'esprit des Chefs populaires, sans la passion dont le Peuple fut saisi pour la discipline Presbiterien-

CHARLES I.

1641

CHARLES I.

1641.

ne, & sans l'étrange entousiasme qui l'accompagnoit alors. La licence que le Parlement avoit comme joint à cet esprit, en abaissant l'autorité ecclésiastique, l'appui & l'encouragement dont il l'avoit honoré, avoient déjà une influence étonnante; & tous les ordres de la Société se ressentoient de la force du poison. Cette mode de Religion entroit dans tous les discours & les entretiens; elle avoit part à toutes sortes d'affaires; elle avoit anéanti toutes les douceurs & tous les amusemens de la vie; elle avoit augmenté tous les vices, avec la corruption du cœur: à peine les maladies du corps en étoient-elles exemptes; & l'on nous apprend (a) qu'il étoit devenu nécessaire aux Médecins, d'être experts dans la Profession spirituelle, pour être en état d'adoucir, par des considérations théologiques, les religieuses terreurs dont les patients étoient obsédés. Le savoir même, qui a tant de force pour agrandir l'ame, & pour humaniser le naturel, servit plutôt alors à donner un nouveau degré d'exaltation à cette frénésie épidémique. Quoique foible encore, & loin de sa perfection, il fournissoit une variété de vues à l'affreux Fanatisme; il le fondeoit sur quelque apparence de système; il l'enrichissoit de différentes figures d'élocution; avantages qu'un Peuple absolument plongé dans l'ignorance & la barbarie, ignoroit heureusement. C'étoient la politique & l'inclination, qui avoient d'abord causé l'extrême attachement de Charles, pour la Hiérarchie; ensuite ce fut la nécessité: & par les mêmes raisons, ses Ennemis comptèrent que d'un seul & même effort, ils renverseroient l'Eglise & la Monarchie.

Dans cette disposition des Communes, rien ne pouvoit leur être plus agréable que la nouvelle d'une révolte en Irlande; parce que rien n'étoit plus propre à favoriser les vues, auxquelles toutes leurs mesures se rapportoient. Elles avoient constamment nourri, dans la Nation, l'horreur contre les Papistes, quoiqu'innocens; elle s'étoient efforcées d'exciter la terreur, pour les conspirations de ce Parti, quoique sans la moindre preuve; & tout d'un coup naît une révolte, formidable, inattendue, accompagnée des plus détestables circonstances dont il y ait aucun monument. Il ne fut pas difficile,

(a) Le Chevalier Temple.

dans

dans la disposition actuelle des Esprits, d'attribuer le crime particulier des Catholiques Irlandois, à tout un Parti, qui étoit déjà l'objet de l'horreur publique. Le Peuple, accoutumé dans ses invectives à joindre la cause épiscopale avec celle des Papistes, supposa immédiatement que ce désordre étoit le résultat de leurs conseils réunis : & lorsqu'on fut informé que les Rebelles Irlandois prétendoient autoriser leurs violences par une Commission du Roi, la bigoterie, toujours crédule & maligne, donna sans scrupule dans une imposture si grossière, & chargea ce malheureux Prince de toute l'énormité d'une si barbare invention (a).

(a) On reconnoît aujourd'hui si généralement, malgré quelques insinuations contraires, que le Roi n'eut aucune part à la révolte d'Irlande, qu'il est inutile d'insister sur un point de cette clarté ; cependant M. Hume fait la dessus quelques raisonnemens, auxquels il se borne, dit-il entre plusieurs autres, 1^o. L'affirmation d'une troupe de Rebelles a-t-elle jamais pu passer pour une vérité ? 2^o. Personne ne peut dire quels étoient les termes de la Commission. Celle qui se trouve dans la collection de Rushworth, & dans les Œuvres de Milton, Edition de Toland, est une imposture visible ; elle est datée du mois d'Octobre 1640, & ne laisse pas de contenir un fait, qui est postérieur de plusieurs mois, il paroît que les Rebelles d'Irlande, observant quelques contradictions dans leur première Pièce, furent obligés d'en forger une seconde, dans laquelle ils ne purent mettre, ni justice, ni probabilité. 3^o. Rien ne pouvoit être plus manifestement nuisible à la cause du Roi, que la révolte d'Irlande, parce qu'elle augmentoit ses besoins, & sa dépendance du Parlement, qui avoit déjà fait assez connoître à quelles conditions il lui accorderoit du secours. 4^o. Au premier avis de la révolte, que le Roi reçut peu de jours après qu'elle fut déclarée, il écrivit au Parlement, & lui abandonna la conduite de la guerre. S'il eût bû quelques projets sur cette révolte, n'auroit-il pas attendu quelque tems, pour voir quel en seroit le succès ? Auroit-il pris sur le champ une résolution,

ouvertement nuisible à son autorité ? 5^o. Quels projets peut-on attribuer au Roi ? Apparemment, de faire prendre les armes aux Irlandois, & de les appeler en Angleterre pour le secourir. Mais n'est-il pas clair que le Roi n'eût jamais l'intention de susciter la guerre en Angleterre ? S'il eût eu ce dessein, auroit-il rendu le Parlement perpétuel ? Ne paroît-il pas, par tout le cours des événemens, que ce fut le Parlement qui força le Prince à la Guerre ? 6^o. Le Roi avoit envoi, aux chefs de Justice, des informations, qui les devoient mettre en état de prévenir la révolte. 7^o. Les Irlandois, dans toutes leurs transactions postérieures avec le Roi, où ils s'efforcèrent d'excuser leur soulèvement, n'ont jamais fait valoir sa Commission. Entre eux-mêmes, ils ont abandonné ce prétexte. Il paroît que le Chevalier Oncale, par-dessus tous les autres, & seul même dans l'origine, donna cours à cette imposture. *Voit*. la vie du Duc d'Ormond, par *Carter*, Tom. 3. No. 100, 111, 112, 114, 115, 121, 132, 137. Oncale même confessa l'imposture dans son Procès, & le jour de son exécution, *Voit*. Nelson, T. 2. p. 118. 9. Il est ridicule de, citer la justification que Charles II. donna au Marquis d'Antrim, comme s'il eût agi par commission de son Père. Antrim n'eut d'abord aucune part à la révolte ni au massacre. Il ne se joignit, aux Rebelles, que deux ans après, & rendit d'importans services au Roi, en envoyant un corps de Troupes à Montrose.

CHARLES I.

1641.

CHARLES I.

1641.

Les besoins & les embarras de la Couronne avoient beaucoup servi à l'agrandissement des Communes, qui possédoient seules le pouvoir d'accorder des subsides ; & dans une conjoncture si critique, on pouvoit regarder comme un bonheur particulier pour elles, que la révolte Irlandoise eût succédé à la pacification de l'Ecosse. Elles se hâtèrent de saisir l'expression du Roi, qui leur remettoit le soin de l'Irlande, & l'interpréterent dans la plus grande étendue. Leurs usurpations sur le pouvoir exécutif de la Couronne, qui forme une de plus naturelles & des principales branches de l'autorité, s'étoient faites par degrés dans d'autres cas ; mais à l'égard de l'Irlande, elles s'en saisirent tout d'un coup, pleinement, entièrement, comme s'il leur eût été cédé par un transport, ou par un don régulier : le Roi se vit forcé de consentir à cette usurpation, autant par l'impuissance absolue d'y résister, que par la crainte de s'exposer encore plus au reproche d'avoir favorisé le progrès de cette odieuse révolte.

Le projet de pousser plus loin les innovations, en Angleterre, étant une fois formé dans la Chambre des Communes, il devenoit d'une conséquence nécessaire que toutes les opérations, par rapport à l'Irlande, fussent subordonnées aux premiers, du succès desquelles, lorsqu'une fois elles seroient commencées, leur grandeur, leur sûreté, leur existence même, dépendoient entièrement. Avec les apparences du plus grand zèle contre les Irlandois soulevés, elles ne prirent pas d'autres mesures, pour les réprimer, que celles qui pouvoient tendre à leur assurer la supériorité, dans les troubles dont elles prévoient la naissance en Angleterre. Le mépris extrême des Anglois, pour les Naturels d'Irlande, fit juger aux Chefs Populaires, qu'il seroit toujours facile d'étouffer la révolte, & de faire rentrer ce Roïaume sous le joug. Un succès trop prompt leur auroit fait perdre l'avantage qu'ils pouvoient tirer de cet incident, pour les nouvelles atteintes qu'ils vouloient porter à la Prérégative. En prenant l'entière conduite de la guerre, ils s'assuroient l'attachement & la dépendance de tous ceux qui avoient quelque rapport à l'Irlande, ou qui voudroient s'engager dans les entreprises militaires. Ils leverent de l'argent, sous le prétexte de l'expédition Irlandoise ; mais ils le réserve-

rent, pour des vues qui les touchoient de plus près : ils prirent des armes, dans les Magasins du Roi ; mais ils les garderent, dans l'intention secrète de les employer contre lui : toutes les Loix, qu'ils crurent propres à les agrandir, furent portées sous couleur de réprimer le soulèvement d'Irlande ; & si Charles fit difficulté de les revêtir du consentement royal, son refus fut imputé à ces pernicieux desseins, qui avoient d'abord excité les Catholiques à la révolte, & qui menaçoient encore les Protestans d'une ruine entière, dans tous les Domaines de la Couronne.

CHARLES I.

1641.

Pour attaquer le pouvoir royal par des approches régulières, on prit le parti de former une *Remontrance* générale de l'état du Royaume ; & le Comité, qu'on avoit établi dans cette vue, dès la première Assemblée du Parlement, mais dont le travail étoit peu avancé, reçut ordre de le terminer.

LA REMONTRANCE.

Enfin cette Remontrance, qui est devenue si mémorable, & qui produisit bientôt les effets d'une si haute importance, fut présentée à la Chambre. Elle n'étoit point adressée au Roi. On y déclaroit ouvertement que c'étoit un appel, porté au Peuple. La dureté du sujet étoit soutenue par la rudesse du style. Cette fameuse Piece consiste dans un grand nombre de faussetés grossières, entremêlées de vérités évidentes. Les insinuations malignes y sont jointes aux invectives ouvertes : les plaintes amères du passé, accompagnées de pronostications jalouses pour l'avenir. On rappelle, on aggrave, avec une impitoyable adresse, tout ce que les démarches de Charles avoient produit de malheureux, d'odieux, de suspect, depuis le commencement de son regne. Rien n'y est omis, de tout ce qui peut offrir l'ombré du blâme. Toutes les couleurs, qui s'assortissent aux préventions regnantes, y sont employées. Toutes les circonstances, qui pouvoient rendre l'administration odieuse & méprisable, y sont recueillies ; la malheureuse expédition de Cadix & de l'Île de Rhé ; la Flotte envoyée en France, pour la ruine des Huguenots ; les prêts forcés ; les emprisonnemens illégitimes, pour le refus d'obéir à des ordres qui n'étoient pas moins contraires aux Loix ; la violente dissolution des Parlemens, & le Gouvernement arbitraire, qui étoit toujours venu à la suite ; les Membres du Parlement, interrogés,

Eccij

soumis à l'amende, emprisonnés, pour leur conduite dans la Chambre ; les taxes levées sans le consentement des Communes ; de superstitieuses innovations introduites dans l'Eglise, sans l'autorité des Loix ; en un mot, tous les incidens, qui pendant l'espace de quinze ans, depuis l'accession de Charles au trône jusqu'à la convocation du Parlement actuel, avoient blessé le Public, justement ou sans raison : & quoique tous ces abus eussent été redressés, quoiqu'on se fût précautionné par des bonnes Loix contre leur retour, le mérite en étoit attribué, non au Roi, mais aux deux Chambres, qui lui avoient arraché son consentement. On assuroit même qu'il n'avoit pas moins d'obligations que le Peuple, à la Chambre des Communes. Après l'avoir dépouillé de son revenu qu'elle avoit rendu absolument précaire, après avoir fait lever des subsides, accordés pour un tems, par ses propres Commissaires, qui étoient indépendans de lui, elle prétendoit l'avoir secouru libéralement dans ses besoins. Un outrage, plus insigne encore étoit de représenter l'argent, qu'elle avoit donné aux Ecoissois pour faire la guerre à leur Souverain, comme un témoignage du respect & de l'attachement qu'elle avoit pour lui : & tous ces abus, ajoutoit-elle, qui n'alloient pas à moins que le renversement total de la Constitution, provenoient entièrement d'un complot formé, par la Faction Papiste, qui avoit toujours présidé aux Conseils du Roi, qui s'étoit constamment efforcée d'introduire les superstitions Romaines en Angleterre & en Ecosse, & qui venoit de susciter, en Irlande, une révolte ouverte & sanglante.

Une Remontrance, où l'aigreur & la violence regnoient à ce point, annonçoit ouvertement de nouvelles attaques contre la Prérogative royale, & faisoit connoître que les concessions déjà faites, de quelque importance qu'elles eussent été, n'étoient pas comptées pour suffisantes. Il étoit facile de s'imaginer quelles alloient être les nouvelles prétentions, combien elles seroient éloignées de l'usage, combien elles excédroient toute sorte de bornes ; & l'on ne prévît rien moins, quelques anciens noms qu'on pût conserver, qu'une abolition presque totale du pouvoir Monarchique en Angleterre. Aussi la Remontrance trouva-t-elle beaucoup d'opposition dans la

Chambre des Communes. Pendant plus de quatorze heures, le débat fut très-ardent. Mais à la fin, par lassitude dans les Partisans du Roi, qui étoient probablement les plus âgés & les plus modérés, le Parti contraire l'emporta d'onze voix. Quelques tems après, un ordre de la Chambre fit imprimer & publier cette étrange Pièce, sans qu'elle eût été portée, comme il est d'usage dans les caules de cette nature, à la Chambre-Haute, pour le consentement & l'approbation des Pairs.

Lorsqu'elle fut répandue dans la Nation, elle y excita les mêmes disputes, qu'elle avoit fait naître dans la Chambre des Communes. Le Parlement, disoient les Partisans de cette Assemblée, profite enfin du fatal exemple de ses Prédecesseurs; il est résolu de ne pas laisser imparfait ou mal assuré, aux Siècles futurs, l'édifice qu'il a généreusement entrepris, pour la protection de la liberté. Dans le tems que la Pétition de droit, ce remède nécessaire pour une Constitution violée, fut arrachée à la mauvaise disposition du Prince; qui ne s'imaginoit pas que la liberté étoit parfaitement établie, & que désormais les Loix se soutiendroient d'elles-mêmes, contre l'autorité arbitraire? Cependant, qu'avons-nous vu? Le Peuple, à la vérité, acquit un *droit*; ou plutôt, son droit ancien fut plus exactement défini. Mais le pouvoir d'y donner atteinte étant demeuré au Prince, à peine l'occasion s'en est-elle offerte, qu'il a fermé absolument les yeux sur tous ses engagements, & qu'il a pris sa volonté pour unique règle du Gouvernement. Ces magnifiques idées de Gouvernement Monarchique, qu'il doit à sa première éducation, qui s'unissent dans son ame aux illusions de l'amour propre, & qui sont fortifiées par ses principes mal entendus de Religion, en vain nous flatterions-nous que la réflexion & l'expérience les lui fassent abandonner sincèrement, dans un âge plus avancé. Les conversions de cette nature, s'il en arrive jamais, sont extrêmement rares. Mais s'attendre qu'elles puissent être l'ouvrage de la nécessité, de la jalousie & du ressentiment d'un Parti contraire, du blâme, du reproche, de l'opposition, c'est donner dans la plus folle & la plus aveugle crédulité. Ces violences, quoique justes & nécessaires, irritent toujours un Prince, contre des bornes qu'on lui impose avec cette cruauté; chaque concession, à laquelle il est

CHAPITRE I.

1640.

22 Novembre.

Raisons des
deux parts.

CHARLES I. forcé, passe à ses yeux pour un tribut passager, qu'il paie à la chaleur des Factions, & ne marche point sans une résolution secrète de saisir la première occasion pour la retracer. Qu'on ne s'imagine pas non plus, que ces occasions ne se présentent point dans le cours des affaires humaines. Les Gouvernemens, sur-tout de nature mixte, sont dans une continuelle vibration : les humeurs du Peuple flottent sans cesse d'un extrême à l'autre ; & de toutes les résolutions, la plus sage, comme la plus juste, est d'employer les avantages présents, contre le Roi, qui a poussé les siens, sans aucun ménagement, dans des occasions moins séduisantes, contre son Peuple & le Parlement. D'ailleurs, ou peut craindre que si la rage de Religion, dont le Peuple est saisi, a le tems de s'évaporer, il ne retourne aussi promptement à l'ancien établissement Ecclésiastique, & qu'il ne retombe, en même-tems, dans ces principes de servitude, que le Clergé inspire avec tant de zèle à ses Profélytes. Ces Patriotes, qui sont aujourd'hui les Idoles du Public, peuvent devenir alors les objets de son horreur ; & les mêmes cris de joie, qui célèbrent aujourd'hui leurs triomphes, se feront entendre à leur ignominieuse exécution. Et la crainte d'une telle catastrophe n'est pas dans eux une considération intéressée : de leur sûreté dépend celle des Loix ; les Protecteurs de la Constitution ne peuvent souffrir, sans un coup fatal pour la Constitution ; & ce n'est qu'une justice dans le Public, de défendre, à toute sorte de prix, ceux qui se sont généreusement exposés à toute sorte de dangers pour l'intérêt du Public. Qu'importe après tout, que dans ces différends, la Monarchie, l'ancien Gouvernement de l'Angleterre, ait perdu plusieurs de ses Prérogatives ? Les Loix n'en seront que plus florissantes ; & supposé qu'on ait réellement passé les bornes de la modération, il est fort heureux, du moins, que la direction du courant soit vers la liberté ; & l'erreur, du côté le plus sûr pour l'intérêt général du genre humain & de la Société.

Les plus solides raisons des Roialistes, contre les nouvelles atteintes qui menaçoient la Prérogative étoient plutôt fondées sur les idées opposées, qu'ils avoient conçues des événemens de ce regne, que sur des principes opposés de Gouvernement. On a fait indubitablement, disoient-ils, quelques breches, &

des breches importantes, aux privileges Nationaux ; mais si l'on veut rechercher la cause de ces violences, on ne la trouvera point dans l'injustice & la capricieuse tyrannie du Prince, ni même dans son ambition & dans sa passion excessive pour l'autorité : les hostilités contre l'Espagne, dans lesquelles il s'est trouvé engagé, à son accession, quoiqu'imprudentes & peu nécessaires, venoient de l'avis & des importunités du Parlement, qui n'a pas fait difficulté de l'abandonner, après l'avoir embarqué dans ces entreprises militaires. Un jeune Prince, avide de gloire & jaloux d'honneur, craignoit naturellement de se voir déshonoré dans sa premiere expédition, & n'avoit point encore assez de maturité, pour comprendre que son plus grand honneur consistoit dans le maintien des Loix & dans la confiance de son Peuple. La rigueur des Parlemens, qui ont succédé, est allée fort loin sur plusieurs articles, particulièrement sur le Tonnage & le Pondage ; elle a réduit Charles, pour mettre la Prérogative roiale hors d'atteinte, à la nécessité absolue de lever ces droits, de sa propre autorité, & de passer par dessus les formes, dans la vue de conserver l'esprit de la Constitution. Après une si dangereuse démarche, les circonstances l'ont porté naturellement à continuer, & ne lui ont fait consulter que l'intérêt public, pour lever la taxe des Vaisseaux, & d'autres impositions, irrégulieres, mais fort modérés. Son erreur étoit peut-être excusable, si, jugeant qu'une Flotte formidable pouvoit servir beaucoup à la sûreté de la Nation, il n'a pas conçu que la conservation de l'harmonie ; dans le Gouvernement, servoit encore plus à la sûreté & au bonheur du Public. Il est tems enfin de le délivrer de toutes les nécessités, & d'employer des cordiaux & des lenitifs, après tant de rigueurs, qui ont déjà eu leur plein effet contre lui. Jamais Souverain n'eut plus de modération en partage, avec plus de justice, plus d'humanité, plus d'honneur & de grandeur d'ame. Quelle pitié, qu'un tel Prince ait été harassé par des rigueurs, des soupçons, des calomnies, des plaintes, des usurpations, & jetté hors du sentier, où la droiture naturelle de ses dispositions le portoit à marcher constamment ! Si la Pétition de droit, à laquelle il s'est rendu de bonne grace, se trouve violée sur quelques points, il y a des moyens plus aisés & plus naturels

de prévenir le retour de ces abus, que l'entière abolition de l'autorité roïale. Que le revenu soit mis sur un pié convenable à l'ancienne dignité de la Couronne ; qu'on prenne soin de pourvoir aux nécessités publiques ; que le reste de la Prérogative soit inviolable , & Charles renoncera au desir d'attaquer la Constitution , comme il en a déjà perdu le pouvoir. D'où les jalousies peuvent-elles naître ? Quelles sûretés peut-on desirer de plus ? Les Concessions du Roi , loin d'être insuffisantes pour la sûreté publique , doivent plutôt paroître excessives : en lui ôtant tout pouvoir de se défendre , elles sont devenues la cause réelle , qui enhardit les Communes à former des prétentions inouïes , qui vont au renversement de tout le système de la Constitution. Qu'elles se bornent à des avantages modérés : alors , sans compter d'autres Concessions importantes , il est évident que l'Assemblée Nationale peut-être continuée , jusqu'à ce que le Gouvernement soit accoutumé à cette nouvelle marche ; & l'harmonie , la concorde , seront rétablis de toutes parts. Le Bill triennal établit une perpétuelle succession de Parlemens , comme une garde constante pour les Loix ; sur-tout , lorsque le Roi ne possède , ni pouvoir indépendant , ni force militaire : qui puisse le soutenir dans ses invasions. Il ne reste pas d'autre danger , que celui qui est inséparable de toute Constitution libre , & qui forme l'essence même de la liberté , le danger d'un changement dans la disposition du Peuple , & d'un dégoût général des Privileges populaires. Le préservatif contre un si grand mal , c'est de nous contenir dans les bornes de la modération , & de considérer que tous les extrêmes naissent infailliblement l'un de l'autre. Si les usurpations de la Couronne ont fait naître une passion démesurée pour la liberté , prenons garde que les nôtres , introduisant l'Anarchie , ne fassent chercher un asyle , au Peuple sous le paisible Sceptre d'un Monarque despotique. L'autorité n'est pas moins nécessaire au Gouvernement que la liberté ; elle est nécessaire pour le soutien de la liberté même , en faisant regner les Loix , qui peuvent seules la régler & la défendre. Quelle folie , lorsque tout est heureusement réglé par d'anciennes institutions & sous d'anciennes formes , plus pesées même , & mieux ajustées , de faire le dangereux essai d'une Constitution nouvelle , & de

préferer

préferer, à la sagesse mûre de nos Ancêtres, les fantaisies mal digérées de quelques turbulens Innovateurs ? Outre les malheurs certains d'une guerre civile, ne conçoit-on pas les périls qui sont inévitables, au milieu des Armées, pour une forme de liberté si délicate ? De quelque côté que l'avantage puisse tourner, il est presque impossible qu'elle demeure hors d'atteinte ; elle peut souffrir autant ou plus d'injures, des prétentions sans bornes du Parti engagé à sa défense, que de l'invasion des Troupes furieuses, qui soutiendront les intérêts de la Monarchie.

CHARLES I.
1641.

Charles, à son retour d'Ecosse, fut reçu dans Londres avec des acclamations de joie, & les plus grands témoignages de respect & d'affection de la part du Peuple. Ces favorables dispositions étoient l'ouvrage du Chevalier Richard Gournay, Lord Maire, homme de mérite & d'autorité, qui avoit engagé cette même Populace, dont Charles avoit reçu depuis peu de si cruelles insultes, & qui lui fit bientôt après, une si furieuse guerre, à lui marquer le plus vif attachement. Mais toute la satisfaction, qu'il avoit reçue de cet accueil, fut extrêmement rallentie par la Remontrance des Communes, qui lui fut presque aussitôt présentée, avec une Pétition du même goût. Dans cette Pétition, on se plaignoit des mauvais conseils qu'il avoit suivis ; on insinuoit ouvertement, qu'il avoit eu part à la Révolte d'Irlande ; on s'emportoit contre un prétendu système, qui tendoit au rétablissement du Papisme ; & pour remède à de si grands maux, on prioit le Roi de ne conférer les Offices & l'autorité, qu'à des personnes auxquelles le *Parlement* pût *se fier*. Par cette prière, qui se trouve si souvent répétée dans tous les Mémoires & les Adresses du tems, les Communes entendoient, elles-mêmes & leurs Partisans.

Aussitôt que la Remontrance eut été publiée, Charles y fit une réponse, qui fut répandue avec le même soin. Ses désavantages étoient grands dans cette contestation. Non-seulement les oreilles du Peuple étoient extrêmement prévenues contre lui ; mais les meilleurs argumens qui pussent servir à la justification, ou du moins à l'apologie de sa conduite, étoient tels, que la prudence ne lui permettoit guère de les employer. L'idolâtrie nationale alloit si loin pour les Parlemens,

qu'il ne pouvoit blâmer la conduite de ces Assemblées, sans choquer généralement le Peuple. Les plaintes étoient si fortes contre les usurpations royales, qu'en attribuant à la Couronne le droit de supplier, par sa propre autorité, aux vûides qui pouvoient arriver par l'obstination des Parlemens, Charles auroit augmenté les cris, qui retentissoient déjà dans toute la Nation. Il se réduisit à faire observer, que dans le tems, qui excitoit tant de plaintes, le Peuple étoit plus heureux, non-seulement que ses Voisins, mais qu'il ne l'avoit été dans ces tems mêmes qui passaient justement pour les plus fortunés de la Monarchie Angloise. Il fit d'ardentes protestations de bonne foi, dans son attachement à la Religion réformée. Il promit de l'indulgence aux consciences tendres, sur les cérémonies de l'Eglise. Il fit valoir ses grandes concessions, par rapport à la liberté nationale. Il blâma les infâmes Libelles, qui s'étoient distribués de toutes parts, contre sa personne & la Religion nationale. Il se plaignit des reproches généraux, jetés dans la Remontrance, contre ses mauvais Conseils, quoiqu'il n'eût dérobé aucun Ministre à la Justice Parlementaire, ni retenu à son service aucun Officier mal disposé pour le Peuple, ni conféré des Offices à personne, dont le caractère ne fût connu & ne jouir de l'estime du Public. » Si malgré mes soins, » ajoutoit-il, quelque Parti mal-intentionné entreprend & » desire de sacrifier, sous des prétextes de Religion & de cons- » cience, la paix & le bonheur de la Patrie, aux sinistres vues » de son ambition ; si l'on s'efforce de noircir ma réputation, » & d'affoiblir mon pouvoir & mon autorité légitime ; si l'on » ose entreprendre, en décréditant les Loix actuelles, de re- » lâcher les liens du Gouvernement, pour faire tomber sur » moi le désordre & la confusion, je ne doute point que Dieu, » dans sa bonté, ne me fasse connoître ces Téméraires, & que » la sagesse & le courage de mon Parlement ne se joignent à » moi, pour les réprimer & les punir. » Rien ne print mieux la dure situation de Charles, que de le voir obligé de se renfermer dans les bornes de la politesse, avec des Sujets qui avoient transgressé toutes les Loix du respect, & de la bienfiance même, dans le traitement qu'ils faisoient à leur Souverain.

La premiere des usurpations Parlamentaires, dont il avoit

alors à se garder , étoit le Bill qui regardoit la levée des Troupes, pour le service d'Irlande. Ce Bill passa promptement dans la Chambre - Basse. Dès le préambule, on y déclaroit illégal, & contraire à la liberté publique, le pouvoir que le Roi s'attribuoit de forcer les Sujets à prendre les armes ; un pouvoir, que la Couronne avoit exercé dans tous les têmes. Par une conséquence nécessaire, la Prérogative, aussi ancienne, de leur faire accepter malgré eux des Offices publics, fut anéantie ; Prérogative, il est vrai, qui ne s'accordoit pas beaucoup avec une Monarchie limitée. Charles, pour éluder cette innovation, offrit de lever 10000 Volontaires : mais les Communes appréhenderent qu'une si grosse Armée ne fût trop à sa disposition. Dans la résolution néanmoins de ne pas souffrir une si considérable diminution de son pouvoir, il se rendit à la Chambre des Pairs, pour offrir d'accepter le Bill, sans préambule : moien, dit-il, à la Chambre, qui écarteroit une question peu convenable aux circonstances, & qui laisseroit les prétentions de chaque Parti dans toute leur force. Les deux Chambres prirent feu sur cette démarche précipitée, dont l'exemple du Bill d'Attainder, contre Strafford, avoit dû faire prévoir à Charles qu'elles pourroient s'offenser. Les Seigneurs, comme les Communes, déclarèrent que c'étoit, de la part du Roi, une insigne violation du Privilège, que de prendre connoissance d'un Bill actuellement débattu dans l'une ou l'autre des Chambres, ou d'en expliquer son opinion, avant qu'il lui fût présenté dans la forme Parlementaire. Le Roi se vit obligé d'apaiser cette chaleur, par une apologie sérieuse.

Observons encore que la question générale, concernant les Privilèges du Parlement, a toujours été, & continue d'être encore, un des plus grands mystères de la Constitution Angloise ; & sur plusieurs points, malgré le génie exact du Gouvernement actuel, ces Privilèges ne sont pas aujourd'hui plus déterminés, que les Prérogatives de la Couronne ne l'étoient autrefois. Ceux qui sont fondés sur une longue suite d'exemples, ne peuvent être contestés : mais quand il seroit certain que les anciens Rois n'eussent jamais pris connoissance des Bills pendans devant l'une ou l'autre Chambre, ce qui n'étoit pas néanmoins sans exemple ; de ce qu'ils n'auroient jamais exercé

CHARLES I.

1641.

ce pouvoir, il ne s'en suivroit pas qu'ils y eussent renoncé, ou que jamais ils ne l'eussent possédé. A la vérité, il n'y a point d'exemples contraires, qui puissent faire perdre; aux Assemblées libres, les droits essentiels à leurs Délibérations: mais quoique l'entremise du Prince, par la voie d'une offre ou par celle d'un avis, gêne & resserre la liberté, on peut douter si c'est un degré de violence assez fort, pour autoriser le Parlement, sans concession & sans aucun autre droit connu, à prétendre au privilège de l'exclure. Mais les circonstances étoient favorables à l'extension des Privilèges; & si les prétentions n'eussent pas été plus exorbitantes ou plus déraisonnables, il y auroit eu peu de suites fâcheuses à redouter. On convient que l'établissement de cette règle ne contribue pas moins à l'ordre & la régularité, qu'à la liberté des opérations Parlementaires.

L'entremise de la Chambre des Pairs, dans l'élection des Communes, fut déclarée aussi, vers ce tems, une violation du Privilège, elle n'a pas cessé, depuis, d'être condamnée par la Chambre-Basse; & c'est un principe de pratique qui demeure établi dans toute la Nation.

Chaque mesure des Communes, & plus encore chaque démarche de leurs Partisans, respiroient une haine invétérée contre la Hiérarchie, & marquoient une ferme résolution de renverser tout l'Etablissement ecclésiastique. Sans parler d'un grand nombre de vexations & de persécutions, que le Clergé ne cessoit pas d'essuyer, les Pairs, pendant le séjour de Charles en Ecosse, aiant expédié un ordre pour l'observation des Loix qui concernoient le culte public, la Chambre-Basse s'étoit arrogé le pouvoir de les suspendre, quoiqu'elles eussent reçu le sceau de la Législature entière. Elle avoit défendu en particulier, d'incliner la tête au nom de Jesus; pratique, d'un scandale extrême pour les Communes, & comptée entre leurs plus fortes objections contre la Religion établie. La même Chambre avoit fait des reproches au Roi, d'avoir rempli cinq Sièges vacans, & se croioit insultée de lui voir fortifier un Ordre, qu'elle étoit dans l'intention d'abolir entièrement. Elle avoit accusé treize Evêques de haute trahison, pour avoir porté quelques Canons sans l'aveu du Parlement; quoique de-

puis la fondation de la Monarchie, on n'eut pas suivi d'autre méthode : & sur cette accusation vague, elle avoit pressé les Pairs de priver ces Evêques du droit de séance dans leur Chambre, & de les faire arrêter. Le Bill, qui contenoit ces instances, avoit été rejeté, l'Hyver précédent, par les Pairs : mais elle le fit revivre, quoiqu'elle n'eût pas reçu de nouveau sujet d'offense ; & par quelques légères altérations, elle s'efforça d'é luder la règle du Parlement qui s'y oppoisoit. Enfin, lorsqu'elle fit porter ce Bill aux Seigneurs, elle demanda radicalement que les Evêques, en qualité de Parties, fussent privés du droit de suffrage sur cette question. Les Communes aiant une fois pris la résolution d'attaquer le Gouvernement de l'Eglise & de l'Etat, on ne pouvoit s'attendre que pour une si violente entreprise, toutes leurs mesures fussent désormais justes & régulières : mais on est forcé de reconnoître que dans les coups qu'elles porteroient à la Hiérarchie, elles franchirent beaucoup plus ouvertement toutes les bornes de la modération ; dans la supposition, sans doute, que la sainteté de leurs motifs suffisoit pour justifier les moyens. Ce principe, qui est presque toujours celui du faux zèle, ne s'est jamais déployé avec tant d'éclat, que dans tous les événemens de ce regne.

Cependant, tous ces efforts des Communes ne purent leur faire obtenir l'approbation de la Chambre-Haute, ni pour cette Loi, ni pour aucune autre, qui pût mettre de nouvelles bornes à l'autorité royale. La plus grande partie des Pairs, regardant l'abaissement de la Noblesse comme une conséquence nécessaire des usurpations sur la Couronne, se déclara pour le Roi. En effet, l'insolence des Communes, & le ton hautain qu'elles prenoient avec les Seigneurs, annonçoient déjà ce qu'ils devoient attendre de l'avenir. Cette audacieuse Chambre commençoit à témoigner sourdement son regret, d'être forcée de sauver seule le Roïaume, & de les voir renoncer à cet honneur. Elle alla jusqu'à leur déclarer hautement, « qu'elle » représentoit le Corps de la Nation, & qu'ils n'étoient que » des Particuliers, qui tenoient leur siège avec des pouvoirs » bornés ; que par conséquent, s'ils refusoient leur appro- » bation aux Actes nécessaires pour la conservation du Peuple, » les Communes, avec ceux d'entr'eux, qui étoient capables

» d'ouvrir les yeux sur le danger, devoient se joindre, & faire leurs représentations à sa Majesté. » La violence de l'Esprit d'enthousiasme & de démocratie, répandu toute la Nation, étoit tel, qu'on appréhendoit justement une confusion absolue de tous les rangs & de tous les ordres; & loin de s'étonner que la plus grande partie des Nobles cherchât un asyle sous le Trône, on devoit être surpris qu'il y en eût quelques-uns qui osassent l'abandonner. Mais le torrent populaire entraîna plusieurs, & les écartera fort loin des vraies maximes de la Politique civile. Entre ceux qui prirent parti contre le Roi, on nomme le Comte de Northumberland, Grand Amiral, homme d'une naissance & d'une fortune supérieures, & plein de cette fierté noble, qui sied si bien à son rang; le Comte d'Essex, qui avoit hérité des manières populaires de son Pere, & qui, dès sa première jeunesse, aiant cherché de la réputation dans les armes, unissoit, à quelque habileté, cette rigide inflexibilité d'honneur, qui fait l'ornement propre d'un homme de qualité & d'un Soldat; le Lord Kimbolton, ensuite Comte de Manchester, distingué par la générosité, l'humanité, la douceur, & par toutes les vertus aimables. Ces trois Personnages, se voyant un crédit extraordinaire dans la Nation, hâsardèrent de favoriser les désordres populaires, dont ils se flatterent vainement qu'ils seroient capables de regler le cours, ou de l'arrêter.

Les Communes, pour s'assurer la majorité des suffrages dans la Chambrée - Haute, emploierent la Populace, dont elles avoient déjà reçu de si grands services. Au milieu de la plus profonde sécurité, elles recommencerent à seindre de continuelles allarmes, pour elles-mêmes & pour la Nation; & le moindre bruit d'un nouveau péril sembloit les faire trembler. Elles enflammèrent le Peuple de Londres, par des recherches des conspirations, par des idées de soulèvements, par des nouvelles simulées d'invasions étrangères, par de prétendues découvertes de complots & d'attentats domestiques, de la part des Catholiques & de leurs Partisans. Lorsque Charles eut congédié la garde, qu'elles s'étoient donnée dans son absence, elles en firent des plaintes; & lorsqu'il leur en promit une nouvelle, sous les ordres du Comte de Lindsey,

elles refuserent cette offre , avec la malignité d'infinuer , par cet exemple de la jalousie du Roi , que c'étoit lui-même qui devoit causer leurs principales craintes (a). Là - dessus , elles firent apporter dans la Chambre , des hallebardes & d'autres armes , pour se mettre en état de défense contre les conspirations , dont elles se prétendoient menacées à chaque heure du jour. Il n'y avoit point d'informations ni d'histoires ridicules , qu'elles n'écoutassent avidement , & qu'elles ne fissent aussi-tôt répandre dans des têtes échauffées , à la capacité desquelles toutes ces Fables étoient adaptées. Un Tailleur , nommé Béale , informa la Chambre , qu'en se promenant seul dans les champs , il avoit prêté l'oreille aux discours de quelques personnes qu'il ne connoissoit point , & qu'il les avoit entendus parler d'une très - dangereuse Conspiration. Ce qu'il en avoit pu découvrir , c'étoit que cent huit Scélérats avoient entrepris de tuer le même nombre de Seigneurs & de Membres des Communes ; & qu'ils y étoient engagés par une récompense de dix livres sterling pour chaque Seigneur , & de quarante Schellings pour chaque Membre. Sur une déposition de ce poids , l'ordre fut donné d'arrêter les Prêtres & les Jésuites ; on fit demander une Conférence avec les Seigneurs ; & les deux Chambres portèrent une Ordonnance , qui enjoignoit à tout le Roïaume de se préparer promptement à sa défense (b).

On n'oublia point d'appeler les Chaires au secours. Elles retentirent du danger qui menaçoit la Religion , par une entreprise désespérée des Papistes & des Mal intentionnés (c). Des torrens de Peuple , répandus vers Westminster , insultèrent les Prélats , & les Seigneurs déclarés pour la Couronne. La Chambre des Pairs porta une Ordonnance contre ces tumultes , & l'envoia aux Communes , qui refuserent de l'adopter. Quelques Apprentifs séditieux aiant été saisis & jetés en prison , un ordre particulier des Communes leur fit rendre aussi-tôt la liberté. Les Scherifs & les Juges de Paix aiant établi des Connétables avec de fortes Gardes , pour veiller à la défense du Parlement , les Communes firent appeler les Con-

(a) Journal du Parlement du 30 Novembre 1641.

(b) Ibid. 16 Novembre.

(c) Malignants.

nétables, & leur ordonnerent de renvoyer les Gardes : ensuite, assemblant le Juges de Paix, elles leur déclarerent qu'ils avoient violé le Privilège ; & quelques-uns d'entr'eux furent conduits à la Tour. Ces marques d'approbation étant capables d'encourager la Populace, elle s'approcha de White-hall, & lâcha d'insolentes menaces contre le Roi. Dans ce trouble, plusieurs Officiers réformés, & les jeunes gens des Collèges, offrirent leurs services à Charles. Il y eut, entr'eux & la Populace, de fréquentes escarmouches, qui ne se terminèrent point sans effusion de sang. Les Partisans de la Cour donnerent à cette séditieuse canaille, le nom de *Têtes-rondes* (a), par une allusion méprisante aux cheveux écourtés qu'elle portoit alors ; & le Peuple donna ironiquement aux autres, le nom de *Cavaliers*. Ainsi la Nation, à qui, jusqu'alors, les sujets de querelles n'avoient pas manqué du côté de la Religion & des affaire civiles, en trouva d'autres dans les noms de Parti, sous lesquels il devint plus facile, à chaque Faction, de cabaler, de s'assembler, & de signaler sa haine.

Aussi les tumultes continuèrent-ils, & ne firent-ils même qu'augmenter, autour de Westminster & de White-hall. Le cri, qu'on ne cessoit pas d'entendre, étoit contre les Evêques & les Lords *'au cœur pourri*. Les premiers, sur tout, qu'on distinguoit aisément à leur habit, & qui étoient un objet de détestation pour tous les Sectaires, furent exposés aux plus dangereuses insultes. Williams, nommé depuis peu à l'Archevêché d'York, ayant reçu quelques outrages de la Populace, se hâta d'assembler ses Confreres ; & par son conseil, ils dressèrent, dans cette Conférence, une Protestation adressée au Roi & aux Pairs. Ils y exposoient que malgré leur droit incontestable d'assistance & de suffrage, dans l'Assemblée du Parlement, ils s'étoient vus menacés, attaqués, affrontés, par une Populace en désordre, dans le chemin qu'ils avoient à faire pour se rendre à la Chambre-Haute, & qu'ils n'y pouvoient plus faire leur devoir en sûreté. Sur quoi, ils protestoient contre toutes les Loix, tous les suffrages & toutes les résolutions, comme nuls & sans force, pendant tout le tems de leur absence violente & forcée. Cet Acte, juste

(a) *Round-Heads.*

& légal , mais porté à contre-tems , fut signé par douze Evêques , & communiqué au Roi , qui se hâta trop aussi de l'approuver. Il ne fut pas plutôt présenté aux Pairs , qu'ils firent demander une Conférence aux Communes , pour les informer d'une Protestation si peu attendue. Les Communes saisirent avec joie l'occasion , & dressèrent immédiatement, contre les Evêques , une accusation de haute trahison, qu'elles envoïerent à la Chambre-Haute. Elles les chargeoient d'employer tous leurs efforts à détruire les Loix fondamentales du Païs , en voulant ôter sa force à l'autorité de la Législature entiere. Dès la première demande , les Prélats furent sequestrés du Parlement , & mis sous une Garde. Personne , dans les deux Chambres , ne hasarda de parler en leur faveur , tant on étoit choqué de leur imprudence. Quelqu'un , seulement , dit qu'il ne les croïoit pas coupables de haute trahison ; mais que les jugeant tout-à-fait sours , il étoit d'avis qu'ils fussent envoïés à Bedlam.

CHARLES I.
1641.

Accusation
contre les
Evêques.

Quelques jours après , le Roi commit une autre indiscretion , incomparablement plus fatale ; une indiscretion , à laquelle tous les désordres suivans , & les horreurs des guerres civiles , doivent être immédiatement & directement attribués. Ce fut l'accusation intentée contre le Lord Kimbolton , & cinq autres Membres.

1642.

Lorsque les Communes avoient employé , dans leur Remontrance , un langage si dur & si peu décent , elles n'avoient pas suivi les seuls mouvemens de l'insolence & de la passion. Leurs vues avoient été plus solides & plus profondes. Elles avoient considéré , que dans une entreprise aussi violente que celle de renverser l'ancienne Constitution , plus on laisseroit au Peuple de-loisir pour réfléchir , moins il auroit de penchant à seconder cette étrange & dangereuse témérité ; qu'infailiblement les Pairs refuseroient d'y concourir par leur approbation , & qu'il n'y avoit d'espérance de les y forcer , qu'en excitant la Populace au tumulte ; que l'emploi de ces odieux moïens , pour une fin très-odieuse en elle-même , seroit perdre tôt ou tard , à la Chambre-Basse , l'ancienne faveur du Peuple , & tourner le vent à l'utilité du Parti contraire : en un mot , que si le Roi gardoit seulement un peu de tranquil-

Tome I.

G g g

CHARLES I.

A 6 2.

lité, & s'il pouvoit éluder la première violence de l'orage, il prévaudroit à la fin, ou du moins il parviendroit à garantir les anciennes Loix & la Constitution. Elles résolurent donc, s'il étoit possible, de le jeter dans quelque transport violent, & capable de lui faire commettre des indiscrétions, dont elles pussent tirer avantage.

La fortune les servit bientôt au-delà de leurs plus flatteuses espérances. Charles, furieux que toutes les concessions ne fissent qu'augmenter leurs demandes; que le Peuple, qu'il croïoit rentrer dans le sentiment de son devoir, fût retombé dans la sédition & le tumulte; qu'on prit plaisir à répandre contre lui-même, les plus noires calomnies, & que le massacre même d'Irlande fût attribué à ses conseils, ou ses intrigues; qu'on eût adopté une méthode de Remontrance & d'Adresses, non-seulement indigne d'un Prince tel que lui, mais qu'un Gentilhomme particulier n'auroit pas souffert sans ressentiment; considérant, en un mot, ce continuel furcroit d'insolences dans la Chambre-Basse, il fut porté à ne leur plus chercher d'autre cause, que l'excès de sa patience & de sa facilité. La Reine & les Dames de la Cour le confirmèrent dans ce sentiment, & lui représentèrent, que s'il faisoit éclater quelque vigueur, s'il déployoit la majesté du Monarque, l'audace de ses Sujets fondroit devant lui. Le Lord Digby, homme de mérite, mais léger, & fort emporté dans ses passions, lui inspira les mêmes idées; & Charles, qui malgré sa modération ordinaire, étoit toujours prêt à prendre brulquement son parti, céda aux fatales importunités de ses Amis & de ses Serviteurs.

Cinq Membres accusés.

Herbert, Procureur Général, parut dans la Chambre-Haute, & forma, au nom de Sa Majesté, une accusation de haute trahison, contre le Lord Kimbolton, & cinq Membres des Communes, Hollis, le Chevalier Arthus Hazlerig, Hambden, Pym, & Torode. Les Articles contenoient, qu'ils s'étoient traitreusement efforcés de détruire les Loix fondamentales du Roïaume, de dépouiller Sa Majesté du pouvoir roïal, & d'imposer aux Sujets de la Couronne une autorité arbitraire & tyrannique; qu'ils s'étoient efforcés, par les plus noires imputations contre Sa Majesté & son Gouvernement, d'aliéner l'affection de ses Sujets, & de lui attirer leur haine; qu'ils avoient

tenté d'engager la dernière Armée à lui refuser l'obéissance, pour les seconder dans leurs perfides projets; qu'ils avoient invité, encouragé une Puissance étrangère à faire une invasion dans le Roiaume; qu'ils s'étoient proposé d'abolir les droits & l'existence même du Parlement; que pour arriver à leurs criminelles fins, ils s'étoient efforcés de tout leur pouvoir, par la force & la terreur, de faire entrer le Parlement dans leur complot, & que dans cette vue, ils suscitoient & nourrissoient actuellement des tumultes & des séditions contre le Roi & le Parlement; enfin qu'ils avoient traîtreusement conspiré d'exciter réellement une guerre contre le Roi.

Une Accusation de cette importance, si brusquement commencée, sans concert, sans délibération, sans réflexion, jetta l'univers entier dans l'étonnement. La plupart de ces articles, disoit-on, ne conviennent pas plus aux Accusés, qu'à tout le reste du Parlement; & l'on ne voit pas qu'ils aient eu d'autre part aux entreprises, qu'en concourant avec le plus grand nombre, dans leurs suffrages & leurs discours. Quoiqu'il soit peut-être aisé de prouver qu'ils ont invité les Covenantaires d'Ecosse à leur invasion, comment cette démarche même peut-elle passer pour une trahison, après l'Acte d'oubli, & sur-tout, depuis que les deux Chambres, de concert avec le Roi, ont accordé trois cens mille livres Sterling aux Ecoissois, pour leur assistance-fraternelle? Tandis que les Pairs sont à peine capables de maintenir leur indépendance, ou de refuser les Bills qui leur sont envoyés par les Communes, la Populace leur permettrait-elle jamais, quand on leur y supposeroit du penchant, de porter une Sentence, qui subjugeroit absolument la Chambre Basse, & qui termineroit ses ambitieuses vues? Ces cinq Membres, d'ailleurs Pym, Hambden, & Hollis, sont les Chefs mêmes du Parti Populaire; & s'ils sont enlevés aux Communes, à quel sort doivent s'attendre leurs Partisans, qui sont tous Complices des mêmes crimes? La punition des chefs est toujours le dernier triomphe sur un Parti ruiné; mais on n'a jamais tenté cette voie d'opposition contre un Parti, dans la plénitude de sa force & de son succès.

Les raisonnemens des Politiques ne purent durer long-tems, sur l'extrême indiscrétion de cette conduite; parce que d'au-

tres entreprises, plus imprudentes encore, leur donnerent de nouveaux sujets d'étonnement. Le Sergent d'Armes alla demander, à la Chambre, de la part du Roi, les cinq Accusés, & fut renvoyé sans aucune réponse positive. Des Messagers d'Etat furent employés à les chercher de toutes parts, avec ordre de les arrêter. On mit le scellé sur leurs coffres, leurs appartemens, & leurs Cabinets d'étude; la Chambre déclara que toutes ces violences étoient autant d'infractions du Privilège, & donna ordre que la liberté des Membres fût défendue. Le Roi, irrité d'une si ferme opposition, résolut d'aller lui-même à la Chambre, dès le jour suivant, dans l'intention de demander, peut-être de faire saisir aux yeux de l'Assemblée, les Membres qu'il avoit chargés par son accusation.

Cette étrange résolution, si contraire à la Majesté royale, si peu convenable même à la dignité d'un grand Magistrat, fut découverte à la Comtesse de Carlile, sœur de Northumberland, femme de beaucoup d'esprit, intrigante, & d'un naturel ardent. Elle en fit secrètement avertir les cinq Membres, qui eurent le tems de se retirer, un moment avant l'arrivée du Roi.

Charles avoit son cortège ordinaire, composé d'environ deux cens hommes; armés, suivant l'usage, les uns de leurs halberdars, d'autres, de leurs épées nues. Il laissa cette Garde à la porte, & s'avança seul, au travers de la Salle d'Assemblée, pendant que tous les Membres étoient debout pour le recevoir. L'Orateur aiant quitté le Fautcuil d'Etat, le Roi en prit possession. Son discours fut dans ces termes :
 « Messieurs, je suis fâché de l'occasion qui m'amène parmi
 » vous. Je vous fis hier demander par un *Sergent* d'armes,
 » quelques personnes qui sont accusées de haute trahison par
 » mon ordre. Au lieu d'obéir, vous m'avez envoyé un *Mes-*
 » *sager*. Jamais Roi n'a été plus attentif, que je le serai tou-
 » jours, à l'observation de vos Privilèges : mais je dois ici
 » vous déclarer qu'il n'y a de Privilège pour personne, dans
 » les cas de trahison. Je suis donc venu pour vous dire que
 » je dois faire arrêter ces gens-là, quelque part que je les
 » puisse trouver. Fort-bien : les oiseaux sont envolés. J'at-

» tends qu'ils me soient envoiés aussi-tôt qu'ils reparoi'tront.
 » Mais je vous assure, foi de Roi, que mon intention n'a ja-
 » mais été d'employer la force. J'agirai contr'eux dans la
 » bonne forme des Loix ; je n'ai jamais eu dessein d'en em-
 » ployer d'autre. Ici, comme je vois, que je ne puis faire ce
 » qui m'avoit amené, je crois cette occasion favorable pour
 » répéter ce que j'ai dit autrefois, que tout ce que j'ai fait en
 » faveur & pour le bien de nos Sujets, je suis résolu de le
 » maintenir.

CHARLES I.

1642.

Après avoir jetté les yeux autour de la Chambre, pour chercher les accusés, Charles s'adressant à l'Orateur, qui étoit au-dessous de lui, demanda s'il n'y en avoit aucun dans la Chambre ? L'Orateur, tombant à genoux, répondit fort prudemment ; » Sire, dans la place que j'occupe, je n'ai
 » des yeux pour voir, une langue pour parler, que suivant
 » la direction de la Chambre, dont je suis le Serviteur : & je
 » demande humblement pardon à Votre Majesté, de ne pou-
 » voir faire d'autre réponse à ce qu'il lui plaît de me demander.»

Les Communes étoient dans un extrême désordre ; & pen-
 dant que le Roi se retiroit, quelques Membres crioient assez
 haut pour être entendus ; Privilège ! Privilège ! La Chambre
 s'ajourna, sur le champ, au lendemain.

Le soir, les cinq Accusés, pour faire éclater leurs crain-
 tes, se retirèrent dans la Cité, qui étoit leur Forteresse. Les
 Bourgeois passèrent toute la nuit sous les armes. Quelques-
 uns, chargés peut-être de cette Commission, ou troublés par
 leurs propres craintes, coururent de porte en porte, criant
 que les Cavaliers venoient mettre le feu aux maisons, & que
 le Roi même étoit à leur tête.

Le jour suivant, Charles envoya ordre au Lord Maire
 d'assembler immédiatement le Conseil de Ville ; & vers dix
 heures, il se rendit à Guild-Hall (a), accompagné seule-
 ment de trois ou quatre Seigneurs. Il dit, au Conseil, » qu'il
 » étoit fâché d'apprendre qu'on le craignit ; qu'il étoit venu
 » sans Garde, pour faire connoître qu'il se fioit à l'affection
 » de son Peuple ; qu'il avoit accusé de haute trahison cer-
 » taines Personnes, contre lesquelles il vouloit employer des

(a) L'Hôtel de Ville de Londres.

» voies légales, & que par conséquent, il comptoit qu'elles ne ne trouveroient pas d'asile dans la Cité ». Après d'autres expressions gracieuses, il dit, à l'un des Scherifs, qui passoit pour le moins disposé à son service, qu'il vouloit dîner chez lui. Il sortit de la Salle du Conseil, sans recevoir les applaudissemens auxquels il sembloit s'attendre. En passant dans chaque rue, il entendit retentir de toutes parts ; *Privilege du Parlement ! Privilege !* Un Homme du peuple, plus insolent que les autres, s'approcha de son carrosse, & cria d'une voix haute : *A vos Tentes, Israël !* Termes employés par les Israélites soulevés, lorsqu'ils abandonnerent Roboam, leur imprudent Souverain.

Dans la premiere Assemblée, les Communes affecterent la plus profonde terreur ; & s'ajournant pour quelques jours consécutifs, elles établirent un Comité dans la Ville, au Bureau des Tailleurs. Les Commissaires étoient chargés de recueillir exactement toutes les circonstances de l'entrée du Roi dans la Chambre. La moindre expression passionnée, un geste, un air menaçant, du moindre de ses Gardes, furent rappelés, aggravés ; & l'on en conclut un dessein formé de faire violence au Parlement, de saisir les Accusés, dans la Chambre même, de faire main-basse sur tous ceux qui entreprendroient de résister ; & cette affreuse violation du Privilege, car on lui donna ce nom, fut encore attribuée aux Conseils des Papistes & de leurs Adhérens. Cette expression, qui revient sans cesse dans tous les discours & les Mémoires de ce tems, & qui n'excite aujourd'hui que la risée du Lecteur, répandoit alors une profonde consternation dans toutes les parties du Roïaume.

Une Lettre, qu'on prétendit interceptée, & qui fut communiquée à la Chambre, donna lieu aux plus graves délibérations. Un Catholique en félicitoit un autre, sur l'accusation des cinq Membres, & représentoit cet événement comme une suite de la pieuse invention qui avoit causé le soulèvement d'Irlande, & qui devoit bientôt conduire à leur ruine tous les profanes Hérétiques de la Nation. La Chambre se hâta de s'assembler ; elle confirma toutes les opérations de son Comité ; elle s'ajourna pour le jour d'après, comme s'il eût

été question du dernier péril. Cet air de trouble fut soutenu pendant quelques jours. Lorsque l'épouvante eût fait monter la rage du Peuple au degré qu'on se propoisoit, il parut tems de faire reprendre leur place dans la Chambre aux cinq Accusés, avec une Procession triomphante & militaire. La Tamise fut couverte de Barques, chargées de petites pièces d'artillerie, & prêtes à l'action. Skippon, que le Parlement, de sa propre autorité, avoit nommé Major Général de la Milice de Londres, conduisit les Membres jusqu'à la Salle de Westminster, à la tête de sa tumultueuse Armée; & la Populace, passant à la vue de White-hall, par terre & par eau, demandoit, avec des cris insultans, *ce qu'étoient devenus le Roi & ses Cavaliers, & de quel côté ils avoient pris la fuite?*

CHARLES I.

1642.

Tumulte.

En effet, Charles, craignant tout d'une multitude furieuse, s'étoit retiré au Château d'Hamptoncour, abandonné de tout le monde, accablé de chagrin, de confusion & de remords, pour les fatales démarches, où sa précipitation l'avoit engagé. Il ne pouvoit plus accuser de sa déplorable situation, la rigueur du sort, ni la malignité de ses Ennemis: c'étoit sa légèreté, son indiscrétion, qui devoient porter le blâme de tous les désastres, dont il étoit menacé pour l'avenir. Les plus fideles de ses Serviteurs, partagés entre la douleur & l'indignation, étoient confondus par leurs réflexions sur ce qui s'étoit passé, & sur tout ce que les apparences sembloient annoncer. Le renversement de leurs vues, le triomphe de la Faction, le mécontentement du Peuple, tourné en fureur, tout les faisoit désespérer du succès, dans une cause dont la ruine sembloit jurée par une égale conspiration de la haine & de l'amitié.

Le Roi quitte
Londres.

Dans cette conjoncture, personne n'a prétendu justifier la prudence du Roi: mais sa conduite légale a trouvé quantité d'Apologistes, quoiqu'avec peu de faveur de la part des Juges. Les Loix, a-t-on dit, n'ont aucune maxime plus certaine, ni plus universellement reconnue, que celle qui excepte des Privileges du Parlement, les cas de trahison, de félonie, & de violation de paix; & l'on ne connoit aucun tems, où jamais l'une ou l'autre Chambré ait prétendu s'entremettre, dans aucun de ces trois cas, en faveur de ses Membres. Quand il résulteroit quelque inconvenient de l'ob-

CHARLES I.

1642.

servation de cette maxime, ce ne seroit point assez, sans autre autorité, pour abolir un principe établi par un usage constant, & fondé sur le consentement tacite de toute la Législature. Mais quels sont ces inconvéniens si redoutés ? Le Roi, sous prétexte de trahison, peut faire arrêter des Membres de la Faktion opposée, & s'assurer, pour quelque tems, de la majorité des suffrages. Mais, s'il n'en fait arrêter qu'un petit nombre, un artifice si grossier ne lui fera-t-il pas perdre plus d'amis, qu'il ne peut écarter d'ennemis ? Si l'on suppose qu'il en fasse arrêter un grand nombre, cet expédient n'est-il pas une violence ouverte ? & quel autre remède, contre la force, que l'opposition d'une force supérieure ? En accordant même que Charles se proposât d'employer la violence, plutôt que l'autorité, pour arrêter les cinq Membres, quoiqu'alors & dans la suite il ait toujours protesté le contraire, sa conduite ne seroit pas sans excuse. On n'a point encore prétendu que la Salle, où le Parlement s'assemble, soit un Sanctuaire inviolable : & si les Communes se plaignirent que le dessein d'arrêter leurs Membres en leur présence, étoit un outrage, c'étoit d'elles-mêmes qu'elles devoient se plaindre, puisqu'elles avoient refusé de se rendre au Message du Roi, qui les leur avoit demandés d'un ton fort paisible. Le Souverain est le grand Exécuteur des Loix ; & sa présence étoit ici fort légale, autant pour prévenir l'opposition, que pour mettre la Chambre à couvert des insultes, que sa désobéissance avoit si justement méritée. (a)

(a) « Dans un Parlement du regne
 » d'Élisabeth. où le Chevalier Edouard
 » Coke étoit Orateur de la Chambre, la
 » Reine envoya aux Communes, un
 » Messager, ou un Sergent d'Armes,
 » qui enleva M. Monier, & le mit
 » en prison avec quelques autres,
 » pour quelques discours qu'il avoit
 » tenus dans l'Assemblée : sur quoi,
 » M. Worth proposa simplement à la
 » Chambre, de demander à Sa Majesté,
 » par une humble Pétition, l'élargisse-
 » ment des Prisonniers ; & cette grâce
 » fut accordée. Le Conseil Privé fit ré-
 » pondre en même tems, que Sa Majesté
 » les avoit fait arrêter pour des causes

» qui lui étoient bien connues ; & qu'en
 » redoublant les instances à cette occa-
 » sion, la Chambre ne seroit que met-
 » tre obstacle au bien général qu'elle
 » desiroit elle-même ; que la Chambre
 » ne devoit pas demander compte à la
 » Reine de ce que Sa Majesté faisoit par
 » l'autorité Royale ; que les raisons, qui
 » lui avoient fait arrêter les Membres,
 » pouvoient être d'une trop haute im-
 » portance ; que Sa Majesté n'aimoit pas
 » les questions de cette nature, & qu'il
 » ne convenoit point à la Chambre de
 » vouloir pénétrer dans ces mystères.
 » Ici, les Observations sur la conduite
 » récente du long Parlement, pag. 61.

Charles

Charles savoit combien ces raisons auroient peu de poids, dans la furie actuelle des Communes. Il prit le parti de leur proposer, par un Message, de convenir entr'elles d'une méthode légale, par laquelle il pût continuer ses poursuites contre les Membres, sans faire naître de nouvelles contestations sur les Privilèges. Elles demanderent que les Chefs d'accusation fussent offerts à la Chambre, pendant qu'elle devoit juger d'abord s'il lui convenoit d'abandonner ses Membres aux embarras d'un Procès légal. Alors le Roi leur fit dire, qu'il remettrait les poursuites à d'autres tems. Ensuite, par différens Messages, il leur offrit un pardon pour les Membres; il leur offrit d'approuver toutes les mesures qu'elles pourroient prendre, pour leur justification & leur sûreté; il leur offrit toutes les réparations qu'elles pouvoient désirer pour la violation du Privilège, dont il reconnut qu'elles avoient eu raison de se plaindre. Elles étoient résolues de n'accepter aucune satisfaction, s'il ne commençoit par découvrir quels avoient été ses Conseillers pour une démarche si contraire aux Loix; condition à la quelle il étoit clair qu'il ne pouvoit consentir, sans se deshonoré pour jamais. Dans l'intervalle, elles ne cessèrent point de s'emporter contre la violation du Privilège, & d'enflâmer toute la Nation par leurs cris. Le motif secret de cette chaleur, quoique facile à pénétrer, étoit soigneusement déguisé: elles voioient clairement, dans l'accusation du Roi, le jugement qu'il portoit de leurs derniers procédés; & chaque Membre de la Faction dominante se croioit menacé du même sort, si l'autorité royale étoit rétablie dans son ancien lustre. Ainsi Charles, par une si malheureuse conduite, avoit augmenté tout-à-la-fois, dans ses adversaires, la volonté & le pouvoir de lui nuire.

A quelques excès que la sédition du Peuple fût déjà montée, on renouvela, pour l'irriter encore, l'expédient des Pétitions. Il en parut une, du Comté de Buckingham, signée de six mille personnes, qui promettoient de vivre & de mourir pour la défense des Privilèges du Parlement. La Ville de Londrs, les Comtés d'Essex, de Hertford, de Surrey & de Berks, imiterent cet exemple. Une Pétition des Apprentis, fut reçue avec applaudissement. On n'en accorda pas moins

CHARLES I.

1642.

à celle des Porte-faix, qui se disoient au nombre de quinze cens. Elle rouloit, comme les autres, sur les Privilege du Parlement, le danger de la Religion, la révolte d'Irlande, & la décadence du Commerce. Ce grand Corps demandoit de plus, qu'on fît justice des Coupables, & que la punition répondit à l'atrocité des crimes. Il ajoutoit, « que si ces remèdes étoient suspendus plus long-tems, il se porteroit à des extrémités qu'il ne convenoit pas de nommer, & qui justifieroient le proverbe ; *necessité n'a point de loi.* »

On vit paroître une autre Pétition, de quelques Mandians, au nom de plusieurs milliers de leurs semblables, qui proposoient, pour remède à la misère publique, « que les nobles & dignes Seigneurs de la Chambre-Haute, qui concouroient aux heureux suffrages des Communes, se séparassent des autres Pairs, & tinssent leurs Assemblées, comme un Corps entier. » Le Communes firent des remerciemens pour cette Pétition.

La même rage saisit jusqu'aux Femmes. Celle d'un Braiseur, suivie de plusieurs milliers d'autres, présenta une Pétition, « dans laquelle les Supplians exposoient l'épouvante & la terreur qu'elles avoient conçue des Papistes & des Evêques & la crainte où elles étoient continuellement de voir renouveler sur leur sexe, les massacres, les rapt, & tous les outrages qui venoient d'être exercés en Irlande. » Elles se voïoient forcées, disoient-elles, d'imiter l'exemple de la Femme de *Tekcoah*. Elles avoient le même droit que les Hommes, de déclarer, par une Pétition, leur sensibilité pour les maux publics, parce que Christ les avoit rachetées au même prix, & que le bonheur des deux sexes consistoit également dans la jouissance libre de Christ. » Pym vint à la porte de la Chambre, déclara aux Patriotes femmes, que leur Pétition étoit reçue avec reconnoissance, & présentée dans un tems fort convenable, & les supplia de joindre à cette Piece le secours de leurs prières, pour le succès des Communes. Ainsi, les plus misérables artifices furent mis en œuvre, & toutes sortes de voies employées, pour jetter le malheureux Peuple dans les convulsions de la discorde civile.

D'un autre côté, toutes les Pétitions qui favorisoient l'E-

glise ou la Monarchie, de quelque main qu'elles vinssent, furent non-seulement reçues de mauvaises grace, mais durement rejetées; & ceux qui les présentoient, emprisonnés, pourluivis, à titre de *Delinquans*: & cette conduite inégale fut ouvertement avouée & justifiée. « Ceux qui desiroient » un changement, disoit-on, devoient expliquer leur inclination: autrement, comment la connoître? Mais ceux » qui favorisoient le Gouvernement, établi dans l'Eglise & » dans l'Etat, ne devoient pas présenter de Pétition, parce » qu'ils avoient déjà ce qu'ils desiroient (a).

Le délibération, pour la Remontrance, avoit fait connoître que Charles n'étoit pas sans un grand Parti dans la Chambre-Basse; & s'il eût pris soin d'éviter de nouveaux sujets de mécontentement, ce Parti seroit bientôt devenu le plus nombreux, par l'averfion que tous les honnêtes gens avoient encore pour les violentes mesures des Chefs Populaires. Dans la Chambre-Haute, la majorité des suffrages avoit toujours été pour le Roi, depuis même que les Evêques étoient gardés ou chassés; & cette disposition n'avoit pu changer que par les outrages, qui sembloient pouvoir entraîner, à la fin, l'humiliation & la ruine de ceux qui les excitoient. Mais la furie actuelle du Peuple, comme une violente inondation, renversoit tous les obstacles; & tous les remparts de l'autorité royale étoient rasés jusqu'au fondement. Les adroites Communes, qui connoissoient l'importance de l'occasion dans tous les mouvemens populaires, poussèrent impétueusement leur victoire. Elles furent étendre la terreur de leur autorité sur toute la Nation; & toute opposition, tout blâme, échappé même dans les discours familiers, fut traité, par ces sévères Inquisiteurs, comme le plus noir des crimes. A peine étoit-il permis de trouver quelque chose de reprehensible dans la conduite particulière d'un Membre, s'il faisoit quelque figure dans la Chambre; & la moindre censure, contre Pym, étoit traitée de violation du Privilege. La populace, qui veilloit autour de l'Assemblée, étoit prête, au moindre signe, à remplir les ordres de ses Chefs; & pour un Membre, qui prétendoit s'opposer au torrent, il n'y avoit pas de sûreté à

(a) Clarendon.

CHARLES I.
1462.

s'approcher de l'une ou de l'autre Chambre. Enfin la violence fut possée avec si peu de ménagement, que Hollis, dans un discours aux Seigneurs, osa demander les noms de ceux qui refuseroient leur suffrage aux sentimens des Communes; & Pym déclara, dans la Chambre-Basse, que le Peuple ne devoit pas être gêné dans l'expression de ses justes desirs.

La fuite, ou la terreur & l'abattement du Parti royal, assurera par tout la supériorité du nombre à ses Adversaires; & les Bills envoies par les Communes, que les Pairs avoient arrêtés jusqu'alors, & qu'ils auroient infailliblement rejetés, passerent désormais sans obstacle, & furent présentés pour le consentement du Roi. C'étoient le Bill concernant les levées militaires, avec son préambule, & celui qui regardoit les suffrages des Evêques. L'autorité Roïale étoit expirante. La Reine, menacée secrètement d'une accusation, & ne voyant aucune ressource dans la protection de son Mari, pensoit à se retirer en Hollande. Sa Religion, & la chaleur active de son esprit, avoient fait tourner contr'elle toute la rage du Peuple. On lui avoit fait essuyer les plus ignominieux traitemens, qu'elle avoit soufferts jusqu'alors avec une secrète indignation. Les Communes, dans leur furie contre les Prêtres, avoient arrêté jusqu'à son Confesseur, & ne l'avoient pas voulu rendre à ses instances réitérées. Une visite du jeune Prince, à sa Mere, avoit excité des plaintes ouvertes, & l'on avoit eu l'audace de les lui adresser dans une Remontrance. La crainte de quelque outrage, encore plus violent, lui faisoit souhaiter des facilités pour son évasion. Elle disposa le Roi à passer les Bills, dans l'espoir de calmer pour quelque tems la fureur du Peuple.

2. Février.

Mais l'importance de ces nouvelles concessions n'en rendit pas l'effet plus heureux. Elles servirent de fondement à des demandes encore plus révoltantes. La facilité naturelle de Charles, joint à l'impuissance de sa situation, fit croire aux Communes qu'il ne pouvoit plus rien leur refuser; & dans cet torrent de succès non interrompus, elles regardoient le moindre instant de relâche, comme l'écueil de leur politique. Au moment qu'elles furent informées de ce qu'elles venoient d'obtenir, elles affrontèrent la Reine, en ouvrant quelques

Lettres interceptées, qui lui étoient écrites par le Lord Digby. Elles présentèrent à la Chambre-Haute un décret d'accusation contre Herbert, Procureur Général, pour avoir obéi aux ordres de son Maître dans celle des Membres. Elles pousferent, avec une nouvelle vigueur, leur plan de Milice, sur lequel toutes leurs espérances d'autorité absolue étoient établies pour l'avenir.

CHAPITRE I.

1642.

Les Communes étoient persuadées, que si le calme succédoit à la tempête qu'elles avoient eu le pouvoir d'exciter, le Gouvernement Monarchique, qui subsistoit depuis tant de siècles, reprendroit bien-tôt une partie de son ancienne dignité, & que tous leurs projets de limitations ne les seroient jamais parvenir à l'abolition totale d'une autorité, à laquelle un si long usage avoit accoutumé la Nation. L'épée seule, cette maîtresse absolue de toutes les institutions humaines, pouvoit leur garantir la durée du pouvoir qu'elles avoient acquis, & mettre leur sûreté personnelle à couvert, contre l'indignation de leur Souverain. Ce fut à ce point qu'elles rapportèrent toutes leurs vues. Elles envoïerent à Hull, dont elles avoient fait leur Magazin d'Armes, le Chevalier Jean Hotham, Gentil-homme d'une fortune considérable dans ce Canton, & d'une fort ancienne Famille, avec le titre & l'autorité de Gouverneur. Elles défendirent à Goring, qui commandoit à Portsmouth, d'obéir à d'autres ordres que ceux du Parlement. Après avoir obligé le Roi d'ôter le Gouvernement de la Tour de Londres à Lunsford, qu'il y avoit placé, leurs instances le mirent dans la nécessité de l'ôter aussi au Chevalier Jean Biron, homme d'un caractère irréprochable, qu'il avoit donné pour Successeur à Lunsford; & leurs importunités ne finirent point, jusqu'à ce qu'elles virent cette Place entre les mains du Chevalier Jean Congers, le seul, disoient-elles, pour lequel leur confiance pût être entière. Enfin, par un coup hardi & décisif, elles résolurent de saisir tout le pouvoir de l'Epée, pour le conférer uniquement à leurs Créatures & leurs Partisans.

Les sévères Ordonnances, qui avoient été portées, dès l'ouverture de ce Parlement, contre les Gouverneurs & les Lieutenans qui s'attribuoient certains pouvoirs, à l'exemple de tous leurs Prédécesseurs, avoient entièrement défarmé la Cou-

ronne, & ne laissoient plus, aux Magistrats civils, une autorité suffisante pour la défense & la sûreté de la Nation. C'étoit un inconvenient, auquel il paroissoit nécessaire de remédier. Une Ordonnance, passée dans les deux Chambres, rendit aux Gouverneurs & aux Lieutenans les mêmes pouvoirs dont celle des Communes les avoit privés : mais, en même-tems, les noms de tous les Lieutenans furent inférés dans cet Acte ; & tous ces Officiers étoient ceux, à qui le Parlement croioit pouvoir prendre une entiere confiance : & pour leur conduite, ils étoient responsables, dans les termes exprès de l'Ordonnance, non au Roi, mais au Parlement.

La politique, dont les Communes ne s'écartoient pas, celle qui leur avoit merveilleusement réussi jusqu'alors, étoit d'étonner le Roi par la hardiesse de leurs entreprises, de ne mêler aucune douceur à leur sévérité, d'employer un langage aussi violent que leurs prétentions, & de faire sentir à Charles, qu'ils faisoient aussi peu de cas de sa dignité que de sa personne. A ce Bill, qui annéantissoit l'Autorité Roïale, l'insolence, poussée jusqu'au badinage, leur fit joindre un préambule, non moins offensant pour le caractère personnel du Roi. L'Histoire en doit conserver les termes : « Comme il s'est formé, » depuis peu, contre la Chambre des Communes, un danger » gereux & désespéré projet, que de justes causes nous font » croire un effet des intrigues sanguinaires des Papistes & d'autres » personnes mal-intentionnées, qui ont déjà suscité une » révolte dans le Roïaume d'Irlande ; & comme diverses découvertes doivent nous faire craindre qu'elles ne continuent, non-seulement de faire naître des révoltes & des soulèvemens de même nature dans le Roïaume d'Angleterre, » mais encore de les soutenir avec des forces étrangères ; &c.

Ici, Charles hafarda de mettre des bornes à ses Concessions, non par un refus, mais par un délai. Lorsqu'on lui fit cette demande, une demande que les Communes, si elle leur étoit accordée, regardoient avec raison comme la dernière qu'elles auroient jamais à lui faire, il étoit à Douvres, avec la Reine & la Princeesse d'Orange, qui étoient prêtes à s'embarquer. Il répondit qu'il n'avoit pas le tems de peser une proposition de cette importance, & que sa réponse, par conséquent, devoit

être remise à son retour. Les Communes lui dépêchèrent aussitôt un autre Message, avec des instances encore plus pressantes. Elles témoignaient un vif chagrin de l'indifférence de Sa Majesté, pour une Pétition si nécessaire & si juste. Elles représentaient que dans un si grand danger & de si pressants embarras, le délai étoit aussi peu satisfaisant, aussi pernicieux, qu'un refus. Elles ajoutaient qu'il étoit de leur devoir, de procurer l'exécution d'un Règlement si nécessaire à la sûreté publique. Elles assuraient que le Peuple de plusieurs Comtés s'étoit adressé à la Chambre, pour lui faire la même demande; & que dans quelques endroits, il se précautionnoit, de sa propre autorité, contre les affreux dangers qui le menaçoient.

CHAPITRE I.
1642.

Après cette insolence même, le Roi n'eut pas la hardiesse de refuser nettement; à l'exception du préambule, qu'il rejeta, comme injurieux à son honneur, en protestant de l'innocence de ses intentions, lorsqu'il étoit entré dans la Chambre des Communes. Il desira seulement que l'autorité militaire, s'il y manquoit quelque chose, fût d'abord consacrée à la Couronne; & pourvu que les Commissions fussent révocables, il promit de les accorder aux mêmes Officiers qui étoient nommés dans l'Ordonnance.

Il avoit témoigné aux Communes, par un Message précédent, qu'il souhaitoit qu'elles lui présentassent une fois, dans un seul Mémoire, tout ce qu'elles jugeoient convenable pour le rétablissement du bon ordre dans la Nation. Elles prétendoient que les horribles dangers, qui menaçoient le Roïaume, ne leur laissoient pas assez de loisir pour un ouvrage si pénible. L'expédient, proposé, par le Roi, sembloit un remède suffisant dans ces circonstances, & conservoit sur ce point la Prérogative de la Couronne.

Mais leurs intentions en étoient bien éloignées, & ce seul remède n'étoit pas capable de guérir leurs terreurs. Elles répliquèrent aussitôt, que les dangers & les maux de la Nation ne pouvoient souffrir un plus long délai; que si le Roi ne se rendoit promptement à leurs demandes, elles se verroient forcées, pour la sûreté de sa Majesté & du Roïaume, de régler la Milice, par l'autorité des deux Chambres, & qu'elles y étoient résolues. Elles prétendirent aussi que les parties du Roïaume,

qui s'étoient mifes, de leur propre autorité, en posture de défenfe, n'avoient rien fait que de conforme aux Déclarations du Parlement & aux Loix du Païs; & pendant qu'elles menaçoient ainfi le Roi de leur pouvoir, elles l'inviterent à fixer fa demeure à Londres, où elles favoient qu'il feroit abfolument dans leur dépendance.

« Je fuis fi furpris de ce Message, dit le Roi, dans son premier mouvement, que je ne fais qu'y répondre. Vous parlez de défiance & de craintes ! Mettez la main fur vos cœurs ; demandez - vous à vous - mêmes, fi je ne dois pas avoir auffi mes craintes & mes défiances : & fi je le dois, je vous assure que ce Message ne les a pas diminuées.

« A l'égard de la Milice, j'y ai pensé tant de fois avant que de vous faire ma réponse, & je fuis fi sûr que ma réponse convient à ce que vous pouvez me demander avec justice & raifon, & que je puis accorder avec honneur, que je n'y changerai rien.

« Paur ma réfidence près de vous, plutôt à Dieu qu'elle pût être sûre & honorable, & que je n'eusse aucune raifon pour m'absenter de White - hall ! demandez-vous à vous mêmes, si je n'en ai point.

« Que fouhaitez-vous de moi ? Ai-je violé vos Loix ? Ai-je refusé mon consentement, pour aucun Bill qui concerne le bien-être & la sûreté de ses Sujet ? je ne vous demande point ce que vous avez fait pour moi.

« Quelqu'un de mes Sujets s'est-il laissé emporter trop loin par des allarmes & des craintes ? J'offre un pardon, auffi libre, auffi généreux, que vous me le dicterez vous-mêmes.

« Tout ceci confidéré, il y a un Jugement du Ciel sur cette Nation, si ces défordres continuent.

« Je demande aux Dieux de me traiter, moi & les miens, comme il voit que mes pensées & mes intentions font droites, pour le maintien de la vraie Religion Protestante, & pour l'observation & la conservation des Loix ; & j'espère que Dieu bénira & maintiendra ces Loix, pour ma propre conservation.

Les Communes n'eurent pas plutôt perdu l'efpoir d'obtenir le consentement du Roi, pour leur Ordonnance, qu'elles déclarèrent

déclarèrent après délibération : « Que ceux qui avoient » conseillé, à Sa Majesté, la réponse qu'elle avoit faite au » dernier Message du Parlement, étoient Ennemis de l'Etat, » & pernicieux Auteurs de projets contraires à la défense de la » Nation ; que le refus de Sa Majesté étoit d'une très-dange- » reuse conséquence ; que si Sa Majesté y persistoit, elle expo- » seroit la paix & la sûreté de tous les Roiaumes, à moins que » la sagesse & l'autorité des deux Chambres n'y apportassent » quelque prompt remède ; & que tous ceux d'entre les Su- » jets, qui s'étoient mis en posture de défense contre le dan- » ger commun, n'avoient rien fait que de juste, & qui ne fût » approuvé par la Chambre. (a)

Dans la crainte que le Peuple, qui n'avoit jamais vu le Parlement exercer son autorité sans la participation du Roi, ne fût mal disposé à seconder toutes ces usurpations, on le fatigua par de nouvelles allarmes, par des terreurs d'invasion, par d'affreux sujets d'épouvante, du côté des Papistes Anglois & Irlandois ; & les plus ridicules fantômes furent présentés de toutes parts à la Nation. Le Lord Digby étant entré, dans Kingston, avec six chevaux à son carrosse, & quelques gens de livrée autour de lui, on en fut informé à Londres ; & la Chambre déclara aussitôt qu'il y avoit paru avec un air d'hostilité, au grand effroi des Sujets de Sa Majesté, & qu'il avoit commencé la guerre entre le Roi & le Roiaume (b). Des Pétitions, de tous les Comtés, pressèrent le Parlement de mettre la Nation en posture de défense ; & le Comté de Strafford, en particulier, témoigna de si vives craintes d'un soulèvement des Catholiques, que tous ses Habitans, disoient les Auteurs de la Pétition, obligés de se tenir sur leurs gardes, n'osoient plus paroître sans armes à l'Eglise même (c).

Charles, pour ne pas s'exposer aux mêmes violences qui l'avoient opprimé si long-tems, & pour ne se pas voir arracher son consentement à la deshonorante & pernicieuse Ordonnance, avoit pris la résolution de s'éloigner encore plus de Londres. Une marche lente l'avoit conduit, avec ses en-

CHARLES I.

1642.

Le Roi va
faire sa rési-
dence à York.

(a) Ruthworth, troisième Partie.
vol. 1. Chap. 4.

Tome I.

(b) Clarendon, Ruthworth.
(c) Dugdale.

fans (a), à York, dont il vouloit faire, pour quelque tems, le lieu de sa résidence. Ces Provinces, éloignées du furieux tour-

1642. billon de nouveaux principes qui bouleversoient la Capitale, conservoient encore un respect sincere pour l'Eglise & la Monarchie ; & la Famille roiale trouva ici des marques d'attachement, au-delà de son attente. Charles y reçut de tous côtés, par des visites, par des députations ou des lettres, les vives expressions du respect de la grande & de la petite Noblesse, qui l'exhortoient à se délivrer, à les sauver eux-mêmes, d'un honteux esclavage. Le court intervalle, qui s'étoit passé depuis la fatale accusation des cinq Membres, avoit suffi pour ouvrir les yeux à quantité d'honnêtes gens, & pour les faire sortir de l'étonnement dont ils avoient d'abord été saisis. Une démarche téméraire & passionnée de leur Souverain leur parut un contrepoids bien foible, pour tant d'actes d'une violence délibérée, qu'ils voioient exercer contre lui & contre toutes les autres branches de la Législature. Quelque douceur qu'eût pour eux le sort de la liberté, la plupart furent d'avis de s'en tenir à cet état modéré, que leurs Ancêtres leur avoient transmis, & qui se trouvoit plus assuré que jamais, par tant d'importantes concessions ; plutôt que de s'exposer, par l'imprudente recherche d'une plus grande indépendance, au risque manifeste de tomber dans une cruelle sujétion, ou d'abandonner toute espece d'ordre & de Loi. Charles se voiant soutenu par un Parti si considérable, commença bientôt à parler d'un ton plus ferme, & rétorqua les imputations des Communes, avec une vigueur qu'on ne lui avoit point encore vue. Malgré toutes leurs remontrances, leurs menaces & leurs insultes, il continua de rejeter l'Ordonnance militaire.

Les Communes en formerent une nouvelle, dans laquelle, sans le consentement du Roi, & de l'autorité des deux Chambres, elles nommerent des Gouverneurs pour tous les Comtés, & leur conférerent le commandement de toutes les forces Militaires, de toutes les Gardes, Garnisons, & Fortereses du Roiaume. Charles publia des Manifestes, contre cette usurpation ; la plus ouverte, la plus précipitée, & la

(a) Le Prince de Galles & le Duc d'York.

plus-énorme, dont l'Histoire d'Angleterre offre aucun exemple : & comme il promettoit d'observer fidèlement les Loix, il étoit résolu, disoit-il, d'obliger tous les Sujets du Roiaume à leur rendre la même obéissance. Le nom roial étoit si essentiel à toutes les Loix, & si familier dans tous les Actes d'autorité exclusive, que les Communes craignirent, en l'omettant tout-à-fait, de trouver le Peuple trop sensible à cette innovation. Ainsi, dans toutes les Commissions qu'elles distribuoient, elles obligeoient ceux qui les recevoient, d'obéir aux ordres de Sa Majesté, signifiés par les deux Chambres du Parlement : & mettant une distinction, inouïe jusqu'alors, entre l'Office & la Personne du Roi, elles emploïoient contre lui les mêmes forces, qu'elles levoient en son nom & par son autorité.

On doit observer combien les argumens étoient alors retournés entre les deux Partis. Charles, en reconnoissant le tort qu'il avoit eu, d'emploier le prétexte de la nécessité pour violer les Loix & la Constitution, avertissoit les Communes de ne pas imiter un exemple qu'elles avoient blâmé avec tant de violence : & les Communes, en revêtissant leurs craintes personnelles, ou leur ambition, de l'apparence du danger national, faisoient, sans le remarquer, l'apologie de ce qu'il y avoit de plus reprochable dans la conduite du Roi. On pouvoit soutenir, par des raisonnemens très-plausibles, qu'il n'y avoit plus rien à craindre de l'autorité roiale, si resserrée, définie avec tant de précision, si généralement dépouillée de son revenu & du pouvoir militaire : mais il paroît, à la plus simple vue de tous ces événemens, que le danger, en lui supposant quelque réalité, n'étoit pas de ce genre, c'est-à-dire, grand, pressant, inévitable, tel qu'il doit être, pour dispenser de toutes les Loix, & pour applanir toutes les bornes. L'impuissance de Charles, pour renverser la Constitution, étoit alors si manifeste, que les jalousies & les craintes, qui opérèrent sur le Peuple Anglois, & qui le poussèrent si furieusement aux armes, étoient indubitablement, non d'une nature civile, mais religieuse. Les imaginations malades étoient agitées par la terreur continuelle du Papisme, par l'horreur de la Prélature, par une vive aversion pour la Liturgie & les

Cérémonies Ecclésiastiques, & par une violente affection pour ce qu'il y avoit de plus opposé à tous ces objets de haine. **CHARLES I.** L'esprit fanatique, ne connoissant plus de frein, confondoit tous les motifs du bien-être, de la sûreté, de l'intérêt, & rompit enfin tout lien moral & civil.

1642.

Le rare courage, & la conduite d'une partie des Chefs populaires, portent le commun des hommes à leur faire plus d'honneur qu'ils n'en méritent, & ont supposé qu'en habiles Politiques, ils emploierent, pour le succès de leurs vues intéressées, des prétextes, que dans le secret du cœur ils méprisoient eux-mêmes. Cependant il est probable, s'il n'est pas certain, qu'en général ils furent les dupes de leur propre zèle. L'hypocrisie pure, & tout-à-fait libre de fanatisme, est aussi rare, peut-être, que le fanatisme entièrement purgé de tout mélange d'hypocrisie. Les sentimens de Religion sont si naturels à l'esprit humain, que lorsqu'il n'est pas gardé par un scepticisme philosophique, le plus froid & le plus déterminé, il lui est impossible de contrefaire long-tems ces saintes ferveurs, sans en ressentir quelque portion : & d'un autre côté, l'opération de ces vues surnaturelles est si précaire & si passagère ; que les religieuses extases, lorsqu'elles sont long-tems employées, doivent être souvent contrefaites, & toujours infectées de ces motifs plus familiers d'intérêt & d'ambition, qui gagnent infailliblement dans l'ame. Cette réflexion est comme la clé de tous les célèbres caractères de ce siècle. Egalement pleins de fraude & d'ardeur, ces pieux Patriotes ne parlent que de chercher Dieu, & poussent toujours leurs propres vues : leçon mémorable, qui apprend, à la postérité, tout ce qu'il y a d'illusoire & de pernicieux dans le principe qui les animoit.

Chaque Parti souhaitoit de pouvoir jeter, sur ses Adversaires, le blâme odieux d'avoir commencé une guerre civile : mais de part & d'autre, on se prépara pour un dénouement qu'on jugeoit inévitable. Le principal point, des deux côtés, étoit de s'assurer la faveur & la bonne opinion du Peuple. Jamais le corps de la Nation ne fut moins corrompu par le vice, & plus conduit par principe, que les Anglois l'étoient dans ce tems ; & jamais aussi la Nation Angloise n'avoit pos-

féde plus de courage , plus de capacité , plus d'esprit public & de zele désintéressé. L'infusion excessive d'une ingrédient avoit corrompu tous ces nobles principes , & les avoit convertis en poison le plus virulent. Pour déterminer son choix , dans les contestations qui approchoient , chacun écoutoit avidement les raisons des deux Partis. La guerre de la plume précéda celle de l'épée , & de jour en jour elle aigrit les humeurs des factions opposées. Outre quantité d'aventuriers sans aveu , le Roi & le Parlement entrerent eux - mêmes en dispute , par des Messages , des Remontrances & des Déclarations , où la Nation étoit réellement le Parti auquel tous les argumens étoient adressés. Charles eut ici un double avantage. Non-seulement sa cause étoit la plus favorable , parce qu'il avoit à soutenir l'ancien Gouvernement de l'Eglise & de l'Etat , contre les plus illégales prétentions ; elle étoit aussi défendue avec plus d'att & d'éloquence. Le Lord Falkland avoit accepté l'Office de Secrétaire d'Etat : les plus pures vertus , les plus riches dons de la nature , & les plus précieuses acquisitions du savoir , se trouvoient réunis dans son caractère. Ce fut ce Seigneur , avec le secours du Roi même , qui composa presque tous les Mémoires du Parti royal. Charles étoit si sûr de sa supériorité dans ce combat , qu'il prit soin de faire distribuer les Ecrits du Parlement avec les siens , pour mettre le Peuple en état d'en porter un jugement par comparaison. Le Parlement , en distribuant les siens , s'efforça , au contraire , de supprimer ceux du Roi. Eclaircir les principes de la Constitution ; assigner les bornes des pouvoirs , confiés aux divers Membres par la Loi ; faire sentir les grands avantages , que tout le système politique tiroit des dernières Concessions du Roi ; porter jusqu'à la démonstration son entière confiance à l'affection de son Peuple ; relever les traits d'ingratitude qu'il avoit essuies pour retour , les énormes usurpations , les insultes , les indignités , auxquelles il s'étoit vu exposé : tels étoient les argumens , qui furent développés dans les Remontrances & les Déclarations royales , avec autant de justesse de raisonnement , que de force & de propriété dans l'expression. (a)

(a : Dans quelques-unes de ces Déclarations , attribuées , à la plume de Mylord

CHARLES I.

1642.

Quoique ces Ecrits ne fussent pas d'une légère importance, & qu'ils tendissent du moins à réconcilier la Nation avec son Roi, il étoit évident qu'ils ne décideroient de rien, & qu'il falloit des armes plus tranchantes pour terminer la dispute. A l'Ordonnance du Parlement, qui concernoit la Milice, Charles opposa ses Commissions d'*Array* (a). Les Comtés obéirent à l'une ou l'autre Puissance, suivant leurs principes & leurs affections; & dans quelques-uns, où le Peuple étoit ouvertement divisé, il y eut quelques escaramouches. Le Parlement, dans cette occasion, alla jusqu'à déclarer « qu'au- » tant de fois que les deux Chambres, qu'il nommoit la Cour » suprême de judicature, auroient fait connoître en quoi con-

Falkland, on trouve la première définition régulière de la Constitution Angloise, suivant les idées présentes de la Nation; ou, du moins, la première qui ait été publiée par autorité. Les trois espèces de Gouvernement, Monarchique, Aristocratique & Democratique, sont clairement distinguées; & l'on y déclare expressément que le Gouvernement Anglois n'est purement aucun d'eux, mais que c'est un mélange de trois, tempérés l'un par l'autre. Aucun des Rois précédens n'auroit voulu employer ce langage, quoique le *seul* en fût renfermé dans quantité d'institutions & n'auroit permis aux Sujets d'en user. Les Jurisconsultes & les Avocats de la Couronne, contre Hamden, dans l'affaire de la taxe des Vaisseaux, avoient insisté clairement & ouvertement sur le pouvoir absolu & souverain du Roi, & les Avocats du parti contraire ne l'avoient pas contesté. Ils avoient seulement prétendu que les Sujets avoient aussi une propriété fondamentale de leurs biens, & qu'on ne pouvoit leur en ôter aucune partie sans leur propre consentement, dans l'Assemblée du Parlement. Mais dire que le Parlement étoit institué pour réprimer & censurer le Roi, & pour partager avec lui le pouvoir suprême, c'étoient des expressions, qu'on auroit jugées auparavant, sinon illégales, du moins choquantes & indiscrettes. On ne doit pas s'étonner que les Gouvernemens se soutinrent long-temps, quoique les

limites de l'autorité, dans ses différentes branches soient compliquées, confuses, & indéterminées. C'est le cas du monde entier. Qui pourroit tirer une ligne exacte entre le pouvoir spirituel & le temporel, dans les Etats Catholiques? Quel Code fixoit l'autorité précise du Sénat Romain, dans chaque rencontre? Peut-être le Gouvernement Anglois est-il le premier, de nature mixte, où l'Autorité de toutes les Parties ait été définie avec exactitude: ce qui n'empêche point qu'il ne reste, entre les deux Chambres, quantité de questions très-importantes, qui, de conceit, sont discrètement enveloppées dans le silence. A la vérité, le pouvoir royal est plus exactement limité; mais le tems, dont on parle ici, est celui où cette exactitude a commencé. Il paroît même, par Warwick & Hobbes, qu'un grand nombre de Royalistes blâmerent cette précision philosophique dans l'Ecrivain du Roi, & jugerent qu'il avoit levé imprudemment le voile qui couvroit les Mystères du Gouvernement. Il paroît certain que la liberté Angloise a tiré de très-grands avantages de ces disputes & de ces recherches, & que l'Autorité royale en est devenue aussi plus sûre en Angleterre, dans les parties qui lui ont été assignées.

(a) *Array*, signifie ordre, disposition. On nommoit alors, en Angleterre, *Commisshoners of Array*, des Officiers qui étoient chargés de lever & d'équiper des Troupes.

» siftoit la Loi du País, non-seulement, en douter, mais y
 » trouver à redire, seroit une violation de leurs Privileges. CHARLES I.
 C'étoit s'attribuer ouvertement toute l'autorité législative, & 1642.
 l'exercer dans l'article le plus important, qui étoit le Gouverne-
 ment de la Milice. Sur le même principe, les Com-
 munes, par une critique grammaticale sur les tems d'un ver-
 be latin, prétendirent ôter, au Roi, sa voix négative pour
 l'institution des Loix.

Le Magasin d'Hull contenoit les Armes de toutes les Troupes, qui avoient été levées contre l'Ecosse; & quoique le Chevalier Hotham eût accepté, des Communes, sa Commission de Gouverneur, on ne le croioit pas mal disposé pour l'Eglise & la Couronne. Charles se flatta que s'il se présentoit lui-même 13 Avril.
 aux Portes de cette Ville avant l'ouverture des hostilités, Hotham, respectant la Majesté roiale, le recevrait avec son Cortège; après quoi, il lui seroit facile de se rendre maître de la Place. Mais le Gouverneur étoit sur ses gardes. Il ferma les portes, & refusa hautement de recevoir son Roi, qui ne demandoit l'entrée qu'avec une suite de vingt personnes. Charles le déclara aussitôt traître, & fit ses plaintes au Parlement d'une désobéissance si formelle. Le Parlement avoua & justifia l'action.

Le Comté d'York formoit, au Roi, une garde de 600 hommes; car jusqu'alors, les Rois d'Angleterre avoient vécu parmi leurs Sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans, & n'avoient cherché leur sûreté que dans la dignité de leur caractère & dans la protection des Loix. Les deux Chambres, non-seulement s'étoient déjà donné une garde, mais avoient tenté de saisir tout le pouvoir Militaire, tous les Vaisseaux & toutes les Fortereffes du Roïaume; & leur autorité étoit ouvertement employée aux préparatifs de Guerre. Cependant elles firent une Déclaration, qui portoit: « que le Roi séduoit
 » par de mauvais conseils, se proposoit de faire la guerre au
 » Parlement, qui, dans ses délibérations & ses actions,
 » n'avoit pas d'autre objet que de veiller à la sûreté de ses
 » Roïaumes, & de remplir tous les devoirs du respect & de
 » la fidélité pour sa personne; que cette entreprise étoit une
 » violation de la confiance que son Peuple avoit en lui, con-

Préparatifs
 pour la guerre
 Civile.

CHARLES I.

1642.

» traire au serment roïal, tendante à la dissolution du Gou-
 » vernement ; & que tous ceux qui l'assisteroient dans une
 » telle guerre, étoient déclarés traîtres, par les Loix fonda-
 » mentales du Roïaume. »

Les Troupes, qui n'avoient été levées jusqu'alors que sous le prétexte de l'Irlande, continuèrent de l'être, mais sans dissimulation ; pour le service du Parlement. Il en donna le commandement au Comte d'Essex. Dans Londres, quatre mille hommes furent enrôlés dans un seul jour : & le Parlement porta une Déclaration, que tous les Membres furent, obligés de souscrire, par laquelle ils protestoient qu'ils vouloient vivre & mourir avec leur Général.

Ils publièrent des ordres, pour se faire apporter, à titre de prêts, de grosses sommes & de la vaisselle d'argent, avec la déclaration ordinaire, que c'étoit pour la défense du Roi & des deux Chambres du Parlement ; car ils ne changeoient rien à leur style. En moins de dix jours, on vit arriver une immense quantité de vaisselle chez leurs Trésoriers. A peine se trouvoit-il assez de bras pour la recevoir, ou de place pour l'y déposer ; & quantité de Particuliers furent obligés, à regret, de remporter leur offrande, pour attendre leur tour. Ce zele des pieux Partisans du Parlement éclata sur tout dans la Cité. Les femmes se dépouillèrent de tout ce qu'elles avoient de vaisselle & d'ornemens dans leurs Maisons, & donnerent jusqu'à leurs poinçons d'argent & leurs dés à coudre, pour le soutien de la cause de Dieu contre les Malintentionnés.

Dans le même tems, la splendeur des Nobles, qui environnoient le Roi, éclipsoit beaucoup le Spectacle de Westminster. Littleton, Garde des Sceaux, s'étoit rendu à York, où il avoit envoyé d'avance le grand Sceau. Plus de quarante Pairs, de la première distinction, formoient une Cour au Roi ; tandis qu'à la Chambre-Haute, on n'en voioit pas ordinairement plus de seize. Près de la moitié de la Chambre-Basse s'absenta aussi des Assemblées, où le danger commençoit à devenir effrayant. Les Communes dresserent une accusation contre neuf Pairs, pour avoir abandonné leur devoir au Parlement. Elles déclarerent, en même-tems, que leurs
 Membres

Membres, qui seroient tentés de revenir, ne seroient admis, qu'après avoir expliqué les raisons de leur absence.

CHARLES I.

1642.

Charles déclara, aux Pairs qui l'avoient suivi, qu'il ne leur demandoit point d'obéissance pour ses ordres, s'ils n'étoient justifiés par les Loix; & ces Pairs répondirent par une protestation fort noble, dans laquelle ils déclaroient aussi qu'ils étoient résolus de ne pas reconnoître d'autres ordres, que ceux qui seroient garantis par cette respectable autorité. Ils espéroient qu'un engagement délibéré, si digne du Prince & de la Noblesse, confondroit les furieuses & tumultueuses résolutions du Parlement.

La Reine, qui dispoit des joiaux de la Couronne en Hollande, s'étoit mise en état d'embarquer quantité d'armes & de munitions. Une partie échappa heureusement à divers périls, & parvint au Roi. Ses préparatifs étoient fort éloignés d'avancer autant, que ceux de ses Ennemis. Dans la vue d'écartier toutes les jalousies, il avoit résolu de faire éclater leurs violences & leurs prétentions illégales, aux yeux de tout l'Univers; & le soin de se rétablir dans la confiance de son Peuple lui avoit paru plus important pour ses intérêts, que celui de former des Magasins. Mais la nécessité de sa situation étant devenue si pressante, qu'elle n'admettoit plus de délai, il s'occupa des préparatifs de sa défense. Tous les avantages qui lui restoiient, furent employés avec une chaleur, une activité, & même une adresse, que l'un des Partis n'appréhendoit pas de lui, & que l'autre n'en espiroit pas. Il fut exciter ses Adhérens & les mettre en armes. Les ressources du génie de ce Prince augmentoient avec ses embarras; & jamais il ne parut plus grand, que lorsqu'il se vit plongé au fond du péril & de l'infortune. C'est réellement de ce mélange, dans le caractère de Charles, que vint une partie des malheurs qui tombèrent alors sur la Nation Angloise. Les grandes erreurs de sa conduite politique lui avoient fait d'opiniâtres ennemis; ses éminentes vertus lui procuroient de très-zélés Partisans; & la Nation, entre la haine des uns & l'affection des autres, étoit agitée des plus violentes convulsions.

Pour ôter toute espérance de composition à son Souverain,

Tome I.

Kkk

CHARLES I.

1642.

le Parlement lui envoie les conditions dont il faisoit dépendre l'accommodement. Ses demandes contenoient dix-neuf articles, qui renfermoient l'abolition totale de l'autorité Monarchique. Il demandoit que le Conseil ne fût composé que de personnes agréables aux deux Chambres ; qu'aucun Acte du Roi n'eût de force, s'il n'avoit passé au Conseil, & s'il n'étoit attesté par le seing manuel de tous les Conseillers ; que les Loix, contre les Papistes, fussent mises en exécution ; que les Pairs Catholiques fussent privés du droit de suffrages ; que la réformation de la Liturgie & du Gouvernement Ecclésiastique, se fît de l'avis du Parlement ; que l'Ordonnance, qui concernoit la Milice, eût sa pleine exécution ; que le Parlement pût faire Justice de tous les Délinquans ; qu'il y eût un pardon général, mais avec les exceptions que le Parlement jugeroit à propos ; que la disposition des Châteaux & des Forteresses ne se fit qu'avec l'aveu du Parlement ; qu'on ne créât point de nouveaux Pairs, sans le consentement des deux Chambres.

» Si j'accordoïis ces demandes, dit Charles dans sa réponse, on pourroit me servir tête nue, me baiser la main, m'accorder le titre ordinaire de Majesté, & l'autorité du Roi signifiée par les deux Chambres pourroit être encore le style de vos ordres ; je pourrois porter devant moi des Epées & des Maces, & prendre plaisir à la vue d'une Couronne & d'un Sceptre, quoique ces petites branches mêmes ne pussent être long-tems vertes, lorsque leur tronc seroit mort : mais, pour le vrai, le réel pouvoir, je ne serois plus que la peinture & le fantôme d'un Roi. La guerre, à toutes sortes de prix, lui parut préférable aux ignominieuses conditions de cette paix ; & de ce moment, il ne compta plus de soutenir son autorité que par les armes. Ses Villes, disoit-il ouvertement, ses Vaisseaux, ses armes & son argent lui étoient enlevés ; mais il lui restoit une bonne cause & les cœurs de ses Sujets, avec lesquels, & la bénédiction du Ciel, il ne doutoit pas qu'il ne se remît en possession de tout le reste. Ainsi, lorsqu'il eût rassemblé quelques forces, il s'avança vers le Sud ; & s'arrêtant près de Nottingham, il y éleva l'Etandard roïal, signe ouvert de

la discorde & de la guerre civile dans toute la Nation.

Deux noms aussi sacrés dans la Constitution Angloise, que ceux du Roi & du Parlement, étant une fois en opposition, on ne s'étonnera point que le Peuple fût, non-seulement divisé dans son choix, mais agité par les factions & les animosités les plus violentes.

La haute Noblesse & les Principaux du second Ordre, craignant une confusion totale de tous les rangs & de toutes les conditions, embrassèrent la défense du Monarque, dont ils recevoient leur lustre, comme il leur devoit la plus grande partie du sien. L'esprit de fidélité qui les animoit : héritage précieux de leurs Ancêtres, les attachoit aux anciens principes de la Constitution, & leur faisoit mettre autant d'honneur à conserver les maximes, qu'à succéder aux possessions des anciennes Familles de l'État ; & tandis qu'ils passaient la plus grande partie du tems dans leurs Terres, ils avoient été surpris d'apprendre qu'il s'établisoit des opinions tout-à-fait nouvelles pour eux, qui renfermoit non-seulement une limitation, mais une abolition presque entière, de l'Autorité Monarchique. (a)

De l'autre côté, Londres, & la plupart des grandes Villes, prirent parti pour le Parlement, & s'empresèrent d'adopter ces principes Démocratiques, sur lesquels ses prétentions étoient fondées. Le Gouvernement municipal qui, dans les Monarchies même absolues, est ordinairement Républicain, leur donnoit du penchant pour ce Parti : & le peu d'influence héréditaire que la Cour conserve sur la partie du Peuple qui vit de son industrie & de son travail, l'indépendance naturelle des vrais Citoyens, la force des courans populaires sur ces nombreuses Sociétés, toutes ces causes ensemble donnerent du poids aux nouveaux principes qui s'étoient répandus dans la Nation. Ajoutez qu'un grand nombre de Familles, enrichies depuis peu par le Commerce, voioient avec indignation que malgré leur opulence, elles ne pouvoient s'élever au niveau de l'ancienne Noblesse, & crurent trouver

CHARLES I.

1642.

§. VII.

Commencement de la Guerre Civile.

Etat des Partis.

(a) Le Comte de Bristol, entre autres, quoiqu'opposé depuis long-tems, à la Cour, se déclara pour elle lorsqu'il vit

les choses à l'extrémité, & fut implacablement persécuté par le Parlement. Il mourut en France, en 1659.

de l'avantage à s'engager dans un Parti, dont le succès sembloit leur promettre un rang & de la considération. Enfin la gloire & la nouvelle splendeur de la République Hollandoise, où la liberté nourrissoit heureusement l'industrie, fit desirer à toute la partie commerçante du Roïaume, de voir la même forme de Gouvernement établie dans la Nation.

Le génie des deux Religions, comme entrelassé alors avec la politique, répondoit exactement à cette division. La Secte Presbytérienne étoit nouvelle, Démocratique, & conforme au génie de la Populace. La Religion Anglicane avoit plus de pompe & d'ornement, étoit établie sur l'ancienne autorité, & s'accordoit mieux avec les parties roïales & aristocratiques de la Constitution. Les Dévôts du Presbytériat devinrent tôt ou tard des Partisans zélés du Parlement. Les Amis de l'Eglise Episcopale se firent honneur de défendre les droits de la Monarchie.

On peut distinguer aussi une classe de Sujets portés au plaisir par leur caractère ou leur éducation, qui ne prenant aucun intérêt à ces disputes, ou les ignorant & mal traités par le Clergé de l'un & de l'autre Parti, n'aspiroient qu'à mener une vie douce & joyeuse dans le commerce de leurs Amis : tous les Anglois de cet ordre se rendirent en foule sous les Étendards du Roi, où l'on respiroit un air plus libre, sans y avoir rien à redouter de cette précision rigide & de cette mélancolique austérité qui regnoient dans la Faction Parlementaire.

Jamais querelle ne fut moins égale qu'elle le parut d'abord entre les deux Partis. Presque tous les avantages étoient contre la Cause royale. Les revenus du Roi avoient été saisis par le Parlement, qui lui avoit accordé de tems en tems quelques petites sommes pour sa subsistance, mais qui avoit arrêté tous les paiemens lorsqu'il lui avoit vu prendre le chemin d'York. Londres & tous les Ports Maritimes, à l'exception de Newcastle, étant entre les mains des Communes, elles tiroient des Douanes un argent considérable & certain. D'ailleurs, les contributions, les prêts & les impositions étoient levés plus facilement dans les autres Villes, qui avoient de l'argent comptant, & qui étoient gouvernées par

des Officiers Parlementaires, qu'ils ne pouvoient l'être par le Roi dans les Provinces ouvertes qui se déclarerent pour lui.

CHARLES I.

1642.

Les gens de Mer suivirent naturellement la disposition des Ports auxquels ils appartenoient ; & le Comte de Northumberland, Grand Amiral, aiant embrassé le parti du Parlement, avoit nommé pour son Lieutenant sur la demande des Communes, le Comte de Warwick, qui établit tout d'un coup son autorité sur toute la Marine, & qui mit le Domaine de la Mer au pouvoir des deux Chambres. Tous les magasins d'armes & de munitions avoient d'abord été saisis par le Parlement, & sa Flotte intercepta la plus grande partie de celle que la Reine envoioit de Hollande. Charles fut obligé, pour armer ses Partisans, d'emprunter les armes des Compagnies Bourgeoises du Comté d'York, avec promesse de les restituer aussi-tôt que la paix seroit rétablie.

La vénération pour les Parlemens étoit alors extrême dans toute la Nation. On n'avoit point encore reproché de corruption à ces Assemblées, parce qu'il n'y en avoit aucun prétexte ; & jusqu'à ce regne on y avoit observé peu d'exemples d'ambition ou d'intérêt propre. La Chambre des Communes avoit toujours été regardée comme une simple Assemblée de Citoyens qui représentoient toute la Nation, & qui n'avoient pas d'autre intérêt que celui du Public ; gardiens éternels de la liberté, que nul autre motif, que la défense nécessaire du Peuple, ne pouvoit engager à prendre parti contre la Couronne. Ainsi le torrent de l'affection générale fut pour l'Assemblée du Parlement ; & sa querelle passant pour la cause populaire, un grand avantage de la popularité, qui est le privilège de donner des surnoms, devint propre à son Parti. Les Partisans du Roi furent nommés plus que jamais les *Méchans* & les *Mal-intentionnés*, & leurs Adversaires, les Gens de bien, les *Cœurs droits*. D'ailleurs, comme la force étoit plus unie dans les grandes Villes que dans les Campagnes, & qu'elles offrirent tout d'un coup une retraite & de la protection au parti Parlementaire qui pouvoit comme étouffer les Roialistes du voisinage, le Roïaume presqu'entier, dans les commencemens de la guerre, sembla déclaré pour le Parlement.

CHARLES I.

1642.

La seule compensation pour tant d'avantages que Charles vouloit à ses Adversaires, étoit la nature & les qualités de ses Adhérens. Il avoit plus de valeur & d'activité à se promettre des généreux sentimens de la grande & de la petite Noblesse, que les Ennemis, du caractère grossier d'une vile Populace; sans compter que ceux qui possédoient des Terres, aiant armé leurs Vassaux à leurs propres frais, non-seulement cette rustique espece de Soldats étoit plus attachée à ses Maîtres, mais on devoit en attendre plus de courage & de force, que du Peuple vicieux, & comme énervé, des grandes Villes.

Les États voisins de l'Angleterre étoient alors engagés dans des guerres violentes qui ne leur permirent pas de s'intéresser beaucoup à tous ces troubles civils; & la Nation Angloise eut le singulier avantage, car il mérite ce nom, de démêler ses propres querelles sans l'intervention des Étrangers. Cependant la Cour de France, qui avoit eue la politique de nourrir les premiers désordres de l'Écosse, & d'envoier des armes aux Rébelles d'Irlande, continua de favoriser aussi le Parlement d'Angleterre. Le Prince d'Orange, allié de près à la Couronne, excita les Officiers Anglois qui servoient en Flandre, à chercher de l'emploi dans l'Armée royale; & les Officiers Ecossois qui s'étoient formés en Allemagne, & dans les derniers troubles de leur Parti, prirent parti, presque tous, pour le Parlement.

Le mépris des Parlementaires pour le Parti du Monarque, alloit si loin, que ce sentiment eut la plus grande part aux extrémités auxquelles on se porta contre lui; & ceux qui l'observoient, persuadés qu'il n'entreprendroit point de résister, s'attendoient à le voir ceder bientôt aux plus énormes prétentions du Parlement. La vue même de l'Étendard royal ne put faire craindre une guerre civile. On ne s'imaginait pas que Charles eût l'imprudence d'irriter la fureur de ses implacables Ennemis, & de rendre sa situation plus désespérée, en bravant des forces si supérieures aux siennes. Le fâcheux état dans lequel il parut à Nottingham, confirma toutes ces espérances. Quoique son Artillerie fût très-médiocre, il avoit été forcé de la laisser à York faite de chevaux pour la transporter. Avec la Milice du Comté d'York, levée par le Chevalier

Digby, Scherif de la Province, il n'avoit pu rassembler plus de trois cens hommes d'Infanterie. La Cavalerie qui faisoit sa principale force, n'étoit que d'environ huit cens hommes, & fort mal armés. Les forces du Parlement étoient à Northampton, c'est-à-dire, à peu de journées des siennes, & formoient un corps de plus de six mille hommes bien armés & bien païés. Si ces Troupes avoient fait quelques pas vers lui, elles auroient bientôt dissipé une poignée de gens en si mauvais ordre. Mais le Comte d'Essex, Général Parlementaire, n'avoit point encore reçu les instructions de ses Maîtres. Après tant de démarches précipitées, on n'explique pas facilement d'où pouvoit venir cette lenteur. Il est probable que la sûreté du Roi consistoit alors dans l'extrême foiblesse de son Parti : le Parlement se flattoit que les Roialistes ouvrant les yeux sur leur triste état, & convaincus de leur impuissance, se disperferoient d'eux-mêmes, & laisseroient à leurs Adversaires une victoire d'autant plus sûre, qu'elle seroit remportée sans apparence de force, & sans effusion de sang ; peut-être aussi que lorsqu'il fut question du pas décisif, & de faire une violence ouverte à leur Souverain, leurs scrupules & leurs craintes, quoique trop foibles pour les faire renoncer à leurs vûes, furent capables d'en retarder l'exécution.

Le Chevalier Astley, que Charles avoit fait Major Général de son Armée, lui dit naturellement, que si les Rebelles tentoient une attaque un peu brusque, il ne répondoit pas qu'ils n'enlevassent Sa Majesté dans son lit. Tous les Seigneurs du cortège étoient dans les mêmes allarmes. Quelques-uns aiant proposé de faire au Parlement, l'ouverture d'un Traité, Charles, persuadé qu'un accommodement dans les circonstances, ne pouvoit signifier qu'une entière soumission, rompit brusquement le Conseil, dans la crainte qu'on n'insistât sur cette proposition. Mais le jour suivant Southampton, qui ne pouvoit être soupçonné d'une résolution lâche ou timide, ouvrit la même idée, & se fit écouter avec plus de sang-froid & de délibération. En reconnoissant que cette démarche pourroit augmenter l'insolence des Communes, il prétendit que loin de regarder cet effet comme une objection, rien ne devoit

CHARLES I.

1642.

paroître plus avantageux pour la Cause roïale ; que si les Communes refusoient de traiter, ce qui sembloit fort probable, le seul nom de Paix auroit tant de charmes pour le Peuple, que cette orgueilleuse rigueur mécontenteroit toute la Nation ; qu'en supposant qu'elles admissent un Traité, leurs propositions formées sur les conjonctures, seroient infailliblement si exorbitantes, qu'elles ouvreroient les yeux à leurs Adhérens les plus emportés, & qu'elles concilieroient la faveur publique au Parti du Roi ; enfin, que le pis-aller étoit de gagner du tems, & d'éloigner le péril dont on étoit menacé.

Charles, en assemblant le Conseil, s'étoit déclaré contre toutes les avances d'accommodement, jusqu'à dire que l'honneur étant le seul bien qui lui restoit, il étoit dans la ferme résolution de le conserver, & de périr plutôt que de céder aux nouvelles prétentions de ses Ennemis. Mais l'avis unanime de ses Conseillers lui fit embrasser celui du Comte de Southampton. Ce Seigneur même fut dépêché à Londres avec les Chevaliers Wedale & Colepeper, pour offrir un Traité au Parlement. L'accueil qu'il reçut ne lui promit pas beaucoup de succès. Au lieu d'obtenir des Pairs, la liberté de prendre sa place dans leur Chambre, il eut ordre de remettre ses explications à l'Huissier, & de sortir immédiatement de la Ville. Les Communes ne traitèrent pas beaucoup plus humainement Wedale & Colepeper. Elles répondirent, de concert avec la Chambre-Haute, qu'elles ne pouvoient traiter avec le Roi, s'il ne commençoit par abattre son Étendard, & rétracter les proclamations où le Parlement supposoit qu'on l'avoit qualifié de Traître. Charles, par un second Message, désavoua toute intention de cette nature contre les deux Chambres, & promit de rétracter ses proclamations, pourvu que le Parlement rétractât aussi les siennes, où les Défenseurs de la Couronne étoient déclarés Traîtres. En retour, les Communes exigèrent qu'il congédiât ses Troupes, qu'il vint résider avec son Parlement, & qu'il leur abandonnât les Délinquans, c'est-à-dire, qu'il se livrât lui & tous ses Partisans, à la disposition de ses Ennemis. Les deux Partis se flatterent par ces Messages & ces réponses, d'avoir obtenu ce qu'ils s'étoient proposé : le Roi, d'avoir fait assez con-

noître

noître au Peuple l'insolence du Parlement & son aversion pour la paix : le Parlement, d'avoir soutenu la vigueur de ses opérations militaires par celle de ses résolutions.

CHARLES. I.

1642.

Outre la supériorité des forces, le courage des Communes étoit animé par deux incidens, survenus depuis peu en leur faveur. Goring, Gouverneur de Portsmouth, c'est-à-dire, de la plus forte Ville du Roïaume & la plus importante par sa situation, sembloit être devenu l'implacable Ennemi de son Souverain, en trahissant, (a) & suivant toute apparence, en exagérant les secretes cabales de l'Armée. Aussi le Parlement lui avoit-il donné toute sa confiance. Mais, avec la même légèreté d'esprit & le même oubli de ses sermens, il renoua sourdement avec la Cour, & reprit parti contre le Parlement. Ensuite, quoiqu'on lui eût fait toucher assez d'argent, & qu'il eût dû prévoir le danger, son imprudence lui fit laisser sa Place si destituée de provisions, que dans l'espace de peu de jours il se vit obligé de la rendre aux forces du Parlement.

Le Marquis d'Hartford étoit un Seigneur de la premiere qualité du Roïaume, & du caractère le plus distingué; descendant de Henri VII, comme le Roi, par une Femme du même sang. Pendant le regne de Jacques, il avoit tenté, sans avoir obtenu le consentement de ce Monarque, d'épouser Arabelle Stuart, qui touchoit de près à la Couronne; & n'ayant pas su déguiser ses espérances, il avoit été forcé de chercher pour quelque tems un azyle hors du Roïaume. Après son retour, s'apercevant qu'il n'étoit pas vu de bon œil à la Cour, il y parut peu, & son goût lui fit choisir une vie indépendante, où ses amusemens, comme ses occupations, parurent bornés à l'étude des Lettres. A proportion que le caractère de Charles tomboit dans l'opinion du Peuple, celui d'Hartford y prenoit faveur, & lorsque ce Parlement fut convoqué, la haute Noblesse n'avoit personne qui jouît de plus d'estime & d'autorité. Sa pénétration lui fit bientôt reconnoître que les Communes ne se bornant point à corriger les abus du Gouvernement, étoient emportées par le courant naturel

(a) On a vu qu'il avoit révélé un préjudice dessein du Roi, d'employer l'Ar-

mée contre le Parlement. Page 378.

du pouvoir & des applaudissemens populaires, à l'extrémité opposée, & qu'elles s'abandonnoient à des usurpations aussi dangereuses que les précédentes. Il se détermina aussitôt à prêter la main au soutien de l'autorité royale; & se laissant engager à prendre la qualité de Gouverneur du jeune Prince, il fit sa résidence à la Cour, qui reçut, aux yeux de tout le monde, un nouveau lustre, & même un surcroît d'autorité, de sa présence. La réputation de sa politesse & de sa douceur étoit si bien établie, qu'il ne laissa point de se conserver, par ces vertus populaires, l'affection du Public; & tout le monde crut pénétrer le vrai motif de son changement. Malgré l'habitude qu'il avoit formée d'une vie paisible & studieuse, il se mit en mouvement pour lever des Troupes au Roi; & ce Prince l'ayant nommé Général des Provinces d'Occident où son nom étoit le plus respecté, il entreprit d'y assembler des Forces. Avec l'assistance du Lord Seymour, du Lord Paulet, de Digby, fils du Comte de Bristol, du Chevalier Hawley, & de plusieurs autres personnages de nom, il avoit déjà mis en campagne une apparence d'Armée; lorsque le Parlement, instruit du danger, fit marcher contre lui le Comte de Bedford avec un gros corps de Troupes. Hartford se vit obligé par le nombre, de se retirer dans le Château de Sherborne; & jugeant cette Place incapable de défense, il passa dans le Pais de Galles, après avoir donné ordre aux Chevaliers Hopton & Berkeley, avec leur Cavalerie, qui consistoit en cent vingt ou trente hommes, de marcher dans le Comté de Cornouailles, qu'il croioit mieux préparé à les recevoir.

Tous les Corps dispersés de l'Armée du Parlement se rassemblèrent à Northampton; & le Comte d'Essex, qui se mit à leur tête, les trouva au nombre de 15000 hommes. L'Armée royale, quoiqu'augmentée par degrés, approchoit si peu de cette force, que Charles ne se voyant point en état de faire tête à des Ennemis si formidables, se retira prudemment par de lentes marches, d'abord à Derby, & delà vers Shrewsbury, pour favoriser les nouvelles levées que ses Amis faisoient dans ces deux Cantons. A Vellington, qui n'est éloigné de Shrewsbury que d'un jour de marche, & qu'il avoit nommé pour le rendez-vous de ses forces, il fit lire

ses Ordres militaires à la tête de chaque Régiment. Ensuite, voulant se lier par des engagemens mutuels, il fit solennellement la protestation suivante devant toute son Armée.

CHARLES. I.

1642.

» Je promets, sous les yeux du Tout-Puissant, autant que j'espère sa bénédiction & son assistance, de défendre & maintenir de tout mon pouvoir la vraie Religion Réformée Protestante, établie dans l'Eglise d'Angleterre, & par la grace de Dieu, je suis résolu d'y vivre & d'y mourir.

» Mon intention est que les Loix soient toujours la règle de mon Gouvernement, & qu'elles servent à conserver la liberté & la propriété de mes Sujets, avec autant de soin que mes propres droits; & s'il plaît au Ciel, en bénissant cette Armée qui est levée pour ma défense, de me garantir de la présente Révolte, je promets solennellement, & de bonne foi, de maintenir les justes Privilèges du Parlement, de gouverner par les Statuts & les Usages de ce Roïaume, & sur-tout d'observer inviolablement les Loix auxquelles j'ai consenti dans ce Parlement. En même-tems, si cette conjoncture, & l'extrême nécessité où je suis, entraînent quelque violation des Loix, j'espère qu'elle sera imputée par Dieu & les Hommes, aux Auteurs de cette Guerre, & non à moi, qui me suis efforcé avec tant de soin, d'entretenir la Paix du Roïaume.

» Lorsque je manquerai volontairement à ces promesses, je n'attendrai ni secours des Hommes, ni protection d'En-haut. Mais aussi, dans cette résolution, j'espère l'ardente assistance des Gens de bien, & je me repose sur la bénédiction du Ciel.

Quoiqu'on ne puisse douter que le secours de l'Eglise n'augmentât le nombre des Partisans du Roi, il paroît certain que ces grands principes de Doctrin Monarchique, si rebattus par le Clergé, ne lui rendirent jamais aucun service réel. Dans cette généreuse Noblesse, qui s'attachoit à son infortune, il n'y avoit personne qui ne respirât l'esprit de liberté, comme celui de fidélité; & c'étoit le seul espoir de lui voir réparer ses erreurs, qui les dispoisoit à sacrifier pour sa défense, leur vie & leur fortune.

CHARLES I.

1642.

Pendant que Charles étoit à Salisbury, & qu'il s'y employoit à recueillir de l'argent, soit par les contributions volontaires, quoique peu abondantes, soit de la vaisselle des Universités, qui lui fut envoyée, il reçut la nouvelle d'une action, la première de cette guerre, & d'un heureux préage pour lui. A l'approche de ces révolutions les Princes Robert & Maurice, fils de l'infortuné Palatin, étoient venus offrir leurs services au Roi leur Oncle : le premier commandoit alors un corps de Cavalerie, que Charles avoit fait marcher à Worcester pour observer les mouvemens du Comte d'Essex. Ce Prince n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il vit quelque Cavalerie du Comte s'approcher des Portes. Il l'attaqua brusquement. Le Colonel Sandys qui la commandoit, & qui combattit avec valeur, fut mortellement blessé, & tomba de son cheval. Tout le détachement fut mis en déroute & poursuivi pendant plus d'un mille. Le Prince, informé de l'approche d'Essex, se retira vers le Roi. Cette rencontre, quoique de peu d'importance en elle-même, releva beaucoup la réputation du Parti royal, & ne fit pas moins d'honneur à l'activité, qu'à la valeur du Prince Robert : deux qualités qu'il fit éclater dans tout le cours de cette Guerre.

Le Roi, dans la revue de son Armée, la trouva d'environ dix mille hommes. Le Comte de Lindsey, qui, dans sa jeunesse, avoit acquis l'expérience du Service Militaire aux Pays-Bas, (a) fut honoré du Commandement général. Le Prince Robert commandoit la Cavalerie; le Chevalier Astley, l'Infanterie; le Chevalier Aston, les Dragons; & le Chevalier Haydon, l'Artillerie. Le Lord Bernard Stuart étoit à la tête des Gardes. (b) Le bien & le revenu de cette seule Troupe, suivant le calcul de Clarendon, égaloit au moins celui de tous les Membres qui formoient les deux Chambres au commencement de la Guerre. Les Valets de cette illustre Garde, composoient une autre Troupe sous le commandement du Lord Killigrew, & marcherent constamment avec leurs Maîtres.

20 Octobre.

Charles quitta Shrewsbury à la tête de cette Armée, ré-

(a) Il se nommoit alors Willoughay.

(b) Ces Gardes étoient apparemment.

toute la Noblesse qui n'avoit point d'emploi fixe.

folu de livrer bataille, aussi-tôt qu'il seroit possible, à l'Armée du Parlement, qui recevoit des renforts continuels de Londres. L'impatience d'engager une action, lui fit prendre sa route vers cette Capitale, dont il étoit sûr que ses Ennemis ne lui abandonneroient pas la possession. Essex avoit enfin reçu les ordres du Parlement. Ils le chargeoient de présenter une très-humble Pétion au Roi, » & de le délivrer, lui & » la Famille roïale, des mains de ces Mécontents désempérés, » qui s'étoient saisis de leurs personnes. « Deux jours après que l'Armée roïale eût quitté Shrewsbury, Essex s'éloigna de Worcester. Quoique les intelligences soient aisées dans une Guerre civile, les deux Armées se trouverent à six milles l'une de l'autre, avant qu'aucun des deux Généraux fut informé de l'approche de son Ennemi. Entre Shrewsbury & Worcester, d'où elles étoient parties, la distance n'est que d'environ vingt milles, & depuis dix jours elles marchaient dans cette mutuelle ignorance, tant le savoir militaire étoit décliné dans la Nation pendant une longue Paix.

L'Armée roïale se trouvoit près de Banbury, & celle du Parlement, à Keinton dans le Comté de Warwik. Quoique le jour fût fort avancé, Charles ne fut pas plutôt informé de la situation de l'Ennemi, par un avis du Prince Robert, qu'il donna des ordres pour l'attaque. Essex se mit en état de le recevoir. Le Chevalier Fortescue, qui avoit levé une Troupe de Cavalerie pour la Guerre d'Irlande, s'étoit vu forcé de servir dans l'Armée Parlementaire, & se trouvoit à l'aîle gauche, commandée par un Ecoissois. Lorsqu'il vit approcher l'Armée du Roi, il donna ordre à ses Gens de décharger leurs pistolets à terre, & passa droit avec eux sous le Commandement du Prince Robert. Cet accident sans doute, autant que le furieux choc du Prince, mit en fuite toute l'aîle Parlementaire, qui fut poursuivie l'espace de deux milles. L'aîle droite n'eût pas un meilleur succès: Wilmot & le Chevalier Aston lui firent abandonner son terrain, & tourner aussi le dos. Les Cavaliers de la Réserve du Roi, sous les ordres du Chevalier Biron, jugeant en Guerriers novices, que tout étoit terminé, & dans l'impatience d'avoir quelque part à l'action, s'abandonnerent bride abattue à la

CHARLES I.
1642.

Bataille d'Edge Hill.
23 Octobre.

Son Armée ne fut pas plutôt recrutée & rafraîchie, que CHAPITRE I.
 voyant encore le tems favorable, il la remit en campagne. 1642.
 Un corps de chevaux envoyé d'Abingdon, principal quartier de la Cavalerie, s'approcha de Reading, où Martin commandoit pour le Parlement. Le Gouverneur & la Garnison, saisis d'une égale terreur, prirent la fuite vers Londres. Charles, espérant alors que tout cederoit devant lui, fit avancer son Armée entière à Reading. Le Parlement qui, loin de le trouver hors d'état, comme il s'en étoit flatté, d'assembler les moindres forces, eut alors devant les yeux la perspective d'une Guerre sanglante & d'un succès incertain, conçu des allarmes encore plus vives à l'approche de l'Armée royale, tandis que ses propres Troupes étoient éloignées. Il prit le parti de proposer un Traité. La nouvelle que le Roi étoit à Colbroke, hâta cette résolution. Northumberland & Pembroke, avec trois Membres des Communes, présentèrent l'Adresse des deux Chambres. Elles supplioient Sa Majesté de choisir quelque lieu convenable pour la résidence, jusqu'à ce que les Commissaires s'y rendissent avec leurs propositions. Le Roi choisit le Château de Windsor; mais il exigea que la Garnison Parlementaire en sortît, & que cette Forteresse fut gardée par ses Troupes.

Dans l'intervalle, Essex s'étant avancé par de grandes marches, arriva aux portes de Londres; mais ni sa présence, ni l'espérance d'un Traité, ne furent capables de retarder la marche du Roi. A Brentfort, qui n'est qu'à sept milles de la Capitale, il attaqua deux Régimens, qui avoient leur Quartier dans ce Bourg; il les força de l'abandonner après un combat fort vif, & leur fit 500 prisonniers. Le Parlement avoit envoyé l'ordre de suspendre toutes sortes d'hostilités; & quoiqu'il n'y eût la-dessus aucune stipulation, il s'attendoit à la même complaisance de la part du Roi. Il se plaignit hautement de cette attaque comme d'une perfidie manifeste & d'une violation du Traité. Le ressentiment fut si vif dans Londres, que, joint à l'inquiétude des Habitans pour leur défense, il fit sortir les Compagnies Bourgeoises en bon ordre pour se joindre à l'Armée du Comte d'Essex. Alors elle se trouva forte de 24000 hommes, c'est-à-dire, fort supé-

ricure à celle du Roi. Les deux Partis demeurèrent quelque-
tems en présence. Enfin, Charles tourna vers Reading, &
delà reprit la route d'Oxford.

Pendant que l'hiver retint les deux Armées dans l'inac-
tion, le Roi & le Parlement furent occupés de préparatifs
réels pour la Guerre & de seintes avances vers la Paix. La
Cavalerie roiale se maintint par des contributions, qu'elle
fut chargée de lever elle-même; & l'Infanterie, par des prêts
& des présens volontaires qui furent envoyés à Charles, de
toutes les parties du Roiaume. Mais tous ces secours étoient
fort éloignés de répondre à ses besoins. Les ressources du Par-
lement étoient incomparablement plus abondantes, & par
conséquent les préparatifs militaires se faisoient avec beau-
coup plus d'ordre & de diligence. Outre une imposition le-
vée à Londres, qui montoit à la vingt-cinquième partie des
biens, il avoit établi dans cette Ville une Capitation hebdo-
madaire de 10000 livres sterling; & dans le reste du Roiaume
une autre de 24 mille. L'autorité des deux Chambres
étant établie dans la plupart des Provinces, ces taxes s'y le-
voient très-régulièrement; quoiqu'elles allassent beaucoup plus
loin que la Nation n'avoit jamais païé pour le service public.

Le Roi & le Parlement envoïerent leurs demandes au
Comité qui avoit commencé la Négociation; mais sans que
les hostilités fussent interrompues. Le Comte de Northum-
berland, & quatre Membres des Communes, s'étoient ren-
dus à Oxford avec la qualité de Commissaires, (a) Dans ce

(a) Whitlocke, qui étoit un des Com-
missaires, dit: « Que dans ce Traité le
« Roi fit éclater ses talens, son habileté,
« la force de sa raison, sa pénétration vive,
« & beaucoup de patience à écouter tout
« ce qui fut objecté contre lui; qu'il ac-
« corda toute liberté de parler, & qu'il
« promit de reprendre tous les arguments,
« & d'en donner clairement son opinion.
« Son malheur, continue le même Ecri-
« vain, étoit d'avoir meilleure opinion des
« Jugemens d'autrui que dufien, quoique
« le sien ne fût pas plus foible; & les Com-
« missaires du Parlement en eurent des
« preuves qui les embarrassèrent beau-
« coup. Ils étoient souvent prêts du Roi,

« à débattre quelques points du Traité
« avec lui, & minuit sonnoit avant qu'ils
« en fussent venus à quelque conclusion.
« Un jour, sur un point des plus essen-
« tiels, ils pressèrent Sa Majesté, avec
« leurs raisons & leurs meilleurs argu-
« mens, d'accorder ce qu'ils desiroient.
« Le Roi dit qu'il étoit pleinement satisfait,
« & promit de leur donner par écrit,
« une réponse conforme à leurs desirs; mais
« qu'étant minuit passé, & trop tard pour
« l'écrire, il la tiendrait prête pour le
« matin du jour suivant, auquel il leur
« commanda de revenir, & qu'il la leur
« donneroit telle qu'ils en étoient actuel-
« lement convenus. Le lendemain il leur

Traité

Traité Charles ne cessa point d'insister sur le rétablissement de la Couronne dans ses justes droits, & sur la restoration de la Prérogative. Le Parlement demanda de nouvelles concessions & des limitations encore plus expressees de l'autorité roïale, comme le plus court & le plus puissant remede contre toutes les craintes & les défiances. Les forces du Parti roïal, plus redoutables qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent rabattre quelque chose en apparence des exorbitantes conditions qu'il avoit osé prescrire; mais ses demandes étoient encore excessives pour un Traité à termes égaux. Outre quantité d'articles qui ne pouvoient être autorisés que par une victoire complete, il demandoit l'entiere abolition de l'Épiscopat : article qu'il n'avoit encore fait qu'insinuer. Il demandoit que toutes les Controverses Ecclésiastiques fussent terminées par une assemblée de ses propres Théologiens, c'est-à-dire, par la voie qui répugnoit le plus à l'inclination du Roi & de tous ses Partisans. Il vouloit aussi que le Roi consentît à l'Ordonnance Parlementaire de la Milice, & qu'il conférât aux Communes tout le pouvoir de l'Épée. Enfin, pour réponse à la demande du Roi, qui exigeoit que les Magasins, les Villes, les Forteresses & les Vaisseaux lui fussent rendus, il desiroit que tous ces appuis de l'autorité roïale fussent mis entre des mains auxquelles les deux Chambres pussent accorder leur confiance. Les dix-neuf propositions qu'elles avoient envoyées auparavant, avoient marqué leur penchant pour la suppression de la Monarchie; & dans celles qu'elles faisoient actuellement, elles demandoient le pouvoir de l'exécuter. Comme elles étoient manifestement coupables aux yeux de la Loi, pour avoir fait la guerre à leur Souverain, il est clair que leurs craintes & leurs jalousies devoient s'être extrêmement multipliées, & qu'elles avoient rendu leur sûreté per-

CHARLES I.

1643.

»dit qu'il avoit changé de pensée; &
 » quelques-uns de ses amis, à qui les
 » Commissaires s'adresserent, leur dirent
 » qu'après leur départ, & même après
 » que le Conseil s'étoit retiré, quelques
 » Officiers de sa Chambre ne lui avoient
 » pas laissé de repos jusqu'à ce qu'ils lui
 » eurent persuadé de changer ses premie-
 » res résolutions. » Malgré la confiance

qu'on doit à l'Auteur, il est difficile de concevoir qu'il y ait eu quelque Traité entre le Roi & le Parlement, tandis que le dernier insistoit, comme il fit toujours, sur une soumission totale à ses demandes, & prétendoit à tout le pouvoir, dans le dessein de l'employer à la punition des Amis du Roi.

CHARLES.

3643.

honnable, qu'elles méloient à celle de la Nation, plus incompatible que jamais avec l'autorité Monarchique. Quoique la douceur de Charles, & sa bonté reconnue, pussent les tranquilliser sur tous les projets de vengeance future, elles préféreroient une sûreté indépendante, sur-tout accompagnée du pouvoir suprême, à la condition de Sujets, menacée peut-être de quelque danger.

Les Conférences ne furent pas poussées plus loin que la première demande des deux Partis. Le Parlement ne voyant aucune apparence de conciliation, rappella brusquement ses Commissaires.

Une entreprise militaire que les Communes avoient concertée pour l'ouverture du Printems, succéda aux négociations. Reading, occupé par une garnison du Roi, & situé proche de Londres, passoit pour une Place très-forte dans un tems où l'art des Sièges étoit peu connu en Europe, & totalement ignoré en Angleterre. Le Comte d'Essex s'établit devant cette Ville avec une Armée de 18000 hommes, & commença ses attaques par des approches régulières. Le Chevalier Aston, Gouverneur, aiant été blessé, eut le Colonel Fielding pour successeur au Commandement. On trouva bientôt que la Place n'étoit plus capable de défense; & quoique le Roi se fût approché, dans l'intention d'obliger le Comte d'Essex à lever le Siège, la disposition de l'Armée Parlementaire rendit cette entreprise impossible. Ainsi Fielding consentit à rendre la Ville avec les honneurs de la Guerre pour la garnison, & la promesse de livrer les Déserteurs. Cette dernière condition fut jugée si honteuse & si préjudiciable aux intérêts du Roi, que le Gouverneur fut condamné à la mort par un Conseil de Guerre. Mais ensuite le Roi lui fit grace.

L'Armée du Comte d'Essex avoit reçu de Londres, en abondance, toutes les commodités de la vie. Les superfluités même & les recherches du luxe lui étoient envoyées par les zélés Citoyens. Cependant la fatigue d'un Siège, dans une saison précoce, l'avoit si fort affoiblie, qu'elle n'étoit pas capable d'une nouvelle entreprise, & les deux Armées demeurèrent quelque tems campées à peu de distance l'une de

l'autre, sans tenter de part ni d'autre la moindre entreprise d'importance.

CHARLES I.

1643.

Outre les Opérations militaires des deux principales Armées qui étoient au centre de l'Angleterre, chaque Comté, chaque Ville, & presque chaque Famille, étoit divisée dans son sein; & tout le Roïaume étoit ébranlé par les plus violentes convulsions. Pendant le cours de l'hyver chaque Parti avoit fait partout de continuels efforts pour surmonter l'autre; & les Anglois, réveillés du sommeil de la Paix, emploïoient contre leurs Concitoïens, d'une main ardente, quoique mal exercée, des armes dont ils avoient oublié l'usage. Ce furieux zèle pour la liberté & pour la discipline Presbytérienne, qui s'étoit répandu jusqu'alors sans obstacle dans la Nation, excitoit enfin une égale ardeur pour la Monarchie & l'Épiscopat, depuis que l'intention d'abolir ces anciennes formes de Gouvernement étoit ouvertement avouée par les deux Chambres. Quoique dans plusieurs Cantons on fût convenu, avec les sermens les plus solennels, de garder une exacte neutralité, le Parlement les aïant déclarés contraires aux Loix, ils furent immédiatement rompus, & le feu de la discorde pénétra dans tous les coins. L'animosité des discours, les combats de la plume, mais sur-tout les déclamations de la Chaire, altérèrent tous les principes de la société humaine, & répandirent l'aveugle rage de Parti. Cependant, malgré cette farouche disposition, enflammée par une guerre tout-à-la-fois civile & religieuse, fleau le plus terrible de l'humanité; les événemens de ce période sont moins distingués par des actions atroces de perfidie ou de cruauté, que les divisions intestines qui les avoient précédés : observation qui, bien pesée, renferme un très-grand éloge du caractère de la Nation, qu'on avoit si malheureusement armée contre elle-même.

Vers le Nord, le Lord Fairfax commandoit pour le Parlement & le Comte de Newcastle pour le Roi. Ce dernier Seigneur commença ces associations, dont son exemple rendit l'usage si commun dans les autres parties du Roïaume. Il unit dans une Ligue pour le Roi, les Comtés de Northumberland, de Cumberland, de Westmoreland, &

M m m ij

laissé de garnison dans ses nouvelles conquêtes, se retira vers Gloucester, & de-là rejoignit le Comte d'Essex.

CHARLES I.

1643.

Mais les plus mémorables actions de cet Hyver se passerent dans les Provinces Occidentales. Lorsque le Chevalier Hopton, avec son petit Corps de Cavalerie, s'étoit retiré en Cornouailles devant les Troupes du Parlement, le Comte de Bedford qui les commandoit, méprisant un Ennemi si foible, en avoit abandonné la poursuite, & s'étoit reposé de l'extinction du Parti Roïal sur les Scherifs du País ; mais le penchant de cette Province étoit pour le service du Roi. Pendant que les Chevaliers Buller & Carew exécutoient l'Ordonnance Militaire du Parlement à Lancelston, il se faisoit à Truro, une Assemblée générale des Comtés, où le Comte d'Herford aiant produit la Commission roïale, on prit la résolution d'obéir aux Loix & de chasser les Usurpateurs. Aussi-tôt les Compagnies Bourgeoises sortirent armées ; Lancelston fut pris, & la paix se trouva rétablie dans tout le Comté, avec la soumission au Roi.

Dès l'ouverture de cette guerre, le Parti roïal avoit pris pour méthode, dans toutes les occasions, de réclamer l'observation des Loix qu'il connoissoit favorables à ses intérêts ; & le Parlement, plutôt que de se retrancher sur la nécessité, & d'avouer qu'il eût violé quelque Statut, s'étoit accoutumé aussi à se parer de son zèle pour les Loix, qu'il interprétoit en sa faveur par des explications forcées. Mais quoique le Roi parût y gagner, & que ce fût en vertu des Loix, que les Compagnies Bourgeoises avoient pris les armes dans Cornouailles, cette maxime de conduite devint ici préjudiciable à son Parti. Suivant les Loix, ces Troupes n'étoient pas obligées de sortir de leur Province, & par conséquent les avantages qu'elles avoient obtenus, ne pouvoient être poussés dans Devonshire. Ainsi les Roïalistes de Cornouailles penserent à lever des forces dont il y eut plus de service à tirer. Hopton, Granville, l'homme le plus aimé du País, Slanning, Arundel & Trevanion, entreprirent à leurs frais, de former une Armée pour le Roi ; & leur crédit dans tous ces quartiers, leva bientôt les obstacles : le Parlement, allarmé de cette diligence, fit marcher Ruthwen, Écossais & Gouverneur de

CHARLES I.

1643.

Bataille des
Bradocdown.

Plymouth, avec toutes les forces des Comtés de Dorset, de Sommerfet & de Devon, pour faire l'entiere conquête de Cornouailles. Ruthwen, suivi, à quelque distance, par le Comte de Stamford, qui lui menoit un renfort considérable, entra dans cette Province par des ponts qu'il jetta sur la Tamare, & précipita sa marche, dans la crainte que Stamford ne vint partager l'honneur d'une victoire qu'il croïoit certaine. Les Roialistes n'étoient pas moins impatiens d'en venir à la décision avant que l'Armée de Ruthwen fût renforcée. La bataille fut livrée à Bradocdown; & les Troupes du Roi, quoiqu'inférieures en nombre, remporterent une victoire complete. Ruthwen, avec un reste de Soldats sans ordre, chercha une retraite dans Saltash; & n'ayant pu défendre cette Ville, ce ne fut pas sans difficulté qu'il se sauva presque seul à Plymouth. Stamford prit aussi le parti de se retirer, & distribua ses forces dans Plymouth & dans Exeter.

Malgré tous ces avantages, la disette extrême d'argent & de munitions obligea les Roialistes d'entrer dans une convention de neutralité avec le Parti Parlementaire de Devonshire, & cette neutralité dura tout l'hyver; mais elle fut rompue au printemps par l'autorité des deux Chambres, & l'on vit recommencer la guerre avec de grandes apparences de désavantage pour le Parti du Roi. Stamford ayant rassemblé près de sept mille hommes bien fournis d'argent & de provisions, s'avança contre les Roialistes, qui n'étoient pas la moitié de ce nombre, & qui souffroient toutes sortes de besoins.

Bataille de
Stratton,
16 Mai.

Le désespoir, joint à la jalousie naturelle de ces Troupes, qui étoient commandées par la premiere Noblesse du País, leur fit prendre la résolution de braver par un généreux effort, cette complication d'obstacles. L'Ennemi étoit campé au sommet d'une haute colline près de Stratton: elles l'attaquerent à cinq heures du matin, après avoir passé toute la nuit sous les armes. Leur attaque se fit en quatre divisions, commandées, la premiere par le Lord Mohun & le Chevalier Hopton, la seconde par Granville & Berkeley, la troisième par Slanning & Trevanion, & la dernière par Bassley & Godolphin. Les Troupes Roiales monterent d'abord de quatre côtés avec la plus vive ardeur, & leurs Ennemis ne

se défendirent pas avec moins d'obstination. Le combat dura long-tems, & le succès paroissoit douteux, lorsque les Commandans de Cornouailles furent avertis que la poudre leur manquoit. Ils résolurent d'y suppléer par la valeur; & cachant cette disgrâce à leurs Gens, ils convinrent entr'eux par des Messagers, d'avancer, sans faire feu, jusqu'au haut de la colline, pour se trouver sur un terrain égal avec l'Ennemi. Le courage des Officiers fut si parfaitement secondé par tous les Soldats des quatre divisions, qu'elles parvinrent au terme. Childley, Major Général, qui commandoit l'Armée du Parlement, car Stamford étoit demeuré à quelque distance, ne trahit point son devoir: lorsqu'il vit reculer ses Gens, il s'avança lui-même à la tête d'une troupe de Picquiers; & se faisant jour au travers de l'Ennemi, il ne cessa de combattre que lorsqu'il fut accablé par le nombre & fait prisonnier. Mais la vue de son malheur fit abandonner le terrain à ses Troupes; & les quatre divisions roiales s'approchant toujours l'une vers l'autre, se rencontrèrent enfin dans l'espace uni du sommet, où elles s'embrassèrent avec une joie inexprimable, en signalant leur victoire par leurs cris & leurs félicitations mutuelles.

Ce succès fit tourner l'attention du Roi & du Parlement vers l'Ouest, qui devenoit une scène d'action fort importante. Charles y envoya le Marquis d'Hartford & le Prince Maurice, avec un renfort de Cavalerie, qui, s'étant joint à l'Armée de Cornouailles, se répandit bientôt dans le Comté de Devon, & pénétra dans celui de Sommerfet, dont il commença la réduction. Du côté du Parlement, Waller, qui possédoit toute la confiance, fut dépêché vers l'Ouest avec une Armée complète, pour arrêter les progrès des Roialistes. Après quelques escarmouches, les deux Partis se rencontrèrent à Landisdown, près de Bath, & combattirent en bataille rangée avec une perte extrême des deux côtés, mais sans aucun avantage décisif. Le brave Granville périt dans l'action. Hopton y fut dangereusement blessé par le feu qui prit à quelque poudre. Les Roialistes tenterent ensuite de marcher vers l'Ouest, & de joindre leurs forces, près d'Oxford, à celles du Roi; mais Waller, qui les suivit ardemment, infesta leur marche

CHARLES I.

1643.

Bataille de
Landisdown.
5 de Juillet.

CHARLES I.

1643.

Bataille de
Roundway-
Down.
13 Juillet.

jusqu'à Devizes. Un renfort de divers Corps de Troupes , qui lui venoient de toutes parts, le rendoit si supérieur aux Roïalistes, qu'ils n'osèrent continuer leur marche, ni s'exposer au danger d'une action. Hartford & le Prince Maurice se hâtèrent de partir avec leur Cavalerie pour aller au secours de leurs amis dans Devizes. Waller croïoit la prise de ce Corps d'Infanterie si certaine, qu'enivré de cette folle confiance, il écrivit aux deux Chambres, » que leur ouvrage étoit fait, & que par la Poste suivante il leur marqueroit le » nombre & la qualité des Prisonniers. « Mais avant l'arrivée même d'Hartford & du Prince Maurice, le Roi, informé de l'embarras de ses Troupes à Devizes, y avoit dépêché un gros Corps de Cavalerie, sous les ordres du Lord Wilmot. Waller posta son Armée sur les Dunes de Roundway, & s'avança vers la Cavalerie Roïale avec la sienne, pour combattre Wilmot avant qu'il pût se joindre à l'infanterie de Cornouailles. Mais il trouva une si vigoureuse résistance dans les Troupes Roïales, qu'après un combat opiniâtre, il fut entièrement défait, & réduit à se sauver dans Bristol, avec quelques Cavaliers. Wilmot enleva le Canon ennemi, se joignit aux Troupes de Cornouailles, qu'il étoit venu secourir, attaqua l'Infanterie Parlementaire avec un redoublement de valeur, la mit en fuite, & dispersa toute cette Armée.

Une victoire de cet éclat, qui venoit à la suite de tant d'autres succès, jeta l'épouvante dans les deux Chambres du Parlement, & l'alarme dans leur principale Armée. Waller se plaignit amèrement du Comte d'Essex leur Général, qui avoit laissé passer Wilmot, & marcher sans interruption au secours de l'Infanterie Roïale à Devizes. Mais Essex voyant son Armée continuellement affoiblie depuis le siège de Reading, étoit résolu de demeurer sur la défensive ; & Charles, à qui les munitions & l'argent manquoient encore, avoit contenu aussi l'activité de l'Armée Roïale. On n'avoit pas vu, dans cette partie de l'Angleterre, d'autre action qu'une escarmouche de peu d'importance en elle-même & qui n'avoit eu de mémorable que la mort du célèbre Hambden.

Le Colonel Virrey, Écossais, qui servoit dans l'Armée du Parlement,

Parlement, y aiant reçu quelque sujet de dégoût, vint au Camp d'Oxford, fit l'offre de ses services au Roi, & pour prouver la sincérité de sa conversion, informa le Prince Robert du mauvais ordre des Quartiers ennemis. Le Prince qui entendoit parfaitement cette partie de l'Art Militaire, tomba brusquement sur les Corps dispersés de l'Armée d'Essex, mit en déroute quelques Régimens de Cavalerie & d'Infanterie, & porta les ravages jusqu'à deux milles du Quartier général. On y prit l'alarme; tout le monde se hâta de monter à cheval pour chercher le Prince, lui enlever les Prisonniers, & réparer la disgrâce du Parti. Entre les plus empressés, Hamden, qui commandoit un Régiment d'Infanterie campé à quelque distance, joignit la Cavalerie comme un simple Volontaire; & trouvant les Roialistes dans le Canton de Chalgrave, il pénétra au milieu de la mêlée. Les Troupes roiales furent dégagées par la valeur & l'activité du Prince, qui emmena même un riche butin & deux cens Prisonniers au Quartier d'Oxford. Mais ce qui causa plus de satisfaction aux Roialistes, fut l'opinion qu'il étoit arrivé quelque désastre à Hamden, leur capital & redoutable Ennemi. Un des Prisonniers déclara qu'il le croioit dangereusement blessé. Il l'avoit vû, contre son usage, sortir du Champ de Bataille avant la fin du combat, la tête pendante & les mains appuyées sur le cou de son cheval. On apprit le lendemain, qu'il avoit reçu à l'épaule un coup de balle qui lui avoit cassé l'os. Quelques jours après il mourut de sa blessure dans des douleurs fort aiguës, & la déroute totale de l'Armée n'auroit pas jetté son Parti dans une plus grande consternation. Charles même avoit pour lui tant d'estime, que par générosité, ou par politique, il offrit d'envoier son Chirurgien pour aider à sa guérison. (a)

On admiroit dans ce fameux Personnage, beaucoup de talens & de vertus; & sa valeur dans cette guerre, avoit brillé avec autant d'éclat, que toutes les autres perfections par lesquelles il s'étoit distingué. La douceur dans le commerce de la vie, la modération, l'art & l'éloquence dans les débats de sa Chambre, la pénétration & le discernement dans les

(a) Mémoires de Warwick.

CHARLES I.

1643.

conseils, l'industrie, la vigilance & la chaleur dans l'action, sont autant d'éloges que les Historiens des Partis les plus opposés lui accordent sans exception. L'honnêteté même de sa conduite & de ses principes dans les devoirs de la vie privée, est à couvert de reproches. On doit prendre garde seulement, malgré son généreux zèle pour la liberté, à quel titre il mérite la qualité de bon Citoyen. Au travers de toutes les horreurs de la Guerre civile, il chercha l'abolition de la Monarchie & la ruine de la Constitution : but que tout Ami sincère de la Patrie devoit éviter, quand il y auroit pû parvenir par des voies paisibles. Mais si, dans le cours de cette violente entreprise, il fut animé par un mouvement d'ambition particuliere, ou par d'honnêtes préventions nées des odieux abus de l'autorité royale ; c'est surquoi il n'appartient point à un Historien du tems où nous sommes, ni peut-être même à un Ami intime, de porter un jugement positif.

Essex, refroidi par cet événement, effrayé par la défaite de Waller, apprit en même-tems que la Reine, étant descendue dans la Baïe de Burlington, s'étoit avancée jusqu'au Camp d'Oxford, accompagnée d'un renfort de trois mille hommes d'Infanterie & de quinze cens chevaux. De Thame & d'Aylesbury, où jusqu'alors il avoit eu ses Quartiers, il prit la résolution de se retirer plus proche de Londres, pour montrer à ses Amis, ses Troupes affoiblies & découragées, que trois mois auparavant il avoit mises en Campagne dans une condition si florissante. Le Roi, délivré de cet Ennemi, envoya son Armée au Prince Robert ; & leur jonction avec les Troupes de Cornouailles composa un Corps aussi formidable par le nombre, que par la réputation & la valeur. Il étoit question d'une entreprise qui répondit à l'attente du Public ; le Prince résolut d'assiéger Bristol, seconde Ville du Roïaume pour la grandeur & les richesses. Nathaniel Fiennes, fils du Lord Say, un des premiers Chefs du Parlement, comme son Pere, en étoit Gouverneur avec une Garnison de mille cinq cens hommes de pié & deux Régimens, l'un de Cavalerie, l'autre de Dragons. Les Fortifications n'étant ni régulières, ni complètes, Robert se promit d'emporter la Ville d'assaut ; & dès le matin du jour sui-

vant, presque sans autres provisions que le courage de ses Soldats, il marcha droit aux murs. Les Troupes de Cornouailles, en trois divisions, attaquèrent le côté occidental avec une impétuosité que la mort seule pouvoit arrêter ; mais quoique la division du centre fût déjà montée, le désavantage du terrain se trouva si grand, & la Garnison fit une si brave défense, que les Assiégeans furent enfin repoussés, avec une perte considérable d'Officiers & de Soldats. Du côté du Prince, l'assaut fut conduit avec le même courage & presque la même perte, mais avec plus de succès. Une de ses divisions conduite par le Lord Grandisson, fut renversée, & le Commandant même reçut une blessure mortelle. Une autre sous les ordres du Colonel Bellasis, eut le même sort. Mais Washington, avec la troisième, trouvant un endroit de la courtine moins défendu, y pénétra, & bientôt ouvrit un passage à la Cavalerie. Cette irruption néanmoins ne mit les Roialistes en possession que des Fauxbourgs. L'accès de la Place étoit beaucoup plus difficile ; & la vue du danger, autant que les premières pertes, sembloit ôter le courage aux Troupes, lorsqu'à la joie extrême de toute l'Armée, Fiennes proposa de capituler. La Garnison obtint de sortir avec armes & bagage, en laissant son Artillerie, ses Munitions & ses Enseignes. On fit son Procès au Gouverneur pour une lâcheté si criante, & la Sentence du Conseil de Guerre le condamnoit à perdre la tête ; mais le Prince Robert lui fit grace. Quelques violences exercées sur la Garnison, contre les Articles formels du Traité, exciterent de grandes plaintes, auxquelles on répondit du côté Roial, par des récriminations funes qui s'étoit passé après la reddition de Reading ; & cet incident devint pour toute la suite de cette Guerre, une source d'irrégularités & de désordres, moins par représailles, que par la haine extrême des deux Partis.

L'assaut de Bristol avoit coûté cher aux Roialistes. Ils y avoient perdu cinq cens hommes, entre lesquels on comptoit le Lord Grandisson, Slanning, Trevanion & Moyle. Bellasis, Ashley & le Chevalier Owen y avoient été blessés. Cependant le succès étoit si considérable, qu'en relevant beaucoup un Parti, il jeta une profonde consternation dans l'autre. Le Roi,

N n n ij

CHARLES I.
1643.

CHARLES I.

1643.

pour faire connoître qu'il n'étoit point enivré par la fortune, & qu'il n'aspiroit point à l'humiliation absolue du Parlement, renouvella dans un Manifeste, la protestation qu'il avoit solennellement prononcée à la tête de ses Troupes, & déclara que son intention étoit toujours de fonder la paix sur le rétablissement de la Constitution. Après avoir joint le Prince Robert à Bristol, & fait partir le Prince Maurice avec un Détachement pour Devonshire, il délibéra sur l'emploi qu'il devoit faire de ses forces. Quelques-uns propofoient, avec une grande apparence de raison, d'aller droit à Londres, où tout étoit dans la dernière confusion, où l'Armée Parlementaire étoit rebutée, affoiblie, épouvantée, où l'on pouvoit espérer qu'un soulèvement, une victoire, un Traité termineroit promptement tous les désordres civils; mais le nombre & la force des Compagnies Bourgeoises de Londres firent juger que cette entreprise avoit d'extrêmes difficultés. Gloucester, qui n'étoit qu'à vingt milles du Camp, offroit une conquête plus aisée, & cependant d'une très-haute importance. C'étoit la seule Garnison qui restoit au Parlement dans cette partie du Roïaume. La réduction de cette Ville mettoit au pouvoir du Roi tout le cours de la Severne. Les riches & mécontentes Provinces de l'Ouest aiant perdu la protection de leurs Amis, pouvoient être forcées à paier des Contributions qui passeroient pour le châtiment de leur infidélité. On pouvoit entretenir une communication ouverte entre le Pais de Galles & ces nouvelles conquêtes; & la moitié du Roïaume entièrement délivrée de l'Ennemi, unie dans un Corps ferme, pouvoit être employée au rétablissement de l'autorité Roïale dans tout le reste de l'Angleterre. Telles furent les raisons qui firent embrasser un Parti, que l'événement fit juger fatal à la cause du Roi.

Siège de Gloucester.

Le Gouverneur de Gloucester étoit Masséy, soldat de fortune, qui ne s'étoit engagé dans les intérêts du Parlement qu'après avoir offert ses services au Roi, & dont le bon sens libre des fumées de l'enthousiasme, dont la plupart des Officiers de ce Parti étoient offusqués, faisoit présumer qu'il pourroit prêter l'oreille à des propositions d'accommodement. Cependant Masséy étoit résolu de servir fidèlement ses Maî-

tres ; & quoiqu'exempt lui-même de fanatisme , il sçavoit tirer avantage de cet esprit , qu'il vouloit régner dans la Ville & dans la garnison. La sommation qu'il reçut , lui accordoit deux heurs pour répondre. Mais avant l'expiration de ce terme , deux Citoyens se présentèrent devant le Roi , » avec » des visages pâles , maigres , aigus & tout-à-fait effraîans : figures si étranges & si négligées , suivant le Lord » Clarendon , si singulièrement vêtues & accoutrées , qu'elles » excitoient tout-à-la-fois les plus graves contenance » à rire , & les cœurs les plus joieux à s'attrister. « Il parut impossible que de tels Ambassadeurs apportassent autre chose qu'un défi. Sans aucun témoignage de respect ou de politesse , d'un ton aigre , libre & hardi , ils déclarèrent qu'ils apportent une explication de la bonne Ville de Glocester : fort disposés , ajoute le même Historien , à faire des réponses insolentes & séditieuses à toutes les questions , comme si leur Commission principale eût été d'irriter le Roi , & de lui faire violer le sauf-conduit qu'il leur avoit accordé. Leur discours fut dans ces termes : » Nous , les Habitans , les Magistrats , » les Officiers & les Soldats de la Garnison de Glocester , » faisons cette humble réponse au gracieux Message de Sa Majesté ; que , suivant la teneur de notre serment de fidélité , » nous gardons cette Ville pour Sa Majesté & ses Descendans ; » & que nous nous croions obligés en conséquence , d'obéir » aux Commandemens de Sa Majesté , signifiés par les deux » Chambres du Parlement ; & que pour nous y conformer , nous » sommes résolus , avec la grace de Dieu , de garder cette » Ville. « Après ce début , le siège fut entrepris fort ardemment par l'Armée , & soutenu par la Ville avec la même résolution.

La nouvelle du siège de Glocester ne répandit pas moins de consternation à Londres , que si les Habitans eussent déjà vu l'Ennemi à leurs Portes. De si rapides progrès menaçoient le Parlement d'une prompte conquête. Les factions & les mécontentemens qui s'élevoient , & dans la Ville , & dans les Comtés voisins , annonçoient quelque soulèvement ou quelque dangereuse division. Il faut avouer que ces Chefs Parlementaires , qui avoient causé de si grandes innovations dans

CHARLES I.

1643.

le Gouvernement Anglois, & dont toutes les vues n'étoient pas encore remplies, ne s'étoient pas engagés dans une entreprise qui excédât leur courage & leur habileté. Dès l'origine ils avoient déployé dans toutes leurs résolutions, autant de vigueur que de sagesse; & le Corps du Peuple, Corps furieux, opiniâtre, qui n'étoit plus tenu en bride par la Loi, n'avoit pas laissé d'être retenu dans la soumission par leur autorité, & n'étoit pas moins uni par le zèle ou la passion, que par le Gouvernement le plus légal & le mieux établi. Un Comité peu nombreux, à qui les deux Chambres avoient confié leur pouvoir, avoit dirigé tous leurs Conseils, & sçu mettre un secret dans les Délibérations, une promptitude dans l'exécution, où le Roi, malgré l'avantage de l'Administration dans un seul Chef, n'avoit jamais été capable de parvenir. La certitude de n'avoir à craindre aucune jalousie de leurs Partisans, avoit fait exercer à ces Commissaires une autorité beaucoup plus despotique, que les Roialistes, dans les exigences mêmes de la guerre, n'avoient pu la supporter patiemment dans leur Souverain. Quiconque osoit les choquer, ou leur inspirer quelque défiance, étoit jetté dans les chaînes, & poursuivi à titre de Délinquant. Après avoir rempli les vieilles Prisons, ils en avoient construit plusieurs nouvelles; & les Vaisseaux même étoient remplis de Roialistes, qui languissoient sous les Ponts, ou qui périssent dans des lieux si mal sains. Ils avoient imposé par une Ordonnance des deux Chambres, les plus lourdes taxes & les plus contraires à l'usage. Ils avoient établi un Comité de *Séquestration*, (a) & saisis dans tous les lieux où leur pouvoir étoit reconnu, tous les Revenu du Parti Roial. (b) En un mot, n'ignorant point qu'eux-mêmes & tous leurs Ministres s'étoient exposés aux punitions légales en résistant à leur Souverain, ils avoient pris la résolution de se mettre au-dessus de ces terreurs par une Administration sévère, & de retenir le Peuple dans l'obéissance par des châtimens d'une exé-

(a) Son objet étoit de saisir les revenus du Parti roial, & de distinguer les Membres mal affectionnés au Parti populaire.

(b) Charles imita cet exemple dans la

suïte; mais la plus grande partie de la haute & de la petite Noblesse qui avoit des Terres, étant de ses amis, il tira beaucoup moins d'avantage de cette pratique.

cution plus prompte. Au commencement de cet Été, un complot formé contr'eux au milieu de Londres, les avoit obligé de faire éclater leur autorité dans toute sa plénitude.

CHARLES I.

1643.

Edmond Waller, à qui la versification Angloise doit ses premiers raffinemens, étoit Membre de la Chambre - Basse : homme d'une fortune considérable, aussi distingué par ses talens Parlementaires, & par la politesse & l'élégance de ses manieres, que par son génie Poétique. Comme il sçavoit mettre autant de fatire & de fiel dans son éloquence, que de tendresse & de graces dans sa Poësie, il s'attiroit l'attention de ses Auditeurs; & la droiture de ses sentimens l'avoit porté à blâmer, avec une extrême hardiesse, ces violens conseils par lesquels il paroissoit que les Communes étoient gouvernées. Mais, s'apercevant que les oppositions étoient sans fruit dans la Chambre, il entreprit au dehors de former un Parti qui pût obliger le Parlement d'accepter des conditions raisonnables, & rendre la Paix à la Nation. Les charmes de sa conversation, joint à son courage & son intégrité reconnus, lui avoient fait obtenir l'entiere confiance du Comte de Northumberland, du Lord Conway, & de tout ce qu'il y avoit à Londres de personnes distinguées dans les deux sexes. Chacun s'ouvrit à lui sans réserve, lui témoigna de l'horreur pour la conduite furieuse des Communes, & forma des vœux pour quelque salutaire expédient, qui fût capable de les arrêter dans cette impétueuse carrière. Tomkins, beau-frere de Waller, & Chaloner, intime ami de Tomkins, étoient dans les mêmes sentimens; & leurs principales liaisons étant dans la Bourgeoisie, ils informèrent Waller, que tous les esprits raisonnables & modérés y pensoient comme eux. Avec un peu de réflexion il ne lui parut pas impossible de former entre les Seigneurs & les Citoyens, une sorte de Ligue pour refuser de concert les taxes illégales que le Parlement imposoit sans l'aveu du Roi. Pendant que cette affaire s'agitoit, & qu'on formoit une liste de ceux qu'on jugeoit bien disposés, un Domestique de Tomkins, qui avoit prêté l'oreille à quelques discours, se hâta d'en avertir le célèbre Pym. Waller, Tomkins & Chaloner furent arrêtés. On fit leur procès dans un Conseil de guerre. Ils furent condamnés tous trois au supplice; & les deux dernieres furent exécutés devant leur porte. On établit une forme

Conspiration
du Poëte Waller.

CHARLES I.

1643.

de serment, (a) que les deux Chambres prêterent, & qui fut imposé, non-seulement à l'Armée, mais à tous les Habitans des mêmes quartiers. Outre la résolution de réformer leur vie & leurs mœurs, » ils s'engageoient tous de ne pas quitter les armes aussi long-temps que les Papistes du Roïaume » actuellement en guerre ouverte avec le Parlement, seroient » protégés par la force des armes contre la Justice. Ils exprimèrent leur horreur pour la dernière conspiration, & promettoient d'assister jusqu'à la dernière extrémité, les forces levées par les deux Chambres contre les forces levées par le Roi. »

Waller ne s'étoit pas plutôt vu en prison, que, frappé de la grandeur du danger, son esprit l'avoit abandonné. Il confessa tout ce qu'il sçavoit, sans épargner ses plus intimes Amis, sans égard pour les dépôts sacrés de la confiance, sans mettre aucune distinction entre les négligences d'une conversation familière & les plans réguliers d'une conspiration. Il contrefit avec la plus profonde dissimulation, des remords si vifs, qu'un pur mouvement de charité chrétienne fit différer son exécution, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé l'usage libre de son jugement. Il demanda la visite des Ministres de toutes les Sectes dominantes; &, non-seulement il leur témoigna un extrême repentir, mais recevant avec beaucoup de respect & d'humilité leurs pieuses exhortations, il seignit de leur devoir plus de lumières & de conviction, qu'il n'en avoit eu dans toute sa vie. Des présens, auxquels ces saints Personnages n'étoient pas plus insensibles qu'à la flatterie, leur furent distribués comme une foible rétribution pour leurs prières & leurs charitables instructions. Enfin, tous ces artifices, plus qu'aucun égard pour la beauté de son génie, auquel on auroit fait peu d'attention dans ce temps de faction & de fureur, lui firent obtenir grace pour la vie. Il en fut quitte pour une amende de dix mille livres sterling.

La rigueur que les deux Chambres avoient exercée contre sa conspiration, ou plutôt contre son projet, augmenta beaucoup leur autorité, & parut les mettre à couvert pour l'avenir de tous les attentats de cette nature. Mais le progrès des Armes

(a) Ce que les Anglois nomment *Test*, c'est-à-dire, épreuve.

roïales,

roiales, la défaite du Chevalier Waller, la prise de Bristol, & le siège de Gloucester, exciterent de nouveaux cris, & les firent pousser avec plus de violence que jamais. Des Troupes de femmes venoient demander la paix autour de la Chambre-Basse, & causoient tant d'importunité par leurs clameurs, qu'on donna des ordres pour les disperser. Quelques-unes furent tuées dans le tumulte. Bedford, Holland & Conway, avoient abandonné le Parti du Parlement, & s'étoient rendus à Oxford. Clare & Lovelace les avoient suivis. Northumberland s'étoit retiré dans ses Terres. Essex même marquoit beaucoup de mécontentement, & pressoit le Parlement de faire la paix. La Chambre-Haute proposa des termes d'accommodement plus modérés qu'elle n'en eut encore produit. Il fut même résolu dans celle des Communes, que ces nouvelles propositions seroient envoyées au Roi. Mais les esprits violens prirent l'alarme. Ils firent dresser dans la Ville, une Pétition contre la paix. Elle fut présentée par Penington, Maire factieux, escorté d'une foule de Peuple qui renouvela ses anciennes menaces contre le Parti modéré. Les Chaires tonnerent; & le bruit fut répandu de toutes parts, que vingt mille Irlandois, débarqués avec beaucoup de munitions, venoient égorger tous les Protestans. La pluralité des voix tourna contre la pacification; & l'on ne pensa plus qu'aux préparatifs d'une vigoureuse résistance, sur-tout à secourir immédiatement Gloucester, dont le Parlement étoit persuadé que tous ses succès dépendoient dans cette guerre.

Massey, résolu de se défendre sans ménagement, & voyant sous ses ordres une Ville & une garnison ambitieuse de la Couronne du Martyre, soutenoit le siège avec autant de capacité que de courage, & retardoit beaucoup les approches des Troupes du Roi. Il les infestoit dans leurs tranchées par de continuelles sorties, dont il remportoit toujours quelque avantage; & leur disputant chaque ponce de terrain, il refroidissoit l'ardeur de leur courage, élevé par les succès précédens. Cependant sa garnison étoit réduite aux dernières extrémités; & de tems en tems il prenoit soin d'informer le Parlement, que s'il ne lui venoit de prompts secours, il seroit forcé par la disette absolue de vivres & de munitions, d'ouvrir ses portes à l'Ennemi.

CHARLES I.

1643.

Les Communes, pour leur propre défense, autant que pour seconder Massey, résolurent d'employer toutes les ressources de leur crédit & de leur autorité. Elles ordonnèrent la levée d'une Armée, sous le commandement du Chevalier Waller, que toutes les infortunes ne les empêchoient point de traiter avec une distinction & des caresses extraordinaires. Les Comtés de Harford, d'Essex, de Cambridge, de Norfolk, de Suffolk, de Lincoln & d'Huntington, s'étant associés à leur cause, elles nommerent le Comte de Manchester Général de cette association, & les Commissions furent distribuées pour lever une autre Armée sous ses ordres. Mais leur principal soin fut de mettre celle du Comte d'Essex, dont toute leur fortune sembloit dépendre, en état de marcher vers le Roi. Leurs Prédicateurs furent excités, par de nouvelles instances, à recommencer leurs furieuses déclamations contre la Cause Royale. Les enrôlemens forcés, quoique profcrits, depuis peu par une Loi qui leur avoit coûté tant d'efforts, furent employés de leur propre aveu; & Londres envoya quatre Régimens de sa Milice, au secours de Gloucester. Toutes les boutiques de cette Capitale furent fermées par leur ordre, comme dans le plus pressant danger de l'Etat; & chacun attendit, avec la dernière inquiétude, le succès d'une si grande entreprise.

Essex, à la tête d'une Armée de quatorze mille hommes, prit la route de Bedford & de Leicester: & quoiqu'inférieur en Cavalerie, la seule force de sa conduite & d'une admirable discipline lui fit traverser ces Cantons ouverts, malgré diverses attaques de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit avancée pour l'arrêter, & qui ne cessa point de l'infester dans sa marche. A son approche de Gloucester, le Roi fut obligé de lever le siège, & de lui laisser le passage libre, pour entrer dans cette Ville. Les nécessités de la Garnison étoient extrêmes. Un barril de poudre étoit la seule munition qui restoit au brave Massey; & les vivres n'étoient guère en plus grande abondance. Essex avoit apporté des provisions militaires; & les Cantons voisins fournirent des vivres. Les habitans avoient soigneusement dérobé leurs provisions à l'Armée du Roi, sous prétexte que le Pais étoit épuisé; & leurs magasins avoient été réservés.

Septembre.

vés, pour la Cause qu'ils favorisoient avec tant de zèle.

La principale difficulté restoit. Essex qui connoissoit beaucoup de supériorité à la Cavalerie royale, craignoit le hasard d'une bataille, & souhaitoit de pouvoir retourner sur ses pas, sans s'y exposer. Il passa cinq jours à Teulbury, qui fut sa première station; & quelques dispositions feintes semblerent marquer qu'il vouloit prendre par Worcester. Une marche forcée, pendant la nuit, le fit arriver à Cirencester, avec le double avantage, d'avoir traversé sans obstacle un Pays ouvert, & de surprendre un Convoi de provisions qui se trouva dans cette Ville. Il continua de hâter sa marche vers Londres: mais, en arrivant à Newbury, il fut étonné d'y trouver le Roi, qui l'avoit prévenu par des marches fort promptes, & qui s'étoit mis en possession de cette Place.

CHARLES I.
1643.

Un combat étoit inévitable. Essex fit ses dispositions avec beaucoup de présence d'esprit, & ne manqua point de conduite militaire. Des deux parts, on se battit avec une valeur désespérée & une fermeté presque invincible. La Cavalerie d'Essex fut trois fois enfoncée par celle du Roi. Son Infanterie se maintint dans ses rangs; & sans cesser un moment de faire feu, elle présenta un rempart impénétrable de piques au furieux choc du Prince Robert, & à ces galantes Troupes de Noblesse, dont la plus grande partie de la Cavalerie royale étoit composée. On en fait particulièrement honneur, à la Milice de Londres, qui sans aucune expérience militaire, & sortie si récemment de ses occupations mécaniques, mais accoutumée à l'exercice des Compagnies dans les murs, & plus que tout le reste, animée d'un zèle indomptable pour sa cause; égala, dans cette occasion, ce qu'on pouvoit attendre des plus vieilles Troupes. Pendant que les deux Armées étoient engagées avec cet acharnement, la nuit vint terminer l'action, & laissa la victoire indécise. Le lendemain, à la pointe du jour, Essex continua sa marche; & malgré quelque désordre, que la Cavalerie du Roi mit encore dans son Arrière-garde, il alla recueillir, à Londres, des applaudissemens pour sa conduite, & pour le succès de toute son entreprise. Charles le suivit dans une partie de sa route; & prenant possession de Reading, aussi-tôt que le Comte l'eût quitté,

20 Septembre
Bataille de
Newbury.

O o o i j

il y établit une Garnison, qui resserra beaucoup Londres & les Quartiers Ennemis.

CHARLES I.

1643.

Mort & caractère du Lord Falkland.

Entre les morts du Parti roïal, dans la bataille de Newbury, on compta les Comtes de Sunderland & de Carnarvan, deux Seigneurs de la plus haute espérance, & plus malheureusement encore, au regret extrême de tous les Amateurs de l'ingénuité & de la vertu. Lucius Cary, Vicomte de Falkland, Secrétaire d'Etat. Avant l'Assemblée actuelle du Parlement, cet illustre Anglois, livré à l'étude des Lettres, & à la société de tout ce qu'il y avoit de poli & d'élégant dans la Nation, avoit joui de tous les agrémens qu'un beau génie, une fortune abondante & de généreuses inclinations peuvent offrir. Dans la vie publique, où son mérite le fit appeler, on le vit à la tête de toutes les attaques formées contre les usurpations roïales; il déploya cette éloquence mâle, & cet invincible amour de la liberté, qu'il avoit puisés avidement dans son intime commerce avec les sublimes esprits de l'Antiquité. Lorsque les convulsions civiles monterent à l'excès, & qu'il se trouva dans la nécessité de choisir un Parti, il tempéra l'ardeur de son zèle, & se réduisit à la défense de ce pouvoir limité qui demeurait à la Monarchie, & qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la Constitution Angloise. Inquiet néanmoins pour sa Patrie, il semble qu'il redoutoit autant la prospérité excessive de son Parti, que celle de la Faction opposée; & souvent, au milieu de ses intimes Amis, après un profond silence & de fréquens soupirs, il répétoit tristement le mot de *Paix*. Pour excuse, d'exposer plus librement sa personne aux dangers de la Guerre, qu'il ne sembloit convenir à un Secrétaire d'Etat, il disoit » qu'il se » croïoit obligé, dans ces occasions, d'être plus actif qu'un » autre, de peur que son impatience pour la Paix ne le fit » soupçonner de timidité ou de poltronnerie. Depuis le commencement de la Guerre, sa gaieté & sa vivacité naturelle sembloient obscurcies par un nuage; & l'attention même qu'il donnoit ordinairement à sa parure, comme l'exigeoient sa naissance & son rang, étoit changée dans un air de négligence, qui se faisoit remarquer. Le jour du combat, où il périt, aiant fait voir quelque soin à se parer, il en donna

pour raison, qu'il ne vouloit pas que l'ennemi trouvât son corps dans un état de malpropreté & d'indécence. » Je suis fatigué, ajouta-t-il, du tems où nous sommes ; & je prévois que beaucoup de malheurs menacent ma Patrie : mais je crois que j'en serai quitte avant cette nuit ». Cet excellent personnage n'étoit âgé que de trente-quatre ans.

La perte, que les deux Partis avoient essuïée à Newbury, & la saison avancée, obligèrent les Armées de se retirer dans leurs Quartiers d'hiver.

Dans le Nord, pendant cet Été, le crédit, du Comte de Newcastle, créé depuis peu Marquis, & l'affection, que le Peuple lui portoit, avoient servi à rassembler pour le Roi, des forces considérables qui donnoient de grandes espérances de succès dans cette Partie du Roïaume. Cependant il s'y éleva contre lui, deux adversaires, dont le dénouement de cette guerre dépendoit, & qui commencèrent, vers ce tems, à se distinguer par leur valeur & leur conduite militaire. C'étoient le Chevalier Thomas Fairfax, fils du Seigneur de ce nom, & Olivier Cromwell. Le premier avoit remporté un avantage considérable, à Wakefield (a), sur un détachement du Parti royal, & fait le Général Goring prisonnier. L'autre étoit sorti victorieux, à Gainsborow (b), d'un engagement avec un Corps de Roïalistes, commandé par le brave Cavendish, qui avoit été tué dans l'action. Mais ces deux victoires furent assez compensées, pour le Parti du Roi, par la déroute entière du Lord Fairfax, à Atherton (c), & par la dispersion de son Armée. Après ce succès, Newcastle parut avec quinze mille hommes devant Hull, dont Hotham n'étoit plus Gouverneur. Ce Gentilhomme & son fils, moitié par jalousie pour le Lord Fairfax, moitié par regret de s'être engagés contre le Roi, étoient entrés en correspondance avec Newcastle, & lui avoient promis de remettre Hull entre ses mains : mais leur conspiration aiant été découverte, ils avoient été arrêtés, & conduits dans les prisons de Londres, où, sans considération pour leurs services passés, ils furent deux nouvelles Victimes de la rigueur du Parlement.

Newcastle poussa quelque tems l'attaque de Hull ; mais aiant

(a) 12 Mai.

(b) 11 Juillet.

(c) 30 Juin.

Olivier
Cromwell,
commence à
se faire re-
marquer.

CHARLES I.

1643.

beaucoup souffert d'une sortie de la Garnison (a), il se vit obligé de lever le siege. Vers le même tems, Manchester qui s'étoit avancé des Comtés associés de l'Est, joignit le jeune Fairfax & Cromwell, avec lesquels il obtint un avantage considérable sur les Roialistes, à Horncastle; & ces deux Officiers s'y firent une grande réputation de valeur & de conduite. Quoique la fortune eût ainsi balancé ses faveurs, le Parti roial conservoit encore beaucoup de supériorité, dans cette partie de l'Angleterre; & si la garnison de Hull n'eût pas tenu le Comté d'York en respect, il y a beaucoup d'apparence qu'une jonction des forces du Nord avec celles du Sud, au lieu de l'imprudente & malheureuse entreprise de Gloucester, auroit mis Charles en état de marcher droit à Londres, & de terminer la guerre.

Le Parlement
a recours aux
Ecoffois.

Pendant que les entreprises militaires étoient poussées avec vigueur dans le sein de la Nation, & que le succès devenoit plus douteux de jour en jour, les deux Partis jetterent les yeux vers les Roiaumes voisins, & chercherent du secours, pour finir une entreprise où leurs propres forces éprouvoient une si furieuse opposition. Le Parlement eut recours à l'Ecosse, & Charles à l'Irlande.

On se rappelle aisément que les Covenantaires Ecoffois, après avoir obtenu ce qu'ils avoient si long-tems désiré, l'établissement de la discipline presbitérienne dans leur Nation, ne se bornerent point à cette victoire, & qu'ils se livrerent à la passion de répandre, par toutes sortes de voies, leurs principes & leur culte dans les Roiaumes voisins. Un Peuple de Fanatiques, qui s'étoient flattés, dans la ferveur de leur zele, qu'avec des secours supérieurs à la nature, ils porteroient le triomphant Covenant jusqu'aux portes de Rome, devoient commencer naturellement par l'établir en Angleterre, où l'on avoit déjà montré une si prompte disposition à le recevoir. Dans les articles mêmes de la pacification, ils avoient marqué qu'ils desiroient une parfaite uniformité de Religion avec l'Angleterre; & le Roi, se sauvant à la faveur de quelques expressions vagues, avoit traité ce desir de pieux & de louable. A la premiere apparence de rupture, le Parlement Anglois,

(a) 12 Octobre.

dans la vue de se lier étroitement avec cette Nation ; avoit
 déclaré qu'il souhaitoit la réformation ecclésiastique, & qu'il
 vouloit imiter l'exemple de ses freres du Nord. Il avoit em-
 ployé le même artifice pendant la guerre ; & l'impatience des
 Ecoffois étoit extrême, à la vue d'une scene d'action, dont
 ils ne pouvoient se regarder comme Spectateurs indifférens. » Si
 » le Roi, disoient-ils dans leurs Mémoires Nationaux, réussit
 » par la force des armes à subjuguier le Parlement d'Angle-
 » terre, & rétablit son autorité dans cette puissante Monar-
 » chie, il retracera infailliblement toutes ces concessions, que
 » les Ecoffois lui ont arrachées avec tant de violence & d'in-
 » dignité. Outre un sentiment d'intrêt propre, & d'attache-
 » ment au pouvoir roial, qui se trouve anéanti dans le pais de
 » sa naissance, la passion même, pour la Prélatrice & pour les
 » Cérémonies Religieuses, doit le révolter contre une Eglise,
 » qu'on lui a toujours fait regarder comme Antichrétienne &
 » contraire aux Loix du Pais. Considerons seulement de quels
 » Acteurs sont composées les factions, qui sont aujourd'hui un
 » si furieux usage des armes. Ce Parlement n'est-il pas formé
 » des mêmes hommes, qui se sont constamment opposés à la
 » guerre contre l'Ecosse, qui ont puni les auteurs de nos oppres-
 » sions, qui ont obtenu du remede à tous nos maux, & qui nous
 » ont décerné, avec les plus honorables expressions, une am-
 » ple récompense pour notre assistance fraternelle. La Cour, au
 » contraire, n'est-elle pas remplie de Papistes, de Prélats, de
 » Malintentionnés, tous ennemis déclarés de notre modele de
 » Religion, & résolus de sacrifier leurs vies pour leurs établis-
 » semens idolâtres ? Sans parler de notre propre sûreté, pou-
 » vons-nous témoigner mieux notre reconnoissance au Ciel,
 » pour cette pure lumiere, qui nous distingue entre toutes les
 » Nations, qu'en communiquant ces divines connoissances à
 » nos malheureux Voisins, qui nagent au travers d'une Mer
 » de sang, pour y parvenir ? Tel étoit le fond de tous les en-
 » tretiens en Ecosse ; cette Doctrine étoit répétée dans les Chai-
 » res ; & la fameuse malédiction de Méroz (a), cette malédic-
 » tion si solennellement dénoncée & réitérée contre l'anéanti-
 » ssement, la modération, rétentissoit de toutes parts.

(a) Liv. des Juges, Chap. 5. Vers. 23.

CHARLES I.

1643.

Dès le commencement des troubles civils, le Parlement d'Angleterre avoit invité les Ecoſſois à propoſer leur médiation, dont il ſavoit que le Roi titeroit peu d'avantage ; & Charles par cette raiſon même s'étoit efforcé, dans les termes les moins offenſans, de s'en garantir. A l'entrée de ce dernier printems, Loudon, Chancelier d'Ecoſſe, avec d'autres Commiſſaires, accompagnés d'Henderſon, Prédicateur populaire & fort intrigant, fut envoyé au Quartier roïal d'Oxford, pour renouveler l'offre d'une médiation ; mais avec le même ſuccès. Les Commiſſaires avoient ordre auſſi de preſſer le Roi ſur l'article de Religion, & de lui recommander le modele Ecoſſois de culte & de diſcipline. C'étoit toucher Charles, dans une partie fort tendre. Il croïoit ſon honneur & ſa conſcience, comme ſon intérêt, eſſentiellement engagés à ſoutenir la Prélatuſe & la Liturgie. Auſſi pria-t-il les Commiſſaires, » de ſe contenter des graces qu'il avoit accordées à l'Ecoſſe ; & de faire attention, qu'ayant réglé leur » Eglife ſuivant leurs propres principes, ils devoient laiſſer » la même liberté à leurs voiſins, ſans ſe mêler d'une affaire dont ils ne pouvoient ſuppoſer que le jugement leur appartint ».

Les Théologiens d'Oxford, comptant ſur une victoire certaine, à l'appui de leurs autorités hiſtoriques, de leurs citations des Peres, & de leurs argumens ſpirituels, demanderent une Conférence avec Henderſon, & ſe flattèrent de convertir, par la force du raiſonnement, ce grand Apôtre du Nord. Mais Henderſon, qui avoit toujours traité d'impie le moindre doute ſur ſes propres principes, & qui connoiſſoit une meilleure voie, pour réduire ſes adverſaires, que celle des argumens théologiques, refuſa abſolument d'entrer en diſpute. Les Docteurs Anglois ſe retirèrent, pleins d'admiration pour l'aveugle aſſurance & les fanatiques préventions de cet homme ; & de ſon côté, leur attachement obſtiné à des erreurs & des illuſions ſi groſſières le frappa du même étonnement.

Les Conceſſions, que Charles avoit faites à l'Ecoſſe, l'obligèrent d'y convoquer le Parlement, de trois années l'une ; & le mois de Juin, de l'année ſuivante, étoit le tems fixé pour la convocation. Il ſe flattoit d'obtenir avant ce terme, quelque

quelque avantage décisif, qui feroit rentrer le Parlement d'Angleterre dans une soumission raisonnable, & qu'alors il pourroit attendre, en sûreté, l'Assemblée du Parlement d'Ecosse. Quoique vivement sollicité, par Loudon, de convoquer sur le champ le grand Conseil de la Nation, il refusa constamment d'armer, de l'autorité, des esprits qui avoient déjà causé de si dangereux soulèvemens, & qui ne paroissent pas plus disposés à respecter la sienne. Les Commissaires, voyant toutes leurs propositions rejetées, demandèrent au Roi des passeports pour Londres, où ils se proposoient de conférer avec les Parlementaires Anglois. Cette Requête leur fut aussi refusée; & la Députation retourna fort mal satisfaite à Edimbourg.

On avoit créé nouvellement, en Ecosse, des Offices de *Conservateurs de Paix*, sous le prétexte de maintenir l'alliance entre les deux Roïaumes; & ces Officiers publics, à l'instigation du Clergé, résolurent, puisqu'ils ne pouvoient obtenir le consentement du Roi, de convoquer en son nom, mais par leur propre autorité, une Assemblée (a) des Etats; c'est-à-dire, de dépouiller leur Souverain de ce droit, seule partie qui lui restoit de la Prérogative roïale. Sous couleur de pourvoir à la paix nationale, que le voisinage des Armées Angloises mettoit en danger, l'Assemblée fut convoquée (b); & quoique moins solennelle, qu'un Parlement, elle n'a pas moins d'autorité pour lever de l'argent & des forces. Hamilton, & son frere, le Comte de Lanerick, qui furent envoyés en Ecosse pour arrêter ces mesures, manquèrent de fermeté ou de bonne foi, & se laissèrent entraîner au torrent. L'Assemblée générale de l'Eglise se tint avec celle des Etats; & prenant une autorité presque absolue sur le pouvoir Civil, elle fit ceder toutes les considérations politiques à son zèle & ses préventions.

Le Parlement d'Angleterre, que le progrès des armes roïales jettoit alors dans un extrême embarras, saisit ardemment l'occasion d'envoyer des Commissaires à Edimbourg; revêtus d'amples pouvoirs, pour traiter d'une union plus étroite avec la Nation Ecossoise. C'étoient le Comte de Rutland,

(a) Ou Convention.

(b) Le 22 Juin.

le Chevalier Armyne, le Chevalier Vane, Atcher, & CPALLES 1. Darley, accompagnés de Marshall & de Nyc, deux Ministres
1643. d'une considération distinguée. L'homme de confiance, dans cette négociation, étoit Vane, que personne ne surpassoit en éloquence, en adresse, en capacité, non plus qu'en artifice & en dissimulation, dans ces tems mêmes, si fameux pour les talens actifs. Ce fut à sa persuasion, qu'on forma, dans Edimbourg, cette Ligue solennelle, ou ce nouveau Covenant, qui effaça toutes les protestations précédentes, tous les engagements qu'on avoit pris jusqu'alors dans les deux Roïaumes, & dont le crédit & l'autorité se maintinrent longtemps. Outre les vœux d'une mutuelle défense contre toutes fortes d'oppositions, cet Acte imposoit à ceux qui voudroient y souscrire, l'obligation d'employer tous leurs efforts, sans égard pour les circonstances ni pour les personnes, à l'extirpation du Papisme & de la Prélature, de la Superstition, de l'Hérésie, du Schisme, & des Usages profanes; à maintenir les Droits & les Privilèges du Parlement, avec ceux de l'autorité roïale; à découvrir & livrer à la Justice tous les Incendiaires & les Mal-intentionnés.

Ligue & Co
v. 100. 10-
lunel.

Ce Covenant renfermoit aussi une promesse de maintenir la Religion Réformée, établie dans l'Eglise d'Ecosse; mais, par l'adresse de Vane, la Déclaration, pour l'Angleterre & l'Ecosse portoit seulement, que ces deux Roïaumes seroient réformés, suivant la parole de Dieu & l'exemple des Eglises les plus pures. Après l'abjuration de la Prélature, les zélés Presbytériens d'Ecosse ne trouverent point d'ambiguïté dans ces termes, & regarderent leur propre modele comme le seul qui pût répondre à cette description. Mais ce rusé politique avoit d'autres vues; tendis qu'il employoit ses talens à jouer ces Sectaires, & qu'il rioit secrètement de leur simplicité, il s'étoit aveuglément dévoué lui-même à maintenir des systèmes plus abîurdés encore, & plus dangereux.

Il restoit dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre, quelques Membres, que leur ambition particuliere, ou le zele de la liberté civile, avoit engagés à prendre parti pour le plus grand nombre, mais qui conservoient encore de l'attachement pour la Hiérarchie, & pour l'ancien Culte.

Dans le danger qui menaçoit actuellement leur cause, tous les scrupules furent étouffés; & le Covenant, seul moien de se procurer un renfort aussi considérable que l'accession de toute l'Ecosse, fut reçu sans opposition. Ainsi les deux Chambres, après avoir commencé par y souscrire elles-mêmes, ordonnerent qu'il fût signé par tous ceux qui reconnoissoient leur autorité.

Les Ecoffois célébrerent, avec de grandes marques de joie, l'heureux jour qui les avoit fait servir d'instrumens » pour » étendre le Roïaume de Christ, & pour dissiper les épaisses » ténèbres, où leurs voisins setrouvoient ensevelis. L'Assemblée générale s'applaudit d'avoir imité si glorieusement la piété de leurs Ancêtres, qui, sous le regne d'Elisabeth, s'étoient efforcés trois fois d'engager les Anglois, par la persuasion, à se défaire de l'usage du surplis, de l'etole, & du bonnet quarré. Dans la chaleur de son zele, elle ordonna que l'observation du Covenant fût jurée, sous peine de confiscation; sans compter les autres châtimens que le Parlement prochain jugeroit à propos d'imposer aux Réfractaires, comme ennemis déclarés de Dieu, du Roi & du Roïaume; & résolut d'employer l'épée à porter la conviction dans les ames rebelles, elle prit, avec beaucoup de vigilance & d'activité, des mesures pour ses entreprises Militaires. Cent mille livres sterling, qu'elle reçut d'Angleterre, l'espérance d'une bonne paie, & les favorables dispositions des esprits, rendirent bientôt les levées complètes. On y joignit les troupes auxiliaires qui avoient été rappelés d'Irlande; & vers la fin de l'année, une Armée de plus de vingt mille Ecoffois, sous le commandement de Leven, leur ancien Général, se trouva prête à marcher en Angleterre.

Charles, prévoyant l'orage qui se formoit sur sa tête, s'efforça de pourvoir à sa sûreté, par toutes sortes d'expédiens; & ses yeux se tournerent vers l'Irlande, dans l'espoir que ce Roïaume, dont la cause étoit déjà si préjudiciable à la sienne, contribueroit du moins à lui fournir quelque secours.

Depuis la naissance du soulèvement Irlandois, le Parlement d'Angleterre avoit été trop occupé de ses expéditions domestiques pour suivre efficacement le dessein qu'il avoit

eu de le réprimer. Il avoit traité avec les Ecoſſois, pour dix mille hommes, qu'ils avoient promis de faire paſſer en Irlande; & les conditions étoient que Carikfergus ſeroit remis entre leurs mains, & que l'autorité de leur Général y ſeroit indépendante du Gouvernement Anglois. Ces Troupes, auſſi long-tems qu'ils les y avoient laiſſées, avoient ſervi à faire quelque diverſion aux forces des Irlandois rebelles, & protégé, dans le Nord, les foibles reſtes des Colonies. Mais, à l'exception de ce Concordat avec l'Ecoſſe, toutes les autres meſures du Parlement avoient été ſans effet, ou n'avoient fait que préjudicier à la cauſe Proteſtante en Irlande. En continuant ſes furieufes perſécutions, avec des menaces encore plus furieufes, contre les Prêtres & les Catholiques, il avoit rendu les Irlandois de cette Religion, obſtinés dans leur révolte, & ruiné tout eſpoir de conciliation & de tolérance. En diſpoſant, d'avance, des conſiſcations Irlandoïſes, il avoit réduit tous les Propriétaires au deſeſpoir, & ſembled menacer les Naturels du Pais d'une entière extirpation; & pendant qu'il répandoit ainſi les fureurs de la vengeance dans le cœur de l'ennemi, il n'avoit fait aucune démarche pour ſoutenir ou pour animer les Proteſtans, qui étoient réduits à l'extrémité.

L'afcendant, qu'une longue ſuite de succès a fait acquérir aux Anglois ſur la Nation Irlandoïſe, va ſi loin, que, malgré le caractère connu de cette Nation, qui, lorsqu'elle eſt formée à la diſcipline militaire chez les Etranges, ne le cede à aucun Peuple de l'Europe, elle n'a jamais été capable, dans ſon propre Pais, de faire de vigoureux efforts pour la déſenſe ou le rétabliffement de ſes libertés. Dans pluſieurs rencontres, les Anglois, ſous More, St Léger, Hamilton, & d'autres, avoient mis les Irlandois en déroute, avec le déſavantage de la ſituation & du nombre. Une déſenſe obſtinée de la Garniſon de Tradah, avoit fait lever le Siège aux Rebelles. Ormond avoit remporté deux victoires comp'etes, à Kilruſſ & Roſſ, & ſecouru tous les Forts, aſſiégés ou bloqués dans les différentes parties de l'Iſle. Mais, malgré ces avantages, toutes les néceſſités de la vie manquoient aux Vainqueurs. Les Irlandois, dans leur rage féroce

contre les Colons Anglois, avoient dévasté le Roïaume entier ; & leur paresse, autant que leur ignorance, les rendoit absolument incapables de se procurer aucune des commodités de la vie humaine. Il s'étoit passé six mois, sans qu'on eût reçu d'autres secours d'Angleterre, que le quart de la charge d'un petit Vaisseau. Dublin pour se garantir de la famine, avoit fait passer en Angleterre la plus grande partie de ses Habitans. L'Armée étoit si mal en munitions, qu'à peine lui restoit-il quarante barils de poudre. L'Infanterie manquoit de souliers & d'habits ; & pour toute nourriture, la Cavalerie étoit forcée de manger les chevaux. Les Irlandois ne souffroient pas beaucoup moins ; mais, outre qu'ils étoient plus endurcis contre ces extrémités, ce ne pouvoit être qu'une triste perspective pour les deux Nations, tandis que leurs animosités continuoient avec cette fureur, que la désolation & la ruine d'une Île, où elles pouvoient trouver toutes deux leur subsistance & leur bonheur.

Le crédit & l'autorité du Marquis d'Ormond avoient servi particulièrement à faire tomber dans l'entière dépendance du Roi, les Chefs de Justice & le Conseil. Parsons, Temple, Loftus & Meredith, qui sembloient pencher vers le Parti opposé, avoient été éloignés ; & Charles avoit rempli leur place par des Officiers plus affectionnés à son service. Un ordre de sa main avoit fait exclure, du Conseil, deux Commissaires à qui les Communes avoient confié la conduite des affaires du Roïaume. Ces raisons, joint aux embarras du Parlement d'Angleterre, suffisoient pour l'empêcher de secourir une Armée, engagée, à la vérité, dans une cause qu'il favorisoit, mais gouvernée entièrement par ses Ennemis déclarés.

Le Roi, qui n'avoit point assez de munitions, d'armes, d'argent, ni de provisions, pour en retrancher une partie à ses propres besoins, embrassa un expédient, qu'il crut capable tout-à-la-fois de soulager ceux des Protestans d'Irlande, & de contribuer, en Angleterre, à l'avancement de ses intérêts. Il jugea qu'une cessation d'armes, avec les Rebelles, mettroit ses Sujets d'Irlande en état de pourvoir à leur subsistance, & de lui procurer le secours de leur Armée contre le Parlement d'Angleterre. Mais comme un Traité, avec une

CHARLES I.

1643.

Nation que ses barbaries & sa Religion faisoient détester ; pouvoit recevoir des couleurs fort odieuses , & faire renaitre les calomnies dont on avoit noirci son honneur , il sentit combien la conduite de cette affaire exigeoit de précautions. Une remontrance de l'Armée , au Conseil d'Irlande , représentant les insupportables nécessités des Troupes , & demanda pour elles la permission de quitter le Roiaume » Si cette » faveur , disoit-on , nous est refusée , nous serons forcés » d'avoir recours à cette première Loi , que le Ciel a gravée » dans tous les hommes , c'est-à-dire , la Loi naturelle , qui » enseigne à toutes les créatures les moyens de se conserver ». Les Chefs de Justice & le Conseil envoient au Roi & au Parlement , des Mémoires , où leur situation étoit vivement exposée ; & quoique leurs expressions générales pussent être exagérées , il paroît néanmoins , par l'aveu même du Parlement (a) , & par la nature des faits , que les Protestans d'Irlande étoient réduits à de fâcheuses extrémités , & que la prudence , ou peut-être une nécessité absolue , obligeoit le Roi de s'attacher à quelque expédient , pour les mettre à couvert de leur ruine.

Aussi-tôt , il envoya (b) au Marquis d'Ormont , & aux Chefs de Justice , l'ordre de conclure une suspension d'hostilités pour un an , avec le Conseil de Kilkenuy , par lequel les Irlandois étoient gouvernés , & de laisser les deux Partis en possession de leurs avantages actuels. Le Parlement , toujours prêt à censurer les démarches du Parti royal , ne perdit point une si belle occasion de reprocher au Roi sa faveur pour les Papistes , & s'emporta hautement contre cette trêve. Entre diverses raisons , il insistoit sur la vangeance divine , que l'Angleterre devoit redouter , pour avoir souffert une idolâtrie anti-chrétienne , sous des prétextes d'intérêts & de conventions politiques. La Religion , quoiqu'employée tous les jours par les Communes , comme l'instrument de leurs ambitieuses vues , étoit supposée trop respectable & trop sacrée , pour la faire céder aux intérêts temporels ou à la sûreté des Etats.

Après le Traité de cessation d'armes , il devenoit inutile ,

(a) Vie d'Ormont , par Cartes.

(b) 1 Septembre.

comme on le prétendoit impossible, de faire subsister l'Armée en Irlande. Ormond, entièrement dévoué au Roi, en fit passer des Corps considérables en Angleterre : la plupart demeurèrent au service de Charles ; mais quelques-uns, ayant nourri en Irlande une mortelle animosité contre les Catholiques, & voyant que le Papisme étoit universellement reproché au Parti royal, passèrent bien-tôt dans celui du Parlement.

Quelques Irlandois Catholiques suivirent ces Troupes, & se joignirent à l'Armée royale, où ils continuèrent les cruautés & les désordres dont ils avoient formé l'habitude. Le Parlement ordonna qu'on ne leur fit quartier dans aucune Action. Mais le Prince Robert s'en ressentit, par quelques représailles, qui reprimerent bien-tôt cette inhumanité.

JUSQU'ALORS, Charles avoit obtenu, dans le cours de cette Guerre, quantité d'avantages sur le Parlement ; & de la triste situation où il s'étoit vu, son courage & le zèle de ses Partisans l'avoient élevé presque au niveau de ses Ennemis. Yorkshire & tous les autres Comtés du Nord étoient soumis au Marquis de Newcastle ; & le Parlement n'avoit pas d'autre garnison, dans ces quartiers, que celle de Hull. Du côté Occidental, Plymouth seul, après avoir été vainement assiégé par le Prince Maurice, résistoit encore à l'autorité du Roi. Enfin, sans la fatale entreprise de Gloucester, les garnisons royales, s'étendant sans interruption d'une extrémité du Royaume à l'autre, auroient occupé beaucoup plus d'espace que celles du Parlement. Quantité de roïalistes se flattoient que la même vigueur, qui les avoit élevés à ce degré de pouvoir, ne cesseroit pas d'augmenter leurs progrès, & leur feroit obtenir une victoire décisive : mais ceux qui se laissoient moins emporter à leurs espérances, observoient, qu'outre l'accession de toute la Nation Ecoissoise au Parti du Parlement, le principe même, sur lequel tous les succès de Charles étoient fondés, se fortifioit de jour en jour dans le Parti opposé. Les Troupes Royales, remplies de grande & de petite Noblesse, avoient fait éclater un courage fort supérieur à celui de leurs Ennemis : mais à mesure que toute

CHARLES I.

1643.

1644.

VIII.

la Nation devenoit guerriere par la continuation des discordes, cet avantage étoit plus égal dans les deux Partis, & devoit enfin procurer la victoire au plus nombreux. D'ailleurs les Troupes du Roi, mal païées, & dépourvues de tout, ne pouvoient être contenues dans la même discipline que les forces du Parlement, à qui toutes sortes de secours étoient fournis, par des magasins & des trésors abondans. La sévérité des mœurs, affectée par ces zélés Religioneux, aidait à leurs Institutions militaires; & la rigide inflexibilité de caractère, qui distinguoit les Réformateurs de l'Eglise & de l'Etat, autorisoit les Chefs Parlementaires à resserrer leur soldats, dans les regles d'un ordre plus exact. Au contraire, les Officiers du Roi, s'accordant autant ou plus de licence que pendant la paix, étoient accoutumés à négliger leur devoir, & donnoient à leurs soldats l'exemple d'un pernicieux désordre.

Au commencement de la guerre civile, tous les Anglois, qui servoient chez l'Etranger, avoient été invités à rentrer dans leur Patrie, & reçus avec des témoignages extraordinaires d'estime & de considération; & la plupart étant d'une naissance honorable, ou n'ayant pas adopté, dans leur absence, les nouveaux principes qui déprimoient la dignité de la Couronne, s'étoient rangés sous les Enseignes roïales. Mais on doit faire attention, que si la profession militaire demande beaucoup de génie & d'expérience dans les principaux Chefs, tous ses devoirs subalternes peuvent être remplis par des talens ordinaires, avec une pratique superficielle. Les Citoyens devinrent bien-tôt d'excellens Officiers; & le hasard fit que les plus habiles & les plus célèbres Généraux sortoient du sein du Parlement. Le développement du génie fut bridé, dans les Courtisans & la Haute-Noblesse, par la qualité d'Officiers subalternes; & comme dans un Gouvernement régulier, chacun, du côté Roïal, fut borné à la situation où sa naissance l'avoit placé.

Pendant l'hiver, Charles, pour faciliter les préparatifs de la Campagne suivante, imagina l'expédient de convoquer à Oxford, tous les Membres de l'une & de l'autre Chambre qui s'étoient déclarés pour sa cause, & s'efforça de tirer lui-même
avantage

avantage du nom de Parlement, si cher à la Nation Angloise. La Chambre des Pairs se trouva fort-bien remplie; & sans y comprendre ceux qui étoient employés en différentes parties du Roïaume, elle contenoit le double de l'Assemblée de Westminster. Celle des Communes montoit à 140 Membres, qui ne faisoient pas la moitié de l'autre Chambre-Basse.

CHARLES I.

1644.

Les charges de l'Administration avoient toujours été si légères pour le Peuple, que le nom d'*Accise* étoit encore inconnu en Angleterre; & parmi les maux qui prirent naissance de ces guerres domestiques; on compte l'introduction de cet impôt. Le Parlement de Westminster aiant imposé une Accise sur la Biere, le Vin, & d'autres denrées, celui d'Oxford l'imita; & ce revenu fut abandonné au Roi. Ensuite, pour se mettre en état de recruter son Armée, on lui accorda la somme de cent mille livres sterling, qui devoit être levée à titre d'emprunt. Des lettres circulaires du Sceau privé, contre-signées par les Orateurs des deux Chambres, demandèrent le prêt de quelques sommes particulières, à diverses personnes qui demeuroient aux environs du quartier royal. Ni l'un ni l'autre des deux Partis, ne s'étoit encore élevé au-dessus de la pédanterie, de reprocher ces mesures illégales à ses adversaires.

Le Parlement de Westminster fit publier une bizarre Déclaration, qui portoit ordre à tous les habitans de Londres & des lieux voisins, de se retrancher un plat chaque semaine & d'en paier la valeur, pour le soutien de la cause commune. On s'imagina aisément que pourvu que l'argent fût païé, les deux Chambres s'embarrassoient peu de l'exécution de cette Ordonnance.

La situation du Roi étoit si favorable, que pour se porter au rétablissement de la Paix, les seules demandes, qu'il eût à faire, étoient que les Loix & la Constitution fussent rétablies, qu'il fût remis en possession des mêmes droits dont ses Prédécesseurs avoient constamment joui, & que le Gouvernement, tant Civil, qu'Ecclésiastique, reprît son ancienne forme. Dans une vue, si désirable en apparence, il offrit d'employer des moïens, qui ne devoient pas être moins

CHARLES.

p. 641.

agréables au Peuple ; un Aâe univerfel d'oubli , & la tolérance pour les confciences tendres. Rien , par conféquent , ne pouvoit être plus avantageux à fes intérêts , que tous les difcours de Paix , & la difcuffion des articles d'où cette bédiction dépendoit. Delà vient que dans toutes les occafions il follicitoit, non-feulement un Traité , mais des Conférences , & l'examen mutuel des prétentions , lors même qu'il en efperoit le moins de fuccès.

Les mêmes raifons faifoient prudemment éviter , aux Communes de Weftminfter , toutes forte d'avances , vers une Négociation , & leur faisoit craindre d'expofer trop aifément à la censure , ces termes hautains , que leurs allarmes , ou leur ambition , leur faisoient employer d'avance à l'égard du Roi. Quoique leurs Partifans fuflent aveuglés par les plus fortes préventions , elles n'avoient pas la hardieffe de foumettre leurs prétentions à l'examen , ou de les manifefter à toute la Nation. En oppofition à l'autorité facrée des Loix , aux vénérables exemples d'une longue fuite de Siècles , elles avoient honte de ne pouvoir alléguer que des défiances & des jalousies qui n'étoient pas avouées par la Conftitution , & qui n'avoient aucun fondement raifonnable , ni dans le caractère personnel de Charles , dont on connoiffoit fi bien la vertu , ni dans fa condition , fi dépouillée de toute autorité indépendante. Il paroiffoit odieux , ingrat , dangereux , d'infister encore fur des abus qui avoient été redreffés , & fur des pouvoirs , conformes ou contraires aux Loix , qu'on avoit formellement abandonnés.

Le Roi qui vouloit un peu diminuer cette vénération univerfelle qu'on portoit au nom du Parlement , avoit publié une Déclaration , dans laquelle il expofoit tous les mouvemens tumultueux qui l'avoient chaffé de Londres , lui & fes Partifans dans les deux Chambres ; d'où il concluoit que l'Affemblée de Weftminfter n'étoit plus un Parlement libre , & qu'auffi long-tems que fa liberté ne feroit pas rétablie , elle ne pouvoit s'attribuer aucune autorité. Mais cette Déclaration devenant un obftacle au Traité , il falut quelque expédient pour l'é luder.

On écrit , au Comte d'Effex , une lettre fignée du Prince

de Galles, du Duc d'York, & de quarente-trois Seigneurs, qui l'exhortoient à se rendre l'instrument de la paix publique, & du bonheur, que ceux, qui emploïoient ses services, avoient dû se proposer. Essex, quoique fort dégoûté de ses Maîtres, quoiqu'allarmé des excès auxquels il les voïoit emportés, quoique passionné pour une paix raisonnable, étoit encore plus résolu de répondre avec honneur à la confiance qu'on avoit eue pour lui. Il répondit : que le papier qu'on lui en-voïoit ne s'adressant point aux deux Chambres du Parlement, & ne contenant aucune reconnoissance de leur autorité, il ne pouvoit leur en donner communication. Charles, pendant la Campgne suivante, lui réitéra les mêmes instances & reçut la même réponse.

Au Printems, il fit une autre tentative, par une lettre adressée « aux Seigneurs & aux Communes du Parlement, assemblés à Westminster ». Mais comme il parloit aussi, dans cette lettre, des Seigneurs & des Communes du Parlement assemblés à Oxford, & qu'il déclaroit que sa vue & son intention étoient de réunir, à Oxford, tous les Membres des deux Chambres, dans une pleine & libre Assemblée, le Parlement de Westminster, pénétrant sans peine la conclusion qui s'y trouvoit renfermée, refusa de traiter dans ces termes ; & le Roi, qui voïoit si peu d'espérance de paix, ne voulut point abandonner ses prétentions, ni reconnoître plus ouvertement ces deux Chambres pour un Parlement libre.

Cet Hiver termina la vie du fameux Pym, aussi respecté de l'un des deux Partis, que détesté de l'autre. A Londres il fut regardé comme une victime des libertés nationales, qui avoit abrégé ses jours par un travail sans relâche, pour les intérêts de sa Patrie. A Oxford, on publia qu'il avoit été frappé d'un mal extraordinaire, & qu'il étoit mort rongé de vermine, par un coup de la vengeance divine, pour les crimes & ses trahisons multipliées. Il avoit si peu cherché à grossir sa fortune particulière, dans ses désordres civils, dont il avoit été un des premiers instrumens, que le Parlement se crut obligé, par la reconnoissance, à payer ses dettes (a). Mais revenons aux opérations militaires qui, malgré la rigueur de

(a) Journal du Parlement, 13 Février 1644.

CHARLES I.

1644.

Continuation de la Guerre.

L'Hiver, furent poussées vigoureusement dans cette saison. Les Troupes, venues d'Irlande, avoient été débarquées à Mostynes, dans le Nord de Galles; & sous le commandement du Lord Byron, elles se saisirent des Châteaux de Lewarden, de Beeston, d'Aëton & de Dedington. Cheshire & les Comtons voisins n'avoient plus de places déclarées pour les Parlementaires, à l'exception de Nantwich, dont Byron forma le Siège au cœur de l'Hiver. Le Chevalier Fairfax, allarmé d'un progrès si brusque, assembla, dans Yorkshire, un Corps de 4000 hommes; s'étant joint au Chevalier Breton, ils s'approchèrent ensemble du Camp royal. Byron & ses Troupes, enflés de succès d'Irlande, faisoient éclater le plus profond mépris pour les forces Parlementaires; disposition, qui lorsqu'elle se borne à l'Armée, annonce ordinairement la victoire, mais qu'on peut regarder come le présage presque certain d'une défaite, lorsqu'elle s'étend au Général. Fairfax attaqua subitement le Camp des Roialistes, qui se trouvoit divisé par une rivere, enflée du dégel. Des deux parties, celle qui étoit exposée à Fairfax, fut chassée de son terrain, & se retira dans l'Eglise d'Aëton, où elle se rendit à discrétion; l'autre fit plus heureusement sa retraite. Ainsi furent dissipées, ces Troupes, qu'on avoit tirées si difficilement d'Irlande; & les Parlementaires se ranimerent dans ces Comtés du Nord-Ouest.

23 Janvier.

Invasion des Ecossois.

25 Février.

21 Avril.

L'invasion de l'Armée d'Ecosse produisit des effets d'une autre importance. Après avoir fait de vaines sommations à la Ville de Newcastle, depuis peu fortifiée par la vigilance du Chevalier Glanham, les Ecossois passerent la Tyne, & firent face au Marquis de Newcastle, qui avoit pris poste à Durham, avec une Armée de 14000 hommes. Ce Général, par quelques opérations bien concertées, les mit dans un extrême embarras pour le fourrage & les provisions; mais le désastre d'une partie de ses forces, dans Yorkshire, renversa bien-tôt ses espérances. Il reçut avis que le Colonel Bellasis, qu'il y avoit laissé à la tête d'un Corps considérable, avoit été entièrement défait à Selby, par le Chevalier Fairfax, revenu de Cheshire avec ses Troupes victorieuses. La crainte de se voir resserré entre deux Armées, l'obliga de faire

une promptre retraite , & de se jeter dans York. Leven & Fairfax se joignirent , & vinrent s'établir devant cette Place. Cependant les forces réunies des Ecoſſois & des Parle- mentaires, n'étant pas assez nombreuses pour entreprendre le Siège d'une Ville de cette étendue , & divisée par une rivière, le réduisirent à l'incommoder par un Blocus ; & pendant quel- que- tems , les affaires demeurèrent comme suspendues entre les deux Armées.

Pendant tout l'Hiver & le Printems, d'autres parties du Roïaume furent harassées aussi par la guerre. Hopton , aiant assemblé quatorze ou quinze mille hommes , s'efforça de pénétrer dans Suffex , dans Kent , & dans toute l'association méridionale , qui paroissoit disposée à le recevoir. Waller tomba sur lui , à Cherington , & le défit dans une action fort vive. D'un autre côté, les Parlementaires aiant assiégé Newark , le Prince Robert se hâta de secourir une Ville qu'il jugea fort importante , parce qu'elle assuroit seule la communica- tion entre les quartiers roïaux du Sud & du Nord. Avec peu de forces , mais animées par sa valeur active , il perça au travers de l'Ennemi , il jeta du secours dans Newark , & bien-tôt il dissipa totalement cette Armée Parlementaire.

Mais quoique la fortune semblât diviser ses faveurs entre les Partis , les plus grands défavantages de cette Campagne furent pour le Roi , & lui firent appréhender d'autres disgrâces , de l'Eté suivant. Les préparatifs de ses Ennemis étoient fort supérieurs aux foibles ressources qui lui restoient. Dans l'association Orientale , ils leverent 14000 hommes , sous les ordres du Comte de Manchester , secondé par Cromwell. Ils en assemblèrent , dans le voisinage de Londres , dix mille sous Essex , & presque le même nombre sous Waller ; les premiers , pour faire face au Roi ; les autres , pour marcher contre le Prince Maurice , qui perdoit le tems , avec une petite Armée , dont le nombre diminueoit tous les jours , devant Lyme , place maritime de peu d'importance. Les derniers efforts du Roi ne purent lever plus de dix mille hommes , à Oxford ; & pendant toute la Campagne , ces fideles Roïalistes ne pouvoient attendre leur subsistance que de leur épée.

CHARLES I.

1644

29 Mars.

21 Avril.

CHARLES I.

1644.

La Reine, effrayée des périls qui l'environnoient, & craignant sur tout de se voir enfermée dans Oxford, c'est-à-dire, au milieu du Roïaume, choisit pour retraite, Exeter, où elle esperoit de passer tranquillement le tems de sa grossesse, & d'où son passage en France étoit plus facile, s'il devenoit nécessaire. Elle connoissoit l'implacable haine que les Parlementaires lui portoient, autant pour sa Religion, que pour son crédit auprès du Roi. L'Été précédent, les Communes avoient envoyé, contr'elle, une accusation de haute trahison à la Chambre-Haute, pour avoir apporté, de Hollande, des armes & des munitions à son Mari dans ses extrêmes besoins : & si son malheur l'eût fait tomber entre leurs mains, elle savoit que son sexe, ni son rang, ne l'auroient pas sauvée des insultes, & d'autres emportemens peut-être, de ces farouches Républicains, qui affectoient de se conduire si peu par les maximes de la galanterie & de la politesse.

C'est une remarque aussi vraie qu'importante, que, dès le commencement des ces dissensions, le Parlement avoit toujours pris un extrême ascendant sur son Souverain, & qu'avec l'usurpation de l'autorité, il avoit fait éclater une violence, qui, dans Charles, n'auroit pas été plus compatible avec son caractère, qu'avec sa situation. Pendant qu'il parloit sans cesse de pardon pour les Rebelles, les Communes ne parloient que de punitions contre les Délinquans & les Mal-intentionnés ; pendant qu'il offroit la tolérance aux consciences tendres, les Communes menaçoient la Prélature d'une entière extirpation. A toutes ses protestations de bonté, elles oppoient des déclarations de rigueur ; & plus l'ancien style des Loix recommançoit de respect & de subordination pour la Couronne, plus elles cherchoient à couvrir, par l'excès de leurs prétentions, l'oubli qu'elles faisoient de ces deux devoirs.

Leurs succès, au Nord, secondèrent leur ambition, & semblerent leur promettre enfin l'heureuse conclusion de tant d'étranges entreprises. Manchester, s'étant saisi de Lincoln, avoit joint ses Troupes à l'Armée de Leven & de Fairfax ; & York se trouvoit étroitement assiégée par leurs forces réu-

nies. Cette Ville ; quoique vigoureusement défendue par Newcastle, étoit réduite aux plus pressantes extrémités ; & les Généraux Parlementaires, après beaucoup de pertes & de fatigues, se flattoient que leurs travaux seroient couronnés par cette importante Conquête. Tout d'un coup, ils furent allarmés par l'approche du Prince Robert. Ce vaillant guerrier avoit profité de ses avantages, dans Lancashire & Cheshire, pour former une Armée considérable ; & se joignant au Chevalier Lucas, qui commandoit la Cavalerie de Newcastle, il se hâta d'avancer au secours d'York, avec une Armée de vingt mille hommes. Les Ecoissois & les Généraux Parlementaires leverent le Siege, & se posterent dans les Marais de Marston, résolus de livrer bataille aux Roïalistes. Robert s'approcha de la Ville, par un chemin différent ; & mettant la Riviere d'Oust entre l'Armée ennemie & la sienne, il se joignit heureusement à Newcastle. Le Marquis s'efforça de lui persuader, qu'après avoir rempli son dessein, il devoit se contenter actuellement de cet avantage, & laisser aux Ennemis, qui étoient fort affoiblis de leurs pertes, & découragés par les circonstances, le tems de se ruiner eux-mêmes, par les dissensions qui s'étoient élevées dans leur Camp. Mais le Prince, dont les inclinations guerrieres n'étoient pas toujours tempérées par la prudence, ni la fermeté assez adoucie par la complaisance, alléguant un ordre absolu du Roi, sans conférer même avec Newcastle, dont le mérite & les services méritoient plus de considération, donna immédiatement l'ordre du combat, & fit marcher toute l'Armée vers le Marais de Marston.

L'action fut engagée, & l'avantage disputé avec une furieuse obstination, entre les deux Armées les plus nombreuses, qui se soient trouvées aux mains dans tout le cours de cette guerre : & les forces n'étoient pas fort inégales. Cinquante mille Anglois furent livrés à l'épée l'un de l'autre, & condamnés à s'égorger mutuellement. La victoire parut long-tems incertaine. Robert, qui commandoit l'aile droite des Roïalistes, avoit en tête Cromwell, qui conduisoit les Troupes choisies du Parlement, accoutumées au danger sous un Chef, si résolu, animées par le zele, & confirmées par la plus rigide discipline. Après un rude combat, la Cavalerie Roïale lâcha pié ;

CHARLES I.

1641.

Bataille de
Marston.
2 Juillet.

CHARLES I.

1644.

& l'Infanterie, qui la soutenoit, fut de même renversée & mise en fuite. Le Regiment de Newcastle tint ferme seul, dans la résolution de vaincre ou de périr; & ses morts tombèrent dans le même ordre où ils avoient été rangés. A l'autre aile, Fairfax & Lambert enfoncèrent les Roialistes; & dans le furieux transport de leur poursuite, ils eurent bien-tôt rejoint leurs Amis victorieux, qui étoient aussi à la poursuite de l'Ennemi. Mais après cette tempête, Lucas qui commandoit les Roialistes de cette aile, rétablissant l'ordre dans ses Troupes, rompues, vint tomber furieusement sur la Cavalerie Parlementaire, y répandit le désordre; & l'aïant culbutée sur sa propre Infanterie, mit toute cette aile en déroute. Il étoit prêt à se saisir de l'artillerie & du bagage, lorsqu'il aperçut Cromwell, qui revenoit de la poursuite de l'autre aile. La surprise ne fut pas médiocre dans les deux Partis lorsqu'ils se virent dans la nécessité de recommencer le combat, pour cette victoire que l'un & l'autre croïoit avoir obtenue. Le front de bataille se trouvoit exactement contre-changé; & chacune des deux Armées occupoit le terrain que l'Ennemi avoit possédé au commencement du jour. Cette seconde action fut aussi furieuse, aussi désespérée que la première. Mais après de merveilleux efforts de valeur, dans les deux Partis, la victoire se déclara pour le Parlement. Le Prince Robert perdit le Champ de Bataille & toute son Artillerie.

Newcastle
abandonne la
cause roiale.
Son caractère.

Cet événement, si funeste en lui-même au Parti roial, devint plus fatal encore dans ses suites. Le Marquis de Newcastle fut entièrement perdu pour la cause du Roi. Ce Seigneur, l'ornement de la Cour & de la Pairie Angloise, s'étoit laissé engager, contre son goût naturel, dans ces opérations militaires, par un pur sentiment d'honneur, & de respect personnel pour son Maître. Sa valeur déterminée lui faisoit compter pour rien les dangers de la guerre; mais son indolence naturelle lui en rendoit les fatigues fort pesantes. Généreux, magnifique dans sa dépense, fin, élégant dans ses goûts, humain & poli dans ses manières, il avoit fort augmenté le crédit & multiplié les Partisans de la cause qu'il avoit embrassée: mais dans le tumulte de l'action, son penchant secret avoit toujours été pour les arts tranquilles de la

la

la Paix, qui faisoient ses plus cheres délices ; & souvent les charmes de la Poësie , de la Musique , & de la conversation , le déroboient à des occupations plus rudes. Il avoit choisi , pour son Lieutenant Général, le Chevalier Davenant, Poëte ingenieux. Les autres Officiers , qui jouissoient de la confiance , étoient plutôt les instrumens de ses plaisirs raffinés , que des Agens propres aux Emplois qu'ils avoient acceptés ; & l'application , la sévérité , nécessaires au maintien de la discipline , étoient des qualités dont il étoit mal pourvu. Lorsque le Prince Robert se fut déterminé , contre son avis , à livrer bataille , & qu'il en eut donné l'ordre sans sa participation , il partit ; mais , comme il le déclara lui-même , à titre de simple Volontaire , & ne prit part à l'Action que par son courage , qui brilla dans tout son lustre. Le chagrin de voir avorter tous ses heureux travaux , par une fatale témérité , l'effrayante perspective du renouvellement de toutes ses fatigues & de toutes ses peines , lui firent prendre la résolution de ne pas soutenir plus long - tems les foibles ressources d'une cause désespérée. Il jugea que les mêmes sentimens d'honneur , qui l'avoient d'abord appelé aux armes , l'obligeoient d'abandonner un Parti dans lequel il recevoit un indigne traitement. Dès le lendemain , il fit dire , au Prince , qu'il quittoit l'Angleterre à l'heure même ; & prenant aussi - tôt le chemin de Scarborough , il y trouva un Vaisseau , sur lequel il traversa les Mers. Pendant les années suivantes , jusqu'au rétablissement de la Famille royale , il vécut dans l'indigence , chez les Etrangers ; voyant , avec indifférence , son opulente fortune entre les mains de ceux qui s'étoient saisis du Gouvernement. Il dédaigna de marquer , par soumission ou par composition , de l'obéissance aux usurpateurs de l'autorité ; & les moins favorables de ses Censeurs ont reconnu ; que la fidélité & les services d'une vie entière expioient assez une démarche inconsiderée , où son ressentiment l'avoit emporté.

Le Prince recueillit avec la même précipitation les restes de son Armée , & se retira dans Lancashire. Glenham , peu de jours après , fut contraint de rendre York , avec les honneurs de la guerre pour la Garnison. Le Lord Fairfax , de-

Tome I.

R r r

CHARLES I.

1644

16 Juillet.

meurant à la garde de la Ville, établit son Gouvernement dans tout le Comté, & fut en état d'envoier mille hommes de Cavalerie en Lancashire, pour y joindre les forces du Parlement, qui observoient les mouvemens du Prince Robert. L'Armée Ecossoise marcha vers le Nord; & se joignant au Comte de Calendar, qui s'étoit avancé avec dix mille hommes de nouvelles Troupes, elle prit d'assaut la Ville de Newcastle. Le Comte de Manchester, avec Cromwell, à qui l'honneur de la dernière victoire étoit attribué & qui avoit été blessé dans l'action, retourna dans l'association Orientale, pour y recruter son Corps d'Armée.

Pendant que Charles essuioit toutes ces disgraces dans le Nord, ses affaires dans le Sud, étoient conduites avec plus de succès & d'habileté. Ruthven, Ecossois, qu'il avoit créé Comte de Brentford, y commandoit les forces roiales.

Graces au zele des Citoyens de Londres, Essex & Waller n'avoient pas été long-tems à former les deux Armées, qu'ils devoient commander pour le Parlement. Les Chefs Parlementaires avoient fait quantité de Harangues enflammées, pour exciter l'ardeur de la Capitale. Hollis, en particulier, avoit exhorté les Habitans à n'épargner, ni leurs bourses, ni leurs personnes, ou leurs prieres; & les contributions avoient été libérales. Les deux Généraux avoient ordre de marcher, avec leurs forces combinées, vers Oxford; & si le Roi s'enfermoit dans cette Ville, d'en faire le Siege, pour finir la guerre par une entreprise décisive. Mais Charles, aiant laissé une forte garnison dans Oxford, passa fort adroitement entre les deux Armées, lorsqu'après s'être saisies d'Abingdon, elles se flattoient d'avoir enfermé la sienne. Il marcha vers Worcester; & Waller suivit ses traces, tandis qu'Essex prit vers l'Ouest, pour y chercher le Prince Maurice.

3 Juin.

Waller étoit à deux milles du Camp Roïal, & n'en étoit plus séparé que par la Severn, lorsqu'il reçut avis que le Roi s'étoit avancé à Beadly, & prenoit sa route vers Shrewsbury. Il se hâta de le prévenir, par des marches fort promptes; mais Charles, retournant aussi-tôt sur ses pas, s'approcha d'Oxford, où il se renforça de la garnison de cette Ville, & se remit en marche à son tour, pour chercher Waller. Les deux Armées

se trouverent en face , à Copredy-Bridge, près de Banbury ; mais elles étoient séparées par la riviere de Charwell. Le jour suivant, Charles feignit de marcher vers Daventry ; & Waller fit aussi-tôt passer le pont de Copredy à la meilleure partie de ses Troupes , dans le dessein de tomber sur l'arriere-garde roiale. Il fut repoussé , défait & poursuivi , avec une perte considérable ; & son Armée , découragée par cette disgrâce , fut bientôt réduite à rien par la défection. Alors Charles crut la pouvoir mépriser , & marcher vers l'Ouest contre Essex. Ce Général avoit déjà forcé le Prince Maurice de lever le Siège de Lyme , s'étoit saisi de Weimouth & de Taunton , & ne trouvoit aucune opposition à ses conquêtes. Charles ne balançoit point à le suivre ; & s'étant renforcé de toutes parts , il se présenta devant l'Ennemi avec une Armée fort supérieure en nombre. Essex , forcé de se retirer dans Cornouailles , informa le Parlement de sa situation. Middleton reçut ordre de s'avancer avec des Troupes considérables , pour attaquer l'arriere-garde du Roi ; mais il arriva trop tard. L'Armée d'Essex , retranchée à Lestithiel , dans un terrain fort étroit , manquant de fourrage & de provisions , sans aucune espérance de secours , se voioit déjà réduite à l'extrémité. Elle étoit pressée d'un côté par le Roi , d'un autre par le Prince Maurice , & d'un troisième par le Chevalier Granville. Essex , Robarts , & quelques autres des principaux Officiers , se sauverent à Plymouth , dans une Chaloupe. Balfour , avec sa Cavalerie , profita heureusement d'un brouillard épais , pour traverser les Gardes du Roi , & distribua sa Troupe dans les Garnisons de son Parti. L'Infanterie , sous Skippon , fut contrainte de se rendre , armes , artillerie , bagage & munitions , & fut conduite aux quartiers du Parlement , où elle fut laissée libre. Avec l'honneur de l'expédition , cet avantage , fort vanté dans le Parti roial , fit gagner au Roi ce qui lui étoit le plus nécessaire ; & le Parlement , aiant conservé ses hommes , perdit ce qu'il pouvoit facilement réparer.

Ces nouvelles ne furent pas plutôt arrivées à Londres , que le Comité des deux Roïaumes decerna des remeciemens au Comte d'Essex , pour sa fidélité , son courage & sa conduite : & cette méthode , également politique & généreuse , fut celle du

R r i j

CHARLES I.

1644.

Bataille
de Copredy-
Bridge.Armée d'Essex
dix dix mille.
18 Septemb.
1644.

CHARLES I.

1644.

Parlement pendant tout le cours de cette guerre. Indulgent pour ses amis, & rigoureux pour ses adversaires, il fut employé avec succès, pour la confirmation de son autorité, les deux puissantes machines de la récompense & du châtement.

Eufuite, pour ne pas laisser au Roi le plaisir d'un long triomphe, il se hâta de lui opposer des forces plus nombreuses. Les Troupes d'Essex, à qui leur humiliation n'avoit pas ôté le courage, reçurent bien-tôt de nouvelles armes. Elles marchèrent avec les recrues de l'association Orientale, sous la conduite de Manchester & de Cromwell; & cette armée aiant joint celles de Waller & de Middleton, & ce qui restoit de la sienne au Comte d'Essex, offrit la bataille au Roi. Charles avoit choisi son poste à Newberry. Il fut attaqué avec beaucoup de vigueur; & cette Ville fut une seconde fois la scène des sanglantes animosités de la Nation Angloise. Les soldats d'Essex, s'exhortant l'un l'autre à réparer leur honneur, fondirent impétueusement sur les Roialistes; & dans l'action même, aiant repris quelques pièces du Canon qu'ils avoient perdu à l'Estithiel, on raconte qu'ils les embrassèrent avec des larmes de joie. Quoique les Troupes roiales se défendissent fort vaillamment, elles furent accablées par le nombre; & la nuit qui survint heureusement, les garantit seule d'une ruine entière. Charles laissant son artillerie & son bagage dans le Château de Dennington, près de Newberry, se retira aussi-tôt à Wallingsford, & de là à Oxford, où le Prince Robert & le Comte de Southampton le joignirent, avec une nombreuse Cavalerie. Ce renfort lui fit prendre la résolution de retourner vers l'Ennemi, qui s'employoit alors contre Devington. Essex, retenu par une maladie, n'avoit pas encore joint l'Armée. Manchester, qui commandoit, évita un nouvel engagement, quoique supérieur en forces, & rejeta l'avis de Cromwell, qui le pressoit instamment de ne pas négliger une si favorable occasion de finir la guerre. L'Armée roiale, enlevant son Artillerie à la vue des Parlementaires, sembla réparer par cette hardiesse, ce qu'elle avoit perdu d'honneur à Newberry; & Charles, après avoir eu la satisfaction d'exciter entre Manchester & Cromwell, les mêmes animosités qui avoient régné long-tems entre Essex & Waller, distribua son Armée dans les quartiers d'hiver.

• Novembre.

Ces contestations entre les Généraux du Parlement, qui avoient troublé les opérations Militaires, se renouvelèrent à Londres pendant l'hiver ; & chacun étant soutenu par sa faction , leurs reproches & leurs accusations mutuelles agiterent le Parlement & toute la Ville. Il s'étoit formé depuis longtemps, dans ce Parti, une distinction secrète, que la crainte du pouvoir roïal avoit tenue cachée jusqu'alors, mais qui se fortifiant à proportion que les espérances de succès paroissoient moins éloignées, commençoit à se manifester avec beaucoup d'altercations & de chaleur. Les *Indépendans*, qui s'étoient dérobés d'abord sous les ailes des Presbytériens, & qui s'en étoient fait un asyle, se firent connoître alors pour un Parti séparé, dont les vues & les prétentions étoient différentes. On ne peut se dispenser d'exposer ici le génie de cette Faction & de ses Chefs, qui doivent occuper désormais la scène de l'action.

Dans ces tems, où l'esprit de Fanatisme obtenoit tant d'honneur & d'encouragement, qu'il ouvroit le plus court chemin à toute sorte de distinctions & de préférences, il étoit impossible de mettre un frein à ces pieuses ferveurs, ou de réduire aux bornes de la nature ce qui serapportoit à des objets infinis & surnaturels. Chacun, suivant l'ardeur de son tempéramment, ou son degré d'émulation, ou la force de son hypocrisie, s'efforçoit de se distinguer entre ses rivaux, & d'arriver au plus haut point de sainteté & de perfection. A proportion de sa mesure d'enthousiasme, chaque Secte étoit plus dangereuse & plus destructive ; & comme les *Indépendans* en avoient une teinture plus forte que les Presbytériens, ils étoient moins capables de retenue & de modération. De cette distinction, comme d'un premier principe, dérhoient, par une conséquence nécessaire, toutes les autres différences de ces deux Sectes.

Les *Indépendans* rejettoient tous les établissemens Ecclesiastiques, & ne vouloient admettre, ni Cours spirituelles, ni gouvernement entre les Pasteurs, ni participation du Magistrat aux affaires de Religion, ni faveur pour aucun système de Doctrine ou d'opinions. Suivant leurs principes, chaque Congrégation, unie volontairement par des liens spirituels,

CHARLES I.

1644.

23 Novemb.
bre.Origine &
caractère des
Indépendans.

CHARLES I.

1644.

composoit en elle-même une Eglise séparée, avec le droit d'exercer une Jurisdiction sur son Pasteur, & sur ses propres Membres, mais sans aucun engagement temporel. L'élection seule de la Congrégation suffisoit pour conférer le caractère Sacerdotal; & comme on ne reconnoissoit aucune distinction essentielle entre les Laïques & le Clergé, on supposoit, que pour donner droit au Saint Ordre, il n'étoit pas besoin, comme dans toutes les autres Eglises, de Cérémonies d'Institution, de Vocation & d'Imposition de mains. Le Fanatisme des Presbytériens les conduisoit à secouer le joug des Prélats, à rejeter la contrainte des Liturgies, à retrancher les Cérémonies, à limiter les richesses & l'autorité de l'Office Sacerdotal. Le Fanatisme des Indépendans, plus exalté abolissoit tout Gouvernement Ecclésiastique, dédaignoit les formules & le système de foi, rejettoit toute espèce de cérémonies, & confondoit tous les rangs & tous les ordres. Le soldat, le négociant, l'artisan mécanique, se livrant aux transports de son zèle, & guidé par l'émanation de l'Esprit Saint, s'abandonnoit à sa direction intérieure, & se trouvoit consacré, en quelque sorte, par une communication immédiate avec le Ciel.

Les Catholiques, qui reconnoissoient une autorité infaillible, justifioient leur doctrine & leurs usages par ce principe. Les Presbytériens, s'imaginant que des maximes aussi claires, aussi certaines que celles qu'ils avoient adoptées, ne pouvoient être rejetées que par une criminelle obstination, avoient poussé jusqu'alors, au dernier excès, leur zèle pour la doctrine & les pratiques qu'ils avoient établies sur ce fondement. De l'extrémité du même zèle, les Indépendans étoient conduits aux principes plus doux & plus humains de la tolérance. Leur ame, comme lancée dans la vaste mer de l'inspiration, ne pouvoit s'assujettir à des bornes; & la même indulgence qu'un Fanatique de cette classe avoit pour ses propres variations, il étoit porté naturellement à l'avoir pour celles d'autrui. De toutes les Sectes Chrétiennes, celle-ci est la première, qui, dans la prospérité comme dans les disgrâces, ait adopté constamment le principe de la tolérance; & c'est une observation assez singulière, qu'une doctrine, si raisonnable sur ce point, doit

son origine, non au raisonnement, mais au plus haut point de l'extravagance & de l'enthousiasme.

CHARLES I.

1644.

La Religion Romaine étoit la seule, que les Indépendans fussent portés à traiter avec rigueur, parce qu'ils supposoient que son génie tendoit à la superstition. Ils panchoient à croire aussi, que, par une sorte de fatalité, l'Enthousiasme étoit essentiel à toutes les Religions. On observe, qu'au milieu de tous leurs différends, tous les Sectaires s'accordoient dans ces deux opinions.

Le système politique des Indépendans alloit de pair avec leurs principes religieux. Ils ne se contentoient pas de resserrer dans des bornes fort étroites le pouvoir du Souverain, & de réduire le Roi au premier rang de la Magistrature, comme les Presbytériens se le propoisoient : plus ardens pour leurs vues de liberté, ils aspiraient à l'abolition totale, non-seulement de la Monarchie, mais de l'Aristocratie même; & leur vrai projet renfermoit une entière égalité de rang & d'ordre, dans une République absolument libre & indépendante. Ce système les rendoit Ennemis déclarés de toutes les propositions de paix, à moins qu'elles ne fussent telles qu'ils jugeoient impossible de les obtenir; & leur maxime, assez politique & prudente en elle-même, étoit « Que celui qui tire une fois l'épée contre son Souverain, doit en même-tems jeter le fourreau ». A force d'épouvanter les autres, en leur faisant redouter la vengeance du Prince outragé, ils s'étoient fait beaucoup plus de Partisans, dans l'opposition à la paix, que dans leur autres principes de Gouvernement & de Religion; & les derniers succès des armes du Parlement, soutenus par l'espérance prochaine d'en obtenir de plus grands encore, les confirmoient de jour en jour dans cette obstination.

Le jeune Vane, Cromwell, Fiennes, & S. Jean, solliciteur général, passoient pour les Chefs des Indépendans. Le Comte d'Essex, dégoûté de la guerre, dont il commençoit à prévoir les suites pernicieuses, adhéroit aux Presbytériens, & favorisoit tous les plans raisonnables d'accommodement. Le Comte de Northumberland, passionné pour son rang & sa dignité, regardoit avec horreur un système, qui ne pouvoit prévaloir, sans le confondre, lui & toute sa race, avec les

CHARLES I. plus vils particuliers du Roïaume. Les Comtes de Warwick & de Denbigh, le Chevalier Stapleton, le Chevalier Waller, Hollis, Maffey, Whitloke, Maynard & Exlyn, avoient embrassé les mêmes sentimens. Une majorité considérable dans les deux Chambres, & plus grande encore dans la Nation, étoit attachée au parti Presbytérien ; & ce fut d'abord par l'adresse & la ruse, ensuite par la violence, que les Indépendans purent se flatter de quelque espoir de succès.

Le Comte de Manchester, irrité de la violente accusation dont le Roi l'avoit noirci, avoit poussé vigoureusement la guerre ; mais, étant homme de principes, & d'un caractère humain, le spectacle des calamités publiques, & la perspective d'une subversion totale du Gouvernement, commençoient à moderer son ardeur, & lui faisoient desirer la paix, à des conditions sûres & honorables. Il étoit même soupçonné de n'avoir pastiré, dans la dernière Campagne, autant de parti qu'il l'auroit pû, des avantages de l'Armée du Parlement ; Cromwell, dans les débats de la Chambre, fit revivre les discours & les plaintes, qui l'accusoient d'avoir négligé volontairement, à Dennington, une favorable occasion de finir la guerre par l'entière défaite des Roïalistes : » Je lui fis voir clairement, dit » Cromwell, que le succès étoit infaillible ; je me réduisis à » lui demander la permission de charger l'Armée roïale dans » sa retraite, avec ma seule Brigade de Cavalerie ; & je lui » laissai le choix, s'il le jugeoit convenable, de demeurer neutre avec le reste de ses forces. Mais toutes mes importunités » ne purent vaincre son obstination ; & pour unique réponse, » il me dit que si nous étions battus, c'étoit fait de toutes nos » prétentions ; que nous serions tous des rebelles & des traîtres, qui devoient s'attendre à toutes les rigueurs de la Loi. »

Manchester, par récrimination, informa le Parlement que dans d'autres circonstances, Cromwell, lui aiant fait l'ouverture de quelque projet, qu'il n'étoit pas vraisemblable que le Parlement pût approuver, avoit insisté, & lui avoit dit : *Mylord, si vous voulez tenir ferme aux honnêtes gens, vous vous trouverez à la tête d'une Armée, qui donnera la Loi au Roi & au Parlement.* » Ce discours, continua Manchester, fit d'autant plus d'impression sur moi, que je connoissois mon Lieute-

» nant

« nant Général pour un homme de vues profondes. Il se ha-
 « zarda même à me dire que l'Angleterre ne seroit jamais
 « heureuse & tranquille jusqu'à ce que je fusse Mr Montagne,
 « & que le Roïaume fût sans Lords ou sans Pairs. » Crom-
 well étoit si rempli de ces projets Républiquains, que mal-
 gré sa profonde hypocrisie, qui étoit tournée en habitude,
 il ne pouvoit garder si soigneusement les expressions, qu'il
 ne lui échappât quelque chose de ses idées favorites.

Ces violentes dissentions porterent enfin les affaires à l'ex-
 trémité, & poussèrent les Indépendans à l'exécution de leurs
 desseins. Ils jugerent que les Généraux actuels pensoient plus à
 prolonger la guerre qu'à la finir, & que leur système étant de
 conserver quelque balance dans la Constitution, ils appréhen-
 doient de subjuguier entierement le Roi, & de le réduire à ne
 pouvoir plus demander la moindre concession. Un nouveau
 modele d'Armée pouvoit assurer seul une victoire complete
 au Parlement, & délivrer la Nation de ses maux. Mais ce
 projet avoit d'extrêmes difficultés. Les secours & l'autorité
 d'Essex étoient d'un grand poids dans le Parlement. Non-seu-
 lement il l'avoit suivi avec toute l'exaëtitude du plus scrupu-
 leux honneur, c'étoit à l'estime dont il jouissoit dans la Na-
 tion, qu'il falloit attribuer la facilité qu'on avoit eue à lever
 une Armée, & par conséquent à faire tête contre la cause
 roïale. Manchester, Warwick & les autres Commandans,
 étoient aussi dans une haute considération; & s'il y avoit
 quelque espérance de l'emporter sur eux, ce ne pouvoit être
 que par une attaque oblique, artificieuse, qui fût capable
 de leur dérober les vûes réelles de leurs Adversaires. La
 Nation Écossaise & ses Commissaires, jaloux du progrès des
 Indépendans, étoient un second obstacle qu'il ne falloit pas
 se promettre de surmonter sans une extrême subtilité. Les voies
 par lesquelles cette intrigue fut conduite, sont si singulieres,
 & marquent si bien le génie de ce tems, qu'on prend le parti
 d'en donner un détail tel que le Lord Clarendon nous l'a
 conservé.

Le Parlement avoit ordonné au commencement de ces trou-
 bles un jour de jeûne, qui étoit le dernier Vendredi de cha-
 que mois; & les Ministres Évangéliques ne manquoient point

Tome I.

S s s

CHARLES I.

1644.

Manege si b-
 til des Indé-
 pendans.

d'employer ce jour à nourrir par leurs violentes déclamations , les préventions populaires contre le Roi, la Prélature & les Catholiques. Charles, pour combattre le Parlement avec ses propres armes , établit aussi un jour de jeûne , où le Peuple étoit instruit de la fidélité & de la soumission qu'il devoit aux Puissances ; & ce fut le second Vendredi de chaque mois qu'il choisit pour les dévotions des Roialistes. Les Indépendans proposèrent à la Chambre-Basse, & firent ordonner un jeûne plus solennel pour implorer l'assistance divine dans ces malheureuses circonstances. Les Prédicateurs , après quantité de prières politiques, prirent grand soin dans ce jour , de traiter des divisions qui régnoient au Parlement , & les attribuerent aux vûes d'intérêt propre dont ils accusoient les Membres. » C'est dans leurs mains , disent-ils, que reposent les principaux » Emplois Militaires , & tous les Offices lucratifs de l'administration civile ; & tandis que la Nation tombe chaque jour dans » la pauvreté , & gémit sous le poids insupportable des taxes , » ces favoris de la fortune entassent possessions sur possessions , » & se verront bientôt maîtres de toutes les richesses du Roïaume. » me. Que des hommes de ce caractère , qui s'engraissent des » malheurs de leur Patrie, prennent jamais des mesures efficaces pour les terminer , ou pour assurer la fin de la guerre » par un succès décisif, c'est ce qu'on se promettrait en vain. » Les voies lentes sont celles qui leur conviennent ; & les » opérations des armes concourant à cette pernicieuse fin avec » les délibérations du Cabinet, on doit s'attendre que les » désordres civils seront à jamais perpétués dans la Nation. » Après d'autres exagérations , les Ministres revinrent aux prières ; & jurant le Tout-Puissant de prendre en main son ouvrage , ils ajoutèrent que si les instrumens qu'il avoit employés jusqu'alors n'étoient pas dignes de conduire une si glorieuse entreprise à sa conclusion , ils le supplioient d'en inspirer d'autres plus propres à ce grand dessein , plus capables de l'achever avec son secours , en établissant la vraie Religion , & mettant une prompte fin aux calamités publiques.

Le jour qui suivit ces pieuses observations , on vit briller un nouvel esprit dans les yeux d'une partie des Membres. Vane dit aux Communes , que si jamais Dieu s'étoit manifesté dans la

Chambre-Basse, c'étoit pour inspirer la sainte Ordonnance du jour précédent ; que suivant le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui avoient assisté au service divin en différentes Congrégations, les mêmes plaintes, les mêmes discours qui étoient sortis de la bouche des Saints Prédicateurs de la Chambre, avoient été entendus dans toutes les autres Églises ; qu'un accord si remarquable ne pouvoit être venu que d'une immédiate opération de l'Esprit-Saint ; qu'il conjuroit par conséquent toute l'Assemblée, pour son propre honneur, par le respect qu'elle devoit à Dieu, à la Patrie, de mettre à part toutes vues personnelles, & de renoncer à tout Office dont il y avoit à retirer du profit ou quelque autre avantage ; que l'absence de quantité de Membres occupés de différents Emplois, rendoit la Chambre extrêmement déserte, & diminuoit l'autorité de ses résolutions ; que pour lui, qui possédoit une Charge aussi lucrative que celle de Trésorier de la Marine, il vouloit être le premier à s'accuser ; qu'à la vérité il en jouissoit avant les troubles civils, & qu'il ne la devoit point à la faveur du Parlement ; mais qu'il n'en étoit pas moins disposé à la résigner, comme il l'étoit à sacrifier au bien de sa Patrie toute considération d'intérêt propre & d'avantage particulier.

Cromwell fit le second rôle, & loua beaucoup dans les Prédicateurs, cette franchise & cette impartialité qui leur avoient fait reprocher au Parlement, des erreurs dont il désiroit si peu d'être instruit. Quoiqu'ils eussent touché, dit-il, quantité de points qui ne lui étoient jamais venus à l'esprit, il ne pouvoit se les rappeler sans être obligé de reconnoître, que jusqu'à la parfaite réformation de tous ces désordres, on ne devoit pas s'attendre à voir prospérer les entreprises. » Le Parlement, continua-t'il, a fait sagement, sans doute, » au commencement de cette guerre, d'en confier les plus » dangereuses parties à plusieurs de ses Membres ; pour faire » connoître à la Nation qu'il vouloit en partager les hazards. » Mais la face des affaires est changée. Pendant le progrès » des opérations, il s'est formé dans les Armées Parlemen- » taires, quantité d'excellens Officiers, capables d'un Com- » mandement plus relevé qu'ils ne l'exercent aujourd'hui ; &

CHARLES I.

1644.

» quoiqu'il ne convînt point aux Défenseurs telle cause de
 » mettre confiance dans un bras de chair, il pouvoit assurer les
 » deux Chambres qu'il se trouvoit dans leurs Troupes, des
 » Généraux propres aux plus grandes expéditions. Seulement
 » l'Armée, il le remarquoit avec douleur, ne répondoit point
 » par sa discipline, au mérite des Officiers; & jusqu'à ce que
 » les déreglemens & les vices qui régnoient parmi les Sol-
 » dats, fussent réprimés par un nouveau modele, il ne falloit
 » se promettre aucun succès signalé. «

Les Presbytériens s'éleverent contre ce raisonnement, & représenterent les inconvéniens & les dangers du changement qu'on avoit eu en vûe. Whiteloke, homme d'honneur, & qui aimoit sa Patrie, quoiqu'à chaque révolution il se déclarât toujours pour le Parti dominant, fit sentir sur-tout: » Qu'ou-
 » tre l'ingratitude de congédier, & par la ruse, & par des voies
 » subtiles, tant d'Officiers d'une haute naissance, à qui le Parle-
 » ment avoit dû jusqu'alors son soutien, il seroit extrêmement
 » difficile de remplacer ceux qui étoient formés au commande-
 » ment par l'expérience; que leur rang seul avoit prévenu
 » l'envie, retenu les Troupes dans l'obéissance, & donné du
 » poids aux Ordres Militaires; qu'on pouvoit se reposer avec
 » plus de confiance sur des personnes d'un nom & d'une for-
 » tune distingués, que sur de simples Aventuriers qui pou-
 » voient nourrir des vûes fort différentes de celles qui les se-
 » roient employer; que la Politique n'avoit pas de maxime
 » moins contestée, que la nécessité de conserver une liaison
 » constante entre le pouvoir Civil & le pouvoir Militaire,
 » & de tenir le second dans l'étroite dépendance du premier;
 » que les Grecs & les Romains, ces sages & passionnés Ama-
 » teurs de la liberté, avoient toujours confié à leurs Séná-
 » teurs le Commandement de leurs Armées, & n'avoient ja-
 » mais pu vaincre leur défiance pour toutes les Troupes mer-
 » cenaires; enfin que le Parlement ne devoit s'attendre à voir
 » respecter suffisamment son autorité, que par ceux dont les
 » intérêts étoient compris dans ceux du Public, & qui avoient
 » droit de suffrage dans les délibérations civiles; & que ceux-
 » là seuls ne seroient jamais tentés de tourner l'épée contre
 » le pouvoir qui la leur avoit confiée. «

Malgré la force de ces argumens, on vit établir un Comité pour dresser l'Ordonnance qui fut nommée *Selfdenying*, c'est-à-dire, renoncement à soi-même, par laquelle tous les Membres de l'une & de l'autre Chambre étoient exclus de tous les emplois Civils & Militaires, à l'exception d'un petit nombre d'Offices qui furent spécifiés. Cet acte devint le sujet d'un ardent débat, & divisa long-tems en factions le Parlement & la Capitale; mais enfin l'envie dans quelques-uns, une fausse modestie dans d'autres, & dans le plus grand nombre, des vûes d'indépendance républicaine, le firent passer dans la Chambre des Communes, d'où il fut porté à la Chambre-Haute. Les Pairs, quoiqu'une partie du Plan menaçât leur Ordre, quoiqu'au fond la plupart le regardassent avec une extrême aversion, possédoient si peu d'autorité, qu'ils n'eurent pas la hardiesse de s'opposer à la résolution des Communes; ils jugèrent que la meilleure politique étoit de se défendre en retraite, c'est-à-dire, par une complaisance sans bornes contre la ruine qu'ils voioient approcher. Ainsi, l'Ordonnance aiant passé dans les deux Chambres, Essex, Warwick, Manchester, Denbigh, Waller, Brereton, & quantité d'autres, résignèrent leurs Emplois, & reçurent des remerciemens pour leurs services. On accorda au Comte d'Essex, une pension annuelle de dix mille livres sterling.

Il fut résolu d'augmenter la principale Armée jusqu'à 22000 hommes, & le Chevalier Thomas Fairfax en fut nommé Général. On fait observer que la Commission n'étoit pas comme celle d'Essex au nom du Roi & du Parlement, mais qu'elle portoit celui du Parlement seul, & que l'Article qui concernoit la sûreté de la personne du Roi, étoit supprimé, tant l'animosité s'étoit accrue entre les Partis. Cromwell étant Membre de la Chambre-Basse, devoit avoir été congédié avec tous les autres; mais cette impartialité ne convenoit point aux vûes de ceux qui avoient introduit l'Ordonnance. Il fut mis à couvert par une subtilité, ou plutôt par cette ruse politique dans laquelle il excelloit. Pendant que les autres Officiers résignoient leurs Commissions, on prit soin de l'envoier, avec un Corps de Cavalerie, au secours de Taunton, assiégé par les Roialistes. Son absence aiant été remar-

CHARLES I.

1645.

quée, on dépêcha des Ordres pour son retour; & le nouveau Général fut averti de le remplacer par le choix de quelqu'autre Officier. Il feignit une prompte obéissance; & l'on nomma jusqu'au jour auquel il devoit prendre sa place dans la Chambre. Mais Fairfax, après avoir indiqué le quartier d'Assemblée pour ses Troupes, écrivit au Parlement, & lui demanda la permission de retenir pendant quelques jours le Lieutenant Général Cromwell, dont il assuroit que les lumières lui seroient fort utiles pour le choix des nouveaux Officiers. Peu de jours après il demanda instamment qu'on lui accordât Cromwell pour le service de cette Campagne. Ce fut par ces artifices, que les Indépendans, quoique fort inférieurs en nombre, l'emportèrent sur les Presbytériens, & firent tomber toute l'autorité Militaire en apparence sur le Chevalier Fairfax, mais réellement sur Cromwell.

Fairfax.

Fairfax étoit également distingué par son courage & par l'humanité de son naturel. Guidé non-seulement par cette espèce d'honneur qui se propose l'estime du Public, mais par ce principe de vertu encore plus noble, qui fait chercher la satisfaction intérieure de s'approuver & de s'applaudir soi-même; sincère dans ces expressions, désintéressé dans ses vûes, ouvert dans sa conduite & dans ses manières; ses qualités naturelles auroient formé un des plus brillans caractères de ce tems, si la petitesse extrême de son génie pour tout autre objet que la guerre, & son langage confus, embarrassé dans toute autre occasion que celle de donner des ordres, n'eussent obscurci l'éclat de son mérite, & rendu son rôle dans le tems même qu'il étoit revêtu du Commandement en Chef, secondaire & subalterne.

Cromwell.

Cromwell, dont la sagacité & les insinuations gouvernoient entierement Fairfax, est un des plus grands & des plus singuliers Personnages que l'Histoire ait jamais célébrés. Les traits de son caractère sont aussi distincts, aussi fortement marqués, que ses vûes & ses plans de conduite étoient alors obscurs & impénétrables. Sa vaste capacité lui fit former des projets de la plus grande étendue, son génie entreprenant ne fut point effrayé des plus hardis & des plus dangereux. Son naturel le portoit à la magnanimité, à la grandeur, & lui dictoit une

impérieuse & maîtrisante politique ; mais il trouvoit dans le même fond , quand il étoit nécessaire , l'art d'employer la plus profonde dissimulation , les ruses les plus obliques & les plus raffinées , sous l'apparence d'une parfaite simplicité & de la plus grande modération. Ami de la Justice , quoique sa conduite en fût une violation continuelle ; dévoué à la Religion , quoiqu'il la fît perpétuellement servir d'instrument à son ambition ; ses crimes prirent leur source dans la perspective du pouvoir suprême : tentation presque irrésistible à la nature humaine ; & le bon usage qu'il fit de cette autorité , à laquelle il parvint par la fraude & la violence , a diminué notre horreur pour ses attentats , ou l'a confondue avec notre admiration pour ses succès & pour son génie.

Pendant l'importante transaction de l'Ordonnance du Renoncement à foi - même , les négociations de paix avoient eu quelque part à l'attention des deux Partis , quoiqu'avec peu d'apparence de succès. Le Roi avoit envoyé deux Députés , l'un à Eversham , (a) l'autre à Tavistoke , (b) pour demander un Traité ; & le Parlement avoit dépêché deux Commissaires à Oxford , mais avec des propositions aussi peu modérées , que s'il eût remporté une victoire complète. Les avantages de la dernière Campagne , & les embarras des Roialistes avoient élevé ses espérances. Il étoit résolu de ne pas donner la moindre confiance à des Ennemis enflammés d'une haine mortelle , qui , lorsqu'ils seroient en possession du pouvoir , seroient pleinement autorisés par la Loi , à punir leurs Adversaires comme des Rébelles & des Traîtres.

Charles , considérant les propositions du Parlement & sa disposition , ne pouvoit se flatter d'aucun accommodement , ni rien attendre que de la guerre ou d'une entière soumission. Cependant le desir de satisfaire son Parti , qui souhaitoit impatiemment la paix , le fit consentir à dépêcher le Duc de Richemond & le Comte de Southampton , avec une réponse aux articles du Parlement , & lui fit proposer en même-tems une Conférence sur les demandes & les prétentions mutuelles. Les circonstances le mettoient dans la nécessité de rétracter l'Acte par lequel il avoit déclaré que les deux Chambres de West-

(a) Juillet 1644.

(b) 8 Septembre.

CHARLES I.

1645.

minster n'étoient pas un Parlement libre; &, quoiqu'avec une extrême répugnance, il se laissa persuader par son Conseil, de leur accorder dans sa réponse, le titre de Parlement d'Angleterre. Mais on fut informé dans la suite, par une Lettre qu'il écrivit à la Reine, & dont on enleva une copie à la Bataille de Naseby, qu'il avoit protesté secrètement contre ce titre dans le Journal du Conseil; c'est-à-dire, qu'en donnant le nom de Parlement aux deux Chambres, il avoit déclaré qu'il ne les reconnoissoit pas pour tel. Cette subtilité lui fait peu d'honneur; & dans un fort petit nombre de traits que les Ennemis de ce Prince ont recueillis pour le charger de l'imputation de mauvaise foi, c'est celui sur lequel ils ont le plus insisté; ils en ont même conclu que le Parlement ne pouvoit prendre aucune confiance à ses promesses & ses déclarations, ni même à ses Loix & ses Statuts. Cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une différence reconnue entre donner à quelqu'un le titre qu'il prend, & reconnoître solennellement le droit qu'il s'y attribue. Mais Charles auroit mieux fait, sans doute, dans des transactions si délicates entre lui & son Peuple, d'éloigner à la plus grande distance, tous les raffinemens de cette nature.

On convint du lieu de la Conférence & du jour. Seize Commissaires de la part du Roi se trouverent à Uxbridge le 3 de Janvier, avec douze personnes autorisées par les deux Chambres & les Commissaires Écossois. Il étoit réglé que les Commissaires du Parlement & ceux d'Écosse commenceroient par exposer leurs demandes sur les trois importans Articles de la Religion, de la Milice & de l'Irlande; & qu'elles seroient examinées & discutées successivement dans les Conférences avec les Commissaires du Roi. On trouva bien-tôt qu'il étoit impossible de s'accorder sur aucun de ces Articles.

En 1643, pendant les Négociations avec l'Écosse, le Parlement avoit convoqué à Westminster une Assemblée de cent vingt-un Théologiens & de trente Laïques, célèbres dans leur Parti, pour leur sçavoir & leur piété. Par l'avis de ce grave Synode on avoit fait divers changemens aux trente-neuf Articles qui contenoient la Doctrine métaphysique de l'Église; &, ce qui étoit d'une plus haute importance, on avoit

avoit substitué à la Liturgie, un nouveau directoire de culte, où, conformément à l'esprit des Puritains, la plus grande liberté dans les prières & les sermons, étoit accordée aux Précepteurs publics. Par la Ligue solennelle & le Covenant, on avoit abjuré l'Épiscopat, comme pernicieux à toute vraie piété; & l'on avoit pris avec les Écossais, un engagement National, accompagné de toutes les circonstances qui peuvent rendre une promesse obligatoire & sacrée à ne jamais souffrir qu'il fût rétabli. Toutes ces mesures marquoient peu de disposition à l'accommodement dans les deux Chambres; & les Commissaires du Roi ne furent pas surpris de voir demander positivement, que le Presbytériat & le Directoire fussent établis, & le Covenant reçu par le Roi & tout le Royaume. (a)

(a) L'esprit de contradiction alloit si loin dans le Parlement, qu'il avoit changé la Fête de Noël, jour de grande réjouissance pour l'Eglise Anglicane, en un jour de jeûne solennel & d'humiliation: « Dans la vue, disoit-il, de nous rappeler le souvenir de nos péchés & des péchés de nos Peres, qui prétendant célébrer la mémoire de Christ, en ont fait une Fête qui porte à l'oublier, en lâchant la bride aux plaisirs charnels & sensuels. » Il est remarquable que le Parlement aiant aboli tous les jours de Fête, & sévèrement défendu toute sorte d'amusemens le Dimanche, jusqu'à faire brûler par la main du Bourreau la Déclaration du Roi qui concernoit les divertissemens, la Nation trouva qu'on ne lui laissoit aucun tems pour le soulagement nécessaire du corps & de l'esprit. Sur la représentation des Domestiques & des Apprentis, il ordonna que le second mardi de chaque mois seroit un jour de plaisir & de récréation. Mais cette institution eut beaucoup de peine à s'établir. Le Peuple vouloit être gai quand il lui plaisoit, & non quand il plaisoit au Parlement. L'observation des Fêtes de Noël passa long-tems pour une grande marque de mauvaise intention, & fut rigoureusement censurée par les Communes. Jusqu'aux petits pâtés, qui étoient à Noël un mets d'usage parmi les Ecclésiastiques, furent regardés par les Sectaires, comme un

mets profane & superstitieux dans cette saison, quoiqu'en d'autres tems ils le trouvaient aussi de leur goût. Dans l'Ordonnance Parlementaire pour l'observation du Dimanche, on inséra une clause qui supprimoit ces mets auxquels on donnoit le nom de vanités païennes. Ajoutons, à cette occasion, qu'outre la consécration du jour du Seigneur pour ce qu'ils nommoient leurs *Ordonnances*, les saints Directeurs tenoient le mardi, des Assemblées régulières pour résoudre les cas de conscience, & pour conférer sur les progrès de la grace. Ce qui les inquiétoit le plus, étoit de fixer précisément le jour de leur conversion, qu'ils appelloient leur nouvelle naissance; & ceux qui ne pouvoient vérifier un point de calcul si difficile, ne pouvoient prétendre à la sainteté. Lorsque le Parlement se fut rendu Maître d'Oxford, les profanes Ecclésiastiques de l'Université donnerent à l'Edifice où les saints Directeurs s'assembloient, le nom *Scruple-shop*, Boutique à scrupules. Les saints Hommes insultèrent à leur tour les Ecclésiastiques & les Professeurs, & montent dans les chaires où se faisoient les leçons publiques, ils déclamerent contre les Sciences humaines, & déclarent les plus éclairés de leur prouver que leur vocation vint de Christ. On ne nous a point appris quelle réponse les Professeurs d'Oxford firent à ce défi. *Voy. Fasti Oxonienses*, par Wood, pag. 740.

Quand Charles auroit été dans une disposition à regarder toutes les controverses Théologiques comme des effets de la folie & de la dépravation humaine, en bonne politique il n'auroit pas été moins obligé de soutenir la Jurisdiction Épiscopale, non-seulement parce qu'elle étoit favorable à la Monarchie, mais parce que tous les Adhérens y étoient passionnément attachés; & les abandonner sur un Article si grave, c'étoit renoncer éternellement à leur affection & leur assistance. Mais il n'avoit jamais eu de goût pour des principes si libres. Il croioit l'Épiscopat essentiel à l'Église chrétienne, & les liens qui l'attachoient à cet ordre, étoient plus sacrés pour lui que ceux de la politique ou de l'honneur. » Aussi crut-il accorder beaucoup, lorsqu'il convint que sur l'article des cérémonies on auroit de l'indulgence pour les consciences tendres; que les Evêques n'exerceroient aucun acte de Jurisdiction sans le consentement du Conseil, & d'un certain nombre de Prêtres qui seroient choisis par le Clergé de chaque Diocèse; qu'ils résideroient constamment dans leurs Diocèses, & qu'ils seroient obligés de prêcher tous les Dimanches; que la pluralité des Bénéfices seroit abolie, les abus des Cours Ecclésiastiques redressés, & qu'on leveroit sur les biens des Evêques & des Chapitres, la somme de cent mille livres sterling pour acquitter les dettes du Parlement. » Ces concessions, quoiqu'assez considérables, ne satisfirent point les Commissaires des deux Chambres; & sans rien rabattre de leur rigueur sur ce point, ils passèrent aux demandes qui concernoient la Milice.

Les Partisans du Roi n'avoient pas cessé de soutenir, qu'après les sûretés accordées par la Cour pour la liberté publique, les craintes & les défiances du Parlement étoient ou feintes ou mal fondées, & qu'une institution humaine ne pouvoit être pesée avec plus de justice, ou plus parfaitement ajustée, que l'étoit enfin le Gouvernement Anglois. L'abolition de la Chambre Étoilée, disoient-ils, & celle de la Cour de Haute Commission, avoient fait perdre à la Prérogative royale, le pouvoir coercitif qui avoit blessé ou mis en danger la liberté. L'établissement des Parlemens triennaux ne lui laissoit pas le tems de se fortifier dans un si court intervalle, ou de se dérober.

aux observations de cette vigilante Assemblée. La modicité du revenu de la Couronne ne pouvoit jamais donner assez d'influence au Roi, pour faire annuler des Statuts si salutaires ; & tandis qu'il n'y auroit point de Troupes mercenaires, il s'efforceroit envain par la violence, de renverser des Loix si clairement définies par les dernières disputes, & si passionnément chéries de tous ses Sujets. Dans cette situation, concluoient-ils, assurément l'Angleterre, gouvernée par un si vertueux Monarque, peut demeurer actuellement tranquille, & tenter s'il n'est pas possible d'éviter par des voies pacifiques, les dangers dont on prétend que la liberté n'est pas encore à couvert.

CHARLES I.

1645.

Mais, quoique les Roïalistes eussent insisté sur ces argumens dès le commencement de la Guerre, ils étoient forcés de reconnoître que le progrès des commotions civiles leur avoit fait perdre quelque chose de leur force & de leur évidence. Si le pouvoir Militaire, répondoit le Parti opposé, étoit confié au Roi, il ne lui seroit pas tout-à-fait impossible dans les circonstances, d'abuser de cette autorité. La fureur des discordes intestines n'a-t'elle pas enflâmé ses Partisans d'une haine extrême pour leurs Adversaires, & ne leur a-t'elle pas fait contracter de fortes préventions contre les Privilèges populaires qu'ils regardent comme la source de tant de maux ? Supposez les armes de l'État dans de telles mains, quelle sûreté publique peut-on donner à la liberté ? ou quelle sûreté particuliere à ceux qui, sans égard au sens littéral de la Loi, ont exposé si généreusement leurs vies pour sa défense ? Charles, par condescendance pour cette crainte, offrit de laisser pendant trois ans les armes de l'État entre les mains de vingt Commissaires qui seroient nommés, ou de concert par lui & le Parlement, ou la moitié par lui, & l'autre moitié par le Parlement. Mais il exigea qu'après l'expiration de ce terme, son autorité constitutionnelle sur la Milice, lui revint entièrement.

Les Négociateurs Parlementaires demanderent d'abord, que le pouvoir de l'Épée fût irrévocablement confié à ceux que le Parlement établiroit seul. Mais ils se relâcherent ensuite jusqu'à ne demander cette autorité que pour sept ans,

T t t ij

CHARLES.

1645.

après lesquels elle ne retourneroit point au Roi, mais elle seroit réglée par un Bill, ou par une transaction entre Sa Majesté & son Parlement. Les Commissaires de Charles demandoient à leur tour si les défiances & les craintes n'étoient que d'un côté, & si le Prince, après tant d'entreprises violentes & d'excessives prétentions, n'avoit pas les mêmes sujets, au moins, de craindre pour son autorité, que la Nation pour sa liberté; s'il y avoit la moindre justice à ne mettre en sûreté qu'un Parti, en laissant l'autre pendant sept années entières à la disposition de ses Ennemis; si, dans la supposition que ce pouvoir demeurât si long-tems au Parlement, il ne lui seroit pas facile à la fin de former un Bill tel qu'il le jugeroit à propos, & de garder à jamais la possession, non-seulement de l'Épée, mais de toutes les parties du Pouvoir civil & de la Jurisdiction.

A l'égard de l'Irlande, il n'y eut pas plus d'espérance d'accordement entre les Partis. Les Parlementaires demandoient que la cessation d'armes avec les Rébelles, fût déclarée nulle; que toute la conduite de la Guerre fût abandonnée au Parlement; & qu'après la conquête de l'Isle, la nomination du Gouverneur & des Juges, ou dans d'autres termes, la Souveraineté de ce Roïaume demeurât entre ses mains.

Mais, ce qui fit désespérer encore plus d'une conciliation, les mêmes Commissaires déclarèrent que leurs demandes sur ces trois articles, tout exorbitantes qu'elles paroissent, ne devoient être reçues qu'à titre de Préliminaires; c'est-à-dire, qu'en les supposant accordées, ils se réservôient le droit de faire revivre les demandes encore plus révoltantes, qu'on avoit envoyées au Quartier roial d'Oxford. Elles étoient si honteuses, qu'à peine auroit-on pû les proposer, si Charles eût été vaincu, prisonnier & dans les chaînes. On vouloit qu'il exceptât du pardon général, quarante de ses principaux Sujets d'Angleterre, dix-neuf Écossais, & tous les Catholiques des deux Roïaumes qui avoient pris les armes pour lui. On vouloit que quarante-huit autres personnes, tous les Membres qui avoient composé les deux Chambres d'Oxford, tous les Théologiens & les Jurisconsultes qui avoient embrassé le Parti du Roi, fussent déclarés incapables

d'aucun Office, interdits de l'exercice de leurs professions, exclus du Quartier de la Cour, & que le tiers de leurs biens fut confisqué au profit du Parlement. On demandoit que tous ceux qui avoient porté les armes au service du Roi, fussent punis par la confiscation du dixième de leurs Terres, pour le paiement des dettes publiques, ou du sixième si cette portion ne suffisoit pas; & comme s'il eût manqué quelque chose à l'ancantissement de l'autorité Roïale, on vouloit que la Cour des Gardes fût abolie; que les principaux Officiers de la Couronne, & tous les Juges fussent nommés par le Parlement, & que le droit de Paix & de Guerre ne fût jamais exercé sans le consentement des deux Chambres. Les Presbytériens, il faut l'avouer, lorsqu'ils insistoient sur de telles conditions, ne disoient gueres que de nom, des Indépendans qui demandoient l'établissement d'une pure République. Après vingt jours d'inutiles contestations, les Commissaires des deux Partis se séparèrent; ceux du Roi pour retourner à Oxford, & les Parlementaires à Londres.

Peu de tems avant cet instructueux Traité, le Parlement avoit fait exécuter une Sentence qui prouvoit sa détermination, non-seulement à ne rien céder, mais à soutenir ses injurieux & violens procédés. L'Archevêque de Cantorbéry, le plus favorisé des Ministres, fut conduit à l'échaffaut; & cet exemple fit voir au Public, que les Assemblées populaires, à couvert de la honte par le nombre, ne connoissent plus de bornes lorsqu'elles ont franchi celles des Loix, & se précipitent naturellement dans les plus atroces résolutions de la tyrannie & de l'injustice.

Depuis que Lawd étoit à la Tour, les Communes engagées dans des affaires plus importantes, n'avoient pas trouvé le tems de finir la sienne; ce Prélat avoit supporté patiemment une si longue prison. L'union avec l'Ecosse ayant fait revivre en Angleterre toute la rage fanatique de cette Nation, les Sectaires se déterminèrent à rassasier leur vengeance par le supplice d'un homme qui avoit tenu si long-tems leur zele dans une violente contrainte par son autorité & par l'exécution des Loix Penales. Il étoit accusé de haute trahison pour s'être efforcé de renverser les Loix fondamen-

CHARLES I.
1647

Exécution
de Lawd.

CHARLES I.

1645.

tales du Païs, & pour d'autres crimes capitaux. Le crime *accumulatif*, l'évidence *constructive*, tous ces termes étrangers aux Loix qu'on avoit employés dans l'accusation de Strafford; la même violence & la même iniquité dans la conduite du Procès; la même malignité d'interprétation, la même cruauté d'oppression qu'on avoit exercées contre la même innocence, accompagnée peut-être de moins de vertus & de lumières, parurent avec éclat dans toute la poursuite de cette Cause. On insista constamment sur l'accusation de Papisme, qui étoit démentie par toute la vie & la conduite du Prisonnier; & les moindres fautes prirent la plus noire couleur par cette imputation, dans laquelle on supposoit que tous les crimes étoient renfermés. » Cet homme, dit l'Avocat Général, (a) » en concluant un long discours contre lui, ressemble à » Naaman le Syrien : il est grand, mais couvert de lèpre. «

On se dispense d'entrer dans le détail d'un Procès, sur lequel il semble qu'il y a peu de partage aujourd'hui. Après de longues discussions, après avoir entendu plus de cent cinquante Témoins, les Communes virent si peu d'apparence de pouvoir obtenir une Sentence judiciaire contre Lawd, qu'elles prirent le parti d'employer leur autorité législative, & de porter une Ordonnance de mort contre ce vénérable vieillard. Malgré l'abjection où la Chambre-Haute étoit tombée, on y témoigna quelqu'intention de rejeter cette étrange forme; & les guides populaires se virent encore obligés d'employer la Populace pour éteindre, par la crainte d'un nouveau tumulte, les foibles restes de liberté que les Pairs sembloient conserver. Ceux qui donnerent leur suffrage sur cette importante question, se réduisirent au nombre de sept: la crainte ou la honte porta les autres à s'absenter.

Lawd, qui, pendant tout le cours du Procès, s'étoit conduit avec beaucoup de vigueur & de présence d'esprit, ne succomba point sous les horreurs de son exécution. Quoiqu'il eût témoigné plus d'une fois de l'appréhension pour une mort violente, la supériorité de son courage dissipa toutes ces craintes. » Personne, dit-il, ne desiré plus ma mort; que je la souhaite moi-même. « Sur l'échaffaut, & pendant les

(a) Il se nommoit Wilden.

prieres qu'il faisoit au Ciel, il fut interrompu & chagriné par le Chevalier Jean Cloteworthy, Zélateur furieux de la Secte dominante, & Chef déclaré de la Chambre Basse. Ce fut le tems que cet Enthousiaste choisit pour examiner les principes du Primat mourant, & pour surprendre sa foi en lui faisant avouer qu'il se reposoit de son salut éternel sur le mérite des Œuvres, & non sur la mort du Rédempteur. Après s'être dégagé de ses pieges Théologiques, l'Archevêque coucha sa tête sur le billot : elle fut séparée d'un seul coup.

CHARLES I.

1645.

On ne peut douter que ces opinions Religieuses pour lesquelles il souffroit la mort, n'eussent contribué à fortifier son courage & sa constance. Il paroît aussi certain, que dans toute sa conduite il avoit été sincere & supérieur aux vils motifs d'intérêt. Mais il est à regretter qu'une ame si généreuse, qui conduisit ses entreprises avec tant de chaleur & d'habileté, n'eût pas formé des vues plus étendues qui lui auroient fait adopter des principes plus favorables au bien général de la Société. Le grand & l'important avantage que le Parti avoit obtenu par la ruine du Comte de Strafford, avoit pallié en quelque sorte l'injustice de la Sentence qu'on avoit prononcée contre lui. Mais l'exécution d'un Vieillard infirme, qui n'avoit offensé personne dans une si longue prison, ne peut être attribuée qu'à la vengeance de ces impitoyables Religionnaires qui gouvernoient entierement les deux Chambres.

Que Lawd fût digne d'un meilleur sort, c'est ce qui n'est contesté par aucun esprit raisonnable ; mais on s'est moins accordé, à d'autres égards, sur le degré réel de son mérite. Quelques-uns l'accusent d'avoir appuyé les doctrines serviles, d'avoir approuvé la persécution, & favorisé les pratiques superstitieuses. D'autres ont jugé que sa conduite sur ces trois points, pouvoit admettre quelque apologie ou quelque excuse. Il faut convenir que la Lettre des Loix Angloises recommandant de tant l'obéissance passive, que les Sermons les plus enflammés qui se prêchent à la Cour ; & quoique l'esprit d'un Gouvernement limité semble demander dans les cas fort extraordinaires, l'adoucissement d'une si rigoureuse doctrine, on doit avouer aussi que le génie précédent de la constitution

Angloise avoit rendu les fautes sur ce point, fort naturelles & fort excusables. Tout le monde conviendra du moins qu'une Sentence de mort contre ceux qui s'écartent de l'exacte vérité dans une question si délicate, loin d'être favorable à la liberté Nationale, sent extrêmement l'esprit de tyrannie & de persécution.

La Tolérance avoit été si peu jusqu'alors, le principe d'aucune Secte Chrétienne, que les Catholiques mêmes, quoique reconnus par les Anglois, pour les restes de la Religion professée par leurs Ancêtres, ne pouvoient obtenir d'eux la moindre indulgence. Cette même Chambre des Communes, dans sa fameuse Remontrance, avoit pris soin de se justifier comme d'une imputation la plus offensante, d'avoir eu la moindre intention de relâcher les rênes d'or de la discipline, ou d'accorder aucune Tolérance; & les Ennemis de la Haute Eglise furent d'abord de si bonne foi, qu'ils ne marquerent aucune prétention à la liberté de conscience, & qu'ils la nommoient une *Tolérance du meurtre d'Ame*. Ils défirent ouvertement la supériorité, jusqu'à menacer l'Eglise établie de la même persécution, que dans la suite ils exercèrent si rigoureusement contre elle. A considérer la question dans des vues politiques, quoiqu'une Secte qui a déjà fait quelque progrès, puisse avec quelque apparence de raison, demander une certaine Tolérance, quel droit les Puritains avoient-ils à cette indulgence, eux qui étoient alors sur le point de se séparer de l'Eglise dominante, & qu'il eût été à désirer qu'on eût retenu dans l'uniformité par quelques rigueurs salutaires & légales. (a)

Quelque ridicule que l'esprit Philosophique puisse jeter sur

(a) La sévérité de Lawd ne fut pas extrême : c'est ce qui paroît par la recherche qu'on fit faire des actes ou légendes de la Cour de Haute-Commission, & par lesquels on vérifia, que dans les sept années de son tems il y avoit eu trois fois moins de suspensions, d'exclusions, de dépossessions, & d'autres châtimens Ecclésiastiques, que pendant aucune espace de sept ans sous Abbot, son Prédécesseur, qui étoit fort estimé néanmoins de la Chambre des Communes. *Voi. Troubles & Trials of Lords* pag. 164. Mais Abbot

étoit peu attaché à la Cour, étoit Puritain par la doctrine, & portoit une haine mortelle aux Catholiques sans compter que l'esprit de mutinerie étoit monté plus haut du tems de Lawd, & souffroit moins d'être contredit. Cependant ces maximes d'administration étoient celles qui avoient toujours prévalu en Angleterre, & qui étoient reçues dans toutes les Nations de l'Europe à l'exception de la Hollande. On auroit regardé comme une entreprise hardie & dangereuse de les changer pour les maximes modernes de la tolérance.

les

les pieuses Cérémonies, il est incontestable que dans un tems où la Religion est respectée, il n'y a point d'institutions qui puissent être d'un plus grand avantage pour la multitude grossière, & qui soient plus capables d'adoucir ce sombre & farouche esprit de dévotion auquel le Peuple est sujet. L'Eglise même d'Angleterre, quoiqu'elle ait conservé une partie des cérémonies Catholiques, est peut-être trop nue, trop peu ornée, & ressemble encore trop à la Religion abstraite & purement spirituelle des Puritains. Lawd & ses Partisans, en faisant revivre quelques anciennes institutions de cette nature, corrigèrent les erreurs des premiers Auteurs de la Réformation, & présenterent à l'ame effraïée, étonnée, quelques observations extérieures & sensibles pour l'occuper pendant les exercices religieux, & tempérer la violence de ses mouvemens. L'esprit moins tendu vers la divine & mystérieuse Essence, si supérieure aux bornes étroites de l'humanité, étoit plus capable d'une piété soutenue en se relâchant par le spectacle des Peintures, des attitudes, des habits ou des Édifices Ecclésiastiques; & les beaux Arts qui servoient au ministère de la Religion, en recevoient un surcroit d'encouragement. A la vérité Lawd conduisit ce système, non avec les sentimens étendus & la froide disposition d'un Législateur, mais avec le zèle intempéré d'un Sectaire; & fermant trop les yeux sur les conjonctures, il ne fit qu'enflâmer la religieuse furie qu'il vouloit éteindre. Mais cette tache est moins un sujet de reproche particulier pour lui, que pour tout son siècle; & c'est assez pour sa justification, d'observer que toutes les erreurs qui prévalurent dans ces tems de zèle, les siennes furent les plus excusables.

CHARLES I.

1645.

PENDANT que les affaires du Roi déclinoient en Angleterre, il arriva quelques événemens en Écosse, qui semblent promettre à sa querelle un dénouement plus heureux.

§. IX.

Victoires de
Montrose en
Ecosse.

Avant la naissance de ces désordres civils, le Comte de Montrose, jeune homme d'une maison distinguée, s'étant présenté à la Cour au retour de ses voyages, avoit offert ses services au Roi; mais par les insinuations du Marquis d'Har-

Tome I.

V u u

CHARLES I.

L 645.

milton, (a) qui avoit beaucoup de part à la confiance de Charles, il n'avoit pas été reçu avec la distinction qu'il croioit mériter ; & ce traitement l'aïant dégoûté de la Cour, il s'étoit livré à toutes les institutions des Covenantaires. L'ardeur naturelle de son génie l'avoit rendu pendant le premier soulèvement, un des plus zélés & des plus prompts à lever & conduire des Troupes. Mais aïant été choisi par les Tables pour résider près du Roi pendant que l'Armée Roïale étoit à Berwick, il fut si sensible aux caresses & aux civilités de ce Prince, qu'il se dévoua sans réserve à son service par des engagemens secrets qui le mirent dans une étroite correspondance avec lui. Dans le second soulèvement, les Covenantaires lui confièrent le Commandement d'un grand corps de Troupes, à la tête desquelles il fut le premier qui passa la Tweede : cependant il trouva l'occasion de faire remettre une lettre au Roi ; & par l'infidélité de quelque personne de la Cour, ou d'Hamilton, comme il en fut soupçonné, une copie de cette lettre fut envoyée à Leven, Général des Ecoïsois. Montrose, accusé de trahison & d'intelligence avec l'Ennemi, avoua la lettre, & demanda aux Chefs de la Faction, s'ils osoient donner le nom d'*Ennemi* à leur Souverain. Cette conduite noble & hardie le mit à couvert ; mais comme elle avoit fait connoître ses sentimens, il ne pensa plus à les déguiser ; & tous ses soins se tournèrent à faire entrer dans une sorte de ligue pour le service de son Maître, ceux auxquels il connoissoit les mêmes dispositions. Quoiqu'arrêté pour cette entreprise, & retenu quelque tems dans les chaînes, (b) son courage en fut si peu refroidi, qu'il continua d'animer les Roïalistes par sa protection & son exemple. Entre plusieurs personnes de distinction qui s'unirent à lui, on compte le Lord Napier de Merchiston, fils du fameux Inventeur des Logarithmes, celui de tous les Ecoïsois à qui la qualité de grand homme appartient à plus juste titre.

L'Ecoïse avoit un autre Parti, qui, faisant profession du mê-

(a) Créé ensuite Duc du même nom.

(b) On relève ici une erreur de Clarendon fort au désavantage de ce Seigneur Ecoïsois. Il l'accuse d'avoir offert au Roi

d'assassiner le Comte d'Argyle tandis que Sa Majesté étoit en Ecoïse ; mais pendant tout ce tems Montrose se trouvoit renfermé dans une étroite prison.

me attachement pour le service du Roi, ne différoit de Montrose que par les moïens d'y contribuer. Hamilton en étoit le Chef. Ce Seigneur devoit beaucoup de fidélité au Roi, non-seulement parcequ'il appartenoit de près par le sang à la famille Roïale, mais parce que Charles l'avoit toujours honoré d'une faveur & d'une confiance extraordinaire. Le Lord Raz l'ayant accusé avec assez de vraisemblance, d'une conspiration contre la personne même du Roi, ce Prince, loin d'en concevoir quelques soupçons, l'avoit reçu dans sa Chambre de lit dès la première fois qu'il étoit revenu à la Cour, & n'avoit pas fait difficulté de passer seul la nuit entière avec lui. Mais tel fut le sort, ou la malheureuse conduite du Duc d'Hamilton, qu'il n'échappa point à l'imputation de perfidie pour son Ami & son Souverain; & quoiqu'à la fin il ait sacrifié sa vie au service du Roi, les Historiens n'ont pas jugé sa probité & sa bonne foi tout-à-fait sans tache. Peut-être, & c'est même la plus probable opinion; les subtilités & le raffinement de sa conduite, joint à son caractère, qui le portoit à temporiser, quoiqu'avec de bonnes intentions, ont-ils contribué plus que tout le reste, à faire naître un soupçon qui n'a jamais été bien vérifié, ni pleinement réfuté. Autant que l'esprit vif & hardi de Montrose le portoit aux entreprises fermes, autant le naturel circonspect d'Hamilton le faisoit pancher vers les mesures lentes & modérées. Tandis que le premier assuroit d'avance que les Covenantaires Écossais formoient une union secrète avec le Parlement d'Angleterre, & représentoit la nécessité de les prévenir par quelque vigoureuse démarche, l'autre prétendoit que toute entreprise de cette nature n'étoit propre qu'à les précipiter dans des résolutions auxquels ils n'avoient peut-être aucun penchant. Lorsque le Parlement d'Écosse eût été convoqué sans l'ordre du Roi, le premier s'écria vivement que les intentions des Covenantaires n'étoient plus douteuses, & que s'ils n'étoient pas dissipés par quelque coup imprévu, ils armeroit toute la Nation contre le Roi; l'autre soutenoit la possibilité de se ménager la plus grande partie des suffrages, & d'assurer par des voies paisibles, l'obéissance & la fidélité de la Nation. Malheureusement pour la Cause roïale, le senti-

CHARLES I.

1645.

ment d'Hamilton eut plus de pouvoir sur le Roi & la Reine ; que celui de Montrose , & les Covenantaires eurent le tems de pousser leurs hostilités sans interruption. Montrose se rendit à Oxford , où ses invectives contre la perfidie d'Hamilton , jointes à la prévention générale , & fortifiées par le succès de ses conseils , furent écoutées avec applaudissement ; & Charles cédant aux clameurs de son Parti plutôt qu'à ses propres soupçons , envoya le Duc Prisonnier au Château de Pendennis dans la Province de Cornouailles : Laneric son Frere , qui fut arrêté aussi , trouva le moyen de s'échapper , & chercha sa sûreté dans sa Patrie.

Ainsi les oreilles de Charles étoient ouvertes aux conseils de Montrose , qui ne lui proposoit rien de hardi & de convenable à l'état désespéré de la Cause royale en Écosse. Quoique tout le Royaume fût occupé par les Covenantaires , quoiqu'ils eussent sur pied de nombreuses Troupes , & que toutes les Places fussent gardées par une administration vigilante , il entreprit , par son seul crédit & celui d'un petit nombre d'amis , de causer assez d'embarras aux Mécontents pour les obliger bien-tôt de rappeler ces forces , qui faisoient pencher sensiblement la balance en faveur du Parlement. La défaite de Marston , qui le mit dans l'impossibilité de tirer le moindre secours d'Angleterre , n'abattit point son courage. Il se contenta de la parole du Comte d'Antrim , Seigneur Irlandois , qui lui promit quelques secours d'hommes de cette Province ; & lui-même , à la faveur de divers déguisemens , il se rendit en Écosse au travers de mille dangers ; il y demeura caché au bord des Montagnes ; & sans autres précaution pour sa sûreté , il y prépara secrètement les Esprits à tenter quelque grande entreprise.

Les Irlandois qui lui furent envoyés , n'excédoient pas le nombre d'onze cens hommes d'Infanterie , & fort mal armés. Ils ne furent pas plutôt débarqués , que Montrose fit éclater ses desseins , & commença ces expéditions qui l'ont rendu si célèbre. Environ huit cens hommes d'Athol se rangerent sous son étendard ; cinq cens autres , que les Covenantaires avoient levés , se laisserent persuader d'embrasser les intérêts du Roi. Avec ces forces il se hâta d'attaquer le Lord Elcho ,

qui étoit à Perth avec six mille hommes, rassemblés à la première nouvelle de l'invasion des Irlandois. Montrose, si inférieur en nombre, dépourvu de Cavalerie, aussi mal en munitions qu'en armes, n'avoit de fond à faire que sur le courage, dont sa propre résolution, son exemple & la rapidité de ses entreprises pouvoient remplir ses Soldats. Après avoir essuié le feu ennemi, auquel il ne répondit à la tête de sa Troupe, que par une volée de pierres; il se jeta l'épée à la main dans l'Armée d'Elcho, la mit en confusion, poussa furieusement ses avantages, & remporta une victoire complète, avec le carnage de deux mille Covenantaires.

CHARLES I.

1645.

1 Septem-
bre 1644.

Ce succès donna beaucoup d'éclat à son nom; mais il n'augmentoît pas son pouvoir ni ses forces. La plus grande partie de l'Écosse étoit extrêmement attachée au Covenant; & les Partisans qui restoit à la Cause roiale, étoient effrayés de voir l'autorité de ses Adversaires si bien établie. La crainte de rencontrer le Comte d'Argyle, qui, s'étant joint aux Troupes publiques avec ses Vassaux, s'approchoit à la tête d'une grosse Armée, fit prendre à Montrose le parti de marcher promptement vers le Nord, dans l'espérance de réveiller le Marquis de Huntley & les Gordons qui s'étoient hâtés de prendre les armes, mais dont l'ardeur avoit été refroidie par l'extrême supériorité des Covenantaires. Il fut joint dans cette marche par le brave Comte d'Airly & deux de ses fils les Chevaliers Thomas & David Ogilvy : l'ainé étoit alors Prisonnier dans le parti opposé. Vers Aberdeen, Montrose trouva le Lord Burlay, qui commandoit un Corps de 2500 hommes, le mit en déroute après un combat fort vif, & fit une sanglante exécution en poursuivant les Vaincus. Ce courage invincible que la politique demandoit dans sa situation, n'étoit pas sans quelque habileté Militaire.

12 Septem-
bre 1644.

Mais deux avantages si considérables ne lui firent point obtenir ce qu'il s'étoit proposé. Huntley naturellement jaloux, ne vit pas sa gloire sans envie, & marqua peu de disposition à joindre une Armée où le mérite du Général devoit éclipser le sien. Argyle, renforcé par le Comte de Lothiam, suivoit ardemment Montrose. Les Troupes des Provinces du Nord, Murray, Ross, Caithness, au nombre de 5 ou 6000 hommes,

étoient opposées de front, & gardoient les bords de la Spey, Riviere profonde & très-rapide. Il ne vit pas d'autre expédient pour éviter un si grand nombre d'Ennemis, que de tourner tout d'un coup vers les Montagnes, & cette résolution mit ses Troupes, foibles, mais actives, à couvert dans Badenock. Après quantité de marches & de contre-marches, Argyle l'atteignit à Fairycastle. Ce Seigneur, quoique célèbre par sa conduite & sa fermeté politiques, étoit fort mal partagé du courage & de l'habileté militaires : après quelques escarmouches, dans lesquelles il fut toujours maltraité, il laissa échapper Montrose. De prompts marches par des monts inaccessibles sauvèrent ce Général, des forces supérieures du Covenant.

Mais telle étoit sa situation, que la bonne ou la mauvaise fortune étoit également pernicieuse pour lui, & ne manquoit point de diminuer son Armée. Après chaque victoire, ses Soldats affamés de gain, mais regardant la moindre acquisition comme un fond inépuisable de richesse, désertoient en foule, & retournoient à leurs Habitations pour y mettre en sûreté leur butin. D'ailleurs la fatigue de tant de marches précipitée, au cœur de l'Hyver, par des Montagnes couvertes de neige, & sans aucune sorte de provisions, les rebuta jusqu'à leur faire laisser leur Général presque seul avec les Irlandois, qui, n'ayant aucune retraite sûre, lui demeurèrent fideles dans l'une & l'autre fortune.

Avec ce petit nombre de Troupes, quelques renforts d'Arthol, & les Macdonalds, qu'il avoit trouvé le moyen de ranimer, il tomba subitement sur le Canton d'Argyle ; & lâchant la bride à toutes les fureurs de la Guerre, il enleva les bestiaux, brûla les maisons, & passa les habitans au fil de l'épée. Cet emportement par lequel Montrose souilla ses victoires, fut plutôt l'effet de son animosité particuliere contre le Cheftain, que de son zele pour la Cause publique. Argyle aiant rassemblé 3000 hommes, chercha l'Ennemi qui s'étoit retiré après ses ravages, & s'arrêta près d'Inerloki, dont il le supposoit éloigné. De l'autre côté, le Comte de Seaforth, à la tête de la Garnison d'Inverness, composée de vieux Soldats, & jointe à 5000 hommes de nouvelles Troupes du Nord,

pressoit vivement les Roïalistes, & les menaçoit d'une ruine inévitable. Montrose, par une marche forcée, arriva devant Innerloky, & se présenta en ordre de Bataille aux Covenantaires. Ils en furent surpris plutôt qu'effraîés. Argyle seul, saisi d'une terreur panique, abandonna son Armée, qui ne laissa point de tenir ferme & de livrer Bataille aux Roïalistes; mais après une vigoureuse résistance, elle fut défaite, & poursuivie avec un grand carnage. Cette fatale journée aiant abbatu les forces des Campbels, (a) les Montagnards, dont la plupart étoient affectionnés à la Cause roïale, commencerent à se joindre en grand nombre au Camp de Montrose. La seule terreur de son nom dissipa les Troupes de Seaforth; & le Lord Gordon, fils aîné de Huntley, s'étant dérobé au Comte d'Argyle son Oncle, qui le tenoit prisonnier, se joignit alors au victorieux Montrose, avec un bon nombre de les Partisans, & le Comte d'Aboune son Frere.

CHARLES I.

1645.

2 Février.

Le Conseil d'Édimbourg, alarmé du progrès des Roïalistes, forma des plans plus réguliers de défense contre un Ennemi que tant de victoires rendoient formidable. Il chargea du Commandement de ses Troupes, Bailie, Officier de réputation, & Urrey, qui s'étoit rengagé dans le Parti des Covenantaires; & ces deux Généraux marcherent contre les Roïalistes avec une grosse Armée. Montrose étoit alors avec un Détachement de 800 hommes devant Dundée, Ville extrêmement zélée pour le Covenant; & l'aïant prise d'assaut, il l'avoit livrée au pillage, lorsqu'Urrey & Bailie, dont il avoit ignoré la marche, arriverent sur lui avec toutes leurs forces. Sa conduite & sa présence desprit parurent avec éclat dans une occasion si pressante. Il rappella aussi-tôt ses gens du pillage, il les mit en ordre, il assura leur retraite par les plus sages mesures; & faisant soixante mille à la vue d'un Ennemi fort supérieur, sans accorder un moment à sa Troupe pour se reposer ou se rafraîchir, il entra heureusement dans les Montagnes.

Les deux Généraux Covenantaires prirent le parti de diviser leur Armée pour déconcerter un Ennemi qui ne les surpre-

(a) C'est le nom des Comtes d'Argyle.

CHARLES I.

1645.

noit pas moins par la rapidité de ses démarches, que par la hardiesse de ses entreprises. Urrey, à la tête de quatre mille hommes, le rencontra dans le Champ d'Aldeine, proche d'Inverness; & se fiant à la supériorité de ses forces, qui étoient le double de celles des Roialistes, il l'attaqua dans le poste même qu'il avoit choisi. Montrose, ayant ordonné à son aile droite de faire face, sur un terrain fort avantageux, fit passer ses meilleures Troupes à l'aile gauche, & n'en laissa point dans l'intervalles; défaut qu'il sçut déguiser adroitement, en faisant paroître quelques hommes entre les haies & les arbres qui couvroient son terrain: & pour empêcher qu'Urrey ne pût s'apercevoir de ce stratagème, menant aussi-tôt son aile gauche à l'attaque, il tomba si furieusement sur les Covenantaires, qu'il leur fit tourner le dos. Sa victoire fut complete. Dans cette Bataille, la valeur du jeune Napier, fils du Lord de ce nom, se signala par des effets singuliers.

1 Juillet.

Bailie ne tarda point à s'avancer, pour vanger la digrace d'Urrey: mais il étoit attendu par le même sort. Montrose, qu'il rencontra près d'Alford, se trouvant foible en Cavalerie, la plaça sur une même ligne avec ses Troupes de pié, mit celle de l'Ennemi en déroute: tombant ensuite sur l'Infanterie Covenantaire, avec toutes ses forces réunies, la tailla en pieces, sans autre perte à regretter, que celle du brave Lord Gordon. Après le succès de tant de Combats, que la vigueur avoit toujours rendus décisifs, il exhorta hautement tous ses Amis & ses Alliés à s'unir, & se prépara lui-même à marcher dans les Provinces méridionales, pour achever la ruine des Ennemis du Roi, & sur-tout, pour dissiper le Parlement Ecoissois, qui s'étoit assemblé, à St. Johnston, avec beaucoup d'appareil & de solemnité.

Nouveau
mouvement
de l'Armée
Parlementaire.

Tandis que le feu étoit allumé au Nord de l'Isle, il se déployoit avec la même furie au Sud; & les deux Armées Angloises n'avoient attendu que l'ouverture de la saison pour se faire voir en Campagne, & terminer leur querelle par une prompte décision. Cependant la ratification de l'Ordonnance du Renoncement à soi-même avoit été retardée par tant d'intrigues & de débats, que le Printems étoit arrivé, avant qu'elle eût reçu le dernier Sceau des deux Chambres. Un grand

grand nombre de Parlementaires la regardoient comme une dangereuse innovation, si près des opérations militaires : & , si les scrupuleux principes du Comte d'Essex ne l'eussent point engagé, malgré ses dégoûts, à rendre une aveugle obéissance au Parlement, ce changement d'ordre auroit produit en effet quelque fatal incident, puisque la promptitude même, avec laquelle Essex avoit réigné le Commandement, n'empêchoit point qu'on ne craignît un soulèvement général de l'Armée. Fairfax néanmoins, ou plutôt Cromwell, sous son nom, y introduisit enfin le nouveau modele, & mit les Troupes sous une autre forme. Des mêmes hommes, on forma de nouveaux Régimens & de nouvelles Compagnies : on leur donna des Officiers différens ; & toutes les forces militaires furent mises entre des mains, que le Parti des Indépendans crut dignes de sa confiance. Outre les Membres du Parlement qu'on avoit exclus, quantité d'Officiers, peu disposés à servir sous les nouveaux Chefs remirent leurs Commissions, & faciliterent inconsidérément le projet de faire tomber toute l'Armée dans la dépendance des Factieux.

Quoique la discipline de l'Armée précédente ne fût pas tout-à-fait méprisable, les nouveaux Chefs introduisirent un plan plus exact, & d'une plus rigoureuse exécution. Au fond, la valeur étoit assez généralement répandue dans les deux Partis, & la discipline regnoit aussi dans les Troupes du Parlement : mais il semble que des deux côtés, pour les plans généraux d'actions, & pour les opérations de la Campagne, on étoit fort éloigné de la perfection de l'Art Militaire. Du moins, les Historiens, par leur propre ignorance peut-être, ou par inexpérience, n'ont observé qu'une conduite opiniâtre, impétueuse, qui précipitoit chaque Parti dans une Bataille, où la valeur & la fortune décidoient presque uniquement du succès. Les parties brillantes de l'Histoire, sous ces regnes, sont les affaires Civiles, & non les Transactions militaires.

On ne connoît point d'exemple d'une Armée aussi singulière, que celle qui se trouvoit alors assemblée pour le Parlement. La plupart des Régimens étoient sans Ministres. C'étoient les Officiers mêmes, qui exerçoient ce devoir spi-

rituel, & qui le joignoient à leurs fonctions militaires. Dans tous les intervalles de l'action, ils étoient occupés de Sermons, de Prières & d'Exhortations, avec la même émulation, qui est si nécessaire dans les Armes, pour soutenir l'honneur de cette profession. Les transports & les extases tenoient lieu d'étude & de réflexion : & lorsque ces dévots Orateurs s'abandonnoient à leur imagination, dans une harangue qu'ils n'avoient pas méditée, surpris eux-mêmes de leur éloquence, comme tous leurs Auditeurs, ils la prenoient pour une illumination divine, & pour une émanation de l'Esprit Saint. Dans tous leurs quartiers, ils excluoient les Ministres de la Chaire ; & montant sur ce dangereux Tribunal, ils expliquoient leurs sentimens à l'Assemblée, avec une autorité proportionnée à leur pouvoir, à leur valeur, à leurs exploits militaires, dont l'idée s'unissoit à ces apparences de ferveur & de zèle. Les soldats, saisis du même esprit, emploioient leurs heures de loisir à la Prière, à la lecture de l'Ecriture Sainte, en Conférences spirituelles, où ils comparoient les progrès de la grace dans leurs ames, & s'excitoient mutuellement à marcher, avec courage, dans les pénibles voies du Salut. Lorsqu'ils alloient au combat, on entendoit retentir, avec les instrumens militaires, un mélange de Pseaumes & de Cantiques spirituels, conformes aux circonstances ; & chacun s'efforçoit de noier le sentiment du danger, dans la perspective de cette Couronne de gloire qu'on présentait à ses yeux. Dans une cause si sainte, les blessures étoient jugées méritoires ; la mort, un Martyre : & le tumulte de l'action, loin de bannir ces pieuses chimères, en rendoit l'impression plus profonde. Jamais la nature humaine n'a paru sous une forme si remarquable ; & jamais l'imagination des hommes ne s'est avancée avec des élans plus vigoureux, quoiqu'irréguliers, vers ces mystérieuses régions, que la Religion nous fait entrevoir.

Les Roialistes s'efforçoient de jeter du ridicule sur ce fanatisme des Armées Parlementaires, sans considérer combien ils avoient sujet de le redouter. Les forces roiales, assemblées à Oxford, dans l'Ouest, & dans d'autres lieux, étoient égales, ou supérieures en nombre, à celles de leurs Adver-

faïres , mais animées d'un esprit fort différent. Cette licence, que le défaut de païe avoit introduit , y étoit montée au comble , & les rendoit plus formidables à leurs Partisans, qu'à leurs Ennemis. Le Prince Robert , négligeant le Peuple , & passionné pour le Soldat , avoit , pour ses Troupes , une indulgence que rien ne pouvoit justifier. Wilmot , homme sans principe , avoit favorisé le même esprit de désordre : & Goring , Gerrard , le Chevalier Grandville , tous libertins reconnus , le portoient au plus haut point. Dans l'Ouest , sur-tout , où Granville & Gorinh commandoient , la bride avoit été lâchée au pillage , au dégât , & tout le Païs étoit désolé par des rapines sans bornes. On n'y faisoit presque plus aucune distinction de Parti ; les plus zélés Amateurs de l'Eglise & de la Monarchie y souhaitoient assez de succès , aux forces Parlementaires , pour finir toutes ces oppressions. Le Peuple de la Campagne dépouillé de tout ce qu'il possédoit , s'assembloit en foule , dans plusieurs Cantons , armé de bâtons & de pieux ; & quoique sa haine fût égale pour tous les Soldats des deux Partis , elle se tournoit plus particulièrement contre les Roialistes , dont ils avoient essuié le plus mauvais traitement. Plusieurs milliers de ces tumultueux Païsans étoient attroupés , en différentes parties de l'Angleterre , menaçoient tous les Soldats qu'ils rencontroient à l'écart , & ne cessoient pas d'infester les deux Armées.

La disposition mutuelle des forces étoit telle qu'on va la représenter. Une partie de l'Armée Ecoissoise étoit employée à prendre Pomfret , & d'autres Places dans Yorkshire ; une autre partie à faire le Siege de Carlisle , vaillamment défendue par le Chevalier Glenham. Chester , où Biron commandoit une Garnison roïale , étoit bloquée par le Chevalier Brereton , & se voïoit réduite à d'extrêmes embarras. Le Roi , que les Princes Robert & Maurice avoient joint à Oxford , y étoit avec une Armée d'environ 15000 hommes. Fairfax & Cromwell avoient pris poste à Windsor , avec l'Armée du nouveau modele , qui étoit d'environ 22000 hommes. Taunton , dans le Comté de Sommerfet , défendue par Blake , étoit assiégée depuis long-tems par le Chevalier Granville , qui commandoit une Armée d'environ 8000

X x x ij

CHARLES I.

1645.

hommes ; & quoique la défense eût été fort opiniâtre , la
CHARLES I. Garnison se trouvoit réduite aux dernières extrémités. Go-
 1645. ring commandoit, dans l'Oueſt, un Corps à - peu - près du
 même nombre.

A l'ouverture de la Campagne , Charles forma le deſſein de ſecourir Cheſter , & Fairfax de donner du ſecours à Taunton. Les Troupes Roiales furent en mouvement les premières. Pendant qu'elles s'avançoient vers Drayton , dans Cheshire , Biron vint à leur rencontre , pour informer le Roi que ſon approche avoit fait lever le Siege de Cheſter , & que les Troupes Parlementaires s'étoient retirées. Fairfax, étant arrivé à Salisbury , dans ſa route vers l'Oueſt , reçut ordre du Comité des deux Roiaumes , établi pour la conduite de la guerre , de retourner ſur ſes traces , & d'aller faire le Siege d'Oxford , que le départ des Troupes Roiales avoit laiffé ſans déſenſe. Il obéit , après avoir envoie le Colonel Weldon dans l'Oueſt , avec un Détachement de 4000 hommes. A l'approche de Weldon , Granville , ſ'imaginant que Fairfax tomboit ſur lui avec toute ſon Armée , leva le Siege , & laiffa respirer une Ville opiniâtre , à demi priſe , & preſqu'entièrement brûlée. Mais les Roiaſiſtes , renforcés de 3000 chevaux que Goring leur amena , retournerent vers Taunton , & renfermerent Weldon , avec ſa petite Armée , dans cette malheureuſe Place.

Charles , aiant rempli le deſſein qui le menoit à Cheſter , retourna au Sud , & s'arrêta , dans ſa route , devant Lieceſter , Ville gardée par une Garniſon du Parlement. Son canon n'eut pas plutôt ouvert la brèche , qu'il preſſa la Place de toutes parts , & qu'un furieux aſſaut la livra aux Soldats. Ils y enterrent l'épée à la main , & ſ'abandonnerent à tous les déſordres , où leur brutalité naturelle , enflammée par la réſiſtance , eſt capable de les porter : le butin , qui étoit conſidérable , fut diſtribué entr'eux ; & 1500 priſonniers tomberent entre les mains du Roi. Ce succès , aiant jetté beaucoup de terreur dans le Parti Parlementaire , détermina Fairfax à quitter Oxford , où ſes approches étoient commencées , & le fit marcher vers l'Armée Roiale , dans l'intention de livrer bataille. Charles étoit en marche vers cette Ville , pour

faire lever le Siege, qu'il craignoit de trouver fort avancé ; & les deux Armées se trouverent à six milles l'une de l'autre avant que de s'en être apperçues. Le Roi fit assembler son Conseil de Guerre ; pour délibérer sur ses résolutions. D'un côté, il parut que la prudence obligeoit de différer le combat : Gerrard , qui étoit dans le pais de Galles avec 3000 hommes , pouvoit joindre promptement l'Armée ; & Goring , à qui l'on esperoit que Taunton ne résisteroit pas long-tems , ne manqueroit point , après avoir mis l'Ouest en sûreté , d'unir ses forces à celles du Roi. D'un autre côté, le Prince Robert , que son ardeur bouillante pouffoit toujours ou combat, excitoit, l'impatience de la haute & de la petite Noblesse, dont l'Armée étoit remplie , & relevoit une multitude d'embarras dont les Roïalistes ne pouvoient être soulagés que par la victoire. On prit le parti d'attaquer Fairfax , & l'Armée Roïale s'avança aussi-tôt contre lui.

Ce fut à Naseby avec des forces à-peu-près égales , que fut engagée cette action décisive , & vaillamment disputée , entre le Roi & le Parlement. Le corps d'Armée des Roïalistes étoit commandé par le Roi même ; l'aîle droite, par le Prince Robert ; la gauche, par le Chevalier Marmaduke Langdale. Fairfax, avec Skippon sous ses ordres, fit face au centre de l'Armée Roïale. Cromwell prit le commandement de l'aîle droite ; Ireton son gendre, celui de l'aîle gauche. La charge fut commencée par le Prince Robert , avec son ardeur & sa fortune ordinaire , malgré la vigoureuse résistance d'Ireton , qui sans être refroidi par un coup de pique, dont il eut la cuisse percée , maintint long-tems le combat : toute cette aîle fut rompue , & poursuivie avec une furie emportée par Robert ; il eut même l'imprudence de perdre du tems à sommer & vouloir attaquer l'Artillerie Parlementaire, qui étoit gardée par un gros corps d'Infanterie. Charles, à la tête de son corps d'Armée , déploya , dans cette action , toute la conduite d'un prudent Général , & toute la valeur d'un brave Soldat. Fairfax & Skippon tinrent ferme devant lui, & justifierent la réputation qu'ils s'étoient acquise. Skippon avoit été blessé dangereusement ; & pressé par Fairfax de se retirer , il déclara qu'il ne feroit pas un pas en arriere , aussi long-tems qu'il ver-

Bataille de
Naseby.
14 Juin.

CHARLES I.

1645.

roit un de ses gens garder son terrain. Cependant l'Infanterie du Parlement fut rompue, & poussée par le Roi ; jusqu'à ce que Fairfax, avec une grande présence d'esprit, fit avancer la réserve, & renouvela vivement le combat. En même-tems Cromwell, qui avoit attaqué Langdale, renversa cette aile des Roialistes, & , par sa prudence, augmenta les avantages qu'il devoit à sa valeur. Après avoir poussé l'Ennemi pendant près d'un quart de mille, & détaché quelques Troupes pour l'empêcher de se rallier, il revint tomber sur l'Infanterie du Roi, qu'il jeta dans la dernière confusion. Un seul Régiment tint ferme, quoique deux fois attaqué par Fairfax, avec une valeur désespérée : & ce Général, irrité d'une si vive résistance, donna ordre à Doiley, Capitaine de ses Gardes, de le charger de front, pour la troisième fois, tandis qu'il le prendroit lui-même à dos. Cette brave Troupe fut taillée en pieces. Fairfax tua, de sa propre main, un Enseigne, & remit le Drapeau à la garde d'un de ses Soldats. Le Soldat s'étant vanté d'avoir gagné cette dépouille fut démenti par Doiley qui avoit vu l'action : » Laissez - lui cet » honneur, dit Fairfax ; j'en ai de reste aujourd'hui ».

Le Prince Robert, reconnoissant trop tard son erreur, abandonna l'inutile attaque de l'Artillerie ennemie, & joignit le Roi, dont toute l'Infanterie étoit en déroute. Charles exhorta ce Corps de Cavalerie à l'espérance, & cria d'une voix ferme : « Encore une charge, & nous recouvrons l'honneur ». Mais les désavantages de son Parti étoient si visibles, qu'il ne put engager personne à recommencer l'attaque. Il se vit forcé de céder, à l'Ennemi, le champ de bataille & la victoire. Les Morts, du côté du Parlement, excéderent ceux du Parti Roial. Les Parlementaires perdirent mille hommes, & les Roialistes environ huit cens. Mais Fairfax fit prisonniers 500 Officiers, & quatre mille Soldats ; il enleva l'artillerie & les munitions du Roi ; il dissipa toute son Infanterie. Ainsi peu de victoires sont plus complètes.

Entre les dépouilles, on trouva la cassette du Roi, qui contenoit les copies de ses Lettres à la Reine. Le Parlement, qui les fit publier, choisit, sans doute, celles qu'il jugea les plus capables de faire deshonneur à ce Prince. Cependant,

en général, elles sont écrites avec une délicatesse d'esprit & une tendresse de cœur, qui font juger très-avantageusement du génie & de la morale du Roi. On y reconnoît, à la vérité, une vive passion pour sa femme; & souvent il y proteste qu'il ne prendra aucune mesure qui puisse la chagriner. Mais ces déclarations polies d'amour & de confiance ne doivent pas être toujours prises à la lettre. D'ailleurs, une si légitime affection, avouée par les Loix de Dieu & des hommes, mérite peut-être quelque indulgence, sur-tout pour une femme pleine d'esprit & de charmes, avec la qualité même de Papiste. Les Athéniens, ayant intercepté une Lettre de leur Ennemi, Philippe de Macedoine, à Olympias sa femme, loin de céder à la curiosité de pénétrer les secrets de ces deux cœurs, envoient aussi-tôt la Lettre à la Reine, sans l'avoir ouverte. Philippe n'étoit pas leur Souverain; & leur animosité contre lui n'égalait pas celle qui regne toujours dans les désordres civils.

CHARLES I.
1645.

Après la Bataille, Charles se retira d'abord à Hereford, ensuite à Abergavenny, sans autres Troupes que le Corps de Cavalerie du Prince Robert, & fut retenu quelque tems dans le païs de Galles, par le vain espoir de lever, dans ces quartiers épuisés, un Corps de nouvelle Infanterie. Fairfax, ayant repris Leicester, qui ne se rendit point sans conditions, tint conseil sur ses entreprises. On lui avoit remis une Lettre de Goring au Roi, qui avoit été malheureusement confiée à quelque Espion du Parlement. Goring informoit le Roi que dans l'espace de trois semaines, il comptoit de se voir maître de Taunton; après quoi, il se proposoit de joindre Sa Majesté avec toutes les forces de l'Ouest: mais, dans l'intervalle, il le supplioit d'éviter toute rencontre avec l'Ennemi. Cette Lettre, qui, dans des mains plus fidelles, auroit probablement garanti les Roialistes de la fatale journée de Naseby, servit à diriger les résolutions de Fairfax. Il laissa un Corps de trois mille hommes à Pointz & Rossiter, avec ordre d'observer les mouvemens du Roi; & marchant vers l'Ouest, il se flatta de pouvoir sauver Taunton, & détruire l'armée de Goring, seule ressource qui restoit aux Roialistes.

Au commencement de cette Campagne, Charles, dans le

doute des événemens, avoit envoié à l'Ouest, avec le titre de Général, le Prince de Galles, alors âgé d'environ quinze ans; & ceux, qu'il avoit honorés de ce précieux dépôt, avoient ordre, s'ils étoient pressés de l'Ennemi, de le faire passer dans quelque terre étrangere, pour dérober du moins une partie de la Famille Roïale à la violence des Parlementaires. Mais le danger ne paroissoit pas pressant. Le Prince Robert s'étoit jetté dans Bristol, résolu de défendre une Ville de cette importance. Goring commandoit l'Armée Roïale devant Taunton.

10 Juillet. A l'approche de Fairfax, le Siege de Taunton fut levé, & les Roïalistes se retirèrent à Lampfort, Ville ouverte du Comté de Sommerfet. Fairfax les attaqua dans ce poste, les força, leur tua 300 hommes & fit 1400 prisonniers; ensuite, il alla faire le Siege de Bridgewater, qui passoit alors pour une Ville forte, & d'une importance extrême dans cette Province. La partie extérieure de la Ville aiant été emportée à la première attaque, Windham, Commandant, qui s'étoit retiré dans la partie intérieure, demanda immédiatement à capituler, & livra la Place aux Parlementaires. La Garnison, au nombre de 2600 hommes, demeura prisonniere de Guerre.

12 Septem-
bre. Bath & Sherborn n'aïant pas fait plus de résistance, Fairfax résolut de mettre le Siege devant Bristol, & n'épargna point les préparatifs, pour une entreprise que les forces de la Garnison, & la réputation du Prince Robert, faisoient croire de la plus haute importance. Mais, dans la plupart des hommes, le courage militaire est une qualité si variable! Pendant toute cette Guerre, il n'y eut point de Ville qui ne fît une meilleure défense; & l'attente générale fut prodigieusement trompée. A peine les Troupes Parlementaires eurent forcé les premières lignes, que le Prince offrit de capituler, & livra cette grande Place à Fairfax. Peu de jours auparavant, dans une Lettre qu'il avoit écrite au Roi, il promettoit, s'il n'étoit pas forcé de se rendre, par quelque mutinerie, de se défendre quatre mois entiers. Charles, qui formoit des plans, & qui rassembloit des forces, pour donner du secours à Bristol, eut peine à se persuader un événement si peu prévu, qui n'étoit guere moins fatal à ses intérêts, que la dé faite de Naseby. Dans son indignation, il révoqua aussi-tôt les Commissions du

du Prince Robert, & lui envoya un sauf-conduit, pour CHARRLES.I.
passer les Mers.

La ruine des affaires du Roi suivit promptement, dans tous les autres quartiers de l'Angleterre. Les Ecossois s'étant rendus Maîtres de Carlisle, après un Siege obstiné, marcherent au Sud, & s'établirent devant Hereford. Ils se retirerent néanmoins, à l'approche du Roi; & ce fut le dernier raïon de succès qui parut accompagner ses Armes. Dans sa marche vers Chester, qui se trouvoit encore assiégée par les forces Parlementaires, sous la conduite de Jones, Points attaqua son Arriere-garde, & le força de donner bataille. Tandis que l'action étoit engagée avec beaucoup de chaleur, & que la victoire sembloit pencher pour les Roialistes, Jones vint tomber sur l'autre partie de l'Armée roiale, & la mit en fuite, avec perte de 600 Morts & de 1000 Prisonniers. Le Roi, n'ayant pas eu peu de peine à rassembler les restes de ses Troupes fugitives, se retira vers Newark, & delà dans sa chere Ville d'Oxford, où il s'enferma pour le reste de l'hiver.

Les informations, qu'il reçut de toutes parts, ne furent pas moins fatales que les événemens qui s'étoient passés en sa présence. Fairfax & Cromwell aiant divisé leurs forces, après la reddition de Bristol, le premier avoit marché vers l'Ouest, pour achever la conquête de Devonshire & de Cornouailles; le second avoit attaqué les Garnisons à l'Est de Bristol. Devizes s'étoit rendu à Cromwell; le Château de Berkeley avoit été pris d'assaut; Winchester avoit capitulé; Basing avoit été emporté l'épée à la main; & tous ces Comtés, du centre de l'Angleterre, furent bien-tôt réduits à l'obéissance du Parlement.

Les succès de Fairfax ne furent pas moins rapides & moins constants. Les forces Parlementaires, enflées de leurs dernières victoires, & gouvernées par la plus rigide discipline, n'avoient rien d'égal à redouter de l'opposition des Troupes roiales, effraïées de leurs continuelles défaites, & corrompues par la licence des mœurs. Après avoir chassé les Roialistes de leurs quartiers de Bovay-Tracy, Fairfax entreprit le Siege de Darmouth; & dans peu de jours, il emporta cette Place d'assaut. Le Château de Poderam fut pris. Exeter se vit blo-

1645.

28 Juin.

27 Septemb.
bre.

1646.

Conquetes
de Fairfax à
l'Ouest.

17 Janvier.

CHARLES I.

1646.

19 Février.

qué de toutes parts. Hopton, homme de mérite, qui commandoit les Roialistes de ce Comté, s'étant avancé au secours de cette Ville, avec 8000 hommes, rencontra l'armée Parlementaire à Torrington, où il fut défait, toute son Infanterie dispersée, & lui-même obligé, avec sa Cavalerie, de se retirer dans le Comté de Cornouailles. Fairfax l'y suivit, & poussa vivement sa victoire. Toute cette Armée roiale, qui consistoit en 5000 hommes, la plupart Cavalerie, fut reserrée dans Truro, & forcée d'accepter des conditions. Les Soldats obtinrent, en livrant leurs chevaux & leurs armes, la liberté de se débander, & vingt schellings par tête pour se conduire à leurs habitations. Entre les Officiers, ceux qui fouhaïterent de quitter leur Patrie eurent des Passeports, pour se retirer au-delà des Mers. Les autres, aiant promis de ne jamais reprendre les armes, obtinrent grace en payant des compositions (a) au Parlement. Ainsi Fairfax, après la reddition d'Exter, qui couronna ses conquêtes de l'Ouest, ne trouva plus rien qui l'empêchat de marcher au centre du Royaume avec son Armée victorieuse, & de fixer son Camp à Newbury. Le prince de Galles, par l'ordre du Roi, passa d'abord à Scilly, ensuite à Jersey; d'où il se fit conduire à Paris, pour y joindre la Reine sa Mere, qui s'y étoit rendue d'Exeter, lorsque le Comte d'Essex avoit conduit son Armée vers l'Ouest.

Dans les autres parties de l'Angleterre; Hereford fut emporté par surprise; Chester se rendit: le Lord Digby, aiant tenté avec 1200 Chevaux de pénétrer en Ecosse, & d'y joindre le Comte de Montrose, fut défait à Sherburn en Yorkshire, par le Colonel Cogeley; toute sa Troupe, prise ou dispersée; lui-même obligé de fuir d'abord dans l'Isle de Man, & de cette Isle en Irlande. On fut informé aussi que Montrose même, après quelques nouveaux avantages, avoit enfin succombé sous la fortune supérieure du Parlement, & que ce dernier espoir du Parti roial étoit éteint sans ressource.

17 Août
1645.

Lorsque Montrose étoit descendu dans la partie Méridio-

(a) Ces compositions étoient différentes, suivant les degrés de faute. Mais une Ordonnance de la Chambre-Basse les fixa

à deux années de revenu des Délinquans.
Journ. 17. Août 1648.

nale d'Ecosse, les Covenantaires, aiant rassemblé toutes leurs forces, l'avoient rencontré à Kilsyth, avec une nombreuse Armée, & lui avoient livré bataille, mais sans succès. Cette victoire fut la plus complete qu'il eût jamais remportée. Les Roialistes passerent au fil de l'épée plus de six mille hommes, & ne laisserent, en Ecosse, aucun reste d'Armée aux Covenantaires. Tout le Roïaume fut ébranlé par une suite d'exploits si continuels ; & quantité de Seigneurs, qui favorisoient secrètement la cause Roïale, l'embrasserent ouvertement lorsqu'ils eurent vu des forces capables de la soutenir. Le Marquis de Douglas, les Comtes d'Annandale & de Hertfield, les Lords Fleming, Seton, Maderty, Carnegy, & d'autres, se joignirent sous l'étendard roïal. Edimbourg ouvrit ses portes, & rendit la liberté à tous ceux que les Covenantaires tenoient dans les chaînes ; entr'autres, au Lord Ogilvy, fils du Comte d'Airly, dont la famille avoit particulièrement contribué à la victoire de Kilsyth.

David Lesley fut détaché de l'Armée Ecossoise d'Angleterre, pour secourir, en Ecosse, son Parti conféré. Samarche n'empêcha point Montrose de s'avancer vers le Sud, dans l'espérance de déterminer les Comtes de Hume, de Fraquaire & de Roxborough, qui lui avoit promis de le joindre, & de lui procurer d'Angleterre quelque renfort de Cavalerie, dont il avoit un extrême besoin. Mais à Philiphaugh, dans le Comté de Twedale, la négligence de ses Gardes avancés donna occasion à Lesley de surprendre son Armée affoiblie par la désertion des Montagnards, qui s'étoient retirés, suivant leur usage, pour mettre leur butin à couvert dans les Montagnes. Après un sanglant combat, où Montrose fit admirer sa valeur, ses Troupes furent mises en déroute par la Cavalerie de Lesley ; & perdant l'espérance de les rallier, il se vit forcé de chercher une retraite dans les Montagnes, où il se disposa, par toutes sortes de préparatifs, à de nouvelles batailles & de nouvelles entreprises.

Les Covenantaires usèrent de la victoire avec beaucoup de rigueur. Leurs principaux Prisonniers, Robert Spottiswood, Secrétaire d'Etat, & fils du dernier Primat d'Ecosse, les Chevaliers Philippe Nisbet & Guillaume Rollo, le Colonel

Y y ij

Désastre de
Montrose.

13. Septem-
bre 1645.

CHARLES I. Gordon, Guthry, fils de l'Evêque de Murray, & Guillaume Murray, fils du Comte de Tullibardine, furent condamnés au supplice, & subirent l'exécution. Le seul crime, imputé au Secrétaire d'Etat, fut d'avoir expédié, à Montrose, une Commission roiale de Commandant Général en Ecosse. Le Lord Ogilvy, qui se trouvoit encore au nombre des Prisonniers, n'auroit pas évité le même sort, si sa sœur n'eût trouvé le moïen de le faire évader, en changeant d'habillement avec lui; & ce trait de courage & d'adresse attira des traitemens fort durs à cette généreuse sœur. Le Clergé sollicita le Parlement de faire exécuter un plus grand nombre de Roialistes; mais sa demande fut rejetée (a).

Après cette multitude de désastres, qui fondoient de tous côtés sur le Parti roial, il ne lui restoit qu'un seul corps de Troupes, sur lequel la fortune pût exercer sa rigueur. Le Lord Ashley, avec une petite Armée de 3000 hommes, composée presque uniquement de Cavalerie, marchant vers Oxford, pour s'y joindre au Roi, fut rencontré & Stowe, par le Colonel Morgan, qui le défit entièrement, & le fit lui-même prisonnier. « Vous avez achevé votre Ouvrage, » dit Ashley aux Officiers Parlementaires, & vous pouvez aller vous réjouir à présent; à moins qu'il ne vous prenne envie de quereller entre vous ».

La situation du Roi, pendant tout l'hiver, fut désastreuse & mélancolique au dernier point. Comme la crainte du mal est ordinairement plus accablante que sa présence même, peut-être ce Prince n'avoit jamais été l'objet d'une plus juste compassion. Sa fermeté d'ame, qui ne l'abandonnoit jamais dans ses peines, quoiqu'elle lui manquât quelquefois dans l'action, fut son unique soutien. « Il étoit déterminé, comme il écrivit au Lord Digby, s'il ne pouvoit mourir en Roi, à mourir en Gentilhomme; & ses amis n'auroient jamais à rougir, pour le Prince, qu'ils avoient si malheureusement servi (b). » D'un côté, les murmures des Officiers mécontents harassoient leur malheureux Souverain, en mettant, à trop haut prix, des services & des souffrances, dont ils voioient bien que jamais ils ne pouvoient être ré-

(a) Mémoire de Guthry.

(b) Vie d'Ormond, par Cartes, T. 3. No. 433.

compensés. D'un autre, le fidele attachement de ses généreux Amis ; qui respectoient ses infortunes & ses vertus, autant que sa dignité, devoit le pénétrer d'une nouvelle tristesse, lorsqu'il faisoit réflexion qu'une affection si désintéressée les exposoit bien-tôt à la rigueur de ses implacables Ennemis. Ses tentatives réitérées, pour obtenir un accommodement raisonnable & paisible avec les Communes, ne servoient qu'à les convaincre, que la victoire étoit entièrement dans leurs mains. A tous les Messages, par lesquels il leur fit demander des Passeports pour ses Commissaires, elles ne daignerent pas faire la moindre réponse. Enfin, après lui avoir reproché tout le sang qui avoit été répandu dans cette Guerre, elles lui firent dire qu'elles étoient occupées à lui préparer des Bills, & que sa disposition, à les approuver, seroit le plus sûr témoignage de son penchant pour la paix ; en d'autres termes, qu'il d'evoit se rendre à discrétion. Il leur demanda une Conférence personnelle, & leur offrit de se rendre à Londres, avec un Sauf-conduit pour lui-même & pour sa suite. Non-seulement, elles rejetterent cette proposition, mais elles donnerent des ordres pour sa garde, c'est-à-dire, pour se saisir de sa personne, s'il entreprenoit de les visiter. Un nouvel événement, qui survint en Irlande, jetta de nouvelles flâmes dans les esprits, & fit redoubler ces calomnies dont ses Ennemis l'avoient chargé tant de fois, & qu'il avoit toujours regardées comme la plus douloureuse partie de ses infortunes.

Après la cessation d'armes, avec les Rebelles Irlandois, le Roi, qui souhaitoit la paix avec eux, pour obtenir leur assistance en Angleterre, avoit autorisé le Marquis d'Ormond, à leur promettre l'abrogation de toutes les Loix Pénales contre les Catholiques. Le Lord Herbert, créé Comte de Glamorgan, quoique ses Patentes n'eussent point encore passé aux Sceaux, étant appelé en Irlande par ses affaires particulières, Charles fit réflexion que ce Seigneur, qui étoit, non-seulement Catholique, mais allié aux meilleures Maisons du País pouvoit le servir, & le pria de hâter, par ses bons offices, la négociation entamée alors avec les Rebelles. Glamorgan, zélé pour sa Religion, & passionné pour le service

CHARLES I.

1646.

CHARLES I.

a 6.4 6.

du Roi, mais oubliant dans cette entreprise toutes les regles du jugement & de la discrétion, secrètement, de lui-même, & sans en avoir fait la moindre ouverture au Marquis d'Ormond, conclut l'accordement avec le Conseil de Kilkenny, & convint, au nom du Roi, que les Irlandois jouiroient de toutes les Eglises dont ils s'étoient mis en possession depuis le soulèvement; à condition qu'ils assisteroient le Roi avec un Corps de dix mille hommes. Aussi-tôt que cette Transaction fut divulguée, d'Ormond, sûr que le Roi n'étoit point entré, par son consentement, dans un Traité par lequel la Religion Catholique devenoit en quelque sorte la Religion établie de l'Irlande, fit arrêter Glamorgan, & qualifia sa trahison de haute - trahison. Charles délavoua hautement de l'avoir autorisé pour cette pacification, & fit passer aux deux Chambres un état de toute l'affaire. Mais, dans les préventions qui régnoient alors, sa Relation trouva peu de crédit; & jusqu'aujourd'hui, sa bonne foi, sur ce point, paroît fort douteuse à quelques Historiens (a).

(a) L'Auteur juge que la Commission de Glamorgan fut subreptice ou forgée, ou qu'elle étoit limitée par des instructions secrètes auxquelles il n'eut point d'égard. Mais la supposition de fausseté lui paroît infiniment plus probable. Pour former, dit-il, un jugement absolu sur la question, il faut avoir lu plusieurs Papiers Originaux, outre ceux qui se trouvent dans la collection de Rushworth, & particulièrement plusieurs Lettres du troisième Tome de la Vie d'Ormond par Cartes. Peut-être les Observations suivantes seront-elles de quelque utilité pour un Lecteur qui souhaitera d'apprendre une affaire, moins obscure au fond, qu'elle ne le paroît à la première vue.

1. Le Roi savoit que Glamorgan étoit homme peu sensé; il en informa le Marquis d'Ormond & le mit en garde là-dessus. *Vie d'Ormond, T. 2. Appendix 13.* Est-il concevable qu'il l'eût chargé d'une transaction si délicate, avec une entière indépendance du Marquis d'Ormond? 2. Glamorgan étoit fort allié pour le Roi, fort allié pour la Religion; ce Traité, aux yeux d'un homme

de peu de jugement, pouvoit sembler les servir tous deux. 3. Il avoit si peu de probité, ou tant de légèreté, si l'on veut, que ses impostures, sur d'autres points, sont palpables & avouées. Pour s'attirer plus de considération des Irlandois, il leur montra un Ecrit, qu'il prétendoit signé du Roi, dans lequel Charles promettoit sa Fille à son Fils aîné, lui accordoit le droit de battre monnaie, lui donnoit en Angleterre comme en Irlande, le droit de créer de la Noblesse, & de conférer toutes sortes de titres, au-dessous de celui de Duc, de nommer un des Secrétaires d'Etat, deux Membres du Conseil Privé, & le Procureur ou le Solliciteur Général. Il forgea aussi une Lettre du Roi, au Pape; & l'imposture étoit si grossière, que le Nonce refusa d'accepter la Lettre. Les assurances d'un homme de ce caractère méritent-elles la moindre foi, ou même la moindre attention? 4. La Lettre, qu'il produisoit, avoit plusieurs marques internes de fausseté: elle portoit qu'elle étoit scellée du petit sceau, cependant, elle n'étoit pas scellée du tout. Il y étoit nommé Glamorgan, non Herbert; quoiqu'il n'ait jamais porté le pre-

Tant d'inutiles efforts ne lui laissant plus aucune espérance de fléchir la rigueur du Parlement par les Armes ou par

CHARLES I.

1646.

mier titre à Oxford, parce que ses Patentes n'avoient pas encore passé aux Sceaux. La Lettre n'étoit pas contresignée par un Secrétaire, ni écrite dans le style ordinaire des Lettres de créance, & ne renvoyoit à aucune sorte d'instructions. 5. Ormond étoit Gouverneur d'Irlande, possédoit & méritoit toute la confiance du Roi. Le Roi auroit-il voulu humilier, affronter, un si grand & si bon sujet, en conduisant une négociation, en Irlande, par un Canal dont il n'auroit pas eu connoissance ? 6. Charles, le 31 de Juillet, après la Bataille de Naseby, étant réduit à de fâcheuses extrémités, écrivit instantanément au Marquis d'Ormond de conclure la paix à certaines conditions qu'il lui marque, & de le venir joindre lui-même avec tout ce qu'il pourroit se procurer d'Irlandois. *Voyez la 1^{re} de Ormond, T. 3, No. 400.* Le 11 d'Octobre, ses embarras se multipliant, il étend un peu les conditions. Nouvelle absurdité. *Voyez d'Ormond 13, No. 411.* Ormond avoit averti le Roi que de trop grandes concessions, en faveur des Catoliques, trouveroient de l'opposition de la part du Conseil Irlandois, qui pourroit le jeter entre les bras du Parlement d'Angleterre, & s'opposer à la transportation des Irlandois auxiliaires. *Voyez d'Ormond 14, 3, 410.* Quelle absurdité par conséquent, d'accorder des conditions, auxquelles le Conseil & Ormond étoient également opposés, & qui devoient être inutiles à la fin qu'on le proposoit ? 9. Il paroît évidemment par la Lettre du Roi à Ormond, du 11 Décembre, (No. 414) que ce Prince ne savoit rien de la Paix conclue par Glamorgan : c'étoit néanmoins trois mois après la conclusion. Impolitesse manifeste. 10. Il est évident que le Lord Digby ne savoit rien de la Commission de Glamorgan, quoique Secrétaire du Roi à Oxford, 10. qui on suppose qu'elle fut accordée. Autrement, comment auroit-il eu l'audace d'arrêter Glamorgan, pour avoir agi en conséquence ? Mais est-il probable que ce pût être un secret pour Digby ? 11. Ormond & Digby, sans se donner le tems d'informer le Roi, ou d'attendre ses ordres, arrêtèrent immédiatement Glamorgan, & se crurent bien certains que Charles étoit incapable d'avoir donné de tels ordres. Rien ne prouve mieux l'innocence du Roi. 12. Le désaveu positif du Roi, en Public, & dans les Lettres particulières à Ormond & Digby, doit être d'un grand poids, aux yeux de tous ceux qui ne sont pas aveuglés par leur haine contre ce Prince. 13. Glamorgan manifesta ces mots, d'une si grande conséquence, *or his pleasure known*, qu'il inséra dans la copie de la Paix, qu'il donna au Conseil d'Irlande. On repète encore la question : n'étoit-il pas également capable d'aucun autre mensonge ? 14. Mais ce qui justifie pleinement le Roi, c'est qu'après la conclusion de la Paix par Glamorgan, ce Seigneur ajouta en particulier, une restriction ou contre-lettre, dans ces termes. « Le Conseil de Glamorgan n'entend point obliger ici Sa Majesté autrement qu'elle ne le trouvera bon elle-même, lorsqu'elle aura reçu ces dix mille hommes, comme un gage & un témoignage de la loiauté & de la fidélité des Catholiques Romains. Cependant il promet de bonne foi, sur la parole & son honneur, de ne point informer Sa Majesté de cette restriction, avant que de s'être exhoré, autant qu'il est en lui, d'engager Sa Majesté à accorder tout ce qui est contenu dans lesdits articles : mais après cela, les dix Commissaires déchargent ledit Comte de Glamorgan, en conscience comme en honneur, de tout autre engagement avec eux porté dans les articles, quand il ne plairoit point à Sa Majesté d'en accorder le contenu ; ledit Comte les ayant assurés sur la parole, son honneur, & son serment volontaire, que dans l'intervalle il ne découvrira jamais cette restriction à personne sans

quence ? Mais est-il probable que ce pût être un secret pour Digby ? 11. Ormond & Digby, sans se donner le tems d'informer le Roi, ou d'attendre ses ordres, arrêtèrent immédiatement Glamorgan, & se crurent bien certains que Charles étoit incapable d'avoir donné de tels ordres. Rien ne prouve mieux l'innocence du Roi. 12. Le désaveu positif du Roi, en Public, & dans les Lettres particulières à Ormond & Digby, doit être d'un grand poids, aux yeux de tous ceux qui ne sont pas aveuglés par leur haine contre ce Prince. 13. Glamorgan manifesta ces mots, d'une si grande conséquence, *or his pleasure known*, qu'il inséra dans la copie de la Paix, qu'il donna au Conseil d'Irlande. On repète encore la question : n'étoit-il pas également capable d'aucun autre mensonge ? 14. Mais ce qui justifie pleinement le Roi, c'est qu'après la conclusion de la Paix par Glamorgan, ce Seigneur ajouta en particulier, une restriction ou contre-lettre, dans ces termes. « Le Conseil de Glamorgan n'entend point obliger ici Sa Majesté autrement qu'elle ne le trouvera bon elle-même, lorsqu'elle aura reçu ces dix mille hommes, comme un gage & un témoignage de la loiauté & de la fidélité des Catholiques Romains. Cependant il promet de bonne foi, sur la parole & son honneur, de ne point informer Sa Majesté de cette restriction, avant que de s'être exhoré, autant qu'il est en lui, d'engager Sa Majesté à accorder tout ce qui est contenu dans lesdits articles : mais après cela, les dix Commissaires déchargent ledit Comte de Glamorgan, en conscience comme en honneur, de tout autre engagement avec eux porté dans les articles, quand il ne plairoit point à Sa Majesté d'en accorder le contenu ; ledit Comte les ayant assurés sur la parole, son honneur, & son serment volontaire, que dans l'intervalle il ne découvrira jamais cette restriction à personne sans

CHARLES I.
1646.

Le Gouver-
nement Pres-
bytérien éta-
bli en Angle-
terre.

un Traité, sa seule ressource étoit dans les dissensions intestines, qui étoient devenues fort vives entre les Partis. Avant leur triomphe même, les Presbytériens & les Indépendans avoient eu d'ardentes contestations sur le partage de la dépouille; & toute la Nation étoit agitée par leurs disputes religieuses & civiles.

Quoique le Parlement se fût hâté d'abolir l'autorité Episcopale, il avoit été long-tems sans en substituer une autre à sa place, & ses Commissaires de Religion s'étoient attribués jusqu'ici toute la Jurisdiction Ecclésiastique. Mais une Ordonnance des deux Chambres établit enfin le Gouvernement Presbytérien, dans toutes ses formes, de Congrégations, de Classes, d'Assemblées Provinciales & Nationales. Tous les Habitans de chaque Paroisse eurent ordre de s'assembler, pour élire des Anciens, à qui, conjointement avec

leur consentement. C'est donc ici un Traité, & ce n'en est pas un; & rien ne prouve mieux que Glamorgan avoit à se reprocher d'agir sans pouvoirs. Il restoit seulement à demander pourquoi les Irlandois acceptoient un Traité qui ne lioit personne? Ils espéroient probablement que le Roi se laisseroit engager plus facilement à ratifier un Traité conclu, qu'à consentir à sa conclusion, 15. Dans le tems même que le Roi étoit prisonnier, Ormond fit la Paix à de meilleures conditions; ce qui prouve que les Irlandois étoient du moins persuadés que Glamorgan n'étoit point autorisé. 16. Lorsque les Papiers du Lord Digby eurent été pris, après sa défaite, le Parlement eut soin de publier tout ce qui pouvoit tourner au deshonneur du Roi, & supprimer aussi soigneusement tout ce qui pouvoit tourner à sa louange. Entre autres Lettres, il y en avoit une, de Digby au Conseil Irlandois de Kilkenny, qui fut trouvée ensuite par le Docteur Nalson au Bureau des Dépêches. La voici. » Sa Majesté m'ordonne de vous déclarer que quand ses affaires seroient dans un état plus désespéré qu'elles ne sont, il ne les racheteroit

jamais par aucune Concession si contraire à sa conscience & son honneur. C'est principalement pour la défense de sa Religion, qu'il a soutenu ici les extrémités de la guerre; il ne la sacrifieroit pas pour racheter sa Couronne. Si rien ne peut vous satisfaire, que ce qui doit blesser son honneur & sa conscience, vous pouvez compter qu'à quelque extrémité qu'il soit réduit, & quelque détectables que soient pour lui les Rebelles de ce Royaume (d'Angleterre) il se joindra plutôt à eux, aux Ecossois, & à tout autre, du Parti Protestant, que de faire la moindre démarche qui puisse hasarder la Religion dans laquelle, & pour laquelle, il veut vivre & mourir. *Vie d'Ormond par Carles, T. 3. N.º 422.*

Il seroit ridicule d'alléguer que Glamorgan ne fut pas puni, comme une preuve qu'il n'avoit pas agi sans Commission. Son Pere, le Marquis de Worcester, avoit rendu autant de services au Roi qu'aucun de ses vassaux. D'ailleurs, le tems permettoit-il à ce Prince de punir ses Amis pour des services imprudens, lorsqu'il étoit opprimé & renversé par la violence de ses Ennemis?

les

les Ministres, la direction entière de tous les intérêts spirituels de la Congrégation fut conférée. Un nombre de Paroisses voisines, ordinairement entre douze & trente, formoit une Classe ; & la Cour, qui gouvernoit cette division, étoit composée de tous les Ministres, avec deux, ou trois, ou quatre Anciens de chaque Paroisse. l'Assemblée Provinciale avoit l'inspection sur plusieurs Classes voisines, & n'étoit composée que d'Ecclésiastiques. L'Assemblée Nationale avoit la même forme, & son autorité s'étendoit sur tout le Royaume. Il est probable que la tyrannie, exercée par le Clergé d'Ecosse, avoit servi d'avertissement, pour ne pas admettre les Laïques dans les Assemblées Provinciales ou Nationales ; de peur que la Haute & la Petite Noblesse, venant à solliciter des places dans ces grandes Cours Ecclésiastiques, ne leur donnât une considération, qui pouvoit en faire, aux yeux du Peuple bigot, comme autant de Rivaux du Parlement. Dans les Cours inférieures, le mélange des Laïques pouvoit servir, au contraire, à temperer le zèle du Clergé.

Mais quoiqu'on eût accordé, aux Presbytériens, la principale satisfaction qu'ils desiroient, par l'établissement de l'égalité entre les Ecclésiastiques, on refusa de les satisfaire sur d'autres points, qu'ils avoient extrêmement à cœur. L'Assemblée des Théologiens avoit décidé que le Presbytérat étoit de droit divin, & le Parlement avoit rejeté cette décision. Selden Whiteloke, & d'autres Observateurs politiques, soutenus par les Indépendans, avoient prévalu sur un point de si haute importance. Ils avoient jugé que si ces emportés Religionnaires étoient parvenus à faire reconnoître leur titre céleste, les Presbyteres seroient bien-tôt devenus aussi dangereux pour le Magistrat, que jamais le Clergé Episcopal avoit pu l'être. Ces derniers, en se prétendant eux-mêmes de droit divin, accorderoient la même origine à l'autorité civile ; & les autres, en attribuant une source céleste à leur Ordre, n'en donnoient pas une plus relevée, au Pouvoir législatif, que l'association volontaire du Peuple.

Sous couleur de garantir les Sacremens de profanation, le Clergé de toutes les Sectes Chrétiennes s'est attribué ce qu'il

nomme le pouvoir des clés, ou le droit de l'excommunication; & cette raison est si naturelle, que la plupart des autres Religions, sur-tout celle des Druides, ont laissé cette autorité à leurs Prêtres. L'exemple de l'Ecosse suffisoit, pour tenir le Parlement en garde. Il détermina, par une Ordonnance, tous les cas où l'excommunication pourroit être employée. Il accorda le droit d'appel au Parlement, de toutes les Cours Ecclésiastiques; & chaque Province eut des Commissaires établis, pour juger des cas qui ne se trouvoient pas contenus dans l'Ordonnance. Ce mélange dominant, de l'autorité Civile avec l'autorité Ecclésiastique, ne satisfit pas les esprits zélés.

Mais rien ne causa un scandale plus universel, que la disposition de quantité de Membres, à tolérer toutes les Sectes Protestantes. Les Presbytériens s'écrierent que cette Indulgence feroit ressembler l'Eglise de Christ à l'Arche de Noé, c'est-à-dire, qu'elle la rendroit le réceptacle de toutes les bêtes immondes. Ils soutinrent que la moindre des vérités Chrétiennes étoit supérieure à toutes les considérations politiques. Ils firent valoir l'éternelle obligation que leur Covenant leur imposoit, d'extirper l'Hérésie & le Schisme. Enfin ils menacerent tous leurs Adversaires, de la même persécution dont ils s'étoient plaints eux-mêmes avec tant d'éclat & d'amertume, lorsqu'ils étoient tenus dans l'assujettissement par la Hiérarchie.

Cette prudence & cette réserve, sur des points si graves, fait beaucoup d'honneur au Parlement, & prouve que malgré l'ascendant de la Bigoterie & du Fanatisme, il ne manquoit point de Membres, dont la vue s'étendoit plus loin, & leur faisoit embrasser les intérêts civils de la Société dans leur plan. Ces hommes d'Etat, s'unissant aux Enthousiastes, dont le génie est naturellement opposé aux usurpations du Clergé, conserverent une autorité si jalouse sur l'Assemblée des Théologiens, qu'ils ne leur accordèrent que la liberté de donner leurs avis, & qu'ils ne leur confierent pas même le pouvoir d'élire leur propre Président, ni son Substitut, ni de suppléer aux Places vacantes de leurs propres Membres.

Pendant que les Théologiens étoient engagés dans ces disputes spirituelles, & qu'ils y intéressoient tous les Ordres

del'Etar, Charles, quoique dans l'espérance de tirer quelque avantage de leurs divisions, étoit fort incertain de quel côté son propre intérêt devoit le faire pencher. Les Presbytériens, par leurs principes, étoient les moins opposés à l'Autorité royale; mais ils s'obstinoient rigidelement à l'extirpation des Prélats. Les Indépendans étoient résolus de jeter les fondemens d'un Gouvernement républicain: mais comme ils ne prétendoient pas l'ériger en Eglise nationale, on pouvoit espérer que s'ils obtenoient la tolérance, ils consentiroient au rétablissement de la Hiérarchie. Charles avoit tant d'attachement à la Jurisdiction Episcopale, qu'il étoit toujours porté à la mettre en balance avec son propre pouvoir & la dignité royale.

CHARLES I.
1646.

Mais quelque avantage qu'il pût se proposer par les divisions du Parti Parlementaire, il craignoit que ce ne fût trop tard, pour le garentir de la ruine dont il étoit actuellement menacé. Fairfax s'approchoit d'Oxford, avec une puissante & victorieuse Armée, & prenoit toute sorte de mesures pour le Siege de cette Ville qui devoit tomber infailliblement entre ses mains. Etre pris, mené en triomphe par d'insolens Ennemis, c'étoit ce que Charles ne pouvoit se représenter sans horreur: & quelles insultes, ou peut-être quelles violences, n'avoit-il pas à craindre d'une fanatique soldatesque, qui haïssoit sa personne, & qui méprisoit sa dignité? Dans ce désespoir, il embrassa un parti, qui dans toute autre situation, seroit justement traité d'indulgence & d'imprudence.

Montreville, Ministre de France, plus intéressé pour lui, par des sentimens naturels d'humanité, que par aucun ordre de sa Cour, qui sembloit favoriser plutôt le Parlement, avoit sollicité les Généraux & les Commissaires Ecoissois, de ne pas abandonner leur malheureux Souverain; & quoiqu'il n'en eût tiré que des promesses & des déclarations vagues, il ne s'étoit pas lassé de les faire passer au Roi, peut-être avec quelque exagération. Ces idées firent naître, à Charles, celle de quitter Oxford, & de fuir dans le Camp Ecoissois, qui étoit alors devant Newark. Il considéroit que la Nation Ecoissoise avoit été pleinement satisfaite dans toutes ses prétentions,

Fuite du Roi.

Z z zij

CHARLES I. & qu'aïant déjà détruit chez elle l'Episcopat & l'Autorité roïale, elle n'avoit plus d'autres concessions à lui demander.

1646. Il savoit que dans toutes les disputes, qui s'étoient élevées sur les articles d'accommodement, les Ecoſſois avoient toujours embrassé le parti le plus humain, & s'étoient efforcés d'adoucir la rigueur du Parlement d'Angleterre. D'ailleurs il s'étoit élevé, sur d'autres points, de grands mécontentemens entre les deux Nations; & les Ecoſſois avoient cru s'apercevoir qu'à mesure que leur assistance devenoit moins nécessaire, on attachoit moins de prix à leurs services. Ils étoient fort allarmés du progrès des Indépendans, & scandalisés d'apprendre que, de jour en jour, leur cher Covenant étoit traité avec moins d'égard & de vénération. Le refus d'un droit divin au Presbytériat, & l'infraction de la discipline Ecclésiastique par des considérations politiques, étoient un grave sujet d'offense; & Charles comprit que, dans leur disposition présente, la vue de leur Prince, né parmi eux, se jettant entre leur bras dans l'extrémité de son affliction, rallumeroit toutes les étincelles de générosité dans leur sein, & lui feroit obtenir leur faveur & leur protection.

Pour dérober son projet, l'ordre fut donné, à toutes les portes d'Oxford, de laisser passer trois hommes; & la même nuit, Charles, accompagné seulement du Docteur Hudson & d'Ashburnham, sortit par la porte qui conduit à Londres. Il marcha devant un porte-manteau, & se fit passer pour un domestique d'Ashburnham. Il traversa saint Albans, Henley, & s'approcha de la Capitale jusqu'à Harrow *on the hill*. On prétend qu'il fut tenté, plus d'une fois, d'entrer dans Londres, & de se remettre à la pitié du Parlement. Mais, enfin, il arriva par des chemins détournés, au Camp de l'Armée Ecoſſoise devant Newark. Le Parlement, informé de son évasion d'Oxford, publia des ordres rigoureux, & menaça d'une mort présente, quiconque entreprendroit de le recevoir ou de le cacher.

Les Généraux & les Commissaires Ecoſſois affectèrent une extrême surprise, à l'apparition du Roi; & ne lui rendant pas moins les témoignages extérieurs de respect qui étoient dus à sa dignité, ils se hâtèrent de lui donner une garde: mais

leur vue réelle étoit de le tenir Prisonnier. Ils informèrent le Parlement d'Angleterre d'un événement si peu prévu, en le faisant assurer qu'ils n'avoient aucun Traité particulier avec Charles. Leur premier soin fut de demander à ce Prince, un ordre à Bellasis, Gouverneur de Newark, de rendre sa Place, qui étoit réduite à l'extrémité; & cet ordre fut accordé sur le champ. Ensuite, apprenant que les deux Chambres prétendoient disposer entièrement de la personne du Roi, & que l'Armée Angloise faisoit quelques mouvemens vers Newark, ils jugerent à propos de se retirer vers le Nord, & leur Camp fut fixé à Newcastle.

CHARLES I.

1646.

Cette résolution plut si fort au Roi, qu'elle lui fit espérer la protection des Ecoissois. Il faisoit une attention particulière à la conduite de leurs Ministres, de qui tout sembloit dépendre. L'usage du tems faisoit, de la Chaire Évangélique, une scène de nouvelles; c'est-à-dire, qu'à chaque incident de quelque importance, toute l'Écriture Sainte y étoit mise en lambeaux, par des citations convenables aux circonstances. Le premier Ministre, qui prêcha devant le Roi, prit pour texte quelques versets du second Livre des Juges (a), dont l'application étoit extrêmement favorable. Mais Charles vérifia bien-tôt que le motif du Prédicateur n'avoit été qu'une heureuse allusion, & que les zélés Covenantaires n'étoient rien moins qu'adoucés en sa faveur. Un autre Ministre, après lui avoir insolemment reproché sa mauvaise administration, nomma pour le Pseaume qu'on devoit chanter, celui qui commence, dans la Traduction Angloise, par ces deux vers;

*Wl hy dest thou, Tyrant, boast thyself,
Thy wicked deeds to praise: (b)?*

Charles se leva, & nomma le Pseaume qui commence par les vers suivans.

*Have mercy; Lord, on me I pray;
For men would me devour (c)*

(a) Chap. 19. vers. 41, 42 & 43.

(b) C'est-à-dire, pourquoi, Tyrant te vantes-tu, de tes mauvaises actions?

(c) C'est-à-dire; aïez pitié de moi Seigneur, car les hommes veulent me dévorer.

CHARLES I.

1646.

Le bon naturel de l'Assemblée, touché de compassion pour la Majesté roïale humiliée, fit témoigner, cette fois, plus de déférence pour le Roi, que pour le Ministre; & l'on chanta le Pseaume que Charles avoit nommé (a).

Il devoit trouver peu d'agrément dans sa situation. Non-seulement il se voïoit prisonnier & fort étroitement gardé; mais tous ses Amis étoient écartés avec beaucoup de soin: & par écrit, ni de bouche, on ne lui permettoit aucune communication avec personne, à qui l'on connût, ou l'on soupçonât, de l'attachement pour lui. Les Généraux Ecoissois ne voulurent entrer avec lui dans aucune explication, & continuèrent de le traiter avec des apparences de cérémonie & de respect, qui le tenoient dans une juste distance. S'ils lui firent quelques propositions, elles ne tendoient qu'à l'accroissement de son humiliation & de sa ruine. Ils lui demanderent, pour Oxford & les autres Garnisons, l'ordre de se rendre aux Officiers du Parlement; & Charles, jugeant la résistance inutile, se soumit de bonne grace. Les termes, qui furent accordés à la plupart de ces Troupes, étoient honorables; & Fairfax, dans tout ce qui dépendoit de lui, eut beaucoup d'exactitude à les observer. Loin de permettre l'emportement & la violence contre les infortunés Roïalistes, il ne permit pas même l'insulte & les affectations de triomphe: &, du moins en apparence, une Guerre si cruelle fut terminée fort tranquillement par sa généreuse humanité.

Ormond, sur les mêmes ordres, livra aux Officiers Parlementaires, le Château de Dublin & d'autres Forts, Montrose même, après un nouveau mélange de bonne & de mauvaise fortune, prit le parti de quitter les armes, & se retira dans les Pais étrangers.

Le Marquis de Worcester, âgé de plus de 84 ans, fut le dernier du Roïaume qui se soumit à l'autorité du Parlement. Il défendit jusqu'à la dernière extrémité Raglan-Castle, & n'ouvrit les portes que vers le milieu du mois d'Août. Quatre ans s'étoient écoulés, à quelques jours près, depuis que Charles avoit levé, pour la première fois, l'Etendard de la Guerre à Northingham. Les trois Nations de la Grande-Bretagne

(a) Whitelocke, pag. 235.

avoient employé un si long espace à verser le sang de leurs Concitoyens, & pris un plaisir funeste à désoler leur Patrie, par leurs querelles religieuses & civiles.

CHARLES I.
1646.

Le Parlement & les Ecoissois exposèrent leurs propositions au Roi : elles étoient telles qu'un Captif, réduit au dernier abaissement pouvoit les attendre d'un Vainqueur inexorable. Cependant elles n'étoient guere plus affreuses, que celles dont on n'avoit pas voulu le relâcher avant la fatale campagne de Naseby. Au lieu de dix ans, que Charles avoit offert, on demandoit le pouvoir de l'Epée pour vingt ans, avec le droit de lever toutes les sommes que le Parlement jugeroit nécessaires, pour le maintien de ses Troupes. Les autres articles étoient les mêmes, au fond, que ceux qu'on avoit déjà présentés au Roi.

Charles répondit, que des propositions, par lesquelles on introduisoit, dans le Gouvernement, des innovations de cette importance, demandoient d'être pesées. Les Commissaires lui donnerent dix jours pour sa réponse. Il souhaita de raisonner sur la nature & la signification des articles. On lui dit qu'on n'étoit revêtu d'aucun pouvoir, pour cette discussion, & qu'on attendoit une explication décisive. Il demanda une conférence personnelle avec le Parlement : on l'avertit, d'un ton menaçant, que s'il différoit à s'expliquer, le Parlement, de sa propre autorité, achèveroit de regler tout ce qui concernoit la Nation.

L'objet principal du Parlement n'étoit pas le Traité avec le Roi, dont il s'embarrassoit peu, mais celui qui restoit à faire avec la Nation Ecoissoise. Il étoit question de deux points fort importans ; d'obtenir que le Roi lui fut livré par les Ecoissois, & de l'estimation de leurs arrérages. Ils prétendoient que Charles étant Roi d'Ecosse, comme d'Angleterre, les délibérations devoient être communes, & les voix égales pour la disposition de sa personne ; & que, dans le cas présent, où les droits étoient égaux & le sujet indivisible, la préférence étoit dûe au possesseur actuel. Les Anglois, de leur côté, soutenoient qu'étant actuellement en Angleterre, il étoit compris dans la Jurisdiction de ce Roiaume, & qu'aucune Nation étrangere ne pouvoit en disposer.

CHARLES I.

1646.

Le Roi étoit
vendu par les
Ecoffois.

Question délicate assurément, & qui ne pouvoit être décidée par aucun exemple, puisqu'on chercheroit en vain une pareille situation dans l'Histoire.

Comme les deux Nations s'accordoient à prescrire au Roi de si rigoureuses conditions, que malgré le déplorable état de sa fortune, il refusoit constamment de s'y soumettre, il paroît certain qu'elles ne desiroient pas sa liberté. Elles ne pouvoient avoir en vue de joindre, avec tant de contradiction, la douceur & la tyrannie. Avant la ratification des Articles, les Parlemens des deux Roïaumes devoient être en possession du Gouvernement; & ce plan étoit incompatible avec la liberté du Monarque. Le mener dans une prison d'Ecosse, où l'on ne pouvoit entretenir pour sa garde qu'un petit nombre de Troupes, c'étoit un parti si plein d'inconvéniens & de dangers, que quand les Anglois y eussent pû consentir, la Nation Ecoffoise n'auroit pas cru devoir s'y arrêter; & comment soutenir une résolution de cette nature, contre l'Angleterre, qui possédoit actuellement des Armées nombreuses, formées par quantité de victoires, & vraisemblablement dans une union intime avec leur Parlement? Il est évident que le seul parti, que les Ecoffois pussent embrasser, s'ils ne vouloient pas abandonner tout-à-fait le Roi, étoit de rentrer pleinement & de bonne foi dans la soumission, & s'unissant avec les Roïalistes des deux Roïaumes, d'employer la force des armes pour réduire le Parlement d'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais, outre que cette entreprise avoit ses hasards, n'étoit-ce pas renouer, pour un instant, avec leurs anciens Ennemis, contre leurs anciens Amis, & renverser, dans un accès de générosité romanesque, ce qu'ils s'étoient efforcés d'établir depuis tant d'années, aux dépens de tant de soins, de trésors & de sang?

Quoique toutes ces réflexions ne pussent échapper aux Commissaires Ecoffois, ils résolurent de prolonger la dispute, & de garder le Roi pour caution des arrérages, qu'ils prétendoient de la Nation Angloise; d'autant plus que dans la disposition présente de l'Angleterre, ils ne voioient guere d'autre expédient pour les obtenir. La somme, à leur compte, étoit de deux millions sterling; car ils n'avoient pas été payés

fort régulièrement, depuis qu'ils étoient sortis d'Ecosse : & quoiqu'il y eût à déduire les contributions qu'ils avoient levées, & les quartiers qu'ils avoient pris à discrétion, leurs prétentions étoient encore très-considérables. Après quantité de discussions, on convint que pour toute demande ils accepteroient 400000 livres sterling ; la moitié payable sur le champ, le reste dans le terme d'un an.

CHARLES I.
1646.

Les Ecossois se donnerent des peines extrêmes, pour faire connoître que cette estimation & ce paiement de leurs arrérages étoient une transaction toute différente de celle qui regardoit la personne du Roi ; & les Anglois se prêterent à ces apparences de délicatesse. Mais le sens commun oblige de n'y mettre aucune différence. Il est évident que si les Anglois n'eussent pas été sûrs, d'avance, que le Roi seroit remis entre leurs mains, ils ne se seroient jamais défaits d'une somme si considérable, & si capable de les affoiblir, en fortifiant un Peuple avec lequel ils devoient avoir ensuite un si grand intérêt à démêler.

Ainsi la Nation Ecossoise essuya le reproche d'avoir marchandé & vendu son Roi pour une somme d'argent, & n'en est pas quitte encore ; car une tache si noire ne s'efface point aisément. Envain ses Commissaires & ses Généraux firent-ils valoir que cet argent étoit dû à leurs services ; que dans leur situation actuelle, ils n'avoient pu, sans la dernière indiscrétion, ou sans un danger fort apparent, embrasser aucun autre parti ; que s'ils avoient livré leur Maître à ses Ennemis ouverts, ils n'étoient pas moins ses Ennemis que ceux auxquels ils l'avoient rendu, & que leur haine commune unissoit depuis long-tems les deux Partis dans une étroite alliance. On ne cessa point de leur répondre qu'ils avoient employé ce scandaleux expédient pour obtenir le paiement de leurs gages ; & qu'après avoir pris, sans aucun sujet d'offense, les armes contre leur Souverain, qui n'avoit jamais eu que de la tendresse & de l'affection pour eux, ils avoient justement mérité de tomber dans une situation, dont ils n'avoient pu se dégager sans imprudence ou sans infamie.

La honte de cet infame marché fit une si vive impression sur le Parlement d'Ecosse, qu'elle lui fit déclarer, d'abord, que le Roi seroit protégé, & sa liberté demandée à toute sorte

CHARLES I.

1646.

de prix. Mais l'Assemblée générale de l'Eglise Ecoffoise y mit opposition, & prononça, que Charles aiant rejeté le Covenant, quoiqu'on l'eût pressé de le recevoir, il ne convenoit point aux amis du Ciel de prendre intérêt à sa fortune. Après cette déclaration, il ne resta point d'autre parti au Parlement, que de rétracter la sienne.

Lorsque Charles fut informé de la dernière résolution des Ecoffois, qui lui fut communiquée par une Lettre, il étoit à jouer aux Echets (a). Son empire fut si grand sur lui-même, qu'il continua son jeu sans interruption; & personne, autour de lui, ne s'aperçut que l'Ecrit, qu'il venoit de lire, contint des nouvelles importantes. Quelques jours après, les Commissaires Anglois étant venus pour le recevoir, de l'Armée Ecoffoise, il les admit à baiser sa main, avec la même grace & le même air de gaieté, que s'ils n'étoient arrivés que pour lui faire leur Cour. Il félicita le vieux Comte de Pembroke, qui étoit du nombre, d'avoir encore assez de vigueur pour s'être trouvé capable de faire un si long voyage, dans cette saison, avec tant de jeunes gens. Cet art de se posséder étoit uni, dans ce Prince, à la candeur & la bonne foi; sans quoi, il paroîtroit mériter peu d'éloges.

1647.

Le Roi est
livré par les
Ecoffois.

Ce fut à Newcastle, que les Commissaires Anglois reçurent le Roi. Ils le conduisirent, sous une Garde, à Homlby, dans le Comté de Northampton. Pendant cette route, tout le Pais vint en foule, pour le voir, autant par pitié & par affection, que par curiosité. Ceux qui conservoient quelque ressentiment contre lui, dans ce triste état, passèrent en silence; tandis que ceux qui lui souhaitoient un autre sort, plus généreux que prudents, l'accompagnoient de leurs larmes, mêlées d'acclamations & de vœux au Ciel pour sa sûreté (b). Cette ancienne superstition, qui faisoit desirer au Peuple d'être touché par le Roi, pour les maladies scrophuleuses, sembla tirer une nouvelle force, de la tendresse générale, qui commençoit à se ranimer pour ce vertueux Monarque.

Les Commissaires rendirent sa prison fort rigoureuse, en congédiant tous les anciens Domestiques, le privant de toutes sortes de visites, & lui coupant toute communication avec ses

(a) Histoire des Hamiltons par Burnet.

(b) Ludlow-Harbert.

Amis & sa famille. Le Parlement, qu'il fit vivement presser de lui laisser les Aumôniers ordinaires, lui refusa cette consolation, parce qu'ils n'avoient pas accepté le covenant : & Charles refusa constamment d'assister au Service divin, dans la forme du Directoire Presbytérien, parce qu'il n'avoit pas encore donné son consentement à cette méthode. Le zèle religieux alloit à ce point, dans les deux Partis ; & tel étoit l'excès de division & de désordre, où le Fanatisme avoit réduit le Roi & le Peuple !

Pendant le séjour que Charles fit à Newcastle, dans l'Armée Ecoissoise, le Comte d'Essex, ce Général disgracié du Parlement, mais toujours chéri du Peuple & toujours puissant, mourut à Londres. Sa perte, dans cette conjoncture, étoit une infortune publique. Le spectacle des malheureuses extrémités où les affaires étoient parvenues, & la crainte d'un avenir encore plus effrayant, lui avoient fait prendre la résolution de ménager une paix, & de remédier, autant qu'il étoit possible, à tous les maux auxquels il reconnoissoit que sans le vouloir, par méprise, plutôt que par mauvaise intention, il avoit tant contribué lui-même. Les Presbytériens, ou le Parti modéré de la Chambre des Communes ; se trouverent considérablement affoiblis par cette mort ; & les foibles restes d'autorité, dont celle des Pairs jouissoit encore, furent en quelque sorte, tout-à-fait éteints.

L'EMPIRE du Parlement dura peu. Il n'eut pas plutôt triomphé de son Souverain, que ses propres serviteurs s'éleverent contre lui, & le renverserent d'un Trône si glissant. Les bornes sacrées des Loix étant une fois violées, rien n'étoit plus capable de contenir les progrès déordonnés du zèle & de l'ambition : & chaque révolution successive devint un exemple pour celle qui la suivit.

Dans la même proportion, que la terreur du pouvoir Royal parut tomber, les divisions éclatèrent, de jour en jour, entre les Indépendans & les Presbytériens ; & ceux qui vouloient demeurer neutres sentirent, enfin, la nécessité de chercher un asyle dans l'une ou l'autre des deux Factions. L'ordre fut donné pour quantité d'Elections, à la place des Membres qui étoient

CHARLES I.

1647.

morts, ou que leur attachement au Parti roïal avoit fait déclarer incapables de leurs fonctions : cependant les Presbytériens conserverent encore la supériorité du nombre, dans la Chambre des Communes ; & tous les Pairs, à l'exception du Lord Say, étoient estimés du même parti. Les Indépendans, auxquels tous les Sectaires inférieurs étoient attachés, prédominoient dans l'Armée ; & les Troupes du nouveau modele étoient généralement affectées du même enthousiasme. C'étoit sur leur assistance, que le Parti Indépendant, de la Chambre des Communes, se reposoit principalement, pour le projet d'acquérir un ascendant absolu sur ses Adversaires.

A peine les Ecossois s'étoient retirés, que les Presbytériens, voyant tout réduit à l'obéissance, parlèrent de congédier une grande partie des Troupes ; & sous le précieux prétexte de diminuer les fardeaux publics, voulurent porter un coup mortel à la Faction opposée. Ils propoisoient d'embarquer un Détachement considérable, sous Skippon & Massey, pour le service d'Irlande, & de faire une grande réduction du reste. On les soupçonna même d'avoir conçu le projet d'un nouveau modele d'Armée, pour se rétablir dans la supériorité qu'ils avoient imprudemment perdue par le premier.

Les Troupes avoient peu d'inclination au service d'Irlande, Pais barbare, sans culture, dévasté par des massacres, & par toutes les horreurs des commotions civiles. Elles souhai-toient encore moins de se débander, c'est-à-dire, de renoncer à cette paie, qu'elles avoient gagnée par tant de fatigues & de dangers, & dont elles se propoisoient de jouir enfin, dans la douceur du repos. La plupart même des Officiers, s'é-tant élevés des plus vilz degrés du Peuple, n'avoient guere d'autre perspective, s'ils étoient privés de leurs Commissions, que celle de retourner languir dans leur indigence & leur obscurité naturelles.

Ces motifs d'intérêt propre se trouvoient fortifiés, & devinrent plus dangereux pour le Parlement, par l'esprit religieux dont tout ce corps militaire étoit animé. Dans la généralité des hommes, qui ont reçu l'éducation commune des Sociétés civiles & régulières, les sentimens de honte, de devoir, d'honneur, ont une force considérable, qui sert à contrebalancer, &

même à diriger, les motifs de l'intérêt personnel. Mais lorsque le Fanatisme est au degré qu'il étoit alors dans l'Armée Angloise, ces salutaires principes perdent leur crédit, & sont regardés comme des inventions purement humaines, ou comme des institutions morales, plus convenables à des Païens qu'à des Ames chrétiennes. Le SAINT des Troupes Parlementaires, guidé par un pouvoir supérieur, étoit dans la pleine liberté de satisfaire toutes ses inclinations, déguisées sous l'apparence de zèle & de pieuse ferveur: & sans compter les étranges corruptions que cet esprit devoit engendrer, il éluoit & lâchoit tous les liens de l'ordre moral, en donnant une carrière sans bornes, & le sceau même de la sainteté, à l'Amour - propre & l'Ambition, deux passions si naturelles aux hommes.

Les *Confesseurs* Militaires étoient confirmés encore, dans leur désobéissance aux Supérieurs, par cet orgueil spirituel, si essentiel au caractère de la fausse Sainteté. » Ils n'étoient pas, disoient-ils, de purs Janissaires, des Mercenaires enrôlés pour de l'argent, qui dussent être à la disposition de ceux dont ils recevoient leur solde. Les motifs, qui les avoient excités aux Armes, étoient la Religion & la liberté; & ces deux bénédictions, qu'ils avoient achetées de leur sang, ils étoient en droit de prendre soin qu'elles fussent garanties aux Générations futures ». Par le même droit, qui avoit fait prendre aux Presbytériens, pour se distinguer des Roïalistes, les contre-noms de *Saints* ou de *bien intentionnés* (a), les Indépendans, pour se contre-distinguer des Presbytériens, s'honorèrent magnifiquement des mêmes noms, & s'arrogèrent tout l'ascendant que cette appellation semble emporter. Les Troupes, entendant parler de Partis dans la Chambre des Communes, & ne pouvant ignorer que leurs Amis faisoient le plus petit nombre, s'intéressèrent naturellement dans cette dangereuse distinction, & s'empresèrent de donner la supériorité à leurs Partisans. Sans considérer que tout ce qu'elles avoient souffert avoit pu venir de l'inévitable nécessité des circonstances, elles l'attribuerent à un dessein formé de les

(a) The Godly, or the Well affected.

opprimer, & s'en ressentirent, comme d'un effet de la malice
 CHARLES I. & de l'animosité de leurs Adversaires.

1647. L'immense revenu, qu'on avoit dû recueillir des taxes, des répartitions, des séquestres & des compositions, n'empêchoit point qu'il ne fût dû de grands arrérages à l'Armée; & quantité de Soldats, comme d'Officiers, avoient à redemander près d'un an de paie. Ils soupçonnèrent que ce retardement n'étoit pas sans dessein, & qu'on pensoit à les mettre dans la nécessité de prendre des quartiers à discrétion, pour se donner un prétexte de les débander, en les rendant odieux à la Nation. Ils voioient que la plupart des Membres, qui avoient été employés dans les Comités & dans les emplois civils, avoient amassé de grandes richesses; ils les acculèrent de rapine: & n'apprenant point qu'il y eût de plan formé par les Communes pour le paiement de leurs arrérages, ils jugèrent qu'après avoir été débandés, ou embarqués pour l'Irlande, leurs Ennemis, qui prédominoient dans les deux Chambres, les priveroient entièrement de leurs droits, & ne manqueroient pas de les opprimer avec impunité.

Mutineries
 de l'Armée
 Parlementaire.

Sur ce fondement, ou ce prétexte, on vit naître diverses mutineries dans l'Armée. Une Pétition, adressée au Général, & répandue de toutes parts, demandoit l'oubli, ratifié par le Roi, de toutes les actions illégales dont les Soldats avoient pu se rendre coupables pendant le cours de la guerre, le paiement des arrérages, l'exemption de contrainte pour le service, du soulagement pour les Veuves & pour les Estropiés, & la paie, jusqu'à la séparation des Troupes. Les Communes, qui favoient de quels matériaux combustibles ce Corps étoit composé, furent allarmés de cette nouvelle. Elles ne pouvoient douter qu'un tel complot, s'il n'étoit arrêté dans son origine, n'eût les plus dangereuses conséquences, & n'élevât promptement le pouvoir Militaire au-dessus de l'autorité Civile. Non-seulement elles firent venir quelques Officiers, pour répondre de cette entreprise; mais elles déclarèrent immédiatement que la Pétition militaire tendoit à susciter de nouveaux désordres, à donner la Loi au Parlement, à traverser les secours qu'on destinoit à l'Irlande; & pour conclusion, elles menacèrent de traiter ceux qui la favoriseroient, comme Ennemis de l'Etat & Per-

turbateurs du repos public. Cette déclaration, qu'on peut nommer violente, sur-tout dans un tems où les plaintes de l'Armée n'étoient pas sans fondement, produisit de très-funestes effets. Les Soldats crièrent d'un ton lamentable, » qu'ils étoient privés des privilèges de la Nation ; qu'on » leur ôtoit jusqu'au droit de représenter leurs peines ; que » dans le tems que les Pétitions du Comté d'Essex, & d'autres Cantons, étoient favorablement reçues contre l'Armée, on leur fermoit tyranniquement la bouche, & qu'eux » à qui la Nation étoit redevable de la liberté, se voioient » réduits, par une Faction du Parlement, à la plus cruelle » servitude. «

Toutes les Troupes étoient dans cette disposition à l'arrivée de Warwick, de Dacres, de Massey, & d'autres Commissaires nommés pour leur proposer le service d'Irlande. Au lieu de les écouter, tout le monde se révolta contre les termes, demanda un Acte de pardon, réclama tumultueusement les arrérages ; & sans témoigner aucun mécontentement de Skippon, qui étoit destiné au Commandement, on marqua beaucoup plus d'inclination à servir sous Fairfax & Cromwell. Quelques Officiers du Parti Presbytérien, qui avoient pris des engagemens pour l'Irlande, eurent beaucoup de peine à s'attacher un fort petit nombre de Soldats ; & tous les autres, faisant même à ceux-ci l'odieux reproche de trahir la cause commune, n'en furent que plus confirmés dans leur ligue.

Comme les Pétitions & les Remontrances sont la plus prudente méthode pour la conduite d'une faction, près de cent Officiers adressèrent un Mémoire au Parlement, dans lequel faisant leur apologie, mais d'un air impérieux, ils établissoient leur droit de présenter des Pétitions, & se plaignoient de l'imputation dont la Chambre Basse les avoit chargés. Quelques Régimens, dans une Lettre particulière qu'ils écrivirent en Cops à Skippon, joignirent aux mêmes argumens, des plaintes amères d'un projet formé contre eux, & contre un grand nombre d'autres Partisans de la Cause de Dieu, & déclarèrent qu'ils ne s'engageroient pas pour l'Irlande sans avoir obtenu la juste satisfaction qu'ils demandoient. L'Armée en un mot sentoît son pouvoir. Officiers & Soldats, ils vouloient être les Maîtres.

CHARLES I.

1647.

CHARLES. I.

1647.

7 Mai.

Parlement
Militaire.

Le Parlement n'étoit pas moins résolu de conserver sa domination s'il étoit possible ; mais ses forces & son autorité paroissant affoiblies, il ne lui étoit pas aisé de trouver un expédient conforme à ses vues. Celui sur lequel tomba son choix, étoit le pire qu'il pût employer. Il chargea Skippon, Cromwell, Ireton & Fletwood, de se rendre aux principaux Quartiers, à Saffron-Weldon dans le Comté d'Essex, avec le pouvoir de faire des offres à l'Armée, & de prendre connoissance des causes de sa *maladie*. Ces Officiers, ou du moins les trois derniers, étoient eux-mêmes les auteurs secrets du mécontentement, & résolus de fomenter les désordres qu'on les chargeoit d'apaiser. Leurs insinuations firent prendre un parti qui, réduisant tout d'un coup les affaires à l'extrémité, rendit le mal incurable.

Ce fut d'opposer un Parlement Militaire à celui de Westminster. On établit un Conseil des principaux Officiers sur le modèle de la Chambre Haute ; & pour représentatifs plus libres du Corps de l'Armée, on élit dans chaque Compagnie, deux Soldats ou deux Bas-Officiers sous le titre d'Agitateurs : ainsi l'on trouva moyen tout-à-la-fois de satisfaire la manie générale du tems, qui étoit de faire des plans imaginaires de République, & d'ouvrir un chemin aisé pour conduire sous main, & pour entretenir la sédition des Troupes.

Cette terrible Cour. s'étant assemblée, déclara d'abord qu'elle ne trouvoit point de *maladie* dans l'Armée ; mais qu'elle y connoissoit beaucoup de *souffrances*, qui causoient ses justes plaintes, & prononça que les offres du Parlement étoient insuffisantes. » Il promettoit, dirent ces nouveaux Arbitres, les arrérages de six semaines de paie : trop petite portion de cinquante-six semaines entières qui étoient dûes à l'Armée. Il n'offroit aucune sûreté pour le reste. D'ailleurs les Troupes aiant été déclarées Ennemies de l'État, & pouvant être chagrinées sous ce prétexte, il falloit commencer par rétracter cette déclaration. » Avant que l'affaire fût à ce point, Cromwel avoit pris la poste pour Londres, sous couleur d'aller rendre compte au Parlement, des mécontentemens de l'Armée.

Le Parlement fit un vigoureux effort pour tenter encore une

une fois la force de son autorité. Il ordonna que toutes les Troupes qui refuseroient de s'engager pour l'Irlande, fussent débandées dans leurs Quartiers, & congédiées sur le champ. Dans le même tems, le Conseil de l'Armée ordonna un Rendez-vous général de tous les Quartiers, pour mettre ordre à leurs intérêts communs ; & pendant qu'ils se dispoioient ainsi à faire tête au Parlement, ils frapperent un autre coup qui décida de la victoire en leur faveur.

On vit paroître à Homlby, un Corps de cinq cens Chevaux sous la conduite de Joyce, autrefois Tailleur de profession, mais actuellement avancé au rang de Cornette, & connu dans l'Armée pour un de ses plus actifs Agitateurs. Joyce, sans aucune opposition de la Garde, qui étoit dans les mêmes intérêts, pénétra jusqu'à la Chambre du Roi, se présenta devant lui armé de pistolets, & lui déclara qu'il falloit partir à l'heure même. *Pour aller où ?* dit le Roi, *À l'Armée*, répliqua Joyce. *Par quel ordre ?* demanda le Roi. Joyce montra d'un signe, quelques Cavaliers qui l'avoient suivi, grands, bien-faits & bien équipés. *Votre Ordre*, dit Charles en souriant, *est écrit en beaux caractères, qui se font lire sans épeler*. Les Commissaires du Parlement qui n'avoient pas quitté Homlby, vinrent dans la Chambre, & demanderent à Joyce, s'il avoit des ordres du Parlement ? *Non*. Du Général ? *Non*. Par quelle autorité il étoit venu ? Il leur montra ses Cavaliers, comme il avoit fait au Roi. *Ils en écrivoient au Parlement*, dirent-ils, *pour savoir ses intentions. Ce qu'il vous plaira*, répliqua Joyce, mais en attendant il faut que le Roi parte avec moi. La résistance fut vaine. Charles, après avoir traîné quelque tems, prit le parti de monter dans son carrosse, & fut conduit à l'Armée, qui étoit en mouvement pour se rendre à Triplo-heath près de Cambridge. Cette aventure, dont le Parlement fut aussi-tôt informé par ses Commissaires, y jetta la dernière consternation.

Fairfax même ne parut pas moins surpris à l'arrivée du Roi. Une démarche si hardie n'avoit pas été communiquée au Général. L'ordre étoit verbal, & ne fut avoué de personne. Tandis que tout le monde en affectoit de l'étonnement,

Cromwell, par le conseil de qui l'entreprise avoit été dirigée, arriva de Londres, & termina les délibérations.

Cet audacieux & rusé Conspirateur s'étoit conduit lui-même dans le Parlement, avec une dissimulation si profonde, avec une hypocrisie si raffinée, qu'il avoit trompé long-tems ceux qu'une longue pratique des mêmes artifices portoit le plus naturellement à la défiance. A chaque nouvelle des défordres de l'Armée, il paroissoit transporté de douleur & de colere. Il pleuroit amèrement. Il déplorait les infortunes de sa Patrie. Il proposoit les plus violens remèdes pour refréner le Soldat; & par ces conseils précipités, qui ne laissoient aucun doute de sa bonne foi, il enflâmoit des mécontentemens dont il devoit tirer avantage. Il attestoit le Ciel & la Terre, que son zele pour le Parlement l'avoit rendu si odieux dans l'Armée, qu'il y croïoit sa vie en danger, & qu'il ne s'étoit pas garanti sans peine d'un complot formé pour l'assassiner. Cependant la Chambre aiant reçu avis que les Officiers les plus ardens & les plus zélés Agitateurs étoient ses Amis & ses Créatures, les Chefs Parlementaires prirent secrettement la résolution de former une accusation contre lui dès le jour suivant lorsqu'il seroit entré dans la Chambre, & de le faire conduire à la Tour. Mais Cromwelle accoutumé dans la conduite de ses entreprises désespérées, à se voir souvent au bord du précipice, savoit changer la balance avec autant d'habileté que d'audace. Ses confidens l'informerent de ce dessein. Il partit aussi-tôt pour le Camp, où il fut reçu avec des acclamations de joie, & revêtu à l'instant du Commandement suprême sur le Général comme sur l'Armée.

Fairfax, sans talens pour former lui-même des cabales, & sans pénétration pour découvrir celles d'autrui, avoit donné son entière confiance à Cromwel, qui, sous des prétextes les mieux colorés, & par l'apparence d'une ouverture sans réserve & d'une conscience scrupuleuse, en imposoit au caractère facile de ce brave & vertueux Officier. Le Conseil Militaire étoit remué entierement par la direction de Cromwell, & lui servoit de canal pour faire passer ses volontés à toute l'Armée. Graces à la profondeur de ses artifices, il se voïoit dans une

situation qui le mettoit en état de déguiser encore plus heureusement ses entreprises au Public ; & feignant , ou d'obéir aux ordres de son Officier supérieur , ou de céder aux mouvemens des Soldats , il pouvoit se fraier un chemin secret à sa future grandeur. Pendant que les désordres de l'Armée étoient encore naissans , il s'étoit tenu à l'écart dans la crainte de les ralentir par son aversion contrefaite , ou d'exciter les soupçons du Parlement par un encouragement secret. Aussitôt qu'il crut les voir à leur vrai point de maturité , il joignit ouvertement les Troupes ; & dans ce moment critique , il frappa le coup important de se saisir de la personne du Roi , & de priver le Parlement , de toute ressource par un accommodement avec ce Prince. En laissant tomber un masque , il en conservoit un autre pour couvrir sa contenance naturelle. Si le délai étoit considérable , il savoit employer la plus infatigable patience. S'il étoit besoin de promptitude , il voloit à la décision. Ainsi l'union des talens les plus opposés le rendoit capable d'associer les intérêts les plus contraires , pour les faire servir ensemble à ses vues secrètes.

Le Parlement , quoiqu'actuellement sans défense , possédoit quantité de ressources , & pouvoit avec le tems se mettre en état de résister à la violence qui le menaçoit. Aussi Cromwell , sans aucune autre délibération , fit-il avancer l'Armée vers Londres , & dans peu de jours elle fut à Saint-Albans.

Rien ne pouvoit être plus agréable au Peuple , que ces apparences d'hostilités contre le Parlement. Autant que cette Assemblée avoit été chère à la Nation , autant elle étoit devenue l'objet de sa haine. L'Ordonnance du renoncement à soi-même n'avoit eu d'exécution que jusqu'à la retraite du Comte d'Essex , & des autres Officiers dont on avoit voulu se défaire. A peine eurent-ils rendu leurs Commissions , qu'elle fut mise à l'écart d'un consentement tacite ; & les Membres partageant entr'eux tous les Offices d'autorité , se mirent impunément à piller & tyranniser la Nation. Quoique la nécessité de leur situation pût servir d'excuse pour une partie de leurs mesures , le Peuple qui n'étoit pas accoutumé à cette espèce de Gouvernement , se trouva peu disposé à la patience.

B b b b ij

CHARLES L

1647.

L'Armée
marche contre le Parlement.

CHARLES I.

1.647.

Les Rois précédens n'avoient pas obtenu sans peine de l'humour jalouse des Communes, un petit secours de 100000 liv. annuelles. (a) De toutes les Nations de l'Europe, les Anglois étoient la moins accoutumée aux taxes; mais ce Parlement, depuis le commencement de la Guerre, avoit levé en cinq ans plus de quarante millions, (b) & ne laissoit pas d'être chargé de dettes & d'embarras, qui sembloient alors prodigieux. Quand il y auroit beaucoup d'exagération dans ce calcul, comme on peut le supposer, il paroît certain que les taxes & les impositions étoient incomparablement plus hautes que dans aucun autre tems; & ces exagérations populaires sont du moins une preuve du mécontentement public.

Mais la disposition de cet argent n'excitoit pas moins de plaintes, que l'indiscrétion avec laquelle il étoit levé. On assure que la Chambre Basse prit ouvertement une somme de 300000 livres qui fut divisée entre ses Membres. (c) Les Commissaires, à qui le ménagement des différentes branches du revenu étoit confié, n'en rendirent jamais aucun compte, & furent autorisés à tirer ce qu'ils jugeroient à propos du Trésor public. (d)

Ces branches s'étoient inutilement multipliées pour rendre la recette plus obscure, dans la vue d'admettre un plus grand nombre de personnes au partage, & de déguiser plus facilement des vols, que tout le monde soupçonnoit sans les pénétrer. (e)

On convenoit que la méthode de tenir les comptes, établie à l'Echiquier, étoit la plus exacte, la plus ancienne, la mieux connue, & par conséquent la moins sujette à la fraude. L'Echiquier fut aboli par cette raison, & le revenu abandonné au ménagement d'un Comité qui n'étoit soumis à l'inspection de personne. (f)

(a) On doit toujours entendre des livres sterling.

(b) Clément Walker dans l'Histoire des deux Juntes, qui est à la tête de son Histoire des Indépendans. Cet Auteur a beaucoup de force & d'ingénuité; il étoit zélé Parlementaire; ainsi son autorité est d'un grand poids, malgré l'air de Satyre qui regne dans ses Ecrits. Cependant son

calcul portoit trop haut, sur-tout lorsqu'on fait attention que les séquestres pendant la guerre, ne purent être aussi considérables qu'après.

(c) Ibidem.

(d) Ibidem.

(e) Ibidem.

(f) Ibidem.

L'Accise étoit une taxe odieuse , autrefois inconnue à la Nation , & qui s'étendoit actuellement sur les choses comestibles & sur les nécessités communes de la vie. Près de la moitié des biens & des bestiaux , & la moitié au moins des Terres, des rentes & des revenus , avoient été séquestrées. On refusoit à quantité de Roïalistes, toutes sortes de réparations pour les séquestres ; & le seul remede que les autres pussent obtenir , étoit de paier de grosses contributions & de recevoir le Covenant qu'ils avoient en horreur. Outre la ruine & la désolation d'un grand nombre d'anciennes & d'honorables familles, les plus indifférens spectateurs ne pouvoient que détester l'injustice qu'il y avoit à punir si sévèrement des actions que la Loi , dans son interprétation la plus ordinaire & la plus constante , exigeoit étroitement de chaque Sujet.

Il étoit impossible que les rigueurs exercées contre le Clergé Épiscopal , n'affectassent pas très-sensiblement les Roïalistes , & mêmes toutes les personnes de bonne foi. Par le calcul le plus modéré , il paroît que plus d'une moitié de l'ancienne Église étoit réduite à l'aumône, (a) sans autre crime que l'attachement pour les principes civils & religieux dans lesquels chacun avoit été élevé , & pour ces Loix mêmes à l'ombre desquelles on avoit embrassé cette profession. Abjurer l'Épiscopat & la Liturgie , & signer le Covenant , étoit l'unique moyen de se garantir d'un si triste sort ; & s'il échappoit la moindre marque de mauvaise intention , comme on l'appelloit , ou d'affection pour le Roi , qui aimoit si tendrement le Clergé , ce choix même n'étoit pas permis. Le caractère sacré , qui donne tant de poids au Sacerdoce , devenant encore plus vénérable par les souffrances que cette fidélité pour leurs principes attiroit aux malheureux Roïalistes , aggravait l'indignation contre leurs Persécuteurs qui les avoient dépouillés de tant de possessions , inutilement garanties par toutes les Loix divines & humaines que la Nation avoit connues jusqu'alors.

(a) Voy. l'Entreprise de Jean Walker , pour faire le dénombrement des souffrances du Clergé. Le Parlement prétendoit laisser au Clergé la cinquième partie de

son revenu ; mais cet Ecrivain fait voir assez bien qu'une réduction de cette nature étoit une vraie moquerie.

CHARLES I.

1647.

Mais ce qui causoit les plaintes les plus générales & les plus amères, c'étoit la tyrannie sans bornes & l'administration despotique des Comités Provinciaux. Pendant la Guerre, le pouvoir à discrétion de ces Cours avoit eu la nécessité pour excuse; mais la Nation étoit au désespoir de ne voir, ni terme à la durée de leur établissement, ni limites à leur autorité. Elles pouvoient mettre les biens en séquestre, imposer l'amende, la prison, les peines afflictives, sans appel & sans remède. Elles entroient dans les questions de propriété; sous couleur de mauvaise intention elles exerçoient leur vengeance contre leurs ennemis particuliers; elles vendoient leur protection aux coupables, & souvent aux innocens. Enfin, pour une Chambre Étoilée qu'on avoit heureusement abolie, il s'en trouvoit cent autres de nouvelle création, fortifiées de meilleurs prétextes, armées d'un pouvoir encore moins limité. (a)

Dans ce déplorable état, si quelque chose eût été capable d'augmenter l'indignation contre l'esclavage où la passion excessive de la liberté avoit réduit l'Angleterre, c'eût été sans doute de considérer par quelles prétentions le Peuple avoit été joué si long-tems. Ces Hypocrites sanctifiés, qui donnoient à leurs pillages publics le nom de dépouilles des Égyptiens, & celui de Domination des Élus, à leurs tyranniques violences, entremêloient toutes leurs iniquités de longues & fréquentes prières, se défendoient de rougir par leurs pieuses grimaces, & s'armoient du nom de Dieu pour exercer leurs cruautés sur les Hommes. On auroit pu pardonner une violence ouverte; mais insulter au jugement avec cette audace, abuser de la Religion à cet excès, c'est ce qui piquoit au dernier point ceux à qui ce masque infernal n'étoit pas capable d'en imposer.

Le Parlement se voyant perdu dans l'esprit du Peuple, &

(a) Voir l'Histoire des Indépendans, par Clément Walker. Halles fait la même peinture du pillage, des oppressions & de la tyrannie du Parlement; mais, au lieu d'attribuer, comme Walker, la faute aux deux Partis, il n'en accuse que la faction des Indépendans. Il est probable

que les Presbytériens, qu'on nommoit communément le Parti modéré, étoit celui qui commettoit le moins de désordres, à quoi l'on pourroit peut-être ajouter qu'affectant moins l'air de sainteté dans leur contenance, ils étoient apparemment moins furieux & moins mal-faisans.

menacé de si près par une Armée redoutable , étoit dans les plus tristes agitations du désespoir , & cherchoit en vain des ressources pour le mal présent. Londres conservoit encore beaucoup d'attachement pour le Presbytérianisme ; & sa nombreuse Milice, qui s'étoit fait de la réputation dans les dernières guerres, avoit été confiée par une Ordonnance récente, à des Chefs auxquels le Parlement pouvoit prendre une entière confiance. Elle fut mise sous les Armes pour garder la ligne qu'on avoit tirée autour de la Ville lorsque le Roi s'en étoit approché avec ses Troupes. L'Ordre fut donné de lever promptement un Corps de Cavalerie. Quantité d'Officiers qui avoient été cassés par le nouveau modele d'Armée, offrirent leurs services aux deux Chambres. Le Général Poyntz, Presbytérien zélé, commandoit un Corps de cinq mille hommes dans le Nord ; mais l'éloignement ne faisoit rien attendre de lui dans un si pressant besoin. Les Forces destinées pour l'Irlande étoient en quartier vers l'Ouest ; & quoiqu'estimées fidèles au Parlement, elles étoient éloignées aussi. Plusieurs Garnisons de l'intérieur du Roïaume avoient pour Chefs des Officiers du même Parti ; mais des Troupes si dispersées, ne pouvoient être d'une utilité présente. Les Écossais étoient des Amis fideles, & toujours zélés pour le Covenant ; mais quel tems ne leur falloit-il pas pour se rassembler & pour marcher au secours du Parlement ?

On jugea que dans cette situation, la prudence obligeoit de se soumettre, & d'arrêter la furie de l'Armée par une prompte complaisance. La Déclaration qui avoit traité d'Ennemis publics les Auteurs de la Pétition Militaire, fut aussi-tôt révoquée & raïée dans le Journal de la Chambre Basse. Ce fut le premier témoignage de la soumission du Parlement ; & l'Armée comptant de tout obtenir par la terreur des Armes, prit le parti de s'arrêter à S. Albans, pour entrer en négociation avec ses Maîtres.

C'est la date des usurpations du Corps Militaire sur l'autorité Civile. L'Armée, dans cette entreprise, copia exactement le modele que le Parlement lui avoit tracé dans ses usurpations récentes sur la Couronne. Chaque jour les demandes augmentoient, Une prétention n'étoit pas plutôt accordée ,

 CHARLES I.

1647.

8 Juin.

CHARLES I.

1647.

qu'elle étoit suivie d'une autre plus exorbitante encore. La résolution étoit prise de n'être content de rien. D'abord les Troupes ne demanderent que le droit de former des Pétitions pour ce qui les concernoit en qualité de Soldats. Ensuite elles voulurent que leur caractère fût justifié ; après quoi elles exigèrent que leurs Adversaires fussent punis. Enfin elles prétendirent au droit de regler le Gouvernement du Roïaume, & de donner une forme constante à la Nation. Toute sorte de déférence & de respect fut conservée dans les termes ; mais ils ne couvroient au fond qu'une tyrannie & des insultes réelles. Ce n'étoit pas l'Assemblée du Parlement, que l'Armée prétendoit accuser, elle n'en vouloit qu'aux mauvais conseils par lesquels il s'étoit laissé séduire.

Elle poussa la rigueur jusqu'à nommer onze Membres, qu'elle chargea de haute trahison, du moins en termes équivalens, tels que ceux d'Ennemis de l'Armée & de mauvais Conseillers du Parlement. Leurs noms sont, Hollis, le Chevalier Philippe Stapleton, le Chevalier Guillaume Lewis, le Chevalier Guillaume Waller, le Chevalier Jean Maynard, Massei, Glyn, Long, Harley, & Nichols. C'étoient les Chefs mêmes du Parti Presbytérien.

Elle demanda que tous ces Membres fussent aussitôt séquestrés de la Chambre, & conduits prisonniers à la Tour. En vain les Communes répondirent, que sur une accusation générale, elles ne pouvoient aller si loin. L'Armée leur fit observer que le cas du Comte de Strafford & celui de Lawd étoient des exemples qu'elles pouvoient suivre. A la fin les onze Membres demanderent eux-mêmes la liberté de quitter la Chambre, & l'Armée parut se contenter de cette marque présente de soumission. Mais prétendant ensuite que le Parlement pensoit à la guerre, & se proposoit de replonger la Nation dans le sang & la confusion, elle demanda que toutes les nouvelles levées fussent interrompues ; & le Parlement n'osa refuser cette demande. Alors, comme il ne paroissoit aucun signe de résistance, l'Armée, pour sauver les apparences, leva son Camp ; à la prière du Parlement, pour se retirer plus loin de Londres, & prit ses Quartiers à Réading. Dans toutes ses marches, elle s'étoit fait accompagner du Roi.

La

La situation de ce Prince étoit devenue plus douce qu'au Château d'Hombly. Non-seulement il étoit plus libre , mais il paroissoit plus considéré des deux Partis. On ne lui refusoit plus la liberté de voir ses Amis. Sa correspondance avec la Reine n'étoit pas interrompue. On lui rendit ses Aumôniers ordinaires & l'usage de la Liturgie Anglicane. Il fut même permis à ses Enfans de le visiter , & de passer quelques jours à Caversham , où il résidoit alors. Il n'avoit pas vu le Duc de Glocester son plus jeune fils , ni la Princesse Élisabeth , depuis qu'il avoit quitté Londres au commencement des désordres civils , ni le Duc d'York depuis qu'il avoit joint l'Armée Écossaise devant Newark. Un Particulier , qui n'auroit connus , ni les plaisirs de la Cour , ni le tumulte d'un Camp , n'auroit pas aimé sa Famille avec plus de tendresse que ce bon Prince ; & l'indulgence de l'Armée sur ce point le pénétra de satisfaction. Cromwel , qui voulut être témoin de la première entrevue de la Famille royale , confessa qu'il n'avoit jamais vu de scène si tendre , & ne parla qu'avec admiration de la bonté qui s'étoit comme déployée d'elle-même dans toute la disposition & les manières de Charles.

Cet artificieux Politique & les Chefs de tous les Partis firent assiduellement leur Cour au Roi. Après tant de malheureuses révolutions la fortune sembla lui sourire encore. Le Parlement , qui craignoit quelque accommodement entre lui & l'Armée , mit dans son langage un ton plus respectueux qu'auparavant , lui proposa de prendre Richemont pour sa résidence , & l'invita même à contribuer , par son assistance , au règlement de la Nation. Tous les Officiers lui rendirent ce qu'ils devoient à la Majesté royale , & parlèrent hautement de le rétablir dans ses justes prérogatives. Dans les déclarations publiques de l'Armée , on insista sur la restitution de ses revenus & de son autorité. Les Roialistes commencerent de toutes parts à former l'espérance du rétablissement de la Monarchie ; & la disposition qu'ils témoignèrent à favoriser l'Armée , servit à décourager le Parlement jusqu'à lui faire hâter sa soumission.

Charles commença bien-tôt à sentir combien sa personne étoit importante à la Nation. Plus il voyoit augmenter le trouble , plus il compta qu'à la fin tous les Partis seroient obli-

gés d'avoir recours à son autorité légitime comme au seul remède pour les désordres publics. » Vous ne sçauriez exister » sans moi, répétoit-il plusieurs fois; vous ne parviendrez jamais » mais à composer la Nation sans mon assistance. « Un Peuple sans gouvernement & sans liberté, un Parlement sans autorité, une Armée sans Maîtres, des désordres de toutes parts, de l'oppression, des convulsions, des terreurs : cette scène de confusion, qui ne pouvoit subsister long-tems, lui faisoit espérer que tous ses Sujets ouvreroient enfin les yeux, & regretteront cet ancien Gouvernement, sous lequel eux & leurs ancêtres avoient si long-tems joui d'un bonheur tranquille.

Quoique Charles eût l'oreille ouverte à toutes les propositions, & qu'il s'attendît à tenir la balance entre les Partis opposés, il avoit plus d'espérance de s'accommoder avec l'Armée qu'avec les Communes, dont il avoit éprouvé l'extrême rigueur. Elles prétendoient anéantir totalement son autorité; elles l'avoient renfermé dans une prison : sur ces deux articles du moins l'Armée avoit témoigné plus d'indulgence. Aucun de ses Amis n'étoit privé de le voir; & dans les propositions que le Conseil des Officiers lui avoit envoyées pour le règlement de la Nation, ils n'avoient point insisté sur l'abolition de l'Épiscopat, ni sur la punition des Roialistes, les deux points pour lesquels Charles se sentoit le plus de répugnance. Ils paroissent desirer qu'on mît une fin au Parlement : c'étoit de tous les événemens celui qu'il souhaitoit le plus impatiemment lui-même. D'ailleurs son union lui sembloit plus naturelle avec les Généraux, qu'avec cette Assemblée d'Usurpateurs, qui s'étoit attribué si long-tems toute l'autorité de l'État, & qui avoient déclaré la résolution où ils étoient de demeurer constamment les Maîtres. Quelques titres, s'imaginait-il, & d'autres faveurs répandues sur un petit nombre d'Officiers, pouvoient faire rentrer dans ses mains tout le pouvoir Militaire, & le rétablir en un instant dans l'autorité Civile. Il offrit à Ireton, le Gouvernement d'Irlande, la Jarretière à Cromwell, avec le titre de Comte d'Essex & le Commandement de l'Armée. On négocia secrettement dans cette vue. Cromwell seignit d'y prêter l'oreille, & n'étoit pas fâché de tenir la porte ouverte par un accommodement,

s'il arrivoit que le cours des affaires l'y forçât; & le Roi, loin de soupçonner qu'un Sujet de cette classe pût nourrir l'audacieuse ambition de saisir un Sceptre transmis par une longue suite de Monarques, se flatoit de lui faire accepter des offres en faveur desquelles son devoir, son intérêt & sa sûreté sembloient s'accorder.

Mais pendant que Charles se repaissoit de cette attente, Cromwell ne se relâchoit point dans l'entreprise d'assujettir les deux Chambres du Parlement, & de leur ôter tout espoir de résistance. Les Communes, pour satisfaire l'Armée, accordèrent à Fairfax le titre de Général en Chef de toutes les Forces d'Angleterre & d'Irlande: c'étoit confier tout le pouvoir Militaire à un homme qui n'avoit plus la disposition de lui-même, quoiqu'assez porté d'inclination à servir le Parlement. Elles ordonnerent que les Troupes qui, pour leur obéir, s'étoient engagées au service d'Irlande, & s'étoient déjà séparées de l'Armée rébelle, fussent débandées, ou ce qui revient au même, punies de leur fidélité. Celles du Nord, commandées par Pointz, s'étoient déjà mutinées contre leur Général pour entrer en association avec le Corps dominant qu'on emploioit avec tant de succès à faire prendre le dessus au pouvoir Militaire sur l'autorité Civile. Pour ne laisser aucune ressource au Parlement, on demanda que la Milice de Londres fût changée, que les Commissaires Presbytériens fussent déplacés, & que le Commandement fût rendu à ceux qui l'avoient constamment exercé pendant la guerre. Le Parlement, n'osant balancer sur une proposition même de cette violence, ordonna que l'Armée fût obéie.

Il espéroit qu'en temporisant avec cette inépuisable patience, dans son humiliation présente, il pourroit lui naître quelque occasion de reprendre son autorité; mais l'impatience de la Ville de Londres lui fit perdre tout le fruit de cette lente prudence. Une Troupe séditieuse, composée des Apprentifs & d'autres parties de la Populace, parut à Westminster avec une Pétition contre le changement de la Milice, assiégea la porte des Communes; & par ses clameurs, ses menaces & ses violences, obligea la Chambre de rétracter l'ordre qu'elle venoit de porter. Les Mutins se retirèrent aussi-tôt qu'ils

C c c c ij

CHARLES I.
1647.

10 Juillet

eurent été satisfaits , & laissèrent le Parlement en liberté. Cette nouvelle ne fut pas plutôt parvenue à Reading, que toute l'Armée fut en mouvement. » Les deux Chambres, disoit-on, avoient souffert la dernière violence; il falloit désormais se dresser contre de séditieux Citoyens, les privilèges violés du Parlement, & rendre à cette Assemblée une juste liberté dans ses délibérations & ses conseils. » Vingt mille hommes, Armée formidable alors; prirent aussitôt la route de Londres, & s'avancèrent jusqu'à Hunslow-Heath, déterminés, sans égard pour les Loix & la liberté publique, à suivre tous les ordres de leurs Généraux. Là survint le plus favorable de tous les événements pour hâter leur marche & soutenir leur courage. Les Orateurs des deux Chambres, Manchester & Lenthal, accompagnés de huit Pairs & d'environ soixante Membres des Communes, étant sortis secrètement de la Capitale, se présentèrent avec leurs macs & toutes les enseignes de leur dignité; & se plaignant de la violence qu'ils avoient soufferte, demandèrent à l'Armée, de la défense & de la protection. Ils furent reçus avec des acclamations fort vives, & respectés comme le Parlement d'Angleterre. L'Armée fournie d'un prétexte si plausible, secours important dans toutes les entreprises publiques, s'avança pour châtier la Ville rebelle, & vanger le Parlement insulté.

« Ni Lenthal, ni Manchester ne passaient pour Amis des Indépendans; & l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à cette démarche; mais ayant prévu apparemment que l'Armée l'emporterait à la fin, ils avoient saisi l'occasion de faire leur cour de bonne heure à l'autorité qui commençoit à prévaloir dans la Nation.

Le Parlement, forcé de renoncer à ses vues lentes, & de se foumettre sur le champ, ou de combattre pour sa liberté & son pouvoir, se détermina pour la vigueur, & n'épargna rien pour se mettre en état de résister à la violence de l'Armée. Les deux Chambres élurent immédiatement deux nouveaux Orateurs, le Lord Hunsdon & Henri Peilham. Elles renouvelèrent leurs ordres pour l'enrôlement des Troupes. Elles nommèrent Masséy pour les commander. Les Compagnies Bourgeoises furent chargées de la défense des Lignes, & tou-

te la Ville, dans une fermentation qu'elle n'avoit point encore éprouvée, retentit des préparations Militaires.

CHARLES I.

1647.

Lorsqu'on y apprenoit, par des informations hazardées, que l'Armée s'arrêtoit, ou qu'elle paroïssoit se retirer, le cri qui couroit de rue en rue, avec la plus vive ardeur, étoit, *tout risquer*. Lorsqu'un autre bruit venoit assurer que l'Armée s'avançoit, on crioit de la même force, *traiter & capituler*. La terreur d'un pillage universel, & même d'un massacre, avoit saisi les timides Habitans.

A l'approche de l'Armée, Rainsborough, que le Général envoya pour reconnoître les bords de la Rivière, s'étant présenté devant le Fauxbourg de Southwark, y fut reçu avec joie par quelques Troupes qu'on y avoit mises pour garder ce Poste, & qui étoient résolues de ne pas séparer leurs intérêts de ceux du Corps Militaire. Il convint alors au Parlement de recourir à la soumission. L'Armée traversa la Ville en triomphe; mais elle observa le plus grand ordre, une décence extrême, & l'apparence même de l'humilité. Elle conduisit à Westminster les deux Orateurs, qui prirent leurs Sièges comme en pleine paix. Les onze Membres qui avoient quitté la Chambre Basse, étant accusés d'avoir suscité le trouble, furent chassés sans retour, & la plupart se retirèrent au-delà des Mers. Sept Pairs furent chargés d'une accusation capitale; le Maire de Londres, un Scherif & trois Échevins conduits à la Tour; tous les Actes du Parlement annullés depuis le jour du tumulte jusqu'au retour des deux Orateurs; les lignes comblées autour de la Ville; la Milice rendue aux Indépendans; plusieurs Régimens mis en quartier dans Whitehall & la Meuse; enfin, lorsqu'on eut achevé de rendre la servitude dû Parlement régulière, on indiqua un jour d'Actions de grâces solennel pour le rétablissement de la liberté.

6 Août.

L'Armée subjuguée le Parlement.

Le Parti Indépendant, qui étoit assez considérable dans la Chambre Basse pour balancer les Presbytériens dans quelque proportion, s'applaudit de sa victoire. Il crut voir toute l'autorité de la Nation entre ses mains, & toucher de près à cette République imaginaire, qui faisoit depuis long-tems l'objet de ses vœux. Ces Partisans de l'Armée avoient concouru secrètement à toutes les usurpations du Pouvoir Militaire, &

comptroient par la terreur des Armes, d'imposer à la Nation ; malgré sa résistance , un système de liberté plus parfait. Tous les Partis, le Roi, l'Eglise, le Parlement, avoient des erreurs à se reprocher depuis le commencement de ces désordres ; mais il semble que cette illusion des Indépendans & des Républicains étoit la plus contraire au bon sens, & aux maximes établies de la politique. Cependant les Chefs de ce Parti étoient Vane, Fiennes, S. Jean, Martin ; c'est-à-dire, ceux qui passoient pour les meilleurs & les plus profonds esprits d'Angleterre ; & c'étoit par les spécieuses couleurs qu'ils avoient données à leurs protestations & à leurs prétextes, qu'ils avoient entraîné toute la Nation. L'art nécessaire pour tromper de tels hommes, seroit supposer une merveilleuse capacité dans Cromwell, si l'on ne considéroit, qu'outre la différence qui est toujours fort grande entre des vues sombres, tortueuses, & la vraie sagesse, une passion excessive pour la Domination & l'Autorité est capable de faire prendre le change aux têtes les plus prudentes sur les dangereuses conséquences des mesures qui semblent tendre à leur avancement.

Les Chefs de l'Armée aiant établi leur empire sur le Parlement & la Capitale, hasarderent de faire conduire le Roi au Château d'Hamptoncour ; & pendant quelque tems il vécut dans ce Palais avec une apparence de grandeur & de liberté. Il jouissoit d'une si grande égalité d'ame, que dans toute cette variété de fortune on n'appercevoit aucune différence sur son visage ni dans sa conduite ; & quoique prisonnier entre les mains de ses Ennemis invétérés, on lui voioit sourire, à l'égard de ceux qui l'approchoient, la majesté d'un Monarque, sans plus ni moins d'appareil qu'il n'en avoit affecté dans les plus heureux tems de son regne. Ses manieres qui n'étoient pas populaires ni gracieuses en elles-mêmes, sembloient tirer quelque chose d'aimable de sa tranquillité & de sa résignation.

Le Parlement renouvella ses propositions, & lui présenta les mêmes articles qu'il lui avoit offerts à Newcastle. Charles se défendit civilement de les accepter, & fit presser les deux Chambres de prendre en considération les ouvertures du Con-

feil Militaire, dont on pouvoit faire le fondement de l'ordre public. Il n'avoit pas encore perdu toute espérance de succès pour ses négociations avec les Généraux, quoiqu'elles prissent de jour en jour une plus mauvaise face. La plupart des Historiens ont jugé que Cromwell n'avoit jamais eu de sincérité dans ses déclarations; que s'étant rendu Maître de la personne du Roi par la force, & de la confiance des Roialistes par de belles apparences, il s'étoit servi de ces deux avantages pour mettre le Parlement dans les chaînes; & qu'ensuite il n'avoit pensé qu'à l'établissement de sa propre autorité, avec laquelle il croioit la restauration, & même la vie du Roi, tout-à-fait incompatibles. Cette opinion, si bien étaiée d'ailleurs par l'ambition démesurée & la profonde dissimulation qui faisoient le fond de son caractère, trouve tout d'un coup des Partisans, quoiqu'au fond il soit plus conforme aux bornes étroites de l'esprit humain, & tout-à-la-fois à l'obscurité naturelle de l'avenir, de supposer que cet intrépide Usurpateur fut guidé par les événemens, & n'avoit jamais envisagé avec la moindre espèce de certitude, cette incomparable élévation à laquelle on le vit parvenir. Divers Écrivains du même tems assurent (a) que son intention étoit réellement

CHARLES I.

1647.

(a) Salmonet, Ludlow, Hollis, &c. Tous, particulièrement le dernier, étant Ennemis invétérés de Cromwell, n'en méritent que plus de foi lorsqu'ils avancent quelque chose qui peut servir d'Apolo-
gie à sa violente & criminelle conduite. On se plaît à raconter l'Histoire d'une Lettre interceptée par Cromwell, où Charles, écrivant à la Reine, lui disoit, qu'il vouloit élever d'abord cet homme & le perdre ensuite; mais outre que ce dessein ne s'accorde point avec le caractère du Roi, d'autres raisons le rendent absolument indigne de foi. Le premier qui ait rapporté ce trait, est Roger - Coke, Historien très-passionné, qui a écrit long-tems après, & qui n'en parle que comme d'un bruit. On trouve dans les Mémoires du Lord Broghille, une autre Histoire de Lettres interceptées, qui mérite un peu plus d'attention, & qui quadre fort bien avec la relation qu'on donne ici. Elle est attribuée à Maurice, Chapelain du Com-

te Roger d'Orerry. » Ce Lord, dans le
» tems de la grandeur de Cromwell, im-
» médiatement après qu'il l'eût secouru si
» à propos dans son grand embarras à
» Cloumell, partant un jour d'Youghall
» avec lui & Ireton, ils vinrent à parler
» de la mort du Roi. La-dessus Cromwell
» dit plus d'une fois, que si le Roi eût sui-
» vi son propre jugement & n'eût eu près
» de lui que de fidèles serviteurs, il les
» auroit joué tous, & qu'une fois ils
» avoient pensé conclure avec lui; mais
» que sur quelque nouvel incident, ils
» avoient abandonné ce dessein. Orerry
» les voyant de bonne humeur, & d'ailleurs
» étant seul avec eux, demanda s'il pou-
» voit les prier de lui expliquer pourquoi
» ils avoient pensé conclure cette fois
» avec Sa Majesté, & pourquoi ils ne l'a-
» voient par fait? Cromwell consentit
» fort librement à le satisfaire sur ces
» deux questions. La raison, dit-il, qui
» nous portoit à conclure avec le Roi, c'étoit

de faire son marché particulier avec le Roi : idée qui portoit la plus plausible apparence pour sa sûreté comme pour son avancement ; mais qu'il trouva des difficultés insurmontables à la concilier avec les farouches dispositions de l'Armée. Charles avoit toujours fomenté avec beaucoup d'art, l'horreur & l'antipathie mutuelles de ces Fanatiques ; & quoiqu'il dans toutes les occasions il ne fût pas difficile d'éluder leurs principes par des intérêts particuliers, il y falloit néanmoins

que nous trouvâmes que les Ecois & les Presbytériens commençoient à devenir plus puissans que nous, & paroissent disposés à s'accommoder avec lui, ce qui nous auroit laissé dans le bourbier. Nous crûmes alors que la prudence nous obligeoit de les prévenir, en offrant d'abord des conditions raisonnables. Mais tandis que cette idée nous occupoit, il nous vint une lettre d'un de nos espions, qui étoit de la Chambre du Roi, & qui nous apprenoit que notre dernière Sentence avoit été portée ce jour-là ; qu'il n'avoit pu découvrir au juste en quoi elle consistoit, mais que nous le saurions infailliblement si nous pouvions intercepter une lettre du Roi à la Reine, dans laquelle il l'informerait de sa résolution ; que cette lettre étoit cousue dans la panture d'une selle, & que celui qui étoit chargé de la porter, devoit se rendre le même jour vers dix heures du soir, avec la selle sur sa selle, à l'Hôtellerie de l'Ours-bleu, da Holbourn, où il devoit prendre un cheval pour Douvres. Le Messager ne savoit rien de la lettre qui étoit dans la selle, quoiqu'elle fût attendue à Douvres par quelques personnes qui le faisoient. Nous étions à Windsor, continua Cromwell, lorsque nous reçûmes cette lettre ; & la-dessus nous résolûmes Ireton & moi, de prendre un homme de confiance avec nous, & de nous rendre à cette Hôtellerie en habits de Cavaliers des Troupes : c'est ce que nous fîmes ; & laissant notre homme à la grande porte de l'Hôtellerie, qui avoit un guichet pour le passage des gens de pied, avec ordre de veiller, & de nous avertir lorsqu'il arriveroit quelqu'un

chargé d'une selle, nous entrâmes dans la Salle à boire. Nous y bûmes quelques pots de bière jusqu'à près de dix heures, que notre sentinelle vint nous avertir que l'homme avec la selle étoit arrivé. Nous nous levâmes aussitôt ; & dans le tems que l'homme alloit sortir avec son Cheval sellé, nous nous approchâmes de lui nos sabres à la main, & nous lui dîmes que nous avions ordre de faire la visite de tout ce qui entroit dans cette Maison, ou qui en sortoit ; mais que comme il avoit l'air d'un honnête homme, nous nous contenterions de fouiller sa selle. Nous portâmes la selle dans la Salle où nous avions bû ; & l'ouvrant, nous y trouvâmes la lettre. L'ayant prise, nous rendîmes la selle à l'homme, que nous avions laissé avec notre sentinelle, & nous lui dîmes qu'il étoit un honnête homme, à qui nous laissions la liberté de partir ; ce qu'il fit, en continuant promptement son voyage, sans savoir le mal qu'on lui avoit fait. Nous trouvâmes dans la lettre, que Sa Majesté informoit la Reine, qu'il étoit courtisé par les deux Factions, les Presbytériens Ecois & l'Armée, & que ceux qui lui feroient les meilleures conditions l'emporteroient ; mais qu'il étoit devoir conclure avec les Ecois plutôt qu'avec les autres. Nous retournâmes à Windsor ; & jugeant que nous n'avions pas de termes favorables à nous promettre du Roi, nous résolûmes sa destruction. « On a rapporté ce passage dans toute son étendue, parce qu'il s'accorde fort bien avec d'autres témoignages, & même avec toutes les circonstances de ce tems. *Vue d'Ormond, par Carex*, tome 2.^e page 12.

quelque

quelque couleur, & jamais on n'auroit réussi en leur proposant une contradiction ouverte à leurs déclarations & à leurs maximes. Il est sûr du moins que Cromwell donnoit cette raison pour excuse de ce qu'il admettoit rarement les visites des Amis du Roi, & qu'il témoignoit moins d'inclination pour la Cause royale. Les Agitateurs, disoit-il, l'avoient rendu odieux à l'Armée, en le représentant comme un Traître, toujours prêt à sacrifier, pour quelque intérêt particulier, la Cause de Dieu au grand Ennemi de la piété & de la Religion. Il assuroit même qu'on avoit formé secrètement le projet d'assassiner le Roi; & sa crainte paroissoit être, de ne pouvoir, avec toute son autorité & celle des Commandans, arrêter les sanglantes résolutions de ces Entousiastes.

Charles, sans cesse informé des menaces qui échappoient aux Agitateurs, commençoit à se croire obligé de quitter Hamptoncour pour se retirer dans un lieu plus sûr. On avoit doublé sa garde. Le Peuple n'avoit plus la liberté d'entrer au Château. On marquoit plus de défiance pour tout ce qui l'approchoit : tout en apparence pour le mettre à couvert du danger, mais réellement dans la vue de rendre sa situation inquiète. Ces artifices produisirent bien-tôt leur effet. Ce Prince qui se conduisoit naturellement par les inspirations d'autrui, & qui n'avoit personne alors dont il pût recevoir un sage conseil, prit subitement la résolution de se dérober, sans avoir formé du moins un plan raisonnable pour la disposition de sa personne. Il quitta secrètement Hamptoncour, accompagné seulement du Chevalier Berkley, d'Ashburnam & de Leg; & sa fuite ne fut découverte que plus d'une heure après, lorsqu'en entrant dans sa Chambre on y trouva sur une table, quelques Lettres adressées au Parlement, au Général & à l'Officier de garde. Après avoir traversé la Forêt pendant la nuit, il arriva le lendemain sans obstacle à Tichfield, Château du Comte de Southampton, où la Comtesse Douairière résidoit : Femme d'un caractère honorable, à laquelle il étoit sûr de pouvoir se livrer avec confiance. Cependant il étoit allé d'abord à la Côte maritime, où il avoit témoigné beaucoup d'inquiétude de ne pas trouver un Bâtiment, qu'il avoit paru chercher : ce qui fit conjecturer à Berkley & Leg,

Tome I.

D d d

CHARLES I.

1647.

qui n'étoient pas du secret, que son intention étoit de passer la Mer.

CHARLES I.

1647.

Le Roi s'enfuit dans l'Isle de Wight.

Charles ne pouvoit compter d'être long-tems caché à Tichfield. Il étoit question de prendre un nouveau parti. L'Isle de Wight étoit fort voisine, & le Gouverneur étoit Hammond. On n'ignoroit pas que cet Officier dépendoit entièrement de Cromwell. Il avoit épousé à sa recommandation, une Fille du fameux Hambden, qui, pendant toute sa vie, avoit été l'intime ami de Cromwell, & dont la mémoire en étoit religieusement respectée. Ces circonstances étoient peu favorables; cependant comme le Gouverneur étoit neveu du Docteur Hammond, Aumônier favori du Roi, & qu'il s'étoit fait une réputation d'honneur dans l'Armée, on crut pouvoir recourir à lui dans une conjoncture, où l'on n'avoit pas de meilleur expédient à tenter. Ashburnham & Berkley furent dépêchés dans l'Isle de Wight. Ils avoient ordre de ne pas informer Hammond, de la retraite du Roi, sans avoir tiré de lui une promesse formelle de ne pas livrer Sa Majesté, quand il en seroit pressé par le Parlement & par l'Armée, & de lui rendre la liberté s'il ne se trouvoit pas en état de le défendre. Il est évident qu'une promesse de cette nature étoit une foible sûreté; cependant, sans avoir pensé à l'exiger, Ashburnham imprudemment, & perfidement peut-être, amena le Gouverneur à Tichfield. Le Roi fut obligé de s'abandonner entre ses mains, & de se laisser conduire au Château de Carisbroke dans l'Isle de Wight, où toutes les démonstrations de respect & d'obéissance avec lesquelles il fut reçu, n'empêchèrent point qu'il ne fût réellement Prisonnier.

Clarendon assure positivement, qu'en s'échappant d'Hamp-toncourt, le Roi ne pensoit point à passer dans l'Isle de Wight; & toutes les circonstances du récit de cet Historien, auxquelles on a cru devoir ici s'attacher, favorisent beaucoup cette opinion. Mais il reste une Lettre de Charles, au Comte de Lan-neric, Secrétaire d'Écosse, dans laquelle il déclare nettement que cette résolution étoit volontaire. Il y insinue même, qu'il auroit pu passer à Jersey, ou dans quelqu'autre lieu sûr s'il l'avoit cru nécessaire. (a).

(a) Voici les termes : « Lanerie, je] = faux bruit, que quelques-uns de mes
suis étonné d'apprendre, si ce n'est pas un] = amis, jugent qu'en passant à Jersey,

Quelque Jugement qu'on en veuille porter, car la vérité n'a point ici de caractère certain, Charles n'eut jamais à se reprocher une démarche plus foible, ni rien de plus agréable pour Cromwell & pour tous ses Ennemis. Il se voyoit dans un lieu éloigné de ses Partisans, à la disposition de l'Armée, dans une captivité d'où il étoit très-difficile de le délivrer par la force ou l'artifice; & quoiqu'il fût toujours au pouvoir de Cromwell de l'y reléguer lorsqu'il en auroit l'envie, cette résolution auroit été, non-seulement odieuse, mais accompagnée, peut-être, de quelque danger. Se jeter volontairement dans le piège, ruiner l'opinion qu'on avoit de sa prudence, pour gratifier ses implacables Persécuteurs, c'étoit pour eux un coup particulier de fortune, dont les suites devinrent extrêmement fatales pour lui.

Cromwell, Maître désormais du Parlement, & libre de toutes les inquiétudes qui regardoient la personne du Roi, s'attacha sérieusement à calmer les troubles qu'il avoit excités lui-même avec tant d'adresse, & qu'il avoit employés avec tant de succès contre le Roi & le Parlement. Dans la vue d'engager les Troupes à se révolter contre leurs Maîtres, il avoit encouragé, dans les Officiers inférieurs & dans le simple soldat, un esprit fort arrogant. Le Camp, à divers égards, offroit moins l'image de l'obéissance militaire, que de la liberté civile. Les Troupes mêmes formoient une espèce de République, & les

CHARLES I.

1647.

« j'aurois plus avancé mon Traité personnel qu'en venant ici. Quoique je n'y vois aucune apparence de raison, il est certain que je ne serois pas venu ici si j'avois cru leur idée juste, ou si je n'avois été sûr d'un Traité personnel. Aussi je ne m'en repens point, & j'espère que je n'aurai aucun sujet de m'en repentir : car je suis de jour en jour plus content du Gouverneur, & je trouve ces Insulaires fort bonnes gens, tranquilles, & bien disposés. J'ai cru à propos de faire passer dans vos mains cet encouragement, espérant qu'il pourra être utile pour d'autres, quoiqu'il ne soit pas nécessaire pour vous. » *Mémoires d'Hamilton, par Burnet, page 316. Voir aussi la collection de Rufworth, Partie 4. To-*

me 2, page 241. Tous les Écrivains de ce tems, excepté Clarendon, représentent le passage du Roi dans l'Isle de Wight comme volontaire & médité. Peut-être ce Prince jugea-t-il qu'il ne lui étoit pas honorable d'avoir été forcé à cette démarche, & qu'il aimait mieux la prendre sur lui-même, comme entièrement volontaire. Peut-être crut-il encourager ses Amis, en leur persuadant que sa situation ne lui étoit pas désagréable. Peut-être se fioit-il encore aux promesses des Généraux, & se flatta-t-il qu'en se débattant à la furie des Agitateurs, par lesquels sa vie étoit immédiatement menacée, il leur donneroit le tems d'exécuter ce qu'ils avoient si souvent projeté en sa faveur.

D d d d j

plans imaginaires de Gouvernement de cette nature, faisoient le continuel sujet des conversations entre ces Législateurs armés. Il étoit réglé que la Roïauté seroit abolie ; la Noblesse devoit être comptée pour rien ; tous les rangs devoient être réduits au niveau, & l'égalité des biens, comme celle du pouvoir, régner dans la Nation. Les Saints, disoient-ils, étoient le *Sel de la Terre* ; il n'y avoit pas de distinction entre les Élus ; & par le même principe qui avoit fait exalter les Apôtres, de la plus vile des professions, le dernier Soldat, illuminé par l'esprit, avoit droit au même respect que les Commandans. Lorsqu'il parut nécessaire à Cromwell de détruire toutes ces licentieuses maximes, il publia des ordres pour faire cesser les Assemblées des Agitateurs ; & prenant un autre parti, il prétendit rendre une entière obéissance au Parlement, dont il se proposoit, dans la pleine soumission où il l'avoit réduit, de faire désormais l'instrument de son autorité. Mais les *Levellers*, (a) nom qui fut donné à cette Faction dans l'Armée, avoient pris trop de goût aux douceurs de la Domination, pour consentir aisément à s'en voir priver. Ils continuèrent secrètement leurs Assemblées. Ils prétendirent que leurs Officiers avoient autant besoin de réformation, que toute autre partie de l'État. Plusieurs Régimens s'associèrent pour ces Remontrances & ces demandes séditieuses. On se donnoit des rendez-vous hors du Camp, & tout sembloit tendre à l'Anarchie & à la confusion. Le mal, quoique parvenu à cet excès, fut bien-tôt guéri par la rude, mais adroite main, de Cromwell. Il choisit l'occasion d'une revue pour faire éclatter plus de hardiesse, & répandre plus loin la terreur : il saisit les Chefs des Mutins aux yeux de leurs Compagnons ; il tint en plein Champ un Conseil de Guerre ; il fit exécuter sur le champ un des Coupables ; & cette vigueur jeta tant d'effroi dans tous les autres, qu'ayant mis en pièces les symboles de la sédition, qu'ils avoient d'abord eu l'audace de déployer, ils retournèrent aux devoirs ordinaires de la discipline & de l'obéissance.

Cromwell avoit une extrême déférence pour Ireton, per-

(a) C'est-à-dire, Applanisseurs, gens pour qui tout est de niveau.

sonnage dans lequel le Soldat étoit enté sur le Jurifconsulte, le Saint sur l'Homme d'État, & dont les principes étoient capables de conduire à la plus rigoureuse tyrannie, pendant qu'ils sembloient favoriser la licence la plus effrénée. Naturellement fier & hautain, quoique probablement de bonne foi dans ses intentions, il se proposoit d'établir la liberté par le pouvoir arbitraire; & dans l'exécution de ses pieuses vues, il se jugeoit dispensé des règles ordinaires de morale, que les Mortels inférieurs doivent reconnoître pour leurs guides. Ce fut par ses inspirations, que Cromwell assembla secrètement, à Windsor, un Conseil des principaux Officiers, pour délibérer sur l'établissement de la Nation, & sur le sort du Roi. Dans cette Conférence, qui commença par des prières dévottes, adressées au Ciel par Cromwell même, & par d'autres personnes inspirées; car les Officiers de l'Armée recevoient l'Inspiration avec leurs Commissions Militaires; on ouvrit, pour la première fois, le dessein audacieux, inoui, d'appeler le Roi en Justice, & de punir par une Sentence Judiciaire, le Souverain de trois Roïaumes, pour la tyrannie & les injustices prétendues de son administration. Pendant que Charles seroit au monde, quoique retenu dans une étroite prison, ils savoient que les Conspirations & les Soulèvemens ne manqueroient point, en faveur d'un Prince, si cher, si respecté de ses Partisans, & que la Nation, en général, commençoit à regarder avec beaucoup de tendresse & de compassion. S'en défaire par le meurtre, c'étoit s'exposer au reproche d'injustice & de barbarie, aggravé par l'infamie d'une action si noire; c'étoit s'attirer, par la voix de tout l'Univers, les odieuses qualifications de Traîtres & d'Assassins. Il falloit tenter quelque méthode extraordinaire, qui fût capable d'étonner le Monde par sa nouveauté, qui portât en même-tems une apparence de justice; & couvrir sa barbarie par l'audace même de l'attentat. Un coup de cette nature, joint aux fanatiques notions d'une parfaite égalité entre les hommes, assuroit infailliblement l'aveugle obéissance de l'Armée, & devenoit un engagement de toute la Nation contre la Maison Roïale, qu'elle auroit affrontée, outragée si atrocement, par une résolution ouverte & concertée.

CHARLES I.

1647.

CHARLES I.

1647.

Ce parti aiant été secrètement embrassé, ils restoit à le faire adopter par degrés au Parlement, en le conduisant de violence en violence, à des termes, où ce dernier acte d'une horrible iniquité paroîtroit, en quelque sorte, tout-à-fait inévitable. Le Roi, ne cherchant qu'à dissiper les craintes & les jalousies, qu'on alléguoit perpétuellement, pour justifier les violations des Loix, avoit offert, par un Messager dépêché de Carisbroke, de résigner pendant sa vie, le pouvoir des armes & la nomination des grands Offices, à condition qu'après sa mort, ces prérogatives retourneroient à la Couronne. Mais le Parlement, prenant le ton de Vainqueur & d'Ennemi, ne respecta plus, dans ses négociations avec lui, ni justice, ni raison. A l'instigation des Indépendans de l'Armée, les deux Chambres fermerent les yeux sur cette offre, & dressèrent quatre propositions, qu'elles lui envoïerent sous le titre de Préliminaires, avec cette clause, qu'avant que de traiter avec lui, elles demandoient son approbation positive pour les quatre articles. Le premier mettoit le Parlement en possession du pouvoir Militaire pour vingt ans, l'autorisoit à lever tout l'argent nécessaire pour l'exercer, & lui réservoir, à la fin des vingt ans, le droit de reprendre la même autorité, lorsqu'il la déclareroit convenable pour la sûreté de la Nation. Le second obligeoit Charles de rétracter toutes ses Proclamations & ses Déclarations contre le Parlement, & de reconnoître que les deux Chambres avoient pris les Armes, dans le cas d'une juste défense. Par le troisieme, il devoit annuler tous les Actes, & toutes les Lettres de Pairie, qui avoient passé au Grand Sceau, depuis que Littleton, Lord Chancelier, l'avoit emporté de Londres. Par le quatrieme, il donnoit, aux deux Chambres, le pouvoir de s'ajourner comme elles le jugeroient à propos : demande peu importante, en apparence, mais imaginée par les Indépendans, pour s'assurer l'avantage de pouvoir transférer le Parlement dans des lieux, où il fût toujours dépendant de l'Armée.

Charles regarda comme une prétention extraordinaire & choquante, d'exiger de lui de telles concessions, tandis qu'il n'y avoit aucune sûreté pour l'Etablissement National, & de lui demander une confiance aveugle pour les conditions qu'on

devoit lui accorder. Il desira un Traité personnel avec les deux Chambres, dans lequel toutes les conditions fussent réglées des deux parts, avant qu'on parlât de concessions, de l'une ou de l'autre. Le Parti Républicain de la Chambre - Basse prit feu sur cette réponse, & s'emporta, dans les termes les plus violens, contre la personne & l'Administration du Roi, dont le nom n'avoit pas encore été prononcé sans quelque sorte de respect, dans la plus grande chaleur des débats. Ireton, seignant d'expliquer les sentimens de l'Armée, sous le nom de plusieurs milliers de saints hommes, qui avoient risqué leur vie pour la défense du Parlement, prétendit » qu'en rejetant les quatre articles, le Roi refusoit *sûreté* & » *protection* à son Peuple; que l'obéissance des Sujets n'étoit » qu'un devoir réciproque, qui supposoit la protection du » Prince; que Charles aiant manqué, de son côté, ils » étoient libres de toutes leurs obligations, & que sans con- » sulter plus long - tems un Prince qui se conduisoit si mal, » ils devoient travailler à l'Etablissement de la Nation ». Cromwell, après avoir relevé par de grands éloges, la valeur, les bonnes intentions & la piété des Troupes, ajouta; » que l'attente publique étoit, de voir prendre au Parlement » la défense & le Gouvernement du Roïaume, par ses propres » forces & ses propres résolutions, & qu'il n'accoutumeroit » pas le Peuple à compter plus long tems sur le Gouvernement » & la Protection d'un homme obstiné, dont Dieu avoit en- » durci le cœur; que ceux, qui, au prix de leur sang, avoient » garanti le Parlement de tant de dangers, ne cesseroient pas » de le défendre contre toutes sortes d'oppositions ». Prenez garde, dit-il encore, qu'en négligeant votre propre sûreté & celle du Roïaume, où la votre est renfermée, vous ne leur appreniez à s'imaginer qu'ils sont trahis, & que leurs intérêts sont abandonnés à la rage & la malice de leur irréconciliable Ennemi, qu'ils ont eu la hardiesse d'irriter pour vous servir. Gardez - vous, (*à ces mots il porta fierement la main sur la garde de son épée.*) Gardez - vous de les réduire au désespoir, & de leur faire chercher de la sûreté par quelque autre voie que leur attachement pour vous, qui ne savez pas pourvoir à votre sûreté propre. De tels argumens emporterent la balance, mal-

CHARLES I.

1647.

gré le contre-poids de quatre-vingt dix Membres, qui eurent encore le courage de s'y opposer. Il fut ordonné qu'on ne présenteroit plus d'Adresses au Roi, qu'on ne recevrait plus, ni Messages, ni Lettres de lui, & que ceux qui entretiendroient avec lui quelque communication, sans l'aveu des deux Chambres du Parlement, se rendroient coupables de Haute Trahison. Les Pairs concoururent à cette Ordonnance.

Interdire les Adresses, c'étoit détrôner réellement le Roi, & renverser toute la Constitution. Une démarche si violente fut soutenue par une déclaration qui ne l'étoit pas moins. Charles fut noirci par les plus calomnieuses accusations, telles que dans la fameuse Remontrance on n'avoit pas jugé convenable de les employer, comme extravagantes & trop incroyables. Il avoit empoisonné son Pere, trahi la Rochelle, suscité le Massacre Irlandois. Souiller sa réputation, si ses Ennemis en eussent été capables, étoit un prélude qui convenoit parfaitement au meurtre de sa personne.

Le Roi n'eut pas plutôt refusé son consentement aux quatre Articles, que le Gouverneur de l'Isle de Wight, sur un ordre de l'Armée, éloigna ses Domestiques, lui coupa toute correspondance avec ses Amis, & le resserra plus étroitement. Charles fit voir dans la suite, au Chevalier Philippe Warwick, un Vieillard fort décrépît, dont l'office, disoit-il, avoit été de lui allumer son feu, & qui étoit sa meilleure compagnie pendant plusieurs mois d'une rigoureuse prison. On ne lui accordoit aucun amusement, aucune société qui pût adoucir ses inquiétudes réflexions. Le poison, ou l'assassinat, étoit l'unique perspective qu'il eût à tout moment devant les yeux : car il n'avoit pas le moindre soupçon d'une Sentence & d'une exécution judiciaires, catastrophe dont l'Histoire ne lui fournissoit aucun exemple. Dans cet intervalle, le Parlement étoit fort attentif à publier de tems en tems les nouvelles qu'il recevoit de Hammond, combien le Roi paroissoit joyeux, avec quel plaisir il recevoit ceux qu'on lui permettoit de voir, & combien il étoit satisfait de sa situation, comme si la vue de tant de constance & de bonté n'eût pas été plus capable d'enflâmer, que de refroidir la compassion du Peuple. La grande source d'où Charles tiroit sa consolation dans ses disgrâces, étoit
sans

sans doute la Religion : principe qui semble n'avoir rien eu dans lui de farouche ni de sombre, rien qui l'aigrît contre ses Adversaires, ou qui lui fît trouver un motif d'effort dans la perspective de l'avenir. Pendant que tout paroïssoit armé contre lui, pendant que tous ses amis, ses parens, sa famille, qu'il aimoit avec la plus vive tendresse, étoient éloignés, & dans l'impuissance de le servir, il se reposoit avec confiance dans les bras de cet Etre qui pénètre & soutient toute la nature, & dont les sévérités reçues avec piété & résignation, étoient à ses yeux le plus sûr gage d'une éternelle faveur.

D'un autre côté, le Parlement & les Troupes ne jouissoient pas tranquillement du pouvoir qu'ils avoient acquis avec tant de violence & d'injustice. De toutes parts ils se trouvoient environnés de complots & de conspirations ; & l'Écosse, d'où le premier coup fatal avoit été porté à la Cause du Roi, sembloit lui promettre du soutien & de l'assistance.

Avant que Charles eut été livré aux Commissaires Anglois, sous Newcastle, & long-tems après cet étrange événement, les sujets de plainte s'étoient extrêmement multipliés entre les deux Nations. Les Indépendans qui commençoient à prédominer, avoient pris plaisir à mortifier les Écossois, que les Presbytériens au contraire regardoient avec la plus tendre vénération. Lorsque les Commissaires d'Écosse, qui, de concert avec le Comité des deux Chambres d'Angleterre avoient ménagé la conduite des armes, s'étoient disposés à leur départ, on avoit proposé au Parlement de les remercier de leurs civilités & de leurs bons offices. Les Indépendans obtinrent que le terme de bons offices seroit supprimé. Ainsi toute l'amitié fraternelle & l'intime alliance avec les Écossois aboutirent à reconnoître qu'ils étoient des gens civils.

La marche de l'Armée vers Londres, l'assujettissement des deux Chambres, l'enlèvement du Roi au Château de Homby, sa captivité à Carisbroke, étoient autant de coups vivement sentis par les Écossois, qui croïoient voir leur cher Presbytériat menacé de sa ruine. En pleine Chambre des Communes, on avoit donné au Covenant le nom profane d'Almanach hors de date ; & cette impiété, quoiqu'ils en eussent fait des plaintes, étoit demeurée sans réprimande. Au lieu de

Tome I.

Eccc

CHARLES I.

1647.

1648.

Seconde
Guerre Ci-
vile.

CHRISTIAN.

1648.

se trouver en état de regler & d'établir l'Orthodoxie par l'épée, & par de rigoureux Statuts, ils voioient l'Armée sectaire abuser du pouvoir dont elle s'étoit saisie pour demander une liberté absolue de conscience, que les Presbytériens avoient en horreur. Ils condamnoient également toutes les violences exercées contre le Roi, comme une violation du Covenant, par lequel ils s'étoient engagés à la défense de sa Personne royale : ces mêmes attentats qu'ils avoient commis dans un autre tems, ils les traitoient de révolte & de trahison dans un Parti opposé.

Invasion des
Écossais.

Les Comtes de Loudon, de Lauderdale & de Lanerc, qui furent envoyés à Londres, protestèrent contre les quatre Propositions du Parlement, sous prétexte qu'elles emportoient une trop grande diminution de l'autorité civile du Roi, & qu'elles n'avoient pas pourvû à la sûreté de la Religion. Ensuite voyant qu'on y insistoit malgré leur protestation, ils s'en plainquirent comme d'une contravention manifeste à la Ligue & au Traité solennel qui subsistoient entre les deux Nations ; & lorsqu'ils accompagnèrent les Commissaires Anglois à l'Isle de Wight, ils formerent un Traité secret avec le Roi pour armer l'Écosse en sa faveur.

On distinguoit alors en Écosse, trois Partis, dont les intérêts s'accordoient peu : les *Royalistes* qui insistoient sur le rétablissement de l'autorité du Roi, sans aucun égard aux Sectes & aux opinions Religieuses ; Montrose, quoiqu'absent, en étoit regardé comme le Chef ; les *Presbytériens rigides* qui haïssoient encore plus le Roi, qu'ils ne détestoient la Tolérance, résolus de ne lui donner aucun secours avant qu'il eût signé le Covenant ; ils avoient le Comte d'Argyle à leur tête : les *Presbytériens modérés*, qui s'efforçoient de concilier les intérêts de la Religion & de la Couronne, & qui se flattoient, en soutenant le Parti Presbytérien parmi les Anglois, de supprimer les Sectaires, & de rétablir le Parlement comme le Roi, dans la juste possession de leurs droits & de leur autorité ; les deux Freres, Hamilton & Lanerc, étoient les Chefs de ce troisieme Parti.

Lorsque le Château de Pendennis eut ouvert ses Portes à l'Armée Parlementaire, Hamilton, qui obtint alors la liberté, prit le parti de retourner en Écosse ; & sa générosité le rendant

plus sensible aux anciennes faveurs, qu'aux injures récentes, il embrassa immédiatement avec autant de succès que de zèle, la protection de la Cause royale. Il obtint un ordre du Parlement pour armer 40000 hommes, qui devoient être employés au soutien de l'autorité du Roi, & pour rappeler un Corps considérable sous *Monro*, qui commandoit les Troupes Écossaises en Irlande. Mais quoiqu'il ne cessât point de protester que toutes ses mesures étoient fondées sur le Covenant, il s'unit par une alliance secrète, avec deux roialistes Anglois, Marmaduke Langdale & Musgrave, qui surprirent Berwick & Carlisle, & qui leverent des forces considérables dans le Nord de l'Angleterre.

CHARLES I.

1648.

L'Assemblée Ecclésiastique qui se tenoit dans le même tems, & qui étoit conduite par Argyle, redouta les suites de ces mouvemens, & prévint, que s'ils avoient un succès réel, le Parti opposé parviendroit au rétablissement de la Monarchie, sans établir le Presbytériat en Angleterre. Il se trouvoit dans le Roiaume d'Ecosse, deux Tribunaux supêmes & indépendans qui menaçoient le Peuple, l'un de la damnation & des tourmens éternels, l'autre du bannissement, de la prison & des exécutions Militaires. Les Ecoissois étoient cruellement partagés dans leur choix; & l'Armement d'Hamilton, quoique secondé par tout le pouvoir civil, ne pouvoit se faire qu'avec lenteur. Hamilton n'admettoit point encore les Roialistes, dans la crainte d'offenser le Parti Ecclésiastique; mais il leur promettoit secrètement sa confiance, & de l'emploi dans les Armes, aussi-tôt qu'il seroit passé en Angleterre avec son Armée.

Pendant que ces préparatifs se faisoient en Ecosse, toutes les parties de l'Angleterre étoient dans une extrême agitation, par des tumultes, des soulevemens, des conspirations & des mécontentemens. Rarement le Peuple gagne quelque chose aux révolutions d'un Etat, parce que les nouveaux Etablissemens jaloux, incertains, demandent presque toujours d'être soutenus avec plus de dépense & de rigueur que l'ancien; mais jamais la vérité de cette maxime n'avoit été plus sensible que dans la situation actuelle de l'Angleterre. C'étoit l'oppression de la taxe des Vaisseaux, la tyrannie de la Chambre Etoilée, qui avoient armé le Peuple Anglois; il avoit pris l'ascendant

Eccc ij

CHARLES I.

1648.

par une Victoire complete sur la Couronne : & loin d'être soulagé, il se trouvoit chargé d'un côté, d'une multitude de taxes, qu'il n'avoit jamais connues; & de l'autre à peine restoit-il une ombre de Justice & de liberté dans l'Administration. Les Presbytériens, qui avoient porté le principal fardeau de la guerre, étoient enragés de se voir arracher violemment le prix, au moment qu'ils se coïoient prêts à le saisir. Les Roialistes, voïant leurs espérances renversées par le cruel traitement que l'Armée faisoit essuïer au Roi, étoient vivement animés à rompre ses chaînes, & brûloient de recouvrer ce qu'ils avoient malheureusement perdu. Tous les ordres du Roïaume étoient outrés d'indignation, de voir l'autorité Militaire au dessus des Loix, & le Roi, le Parlement, réduits à la dépendance d'une Armée mercenaire. Dans le commencement des troubles, ils'étoit trouvé du moins, entre les Parlementaires, quantité de personnes d'une naissance & d'une considération distinguées : mais ces nobles Citoïens'étoient dépouillés de leur autorité, par le nouveau Parti; & tous les Offices étoient confiés à la plus vile & la plus ignoble partie de la Nation. Une méprisable populace fouloit aux piés les Supérieurs; les Hypocrites exerçoient leurs iniquités sous le masque de la Religion : ces deux circonstances, qui comprennent la dernière dépravation de la Nature humaine, se trouvoient toutes deux unies dans une même administration, usurpée, & fondée sur la ruine des Loix.

Quoique toute la Nation semblât s'accorder dans sa haine pour la tyrannie Militaire, les vues de chaque Parti étoient si différentes, que tous ces soulèvemens se faisoient avec peu de concert. Langhorn & Powell, Officiers Presbytériens, qui commandoient divers corps de Troupes dans les Païs de Galles, furent les premiers qui se déclarerent, & qui formerent ensemble une Armée considérable dans ce canton, où le zèle étoit encore ardent pour la cause Roïale. Le jeune Hales & le Comte de Norwich tenterent de soulever le Comté de Kent. Le Lord Capel, le Chevalier Lucas & le Chevalier de l'Isle, exciterent des mouvemens dans Essex. Le Comte de Holland qui avoit changé plusieurs fois de Parti, depuis la naissance des guerres Civiles, s'efforça de rassembler des forces

dans Surrey. Le Château de Pontfret, dans Yorkshire, fut surpris par Morrice. Langdale & Musgrave avoient les armes en main, & s'étoient saïlies de Berwick & de Carlisle dans le Nord. Un autre incident sembloit annoncer encore de plus importantes scènes ; l'esprit de mécontentement s'étoit saïsi de la Flotte. Dix-sept Vaisseaux, qui étoient à l'embouchure de la Tamise, se déclarerent ouvertement pour le Roi, & mettant à terre Rainsborough, leur Amiral, firent voile en Hollande, où le Prince de Galles en prit le Commandement.

CHARLES I.

1648.

Les Roïalistes Anglois se plaigoient amèrement des délais d'Hamilton, & croïoient y reconnoître une politique raffinée des Ecoïsois, dont l'intention pouvoit être de laisser d'abord tomber le Parti du Roi, pour assurer ensuite une victoire entière aux Presbytériens. Hamilton se plaignoit plus justement de l'humeur bouillante des Roïalistes Anglois, qui par leurs déclarations à contre-tems, le forçoient de mettre son Armée en marche avant que ses levées fussent complètes, ou ses préparatifs avancés.

À Londres, il n'y eut point d'autres mouvemens qu'un tumulte des Apprentifs, qui fut aussi-tôt calmé. La terreur des Troupes tenoit les Habitans dans la soumission. Celle du Parlement alla si loin, qu'il déclara les Ecoïsois, Ennemis de l'Angleterre, & tous ceux qui se joindroient avec eux, traîtres à la Patrie. Cependant 90 Membres de la Chambre-Basse eurent le courage de s'opposer à cette résolution.

Cromwell & le Conseil Militaire se disposerent, avec autant de vigueur que de conduite, à ne rien épargner pour leur défense. Le fond de l'Armée étoit alors de 26000 hommes; mais les Régimens étoient augmentés par un grand nombre de surnuméraires. Le Colonel Horton commença la guerre dans le País de Galles, & remporta un avantage considérable sur les Troupes révoltées. Leurs restes, s'étant jetés dans Pembroke, y furent assiégés par Cromwell & faits Prisonniers. Lambert eut en tête, dans le Nord, Langdale & Musgrave, qu'il pressa aussi avec succès. Le Chevalier Livesey défit le Comte de Holland à Kingston; & le poussant dans sa fuite, il le fit prisonnier à S. Noets. Fairfax ayant battu, à Maidstone, les Roïalistes de Kent, suivit les débris de leur

Armée, qui se joignirent aux Troupes d'Essex, & se jetterent dans Colchester. Il y mit le siege, qu'ils soutinrent jusqu'à la dernière extrémité. Une nouvelle Flotte, que le Parlement avoit fait équiper, reçut ordre de mettre à la voile sous le Commandement de Warwick, pour s'opposer aux Vaisseaux révoltés, que le Prince de Galles avoit entrepris de commander,

La division des troupes, qui se trouvoient employées de divers côtés fit regagner un peu de liberté au Parlement, & lui rendit son ancien courage. Les Membres, que la présence de l'Armée avoit éloignés, reparurent dans la Chambre; &, communiquant leur hardiesse à leurs Compagnons, ils firent reprendre, au Parti Presbytérien, l'Ascendant qu'il avoit perdu. Les onze Membres, que les Troupes avoient accusés, furent rappelés sans ménagement, & le Bill qui les excluait fut changé. L'Ordonnance, qui défendoit les Adresses au Roi, fut déclarée nulle; & quinze nouveaux Commissaires, cinq Seigneurs & dix Membres des Communes, furent envoyés à Newport, dans l'Isle de Wight, pour traiter avec le Roi. On lui laissa même la liberté d'appeler plusieurs de ses anciens Conseillers, & de ses plus fideles Amis, dont il pouvoit souhaiter les conseils, dans cette importante Transaction. Les Théologiens des deux Partis, armés de leurs syllogismes & de leurs citations, parurent aussi comme auxiliaires. Ils avoient excité la flamme; leur présence ne fut pas un bon présage de son extinction. Tout autre instrument auroit semblé plus convenable, pour un Traité d'accommodement.

Lorsque Charles se présenta dans cette Assemblée, on remarqua une différence sensible, de sa figure, à ce qu'elle étoit l'année précédente, lorsqu'il résidoit au Château d'Hampton-cour. Dès l'instant qu'on lui avoit ôté ses Domestiques, il avoit perdu tout soin de sa personne, & laissé croître sa barbe & sa chevelure, qui pendoient négligemment & sans ordre. Ses cheveux étoient devenus presque entièrement gris, soit par le déclin de ses années, ou par ce poids d'afflictions sous lequel il gémissoit, & qui, malgré son admirable constance, rongeoit intérieurement son ame tendre & sensible. Ses Amis, & peut-être ses Ennemis mêmes; virent avec compassion cette tête

grise & decouronnée, comme il la nemmoit lui-même, dans une Piece de vers qui est venue jusqu'à nous, & que la vérité du sentiment, plus qu'é l'élégance de l'expression, rend fort pathétique. Après s'être efforcé, par son courage, de défendre son Trône contre ses Adversaires armés, il ne lui restoit que le raisonnement & la persuasion, pour en sauver quelques débris, de ces paisibles & non moins implacables Négociateurs.

Dans cet affoiblissement visible de son corps, la vigueur de son esprit parut sans la moindre altération. Les Commissaires du Parlement ne voulurent souffrir aucun de ses Conseillers dans l'Assemblée, & refuserent d'entrer en explication avec tout autre que lui. Lui seul, dans une suite de conférences qui durèrent deux mois, soutint la dispute contre quinze Auteurs, les plus habiles & les plus éclairés des deux Chambres, & jamais ils n'obtinrent sur lui le moindre avantage. C'étoit particulièrement dans une scene de cette nature, qu'il étoit capable d'exceller. Une conception vive, un jugement cultivé, une élocution pure, & beaucoup de dignité dans les manieres; ces talens le firent triompher dans toutes les discussions de sang froid. « Le Roi est fort changé, dit le Comte de Salisbury au » Chevalier Philippe Warwick; il a fait, depuis peu, d'extrê- » mes progrès. Non, repondit le Chevalier; il a toujours été » ce qu'il est: mais vous ne vous en appercevez qu'ajour- » d'hui ». Le Chevalier Vane, un des Commissaires, fit valoir à ses Collegues l'habileté extraordinaire du Roi, comme une raison d'être plus ferme & plus rigoureux sur les articles de la pacification (a). Mais les grandes qualités de Charles ne brillèrent point autant dans l'action, que dans le raisonnement.

Le premier point, sur lequel les Commissaires insisterent, fut la rétractation de toutes les Ordonnances & les Déclarations Royales contre le Parlement, & de reconnoître qu'ils n'avoient pris les Armes que pour leur défense. Charles consentit nettement à la premiere de ces deux demandes; mais la fausseté, autant que l'indignité de la seconde, révolta son cœur, & lui fit marquer une extrême répugnance. Dans quelques occasions, sans doute, sous des apparences de nécessité, il avoit donné

(a) Clarendon, Edouard Walker.

CHARLES I.

1648.

atteinte aux Privilèges de la Nation : mais aiant renoncé à toute prétention , sur les mêmes points , aiant reconnu ouvertement ses erreurs , aiant réparé toutes les brèches de la Constitution , & même érigé de nouveaux remparts pour sa sûreté dans le commencement de la guerre , il ne pouvoit plus être regardé comme l'Agresseur. Quand on auroit prétendu que la connoissance qu'il avoit donnée de ses inclinations arbitraires , ou plutôt de ses principes Monarchiques , rendoit une guerre offensive , ou de précaution si l'on veut , prudente & raisonnable de la part du Parlement , jamais on n'avoit eu droit de lui donner promptement le nom de défensive. Mais tous les Membres du Parlement , persuadés que la Lettre de la Loi les condamnoit , comme traîtres & rebelles , jugeoient cet article absolument nécessaire pour leur sûreté : & Charles , ne voyant que trop qu'il n'y avoit point de paix à d'autres conditions , se rendit enfin. Il déclara seulement , par une protestation qui fut admise , qu'aucune de ses Concessions n'auroit de force , si le Traité demouroit sans conclusion.

Il convint que le Parlement retiendroit , pendant vingt ans ; le pouvoir des Armes , & celui de lever l'argent nécessaire pour leur entretien. Il lui céda même le droit de reprendre ensuite cette autorité lorsque les deux Chambres le jugeroient convenable pour la sûreté publique. C'étoit consentir que l'important pouvoir de l'Epée lui fût ravi pour jamais , à lui & ses Successeurs.

Il convint que , pendant vingt ans , tous les grands Offices seroient remplis par les deux Chambres du Parlement. Il leur abandonna l'entière administration de l'Irlande , & la conduite de la guerre dans cette Île. Il renonça au droit de Garde-noble ; & pour dédommagement , il accepta une somme annuelle de 100000 livres sterling. Il reconnut la validité du grand sceau Parlementaire , & par conséquent la nullité du sien. Il abandonna le pouvoir de créer des Pairs sans l'aveu du Parlement. Enfin il consentit que toutes les dettes , contractées pour lui faire la guerre , fussent payées par le Peuple.

La constitution Angloise reçut des plaies si profondes par ce Traité , que Charles ne pût s'empêcher de dire , avec beaucoup de raison : « Ces concessions , s'il avoit dépendu de moi de les éviter , me rendroient plus digne de la qualité d'En-

nem

« nemi de mon Peuple, qu'aucune autre action de ma vie ».

De toutes les demandes du Parlement, Charles n'en refusa que deux, mais avec une constance inébranlable. Quoiqu'il eût abandonné presque tous les droits de sa Couronne, il ne voulut, ni livrer ses Amis au châtimement, ni renoncer à ce qu'il regardoit comme un devoir de Religion. Les regrets amers qu'il conservoit, d'avoir abandonné le Comte de Strafford, l'avoient confirmé, sans doute, dans la résolution de n'avoir jamais la même faute à se reprocher : & sa longue solitude, jointe à ses cuisantes afflictions, avoit extrêmement contribué à l'affermir dans les pieuses préventions qui avoient toujours eu beaucoup d'influence sur sa conduite & ses sentimens.

CHARLES I.

1648.

Presque tous les biens des Roïalistes étant alors en séquestre, le Roi, qui ne pouvoit donner aucune protection à ses Partisans, consentit qu'ils païassent les compositions dont ils conviendroient avec le Parlement, & se réduisit à demander qu'elles fussent modérées. Il n'avoit plus la disposition des Offices, ainsi c'étoit sacrifier peu, que de consentir qu'un certain nombre de ses Amis fût déclaré incapable de les posséder : mais lorsque le Parlement demanda un Bill de proscription & de bannissement contre sept personnes, le Marquis de Newcastle, le Lord Digby, le Lord Biron, le Chevalier Marmaduke Langdale, le Chevalier Richard Granville, le Chevalier François Dodington, & Jenkins (a) Charles rejeta constamment cette proposition. Il consentit au bannissement, mais pour un tems limité.

La Religion étoit le point fatal, d'où tous les différends avoient pris naissance ; & c'étoit aussi le moins susceptible d'accommodement ou de modération, entre les Partis. Les Parlementaires insistoient sur l'établissement du Presbytériat, sur la vente des Terres des Chapitres, sur l'abolition de toutes les anciennes formes de prières & sur l'exécution rigoureuse des Loix contre les Catholiques. Charles offroit de retrancher tout ce qui n'étoit pas estimé d'institution Apostolique. Il consentoit à l'abolition des Archevêchés, des Doïennés, des Canoncats & des Prébendes. Il offroit que les Terres des Cha-

(a) Un des Juges du premier Tribunal d'Angleterre.

pitres fussent louées à vil prix , pour 99 ans ; après quoi , il ne demandoit point qu'on restituât autre chose aux Evêques , que le pouvoir de l'ordination , & pour être exercé même , de l'avis des Presbyteres. Si le Parlement , après l'expiration de ce terme , persistoit dans ses résolutions , toutes les autres branches de la Jurisdiction Episcopale seroient abolies , & l'on établiroit de concert une nouvelle forme de Gouvernement Ecclésiastique. Charles consentoit à la suppression des prières communes ; mais il demandoit la liberté d'employer quelque autre Liturgie dans sa propre Chapelle. Cette demande , quoique fort raisonnable en apparence , fut positivement rejetée par le Parlement.

Il est à propos , pour l'instruction de la postérité , d'observer que le pain & le vin , dans les Communions , & l'eau dans le Baptême , devant être consacrés par un Prêtre , ces rites étoient sans vertu aux yeux du Roi , si le Prêtre même n'avoit été consacré par un Evêque : & par conséquent l'Ordre Episcopal étoit nécessaire , pour la réalité des avantages spirituels qu'on recevoit de la participation à ces élémens. Si cette question paroît peu importante à quelques Esprits Philosophiques , ils doivent considérer que Charles s'efforçoit de soutenir la Religion qu'il avoit trouvée établie par les Loix , dans ses trois Roiaumes , en prenant possession du Trône (a).

Dans la dispute sur les articles , on n'est pas surpris que deux » des Théologiens Parlementaires aient pu dire au Roi , ques'il » ne consentoit point à l'entière abolition de l'Episcopat , il » étoit damné : mais ce n'est pas sans quelque indignation qu'on lit les termes suivans , dans une déclaration des Seigneurs & des Communes. « Les Chambres , par détestation » pour l'abominable idolâtrie qui se commet à la Messe , déclarent qu'elles ne peuvent admettre , ou autoriser par leur consentement , comme Sa Majesté le desire , l'exemption , pour la Reine & sa Famille , des peines qui seront portées contre » l'usage de la Messe. Le Traité solennel du mariage de Char-

(a) Le texte , auquel on juge à propos de faire ici quelque changement , est tel qu'il suit : If this prejudice of the king appears superstitious and contemptible to some Philosophical minds , as

certainly the question is very minute , it ought still to be considered that he was supporting the religion , which , at his accession , he found by law established in his Kingdoms.

les, le respect dû au sexe de la Reine, comme à l'élévation de son rang, les sentimens même de l'humanité commune; toutes ces considérations étoient méprisées, en comparaison des pieux transports du Fanatisme (a).

CHARLES I.
1648.

(a) Le Roi écrivit une Lettre au Prince de Galles, dans laquelle il faisoit le récit de toute la suite de cette négociation, accompagné de plusieurs sages réflexions, & d'avis très-pathétiques. 'La conclusion de cette Lettre est remarquable. « Par ce qui précède, vous voyez
» avec combien de peine j'ai cherché la
» paix. N'en perdez pas courage, pour
» marcher sur les mêmes traces. Em-
» ploiez tous les moyens dignes de vous,
» pour vous rétablir dans vos droits;
» mais préférez les voies pacifiques. Fai-
» tes connoître la grandeur de votre ame,
» en gagnant vos Ennemis par le pardon
» des injures, plutôt qu'en les punissant.
» Si vous pouviez voir combien l'impla-
» cable disposition de ceux qui nous sou-
» haient du mal, est indigne de l'humani-
» té, & du Christianisme; vous vous
» garantiriez de cet esprit. Ne me blâmez
» point d'avoir abandonné une si grande
» partie de nos droits: le prix étoit
» grand; mais le bien que je voulois
» acheter étoit notre sûreté, & le repos
» de mon Peuple. J'ose me promettre
» qu'un autre Parlement se souviendra
» combien le pouvoir Royal est utile à
» la liberté du Peuple, & de combien de
» pouvoir je me suis dépouillé, pour
» leur procurer, à eux & à moi, l'avanta-
» tage de revoir la Nation assemblée
» en Parlement, occupée à régler les
» bornes du Prince & du Peuple. Fiez-
» vous à mon expérience; n'aspirez ja-
» mais à plus de grandeur & de préroga-
» tive; qu'il n'en est réellement & im-
» trinsekement besoin pour le bien des
» Sujets, & non pour la satisfaction des
» Favoris. Si votre conduite est réglée
» par cette maxime, les moins ne vous
» manqueront jamais d'être un Pere pour
» tout le monde, & un Prince rempli de
» bonté pour ceux que vous voudrez
» traiter avec une faveur distinguée. Vous
» avez pu reconnoître que tous les hom-

mes placent leurs trésors dans les lieux
» d'où il leur rapporte de l'intérêt; &
» lorsqu'un Prince, semblable à la Mer,
» reçoit & rend toutes les Eaux fraîches,
» que les Rivieres déposent dans son sein;
» les Rivieres ne les regretteront point,
» elles feront gloire, de faire de lui un
» Océan. Ces Considérations peuvent
» vous rendre un aussi grand Prince, que
» votre Pere est éloigné de l'être aujourd'hui;
» & votre situation sera d'autant
» mieux établie, que la mienne a souffert
» plus de secousses: car nos Sujets
» ont appris, j'ose le dire, qu'une victoire
» ne sur leurs Princes n'est qu'un triom-
» phe sur eux-mêmes; & cette leçon ne
» manquera point à l'avenir, de leur don-
» ner moins de goût pour les change-
» mens. Les Anglois sont un peuple sage,
» quelque insatiable qu'ils soient à présent.
» Je ne suis pas sûr que ce ne soit pas la
» dernière fois que je vous parle, je fais
» dans quelles mains je suis tombé; &
» cependant grâces à Dieu, j'ai ces ra-
» fraîchissens intérieurs que la malice
» de mes Ennemis ne peut troubler. J'ai
» appris à m'occuper en me retirant dans
» moi-même, & j'en suis plus capable de
» digérer tout ce qui m'arrive, ne dou-
» tant point que la Providence de Dieu
» ne mette un frein au pouvoir de nos
» Ennemis, & ne fasse tourner leur fierté
» à sa louange. Pour conclure, si Dieu
» vous donne du succès, usez-en hum-
» blement, ayez toujours de l'éloigne-
» ment pour la vangeance. S'il vous ré-
» tablit dans vos droits à des conditions
» dures, gardez tout ce que vous aurez
» promis. Ces hommes, qui ont violé
» les Loix, qu'ils étoient obligés de dé-
» fendre, trouveront leurs triomphes
» pleins de troubles. Mais ne pensez point
» qu'il y ait rien dans le monde, qui mé-
» rite d'être obtenu par des moyens mal-
» honnêtes ou injustes.

F f f f ij

CHARLES I.

1648.

C'étoit évidemment l'intérêt du Roi & des deux Chambres, de finir promptement leur Traité, & de réunir leurs forces, pour résister, s'il étoit possible, à la furie usurpatrice de l'Armée. C'étoit même l'intérêt particulier des Parlementaires, de laisser entre les mains du Roi une portion considérable d'autorité, qui pût le mettre en état de les défendre, eux & lui, contre un Ennemi si dangereux. Mais les termes sur lesquels ils insistoient avec rigueur, étoient si durs en eux-mêmes, que Charles n'appréhendant rien de pire de ses plus implacables Ennemis, ne se hâtoit pas d'en venir à la conclusion; & des deux côtés la bigoterie jouoit un si grand rôle, qu'on étoit disposé à sacrifier les plus grands intérêts civils, plutôt que de se relâcher sur le moindre point des contentions Théologiques. Ces obstacles, secondés par les artifices des Indépendans, firent traîner si long-tems la Négociation, que les soulèvemens & les entreprises furent réprimés de toutes parts, & que l'Armée eut le tems d'exécuter ses sanguinaires projets.

Les derniers
efforts des
Royaalistes
sont étouffés.

Hamilton étoit entré en Angleterre avec une Armée nombreuse, quoique mal disciplinée; mais il n'osa point unir ses forces à celles de Langdale, parce que les Roialistes Anglois avoient refusé d'accepter le Covenant; & les Presbytériens Ecoissois, quoiqu'armés pour le service du Roi, refuserent de joindre les Troupes roiales à d'autres conditions. Les deux Corps d'Armée marcherent ensemble, mais l'un à quelque distance de l'autre; & l'approche même de Cromwell avec la sienne, ne put engager les Covenantaires à chercher leur sûreté dans une étroite union avec les Roialistes. Lorsque les principes conduisent à des excès si choquans pour la raison, & si pernicieux pour la société humaine, on peut assurer sans crainte, que plus ils sont sinceres & désintéressés, plus ils en deviennent odieux & ridicules.

Cromwell ne craignit point de faire tête, avec 8000 hommes, à des Armées de vingt mille, commandées par Hamilton & Langdale. Il surprit habilement la dernière vers Preston, dans le Comté de Lancastle; & les Roialistes n'étant pas secourus, à propos par leurs Alliés, furent taillés en pieces, malgré leur vigoureuse résistance. Hamilton fut attaqué à son

tour, mis en déroute, & pour suivi jusques dans les murs d'Utoxeter, où il fut fait Prisonnier. Cromwell poussa vivement ses avantages, & pénétrant en Écosse, où il joignit le Comte d'Argyle, il défit Laneric, Monro & d'autres Presbytériens modérés. Tant de Victoires aiant mis l'autorité entre les mains du Parti violent, la puissance Ecclésiastique reprit l'ascendant, exerça la plus sévère vengeance sur ceux qui étoient entrés dans les engagements d'Hamilton, & ne rendit sa confiance, ou n'accorda même de sûreté pour la vie, qu'à ceux qui expieroient par une pénitence publique, le crime d'avoir pris les Armes, sur l'ordre du Parlement, pour la défense de leur légitime Souverain. Loudon, Chancelier d'Écosse, qui avoit favorisé d'abord l'entreprise d'Hamilton, & qui, se laissant ensuite effraier par les menaces du Clergé, étoit rentré depuis quelque tems dans le Parti opposé au Roi, ne fit pas difficulté, quoique revêtu de la plus haute dignité du Roïaume, de faire aussi pénitence en pleine Église, de son obéissance au Parlement, qu'il qualifia de charnelle recherche de l'amour propre. Il accompagna son action de tant de pleurs & de conjurations si touchantes, pour obtenir le secours des prières publiques, dans l'excès de son affliction & de son repentir, que cette Comédie tira des larmes & des gémissemens de toute l'Assemblée.

On exigea de tous ceux qui étoient soupçonnés d'inclination pour le Parti roïal, quoique sans reproche dans leur conduite, des prêts considérables, qui ruinerent quantité de familles. C'étoit une invention du Parti regnant pour atteindre, disoient-ils, jusqu'aux cœurs mal-intentionnés. Jamais l'Isle entière n'avoit connu de Gouvernement aussi rigoureux, aussi despotique, qu'il étoit généralement exercé dans les deux Roïaumes par les Patrons de la liberté.

Le Siege de Colchester finit avec le même malheur, que l'engagement d'Hamilton pour la Cause roïale. Après avoir souffert les dernieres extrémités de la famine, après avoir eu recours aux plus sales alimens, la Garnison offrit enfin de capituler. Fairfax exigea qu'elle se rendit à discrétion, & se réserva même, dans l'explication de ce terme, le pouvoir de la faire passer sur le champ au fil de l'épée. Les Officiers s'efforcèrent en vain d'animer le reste de leurs Troupes à s'ouvrir un

CHARLES I.

1648.

28 d'Août.

passage au travers de l'Ennemi, ou du moins à vendre leur vie aussi cher qu'il leur seroit possible. Ils furent obligés d'accepter les conditions offertes. Fairfax, poussé par le furieux Ireton, que Cromwell, dans son absence, avoit donné pour Surintendant au docile Général, fit saisir les Chevaliers Lucas & Lille, dans la résolution de les sacrifier sur le champ à la Justice Militaire. Tous les Prisonniers se réunirent contre une rigueur qui étoit encore sans exemple. Le Lord Cappel, supérieur au danger, en fit un reproche à Ireton, & l'excita, puisqu'ils étoient tous engagés dans la même cause, à leur faire subir à tous la même vengeance ; Lucas, qui fut passé le premier par les armes, donna ordre aux Exécuteurs de faire feu, avec la même liberté d'esprit, que s'il eût commandé un peloton de ses propres Soldats. Lille courut à l'instant, baïssa le corps mort de son Ami, & se présenta joyeusement au même sort. Les Soldats qui devoient le tirer lui paroissant à trop de distance, il leur dit de s'approcher : un d'entr'eux lui répondit, « Soiez sûr, Monsieur, que nous ne vous manquons pas. Amis, répliqua-t-il en souriant, je vous ai vus de plus près, & vous m'avez manqué. » Ainsi périt ce généreux Officier, qui ne s'étoit pas fait moins aimer par sa douceur & sa modestie, qu'estimer par son courage & par sa conduite Militaire.

Peu de tems après, un Gentilhomme de ses Parens paroissant en deuil pour lui devant le Roi, ce généreux Prince, à qui ce spectacle fit rappeler la malheureuse catastrophe de ses Amis, leur païa un tribut qu'aucune de ses propres infortunes n'avoit encore pû lui arracher ; il versa un torrent de larmes.

Cette multiplication de succès aïant réduit tout ce qui s'opposoit aux Indépendans, il ne restoit que le Roi, privé comme il étoit de toute assistance humaine, & le Parlement, dont les ressources étoient épuisées pour mettre obstacle à leurs violentes prétentions. Cromwell fit dresser par le Conseil des Officiers, une Remontrance qui fut envoyée au Parlement. Ils reprochoient aux deux Chambres leur Traité avec le Roi ; ils demandoient sa punition pour le sang répandu pendant la Guerre ; ils exigeoient la dissolution du Parlement actuel, &

plus d'uniformité à l'avenir dans la conduite de cette Cour ; enfin , ils établissoient en principe , que tout *serviteurs* qu'ils étoient , ils avoient droit de représenter des points de cette importance à leurs Maîtres , qui n'étoient eux-mêmes que les *serviteurs* & les Commissaires de la Nation. En même-tems ils s'avancèrent avec l'Armée , jusqu'à Windsor , d'où ils envoierent le Colonel Eure à Newport , pour se saisir de la personne du Roi & le transférer au Château de Hurst , où il fut resserré fort étroitement.

CHAR. II.
1648.

L'Armée se
saisit encore
de la person-
ne du Roi.

Comme cette résolution n'avoit pas été difficile à prévoir , on avoit exhorté Charles à se mettre en liberté par la fuite , & son évasion paroissoit aisée ; mais aiant donné sa parole au Parlement de ne pas s'échapper pendant le Traité , ni de trois semaines après , il ne voulut point qu'on eût à lui reprocher de l'avoir violée. Envain lui fit-on considérer qu'une promesse faite aux Chambres devenoit sans force , lorsqu'elles ne pouvoient plus le mettre à couvert de la violence dont il étoit menacé par des Ennemis , avec lesquels il n'avoit aucune sorte de lien ou d'engagement. Il ne voulut se permettre aucun raffinement d'explication sur des points si délicats , quelque plausible qu'elle fût en sa faveur ; & demeurant ferme dans sa résolution , il répondit constamment , qu'à quelque point que la fortune pût le dépouiller , elle ne lui ôteroit jamais son honneur.

Dans un danger si pressant , les deux Chambres ne perdirent point courage. Quoique sans espoir de résister aux usurpations Militaires , elles résolurent généreusement de faire face jusqu'à la dernière extrémité , & de s'ensevelir plutôt sous les ruines du Gouvernement , que de prêter leur autorité à des vues illégitimes & sanguinaires qu'elles ne pouvoient plus se déguiser. Elles mirent la Remontrance de l'Armée à l'écart , sans y daigner répondre ; elles déclarèrent que l'enlèvement de la personne du Roi s'étoit fait sans leur participation ; elles envoierent demander au Général , par l'autorité de qui cette entreprise avoit été résolue ? elles publièrent des ordres qui défendoient à l'Armée de s'avancer plus proche de Londres.

Hollis , Chef actuel des Presbytériens , étoit d'une intrépidité à toute épreuve , & quantité d'autres du même Parti ,

seconderent sa hardiesse. Ils proposèrent que les Généraux & les principaux Officiers, pour leur désobéissance & leurs usurpations, fussent déclarés Traîtres.

1648.

Mais le Parlement avoit en tête des gens qui n'étoient pas capables de se laisser effraier par des mots, ni retarder par de scrupuleuses délicatesses. Les Officiers, sous le nom du Général Fairfax, qui leur permettoit encore de l'employer, firent marcher l'Armée, la firent entrer dans Londres; & mettant des Gardes à White-hall, à la Meuse, à S. James, à l'Hôtel de Durrham, à Covent-Garden, & dans la Cour du Palais, ils entourèrent le Parlement d'Armes & de Troupes.

6 Décembre,

Les Chambres, en perdant plus que jamais toute espérance de l'emporter, n'en demeurèrent pas moins obstinées à la résistance. Elles entreprirent à la face de l'Armée de conclure leur Traité avec le Roi; & quoiqu'elles eussent déclaré insuffisantes les Concessions qui regardoient l'Eglise & les *Délinquans*, elles remirent tous les Articles en délibération.

Après un débat fort violent, qui dura trois jours entiers, il fut déclaré à la pluralité de 129 voix contre 83, » que les » Concessions du Roi étoient un fondement sur lequel les » Chambres pouvoient s'employer à l'établissement de la » Nation.

Mais le jour suivant, lorsque les Communes se dispoient à s'assembler, Pride, autrefois Chartier de Brasserie, & maintenant Colonel, avoit bloqué la Chambre à la tête de deux Régimens; & guidé par le Lord Grey de Groby, il arrêta au passage 41 Membres du Parti Presbytérien, qu'il fit renfermer dans une Chambre Basse, connue sous le nom d'*Enfer*; d'où ils furent transportés dans différentes Hôtelleries. Plus de 116 autres Membres furent exclus; & l'entrée ne fut permise qu'aux Indépendans les plus furieux & les plus déterminés dont le nombre n'excédoit pas 50 ou 60. Cette atroce invasion du Parlement fut nommée la *Purgation du Colonel Pride*, (a) tant la Nation étoit réellement disposée à regarder comme un sujet de joie, l'humiliation des Membres qui s'étoient violemment arrogé toute l'autorité du Gouvernement, & qui avoient dépouillé le Roi de ses prérogatives légales,

(a) Colonel Prid's Purge.

Les Actes qui sortirent ensuite du Parlement, s'il mérite un nom si respectable après cette diminution, ne portant plus la moindre apparence d'équité légale, ou de liberté, on vit renverser d'abord la dernière Ordonnance, & toutes les Concessions du Roi furent déclarées insuffisantes. Il fut réglé qu'aucun des Membres absens ne seroit reçu, sans avoir souscrit à cette résolution. La Déclaration qui défendoit les Adresses au Roi, fut renouvelée. Les Chevaliers Guillaume Waller & Jean Clotworthy, les Généraux Masséy, Brown, Copley, & d'autres Chefs Presbytériens, furent jettés dans les fers. Ces Personnages avoient soutenu le Parlement au commencement de la Guerre, par leur crédit & leur autorité, qui étoient alors sans bornes, & n'avoient pas su prévoir qu'ils se reprocheroient, quelque jour, d'avoir préparé les voies pour la grandeur des Chefs actuels, gens obscurs alors & de nul poids dans la Nation.

Les Membres exclus aiant publié dans un Manifeste, le récit de la violence qu'ils avoient essuïée, avec une protestation de nullité contre tous les Actes émanés depuis ce tems de la Chambre des Communes, les autres Membres y répondirent par une Ordonnance, » qui déclaroit cet Ecrit » faux, scandaleux, séditieux, tendant à la destruction du » visible & fondamental Gouvernement du Roïaume. «

Ces soudaines & violentes révolutions tenoient toute la Nation dans la terreur & l'étonnement. Des animosités si vives entre deux puissantes Factions qui se disputoient la Souveraineté de l'Etat, faisoient craindre à tout le monde d'être foulé aux piés. Quantité de Citoyens commencerent à transporter leurs effers au-delà des Mers. Les Etrangers faisoient difficulté d'engager leur crédit avec un Peuple déchiré par tant de dissensions domestiques, & cruellement opprimé par les usurpations Militaires. Le Commerce intérieur commençoit même à languir; & l'Armée qui s'en ressentoit, jugea le mal si pressant, que dans la seule vue de l'arrêter, elle publia au nom de son Général une Déclaration qui portoit qu'elle étoit résolue de soutenir les Loix & la Justice.

Le Conseil des Officiers, pour rendre plus efficacement le calme aux esprits, prit en considération un nouveau Projet

CHARLES I.

1648.

nommé la *Convention du Peuple*. C'étoit le Plan d'une République qu'on vouloit substituer à cet odieux Gouvernement, qu'ils venoient de mettre en pieces. Plusieurs articles de ce système seroit fort plausibles, si la Nation eût été disposée à le recevoir, & l'Armée dans l'intention de l'établir. D'autres sont d'une perfection qui passe les forces de la nature, & se sentent trop de cet esprit d'enthousiasme qui regnoit dans toutes les parties du Roïaume.

Mais il restoit à ces Furieux, pour s'élever au comble de l'extravagance Fanatique, & de toute iniquité, d'entreprendre le Procès & l'exécution publique de leur Souverain. Toutes les mesures des Indépendans les avoient précipités vers ce terme. Les Chefs Parlementaires du même Parti s'étoient proposé de faire exécuter cette audacieuse entreprise par l'Armée, & jugeoient que pour un attentat qui renversoit toutes sortes de Loix & de principes, il falloit des instrumens qui ne respectassent rien. Mais les Généraux étoient trop prudens pour se charger seuls de l'infamie d'une action si choquante pour l'humanité entière. Il étoit résolu dans le Conseil militaire, que le Parlement partageroit avec eux le reproche de cette démarche, puisqu'elle étoit jugée nécessaire au succès de leurs vues communes de sûreté & d'ambition. On nomma des Commissaires dans la Chambre-Basse, pour dresser les Chefs d'accusation contre le Roi; & sur leur rapport, cette Chambre déclara que Sa Majesté s'étoit rendue coupable de haute trahison en faisant la guerre au Parlement, & forma une Haute Cour de Justice, pour la recherche de cette nouvelle espèce de crime. Ce Bill fut envoyé à la Chambre-Haute.

Pendant toute la Guerre Civile, la Chambre des Pairs avoit fait un triste rôle; & depuis le renversement du Roi elle étoit devenue si méprisable, que peu de Seigneurs vouloient essuier la mortification d'y paroître. Ce jour même il arriva qu'elle se trouvoit plus remplie qu'elle ne l'avoit été depuis long-tems. Les Pairs y étoient au nombre de seize. Sans exception d'une seule voix, & presque sans délibération, ils rejeterent le Bill de la Chambre-Basse, & s'ajournerent eux-mêmes pour le terme de dix jours dans l'espérance que ce délai seroit capable de retarder la furieuse *carrière* des Communes.

Un si foible obstacle ne suffisoit pas. Après avoir commencé par établir un principe noble & spécieux en lui-même, mais démenti par l'Histoire & l'expérience de tous les tems, *que le Peuple est l'origine de toute Autorité juste*, elles déclarèrent, » que les » Communes d'Angleterre assemblées en Parlement par le » choix du Peuple qu'elles représentent, ont la suprême autorité de la Nation, & que tout ce qui est constitué & notifié *Loi* par les Communes, prend la force de *Loi* sans le » consentement du Roi ou de la Chambre des Pairs. « Ensuite l'Ordonnance pour le Procès de Charles Stuart, Roi d'Angleterre, c'est le nom qu'on lui donna, fut relue murement, & généralement approuvée.

CHARLES I.

1649.

4 Janvier.

Les prétentions à la sainteté entre ces impies Régicides, augmentoient en proportion de l'énormité des violences & des usurpations : » Si quelqu'un, dit Cromwell en pleine Chambre, avoit proposé volontairement de punir le Roi, je l'aurois regardé comme le plus grand des Traîtres ; mais puisque » la Providence & la nécessité nous imposent ce fardeau, je » prierai le Ciel de répandre sa bénédiction sur vos Conseils, » quoique je ne sois pas préparé à vous donner mon avis sur » cette importante opération. Vous confesserai-je, ajouta-t-il, » que moi-même, lorsque je présentais dernièrement des Pé- » titions pour le rétablissement de Sa Majesté, j'ai senti ma » langue qui se colloïtoit à mon palais ? & j'ai pris ce mouvement » surnaturel pour une réponse, que le Ciel, qui rejettoit le Roi, » faisoit à ma supplication. «

Une Femme du Comté d'Hertford, illuminée par des visions Prophétiques, demanda d'être admise au Conseil de Guerre, & communiqua aux Officiers une révélation, » qui les assuroit » que leurs mesures étoient consacrées d'en haut, & ratifiées » par le sceau du Ciel. « Cette connoissance leur donna beaucoup de consolation, & servit à les confirmer dans leurs résolutions présentes.

Harrison, fils d'un Boucher, mais actuellement Colonel, & le plus furieux Enthousiaste de l'Armée, homme dont les manières & l'humanité ne répondoient pas moins à son tour d'esprit qu'à son éducation, fut envoyé, avec un gros Détachement, pour conduire le Roi jusqu'à Londres. Dans leur passage

G g g g ij

CHARLES I.

1649.

à Windsor, Hamilton, qu'on y retenoit Prisonnier, eut la liberté de se présenter au Roi, & se précipitant à genoux, s'écria d'un ton passionné, *mon cher Maître! Oui, c'est ce que j'ai toujours été pour vous*, répondit Charles en l'embrassant. Harrison ne leur permit pas un plus long entretien. Le Roi fut forcé de partir à l'Instant. Hamilton, fondant en larmes, le suivit longtemps des yeux, & jugea que dans cette courte entrevue il avoit dit le dernier adieu à son Ami & son Souverain.

Charles étoit persuadé lui-même que le terme de sa vie approchoit; mais tous les préparatifs qu'il voïoit faire, & les informations qu'il recevoit, ne pouvoient lui faire croire que l'intention de ses Ennemis fût réellement de finir cette scène par un Procès solennel & par une exécution publique. Il s'attendoit à l'assassiner; & quoiqu'Harrison l'assurât que ses craintes étoient sans fondement, c'étoit par cette catastrophe si commune aux Princes détronés, qu'il comptoit d'être délivré de la vie. En apparence comme en effet, Charles étoit alors détroné. On lui avoit ôté toutes les marques extérieures de Souveraineté, & ses Domestiques avoient ordre de le servir sans cérémonie. Il parut choqué d'abord de quelques traits durs & familiers auxquels il étoit si peu accoutumé. *Rien de plus abject qu'un Roi méprisé!* ce fut la réflexion qui lui échappa; mais son ame se résigna bientôt à cette situation comme à ses autres calamités.

Toutes les circonstances du Procès étoient ajustées, & la Haute Cour de Justice entièrement établie. Elle consistoit en 133 personnes nommées par la Chambre des Communes; mais il ne s'en trouva jamais plus de 70 aux Assemblées, tant on eut de peine, malgré l'aveuglement des préventions & les amorces de l'intérêt, à faire entrer des gens de quelque nom ou d'un certain caractère, dans cette criminelle entreprise. Comwell, Ireton, Harrison, & les principaux Officiers de l'Armée, dont la plupart étoient d'une très-vile naissance, furent les Accusateurs, avec quelques Membres de la Chambre Basse & quelques Bourgeois de Londres. Les douze grands Juges avoient d'abord été compris dans ce nombre; mais ayant représenté qu'il étoit contraire à toutes les idées de la constitution Angloise, de faire le Procès au Roi pour crime

de trahison, lui par l'autorité duquel toutes les accusations de cette nature doivent être nécessairement conduites ; leurs noms & ceux de quelques Pairs furent ensuite raïés sur la Liste. Bradshaw, Jurisconsulte, reçut le titre de Président ; Coke, celui de Solliciteur pour le Peuple d'Angleterre. Dorilaus, Aske & Steele, furent nommés Assesseurs. La Haute Cour tint ses Assemblées dans la Grande Salle de Westminster.

CHARLES. I.

1649.

Il est assez remarquable, qu'à l'Appel des Membres, lorsque le nom de Fairfax qu'on avoit mis dans la Liste, fut prononcé à son tour, une voix se fit entendre du milieu des Spectateurs, & cria : *il a trop d'esprit pour être ici*. Lorsqu'on lut l'accusation contre le Roi au nom du Peuple d'Angleterre, on entendit crier par la même voix, *pas une dixième partie du Peuple*. Axtel, Officier de Garde, aiant ordonné de faire feu sur la Loge d'où ces insolens discours paroissoient sortir, on découvrit que Mylady Fairfax y étoit, & que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de les prononcer. Elle étoit fille du Lord Vere de Tilbury, c'est-à-dire, d'une naissance fort noble ; mais s'étant laissée entraîner par la violence des tems, elle avoit secondé le zèle de son Mari contre la Cause Roïale, & ses yeux s'ouvrant enfin, elle étoit frappée d'horreur, comme lui à la vue des suites fatales de toutes ses victoires.

La Pompe, la dignité, la cérémonie de cette scène répondirent à la plus grande idée qui soit offerte dans toutes les Annales du genre humain ; les Députés d'un grand Peuple assis pour juger leur suprême Magistrat, lui faisant son Procès pour avoir trompé leur confiance & les avoir mal gouvernés. Le Solliciteur, au nom des Communes, exposa, » que Charles Stuart aiant été admis au Trône d'Angleterre, & la Nation lui aiant confié un pouvoir limité, dans la coupable vue » néanmoins d'ériger un Gouvernement illimité & tyrannique, » il avoit traîtreusement & malignement fait la guerre contre » le Parlement, & contre le Peuple, que l'Assemblée représentait ; & que pour cette raison il étoit accusé en qualité » de Tyran, de Traître, de Meurtrier, d'Ennemi public & » implacable de la Nation. « Après cette exposition, le Président s'adressant au Roi, lui dit que la Cour attendoit sa réponse,

Procès du Roi.

CHARLES I.

1649.

Le Roi, quoiqu'affoibli par une longue Prifon, & dans la situation aétuelle d'un Coupable, foutint par fon courage magnanime, la Majesté d'un Monarque. Il déclara avec beaucoup de modération & de dignité, que ne reconnoiffant point l'autorité de la Cour, il ne pouvoit se foumettre à fa Jurifdiction. Il repréfenta, » qu'aïant traité avec les deux Chambres du » Parlement, & terminé presque tous les articles, il s'étoit » attendu à conclure dans une autre forme, & même à se voir » déjà rétabli dans fa dignité, fon pouvoir, fon revenu, comme dans fa liberté perfonnelle; qu'il ne voioit dans l'Assemblée aucune apparence de Chambre-Haute, partie si essentielle de la Constitution; & qu'il étoit informé que les » Communes mêmes dont on employoit l'autorité, avoient » été subjuguées par une force illégitime, & privées de leur » liberté; que pour lui, il étoit leur *Roi héréditaire par le droit de fa naiffance*, & que toute l'autorité de l'Etat, libre » même & réunie, n'avoit pas droit de lui faire son Procès, à » lui qui n'étoit redevable de fa dignité qu'à la suprême » Majesté du Ciel; qu'en admettant ces extravagans principes » qui réduisoient tous les Ordres à l'égalité, la Cour ne pouvoit s'attribuer aucun pouvoir délégué du Peuple, à moins » qu'elle n'eût commencé par demander & par obtenir le » consentement de chaque Particulier, jusqu'au plus vil » Païfan; qu'il reconnoissoit sans difficulté, qu'il y avoit un » dépôt confié à ses soins, un dépôt sacré, inviolable; c'étoient les libertés de son Peuple, & qu'il se garderoit bien de les » trahir en reconnoiffant un pouvoir fondé sur la violence & » l'usurpation la plus atroce; qu'aïant pris les armes, & » souvent exposé sa vie pour la défense de la liberté publique, de la Constitution & des Loix fondamentales du » Roïaume, il étoit prêt dans cette dernière & solennelle » scene, à sceller de son sang ces précieux droits, pour lesquels, quoiqu'envain, il avoit disputé si long-tems; que » ceux qui s'arrogioient la qualité de ses Juges, étoient nés » ses Sujets, & nés Sujets de ces Loix qui avoient déterminé » que le *Roi ne pouvoit mal faire*; mais qu'il n'avoit pas besoin » pour refuge, de cette maxime générale qui met à couvert un » Monarque Anglois, sans excepter le moins digne; & qu'il

» étoit en état de justifier , par de puissantes raisons , les mesu-
 » res dans lesquelles il s'étoit engagé ; que lorsqu'il y seroit
 » invité dans une autre forme, il prouveroit volontiers à tout
 » l'Univers, & même à eux, ses prétendus Juges, l'intégrité
 » de sa conduite, & la justice de ces Armes défensives, aux-
 » quelles malheureusement & malgré lui, sa situation l'avoit
 » obligé de recourir : mais que pour garder de l'uniformité
 » dans sa conduite, il devoit laisser l'apologie de son innocen-
 » ce ; de peur qu'en ratifiant une autorité, qui n'étoit pas mieux
 » fondée que celle des Voleurs & des Pirates, il ne s'attirât
 » le juste reproche d'avoir trahi la Constitution, au lieu de
 » se faire applaudir comme son Martyr.

Le Président, pour faire valoir la *Majesté du Peuple*, & maintenir la supériorité de sa Cour sur le Prisonnier, répéta qu'il devoit reconnoître l'autorité de ses Juges ; qu'ils avoient détruit toutes ces objections ; qu'ils étoient délégués par le Peuple, unique source de toute autorité légitime, & que les Rois mêmes n'étoient que les Commissaires de cette nombreuse Communauté, qui avoit revêtu la Cour de sa Jurisdiction. Suivant ces principes mêmes, que Bradshawe, dans le poste qu'il occupoit, étoit peut-être obligé d'adopter, sa conduite, en général, paroîtra dure & barbare : mais en le considérant comme un Sujet, & d'un caractère médiocre, qui s'adresse à son malheureux Souverain ; on jugera son style, d'une audace & d'une insolence extrêmes.

Charles fut traduit trois fois devant la Haute-Cour, & refusa autant de fois d'en reconnoître la Jurisdiction. Dans une quatrième Assemblée, les Juges, après avoir examiné quelques Témoins, par lesquels il fut prouvé que le Roi s'étoit montré les armes à la main, contre les Troupes du Parlement, prononcèrent sa Sentence. Il avoit paru desirer beaucoup, dans l'intervalle, une conférence avec les deux Chambres ; & l'on supposa que son dessein étoit de résigner la Couronne à son Fils. Mais la Cour lui refusa cette satisfaction, & regarda sa Requête comme un délai de Justice.

On convient que la conduite de Charles, dans ce dernier période de sa vie, fait beaucoup d'honneur à sa mémoire, & que chaque fois, qu'il parut devant ses Juges, il n'oublia rien

CHARLES I.

1649.

17 Janvier.

de ce qu'il devoit à sa qualité d'homme & de Prince. Ferme, intrépide, il fut conserver, dans toute ses réponses, autant de clarté que de justesse : doux, égal, cette autorité si nouvelle pour lui, qu'on osoit prendre sur sa personne, ne lui causa aucun mouvement de passion. Son ame, sans affectation, sans effort, sembla demeurer dans une situation qui lui étoit familière, & mépriser, comme au-dessous d'elle, tous les efforts de la magnanimité & de l'injustice humaine. Les Soldats, excités par leurs Supérieurs, se laisserent engager, quoiqu'avec peine, à demander hautement justice. *Pauvres Malheureux !* dit Charles, à ceux qu'on lui avoit laissés pour le servir ; *un peu d'argent leur en feroit dire autant contre leurs Chefs.* Quelques-uns eurent l'ordre, ou la permission, de satisfaire toute leur brutale insolence, & lui crachèrent au visage, dans le passage qui conduisoit à la Cour. Ce barbare outrage n'eut pas d'autre effet sur lui, que de lui faire produire un sentiment de pitié.

Le Peuple, quoique sous la verge d'une autorité sans regle & sans bornes, ne put s'empêcher de faire éclater, par les plus ardentes prières, des vœux pour sa délivrance ; & dans l'excès de son infortune, ils le reconnurent, par leurs généreuses larmes, pour leur Monarque, qu'une furie mal-guidée leur avoit fait rejeter avec tant de violence. Les amers sentimens du Roi furent adoucis par une scène si touchante ; il exprima sa reconnaissance, pour leur respectueuse affection. Un Soldat, atteint de cette contagieuse sympathie, demanda, au Ciel *sa bénédiction pour la Majesté anéantie.* Son Officier, qui entendit cette prière, le chargea de coups, sous les yeux du Roi. *Il me semble que le châtiment excède l'offense ;* ce fut l'unique réflexion de Charles dans cette occasion.

Aussi-tôt que la résolution de faire son Procès, au Roi, fut connue des Nations étrangères, le cri de la raison & de l'humanité s'éleva de toutes parts contre un si monstrueux attentat ; & tout ce qui portoit le nom d'homme, dans toute sorte de Religion & de Gouvernement, rejetta cet exemple avec horreur, comme le dernier excès de l'usurpation ouverte, & le plus odieux outrage pour les Loix & la Justice. L'Ambassadeur de France, par l'ordre de sa Cour, s'entremet ardemment en faveur du Roi. Les Hollandois emploierent leurs bons

bons offices. Les Ecoſſois ſe récréèrent hautement, & proteſtèrent contrecette violence. La Reine, le Prince, écrivirent des Lettres pathétiques au Parlement. Mais toutes les ſollicitations furent ſans effet, ſur des cœurs obſtinés dans leur haine. Quatre des Amis des Charles, tous d'un nom & d'une vertu fort diſtingués, Richemond, Hartford, Southampton & Lindeſey, ſ'adreſſerent aux Communes. Ils repréſenterent « qu'ils » étoient les Conſeillers du Roi & qu'ils avoient concouru, » par leurs avis, à toutes les démarches dont on faiſoit des » crimes à leur Maître ; qu'aux yeux de la Loi, & ſuivant » les lumières communes de la raiſon, ils étoient ſeuls coupables, & devoient répondre ſeuls de tout ce qu'il y avoit » de blâmable dans la conduite du Prince ; qu'ils ſe préſentoient volontairement à la Juſtice, pour ſauver, par leur » punition, cette précieufe vie, qu'il convenoit aux Communes mêmes, & à tous les ſujets de la Couronne, de garantir » & de défendre à toute ſorte de prix ». Un effort ſi généreux fit honneur à ces belles Ames, & ne produſit rien pour la ſûreté du Roi.

Le Peuple demeura dans ce ſilence & ce ſombre étonnement, qui ſont l'effet naturel de toutes les grandes paſſions, lorsqu'elles ne trouvent pas l'occaſion d'éclater. Les Soldats, enflammés ſans ceſſe par des exhortations, des lectures & des prières, étoient parvenus à un vrai degré de fureur, juſqu'à faire conſiſter leur plus grand mérite, aux yeux du Ciel, dans les excès les plus oppoſés aux devoirs du reſpect & de la fidélité pour leur Prince.

L'unique grace, que Charles obtint de ſes Ennemis, fut un intervalle de trois jours, entre ſa Sentence & ſon Exécution. Il paſſa ce tems dans une grande tranquillité d'ame, occupé ſur tout de lectures & d'exercices de piété. Ce qui reſtoit de ſa Famille, en Angleterre, eut un libre accès près de lui. Elle conſiſtoit dans la Princeſſe Eliſabeth, & le Duc de Gloceſter ; le Duc d'York, qui s'étoit échappé de Gloceſter, ne faiſoit que ſortir de l'enſance. La Princeſſe, dans un âge fort tendre, marquoit un jugement très-avancé, & les infortunes de ſa Famille avoient fait une profonde impreſſion ſur elle. Après quantité d'avis & de pieuſes conſolations, ſon malheureux

CHARLES I.

1649.

Pere la chargea de dire à la Reine: « que pendant tout le » cours de sa vie, il n'avoit jamais manqué, même en idée, » de fidélité pour elle, & que sa tendresse conjugale auroit » la même durée que sa vie ». Il crut devoir aussi quelques avis paternels au jeune Duc, pour jeter de bonne heure, dans son ame des principes d'obéissance & de fidélité pour son Frere, qui devoit être si-tôt son Souverain. Il le prit sur ses genoux: » mon Fils, lui dit-il, ils vont couper la tête à ton Pere ! Cet Enfant, frappé d'une image si nouvelle, le regarda fixement. « Fais-y bien attention, mon fils ! ils vont me couper » la tête ; & peut-être te feront-ils Roi. Mais prens garde à » ce que j'ajoute : tu ne dois pas être Roi, aussi long - tems » que tes Freres, Charles & Jacques, seront en vie. Ils cou- » peront la tête à tes Freres, lorsqu'ils pourront mettre la » main sur eux ; & peut-être qu'à la fin ils te la couperont » aussi. Je te charge donc de ne pas souffrir qu'ils te fas- » sent Roi ». Le Duc poussa un soupir, & répondit : « Je me » laisserai plutôt déchirer en pieces ! Une réponse si ferme, à cet âge, pénétra Charles, & remplit ses yeux de larmes de joie & d'admiration.

Toutes les nuits de cet intervalle, son sommeil fut aussi profond, qu'il l'étoit ordinairement ; quoique le bruit des Ouvriers qui dressaient l'Echafaud, & qui faisoient d'autres préparatifs pour son exécution, retentit continuellement à ses oreilles. Le matin du jour fatal, il se leva de bonne heure, & faisant appeler Herbert, un des Domestiques qu'on lui avoit laissés, il lui recommanda d'apporter plus de soin à sa parure qu'il n'en souffroit ordinairement. Je veux me préparer, lui dit-il, pour une si grande & si joyeuse solennité. Juxon, Evêque de Londres, qui joignoit, comme le Roi, les vertus douces aux plus fermes, l'assista dans ses exercices de piété, & rendit, à son Ami & son Souverain, les derniers de ces mélancoliques devoirs.

Exécution
du Roi.

La rue qui borde le Palais de Whitehall avoit été choisie pour l'exécution ; & le motif de ce choix étoit de faire éclater plus fortement, à la vue de son propre Palais, le triomphe de la Justice populaire sur la Majesté royale. Lorsque Charles fut sur l'Echafaud, les Soldats qui l'environnoient formerent une

haie si épaisse, qu'il ne put espérer de se faire entendre au Peuple. Ainsi, ses derniers discours ne furent adressés qu'à peu de personnes, qui se trouvoient près de lui ; particulièrement au Colonel Tomlson, à qui sa garde avoit été confiée depuis quelque tems, & sur lequel, comme sur quantité d'autres, son aimable conduite avoit produit un changement absolu de disposition. Il justifia son innocence dans les fatales dissensions dont il étoit la victime. Il observa « qu'il n'avoit pris les Armes, qu'après les levées Militaires du Parlement, & que dans ses opérations de guerre, il n'avoit eu pour objet que de se conserver cette autorité, qui lui avoit été transmise par ses Ancêtres. Il ne jetta, néanmoins, aucun blâme sur les deux Chambres ; & pour expliquer de si funestes extrémités, il parut porté à croire, que des esprits mal-intentionnés leur avoient inspiré des craintes, & de la défiance de ses intentions. Quoique sans reproche à l'égard de son Peuple, il reconnut la justice de son exécution aux yeux de son Créateur ; & se rappelant une injuste Sentence, à laquelle il ne s'étoit pas opposé, il observa qu'elle étoit punie sur lui-même par une Sentence qui n'étoit pas moins injuste. Il pardonna, sans exception, à tous ses Ennemis, & même aux principaux Instrumens de sa mort : mais il les exhorta, eux & toute la Nation, à rentrer dans les voies de la Paix, en rendant, à son Fils & son Successeur, l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime Souverain.

Pendant qu'il se disposoit à coucher sa tête sur le bloc, Juxon lui dit tendrement ; « Sire, il ne vous reste qu'un pas ; fâcheux & révoltant, mais très-court ! Songez que dans un instant, il va vous conduire bien loin. Il vous fera passer de la Terre au Ciel ; & là, vous trouverez, avec une joie extrême, le prix auquel vous courez, & la vraie Couronne de Gloire. Je passerai », répondit le Roi, d'une Couronne corruptible, à celle dont nulle corruption ne peut approcher, & que je suis sûr de posséder sans trouble. » D'un seul coup, sa tête fut séparée du corps. Un homme masqué fit l'office d'Exécuteur. Un autre, sous le même déguisement, prit la tête, ruisselante de sang, la tint levée aux yeux des Spectateurs, & cria d'une voix forte : *Cette tête est celle d'un Traître.*

H h h h ij

Il est impossible de représenter la douleur, l'indignation & l'étonnement qui succéderent, non-seulement dans les Spectateurs, qui parurent comme inondés d'un déluge de tristesse, mais dans la Nation entière, aussi-tôt que la nouvelle de cette fatale exécution y fut répandue. Jamais un Monarque, dans le plein triomphe du succès & de la Victoire, ne fut plus cher à son Peuple, que ce malheureux Prince l'étoit devenu au sien, par ses infortunes, sa grandeur d'ame, sa patience & sa piété. La violence du retour au respect, à la tendresse, fut proportionnée à la force des illusions qui avoient animé tous ses Sujets contre lui. Chacun se reprochoit avec amertume, ou des infidélités actives, ou trop d'indolence à défendre sa cause opprimée. Sur les ames plus foibles, l'effet de ces passions compliquées fut prodigieux. On raconte que plusieurs femmes enceintes se délivrèrent de leur fruit avant terme; d'autres furent saisies de convulsions; d'autres tombèrent dans une mélancolie, qui les accompagna jusqu'au tombeau. Quelques-unes, ajouta-t-on, perdant tout soin d'elles-mêmes, comme si la volonté leur eût manqué de survivre à leur Prince Bien-aimé, quand elles en auroient eû le pouvoir, tombèrent mortes à l'instant. Les Chaires mêmes furent arrosées de larmes, non subornées; ces Chaires, d'où tant de violentes imprécations & d'anathèmes avoient été lancés contre lui. En un mot, l'accord fut unanime à détester ces parricides Hypocrites, qui avoient déguisé si long-tems leurs trahisons sous des prétextes sanctifiés, & qui, par ce dernier acte d'une atroce iniquité, jetoient une tache ineffaçable sur la Nation.

On eut un nouvel exemple d'Hypocrisie, le jour même de la mort du Roi. Fairfax, non content de s'être absenté pendant le Procès, avoit employé tout le crédit qu'il conservoit encore, pour arrêter l'exécution de la Sentence; & ses persuasions avoient eu le pouvoir de disposer son Régiment à sauver le Roi, quand il n'auroit pas eu d'autre secours. Cromwell & Ireton, qui furent informés de son projet, s'efforcèrent de le convaincre que le *Seigneur* avoit rejeté ce Prince, & l'exhortèrent à se procurer, par la prière, quelque lumière du Ciel dans cette importante occasion; mais ils lui cachèrent qu'ils avoient déjà signé l'ordre pour l'exécution. Harrision fut l'En-

thouïssent qu'ils choisirent, pour joindre ses prières à celles du crédule Général : & de concert avec eux, il prolongea ses lamentables invocations, jusqu'au moment où l'on vint l'informer que le coup fatal étoit frappé. Alors quittant la posture humiliée, qu'il avoit engagé Fairfax à prendre avec lui, il prétendit que cet événement étoit une réponse miraculeuse, que le Ciel avoit faite à leurs pieuses supplications.

Quelqu'un ayant remarqué que le Roi, dans le moment qu'il s'étoit présenté à l'Exécuteur, avoit dit à Juxon, d'un ton fort pressant, le seul mot *Remember*, qui signifie, *souvenez-vous* ; on supposa que cette expression couvroit de profonds mystères, & les Généraux'en exigèrent l'explication du Prêlat. Il leur dit que le Roi, qui l'avoit souvent chargé de recommander à son Fils le pardon de ses Meurtriers, avoit pris cette occasion, au dernier moment de sa vie, lorsqu'il supposoit sans doute que ses ordres seroient regardés comme des Loix sacrées & inviolables, pour lui répéter ses intentions ; & que cette ame douce & généreuse avoit ainsi terminé sa course mortelle par un acte de bienveillance pour ses plus grands Ennemis.

Le caractère de Charles, comme celui de la plupart des hommes, si l'on ne doit pas dire de tous les hommes, étoit un caractère mêlé : mais ses vertus l'emportoient extrêmement sur ses vices ; ou, plus proprement, sur ses imperfections, car parmi toutes ses fautes, à peine en pourroit-on nommer une, qui méritât justement le nom de vice. Pour l'envisager dans le point de vue le plus favorable, on peut assurer que sa dignité étoit sans orgueil, sa douceur sans foiblesse, sa bravoure sans témérité, sa tempérance sans austérité, son économie sans avarice. Toutes ces vertus avoient en lui les bornes qui leur conviennent, & méritoient des éloges sans réserve. Pour lui rendre une justice sévère, on peut assurer aussi que plusieurs de ses bonnes qualités étoient accompagnées de quelque défaut, qui, sans être fort grave en apparence, étoit néanmoins capable, lorsqu'il se trouvoit comme envenimé par la malignité extrême de sa fortune, de leur faire perdre toute la force naturelle de leur influence. Son inclination bienfaisante étoit obscurcie, en quelque sorte, par des manières peu gracieuses ;

CHARLES I.

1649.

Caractère de
Charles I.

sa piété avoit une teinture de superstition; son jugement naturel perdoit beaucoup, par la déférence qu'il avoit pour des personnes d'une capacité inférieure à la sienne; & sa modération ne le garantissoit pas toujours des résolutions brusques & précipitées. Il mérite l'épithète de bon, plutôt que celle de grand Homme; & ses qualités, telles qu'elles étoient, le rendoient plus propre à regner dans un Etat régulièrement établi, qu'à céder aux emportemens d'une Assemblée populaire, ou qu'à les réprimer: la souplesse & l'habileté lui manquoient pour l'un; la vigueur pour l'autre. Si le Ciel l'eût fait naître Prince absolu, son humanité & son bon sens auroient rendu son Gouvernement heureux, & sa mémoire précieuse. S'il eût trouvé les bornes de la Prérogative royale fixes & bien établies, son intégrité lui auroit fait respecter, comme sacrées, les limites de la Constitution. Malheureusement, son sort le mit sur le Trône, dans un tems où les exemples de plusieurs Regnes favorisoient fortement le pouvoir arbitraire, & où les cours du génie de la Nation tendoient violemment à la Liberté. Mais, en avouant que sa prudence politique ne suffisoit pas, pour le dégager d'une si périlleuse situation, on peut l'excuser, puisqu'après l'événement même, lorsque les erreurs sont ordinairement plus faciles à corriger, on ne détermine pas aisément quelle conduite auroit pu maintenir alors l'autorité de la Couronne, & conserver le repos de la Nation. Exposé sans cesse aux assauts d'une multitude de Factions furieuses, implacables, fanatiques, jamais il ne lui avoit été permis de commettre la moindre méprise, sans les plus fatales conséquences; trop rigoureuse condition, pour le plus haut degré de capacité humaine.

Quelques Historiens ont témérairement douté de sa bonne foi: mais les plus malignes recherches sur sa conduite, dont il est vrai que toutes les circonstances n'ont pas été parfaitement éclaircies, ne donnent aucun fondement raisonnable à ce reproche. Au contraire, si l'on veut considérer les extrêmes difficultés auxquelles il fut si souvent réduit, & comparer, à ses embarras, la sincérité de ses déclarations, on sera forcé de convenir que la probité & l'honneur doivent tenir rang entre ses plus brillantes vertus. Dans tous ses Traités,

on verra qu'aucun motif, ni les plus puissantes persuasions, n'eurent jamais le pouvoir de lui faire accorder ce qu'il ne crut pas que sa conscience lui permît de maintenir : & quoi qu'on puisse lui reprocher quelques violations de la Pétition de droit, elles doivent être attribuées aux magnifiques idées de prérogatives, dans lesquelles il avoit été nourri, plutôt qu'au moindre défaut d'intégrité dans ses principes.

Ce Prince étoit de belle figure ; d'une physionomie douce, mais un peu mélancolique. Il avoit les traits réguliers, & le teint fort beau ; le corps sain, robuste, bien proportionné ; & sa taille étant de grandeur moyenne, il étoit capable de supporter les plus grandes fatigues. Il excelloit à monter à cheval, & dans tous les autres exercices. En un mot il possédoit toutes les qualités extérieures, & plusieurs des vertus essentielles, qui forment un Prince accompli.

La mort tragique de Charles fit mettre en question, s'il est des cas où le Peuple ait droit de juger & de punir son Souverain ? La plupart des hommes, ne considérant que l'atrocité usurpation de ses Juges prétendus, & le mérite du vertueux Prince (a) qui souffroit, se sentoient une forte inclination à condamner les principes Républicains, comme le plus haut point de l'extravagance & de la sédition. Mais d'autres, quoiqu'en petit nombre, mettant à part les circonstances particulières du cas, & se trouvant en état de peser la question en général, étoient portés à modérer le sentiment qui avoit prévalu, plutôt qu'à le contredire. Voici les raisonnemens qu'on leur prête : si jamais, sur quelque point, il étoit louable de cacher la vérité au Peuple, on doit avouer que la doctrine de la résistance en offre un exemple ; & tous les Ecrivains spéculatifs doivent observer sur ce principe, le même silence, que les Loix, dans toutes les espèces de Gouvernement, se sont elles-mêmes imposées. Le Gouvernement est institué pour restreindre la furie & l'injustice du Peuple ; & son fondement étant toujours l'opinion, non la force, il est dangereux d'affaiblir, par de téméraires spéculations, le respect que le Peuple doit à l'autorité, & de l'informer d'avance que le cas peut

(a) L'Auteur ajoute, quoique peut-être pas tout-à-fait innocent.

arriver, où l'obéissance cesseroit d'être un devoir pour lui :
CHARLES I. ou, s'il est réellement impossible de mettre un frein à la licence des recherches humaines, on doit reconnoître que la doctrine de l'obéissance est la seule, qui doit être recommandée, & que ses exceptions, qui sont extrêmement rares, ne doivent jamais être remarquées dans les Discours & dans les Ecrits publics: il n'y auroit même aucun danger, que cette sage réserve fît tomber le genre humain dans l'état d'une abjecte servitude. Lorsque le tems de l'exception arrive en effet, quand même elle n'auroit pas été prévue, & comme annoncée, elle doit être si manifeste & si claire en elle-même, qu'elle ne puisse laisser aucune sorte de doute, & qu'elle puisse l'emporter sur la plus grande restrainte que la Doctrine générale de l'obéissance ait imposée. Mais, entre résister à la volonté d'un Prince & le détrôner, la distance est grande; & les abus du pouvoir, qui pourroient justifier la première de ces deux violences, ne justifieroient pas la seconde. Cependant l'Histoire fournit quelques exemples, de ce genre même; & quoique la réalité de la supposition regarde peu l'avenir, il n'y a point de Juges sinceres qui ne doivent la reconnoître dans le passé. Mais entre détrôner un Prince & le punir, la distance est encore très-grande; & ceux, qui donnent le plus de carrière à leurs idées, pourroient douter, sans qu'on y trouvât rien de surprenant, si, dans un Monarque, la nature humaine est capable d'un assez haut degré de dépravation, pour justifier, dans des Sujets révoltés, ce dernier acte d'une Jurisdiction si rare. Cette illusion, si c'en est une, qui nous inspire un respect sacré pour la personne des Princes, est si salutaire, que la détruire, par le Procès & le Châtiment formels d'un Souverain, ce seroit causer plus de mal au Peuple, qu'on ne peut espérer d'effet, sur les Princes, d'un exemple de Justice qu'on croiroit capable de les arrêter dans la carrière de leur tyrannie. Il est dangereux aussi de réduire les Princes au désespoir, par ces exemples; ou, du moins, de pousser les personnes puissantes à des extrémités, qui ne leur laissent de ressource que dans les plus violentes & les plus sanguinaires résolutions. Après avoir établi ces principes généraux, on se réserve la

la liberté d'observer (a) que personne, de quelque Parti peut-être & dans quelques principes qu'on le suppose, ne fera choqué de lire, dans l'Histoire de l'Ancienne Rome, que les Romains déclarerent Néron l'Ennemi public, quoique leur Souverain absolu, & le condamnerent même, sans aucune forme de Procès, au châtement le plus sévère & le plus ignominieux; châtement, dont la Loi mettoit le plus vil des Romains à couvrir. Les crimes de cet odieux Tyran étoient à ce degré d'énormité, qui renverse toutes sortes de regles, & forcent de reconnoître qu'un Prince détrôné, qui lui ressemble, n'est plus le Supérieur de son Peuple, & ne peut plus en appeller pour sa défense à ces Loix, qui sont établies pour le cours ordinaire de l'administration. Mais, lorsqu'on passe de l'exemple de Néron à celui de Charles, on est frappé nécessairement de l'extrême disproportion, ou plutôt de la contrariété totale des caractères; & l'on demeure étonné, que dans une Nation, qui n'est plus tout-à-fait barbare, tant de vertu ait pu trouver une si fatale catastrophe. L'Histoire, cette grande source de sagesse, fournit des exemples de tous les genres; & tous les préceptes de la prudence, comme ceux de la Morale, peuvent être autorisés par cette variété d'événemens, que son vaste miroir est capable de nous présenter. De ces mémorables révolutions, qui se sont passées dans un siècle si voisin du nôtre, les Anglois peuvent tirer naturellement la même leçon, que Charles, dans ses dernières années, en tira lui-même; qu'il est très-dangereux, pour leurs Princes, de s'attribuer plus d'autorité qu'il ne leur en est accordé par les Loix. Mais les mêmes scènes fournissent à l'Angleterre une autre instruction, qui n'est pas moins naturelle, ni moins utile, sur la folie du Peuple, les fureurs du Fanatisme, & le danger des Armées mercenaires.

La dissolution de la Monarchie suivit, de près, la mort du Monarque. Les Pairs s'étant assemblés suivant leur dernier ajournement, entrèrent en délibération, & communiquèrent, à la Chambre-Basse quelques idées dont elle ne daigna prendre aucune connoissance. Peu de jours après, elle déclara que les Communes n'enverroient plus d'Adresses à la Chambre des

CHARLES I.

1649.

La Monarchie est abolie en Angleterre.

Février

(a) On adoucit quelque chose dans des endroits si délicats; mais on ne supprime & n'affaiblit rien.

CHARLES I.

1649.

Pairs, & n'en recevoit plus d'elle ; & que cette Chambre ; étant inutile & dangereuse, devoit être entièrement abolie. On vit paroître une autre Déclaration, qui portoit aussi l'abolition de la Monarchie ; & l'Historien des Indépendans (a) fait observer, comme un trait fort remarquable, que dans les débats de cette Assemblée, « Martin, Républicain furieux, » reconnut que si l'on desiroit un Roi, le dernier étoit aussi » propre au trône qu'aucun Gentilhomme d'Angleterre ». Les Communes se formèrent un grand sceau, sur lequel leur Chambre étoit représentée, avec cette légende : *la première année du établissement de la liberté, par la bénédiction du Ciel, 1648* (b) Toutes les formes des affaires publiques furent changées, & prirent au lieu du nom du Roi, celui de *Gardiens des libertés* d'Angleterre. On déclara coupables de haute trahison ceux qui proclameroient, ou qui reconnoitroient autrement, pour leur Roi, *Charles Stuart, connu sous le nom de Prince de Galles*.

L'intention des Communes étoit de mettre la Princesse Elizabeth en apprentissage, chez un Marchand Boutonnier ; & le Duc de Gloucester devoit être élevé aussi dans quelque autre Profession mécanique. Mais la Princesse mourut bientôt ; & l'on suppose que ce fut de douleur, pour la mort tragique de son Père. Cromwell fit passer la mer au Duc.

La statue du Roi, qu'on voioit au Change Royal (c), fut renversée ; & cette Inscription, mise sur le pied d'Estat : *EXIT TYRANNUS, REGUM ULTIMUS*. Le Tyran a dispru ; c'est le dernier de nos Rois.

Une nouvelle Cour de Justice fit le Procès au Duc d'Hamilton, en qualité de Comte de Cambridge en Angleterre. Il fut condamné pour haute trahison ; & cette Sentence, qui étoit assurément fort dure, mais qui purgeoit sa mémoire de toute imputation de perfidie pour son Maître, fut exécutée sur un Echafaud, devant la grande Salle de Westminster. Le Lord Cappel subit le même sort. Ces deux Seigneurs s'étoient échappés de leur Prison ; mais ensuite ils avoient été découverts & saisis. A toutes les sollicitations de leurs Amis

(a) Waller, seconde partie.

(b) On the first year of Freedom, by God's blessing, restored, 1649 : ou 1648. vieux style.

(c) C'est ce que les Français nomment la Bourse de Londres.

pour leur grace, les Généraux & les Chefs Parlementaires répondirent constamment, « que l'intention du Ciel étoit » qu'ils souffrissent la mort, puisqu'il avoit permis qu'après » s'être mis en liberté, ils fussent retombés entre les mains » de leurs Ennemis. »

CHARLES I.
1649.

Le Comte de Holland perdit la vie par une Sentence de la même Cour. Mais quoiqu'il eût dans les manieres, toute la politesse d'un Courtisan, il ne fut pleuré d'aucun Parti. Son ingratitude pour le Roi, & l'inconstance qui l'avoit fait changer souvent de Cause, furent regardées comme de grandes taches pour sa mémoire. Le Comte de Norwich & le Chevalier Jean Owen, que la Cour de Justice avoit aussi condamnés, obtinrent grace des Communes.

Le Roi laissoit six enfans : trois Princes, Charles, né en 1630; Jacques, Duc d'York, né en 1633; Henri, Duc de Gloucester, né en 1641, & trois Filles, Marie, Princesse d'Orange, née en 1631; Elisabeth, née en 1635; & Henriette, mariée ensuite au Duc d'Orléans, née à Exeter en 1644.

Les Archevêques de Cantorbery, sous ce Regne, furent Abbot & Laud; les Gardes du grand Sceau, Williams, Evêque de Lincoln, le Lord Coventry, le Lord Finch, le Lord Littleton & le Chevalier Richard Law; les grands Amiraux, le Duc de Buckingham & le Comte de Northumberland; les grands Trésoriers, le Comte de Marlborough, le Comte de Portland, Juxon Evêque de Londres, & le Lord Carlington; les Secrétaires d'Etat, le Lord Conway, le Chevalier Albert Moreton, Coke, le Chevalier Henry Vane, le Lord Falkland, le Lord Digby, & le Chevalier Edouard Nicolas.

On s'attend sans doute à trouver ici quelques observations sur l'*Icon Basiliki*, ouvrage publié sous le nom du Roi, peu de jours après son exécution. S'il paroît presque impossible dans les points d'Histoire contestés, de rien avancer qui satisfasse les deux Partis, il n'est pas moins difficile pour un Historien, d'établir sur cette question, un sentiment dont il puisse être entièrement satisfait lui-même. Les preuves par lesquelles on a démontré que ce livre est ou n'est pas

Jean Basiliki;
Ouvrage attribué au Roi.

CHARLES I.

1649.

l'ouvrage de Charles, sont si convaincantes, qu'un Lecteur impartial qui les lit séparément, (a) juge impossible qu'elles puissent être contrebalancées par des argumens de la même force ; & s'il les compare entr'elles, il tombe dans l'embarras de ne pouvoir se déterminer. Cependant, si l'incertitude absolue paroît difficile ou désagréable sur une question si intéressante, il semble qu'on peut du moins pencher en faveur des argumens roialistes. Les témoignages qui attribuent cet ouvrage au Roi, paroissent tout-à-la-fois plus nombreux, plus certains, & plus directs que ceux du Parti contraire. C'est ce qu'on peut penser même des preuves externes. Mais lorsqu'on pèse les internes qui sont tirées de la composition & du style, il n'y a aucune sorte de comparaison. Ces méditations du côté de l'élégance, de la pureté, de la clarté & de la simplicité, ressemblent exactement au génie des autres ouvrages qui sont connus pour des productions certaines de la plume roiale de Charles, & ressemblent si peu au style enflé, embarrassé, affecté & corrompu du Docteur Gauden, auquel on veut les attribuer, qu'il n'y a pas de témoignage humain qui semble devoir l'emporter sur cette preuve. Cependant tous les témoignages qui voudroient dérober cet honneur au Roi, tendent à prouver que le Docteur Gauden eut tout-à-la-fois le mérite d'avoir composé un si bel Ouvrage, & l'infamie d'en imposer au Public, en le faisant passer pour une production de ce Prince.

On ne concevroit pas aisément à quel point la compassion générale fut excitée pour le malheureux Monarque, par la publication qui se fit dans une conjoncture si critique d'un Livre qui ne respire que la piété, la résignation & l'humanité. Plusieurs Ecrivains n'ont pas fait difficulté d'attribuer le rétablissement de son Fils à cet Ouvrage. Milton compare ses effets à ceux que le Testament de César, lû par

(a) *Voi.* d'une part, l'*Amyntor* de Toland, & de l'autre, l'*Apologie du Martyr Roial*, par Wagstaffe, 1^{re} édition, avec les additions de Young. On peut remarquer que le silence absolu du Lord Clarendon sur ce point, dans une Histoire si complète, & composée pour la justification des mesures & du caractère

de Charles, forme une présomption très-forte du côté de Toland, & une présomption que cet Ecrivain ignoroit : car l'Histoire de Clarendon n'avoit pas encore été publiée. On doit avertir aussi que le témoignage de l'Evêque Burnet, contre l'*Icon*, n'est pas sans poids.

DE LA MAISON DE STUART. 621

Marc - Antoine, produisit sur les Romains. Dans l'espace d'un an il se fit cinquante Editions de l'*Icon Basiliki*. Aussi convient - on qu'indépendamment du vif intérêt que la Nation devoit prendre à l'ouvrage de son Souverain, mort par la main d'un Bourreau, c'est la meilleure composition en Prose, que l'Angleterre eût produite jusqu'alors dans sa Langue,

CHARLES I.

1649.



R É P U B L I Q U E.

LA confusion qu'on vit régner en Angleterre après l'Exécution du Roi, vint autant de l'esprit de raffinement & d'innovation qui agitoit la Faction triomphante, que de la dissolution de cette autorité, tant Civile qu'Ecclésiastique, à laquelle un long & constant usage avoit accoutumé la Nation. Chaque Anglois avoit formé son plan de République; & quelque nouveau, quelque fantastique qu'il pût être, chacun témoignoit la même ardeur à le faire goûter de ces Concitoyens, ou même à l'imposer par la force. Chacun y avoit ajusté un système de Religion qui, ne portant sur aucune autorité traditionnelle, étoit son propre ouvrage; sans compter qu'étant fondé sur de prétendues inspirations, auxquelles les principes du raisonnement humain n'avoient aucune part, il n'avoit pour se recommander à l'attention d'autrui, que le secours de l'Enthousiasme & d'une basse Rhétorique. Le Parti des *Levellers* insistoit sur une égale distribution de propriété & de pouvoir, & rejettoit toute sorte de dépendance & de subordination. Les *Millenaires*, ou les Partisans de la cinquième Monarchie, demandoient que le Gouvernement même fût aboli, & que toutes les Puissances humaines fussent réduites en poudre, pour préparer les voies au regne de J. C. dont ils attendoient bien-tôt le second avènement sur la Terre. Les *Antinomiens* prétendoient que toutes les obligations de la Morale & de la Loi Naturelle étoient suspendues, & que les Elus, guidés par un principe intérieur, plus parfait & plus juste, étoient supérieurs aux misérables éléments de la justice & de l'humanité. Un Parti considérable déclamoit contre les Dîmes & le Clergé mercenaire, & ne vouloit ni pouvoir ni revenu dans aucun Etablissement Ecclésiastique. Un autre Parti s'emportoit contre les Loix & leurs Professeurs, & sous prétexte de simplifier la distribution de la Justice, souhaitoit l'abolition de tout le système de Jurisprudence Angloise, qui sembloit entremêlé d'esprit Mo-

narchique. Entre les Républicains, ceux mêmes qui n'avoient pas adopté ces extravagances, étoient enivrés de la sainteté de leur caractère, jusqu'à se croire en possession de divers Privileges; & tout ce qu'on appelle engagemens, promesse, Loix, sermens, étoit presque sans aucun poids pour eux. De toutes parts les liens de la Société étoient relâchés, & les passions déréglées se trouvoient encouragées par des principes spéculatifs, encore plus pernicious à la Société & plus contraires aux vraies regles.

RÉPUBLICAIN.

1649.

Les Roïalistes, qui consistoient dans la grande Noblesse & dans la plus considérable partie de la petite, voïant leur autorité avilie & leurs biens pillés, étoient enflammés de ressentiment & d'indignation contre ces vils Adversaires qui les avoient réduits à la dépendance. Les Presbytériens, dont le crédit avoit d'abord soutenu les Armes du Parlement, voïoient avec des transports de rage, que le fruit de leurs heureux travaux leur étoit ravi par la mauvaise foi de leurs Associés. C'étoit par inclination & par principe, que le premier de ces deux Partis étoit attaché au Fils de leur infortuné Souverain, dont ils respectoient la mémoire, & dont ils pleuroient la fin tragique. L'autre jettoit aussi les yeux vers le même objet; mais il lui restoit encore beaucoup de préventions à vaincre, beaucoup de craintes & de défiances à dissiper avant que de pouvoir penser cordialement à rétablir une Famille qu'ils avoient si mortellement offensée, & dont il regardoit les principes avec tant d'horreur.

L'unique soutien de la Faction Républicaine des Indépendans, qui, sans former une grande partie de la Nation, avoit usurpé le Gouvernement entier, étoit une Armée d'environ cinquante mille hommes. Mais ce Corps, aussi redoutable par le courage & la discipline, que par le nombre, paroïsoit animé d'un esprit fort dangereux pour l'Assemblée qui en avoit pris le Commandement. Les Soldats, accoutumés à se permettre toute sorte de chimères en politique, & de fantaisies en matière de Religion, connoissoient peu la subordination des Citoyens, & s'avoient seulement respecter quelques maximes d'obéissance Militaire, qu'ils avoient apprises de la nécessité. L'idée dans laquelle ils étoient, que toutes ces énormes viola-

RÉPUBLICAIN.

1649.

tions des Loix & de la Justice, dont ils s'étoient rendus coupables, étoient pleinement justifiées par le succès, les dispo-
soit à se précipiter dans tous les nouveaux défordres, pour
lesquels ils se promettoient autant de fortune, & par consé-
quent la même impunité.

Ce qui donnoit seul un peu de poids & de stabilité à ces humeurs inconstantes, étoit la grande influence Civile & Militaire qu'Olivier Cromwell avoit acquise. Cet homme fait pour le siècle dans lequel il vivoit, & pour ce siècle seul, étoit également propre, soit à gagner l'affection & la confiance des hommes, par ce qu'il y avoit de bas, de vulgaire, & de ridicule dans son caractère, soit à s'en faire obéir par ce qu'il avoit de grand, d'audacieux & d'entreprenant. Familier jusqu'à la bouffonnerie avec le moindre Soldat, il ne perdoit jamais son autorité. Transporté par ses religieuses extases jusqu'à faire craindre pour sa raison, jamais il n'oublioit les vues politiques auxquelles il se proposoit de les faire servir. Haïssant la Monarchie dans la condition de Sujet, méprisant la liberté dans celle de Citoyen; quoique pendant quelque tems il eût contenu tous les Ordres de l'État dans une apparence de soumission au Parlement, il s'étoit secrètement ouvert par la ruse & le courage, une voie sûre à l'autorité suprême.

Le Parlement, car c'est désormais le nom qu'il faut donner à une petite partie, & la moins considérée, de la Chambre des Communes, ayant fait monter son Roi sur l'échafaud avec une si solennelle affectation de Justice, & tant de violence réelle, commença bientôt à prendre un air d'autorité civile & légale, pour élargir par degrés, le fond étroit dans lequel il se trouvoit encore resserré. Un petit nombre des Membres exclus & absens, c'est-à-dire, ceux dont on se défioit le moins, furent admis dans la Chambre, mais à condition d'approuver tout ce qui s'étoit fait dans le Procès du Roi, en le signant de leur nom, & quelques-uns n'eurent pas honte d'acheter une portion du pouvoir à ce prix; mais la plupart dédaignèrent néanmoins de prêter leur nom à tant d'usurpations & d'injustices. La Chambre envoya des Lettres pour de nouvelles élections, dans les lieux où elle comptoit d'avoir assez de crédit pour faire tomber le choix sur ses Amis & ses Partisans.

Elle

Elle forma un Conseil d'Etat de trente-huit Membres, (a) RÉPUBLIQUE.
auxquels toutes les demandes devoient être adressées, qui devoient donner des ordres aux Officiers Généraux de Terre & de Mer, veiller à l'exécution des Loix, & diriger toutes les affaires avant qu'elles fussent présentées au Parlement. Elle se proposoit d'ajuster elle-même les regles, les formalités, & toutes les méthodes qui devoient être observées par les nouveaux Représentatifs, & lorsqu'elle auroit achevé d'établir l'ordre dans la Nation, son dessein, comme elle le déclara, étoit de restituer le pouvoir au Peuple, dont elle reconnoissoit qu'il venoit entièrement.

1649.

En Angleterre, ces étranges Législateurs trouverent tout composé dans une apparence de tranquillité, par la terreur de leurs Armes. Les Puissances Etrangères, occupées de leurs propres guerres, n'avoient, ni le tems, ni l'inclination, d'entrer dans les dissensions domestiques de cette Isle. Le jeune Héritier de la Couronne, pauvre & négligé, vivant quelquefois en Hollande, quelquefois en France, quelquefois dans la petite Isle de Jersey, se consolait au milieu de ses disgrâces présentes, par l'espérance d'une meilleure fortune. Mais la situation de l'Ecosse & de l'Irlande causoit une inquiétude sérieuse à la nouvelle République.

Après les défaites successives de Montrose & d'Hamilton, & la ruine de leurs Partis, toute l'autorité en Ecosse étoit tombée entre les mains d'Argyle & du rigide Clergé, c'est-à-dire, du Parti le plus opposé aux intérêts de la Famille Roïale. Cependant leur aversion contre les Indépendans qui avoient mis obstacle à l'établissement de la discipline Presbytérienne en Angleterre, leur fit embrasser dans leur conduite politique, des maximes opposées. Quoiqu'invités par le Parlement Anglois, à donner une forme de République à leur Gouvernement, ils résolurent de demeurer attachés à la Monarchie, qui n'avoit jamais varié dans leur Nation, &

Etat de l'Ecosse.

(a) Leurs noms sont, les Comte de Denbigh, de Mulgrave, de Pembroke, & de Salisbury; les Lords Grey, Fairfax, Grey de Groby & Lille; Rolles, S. Jean, Wilde, Bradshaw, Cromwell, Skippon, Pickering, Massam, Wafelrig, Harring-

ton, Vane le jeune, Danvers, Armine, Mildmay, Constable, Pennington, Wilson, Whitelake, Martin, Ludlow, Stapleton, Hevingingham, Wallop, Hufchinson, Bond, Popham, Valentine, Walton, Scot, Puresfoy, Jones.

qu'ils s'étoient engagés à défendre par un article formel de leur Covenant. Ils contidéroient d'ailleurs que la principale propriété des biens du Roïaume appartenant aux grandes Familles, l'Etablissement d'une République étoit une entreprise difficile, & qu'il ne falloit pas espérer d'entretenir la Paix & la Justice dans le corps de la Nation sans un Magistrat Suprême revêtu de l'autorité Roïale. Ainsi l'Exécution du Roi, contre laquelle ils avoient constamment protesté, n'eût pas plutôt laissé le Trône vacant, qu'ils proclamèrent Charles II, son Fils, pour Successeur, mais à condition, « qu'il tiendrait une » conduite sage, qu'il observeroit le Covenant, & qu'il ne » souffriroit autour de lui que des personnes bien disposées, » & fideles à la même obligation. « Ces nouvelles clauses insérées dans le premier Acte par lequel ils reconnoissoient leur Prince, déclaroient assez que leur intention étoit de borner extrêmement son Autorité; & la République Angloise n'ayant aucune sorte de prétexte pour se mêler des affaires de cette Couronne, leur laissa prendre dans ces circonstances, les mesures qui leur convenoient pour le reglement de leur Nation.

Erat de l'Ir-
lande.

Le Domaine que l'Angleterre s'attribuoit sur l'Irlande, demandoit plus immédiatement des efforts pour faire rentrer cette Isle sous le joug. Mais on auroit peine à donner une juste idée des affaires Irlandoises, sans remonter plus haut de quelques années, pour faire connoître en peu de mots ce qui s'y étoit passé pendant les grandes révolutions d'Angleterre.

On a vu qu'après la cessation d'Armes (a) avec les Catholiques, qui avoit paru si nécessaire au Roi pour la sûreté des Irlandois Protestans, & pour le soutien de ses propres intérêts en Angleterre, le Parlement qui ne cherchoit que l'occasion de noircir sa conduite, lui avoit reproché de favoriser cette odieuse révolte, & s'étoit fort emporté contre les articles de la cessation. Il étoit allé jusqu'à les déclarer nuls & sans force, parce qu'ils avoient été conclus sans son consentement; & les Ecoissois d'Ulster, soutenus par le Comte d'Inchiquen, Seigneur d'une grande autorité dans Munster, avoient adhéré à cette Déclaration. Ils avoient entretenu la Guerre; mais les

(a) En 1643.

désordres de l'Angleterre n'ayant pas permis au Parlement d'envoyer des secours considérables à ses Alliés d'Irlande, Inchiquen prit le parti de s'accommoder avec le Marquis d'Ormond, Gouverneur de ce Roïaume pour le Roi. Ce dernier Seigneur qui étoit Irlandois, & qui joignoit beaucoup de prudence à mille vertus, forma un plan de pacification pour calmer les désordres du Païs, & pour engager les Rebelles à soutenir la Cause Roïale. Diverses raisons portoient fortement les Irlandois à se déclarer pour le Parti du Roi. Les maximes de ce Prince l'avoient toujours conduit à l'indulgence pour les Catholiques, dans toutes les parties de ses Etats; & cette tolérance tacite étoit un des principaux motifs de la haine dont les Puritains faisoient profession contre lui. Le Parlement n'avoit pas attendu la révolte pour menacer les Catholiques d'une rigoureuse contrainte, & même de leur entière extirpation; ensuite le soulèvement n'eut pas plutôt commencé, qu'il mit en vente toutes les Terres des Rebelles, & qu'il engagea la foi publique pour le transport de ces biens aux Aventuriers qui lui avoient avancé de l'argent à cette condition. Ainsi le succès des Armes Parlementaires à Naseby, n'avoit pu manquer de répandre la terreur en Irlande; & le Conseil de Kilkenny, qui étoit composé des Députés de tous les Comtés, & de toutes les Villes Catholiques, se porta facilement à conclure une Paix avec le Marquis d'Ormond. (a) Ils firent profession de rentrer dans les devoirs de l'obéissance & de la fidélité; ils s'engagerent à fournir dix mille hommes pour le maintien de l'autorité roïale en Angleterre; & pour unique retour, ils se contenterent de stipuler le pardon de leur révolte & la tolérance de leur Religion.

Ormond ne pouvant douter qu'une paix si avantageuse, & même si nécessaire aux Irlandois, ne fût observée fidèlement, se rendit avec un petit Corps de Troupes, à Kilkenny, pour y concerter avec les nouveaux Alliés, les mesures nécessaires à leur défense commune. Le Pape avoit envoyé pour Nonce en Irlande, un Italien nommé Rinuccini, homme entreprenant, qui, ne se bornant point à la Commission spirituelle, prit droit de l'ignorance crédule des Habitans pour s'attribuer la

(a) 1646.

RÉPUBLIQUE.

1649.

principale autorité dans l'administration civile. La soumission générale au Lord Gouverneur, lui faisant juger que son crédit touchoit à sa fin, il fit un complot secret avec Owen O'Neal qui commandoit dans Ulster, & qui portoit une mortelle jalousie à Preston, Général de confiance du Conseil de Kilkenny. Ces deux Mécontents réunirent adroitement leurs forces, & se dispoisoient à tomber sur le Gouverneur, qui, se fiant à la pacification récente, vivoit dans la plus grande sécurité. Il fut informé de leur trahison; & se retirant avec autant de célérité que de conduite, il mit sa petite Armée à couvert dans Dublin & les autres Villes fortifiées qui étoient demeurées entre les mains des Protestans.

Le Nonce, à qui l'on reproche tout-à-la-fois de l'arrogance, de la légèreté & de l'ambition, ne se borna point à la violation du Traité. Il convoqua une Assemblée du Clergé à Waterford; il engagea tous ceux qui la composoient à le déclarer contre la Pacification; il lança même une Sentence d'excommunication contre ceux qui recevroient la Paix si préjudiciable, disoit-il, à la Religion Catholique; & les Irlandois, effrayés de ses menaces spirituelles, se rengèrent de toutes parts sous ses Enseignes, & se soumirent à son autorité. Il ne fit pas scrupule de pousser ouvertement la guerre contre les Troupes du Roi; & toutes les Garnisons Protestantes qui étoient fort mal pourvues pour leur défense, furent menacées d'un Siège.

Dans le même tems, cet infortuné Monarque fut contraint de chercher un azyle dans l'Armée Ecoissoise; & se voyant resserré sans aucune communication avec ses Amis, il désespéra que son autorité, ni même sa liberté, lui fussent jamais rendues. L'ordre qu'il envoya au Marquis d'Ormond, portoit, que s'il ne pouvoit se défendre, il falloit se soumettre aux Rebelles Anglois plutôt qu'aux Rebelles Irlandois; & le Gouverneur qui se trouvoit sans ressource, Livra Dublin, Tredah, Dundalk & d'autres Places, au Colonel Jones, qui en prit possession au nom du Parlement d'Angleterre. Ormond se rendit auprès du Roi, obtint la liberté de le voir, en reçut de vifs remerciemens pour ses services passés, & se retira dans le voisinage de Londres, où il mena quelque

tems une vie tranquille. Mais aiant été compris dans l'ordre qui bannissoit les Roialistes à quelque distance de la Capitale, RÉPUBLIQUE.
voiant que rien ne tournoit heureusement pour le Roi son Maître, & se défiant même de l'horrible catastrophe qui le menaçoit ; il prit le parti de se retirer en France, où il joignit la Reine & le Prince de Galles. 1649.

Dans cet intervalle, l'autorité du Nonce prévalut sans contradiction parmi les Catholiques d'Irlande : mais son indiscretion les fit bien-tôt repentir de la confiance qu'ils avoient eue pour lui. Les plus éclairés prévirent la ruine totale de leur Nation, par la vengeance du Parlement d'Angleterre, & n'imaginèrent point d'autre ressource, que d'employer toutes leurs forces au soutien de l'Autorité Roïale, qui déclinoit chaque jour. Le Comte de Clanricarde, Seigneur d'une noblesse fort ancienne & d'un mérite connus, qui n'avoit jamais manqué de fidélité, & qui prévoyoit les malheurs de sa Patrie, résolut de les détourner, s'il étoit possible. Il forma une ligue secrète entre les Catholiques ; il lia commerce avec Inchiquen, qui conservoit une grande autorité sur les Protestans de Munster il attaqua le Nonce, le chassa de l'Isle, & fit inviter, par une Députation, l'ancien Gouverneur à revenir prendre possession de sa dignité.

Ormond, n'aïant pas balancé à repasser en Irlande, trouva le Roïaume divisé en plusieurs Factions, qui se détestoient secrètement, ou qui se faisoient une guerre ouverte. L'autorité des deux Chambres d'Angleterre étoit établie à Dublin, & dans les autres Places, qu'il avoit livrées lui même à leur Officiers. Oneal maintenoit la sienne dans Ulster ; & s'étant lié, par une correspondance secrète, avec les Commandans Parlementaires, il apportoit plus de soin au ménagement de sa sûreté personnelle, qu'à la conservation de sa Patrie & de sa Religion. Les autres, divisés entre leur Clergé, qui détestoit le Marquis d'Ormond, & leur Noblesse, qui lui étoit attachée, étoient incertains dans leurs mouvemens, & foibles dans leurs mesures. Les Ecoïsois du Nord de l'Irlande, enragés comme leurs Compatriotes & contre les usurpations de l'Armée Sectaire, faisoient profession d'attachement pour le Roi, mais étoient encore détournés, par leurs préventions, d'une union

Républicain.

649.

cordiale avec son Gouverneur. Cette différence de vue & cette contrariété d'humeurs, arrêterent les entreprises d'Ormond, & facilitèrent, aux forces Parlementaires, les moïens de lui tenir tête en Irlande. Mais l'Armée Angloise, occupée à subjuguier les Roialistes, à tenir le Parlement dans la dépendance, à poursuivre en Justice, à condamner, à exécuter leur Souverain, ayant entièrement négligé de faire passer des secours au dehors, & laisser Jonnes au dernier degré de foiblesse & de nécessité dans Dublin; le Gouverneur, qui parvint à rassembler 16000 hommes, s'avança sur les Garnisons Angloises. Dundalk, où Monk commandoit, fut livrée par les Troupes, qui se mutinèrent contre leur Gouverneur. Tredah, Neury, & d'autres Forts, furent enlevés. Dublin étoit menacé d'un Siège; & les affaires du Gouverneur prirent une si heureuse face, que le jeune Roi méditoit de passer lui-même en Irlande.

15 Mars.

L'Etat de l'Angleterre ayant commencé à prendre quelque consistance, ses Administrateurs tournerent enfin les yeux sur l'île voisine. Pendant les contestations des deux Partis, le Gouvernement d'Irlande avoit fait l'objet de beaucoup d'intrigues; & les Presbytériens s'étoient efforcés de l'obtenir pour Waller, les Indépendans pour Lambert. Après l'exécution du Roi, Cromwell avoit aspiré à l'honneur d'un Commandement, où il voïoit tant de gloire & d'autorité à recueillir. Dans son absence, il avoit eu loin de faire proposer son nom au Conseil d'Etat. Amis, Ennemis, tous avoient également concouru à lui faire décerner cet important Office; les premiers, parce qu'ils avoient soupçonné que l'affaire n'étoit pas proposée sans sa participation; les autres, parce qu'ils souhaitoient de l'éloigner, dans l'espoir de prendre, pendant son absence, l'ascendant sur Fairfax, qu'il avoit si long-tems aveuglé par ses hypocrites affectations. Cromwell même, lorsqu'il fut informé de son élection, feignit beaucoup de surprise, parut hésiter sur l'acceptation du Commandement. Lambert, ou trompé par sa dissimulation, ou dissimulant à son tour, continua, malgré le chagrin de se voir supplanté, de vivre avec lui dans une étroite union.

On vit aussi-tôt le nouveau Gouverneur d'Irlande apporter sa vigilance ordinaire aux préparatifs de son expédition; mais

il falloit commencer par rémedier, en Angleterre, à quantité de défordres. L'inquiétude y regnoit de toutes parts avec le danger. Quoique le Peuple, étonné du succès de l'Armée, se contint dans une tranquillité apparente, il laissoit échapper des symptômes d'un extrême mécontentement. Les Anglois, accoutumés depuis si long-tems à la plus douce administration, & peu capables de dissimuler leurs sentimens, ne pouvoient conformer leur langage & leur contenance à la nécessité actuelle, ou témoigner de l'affection pour un Gouvernement qu'ils regardoient avec une vive horreur. Le Parlement se vit obligé, non-seulement de changer les Magistrats de Londres, mais de dégrader & de punir le Lord Maire, & quelques Aldermans, avant que de pouvoir obtenir que l'Ordonnance, pour l'abolition de la Monarchie, fût publiée dans la Ville. Lorsqu'il eut pris la résolution d'établir la République, sans Roi & sans Chambre-Haute, l'Armée fit quelque difficulté d'y souscrire : & quoique l'ordre de s'y soumettre eût été publié dans tout le Royaume, sous de rigoureuses peines, jusqu'à priver les Réfractaires de la protection des Loix ; on avoit observé une si forte répugnance dans le Peuple, que l'impérieux Parlement avoit cru devoir s'en défaire. L'esprit de Fanatisme, qui avoit d'abord soutenu cette Assemblée, commençoit à tourner fortement contre elle. Les Chaires, dont le plus grand nombre étoit rempli de Presbytériens, ou de Roialistes déguisés, & qui avoient été fort long-tems une scène de nouvelles & de politique, ne purent être forcées au silence, & retentissoient de déclamations peu favorables au nouvel établissement. Chaque jour, on apprenoit de nouvelles extravagances du Peuple. Everard, Soldat congédié, aiant prêché, sans ménagement, que le tems étoit arrivé où la communauté des biens devoit être renouvelée entre les Fideles, attroupa ses Partisans pour aller prendre possession de la Terre. Il fut pris ; & lorsqu'on le conduisit devant le Général, il refusa de le saluer, parce qu'il n'étoit, comme lui, qu'une créature (a). Mais, ce qui parut encore plus dangereux, l'Armée même fut infectée de cette contagion (b). Quoique les Level-

(a) Whiteloke.

(b) On lit, dans l'Histoire des Indé-

pendans par Walker, l'exemple suivant d'extravagance, Part. 1. pag. 152. « Dans

lers eussent été réduits quelque tems, par l'audace de Cromwell, ils continuoient encore de répandre leur doctrine entre les Soldats & les bas Officiers, qui prétendoient au droit d'être consultés, comme auparavant, dans l'administration de la République. Ils firent alors, contre leurs Officiers généraux, ce qu'on leur avoit appris à faire contre le Parlement; c'est-à-dire, qu'ayant dressé une Remontrance, ils l'envoierent, par cinq Agitateurs, au Conseil de Guerre. Les Auteurs de cette Pièce furent cassés avec ignominie. Un Soldat, nommé Luckier, ayant poussé plus loin la sédition, fut condamné à mort: mais son supplice eut si peu d'effet, pour calmer ce furieux esprit,

« ce tems, six Soldats entrèrent sur le
 « soir, dans l'Eglise Paroissiale de Walton,
 « sur la Tamise avant que le Ministre,
 « nommé l'aucer, eût achevé son Ser-
 « mon. Un des Soldats avoit, dans une
 « main, une Lanterne où brûloit une
 « chandelle, & dans l'autre main quatre
 « chandelles, qui n'étoient pas allumées.
 « Il pria les Paroissiens de lui accorder un
 « peu d'attention, parce qu'il avoit quel-
 « que chose à leur annoncer de la part de
 « Dieu; & là-dessus, il voulut monter
 « dans la Chaire. Mais eux refusant d'y
 « consentir, & sortant même de l'Egli-
 « se, il les suivit dans le Cimetière, &
 « leur dit qu'il avoit eu une vision,
 « dans laquelle Dieu lui avoit ordonné
 « de leur déclarer sa volonté, qu'il al-
 « loit leur expliquer, & qu'ils étoient
 « obligés de recevoir, sous peine de
 « damnation, & qu'elle consistoit en
 « cinq lumieres ! 1°. Que le Dimanche,
 « jour du Sabbat, étoit aboli, comme
 « inutile, judaïque, & purement céré-
 « monial: ici, dit-il, je devois éteindre
 « ma première lumiere, mais le vent est
 « si fort, que je ne puis l'allumer: 2°.
 « Que les dixmes étoient abolies, comme
 « judaïques & cérémoniales, d'un grand
 « poids pour les Saints de Dieu, nuisibles
 « à l'industrie & à l'Agriculture; ici je
 « devois éteindre ma seconde lumiere: 3°.
 « Que les Ministres étoient abolis,
 « comme Antichrétiens, & de nul usage,
 « à présent que Christ étoit descendu lui-
 « même dans le cœur de ses Saints, &
 « que son esprit les illuminoit de ses ré-

« velations & de ses inspirations; (ici je
 « devois éteindre ma troisième lumiere.)
 « 4°. Que les Magistrats étoient abolis,
 « comme inutiles, à présent que Christ
 « étoit la pureté dans les Saints, & qu'il
 « avoit érigé leur Roïaume sur la Terre;
 « que d'ailleurs ils étoient des Tyrans &
 « des Oppresseurs de la liberté des Saints,
 « & qu'ils les lioient par des Loix & des
 « Ordonnances qui n'étoient que de pures
 « inventions humaines; (ici je devois
 « éteindre ma quatrième lumiere). 5°.
 « Ensuite, portant la main à sa poche,
 « & tirant une petite Bible, qu'il montra
 « au Peuple, il dit: voilà un livre que
 « vous avez en grande vénération, con-
 « sistant en deux Parties, l'ancien & le
 « nouveau Testament; je dois vous ap-
 « prendre qu'il est aboli. Il contient de
 « misérables éléments, du lait pour les
 « Enfans; mais, à présent, Christ est en
 « gloire parmi nous, & donne à ses
 « Saints une plus grande mesure de son
 « Esprit qu'on ne la trouve dans ce livre.
 « J'ai ordre de le brûler en votre présen-
 « ce. Alors, éteignant la chandelle qui
 « brûloit dans sa Lanterne; ici, dit-il,
 « ma cinquième lumiere est éteinte.

C'étoit une Doctrine assez commune
 dans ce tems, qu'il étoit insigne d'un
 Chrétien de paier des rentes à une Créa-
 ture qui lui ressembloit: & les Proprié-
 taires étoient obligés d'avoir recours à
 la rigueur des Loix, pour se faire paier
 par les Fermiers qui avoient la conscien-
 ce scrupuleuse.

que

que ses compagnons , au nombre de plus de mille , firent éclater les mêmes sentimens , en assistant à ses funérailles avec des cocardes vertes & noires , qui passoient entr'eux pour un signe de faveur. Quatre mille s'assemblerent à Burford, sous les ordres de Thomson , qui aiant été condamné à perdre la vie , pour une autre sédition , avoit obtenu grace du Général. Regnold , ensuite Fairfax & Cromwell , tomberent sur eux , lorsqu'ils s'y attendoient le moins , après les avoir endormis par les apparences d'un Traité. Ils en prirent quatre cens , dont quelques - uns furent conduits au supplice : les autres obtinrent leur pardon ; & ce feu , quoique mal éteint , & poussant par intervalles quelques étincelles dans les Troupes , parut alors étouffé.

RÉPUBLIQUE.
1649.
Destruction
des Levellers.
Mai.

Le même esprit d'opposition fit présenter diverses Remontrances au Parlement , par Lilburn , Lieutenant Colonel , ce même Lilburn , autrefois traité si sévèrement par la Chambre Étoilée , pour avoir publié de séditieux libelles. La liberté que ses Partisans lui avoient rendue , devenant aussi désagréable au Parlement qu'elle l'avoit été à la Cour , il fut jetté en prison , comme un tison de discorde & de sédition dans la République. Les Femmes demanderent son élargissement par une Pétition éclatante ; mais on les pria , dans cette occasion , » de donner leurs soins aux affaires du ménage , & de laisser » le Gouvernement de l'Etat aux hommes. » De toutes parts , le Parlement se vit harassé par des Pétitions fort libres , qui exprimoient avec force les sentimens de la Nation , & combien il lui tardoit de voir rétablir les Loix & les libertés. Walker & Dugdale s'accordent à rapporter que dans un Festin , que la Ville donna au Parlement & au Conseil d'Etat , on regarda comme une précaution nécessaire , de faire jurer , à tous les Cuisiniers , qu'ils ne serviroient rien que de sain & d'éprouvé : tant la terreur est inséparable de la tyrannie & de l'injustice !

Il parut nécessaire , au Parlement , d'étendre les Loix de haute trahison fort au-delà des étroites bornes où elles étoient resserrées pendant la Monarchie. On leur fit comprendre jusqu'aux offenses verbales , & l'intention , quoique sans effet , crimes , que peu de Gouvernemens ont punis avec cette rigueur.

RÉPUBLIQUE

1649.

Assurer que l'administration présente étoit une usurpation ,
oser dire que le Parlement , ou le Conseil d'Etat , étoient ty-
ranniques ou contraires aux Loix , entreprendre d'affoiblir leur
autorité , ou susciter contre eux de la résistance & des séditions ;
c'étoient des offenses qu'on déclaroit Haute-trahison. Le pou-
voir d'emprisonner , dont la Pétition de droit avoit dépouillé
le Souverain , fut jugé nécessaire actuellement au Conseil d'Etat ;
& toutes les prisons du Roiaume furent remplies de Citoyens ,
que les craintes & les jalousies du Parti regnant faisoient juger
dangereux. Les taxes , qui furent continuées par le nouveau
Gouvernement , & qui paroissoient d'autant plus pesantes
qu'elles étoient extraordinaires , augmentèrent encore la mau-
vaise disposition du Peuple. Outre les Douanes & l'Accise , on
levoit , chaque mois , quatre-vingt-dix mille livres sterling sur
les Terres , pour la subsistance de l'Armée. Les sequestres &
les compositions des Roialistes , la vente des Terres de la
Couronne & de celles des Chapitres , avoient produit des
sommes immenses , mais qui ne suffisoient pas aux vastes dé-
penses , & comme on le soupçonnoit , aux déprédations du
Parlement & de ses créatures.

Au milieu de toutes ces difficultés , l'ame ferme de Crom-
well , sans confusion , sans embarras , suivoit le chemin qui
devoit la conduire à son terme. Pendant qu'il assembloit une
Armée dans l'Ouest de l'Angleterre , il fit partir pour l'Irlande ,
sous Regnolds & Venables , un Corps de 4000 hommes , In-
fanterie & Cavalerie , pour fortifier Jones , & le mettre en état
de se défendre contre le Marquis d'Ormond , qui s'étoit rendu
maître de Finglass , & qui commençoit à menacer Dublin.
Inchiquen , avec un Corps séparé , s'étant saisi de Tredah & de
Dundalk , avoit défait O'Farrel , un des principaux Officiers
d'O'Neal , & le jeune Coot , qui commandoit quelques Trou-
pes Parlementaires. Ensuite , après avoir joint les siennes à
celles d'Ormond , ils passerent ensemble la Riviere de Liffy , &
prirent poste à Rethmines , qui n'est qu'à deux milles de
Dublin , dans la résolution de commencer le Siège de cette
Ville. Ormond , pour couper toutes sortes de secours à Jones ,
avoit entrepris de réparer un vieux Fort , situé aux Portes de
Dublin ; & se sentant épuisé d'une longue fatigue , il s'étoit

retiré pour prendre un peu de repos, après avoir donné ordre que ses Troupes demeurassent sous les armes. Son sommeil fut troublé, tout d'un coup, par le bruit du feu militaire; & sortant du lit, il vit le tumulte & la confusion répandus autour de lui Jonas, excellent Officier, quoiqu'anciennement homme de robe, avoit fait une sortie, à la tête du renfort qui lui étoit arrivé; & tombant sur les Roïalistes qui travailloient à la réparation du Fort, il les avoit mis en déroute. Ensuite, poussant ses avantages, il étoit venu fondre sur l'Armée même, qui avoit négligé l'ordre de son Général: il y avoit jetté le désordre; & malgré tous les efforts du Marquis, à son réveil, il la mit en fuite, il demeura maître du Camp Ennemi, dont il enleva toutes les tentes, le bagage & les munitions, & retourna victorieux à Dublin, après avoir tué trois mille hommes, & fait plus de deux mille prisonniers.

Cette perte, qui jetta quelque tache sur le caractère militaire du Marquis d'Ormond, fut irréparable pour la Cause roïale. Une nombreuse Armée, qu'il avoit eu tant de peine à rassembler, fut dissipée en un moment. Cromwell, arrivant presqu'aussi-tôt à Dublin; y fut reçu avec des acclamations de joie. Il se rendit immédiatement à Tredah. Cette Ville étoit bien fortifiée, & le Gouverneur y avoit jetté trois mille hommes, sous le Chevalier Astor, Officier de réputation. Ormond s'attendoit que le Siége de Tredah, qui n'est pas éloigné de Dublin, seroit la première entreprise de Cromwell, & que le tems nécessaire à l'Ennemi pour cette expédition lui seroit trouver celui de réparer ses forces. Mais Cromwell connoissoit le prix de la diligence. Il n'eut pas plutôt ouvert la bouche, qu'il ordonna l'assaut général. Quoique repoussé deux fois avec une grande perte, il renouvela l'attaque, & ses Troupes le virent toujours à leur tête, avec Ireton. Toutes les oppositions furent renversées par la furieuse valeur des Assiégeans. La Ville fut prise l'épée à la main; & l'ordre portant de ne faire aucun quartier, on fit une cruelle boucherie de la Granifon. Le petit nombre même, de ceux qui furent épargnés par le Soldat rassasié de sang, fut massacré le lendemain par l'ordre du Général. Un seul échappa au carnage, pour être le messager de cette sanglante exécution. Environ trente prisonniers fu-

RÉPUBLIQUE.

1649.

1 d'Août.

Leyde du
siége de Du-
blin.Septembre.
Tredah em-
porté d'assaut.

RÉPUBLIQUE.

1649.

rent vendus à titre d'esclaves pour la Colonie des Barbades. Cromwell prétendit venger, par cet excès de rigueur, le cruel massacre du regne de Charles ; mais il n'ignoroit pas que presque toute la Garnison étoit Angloise ; & la justice n'étoit qu'une barbare politique, pour désarmer toutes les autres Garnisons par la terreur. Elle eut néanmoins l'effet qu'il s'étoit promis. Wexford, dont il commença le Siège, offrit de capituler après une légère défense : mais avant que la cessation d'armes fût réglée, les gardes de la Ville furent imprudemment négligées, & l'Armée Angloise en força l'entrée. Elle y exerça les mêmes rigueurs qu'à Tredah. Alors chaque Ville, où Cromwell se présenta, ne le fit pas presser pour ouvrir ses portes. Ross, quoique munie d'une forte Garnison, fut rendue par le Lord Taffe. Estionage aiant suivi cet exemple, le vainqueur jeta un Pont sur la riviere de Borrow, & se rendit maître de Passage & de Carriek. Owen O Néal fut forcé de se rendre à discrétion, & sa mort suivit bien-tôt. Les Anglois n'eurent pas d'autres difficultés à vaincre, que celles de la fatigue, & d'une saison avancée. Différentes maladies, qui se répandirent dans l'Armée, en firent périr une partie. Jones même, Gouverneur de Dublin, mourut à Wexford ; & Cromwell, engagé trop loin avec des troupes si languissantes, se vit dans une égale difficulté pour sa subsistance & pour sa retraite. Mais dans le tems qu'il luttoit contre ce double embarras, Cork, Kinsale, & les Garnisons Angloises de Munster se déclarerent pour lui.

Octobre.

1650.

Cette Désertion des Anglois acheva de ruiner l'autorité du Marquis d'Ormond, déjà fort affoiblie par les malheurs de Dublin, de Tredah & de Wexford. Les Irlandois, toujours possédés de leurs préventions nationales & religieuses, ne purent être retenus sous les ordres d'un Gouverneur Protestant, que la fortune traitoit si mal. Le Clergé renouvella ses excommunications contre lui & ses adhérens. Ainsi les terreurs de la superstition s'étant jointes à celles que les Armes victorieuses de Cromwell avoient déjà répandues dans toute la Nation, il ne lui fut pas difficile, au Printems, de pousser les avantages, avec les renforts qui lui vinrent d'Angleterre. Un Siège le rendit maître de Kilkenny, seule Place qui se distin-

gua par sa résistance. Tout l'édifice de l'union Irlandoise se trouvant décomposé, Ormond se déterminâ bien-tôt à ^{RÉPUBLIQUE.} quitter l'Isle, & laissa l'autorité de son Titre à Clanricarde, qui ne vit autour de lui qu'un désespoir sans remède. Les Irlandois regarderent le bannissement comme leur unique ressource. Plus de quarante mille passèrent au service des Etrangers; & Cromwell, charmé de voir quitter l'Isle à des Ennemis, qui ne pouvoient jamais se réconcilier cordialement avec les Anglois, leur laissa le tems & la pleine liberté de s'embarquer.

Pendant que la fortune le favorisoit en Irlande avec si peu d'interruption, elle lui préparoit une nouvelle scene de victoire & de triomphe en Ecosse. Le jeune Héritier de la Couronne étoit à la Haie, où le Chevalier Douglas alla l'informer qu'il avoit été proclamé Roi par les Ecossois; mais il ne lui dissimula point les dures conditions que le Parlement avoit attachées à la Proclamation; & cette circonstance tempéra beaucoup la joie qu'il avoit pu ressentir, de se voir reconnu Souverain dans l'un du moins de ses trois Roïaumes. Charles ne pouvoit manquer de considérer aussi, que ceux qui prétendoient reconnoître ses droits, étant dans une révolte actuelle contre sa famille, ne laisseroient pas entre ses mains une autorité fort étendue, & lui accorderoient à peine un peu de liberté & de sûreté pour sa personne. Comme ses affaires sembloient prendre alors un heureux cours en Irlande, il préféra le parti de tenter la fortune dans ce Roïaume, dont il attendoit plus de respect & de soumission.

Il ne tarda point à quitter la Hollande. Le Peuple dans les Provinces-Unies, étoit fort attaché à ses intérêts. Outre ses liaisons avec la Maison d'Orange, qui étoit fort aimée des Hollandois, il n'y avoit personne qui ne fût touché de sa malheureuse condition; & qui ne témoignât la plus vive horreur pour le meurtre de son Pere: attentat regardé comme le dernier excès du Fanatisme & de la Faction. Mais quoique la faveur du Public fût si hautement déclarée pour le Roi, sa présence causoit de l'inquiétude aux Etats Généraux. Ils redoutoient cette Chambre du Parlement, si formidable par

Charles est
proclamé Roi
en Ecosse.

1690.

son pouvoir, & si fortunée dans toutes ses entreprises. Ils
 RÉPUBLIQUE. appréhendoient les bouillantes résolutions de ces esprits fiers
 1650. & violens; & depuis le meurtre de Dorislaus, ils se croioient
 encore plus obligés de satisfaire la République Angloise, en
 éloignant d'eux le jeune Roi.

Dorislaus, quoique né dans les Provinces-Unies, avoit fait
 un long séjour en Angleterre; & la part qu'il avoit eue à la
 condamnation du Roi, en qualité d'Assesseur de la Haute
 Cour de Justice, lui avoit acquis beaucoup de crédit & de fa-
 veur dans le Parti dominant. Le Parlement l'avoit envoyé en
 Hollande; mais à peine étoit-il à la Haie, qu'il fut attaqué
 par quelques Roïalistes, sur-tout de ceux qui avoient suivi
 Montrose. Ils forcerent l'entrée d'une Chambre où il étoit à
 dîner avec quelques Amis; ils l'arracherent de la table, le
 poignarderent comme la première victime qu'ils crurent de-
 voir à leur Souverain, qu'il n'avoit pas plus épargné; & for-
 tant paisiblement, ils se séparèrent sans précipitation. Quel-
 ques ordres du Magistrat qui portoient de les arrêter, furent
 exécutés avec tant de répugnance & de lenteur, que tous les
 Coupables trouverent de la facilité à s'évader.

Embaras de
 Charles II.

Charles aiant passé quelque tems à Paris sans y recevoir la
 moindre assistance, ni même trop de civilités, s'étoit retiré
 dans l'Isle de Jersey, où il étoit encore reconnu. Winram,
 Lord de Liberton, lui fut envoyé par les Commissaires des
 Etats d'Ecosse, pour l'informer des conditions qu'il devoit
 nécessairement accepter avant que d'être admis à l'exercice
 de la dignité roïale. Jamais des Sujets n'en avoient imposé de
 plus sévères à leur Souverain; mais comme les affaires d'Ir-
 lande commençoient à décliner, & qu'il n'y avoit plus de sû-
 reté pour le Roi à se rendre dans cette Isle, il fit une réponse
 civile à Winram. Elle se réduisoit à demander qu'on lui envoiât
 des Commissaires à Breda, pour entrer en Traité sur ces
 Articles.

Les Comtes de Cassilis & de Lothiam, le Lord Burley, le
 Lord de Liberton & les autres Commissaires, arriverent dans
 cette Ville, mais sans aucun pouvoir pour traiter, & déclara-
 rent au Roi qu'il devoit se soumettre sans réserve aux termes

qui lui étoient imposés. Ces termes portoient, » que par une
 » déclaration publique il banniroit de sa Cour tous les Ex-
 » communiés, c'est-à-dire, ceux qui avoient exposé leurs vies, RÉPUBLIQUE.
1650.
 » sous Hamilton & Montrose, pour la défense de sa Famille ;
 » qu'aucun de ses Sujets d'Angleterre qui avoient porté les
 » Armes contre le Parlement, n'auroit la liberté d'approcher
 » de sa personne ; qu'il donneroit sa parole roïale d'accepter
 » le Covenant ; qu'il ratifieroit tous les Actes de Parlement
 » qui ordonnoient le Gouvernement Presbytérien, le Direc-
 » toire du Culte, la Profession de Foi & le Catéchisme ; enfin,
 » que dans les affaires Civiles il se gouverneroit par la direc-
 » tion du Parlement & dans les affaires Ecclesiastiques, par
 » celle de l'Assemblée ; « & pour marquer une résolution plus
 » déterminée, ce ne fut qu'après des Sermons & des Prieres,
 que ces Articles furent livrés solennellement au Roi.

Les Amis de Charles étoient extrêmement partagés sur la conduite qu'il devoit tenir dans une conjoncture si critique. La plupart de ses Conseillers Anglois lui inspiroient de l'éloignement pour de si dures & de si honteuses conditions. Ils représentoient que les Personnages qui gouvernoient actuellement l'Ecosse, étoient les plus furieux Bigots de ce Parti, ceux mêmes qui, malgré la douceur du dernier Gouvernement, avoient excité la première révolte contre le Roi, qui l'avoient renouvelée après les plus amples concessions qui s'étoient opposées au progrès des Armes du Roi, & qui, dans l'extrémité de ses disgrâces, lorsqu'il étoit venu leur confier sa personne, l'avoient bassement vendu, & leur honneur avec lui, à ses cruels Ennemis & ses Bourreaux ; qu'ils n'avoient encore donné aucune marque de repentir, & que dans les conditions mêmes qu'ils propoisoient actuellement, ils faisoient connoître la même averfion pour la Monarchie, la même défiance de leur Souverain, qui n'avoient jamais cessé de les animer ; que rien ne pouvoit être plus deshonorant pour le Roi, que de sacrifier dans sa première entreprise, & pour un vain titre de roïauté, ces principes dont son Pere étoit mort le Martyr, & dans lesquels il avoit été lui-même scrupuleusement élevé ; que par cette hypocrisie il perdrait les Roïalistes, seuls Amis

qui lui fussent attachés de bonne foi ; mais qu'elle ne lui concilieroit pas les Presbytériens qui haïssoient la Famille autant que sa Cause, & qui n'attribueroient son consentement qu'à la politique & la nécessité ; que les Ecoffois avoient refusé de s'engager par aucune sorte de promesse, à le rétablir sur le Trône d'Angleterre ; & que, quand ils y seroient disposés, le mauvais succès de l'Engagement d'Hamilton avoit fait assez connoître combien leurs forces répondoient peu à la grandeur de cette entreprise ; qu'au premier revers, Argyle & ses Partisans saisissoient la plus prompte ouverture pour le réconcilier avec le Parlement d'Angleterre, & livreroient Charles à ses Ennemis, comme ils leur avoient livré son Pere ; en un mot, que sa Cause fut-elle encore plus désespérée, la prudence n'avoit pas de maximes qui pussent justifier le sacrifice de son honneur, sans autre fruit que de mettre en danger sa vie & sa liberté.

Le Comte de Laneric, devenu Duc d'Hamilton, le Comte de Lauderdale, & d'autres Seigneurs bannis d'Ecosse pour la part qu'ils avoient prise au dernier Engagement, étoient alors près du Roi ; & comptant de rentrer dans leur Patrie à la suite, ils se joignirent au jeune Duc de Buckingham pour le presser de consentir aux articles. Ils prétendirent que rien ne seroit plus agréable à ses Ennemis, que de le voir tomber dans le piège qu'ils lui tendoient, & laisserent par une si scrupuleuse délicatesse, la possession de ses Domaines à ceux qui ne cherchoient qu'un prétexte pour l'en exclure ; qu'Argyle n'osant s'opposer au penchant de la Nation, jusqu'à secouer le joug de son Souverain, avoit embrassé cet expédient, dans l'espérance que Charles se détrôneroit lui-même & refuseroit le Roïaume qui lui étoit offert ; qu'il ne falloit pas douter que le même esprit national, assisté par Hamilton & son Parti, ne se ranimât plus que jamais en faveur de leur Prince, lorsqu'il leur auroit confié sa personne, qu'ils ne rabattissent beaucoup de la rigueur de leurs termes ; que le Parti dominant, quelles que pussent être ses intentions présentes, ne pourroit éviter la guerre avec les Anglois, & seroit forcé pour se soutenir lui-même contre un Ennemi si supérieur, d'accepter l'assistance des

Amis

Amis du Roi de tous les Partis; qu'un âge avancé, & des engagements forts étroits, pouvoient avoir exigé du dernier Roi une conduite ferme & constamment uniforme; mais que personne ne blâmeroit un Prince de l'âge de Charles, pour s'être soumis à des conditions que la nécessité lui imposoit: que la rigueur même des principes dont son Pere avoit fait profession, & qui pouvoient donner un grand lustre à son caractère, n'avoit pas laissé d'être extrêmement préjudiciable à ses intérêts; & que si quelque chose pouvoit être avantageux à la Cause Roiale, c'étoit de faire espérer à tous les Partis, des maximes de Gouvernement plus égales & plus indulgentes; enfin que quand les affaires étoient dans une situation si désespérée, il falloit faire peu d'attention au danger, & que l'honneur du Roi consistoit plus à faire éclatter de bonne heure du courage & de l'activité, qu'à peser rigoureusement des points Théologiques, dont on pouvoit supposer qu'il étoit encore mal instruit.

Ces raisons, secondées par l'avis de la Reine Mere & du Prince d'Orange, Beau-frere du Roi, qui jugeroient tous deux ridicule de refuser un Roïaume par simple respect pour l'Episcopat, eurent beaucoup de poids sur l'esprit de Charles. Mais ce qui le détermina particulièrement à se rendre, fut le sort du brave Montröse, à qui ses zélés Compatriotes avoient ôté la vie, avec les plus outrageantes circonstances de la rage. Quoique le Roi vit plus clairement que jamais dans cet exemple, le furieux esprit dont les Ecoissois étoient animés, il ne lui restoit plus aucune ressource, & le désespoir lui fit accorder tout ce qu'on lui demandoit.

Montröse, après avoir mis bas les armes par l'ordre du dernier Roi, s'étoit retiré en France, & contre ses inclinations naturelles, il avoit passé quelque tems à Paris dans l'inaction. Il y fit quelque liaison avec le célèbre Cardinal de Retz; & ce Juge pénétrant parle de lui dans ses Mémoires comme d'un de ces Héros dont on ne connoît aucun reste dans le monde, & qui ne se trouvent plus que dans Plutarque. Le desir de cultiver son génie martial, lui fit entreprendre un voïage en Allemagne, où il fut extrêmement caressé de l'Empereur, qui l'honora du titre de Maréchal, & qui lui proposa de lever un Régiment pour le service Impérial. Pendant qu'il s'y employoit

RÉPUBLIQUE.

1650.

Entreprise de
Montröse en
Ecosse.

Tome I.

M m m m

dans les Païs-Bas , il apprit la mort tragique de Charles I; & dans le même tems il reçut du jeune Roi une nouvelle Commission de Capitaine général en Ecosse. (a) Son esprit ardent n'avoit besoin que de cette autorité pour le mettre en action. Il rassembla dans le Nord de l'Allemagne, quantité de braves gens que sa réputation attiroit autour de lui. Le Roi de Danemark lui envoya quelques secours d'argent; la Reine de Suede lui fournit des armes, & le Prince d'Orange, des vaisseaux. Il hâta son entreprise, dans la crainte que la négociation du Roi avec les Ecossois ne fît révoquer sa Commission; & partant pour les Orcades avec cinq cens hommes, dont la plupart étoient Allemands, il y débarqua sans opposition. C'étoit à quoi se réduisoient tous ses préparatifs contre un Roïaume établi en paix domestique, défendu par un corps de Troupes disciplinées, instruit de son entreprise, & préparé à le repousser. Quelques-uns de ses gens l'ayant entretenu d'une prophétie, qui le destinoit, & lui seul, à rétablir l'autorité du Roi dans tous ses Domaines, il avoit prêté l'oreille à ces flatteuses idées, qui, sans avoir plus de fondement que de vraisemblance, s'accordoient avec ses généreuses dispositions.

Quelques Insulaires des Orcades, quoique naturellement peu guerriers, reçurent de lui des armes, & l'accompagnerent à Caithness. Il se flattoit que la renommée de ses anciennes victoires, jointe à l'affection générale pour le Service du Roi, ameneroit les Montagnards en foule sous ses Enseignes. Mais ils étoient fatigués & rebutés de la guerre & du délordre. La plupart de ceux qui l'avoient suivi dans ses dernières expéditions, avoient été rigoureusement punis par les Covenantaires; & les forces qu'on avoit déjà rassemblées contre lui, ne laissoient pas espérer de succès pour une nouvelle tentative. Cependant quelque foibles que fussent les siennes, le souvenir du passé jetta beaucoup de terreur dans le Comité des Etats d'Ecosse. Ils firent marcher immédiatement contre lui, Holborn & Lesley avec un Corps de quatre mille hommes. Straham reçut ordre de s'avancer d'abord avec la Cavalerie, pour arrêter ses progrès. Montrose n'avoit pas un homme à cheval dont il pût recevoir des informations. Il fut surpris par Straham. Les

(a) Burnet, Clarendon.

Royalistes ne purent se défendre contre l'attaque imprévue d'une puissante Cavalerie. Tous furent, ou tués, ou faits prisonniers; & Montrose même, qui cherchoit à se sauver sous l'habit d'un Païsan, fut découvert, & perfidement livré à ses Ennemis.

RÉPUBLIQUE.

1650.

Toute l'insolence, que le succès peut produire dans des âmes peu généreuses, fut exercée par les Covenantaires, contre un Général qu'ils haïssoient & qu'ils redoutoient également. La haine Théologique fit encore redoubler les indignités, à l'égard d'un homme, que l'excommunication lancée contre lui leur faisoit regarder comme exécration. Lesley le fit conduire, pendant plusieurs jours, sous le même habit qu'il avoit pris pour se déguiser; & dans tous les lieux de son passage, la populace fut excitée, quelquefois malgré sa répugnance, à l'accabler de reproches & d'insultes. Lorsqu'il fut proche d'Edimbourg, un ordre du Parlement fit employer, pour son humiliation, toutes les recherches d'une rage étudiée. Les Magistrats se trouverent à la porte de la Ville (a), & le firent mettre dans une chaise neuve, faite exprès, avec un banc élevé, sur lequel ils la firent placer, pour l'exposer pleinement à la vue du Peuple. Il étoit lié d'une corde, qui, lui passant sur la poitrine & sur les épaules, tenoit des deux côtés aux rebords de la voiture. Dans cette situation, l'Exécuteur de la Justice publique ôta son chapeau de la tête, au noble Captif, & marcha lui-même à cheval devant lui, avec le bonnet de son état sur la sienne. Les autres Officiers, qui avoient été pris avec Montrose, alloient à pié, deux à deux, devant la charrette.

Il est pris par les Covenantaires.

La Populace, plus généreuse & plus humaine, voiant cette étrange révolution dans la fortune d'un homme qui avoit fait si récemment la terreur publique, & dans les mains duquel, peu d'années auparavant, les Magistrats d'Edimbourg avoient remis, à genoux, les clefs de leur Ville, frappée de compassion, le considéroit avec des larmes & une admiration muettes. Mais, le Dimanche suivant, les Prédicateurs se récrièrent contre ces mouvemens de la nature rebelle; ce fut leur expression; & reprocherent au Peuple une profane tendresse, pour l'Ennemi capital de toute piété & de toute Religion.

(a) La Porte Orientale.

RÉPUBLIQUE.

1650.

Montrose même, quoique passionné pour la vraie gloire, fut mépriser une ignominie qu'il n'avoit pas méritée; &, dans tous les lieux où il fut conduit, il reçut avec une dédaigneuse indifférence, les outrages de ses Ennemis. Il se crut assez vengé de leurs injures par la bassesse de leurs sentimens & de leur conduite. Dans la route, il avoit passé par la Maison du Comte de Southesk, son Beau-pere; & la permission de voir ses enfans, qu'on y élevoit, ne lui avoit pas été refusée. Sa tendresse même, dans ce dernier adieu, ne put troubler la sérénité de son ame héroïque, ni lui arracher une plainte, contre l'injustice des hommes, ou la cruauté de la Fortune.

Lorsqu'il fut conduit devant le Parlement, qui étoit alors assemblé, Loudon, Chancelier d'Ecosse, lui reprocha, dans une violente déclamation, « l'atteinte qu'il avoit portée au » Covenant national, après y avoir souscrit; sa révolte contre » Dieu, le Roi, & la Vérité, & quantité d'horribles meurtres, » de trahisons & d'impiétés, dont il alloit recevoir la digne » punition ». Montrose, dans sa réponse, maintint cette même supériorité sur ses Ennemis, à laquelle sa réputation & ses glorieux exploits, comme le témoignage de sa conscience en faveur d'une bonne cause, lui donnoient de justes droits. Il dit à l'Assemblée du Parlement, c'est à-dire de ses Juges; « que le » Roi, comme il en étoit informé, aiant reconnu leur autorité » en consentant à traiter avec eux, il paroissoit découvert à leur » Tribunal; respect qu'ils auroient en vain demandé de lui, » pendant qu'ils étoient en guerre ouverte avec leur Souverain: » qu'il se rappelloit avec une honte & des remords infinis son » ancienne erreur, c'est-à-dire, le tems où des prétextes assez » plausibles l'avoient engagé, avec eux, dans la carrière de la » révolte, & lui avoient fait prendre les armes contre son Prince » & son Païs; qu'ensuite, il comptoit que ses services avoient » assez témoigné son repentir, & que sa mort alloit expier l'unique faute qu'il eût à se reprocher: que dans toutes ses entreprises militaires, il avoit été justifié par la Commission de leur Souverain commun, à l'autorité duquel ils avoient eu la hardiesse d'opposer leur Etendard: qu'avoit exposé sa vie pour son Maître étoit la moindre partie de son mérite; que par obéissance, pour les mêmes ordres, il avoit mis bas les

» armes, & qu'il leur avoit abandonné la victoire, lorsqu'en
 » dépit de tous leurs efforts il étoit encore capable de la leur
 » disputer: que jamais il n'avoit répandu de sang hors du
 » champ de bataille; & qu'il voioit actuellement devant ses
 » yeux quantité de personnes, assez hardies maintenant pour
 » lui prononcer sa Sentence de mort, dont la vie, proscrite
 » par les Loix de la Guerre, avoit été sauvée, par ses soins,
 » de la fureur du Soldat: qu'il étoit fâché de ne pas voir
 » un meilleur témoignage, de leur retour à l'obéissance,
 » que le meurtre d'un si fidele Sujet, dans la mort duquel la
 » Commission Roïale alloit être indignement outragée: que
 » pour lui, en vain s'étoient-ils efforcés de l'avilir & de le
 » dégrader, à force d'injures & d'opprobres: que la justice
 » de la Cause, il le savoit, étoit capable d'annoblir toute sorte
 » de fortune, & que son unique affliction étoit de voir l'auto-
 » rité de son Souverain, dont il étoit revêtu, traitée avec tant
 » d'ignominie: que, d'ailleurs, il suivroit joieusement, par
 » une injuste Sentence, son autre Maître, l'innocent Monar-
 » que pour le fils duquel il avoit sacrifié sa vie; heureux,
 » si dans sa destinée future, il pouvoit se voir en possession,
 » comme lui, de ce séjour de bénédiction, où sa piété, sans
 » doute, & toutes ses roïales vertus, lui avoient assuré d'é-
 » ternelles récompenses.

La Sentence de Montrose fut immédiatement prononcée:
 Elle portoit, » que Jacques Graham; car ils ne daignerent pas
 » y joindre ses titres, seroit transporté le jour suivant à la Croix
 » d'Edimbourg, pour y être pendu à un gibet, haut de trente
 » piés, où il demeureroit exposé l'espace de trois heures; qu'en-
 » suite sa tête seroit coupée sur un échafaud, & clouée à la porte
 » de la prison; que ses jambes & ses bras seroient distribués
 » & attachés dans les quatre principales Villes du Roïaume,
 » & que son corps seroit enterré dans le lieu destiné à la sé-
 » pulture des Malfaiteurs ordinaires; à moins que, sur quel-
 » que témoignage de son repentir, son excommunication ne
 » fut levée par l'Eglise. »

Les Ministres Presbytériens, comptant que la terreur d'une
 mort si prompte leur auroit enfin donné quelque avantage sur
 leur Ennemi, se rendirent en foule autour de lui, & commen-

RÉPUBLICAIN.

1650.

LÉPUBLIQUE.

1650.

cerent par insulter au renversement de sa fortune. Ils prononcèrent sa damnation. Ils l'assurèrent que le Jugement, dont l'exécution étoit si certaine pour le lendemain, ne seroit que le prélude de celui qui devoit le suivre. Ensuite ils offrirent de prier avec lui ; mais il étoit trop bien informé de leurs formules d'imprécations, auxquelles ils donnoient le nom de prières. » Seigneur, daigne cependant toucher le cœur endurci de cet orgueilleux, cet incorrigible pécheur, ce méchant, ce traître, » ce parjure & ce profane, qui refuse d'entendre la voix de ton Eglise, « telles étoient les demandes que, suivant leur usage, ils vouloient faire pour lui. Il leur dit : » qu'ils étoient des Misérables, trompés eux-mêmes, & trompant les autres ; & » qu'en peu de tems ils seroient tomber leur Patrie dans la plus insupportable servitude, où jamais une Nation eût été réduite. » Pour ce qui me touche, ajouta-t-il, je suis plus fier d'avoir ma tête attachée dans le lieu marqué par la Sentence, » que d'avoir mon portrait suspendu dans la Chambre du Roi. » Loin d'être affligé que mes jambes & mes bras soient envoyés dans quatre Villes du Roïaume, je souhaiterois d'avoir assez de membres pour être dispersés dans toutes les Villes Chrétiennes, & pour servir de témoignage en faveur de la Cause pour laquelle je souffre. » Ce même soir, dans l'horreur de sa prison, il mit en vers ce généreux sentiment. Le Poëme subsiste ; monument signalé de son courage héroïque, & preuve assez estimable de son talent pour la Poësie.

Enfin le jour arriva, où parmi les insultes de ses Ennemis & les pleurs du Peuple, on conduisit, au lieu de l'exécution, l'homme de la plus illustre naissance du Roïaume & de la plus glorieuse renommée, pour y recevoir la punition de son attachement aux Loix de son País & de sa fidélité pour son Souverain, par l'ignominieux supplice qui est destiné aux Criminels du plus vil degré. Tout ce que l'insolence de ses Ennemis avoit tenté, pour abbatre cette ame noble, aiant été jusqu'alors sans effet, ils firent encore un essai, dans cette triste & dernière scene, où toutes les inimitiés qui n'ont leur source que dans les motifs humains sont ordinairement adoucies & désarmées. L'Exécuteur avoit apporté un Livre, où les actions vraiment héroïques du Général Montrose avoient été célébrées en

latin fort élégant, il le lui attacha au cou avec une corde. Ce nouveau trait de la malignité de ses Ennemis fit sourire Montrose. Il leur rendit grâces néanmoins de leur zèle officieux : « Je fais gloire, leur dit-il, de ce témoignage de ma va-
leur & de ma fidélité, plus que je n'ai jamais fait de mon Or-
dre de la Jarretière. » Aiant demandé s'il restoit quelqu'autre indignité à lui faire essuier, & renouvelé quelques pieuses aspirations, il souffrit patiemment le dernier acte de l'Exécuteur.

Telle fut dans la trente-huitième année de son âge, la fin du brave Marquis de Montrose, l'homme des trois Nations Britanniques dont la valeur & la conduite militaire s'étoient signalées avec le plus d'éclat dans le cours de ces cruels désordres. Pendant sa jeunesse il n'avoit pas cultivé avec moins de succès les beaux Arts ; & tout ce qu'il y avoit d'élégant, de noble, de sublime, touchoit sa grande ame. Il n'étoit pas insensible non-plus aux plaisirs de la Société, ni même à ceux de l'Amour. Mais quelque chose de vaste & de démesuré caractérisoit toutes ses vues & ses actions ; & c'étoit uniquement par un héroïque effort du devoir, que son cœur, impatient de toute supériorité, & même d'égalité, s'étoit soumis à rendre une aveugle obéissance à la volonté de son Souverain.

La vengeance des Covenantaires ne fut pas rassasiée par l'exécution de Montrose. Urray, que son inconstance avoit jeté dans le Parti du Roi, souffrit la mort vers le même tems. Spotiswood de Daerrie, qui n'avoit que dix-huit ans, le Chevalier François Hay de Dalgetie, & le Colonel Sibbald, tous d'une naissance & d'un caractère illustre, subirent le même sort ; ils avoient été pris avec Montrose. Le Marquis de Huntley avoit déjà (a) servi de victime à la rigueur des Covenantaires.

Les scènes passées ont fait pleinement connoître la barbarie de cette faction Théologique : celles qui les suivirent de près vont découvrir ses absurdités. Si c'est une vérité reconnue, que la corruption des meilleures choses en fait ce qu'il y a de pire au monde, il ne doit pas être surprenant que de tous les abus, ceux de la Religion soient les plus odieux & les plus ridicules. On fera quelquefois obligé dans cette narration,

(a) Environ un an auparavant.

pour marquer le génie du tems, d'emploier le même langage dont la mode étoit alors si bien établie.

RÉPUBLIQUE.

1650.

Le Roi se hâtant d'exécuter ses conventions avec les Commissaires Ecoſſois, mit à la voile pour l'Ecoſſe sous l'escorte de sept Vaisseaux de Guerre Hollandois, destinés à protéger la pêche du Harang. Il entra dans le Golfe de Cromarty ; mais avant qu'on lui permît de prendre terre, on exigea que le Covenant fût signé de sa main ; & cette cérémonie fut accompagnée de quantité de sermons & de lectures, pour l'exhorter à la persévérance dans la sainte Confédération. (a) Hamilton, Lauderdale, Dunfermling, & d'autres Seigneurs de la Faction, qu'on nomma les *Engageaires*, (b) furent immédiatement séparés de lui, & forcés de se retirer dans leurs Terres, pour y mener une vie privée, sans crédit & sans considération. Ses amis Anglois qui avoient servi son Pere, eurent ordre d'abandonner le Roïaume, Le Roi même s'aperçut bien-tôt qu'il étoit considéré comme un fantôme d'Etat, & que les foibles restes de Roïauté dont il jouissoit, ne servoient qu'à lui attirer de plus grandes indignités. Il trouva exposé dans la Ville d'Aberdeen, un des membres de Montrose, ce fidèle serviteur, qui n'avoit rien entrepris qu'avec sa Commission. (c) L'Assemblée Ecclésiastique, & bien-tôt à son exemple, le Comité des Etats & l'Armée qui n'étoient gouvernés que par ses avis, publièrent des Déclarations, dans lesquelles ils protestoient, » qu'ils n'avoient embrassé aucune querelle, aucun Parti mal-intentionné, & qu'ils avoient uniquement combattu pour » leurs droits & leurs principes ; qu'ils renonçoient à tous les » péchés & toutes les souillures du Roi & de sa Maison ; & » qu'ils ne le reconnoissoient lui, ou son intérêt, qu'autant » qu'il reconnoissoit & suivoit la Cause de Dieu, & qu'il » fessoit les péchés de sa Maison & les siens.

Charles, qui se voioit livré à ces rudes Zélateurs, sans autre assurance pour sa liberté & pour sa vie, que celle qu'il leur plaisoit de lui accorder, se laissa persuader de faire une démarche qui ne peut être excusée que par l'extrême nécessité de ses affaires, ou par sa jeunesse & son inexpérience ; ce fut de

(a) Discours Historiques de Walker, p. 159.

(b) *Engageaires*.

(c) Walker ubi. sup. p. 160.

publier

publier à son tour une Déclaration telle qu'ils l'exigerent de lui : (a) » Il y remercioit la Providence, qui, par ses miséricordieuses dispositions, l'avoit délivré du piège des mauvais conseils, l'avoit conduit à la pleine conviction de la justice du Covenant, & l'avoit porté à se jeter, lui & ses intérêts, dans les bras de Dieu. Il souhaitoit d'être profondément humilié & affligé dans son ame pour avoir suivi le mauvais conseil de son Pere en s'opposant au Covenant, c'est-à-dire, au saint ouvrage de la Réformation, & pour avoir versé le sang du Peuple de Dieu dans toutes les parties de ses Etats. Il déplorait l'idolâtrie de sa Mere, & la foiblesse qu'on avoit eue de la tolérer dans le Palais de son Pere : scandale horrible, disoit-il, pour toutes les Eglises Protestantes : extrême sujet d'offense pour celui qui se nomme un Dieu jaloux, & qui punit les péchés des Peres dans leurs Descendants. Il protestoit qu'il n'auroit plus d'autres Ennemis que les Ennemis du Covenant ; qu'il détestoit le Papisme, la Superstition, la Prélature, l'Hérésie, le Schisme, tous les usages profanes, & qu'il étoit résolu de ne les pas tolérer, ni leur accorder aucune protection dans aucun de ses Domaines. Il déclaroit que jamais il n'aimeroit & ne favoriseroit aucun de ceux qui avoient assez peu de conscience pour chercher ses intérêts préférablement à l'Evangile & au Roïaume de J. C. Enfin, il espéroit que malgré les disgraces que ses fautes passées avoient attirées sur lui, maintenant qu'il avoit obtenu la faveur d'être entré dans la Cause de Dieu, & de reconnaître que sa propre cause étoit subordonnée à celle de Dieu, la Divine Providence couronneroit ses Armes de la Victoire.

Les Covenantaires & le Clergé se désoient encore de sa bonne foi. Cette facilité à se rendre leur fit soupçonner qu'il regardoit toutes ses concessions comme de ridicules farces auxquelles sa situation le forçoit de se soumettre. Ils lui préparoient une rude épreuve. Au lieu de la solemnité de son Couronnement, qui avoit été différée dans cette vue, ils avoient pris la résolution de le faire passer par une humiliation publique, & de l'obliger à faire pénitence devant le Peuple. Ils lui envoierent douze Articles de repentir, dont ils exigeoient

(a) Ibid. p. 170.

l'aveu ; & le Roi étoit convenu de se soumettre à cette nouvelle indignité. Les diverses transgressions de son Pere, & celles de son Grand-Pere, l'Idolâtrie de sa Mere, sont encore rappellées, & fort aggravées dans ces Articles. On lui faisoit déclarer aussi qu'il ne desiroit le rétablissement de ses droits, que pour l'avancement de la Religion, & toujours avec subordination au Roïaume de Christ. En un mot, après avoir exalté l'Autel au-dessus du Trône, & mis la Roïauté sous leurs pieds, les Ministres de l'Eglise Ecossoise étoient résolus d'avilir la Couronne par tous les outrages dont leur ascendant actuel les mettoit en état de couvrir leur malheureux Souverain.

Charles reconnut en même-tems que son autorité n'étoit pas moins anéantie, que son caractère étoit dégradé. On ne le consultoit dans aucune affaire publique ; il n'étoit pas même appelé pour assister aux Conseils ; son choix suffisoit pour décréditer tous ceux qui prétendoient aux Offices. Les soins qu'il prenoit pour unir les Partis opposés, ne faisoient qu'augmenter la défiance des Covenantaires, & le soupçon qu'il ne leur étoit pas entierement dévoué. Argyle, qui, par ses subtilités & ses complaisances, gouvernoit en partie cette Faction farouche, & s'en laissoit gouverner, faisoit encore le sourd à toutes les avances du Roi pour gagner sa confiance. Les Malintentionnés & les Engageaires étoient toujours les objets de la haine & de la persécution publiques ; & quiconque déplaisoit au Clergé, ne manquoit pas d'être noirci par l'un ou l'autre de ces deux titres. Le Fanatisme qui régnoit de toutes part, si rempli d'aigreur & de fiel, si surchargé de diverses antipathies, avoit comme acquis au nouvel objet d'horreur : c'étoient les Sorciers. L'opion des Sciences infernales répandue dans toutes les parties de l'Ecosse, y fit brûler un grand nombre de Malheureux par Sentente du Magistrat. Dans un Village près de Berwick, qui ne contenoit qu'onze Maisons, quatorze personnes furent condamnées au feu ; & l'on vit naître une nouvelle Jurisprudence étudiée & cultivée de toutes parts, qui apprenoit à distinguer les vrais Sorciers par des épreuves & des signes.

Exploits de
Cromwell.

L'approche de l'Armée Angloise, sous Cromwell, ne fut pas capable d'appaïser ou d'adoucir les animosités entre les

Faëions d'Ecoffe, & le Clergé n'en parut pas moins ré-
 solu d'exclure tous ceux qui n'étoient pas dévoués à ses inté-
 rêts. Le Parlement d'Angleterre ayant jugé que le Trai-
 té entre le Roi & les Ecoffois, se termineroit vraisembla-
 blement par une conciliation, avoit fait ses préparatifs pour
 une Guerre qui lui avoit paru tôt ou tard inévitable. Cromwell
 qui venoit d'abattre les forces & le courage des Irlandois, fut
 rappelé, & laissa le Commandement de l'Irlande à Ireton, dont
 la vigilance & l'habileté acheverent de mettre les Habitans
 sous le joug, ou de les chasser de leur Patrie.

On s'attendoit que Fairfax qu'on conservoit encore le titre
 de Général, continueroit d'être employé contre l'Ecoffe, & de
 paroître à la tête des Armées : Poste convenable à ses talens,
 & le seul dans lequel il eût fait quelque figure. Mais quoiqu'il
 eût permis aux Républiquains d'user de son nom pour se dé-
 faire de leur Souverain & pour mettre le Parlement dans la dé-
 pendance, un scrupule insurmontable l'empêchoit de faire la
 Guerre aux Ecoffois, qu'il considéroit comme de zélés Presby-
 tériens unis à l'Angleterre par les nœuds sacrés du Covenant.
 Il regrettoit même les extrémités dans lesquelles il s'étoit déjà
 laissé précipiter; & ses résolutions étoient confirmées par les
 exhortations de sa Femme, qui avoit sur lui beaucoup d'in-
 fluence, & qui étoit elle-même gouvernée par le Clergé Pres-
 bytérien. Le Parlement envoya quelques-uns de ses Membres
 pour raisonner avec lui, & Cromwell fut de ce nombre. En-
 vain lui représenterent-ils que les Ecoffois avoient donné la
 première atteinte au Covenant par leur invasion en Angle-
 terre sous Hamilton, & que s'ils n'étoient pas prévenus par
 les vigoureuses mesures de la République, ils renouvelle-
 roient infailliblement leurs hostilités. Cromwell, qui connois-
 soit l'inflexibilité de Fairfax sur tout ce qui regardoit les prin-
 cipes, hazarda ses plus ardentes sollicitations, & les poussa ju-
 squ'à répandre des larmes, qui sembloient venir du chagrin de se
 voir refusé dans cette occasion. On ne pouvoit soupçonner
 d'ambition l'homme qui s'efforçoit avec tant de zèle, de re-
 tenir son Général dans un Poste qu'il se connoissoit seul ca-
 pable de remplir. La même chaleur d'imagination qui rendoit
 Cromwell un frénétique Enthousiaste, en faisoit aussi le

plus dangereux des Hypocrites ; & ce fut toujours à ce tour d'esprit autant qu'à son courage & qu'à son habileté, qu'il dût ses prodigieux succès. Le contagieux ferment de son zèle, engageoit tout le monde à seconder ses mesures ; & l'air naturel d'affection, avec lequel il entroit dans chaque partie de son rôle, le mettoit en état, après des tromperies multipliées, de couvrir sous une tempête de passion, toutes ses vues tortueuses & ses profonds artifices.

Fairfax aiant résigné sa Commission, elle fut donnée à Cromwell, avec le titre de Capitaine général de toutes les forces d'Angleterre. Ce Commandement dans une République qui n'étoit fondée que sur les Armes, étoit de la plus haute importance, & c'étoit le premier pas que cet ambitieux Politique eût encore fait vers le pouvoir Souverain. Il se mit aussi-tôt en marche avec toutes ses forces, & son Armée étoit de 16000 hommes lorsqu'il la fit entrer en Ecosse.

Le Commandement des Troupes Ecossoises avoit été confié à Lesley, Officier de mérite, qui forma un plan de défense. Il se retrancha dans un Camp bien fortifié entre Edimbourg & Leith ; & tout ce qui pouvoit servir à favoriser la marche des Anglois dans les Comtés de Merse & de Lothian, en fut soigneusement éloigné. Aussi Cromwell prit-il le parti de s'avancer vers le Camp des Ecossois, & d'employer toutes sortes de voies pour les engager dans une Bataille. Mais Lesley, quoique supérieur en nombre, savoit que ses Troupes étoient fort inférieures aux Anglois pour la discipline, & ne pensa qu'à se tenir à couvrir dans son Poste. Il tenta par des escarmouches & de légères rencontres, d'animer le courage de ses Gens, & ces entreprises ne furent pas sans succès. Chaque jour son Armée croissoit en nombre & s'aguerrissoit. Le Roi vint au Camp ; & ne s'étant point ménagé dans l'action, il fit d'extrêmes progrès dans l'affection du Soldat, qui servoit plus volontiers sous un jeune Prince, vif & ardent, que sous un Comité de Gens de Robbe, qu'il ne croioit exercés qu'à discourir. Le Clergé s'en alarma. Charles reçut ordre aussitôt de quitter le Camp. Ils le purgerent aussi d'environ quatre mille, tant Mal-intentionnés, qu'Engageaires, que leur zele pour le Roi avoit portés à le suivre, & qui, par leurs ex-

périence & leur crédit, faisoient la meilleure Milice de la Nation (a). Alors, ils conclurèrent qu'ils avoient une Armée de Saints, qui ne pouvoit plus être battue. Ils murmurerent beaucoup, non-seulement contre la prudence de leur Général, mais contre le Seigneur même, qui avoit si long-tems différé leur délivrance (b); & dans leurs Sermons, ils lui déclarèrent nettement "que s'il ne les sauvoit pas des Sectaires Anglais, glois ils ne le reconnoîtroient plus pour leur Maître (c)". L'occasion d'obtenir quelque avantage s'étant offerte, un jour de Dimanche, ils empêcherent leur Général d'en user, de peur qu'il n'enveloppât la Nation entiere dans le crime de la violation du Sabbat.

RÉPUBLIQUE.

1650.

Cromwell se trouvoit dans une très-fâcheuse situation. Il n'avoit plus, alors d'autres provisions que celles qu'il recevoit par Mer. On n'avoit pas eu la précaution de lui en fournir assez, & son Armée étoit réduite aux derniers besoins. Il se retira jusqu'à Dumber. Lesley le suivit, & campa sur les hauteurs de Lammermure, qui commandent cette Place. Il se trouve quantité de passages difficiles, entre Dumber & Berwick; & Lesley en avoit pris possession. Le Général Anglois étoit à l'extrémité. Déjà même il avoit pris la résolution de renvoyer son Infanterie & son Artillerie par Mer, & de se faire jour, à tout hasard, avec sa Cavalerie. La folie des Ecclésiastiques Ecoissois lui sauva la perte de ses Troupes & l'honneur.

Nuit & jour, les Ministres avoient lutté avec le Seigneur dans leurs prières, c'étoient leurs expressions; & leur imagination enflammée leur persuada qu'à la fin ils avoient obtenu la Victoire. Ils se crurent assurés, par des révélations, que les Sectaires & les Hérétiques, avec leur Chef, qu'ils nommoient Agag, étoient livrés entre leurs mains. Sur la foi de ces visions, ils forcerent leur Général, malgré toutes ses Remontrances, de descendre dans la plaine, pour attaquer les Anglois dans leur retraite. Une lunette d'approche fit découvrir, à Cromwell, le mouvement du Camp Ecoissois; & sans le secours des révélations, il prédit que le Seigneur avoit livré l'Ennemi entre ses mains. Aussi-tôt il donna ses ordres; 3 Septembre.

Bataille de Dumber.

(a) Walker ubi. sup. p. 165.

(b) Ibid. p. 168.

(c) Whitclocke, p. 449.

RÉPUBLIQUE.

1650.

pour l'attaque. Cette Bataille fit reconnoître aisément que dans les Actions Militaires, rien n'est capable de suppléer au défaut de la discipline & de l'expérience; & que dans la présence réelle du danger, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, les vapeurs de l'enthousiasme se dissipent à l'instant & perdent leur influence. Les Ecoffois, quoiqu'au double pour le nombre, furent aussi-tôt mis en fuite, & poursuivis avec une sanglante exécution. La principale, & presque la seule résistance, fut celle d'un Regiment de Montagnards, c'est-à-dire, de la seule partie de l'Armée Ecoffoise qui n'étoit pas infectée d'enthousiasme. Cromwell obtint une Victoire complete. Le nombre des morts fut d'environ trois mille, & l'on ne compta pas moins de neuf mille Prisonniers. Les Anglois, poussant leurs avantages, prirent possession d'Edimbourg & de Leith; & les restes de l'Armée Ecoffoise se retirerent à Sterling. Mais l'approche de l'Hyver, & la fièvre, qui saisit Cromwell, ne lui permirent pas d'étendre plus loin ses Conquêtes.

Les Ministres Presbytériens s'abandonnerent aux lamentations, & dirent au Seigneur: « que pour eux, la perte de la » vie & des biens étoient de légers sacrifices; mais que la destruction de ses Elus & de ses Saints n'étoit pas une petite perte pour lui (a). Ils publierent une Déclaration, qui contenoit les causes de leurs dernieres disgraces. « Ces visites du Ciel, c'est » le nom qu'ils leur donnoient, étoient attribuées à diverses » sortes d'offenses, dont la Famille du Roi s'étoit rendue coupable, & dont il étoit à craindre que son repentir n'eût pas été sincere; à l'intrusion secrete des Mal-intentionnés dans la » Compagnie du Roi; à la criminelle complaisance qu'on » avoit eue de laisser dans le Camp, une garde profane de Cavalerie, qu'on y avoit appelée pour la purger, mais qui n'étoit » tant arrivée que deux jours avant l'action, avoit obtenu la » permission de combattre dans l'Armée; au parti que plusieurs » avoient pris d'embrasser la querelle du Roi, sans subordination à la Religion & la liberté, à des charnelles recherches dans quelques-uns; & dans d'autres, à la négligence des prieres domestiques.

Cromwell, à qui la fortune étoit si favorable dans la guerre

(a) Waller, ubi, sup.

de l'Épée, prit la plume contre les Ecclésiastiques Ecoſſois. Il leur adreſſa quelques Lettres polémiſques, dans leſquelles il ſoutenoit les principaux points de la Théologie indépendante. Il n'oublia point de retorquer auſſi leur argument favori de la Providence, en leur demandant ſi le Seigneur ne s'étoit pas déclaré contr'eux. Mais les Miniſtres penſoient que les mêmes diſgraces, que leur Ennemi traitoit de Jugemens contre leur Parti, étoient de ſimples épreuves. Ils répondirent: " que le Seigneur avoit ſeulement dérobé, pour un tems, ſa face à Jacob. „ Cromwell inſiſta, & prétendit que l'appel aiant été porté à Dieu, de la manière la plus expreſſe & la plus ſolemnelle, il avoit prononcé, au Camp de Dumbarton, une déciſion irrévocable en faveur de l'Armée Angloiſe (a).

Charles regarda la défaite des Ecoſſois, comme un événement fort heureux. Les Armées, qui avoient combattu des deux parts, étoient preſqu'également ſes Ennemis; & les vaincus étoient obligés, non ſeulement de lui accorder un peu plus d'autorité, mais de recourir à lui pour leur déſenſe. L'Assemblée du Parlement fut convoquée à St. Johnſton. Hamilton, Lauderdale, & tous les Engageaires, furent admis à la Cour & au Camp, ſans autre condition que de témoigner publiquement du regret de leurs dernières tranſgreſſions. Quelques Mal-

(a) C'eſt la meilleure des mauvaiſes compositions de Cromwell, & voici la traduction littérale du paſſage. « Vous dites que vous n'avez pas appris Chriſt, d'une manière qui vous porte à faire dépendre, des événemens, l'équité de votre cauſe. Nous ſouhaiterions que l'aveuglement n'eût pas été ſur vos yeux, pour toutes ces merveil-
leuſes diſpenſations que Dieu a opérées en Angleterre dans ces derniers tems. Mais n'avez-vous pas ſolemnellement appelé & prié? Ne l'avons-nous pas fait auſſi? & vous, & nous, ne devons-nous pas penſer, avec frayeur & tremblement, à la main du grand Dieu, dans cette étrange & puiffante apparition, & ne pas l'appeller légèrement ni la nommer un événement? Votre attente & la nôtre n'ont-elles pas été renouvel-
lées de tems en tems, pendant que nous étions dans l'incertitude

ſur la voie qu'il prendroit pour ſe manifefter lui-même ſur nos Appels? & donnerons-nous, après toutes nos prières, nos jeûnes, nos larmes, nos attentes, & nos appels ſolemnels, donnerons-nous, à tout ce qui s'eſt fait, le ſimple nom d'événement? Que le Seigneur ait pitié de vous. Nous ne ſommes pas aſſurément ſans crainte pour vous, parce que nous avons été miſéricordieuſement & gracieuſement délivrés. Je vous conjure, dans les entrailles de Chriſt, de chercher quelles ſont ſes vues ſur vous, dans cet événement, & nous vous aiderons, par nos prières, à le trouver, car malgré tout, ſi nous connoiſſons bien le fond de notre cœur, toutes nos entrailles languiſſent encore en Chriſt, après les gens de Dieu d'Ecoſſe. *Thurs*
les, Tom. I. p. 138.

intentionnés se glissèrent aussi , sous divers prétextes. L'humiliation & la pénitence publique , qu'on avoit eu dessein d'imposer au Roi , fut changée dans la cérémonie de son Couronnement , qui fut célébrée à Scone , avec beaucoup de magnificence. Mais , au milieu de toutes ces apparences de respect , Charles ne demeura pas moins entre les mains des plus rigides Covenantaires ; & quoique civilement traité par d'Argyle , homme d'esprit & d'adresse , sa situation , qui différerait peu de celle d'un prisonnier , l'exposoit encore à la dureté & la pédanterie du Clergé.

D'ailleurs elle ne convenoit guere aux dispositions naturelles de ce jeune Prince. Toutes les bonnes qualités dont il étoit partagé , son affabilité , son esprit , sa gaieté , ses manières nobles & aisées , ne passoient ici que pour des vices ; & son goût , pour la vie libre & le plaisir , étoit regardé comme une énorme dépravation. Quelque exercé qu'il fût déjà dans l'art de dissimuler , le style sanctifié lui étoit tout-à-fait inconnu ; & jamais il ne put se contraindre à ces affectations & ces grimaces , que les Covenantaires desiroient , pour marque infailible de sa conversion. Le Duc de Buckingham étoit le seul Anglois qu'il lui fût permis de voir ; & l'ingenieux talent de ce Seigneur , pour saisir les ridicules , le rendoit fort agréable à son Maître. Au milieu de tant d'objets risibles , il leur étoit difficile de n'être pas quelque fois tentés de rire , & de résister toujours à la tentation. Pendant les Prières & les Sermons , auxquels ils étoient obligés d'assister du matin au soir , il leur échappoit des marques ouvertes de fatigues & de mépris. Enfin les Ministres ne pouvoient se persuader que le Roi fût assez régénéré ; & par leurs exhortations , leurs remontrances & leurs réprimandes continuelles , ils s'efforçoient de lui inspirer un plus juste sentiment de ses devoirs spirituels.

La passion du jeune Prince , pour les Belles , n'étoit pas plus aisée à réprimer. On l'avoit un jour surpris dans quelques familiarités avec une jeune femme ; & le Clergé ne manqua point d'établir des Commissaires , pour lui reprocher une conduite si peu sçante , dans un Monarque Covenantaire. Douglas , l'Orateur du Comité , “ informa d'abord le Roi , du ” scandale extrême qu'il avoit donné aux Saints , s'étendant “ sur

sur l'odieuse nature du crime , & conclut par exhorter Sa Majesté, lorsqu'il lui prendroit envie de s'amuser , à fermer plus soigneusement les fenêtres. Cette délicatesse singulière , dans un homme de ce caractère & de cette profession, frappa Charles ; & jamais il n'oublia ce conseil.

Mais choqué de toutes les indignités, ou peut-être encore plus fatigué des formalités , qu'il falloit subir , il tenta de se mettre dans une situation plus libre. Le Général Middleton, qui avoit été pros crit par les Covenantaires, s'étoit retiré dans les Montagnes, à la tête de quelques Roialistes , pour y attendre l'occasion de servir son Maître. Charles entreprit de l'y joindre , & se déroba secrètement à la vigilance du Comte d'Argyle. Montgomery fut envoyé sur ses traces , avec un Corps de Cavalerie ; l'atteignit , & lui persuada de retourner. Charles y consentit d'autant plus facilement , qu'il ne voioit pas les Roialistes assez forts pour le soutenir. Mais cet incident lui procura, dans la suite , un traitement plus humain, & même un peu plus d'autorité. Les Covenantaires commencèrent à craindre de le pousser, par tant de rigueurs , à quelque résolution désespérée. Argyle lui fit sa Cour ; & Charles , avec la même dissimulation , parut mettre beaucoup de confiance dans Argyle. Il alla même jusqu'à témoigner quelque intention d'épouser sa Fille ; mais il avoit à faire à un homme trop sage , pour donner dans un piège si grossier.

Aussi-tôt que la saison le permit , l'Armée Ecossoise se rassembla sous Hamilton & Lesley ; & Charles eut la liberté de se rendre au Camp. Les forces des Provinces Occidentales, malgré le pressant danger qui menaçoit leur Patrie, étoient résolus de ne pas unir leur cause avec celle d'une Armée qui admettoit des Engageires & des Mal-intentionnés sous son Etendard, & formèrent un Corps à part , sous la conduite de Ker. Elles se donnerent le nom de *Protestaires* ; & leur fanatique Clergé déclama également contre le Roi & Cromwell : l'autre Parti fut nommé les *Résolutionnaires*, & ces distinctions continuèrent de diviser & d'agiter long-tems le Roïaume.

Charles avoit établi son Camp à Torwood , & ses Généraux étoient résolus de se conduire avec les mêmes précautions, qui

RÉPUBLIQUE.

1652.

leur avoient réussi dans la dernière Campagne, aussi long-tems qu'ils les avoient observées. Ils avoient Sterling à dos; & tout le Nord leur fournissoit des provisions. Leur front étoit défendu par de bons retranchemens; & ce fut en vain que Cromwell tenta de les engager dans une action. Après en avoir perdu l'espérance, il fit passer le Détroit de Fife à Lambert, pour couper les provisions à l'Armée Ecoissoise. Lambert tomba sur Holborn & Brown, qui commandoient un Corps d'Ecoissois, & les mit en fuite. Cromwell fit passer le même Détroit à toutes les Troupes; & s'établissant derrière le Camp Roial, il mit Charles dans l'impossibilité de tenir ce Poste.

Le désespoir lui fit prendre une résolution, digne d'un jeune Prince qui combattoit pour l'Empire. La voie lui étoit ouverte en Angleterre; il entreprit brusquement d'y entrer, dans l'espérance que tous ses Amis, & tous ceux qui n'étoient pas bien disposés pour le Gouvernement actuel, se rassembleroient sous ses Enseignes. Il fit entrer ses deux Généraux dans les mêmes vues; & d'un consentement unanime, ses Troupes, au nombre de 14000 hommes, leverent leur Camp, & s'avancerent à grandes journées vers le Sud.

Les mouvemens de l'Armée Ecoissoise causerent une extrême surprise à Cromwell. En donnant toute son attention à jeter son Ennemi dans l'embarras, il avoit exposé ses Amis au plus grand danger; & le Roi, qu'il voioit marcher en Angleterre, où la haine étoit générale contre le Parlement, pouvoit y causer par sa présence une prompte révolution. Mais si cette conduite faisoit peu d'honneur à la prudence de Cromwell, il la répara bien-tôt par sa vigilance & par son activité. Après avoir écrit au Parlement, pour l'exhorter par ses Lettres à ne pas s'effraier de l'approche des Ecoissois, il envoya ordre, de toutes parts, d'assembler des forces pour arrêter la marche du Roi; il chargea Lambert de suivre & d'infester l'Armée Roiale, avec son Corps de Cavalerie; & lui-même, laissant Monk avec 7000 hommes, pour achever la réduction de l'Ecosse, il marcha sur les traces du Roi avec toute la diligence possible.

Charles fut trompé, dans l'espoir qu'il avoit eu de voir

grossir son Armée. Les Ecoſſois mêmes, effraïés de la témérité de ſon entrepriſe, le quitterent en grand nombre. Les Preſbytériens Anglois, qui n'avoient reçu aucun avis de ſes intentions, n'étoient pas prêts à le joindre. Cette démarche n'avoit pas été plus attendue des Roïaliſtes; & d'ailleurs ils étoient peu diſpoſés à joindre l'Armée Ecoſſoiſe, depuis la déſenſe que le Comité des Miniſtres avoit publié, d'y recevoir, dans cette extrémité même, aucun Anglois qui reſuſât de ſouſcrire le Covenant. Le Comte de Derby, quittant l'Iſle de Man, où il s'étoit maintenu dans l'indépendance du Parlement, alla rasſembler quelques forces dans les Comtés de Cheſter & de Lancaſtre; mais elles furent bien-tôt diſſipées par un Corps de Troupes Parlementaires; & Charles, en arrivant à Worceſter, après une marche extrêmement vive & pénible, ne trouva pas les ſiennes en plus grand nombre, que lorsqu'il avoit quitté le Camp de Torwood.

Telle eſt l'influence d'un Gouvernement établi, que la République Angloiſe, quoique fondée ſur l'uſurpation la plus injuſte & la moins avouée de la Nation, eut aſſez d'autorité pour lever, de toutes parts, la Milice des Comtés; & ces forces jointes aux Troupes réglées, ſe portèrent vivement contre le Roi. Cromwell, avec une Armée de 40000 hommes, fondit tout d'un coup ſur Worceſter, attaqua cette Ville de tous les côtés; & n'y trouvant guere d'autre réſiſtance que celle d'Hamilton & de Leſley, ſe fit jour au travers des Roïaliſtes. Les rues furent couvertes de morts. Hamilton, d'un courage & d'un honneur à l'épreuve, fut mortellement bleſſé; Maſſey, bleſſé & priſonnier: Charles, après avoir fait éclater ſa valeur, ſe vit obligé de fuir. Toute l'Armée Ecoſſoiſe fut, ou taillée en pièces, ou forcée de recevoir la loi du Vainqueur; & ceux, qui ſe crurent ſauvés par la fuite, tombèrent entre les mains des Paiſans, qui, dans la première chaleur de l'antipathie Nationale, leur ôtèrent inhumainement la vie.

Le Roi, s'étant échappé de Worceſter à ſix heures du ſoir, ſit environ vingt-fix milles, ſans s'arrêter, accompagné de cinquante ou ſoixante de ſes plus fideles Amis. Enſuite, l'intérêt de ſa ſûreté perſonnelle lui ſit prendre le parti de quitter ſes Compagnons, ſans leur avoir communiqué ſes deſſeins; & ſe

RÉPUBLIQUE.

1651.

3 Septembre.

Fuite du Roi.

livrant à la conduite du Comte de Derby, il se rendit, sur les confins de Staffordshire à Boscobel, Métairie écartée, dont un nommé Penderell étoit le Fermier. Charles ne fit pas difficulté de s'ouvrir à lui. Cet homme avoit des sentimens fort au-dessus de sa condition. Quoique la peine de mort fût dénoncée contre ceux qui donneroient une retraite au Roi, & qu'on eût promis une grosse récompense à ceux qui le trahiroient, il promit, & fut garder une inviolable fidélité. Ses Freres, au nombre de quatre, & gens d'honneur comme lui, prêterent leur assistance. Ils firent prendre, à Charles, des habits tels que les leurs; ils le menerent dans un bois voisin; & lui mettant une hache entre les mains, ils seignirent de s'employer à faire leurs provision de fagots. Pendant quelques nuits, le Roi n'eut pour lit que de la paille; & sa nourriture fut celle qui se trouvoit dans la Ferme. Pour se cacher mieux; il monta sur un grand Chêne, dont les feuilles & les branches lui servirent d'asile pendant vingt-quatre heures. Il vit passer sous ses pieds plusieurs Soldats, tous employés à chercher le Roi, & qui, la plupart, témoignoient un extrême envie de le saisir. Cet arbre reçut ensuite le nom de *Chêne Royal*, & fut regardé long-tems, par tous les habitans du Païs, avec une extrême vénération.

Charles se trouvoit au milieu du Roïaume, & ne pouvoir, sans un horrible danger, ni garder sa situation, ni faire un pas pour en sortir. Les craintes, les espérances, & le zele de Parti, intéressoient presque toute la Nation à le découvrir, & la moindre indiscretion de ses Amis lui pouvoit être fatale. Il joignit le Lord Wilmot, qui étoit aussi caché dans le voisinage; & la résolution, à laquelle ils s'arrêtèrent tous deux, fut de se mettre entre les mains du Colonel Lane, zélé Roïaliste, établi à Bentley, qui n'est éloigné que de quelques milles. Le Roi s'étoit fait tant de mal aux pieds, en marchant avec des bottes pesantes, ou de gros souliers qui n'avoient pas été faits pour lui, qu'il fut obligé de monter à cheval. Il se rendit à Bentley, accompagné de Wilmot, & des cinq Freres qui lui avoient été si fidèles. Lane proposa un moien de le faire passer à Bristol, où l'on pouvoit espérer de trouver quelque Vaisseau, dans lequel il ne tarderoit point à s'éloigner. Cet

Officier avoit à trois milles de Bristol, une Parente nommée Madame Norton, qui étoit alors dans une grossesse fort avancée. Il obtint un Passeport, précaution sans laquelle on ne voyageoit point dans ces tems de troubles, pour la Sœur & un Domestique, sous prétexte de visiter leur Parente aux environs de Bristol. Le Roi partit à cheval, & marcha devant la chaise de Mademoiselle Lane, dont il passa pour le Domestique, Wilmot portant un Faucon à la main, se donna pour un Étranger qui les avoit rencontrés.

En arrivant chez Madame Norton, Mademoiselle Lane lui dit d'un air libre, qu'elle avoit amené pour la servir, un pauvre jeune homme, fils d'un Païsan de son voisinage, que la fièvre avoit saisi en chemin, & demanda pour lui une chambre séparée. Charles s'y retira aussi-tôt, & n'en sortit point; mais un Domestique de la Maison ne fut pas long-tems à le reconnoître; & se jetant à genoux devant lui, il pria pour la vie & la conservation du Roi. Charles en fut allarmé: cependant cet homme le rassura par la promesse de garder inviolablement son secret, & de le cacher même à son Maître: engagement auquel il fut très-fidèle.

Il ne se trouva point à Bristol, de Vaisseau qui dût faire voile de plus d'un mois pour la France ou pour l'Espagne, & le Roi fut obligé d'aller chercher son passage dans un autre Port. Il confia la personne au Colonel Windham de Dorsetshire, affectionné Partisan de la Famille Royale. L'effet naturel des longues Guerres Civiles, & de la furieuse rage dont chacun avoit été saisi dans les différentes Factions, étoit d'avoir fait connoître ouvertement les inclinations & les affections des Particuliers, & d'avoir mis à l'épreuve, par la variété des incidens, le courage & la fidélité d'un grand nombre. Quantité de Roialistes s'étoient vus dans la nécessité d'inventer dans leurs Terres & dans leurs Maisons, des retraites pour eux-mêmes, pour leurs Amis, ou pour leurs plus précieux effets; & l'art d'éluder les avides recherches de l'Ennemi avoit été souvent exercé. Toutes les circonstances se trouverent favorables au Roi. Comme il emploïoit souvent le secours des Catholiques, le *Trou des Prêtres*, (a) nom qu'ils donnoient

(a) En Anglois, Priest's Hole.

au lieu dans lequel ils étoient obligés de cacher leurs Prêtres persécutés, servit quelquefois d'asyle à leur Souverain.

Windham, avant que de recevoir le Roi, demanda la permission de confier cet important secret à sa Mere, à sa Femme, & quatre Valets, dont il garantissoit la fidélité. De tant de personnes, il n'y en eut pas une qui manqua de discrétion & d'honneur. En recevant son Hôte Roïal, la vieille & vénérable Matrone témoigna une joie extrême de ce qu'après avoir perdu sans regret trois fils & un petit-fils au service du Pere, elle étoit réservée dans le déclin de sa vie, à servir d'instrument elle-même pour la conservation du Fils. Windham dit au Roi, qu'en 1636, le Chevalier Thomas Windham son Pere, peu de jours avant sa mort, avoit assemblé pour la dernière fois ses cinq Fils : « Mes enfans, leur dit-il, nous avons vu jusqu'ici des jours sereins & paisibles sous nos trois derniers Souverains ; mais je dois vous avertir de vous préparer à des nuages & des tempêtes. Je vois des Factions s'élever de toutes parts, & le repos de notre Patrie menacé. Quels que soient les événemens, respectez votre Prince, obéissez-lui, & demeurez fideles à la Couronne. Je vous recommande de ne jamais abandonner la Couronne, *quand elle pendroit d'un buisson*. Ces derniers mots, ajouta Windham, firent tant d'impression sur nous, que toutes les afflictions de ce malheureux tems n'ont jamais eu le pouvoir d'en affoiblir les ineffaçables caractères. « Il paroît par des exemples sans nombre, combien le principe de la fidélité pour le Souverain étoit enraciné dans le cœur de la Noblese Angloise de cet âge : noble & généreux principe, qui n'est inférieur en excellence qu'à celui de l'attachement pour une Constitution légale, dans lequel on doit reconnoître quelque chose encore de plus étendu & de plus lumineux. Mais dans ces tems d'usurpation militaire, ces deux passions avoient une force égale.

Charles passa dix-neuf jours au Château de Windham ; & tous ses Amis, dans chaque partie de l'Europe comme en Angleterre, étoient dans la plus triste incertitude de son sort. On ne pouvoit même concevoir s'il étoit mort ou vivant ; & l'opinion de sa mort, qui fut généralement reçue, servit fort

heureusement à refroidir l'ardente recherche de ses Ennemis. Les tentatives furent encore inutiles pour découvrir un Vaisseau qui pût servir à sa fuite. Après avoir quitté le Château de Windham, il fut obligé d'y retourner. Il passa par quantité d'autres aventures : il se déguisa sous diverses formes : chaque pas l'exposoit au plus grand danger, & sans cesse il recevoit des preuves d'un attachement & d'une fidélité incorruptibles. La sagacité d'un Maréchal, qui remarqua que les fers de son cheval avoient été faits dans le Nord de l'Angleterre, le trahit un jour, & lui fit trouver beaucoup de difficulté à s'échapper. Enfin, dans le petit Port de Soreham, en Essex, il se trouva un Vaisseau sur lequel il s'embarqua. Tant de personnes avoient eu part au secret, que s'il n'eût pas fait voile à l'instant, son évasion seroit devenue impossible. Il arriva sans obstacle au Port de Fecamp en Normandie. Son déguisement avoit duré quarante-un jours, & l'on ne comptoit pas moins de quarante personnes, hommes & femmes, qui étoient entrés dans le mystère de sa fuite. (a).

La bataille de Worcester mit entre les mains de Cromwell, ce qu'il nomma *sa merci couronnante*. (b) Cette victoire enfla tellement son ambition, que sur le Champ de bataille il vouloit donner la dignité de Chevalier à deux de ses Généraux, Lambert & Fletwood; mais ses Amis le dissuadèrent d'exercer cet acte de l'autorité royale. Son pouvoir & son orgueil ne lui permettoient plus de s'abaisser à la soumission pour le vain titre d'une République qui ne devoit son existence qu'à son crédit, & qui n'avoit pas d'autre soutien que ses exploits. On ignore quand il conçut la première idée de saisir les rênes du Gouvernement; mais il est certain qu'il fit alors l'ouverture de ses ambitieuses vues à ses Amis, & qu'il ne leur déguisa pas même le desir qu'il avoit de prendre le rang (c) de Roi, à l'abolition duquel il avoit contribué avec tant d'apparence de zèle.

Le peu de crédit & de faveur populaire où les Républicains

(a) Chronique de Hearhe, pag. 101.

(b) *His Crowning mercy*. C'est l'expression Angloise qu'on a cru devoir rendre littéralement.

(c) On s'en tient au mot Anglois *Rank*, parce qu'il n'étoit pas question du titre.

étoient parvenus, fut un aiguillon plus vif encore pour cet entreprenant Politique. Ils n'avoient pas dans leurs vues l'étendue ni la combinaison nécessaires, pour jouer le rôle de Législateurs. Leur attention n'étoit occupée que par des prétentions personnelles & des idées de bigoterie. Ils portèrent leur rigide austérité jusqu'à déclarer par une loi formelle, que la fourniture répétée (a) étoit félonie, sans bénéfice du Clergé. Au reste, ils firent peu de progrès dans l'importante opération pour laquelle ils avoient marqué tant de zèle, c'est-à-dire, l'établissement d'un nouveau modele de représentation & d'un plan fixe de Gouvernement. La Nation commençoit à craindre qu'ils ne penlassent à s'établir eux-mêmes en qualité de Législateurs perpétuels, & que le pouvoir ne fût confiné entre 60 ou 70 Particuliers, qui se nommoient le Parlement de la République d'Angleterre. Pendant que ces étranges Sénateurs prétendoient accorder de nouvelles libertés à la Nation, ils se trouvoient eux-mêmes obligés de violer les plus précieuses de celles qui leur avoient été transmises par leurs Ancêtres. Comme ils n'osoient confier les causes de haute trahison aux Jurés, qui, étant choisis indifféremment par le Peuple, auroient été peu favorable à la République, & n'auroient pas manqué de prendre les anciennes loix pour règle, ils éludèrent cette noble institution, par laquelle le Gouvernement d'Angleterre avoit toujours été distingué. Ils avoient éprouvé dans le procès de Liburn, ce qu'ils devoient attendre des Jurés. Cet homme, le plus turbulent, mais le plus adroit & le plus courageux des hommes, fut mis en Justice pour avoir blessé le nouveau Statut des trahisons; & quoique manifestement coupable, il fut déchargé, à l'extrême satisfaction du Peuple. La Salle de Westminster, & toute la Ville même retentirent d'applaudissemens & de cris de joie. Jamais aucun Pouvoir établi ne reçut une déclaration si formelle de son usurpation & de sa nullité; & ce magnanime effort ne pouvoit être attendu que de l'admirable institution des Jurés.

Ce fut pour se mettre désormais à couvert de ces affronts, qui diminueoient extrêmement son autorité, que le Parlement créa une Haute Cour de Justice, où les Accusations devoient

(a) After the first act, dit le texte, c'est-à-dire, après le premier acte.

être envoiées par le Conseil d'Etat. Cette Cour fut composée de Membres dévoués au Parti regnant, Gens sans nom, sans caractère, résolus de tout sacrifier à leur sûreté ou leur ambition. Les Colonels Eusebe Andrews & Walter Slingsby furent accusés de conspiration devant cette Cour, & reçurent la Sentence de mort. Ils étoient Roialistes; ils rejeterent une Jurisdiction si peu conforme aux Loix. Love, Gibbons, & d'autres Presbytériens chargés d'être entrés dans un complot contre la République, furent aussi condamnés, & subirent l'exécution. Le Comte de Derby, le Chevalier Fetherstone, & Benbowe, qui avoient été pris après la Bataille de Worcester reçurent la mort par Sentence d'une Cour Martiale : méthode abrogée, & déclarée illégitime par cette même Pétition de droit pour laquelle un autre Parlement avoit si fortement combattu, & qu'il n'avoit arrachée du Roi qu'après les derniers efforts.

RÉPUBLIQUE

1651.

A l'exception des principes de tolérance, les maximes qui servirent de regle aux Républicains dans les affaires Ecclésiastiques, ne promirent pas un Etablissement de plus longue durée que celles qui regardoient l'administration civile. Le modele Presbytérien des Congrégations, des Classes & des Assemblées, ne fut pas reconnu pour une Loi sérieuse & constante. Il parut même que l'intention d'une partie des Chefs Parlementaires étoit de n'admettre aucune Eglise établie, & de laisser à chacun, sans guide & sans Magistrat, la liberté d'embrasser telle Secte, ou de fournir à l'entretien de tel Clergé qu'il jugeroit à propos. Ils ne faisoient point attention que par cette politique, l'esprit d'enthousiasme concourant avec l'émulation & les vues intéressées des Ecclésiastiques ne manqueroit pas de se fortifier jusqu'à se soustraire à toutes les obligations civiles & morales.

Le Parlement ne s'arrêta point à ces bornes; il fit quelques approches dans une Province, vers le modele des Indépendans. Presque tout le Clergé du Païs de Galles se trouvant proscriit à titre de Mal-intentionné, on vit établir des Prédicateurs *Ambulans* avec un petit salaire, & jamais au-delà de quatre ou cinq dans chaque Comté. Ces nouveaux Apôtres, à qui l'on fournissoit des Chevaux aux frais du

Tome I.

P p p p .

RÉPUBLIQUE.

1651.

Public, alloient d'un lieu à l'autre, & portoient, suivant leur expression, les *heureuses nouvelles* de l'Evangile. (a) La plupart étoient des gens sans naissance & sans éducation, qui avoient abandonné les professions mécaniques pour embrasser cette nouvelle vocation, & qui se fondoient sur cette circonstance, comme sur leur vie errante, pour croire leurs fonctions plus Apostoliques.

La disposition des Républicains, & la nature des instrumens qu'ils emploioient, les rendoient plus propres aux entreprises fortes & vigoureuses, qu'aux opérations lentes & délibérées de la Législature. Malgré les dernières Guerres & l'effusion de tant de sang, la puissance Angloise n'avoit jamais été si redoutable aux Etats voisins, qu'elle le paroissoit entre les mains de la République. Une Armée nombreuse avoit le double pouvoir de contenir les Sujets dans une aveugle soumission, & de jeter la terreur chez les Etrangers. Le droit de la Paix & de la Guerre résidoient dans les mêmes mains, que celui d'imposer des subsides; & l'on ne devoit plus craindre aucune différence de vues, entre les différens Membres de la Législature. Au fond, les impositions présentes, quoique fort supérieures à tous les exemples précédens, étoient modérées, ou n'excédoient pas les forces d'une opulente Nation. Les contestations civiles avoient réveillé de son ancienne léthargie, le génie militaire du Peuple. Il s'étoit formé d'excellens Officiers pour toutes les parties du service. La confusion qu'on avoit vu régner si long-tems, avoit offert aux Particuliers du bas ordre mille occasions de sortir de leur obscurité, & de s'élever par leur courage, à des Postes qu'ils étoient capables d'exercer, mais dont leur naissance pouvoit les exclure; & pendant qu'une si grande étendue de pouvoir étoit entre des mains si actives, on ne doit pas s'étonner que la République fût heureuse dans toutes ses entreprises.

Blake, homme d'un courage héroïque & d'un caractère gêné, le même qui avoit défendu avec une vigueur obstinée Lime & Taunton contre les Troupes du Roi, fut créé grand Amiral; & quoiqu'il ne fût accoutumé qu'au service de terre, où il n'étoit même entré qu'à l'âge de plus de cinquante ans, nécessité de se rendre. Cette Dame née Françoisse, & de l'il-

(a) Essai du Docteur Walker, pag. 147 & suiv.

il porta bien-tôt la gloire navale de la Nation plus haut qu'elle n'étoit jamais parvenue. On lui confia une Flotte, avec l'ordre de poursuivre le Prince Robert, à qui Charles avoit donné le Commandement de l'Escadre qui avoit embrassé sa Cause. Le Prince se mit à couvert dans Kingsale; & la fortune ayant favorisé son évafion, il prit la fuite vers les côtes de Portugal. Blake le suivit, & le força de se réfugier dans le Tage, où il se dispofoit à l'attaquer. Mais le Roi de Portugal, poussé par le même sentiment qui intéreffoit toute l'Europe à la Cause roiale, refusa l'entrée du Tage à Blake, & sauva Robert. L'Amiral Anglois, pour tirer vantage de cette partialité, enleva aux Portugais vingt Navires richement chargés, & les menaça de pousser plus loin son ressentiment. La Cour de Lisbonne, craignant un Ennemi si dangereux, & sentant l'inégalité des forces, sur-tout dans un tems où les siennes étoient encoré mal affermies, fit toutes sortes de soumissions à la fiere République, & parvint à négocier un renouvellement d'alliance avec l'Angleterre. Robert, après avoir perdu une partie de son Escadre sur la côte d'Espagne, fit voile aux Indes Occidentales, où le Prince Maurice son Frere, vit briser son Vaisseau par un ouragan. Cette Escadre fut réduite à la Pyratèrie pour subsister : elle l'exerça indifféremment sur les Vaisseaux Espagnols & sur les Anglois. A la fin, Robert étant revenu sur les côtes de France, y disposa des restes de sa Flotte & de toutes ses prises.

Toutes les Colonies Angloises d'Amérique, à l'exception de la nouvelle Angleterre, qui n'étoit composée que de Puritains, demeurèrent attachées au Parti roial, même après l'établissement de la République; & le Chevalier Georges Ayscue fut envoyé avec une Escadre, pour les réduire à l'obéissance. Les Bermudes, Antigoa & la Virginie, furent promptement soumises. La Barbade gouvernée par le Lord Willoughby de Parham, suivit leur exemple après quelque résistance.

Il ne fut pas plus difficile à la République, de soumettre les Isles de Jersey, de Guernesey, de Scilly & de Man : & la Mer, infestée long-tems par des Armateurs de ces Isles, rede-vint libre au Commerce Anglois. L'Isle de Man étoit défendue par la Comtesse de Derby, qui ne céda pas sans peine à la

RÉPUBLIQUE.

1651.

lustre Maison de la Trimouille, avoit défendu pendant les dernières Guerres, avec un Courage viril, le Château de Latham, contre les Troupes du Parlement, & s'acquit l'honneur d'avoir été la dernière personne des trois Roiaumes, dans tous les Domaines de leur dépendance, qui se fût soumise à la victorieuse République.

L'Irlande & l'Ecosse étoient entièrement réduites & tranquilles sous le joug. Ireton, nouveau Gouverneur d'Irlande, avoit achevé l'ouvrage de Cromwell, à la tête d'une Armée de 30000 hommes. Il avoit battu les Irlandois dans plusieurs rencontres, qui, sans être décisives, avoient affoibli cette Nation par degrés. Tous les Prisonniers qui avoient eu quelque part aux massacres, furent punis sans pitié. O Neal, entr'autres, fut condamné au gibet : mort ignominieuse qu'il avoit méritée par ses barbaries. Limerik, Ville considérable, étant encore dans les mains des Irlandois, Ireton s'en rendit maître après un Siege obstiné ; mais il y fut atteint de la peste, à laquelle il ne résista point : homme célèbre par sa vigilance, son industrie, sa capacité, & par son attachement même aux devoirs étroits de la Justice, dans cet empire sans bornes qu'il possédoit en Irlande. On observe qu'il étoit inflexible dans toutes ses résolutions ; & quelques-uns ont cru qu'il fût animé d'une sincère passion pour la liberté de sa Patrie, qui, le rendant insensible à tout autre motif, ne lui permettoit pas de se soumettre à la moindre apparence de Gouvernement roial. Cromwell parut fort affligé de sa mort ; & les Républicains dont il avoit toute la confiance, en furent inconsolables. Ils récompensèrent son mérite & ses services, par de magnifiques funérailles, célébrées aux frais du Public, & par un revenu annuel de deux mille livres sterling, en fonds de Terres, qui furent accordées à sa famille. Quoique le Gouvernement établi ne fût que l'ombre d'une République, on vouloit le commencer par des voies capables de nourrir cet esprit public, que nulle autre espèce de police civile n'inspire plus pleinement.

Le Commandement de l'Armée d'Irlande tomba au Général Ludlow, & l'administration civile fut abandonnée à des Commissaires. Ludlow continua de pousser ses avantages contre les Irlandois, & de toutes parts il obtint une victoire aisée. Ce

malheureux Insulaires, mécontents du Roi depuis les violentes Déclarations contr'eux & contre leur Religion, que les Ecoffois lui avoient arrachées, s'étoient adressés, tantôt au Roi d'Espagne, tantôt au Duc de Lorraine, & n'avoient trouvé nulle part aucune assistance. Clanricarde, hors d'état de résister plus long-tems, fit ses soumissions aux Républicains, & se procura une retraite en Angleterre, où il mourut peu de tems après. C'étoit un Catholique obstiné, mais fort respecté de tous les Partis.

Les avantages que Monk obtint en Ecosse, ne furent pas décisifs. Cet habile Général mit le Siege devant le Château de Sterling, qui, malgré les munitions dont il étoit pourvu, lui ouvrit bien-tôt ses portes. Il y devint Maître de toutes les Archives du Roïaume, du Sceptre & de la Couronne, qu'il fit aussi-tôt passer en Angleterre. Les Comtes de Leven & de Crawford, le Lord Ogilvy, & d'autres Seigneurs, s'étant assemblés dans le voisinage de Perth, pour concerter les moïens de lever une nouvelle Armée, se laisserent surprendre par le Colonel Alured, qui les fit presque tous Prisonniers. Le Chevalier Philippe Musgrave, que les mêmes vues avoient conduit à Dumfries avec quelques Ecoffois, eut le même sort. Dundé étoit une Ville bien fortifiée, défendue par une bonne Garnison sous Lumisdén, remplie des plus riches meubles & de toute l'Argenterie du Roïaume, qu'on y avoit mis depuis long-tems en dépôt, comme dans un lieu de sûreté. Monk se présenta devant les murs, ouvrit la breche & fit donner l'assaut général. La Place fut emportée. A l'exemple, & suivant les instructions de Cromwell, tous les Habitans furent passés au fil de l'épée, pour jeter dans le Roïaume une profonde terreur. En effet, après cette terrible exécution, Aberdeen, Saint André, Inverness & plusieurs autres Places, ouvrirent volontairement leurs Portes. Argyle fit ses soumissions à la République d'Angleterre; & si l'on excepte quelques Roïalistes qui demeurèrent quelque tems dans les Montagnes sous le Comte de Glencarn, Lord Balcaras, & sous le Général Middleton, le Roïaume, que sa situation, sa valeur & sa pauvreté, avoient maintenu si long-tems dans l'indépendance, fut réduit à la plus entière sujétion.

Le Parlement d'Angleterre envoya Vane, Saint Jean, & quelques autres Commissaires, pour regler les affaires d'Ecosse. Ces Républicains, mal pourvus de l'esprit réél de liberté, faisoient en prendre les apparences. Ils demandèrent le consentement libre de tous les Comtés & de toutes les Villes de ce Royaume conquis, avant que de les unir à l'Angleterre, pour en faire une même République. Les Ministres protestèrent ; sous prétexte que cette incorporation, entraînoit une subordination de l'Eglise à l'Etat, dans les choses de Christ (a). Mais les Commissaires n'en établirent pas moins des Juges Anglois, joints à quelques Ecoffois, pour la décision de toutes les Causes. La Justice fut sévèrement administrée ; l'ordre & la paix maintenus ; & les Ecoffois, délivrés de la tyrannie Ecclésiastique (b), ne se plaignirent pas beaucoup du Gouvernement. La prudente conduite de Monk, homme fort entendu dans les arts de la Paix & de la Guerre, servit à ramener les esprits, en diminuant leurs préventions.

La réduction totale des Domaines Britanniques, & la Paix qui s'y trouvoit rétablie, donnerent le loisir au Parlement de tourner son attention au dehors, & d'exercer sa vigueur par

(a) Whitelock, pag. 496.

(b) C'étoit une Politique ordinaire des Ecclésiastiques Presbytériens ; de mettre dans les grandes Maisons, un Chapelain, qui leur servoit d'Espion, & qui les informoit de tout ce qui se passoit dans la Famille. Ils obligeoient même les Domestiques de rendre témoignage contre leurs Maîtres. Whitelock, p. 502. Le même Auteur, pag. 522. raconte l'Histoire suivante. « Le Synode, assemblé à Perth, ayant cité à son Tribunal les Ministres & le Peuple qui avoient paru désapprouver son céleste Gouvernement, il arriva que les hommes se trouverent occupés d'un autre côté ; & leurs Femmes entreprirent de répondre pour eux. Le jour de l'assignation, 120 femmes, avec de bons bâtons à la main, parurent & assiégèrent l'Eglise où les Ministres tenoient leur Assemblée. Ils envoierent, pour traiter avec ces femmes, un de leurs Confreres, qui les menaça de l'excom-

munication. Elles le rouèrent de coups pour sa peine, le retirèrent Prisonnier, & détacherent soixante d'entre elles, qui mirent le reste des Ecclésiastiques en déroute, leur brisèrent le corps à force de coups, prirent leur bagage & 12 Chevaux. Un des Ministres, après avoir fui l'espace d'un mille, rencontra un Soldat ; & prenant tout le monde pour ennemi, il se jeta à ses pieds. Le Soldat, fort étonné, demanda au Saint homme ce qu'il lui vouloit ? Les Vainqueurs femmes, s'étoient faïsses du Secrétaire de l'Assemblée, le battirent jusqu'à ce qu'il eût abiuré son Office. Treize Ministres se rallierent, à quatre milles de Perth, résolurent que ce lieu seroit maudit & qu'il ne s'y tiendrait jamais plus de Synode ; & quoiqu'en 1638 & 39, les femmes eussent été qualifiées de Saints, pour avoir jetté des pierres aux Evêques, tout ce sexe fut alors déclaré pervers,

des entreprises étrangères. Les Hollandois furent les premiers, qui sentirent le poids de ses Armes.

RÉPUBLIQUES.

1652.

Guerre contre les Hollandois.

Pendant la vie de Frédéric Henri, Prince d'Orange, les Etats avoient gardé une neutralité fort exacte dans les Guerres Civiles des Anglois, & n'avoient employé que leurs bons offices entre les Partis : mais Guillaume, qui avoit épousé une Princesse d'Angleterre, n'eut pas plutôt succédé à l'autorité de son Pere (a), que les Etats Généraux, avant comme après l'exécution du dernier Roi, furent accusés de quelques démarches plus favorables à la Cause royale, & de laisser voir une grande aliénation de celle du Parlement. L'Envoïé de la République d'Angleterre fut long-tems, sans pouvoir obtenir une Audience des Etats. Les meurtriers de Dorislaus (b), ne furent pas poursuivis avec toute la chaleur que le Parlement auroit désirée. Dans les Provinces-Unies, le Public, & les Particuliers de toute sorte de rangs, avoient témoigné beaucoup de respect au Roi, & lui avoient rendu quantité de bons offices.

Après la mort du Prince Guillaume, qui fut suivie de l'abaissement de son Parti, & du triomphe des Républicains, le Parlement se flatta que le tems étoit venu de s'unir par une Alliance plus étroite avec ses voisins. Saint-Jean, Lord-Chef de Justice, qui fut envoïé à la Haye, y porta l'idée d'une nouvelle espece d'union entre les deux Républiques, par laquelle tous leurs intérêts seroient devenus inséparables. Mais dans la crainte de ne pouvoir faire goûter un projet si extraordinaire, il se contenta de le faire entrevoir; & des explications ouvertes se bornerent à proposer une Alliance défensive entre l'Angleterre & les Etats Généraux, telle qu'elle avoit subsisté, pendant près de 70 ans, entre ces deux Puissances (c). Les Etats, peu disposés à former des liaisons plus étroites avec un Gouvernement dont les mesures étoient si suspectes & la situation si précaire, offrirent seulement de renouveler les anciennes Alliances avec l'Angleterre : & le fier Saint-Jean, aussi mécontent de ce refus, qu'irrité d'un grand nombre d'affronts impunis, que non-seulement les Domestiques des Maisons

(a) En 1647.

(b) 17 Octobre 1650.

(c) Thürlot, Tom. I. pag. 181.

Etats. Il publia le fameux Acte de navigation, qui portoit défense à toutes les Nations étrangères, d'apporter en Angle-^{Réunion.} terre aucune marchandise, qui ne fût une production de leur Païs, ou qui ne sortît de leurs Manufactures. Cette Loi, quoique générale, bleffoit particulièrement les Hollandois, dont le Païs ne produit presque rien, & qui tirent leur principale subsistance du commerce d'entrepôt & de commission, qu'ils exercent pour tout l'Univers (a). Le Parlement accorda des Lettres de représailles à plusieurs Marchands, pour quelques injures qu'ils prétendoient avoir reçues des Etats; & plus de 90 Navires Hollandois, qui tomberent entre leurs mains, furent déclarés de bonne prise. Les barbaries, exercées contre les Anglois d'Amboyne, qui étoient énormes à la vérité, mais qu'un silence de trente ans sembloit avoir ensevelies dans l'oubli, furent rappellées avec de nouvelles plaintes. Enfin, la facilité des Etats, à souffrir l'évasion des meurtriers de Dorislaus, & les insultes auxquelles Saint-Jean s'étoit vu exposé, furent représentées, sinon comme une déclaration de haine, du moins comme une violation de l'amitié.

Les Etats, alarmés de toutes ces démarches, envoïerent ordre à leur Ambassadeur d'employer tous ses efforts pour renouer le Traité d'Alliance, qui avoit été comme rompu par le départ précipité de Saint-Jean. En même tems, pour n'être pas pris au dépourvu, ils équipèrent une Flotte de cent cinquante voiles; & leurs Ministres, à Londres, eurent soin d'insinuer au Conseil l'état de cet Armement. Mais cette information, loin de jeter la terreur dans la République d'Angleterre, fut regardée comme une menace, & ne servit qu'à confirmer le Parlement dans ses résolutions: de part & d'autre, l'aigreur augmentoit de jour en jour; & ces haines malignes ne purent être long-tems sans éclater en action.

Tromp, Amiral d'une grande réputation, reçut des Etats le Commandement d'une Flotte de 42 Vaisseaux, pour la protection du Commerce Hollandois contre les Armateurs d'Angleterre. Le mauvais tems l'ayant obligé, comme il le prétendit de se retirer dans la Rade de Douvres, il y trouva Blake,

(a) On adoucit l'expression de M. Hume: les Fauteurs, dit-il, & les Contreurs du Monde entier.

qui commandoit une Flotte Angloise fort inférieure en nombre. Entre deux esprits si prompts & si fiers, il est mal aisé de décider lequel fut le premier agresseur ; d'autant plus qu'ils envoieient tous deux à leurs Maîtres, des relations fort opposées dans leurs circonstances, & soutenuës néanmoins de tous les Capitaines des deux Flottes. Blake prétendoit qu'ayant donné, à l'Amiral Hollandois, le signal pour amener, Tromp, au lieu d'obéir, lui avoit lâché sa bordée. Tromp assuroit, au contraire, que lorsqu'il se dispoit à la soumission, l'Amiral Anglois n'avoit pas laissé de commencer les hostilités. Il paroît certain que l'Amirauté de Hollande, qui est distinguée du Conseil d'Etat, n'avoit pas donné ordre à Tromp d'amener, & qu'elle avoit laissé à sa discrétion un cérémonial assez vain, quoique fort contesté. L'intention des Hollandois sembloit être de se mettre sur un pied d'égalité avec la nouvelle République, & d'expliquer leur ancienne déférence pour le Pavillon Anglois, comme un témoignage de respect qui n'étoit dû qu'à la Monarchie. Cette circonstance forme une présomption très-forte contre la narration de l'Amiral Hollandois. On doit observer aussi que le Parti d'Orange, pour lequel Tromp étoit soupçonné d'attachement, desiroit la Guerre avec les Anglois.

Blake, qui n'avoit d'abord que quinze Vaisseaux sur renforcé, pendant le combat, par l'Escadre du Capitaine Bourne, composée de huit, & se défendit cinq heures entières, avec beaucoup de valeur : la nuit sépara les Combattans ; & la Flotte Hollandoise se retira vers la Côte de Hollande. La populace de Londres, furieuse de cet outrage, auroit insulté les Ambassadeurs Hollandois, qui faisoient leur demeure à Chelsea, si le Conseil n'eût envoyé des Gardes pour leur sûreté.

A la premier nouvelle de l'Action, les Etats Généraux se hâtèrent d'envoier à Londres, Paw, grand Pensionnaire de Hollande, avec le titre d'Ambassadeur extraordinaire, & l'ordre d'exposer au Parlement la relation qu'ils avoient reçue de leur Amiral. Ils faisoient prier la République d'Angleterre, par le lien de leur Religion & de leurs liberrés communes, de ne rien précipiter, & de commencer par nommer des Commisaires, qui pussent examiner toutes les circonstances de l'attaque, & dissiper les ténèbres dont la vérité leur paroissoit obscur-

cie. Ils protestoient qu'ils n'avoient pas ordonné à leur Amiral de faire la moindre violence aux Anglois, & qu'ils le puniroient sévèrement, s'il se trouvoit coupable d'une entreptise qu'ils désavouoient. L'impérieux Parlement ferma l'oreille à ces excuses, ou ces remontrances. Enfié de ses succès domestiques & persuadé que tout devoit céder à ses Armes, il saisit l'occasion qu'il cherchoit d'entrer en Guerre. Il exiga que, sans délai & sans examen, tous les dommages que les Anglois avoient essuies, fussent réparés : & les Provinces - Unies aiant rejeté cette demande, il donna des ordres pour commencer les hostilités.

RÉPUBLIQUE.
1652.

Blake fit voile au Nord, avec une Flotte nombreuse, & fondit sur les Bâtimens destinés à la pêche du Harang, qui étoient escortés par douze Vaisseaux de Guerre. Il les prit, ou les dissipa. Tromp le suivit, avec une Flotte de plus de cent Voiles. Ces deux Amiraux étoient à la vue l'un de l'autre, & se dispoient au combat avec la même fierté, lorsqu'ils furent assaillis d'une furieuse tempête. Blake se mit à couvert dans les Ports de sa Nation ; & la Flotte Hollandoise, dispersée par les vents, essuia de grandes pertes.

Le Chevalier Ayscue, qui n'avoit, suivant les Relations Angloises, que quarante Vaisseaux sous ses ordres, engagea l'action, vers Plymouth, avec le fameux Ruyter, qui commandoit cinquante Vaisseaux de Guerre, & trente Vaisseaux Marchands. A la vérité, les Bâtimens Hollandois étoient inférieurs en force à ceux des Anglois. La Victoire fut vaillamment disputée jusqu'à la nuit, qui sépara les Combattans sans décision. Ruyter s'éloigna, le jour suivant, avec son Corps ; & les Anglois avoient été si maltraités dans l'action, qu'il ne se trouverent point en état de le poursuivre.

16 Août.

Blake, sur les Côtes de Kent, secondé par Bourne & Pen, rencontra une Flotte Hollandoise, à-peu-près égale en nombre, commandée par de Witt & Ruyter. Le combat fut très-désavantageux aux Hollandois. Leur Contre-Amiral fut pris, deux de leurs Vaisseaux furent coulés à fond ; un autre sauta ; la Flotte Hollandoise fit voile, le jour suivant, vers ses Ports.

Les Anglois furent moins heureux dans la Méditerranée. Van Galen attaqua le Capitaine Badly avec des forces supé-

18 Octobre.

Q q q ij

rieures, & ruina sa Flotte : mais cette victoire lui coûta la vie : Les Combats de Mer sont rarement assez décisifs, pour ôter aux Vaincus le pouvoir de faire bien-tôt tête aux Vainqueurs. Tromp, uni à Ruyter, rencontra, près de Goodwins, l'Amiral Blake, dont la Flotte étoit inférieure à celle des Hollandois, mais qui étoit résolu de ne pas éviter le combat. On vit commencer une furieuse Bataille, où les deux Partis, à l'exemple de leurs Amiraux, firent éclater une bravoure extraordinaire. La fortune se déclara pour les Hollandois. Blake fut blessé. Deux Vaisseaux Anglois, la Guirlande & la Bonne-Aventure, tombèrent au pouvoir des Ennemis. Deux furent brûlés ; un autre coulé à fond. La nuit vint heureusement sauver la Flotte Angloise. Après la Victoire, Tromp, bravant les Vaincus, fit suspendre un Balais au sommet de son grand mât, pour marquer qu'il étoit résolu de nettoier la Mer, de tous les Vaisseaux Anglois.

On ne pensa qu'à de nouveaux préparatifs en Angleterre, pour laver cette disgrâce. Dès le commencement de l'année suivante, le Parlement mit en Mer une Flotte de 150 voiles, commandée par Blake, & sous lui, par Dean & Monck, qu'on avoit fait revenir d'Ecosse. Ils étoient à l'ancre devant Portland, lorsqu'à la pointe du jour, ils découvrirent une Flotte Hollandoise de 76 Vaisseaux, sortant du Canal, avec un Convoi de 300 Navires Marchands, qui avoient ordre d'attendre, à l'Isle de Rhé, la Flotte destinée à les escorter. Elle étoit commandée par Tromp & Ruyter. Cette Bataille fut la plus furieuse qu'on eût encore vue, entre ces deux rivales & guerrières Nations. Elle fut continuée pendant trois jours, avec une horrible-obstination ; & Blake, qui demeura Vainqueur, n'en remporta pas plus d'honneur que Tromp. Après la plus glorieuse défense, cet Amiral Hollandois fit une belle retraite, qui sauva tous ses Vaisseaux Marchands, à l'exception de trente. Cependant il perdit onze Vaisseaux de guerre ; il eut deux mille hommes tués & 1500 prisonniers. Les Anglois, quoique la plupart de leurs Vaisseaux fussent extrêmement maltraités, n'en perdirent qu'un : mais le nombre de leurs Morts ne fut pas inférieur à celui des Hollandois.

On doit reconnoître que tous les succès des forces Anglois-

ses étoient dûs particulièrement à la grandeur de leurs Bâtimens; à l'avantage que toute l'adresse & la bravoure des Amiraux Hollandois ne put compenser. La taxe des Vaisseaux, cette imposition, qui avoit excité tant de plaintes, & justes à quelques égards, avoit donné le pouvoir, au dernier Roi, de mettre la Marine Angloise dans une situation où jamais elle n'avoit été sous aucun des Regnes précédens, & lui avoit fait risquer de construire des Vaisseaux, d'une grandeur, dont on n'avoit pas encore l'usage en Europe. Mais les infortunes du combat furent légères pour les Hollandois, en comparaison de celles qu'ils essuierent dans leur commerce. Celui du Canal fut entièrement coupé; & jusques dans la Baltique, ils furent cruellement infestés par les Armateurs Anglois. Toutes leurs pêcheries furent absolument suspendues. Plus de seize cens de leurs Vaisseaux furent enlevés; & tous ces malheurs vinrent aux Provinces-Unies, non d'un intérêt national, ou de la nécessité des circonstances, mais uniquement d'un vain point d'honneur, & de quelques ressentimens personnels, dont il auroit été difficile de donner une raison satisfaisante au Public. Aussi les Etats résolurent-ils de gratifier l'orgueil du Parlement, & de faire quelques avances pour la Paix. Mais elles ne furent pas reçues favorablement; & ce ne fut pas sans une vive satisfaction, qu'ils apprirent la dissolution de cette orgueilleuse Assemblée, par la violence de Cromwell: événement, dont ils se promirent quelque heureuse révolution pour leurs affaires.

Les zélés Républicains du Parlement n'avoient pas été les principaux ou les premiers Promoteurs de la Guerre; mais lorsqu'ils l'avoient vue commencée, ils n'avoient rien épargné pour en tirer avantage. Ils n'avoient pas cessé de mettre la Flotte en opposition avec l'Armée; ils avoient affecté de célébrer la gloire & les succès de leur Armement naval; ils avoient continuellement insisté sur l'insupportable dépense, dont la Nation étoit accablée, & sur la nécessité d'y remédier par une prompte réduction des forces de Terre. Ils avoient mis quelques Régimens à bord de la Flotte, en qualité de Troupes Marines: & toute la suite de leurs mesures ne laissoit aucun doute à Cromwell, qu'ils ne fussent également jaloux de son pouvoir & de son ambition, & qu'ils n'eussent formé le

RÉPUBLIQUE.

1653.

Dissolution
du Parle-
ment.

dessein de le réduire à la subordination sous leur propre autorité. Il résolut de les prévenir, sans délai, comme sans scrupule.

1653.

Le crédit de cet étrange Personnage étoit établi sur des fondemens si fermes, que tout expert qu'il étoit en artifice, il jugea que dans la conduite d'une entreprise si hardie, la ruse ou la dissimulation étoient superflues. Il prit le parti de convoquer une Assemblée générale des Officiers militaires ; & dès le premier moment, il les trouva disposés à recevoir toutes ses impressions. La plupart étoient ses créatures, lui avoient dû leur avancement, & n'avoient de fond à faire que sur lui pour l'accroissement de leur fortune. La breche étant comme ouverte, entre le pouvoir Civil & le Militaire, depuis que le dernier Roi avoit été enlevé du Château d'Holmby, les Officiers Généraux regardoient le Parlement, tout à la fois, comme leur Créature & leur Rival, & se croïoient pleinement autorisés à partager avec lui ces Offices & ces richesses, dont les Membres étoient depuis si long-tems en possession. Harrisson, Rich, Overton, & quelques autres, qui n'étoient pas sans principes, s'abandonnerent à de si folles notions, qu'il étoit toujours facile de les engager dans les plus violentes & les plus criminelles démarches : & toute l'Armée s'étoit déjà noircie par tant d'actions atroces, qu'il ne pouvoit plus lui rester de scrupule sur tout ce qui flattoit ses vues particulieres d'intérêt, ou son fanatisme.

La résolution fut prise aussi-tôt, dans le Conseil des Officiers, de faire une Remontrance au Parlement. Après s'être plaints des arrérages dûs à l'Armée, ils prioient le Parlement de faire attention depuis combien d'années cette Assemblée subsistoit, & combien de fois elle avoit protesté qu'elle étoit dans l'intention de dresser un nouveau modèle de Représentatifs, sur lequel on verroit naître des Parlemens successifs, qui seroient chargés de tout ce fardeau d'affaires Nationales, dont elle souhaitoit, après tant de dangers & de fatigues, d'être à la fin délivrée. Ils reconnoissoient que le Parlement avoit achevé de grandes entreprises, & vaincu d'extrêmes difficultés ; cependant il étoit injurieux, disoient-ils, au reste de la Nation, de se voir exclus, de toutes part, du service de la

Patrie. Il étoit tems de faire succéder de nouveaux Acteurs : & prescrivait jusqu'à la méthode, ils demandoient l'établissement d'un Conseil, pour exécuter les Loix dans l'intervalle, la convocation d'un nouveau Parlement, & ce Gouvernement libre, égal, qu'on promettoit depuis si long-tems au Peuple,

Le Parlement se crut offensé de cette Remontrance, & fit une réponse fort aigre au Conseil des Officiers. Les Officiers insisterent sur leur avis; & ces altercations mutuelles ne firent qu'élargir la breche, entre la République & l'Armée. Cromwell, à qui les circonstances parurent dans une pleine maturité pour ses vues, assembla les Officiers, & leur proposa de régler enfin l'établissement public. S'il avoit un grand nombre d'amis dans l'Assemblée, il y avoit aussi quelques adversaires. Harrison aiant assuré le Conseil « que le Général ne pensoit qu'à » préparer les voies, pour le Regne de Jesus & de ses Saints; » le Major Streater répondit d'un ton fort vif, « que Jesus » devoit donc se hâter; & que s'il tardoit jusqu'après Noël, » il couroit risque d'arriver trop tard, parce qu'il trouveroit » sa place occupée. » Pendant que les Officiers étoient en débat, le Colonel Ingolsby avertit Cromwell que le Parlement étoit assemblé; qu'il avoit pris la résolution, non de se dissoudre, mais de remplir par de nouvelles élections les places vacantes, & qu'il déliberoit actuellement sur les moyens de faire réussir cet expédient. Cromwell, furieux, se hâta de courir à la Chambre, & se fait accompagner de trois cens Soldats. Il en place quelques-uns à la Porte, d'autres sous le Portique, & d'autres sur les Degrés. Il entre dans l'Assemblée, où s'adressant d'abord à Saint-Jean, un de ses plus fideles amis, il lui dit à l'oreille, « qu'il est venu dans le dessein de faire ce qui t'afflige » jusqu'au fond de l'ame, & ce qu'il a supplié le Ciel, par » ses plus ardentes prieres, de ne pas lui imposer; mais qu'il en » voit la nécessité pour la gloire de Dieu & le bien de la » Nation. » Il ne laissa pas de demeurer quelque tems assis, & d'entendre les débats, sur la maniere de remplir la Chambre. Après quoi se tournant vers Harrison, qui l'avoit accompagné, il lui dit: « qu'il croit le moment favorable pour la dissolution. L'entreprise est grande, répondit Harrison: elle n'est » pas sans péril. Faites-y sérieusement réflexion, avant que de

République.

1653.

20 Avril.

RÉPUBLIQUE.

1653.

» vous y engager. Vous avez raison, repiqua le Général ; & pendant près d'un quart d'heure, il continua d'écouter. Enfin, lorsqu'on alloit recueillir les voix ; il est tems, dit-il au même Harrifon, & j'y suis resolu. Alors, se levant tout d'un coup, il se mit à charger le Parlement des plus sanglantes accusations, à lui reprocher sa tyrannie, son ambition, ses oppressions & ses vols publics. Ensuite frappant du pied, signal auquel il avoit ordonné aux Soldats, d'entrer : « Fi, fi, » dit-il au Parlement ; par honte, retirez-vous, faites place à de plus honnêtes gens, qui seront plus fideles à leur devoir. Vous n'êtes plus un Parlement. M'entendez-vous ? Je vous déclare que vous n'êtes plus un Parlement. Le Seigneur vous a rejettés. Il a choisi d'autres instrumens pour achever son Ouvrage. » Vane se récriant contre un procédé si singulier, il l'interrompit d'une voix plus forte : « O Chevalier Vane ! Chevalier Vane ! Ciel, délivrez-moi du Chevalier Vane. » Il prit un autre Membre (a) par l'habit : « Tu es, » lui dit-il un Coureur de Filles. « A un autre : » Tu es un adultere. « A un troisieme : » Tu es un ivrogne & un Gourmand. « Toi un voleur, à un quatrieme. » Il donna ordre au premier Soldat de prendre la masse. « Que ferez-vous de ce colifichet ? Qu'on l'ôte d'ici. » Et s'adressant à la Chambre : « C'est vous, reprit-il, qui m'y avez forcé. J'ai conjuré nuit & jour le Ciel de m'ôter la vie, plutôt que de me charger de cette opération. » Il fit vuider la Chambre par ses Soldats ; & sortant lui-même le dernier, il ordonna que la porte fût fermée, & se retira dans son logement de Whitehall.

Ce fut avec ce furieux emportement, qui peint si bien son caractère, que Cromwell, sans la moindre opposition, sans murmure même, anéantit cette fameuse Assemblée, qui avoit rempli l'Europe de la renommée de ses entreprises & de l'étonnement de ses crimes, & dont la formation n'avoit pas été désirée plus ardemment du Peuple, que son entière dissolution. On put dire alors que tous les Partis avoient recueilli successivement le plaisir funeste, de voir les injures & les maux,

(a) Martin.

qu'ils

qu'ils avoient soufferts , vangés sur leurs Ennemis , & par les mêmes artifices qu'on avoit employés contr'eux. Le Roi s'étoit efforcé d'étendre sa prérogative au-delà des bornes ; & secondé par l'Eglise , il avoit presque détruit les libertés & les privilèges de la Nation. Les Presbytériens avoient arrêté les progrès de la Cour & du Clergé ; & par leurs hypocrites affectations ils avoient excité la Populace , d'abord au tumulte , ensuite à la Guerre , contre le Roi , les Pairs & tous les Roialistes. A peine étoient-ils parvenus au sommet de la grandeur , que les Indépendans , sous l'apparence d'une fainteté plus grande encore , avoient excité l'Armée contr'eux , & les avoient réduits à la sujétion. Les Indépendans , parmi leurs vains songes de liberté , ou plutôt de domination , étoient opprimés par la révolte de leurs propres domestiques , & se trouvoient exposés , tout à la fois , aux insultes du pouvoir & à la haine du Peuple. Les exemples modernes faisoient voir évidemment , comme les anciens , qu'une violence contraire aux Loix , de quelque prétexte qu'elle puisse se couvrir , & quelque objet qu'elle se propose , doit infailliblement aboutir au Gouvernement arbitraire & despotique d'un seul.

1653.
REPUBLIQUE.

Fin du premier Volume.



